UNIVERSITÉ PARIS 3 – SORBONNE NOUVELLE

ED 120 – Littérature française et comparée
EA 3423 – Centre de Recherche sur les Poétiques du XIX^{e} siècle

Thèse de doctorat de Littérature française

Tommaso MELDOLESI

SUR LES TRACES DE BENJAMIN GASTINEAU, LITTERATEUR REVOLUTIONNAIRE DE LA SECONDE MOITIE DU XIXE SIECLE

Thèse dirigée par Paolo Tortonese

soutenue le 1er juillet 2015
la Maison de la Recherche
de l'Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3

Jury :

M. Paolo TORTONESE, Professeur, Paris 3
M. Daniel COMPERE, Professeur, Paris 3
M. Jacques MIGOZZI, Professeur, Limoges
M. Pierre-Jean DUFIEF, Professeur, Paris 10



Benjamin Gastineau

RESUME

Sur les traces de Benjamin Gastineau, littérateur révolutionnaire de la seconde moitié du XIX^{e} siècle

Benjamin Gastineau, dont l'œuvre se situe entre 1845 et 1880 a été à la fois auteur de théâtre, de romans et de contes, d'articles de journaux et de traités d'histoire et d'analyse et de critique sociale. Héritier de la philosophie des Lumières et lié à des groupes socialistes et républicains, Gastineau considère son écriture comme un moyen pour atteindre le peuple et pour l'élever en suivant les principes de la morale bourgeoise. Seulement grâce à cette éducation le peuple, selon Gastineau, pourra un jour refaire la Révolution et rétablir des conditions favorables pour toute la société, où la justice, la liberté et le bonheur soient garantis. Cette étude permet alors d'une part de mener une enquête sur la diffusion du savoir par des articles de journaux et par des œuvres visant à toucher un public populaire ; d'autre part elle permet de considérer l'engagement politique de cet écrivain à partir de son opposition au coup d'Etat de Napoléon III, en passant par la Commune de Paris et jusqu'à son activité incessante pour la cause des communards, lors de son exil bruxellois. De plus Gastineau prend position contre les privilèges et les abus de l'Eglise de Rome et montre comment les femmes en sont les victimes privilégiées. Le rôle de la femme est à insérer dans un discours beaucoup plus vaste de critique sociale touchant au diable, aux croyances remontant au Moyen Age et à la dégradation des mœurs. C'est en ayant acquis une liberté intellectuelle et matérielle et en se libérant des contraintes dues à la religion que les hommes pourront s'acheminer vers l'avenir : un avenir matériel, symbolisé par le chemin de fer qui mène les hommes au delà du monde contingent, vers l'acquisition de nouveaux espaces, réels et imaginaires et d'une nouvelle réalité à édifier sur des principes de paix, justice et liberté.

Mots-clé : liberté, éducation, engagement, religion, femme, progrès, justice, bonheur

ABSTRACT

On Benjamin Gastineau's tracks a revolutionary writer of the second part od the 19th century

Benjamin Gastineau's work was written between 1845 and 1880. Gastineau wrote some theatre pieces, long and short novels, historical and social essays, and newspaper articles. He was influenced by Enlightenment philosophy and connected with Socialist and Republican thinkers. Gastineau considers his writing as a way to join people, and to give him an education, on following the principals of bourgeois moralism. Only in this way, people – he says – will have the possibility one day to make French Revolution again, and establish favourable conditions for the whole society, where justice, freedom and happiness could be guaranteed for everybody. Our work permits, thus, on the one hand, to investigate on diffusion of knowledge though newspaper articles and works written for popular readers. On the other hand, it permits to consider the political engagement of this writer, since the coup by Napoleon the 3th, passing through the Commune of Paris, and until his defence of the Communards when he was exiled in Brussels. In addition, Gastineau express his position against the abuses and the corruption of Roman Church and shows how women are its main victims. The rule of woman in XIX society takes part of a larger speech concerning social critics and including hell, medieval faith and the degradation of habits. As men have obtained intellectual and material freedom against the obligations impositions caused by religion that men could keep on walk together towards future; a material future represented by railway journey that takes men all over the acquisition of new spaces, real as well as imaginary ones, and of a new reality to build on following principals of peace, justice and freedom.

Key words: freedom, education, engagement, religion, woman, future, justice, happiness

A mes parents, Maria Signorelli et Jacopo Meldolesi, à ma femme Isabella et à mes deux amis Stefano et Etienne : sans leurs conseils et leur soutien ce travail n'aurait jamais vu le jour.

TM

REMERCIEMENTS

Je voudrais tout d'abord remercier M. le Professeur Paolo Tortonese, pour ses conseils avisés et son encouragement dans la poursuite et l'approfondissement de mon travail de recherche, ainsi que pour la patience, la compréhension et la disponibilité dont il a fait preuve au cours de ces quatre ans.
Je voudrais également remercier M. le Professeur Daniel Compère qui s'est prodigué dans des conseils utiles concernant la littérature populaire

Je voudrais remercier M. Jean Gaudon. Grace à sa collaboration j'ai pris connaissance de quelques lettres que Victor Hugo a échangées avec Benjamin Gastineau.

Je voudrais également remercier Mme Zay pour avoir consenti mon accès au fonds des documents au sujet de Gastineau contenus dans les Archives de la Société des Gens de Lettres et le personnel des Archives Nationales, particulièrement dans la personne de M. Pascal David, ainsi que le personnel des Archives Municipales de la Police de Paris pour m'avoir permis d'accéder aux dossiers concernant Benjamin Gastineau.

Le personnel de la section des périodiques de la Bibliothèque Royale de Bruxelles a été particulièrement disponible à orienter mes recherches au sujet de la « période bruxelloise » de Benjamin Gastineau. Je lui adresse un remerciement particulier.

Je remercie les collègues doctorants du CP19 dont l'amitié et les conseils m'ont été précieux pendant toute la période d'étude à Paris et, plus particulièrement, Hermeline Pernaud pour les multiples références qu'elle m'a amicalement suggérées.

Un remerciement spécial à mon ami depuis toujours : Stefano Agnoletto qui me conseilla le premier, en 2009, de demander trois ans de congé en Italie, afin de pouvoir venir en France et entreprendre ce deuxième doctorat.
Un autre remerciement spécial à mon ancien collègue et cher ami, Etienne Jollet, qui a assuré la relecture intégrale de ma thèse et qui m'a toujours donné des conseils importants au sujet de l'art aussi bien que pour ce qui en est des normes de présentation d'une thèse « à la française ».

Un remerciement particulier à l'amie et ancienne collègue Dominique Piavoux qui a relu attentivement l'ensemble de ma thèse et a assuré la correction et la révision méticuleuse du texte en langue française ; un autre grand remerciement à tous les amis et les collègues de mon lycée qui m'ont manifesté leur soutien et leur encouragement au cours de cette longue période de travail

Je tiens à remercier mon épouse, Isabella Garofali, qui m'a accompagné pendant trois ans dans mon « aventure parisienne », pour que je puisse entreprendre mon activité de chercheur à temps complet, et qui m'été proche et a su me soulager dans les moments difficiles.

Enfin, je remercie particulièrement mes parents : ma mère, Maria Signorelli, pour son amour et sa méticuleuse et savante relecture de mon travail ; mon père, Jacopo Meldolesi, pour la confiance morale et intellectuelle qu'il m'a transmise sans conditions. Les deux ont suivi l'ensemble de mes recherches et ont su m'apporter un soutien intact au cours de ces quatre ans de travail. Sans leur aide cette expérience extraordinaire n'aurait jamais pu se réaliser.

TM

SOMMAIRE

Introduction

Première partie:
La diffusion du savoir

Préambule : Monter à la capitale: « A nous deux maintenant ! »

I But et caractéristiques de la diffusion du savoir
II Des œuvres à la portée du peuple
III Un « écrivain marginal » face à la diffusion de la lecture

Deuxième partie:
Pour un engagement politique

Note préliminaire d'ordre socio-politique

I L'écriture journalistique
II Les facettes multiples de la capitale et de ses habitants
III L'engagement et la lutte d'un bourgeois socialiste et révolutionnaire

Troisième partie
La Religion et la Femme

Préambule : Quelques considérations au sujet de la femme dans les lettres au temps de Benjamin Gastineau

I La Philosophie opposée à la Religion
II La Femme face à la Religion
III Les femmes et les temps modernes : George Sand et Daniel Stern

Quatrième partie
Sur le chemin de l'avenir

I Les interprètes du progrès et de la modernité
II Premières réactions discordantes face aux nouvelles technologies et réactions à la première catastrophe ferroviaire
III Voyager en chemin de fer
IV La diffusion de l'œuvre de Gastineau à son époque

Conclusion

Introduction

1 Benjamin Gastineau, un « écrivain méconnu » parmi les « grands » de son temps ?

Benjamin Gastineau, journaliste et écrivain français du XIX^e^ siècle, est né à Montreuil-Bellay, dans le Maine-et-Loire, le 11 juillet 1823. Protagoniste de second plan de la vie intellectuelle de son temps, son souvenir a été trop vite effacé de la mémoire historique ainsi que de l'opinion publique.

Il y a une dizaine d'années, nous sommes tombés par hasard sur une étude qui rapportait quelques lignes au sujet de cet écrivain[1]. Il n'existe cependant pas encore de travaux critiques portant sur lui, et les rares informations qui le concernent sont la plupart du temps fragmentaires et anecdotiques. Il est difficile d'avoir une perception d'ensemble de cet auteur qui voyagea tout le long de sa vie, vécut en France (à Paris et en province), en Belgique, et en Algérie et fit progressivement de l'écriture son métier.

Benjamin Gastineau est un contemporain de Flaubert et de Baudelaire. Dans sa formation, il a particulièrement ressenti, l'influence de la philosophie des Lumières. Les rares études historiques[2] et littéraires[3] citant son nom, le considèrent comme un révolutionnaire, un disciple de Voltaire.

Il arrive qu'un écrivain connaisse une grande réputation pendant sa vie. Ses œuvres sont diffusées, et pas simplement parmi les hommes de lettres. Les idées qui y sont exprimées, les personnages qui y sont représentés et perçus par les lecteurs comme des modèles sont proches de la sensibilité et de la culture commune. Tout comme ces œuvres se diffusent, elles disparaissent à jamais de la mémoire des hommes, lorsqu'elles n'apparaissent plus comme le reflet de la mentalité courante. C'est cela qui est arrivé dans le cas de l'œuvre de Benjamin Gastineau.

Ce qui nous intéresse ce n'est pas de ressusciter Gastineau en tant qu'écrivain oublié dans le panorama des grands auteurs du XIX^e^ siècle, mais de considérer les raisons pour lesquelles ses œuvres ont eu tant de succès à une époque et pourquoi elles ont fini par tomber dans l'oubli.

Gastineau reste un écrivain marginal : son regard sur le peuple ne va pas au-delà de la réalité contingente du moment historique et son écriture révèle souvent un but didactique. Les héros évoqués ne sont pas importants pour leur évolution dans l'histoire : ils incarnent des caractères figés. Ils servent comme modèles pour transmettre un message moral au lecteur, prêt à se conformer aux valeurs et aux conventions de l'éducation bourgeoise. Par le biais de ses œuvres moralisatrices, Gastineau suscite un vif intérêt surtout dans les milieux populaires. Les comptes rendus de ses ouvrages dans la presse contiennent la plupart du temps des avis positifs. Auprès du petit-peuple, ce qui suscite le plus d'intérêt c'est son roman traitant le thème du diable : *Le Règne de Satan* (1849, republié en 1865 sous le titre *Les Drames du Mariage*) concerne la défaite du mal et le triomphe du

[1] Marc BAROLI, *Le Train dans la littérature française,* Paris, La Vie du Rail, 1963.
[2] William SERMAN, *La Commune de Paris,* Paris, Fayard, 1986.
[3] Max MILNER, *Le Diable dans la littérature française,* Paris, Corti, 2007

bien. Gastineau envisage l'atteinte du bonheur pour tous les hommes, au-delà des croyances et des conventions sociales. Au fur et à mesure que le temps passe, cette aspiration devient plus pressante et implique la nécessité d'un engagement individuel et collectif. Dans ce sens, la vie de Gastineau a été parsemée d'engagements multiples dans le but de réaliser ses idéaux politiques démocratiques, républicains et révolutionnaires.

Du point de vue idéologique cet « écrivain marginal » a fait de la liberté son cheval de bataille, projeté dans la réalisation d'un monde où les hommes seraient libres, justes et heureux. Tout cela se situe au moment du déclin, en France, de la monarchie post-révolutionnaire et à la diffusion de l' idéologie de la gauche naissante.

S'intéresser à cet auteur français ayant vécu dans la seconde moitié du XIX[e] siècle implique un discours plus vaste, tenant compte des innovations et des transformations sociales issues de la Révolutions Industrielle. Une nouvelle couche sociale, le peuple, entre en ce moment dans la modernité et fait entendre sa voix dans les rues des grandes villes. Il s'agit d'un groupe hétérogène, composé principalement des travailleurs qui peuplent les banlieues des grandes villes.

Lors du soulèvement des canuts, à Lyon, en 1831 et en 1834, la « question ouvrière » acquière de l'importance dans la société à cause de la mobilisation de l'élite urbaine des métiers. De plus, tous les républicains et les libéraux qui espèrent la chute de Louis-Philippe voient dans le peuple la seule ressource possible pour que cela se réalise. Dans un moment historique où le système politique démocratique n'a pas encore vu le jour, il arrive parfois que les écrivains jouent le rôle de porte-parole des classes populaires en identifiant leurs intérêts avec ceux du prolétariat.

Le « prolétariat industriel » constitue alors une réalité neuve, comme une nation dans la nation jaillissant des abîmes de la misère la plus profonde et s'imposant à l'attention de la société bourgeoise. Selon plusieurs industriels et négociants il est juste que les classes laborieuses, composées de sauvages et de barbares, restent en marge de la ville[4]. Les hommes d'affaires confondent souvent ces catégories de la population avec des groupes de criminels et les considèrent avec mépris. En revanche, les couches populaires attirent parfois le regard complaisant de quelques intellectuels[5]. Déjà en 1814, Benjamin Constant indiquait la nécessité d'un gouvernement qui représente l'opinion nationale et qui tienne compte de toutes ses composantes[6]. Lamennais parle de

[4] Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses, classes dangereuses*, Paris, Plon, 1969, p. 451-453.

[5] Des œuvres historiques, philosophiques et littéraires soulignent au cours de la première moitié du XIX[e] siècle le problème des humbles et des pauvres qui participent activement au développement de la société.
Françoise Mélonio parle à ce propos de la difficulté « d'étudier la culture ouvrière isolément, sauf à en faire une histoire sainte de la classe rédemptrice ». (Antoine de BAECQUE, Françoise MELONIO, *Lumières et liberté. Les dix-huitième et dix-neuvième siècles,* Paris, Seuil, 2005, p. 422). C'est là la tendance chez Gastineau à considérer les pauvres comme la seule force « rédemptrice », au sens laïque du terme, capable de mettre en acte le renouvellement de la société, quoique sous l'aile protectrice de la morale bourgeoise. Pour que cela arrive, il faut que les ouvriers jouissent à plein titre de leurs droits de citoyens.

[6] Benjamin CONSTANT *De la liberté des brochures, des pamphlets et des journaux,* Paris, H. Nicolle, 1814, p. 44-48.

l'exploitation de l'homme par l'homme[7]. Michelet décrit les conditions de travail des ouvriers dans la manufacture[8]. Eugène Sue dénonce la misère du peuple dans les *Mystères de Paris*[9] ; Balzac voit dans le peuple (et jusque dans la criminalité) un fait social important : les conditions de vie des classes populaires sont décrites pour éveiller la curiosité et non pas la terreur du lecteur. Plus tard, ce sera le tour de l'humanitarisme de Victor Hugo, des discours de Lamartine. Et dans les dernières années du XIX^{e} siècle ce sera à Jules Vallès et à Zola de donner une image réaliste des conditions de vie du peuple parisien : *L'Assommoir, Germinal, Le Ventre de Paris, La Rue,* etc.…

Le regard de Gastineau, en est surtout orienté vers un but didactique : l'écrivain essaie de transmettre au peuple les principes moraux de la bonne société pour pouvoir le pousser à réagir contre les injustices. C'est pour cette raison que nous avons décidé d'aborder notre travail en commençant par l'analyse de l'intérêt de Benjamin Gastineau envers la diffusion du savoir. Cela est strictement lié à l'idée de l'amélioration de l'esprit humain[10]. Nous procédons ensuite par l'étude de son engagement politique et social.

A partir de là, on peut considérer l'ensemble des réflexions et de ses œuvres de Gastineau. Il adhère à l'idéologie révolutionnaire et prêche en faveur d'un retour de la Révolution Française. C'est à cause de ses idées politiques qu'il est persécuté de partout en France, à partir de 1848, et jusqu'à la Commune de Paris.

[7] Félicité de LAMENNAIS, *Paroles d'un croyant,* Paris, Garnier, 1871, p. 241-245.
[8] Jules MICHELET, *Le People*, Paris, Chamreot et Lauwereyns, 1866, p. 18-77.
[9] Cf. Eugène SUE, *Les Mystères de Paris* (1842), Paris, éd. Gallimard/Quarto, 2002.
[10] A ce propos, Gastineau ressent l'influence de la pensée philosophique qui s'était développée en France à la fin du siècle précédent. Nous trouvons alors des liens entre la réflexion de Gastineau et l'œuvre de Condorcet, car celui-ci développe l'idée d'une instruction publique, ainsi que la réflexion au sujet des progrès de l'esprit humain. Il termine cette étude en considérant les possibilités pour l'avenir des hommes.
« Nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois points importants : la destruction de l'inégalité entre les nations ; les progrès de l'égalité dans un même peuple ; enfin, le perfectionnement réel de l'homme. Toutes les nations doivent-elles se rapprocher un jour de l'état de civilisation où sont parvenus les peuples les plus éclairés, les plus libres, les plus affranchis de préjugés, tels que les Français et les Anglo-Américains ? Cette distance immense qui sépare ces peuples de la servitude des nations soumises à des rois, de la barbarie des peuplades africaines, de l'ignorance des sauvages, doit-elle peu à peu s'évanouir ? »
(Nicolas de CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain,* Paris, Vrin, 1970, p. 194).

2 Sa vie et son œuvre

Benjamin Gastineau était probablement le petit fils de ce Jacques Gastineau avocat d'Angers élu membre de la municipalité sous la Révolution, arrêté et guillotiné en 1794 pour avoir aidé et caché des prêtres réfractaires. On connaît également mal l'histoire de sa mère, Catherine Orembourg, et de ses deux frères cadets, dont l'un probablement vécut à Paris juste avant la Commune. Quant à son père, Fréderic Auguste Benjamin, nous n'avons pas d'informations précises, sauf qu'il fut notaire royal à Montreuil-Bellay et qu'il y vécut entre 1785 et 1850.

Nous ignorons les idées que le notaire Fréderic Auguste aurait pu transmettre à son fils en matière de convictions politiques. Ce que nous savons, en revanche, c'est que Benjamin naît dans une famille bourgeoise, très probablement catholique, et que pendant la première période de sa formation au lycée, il étudie les philosophes anciens[11] et successivement la philosophie des Lumières, et plus particulièrement Voltaire. A cela s'ajoute une attention particulière que Gastineau développe vis-à-vis des mouvements républicains. Dans le Maine-et-Loire, tout événement qui brise la monotonie de l'existence est susceptible d'éveiller l'intérêt de ses habitants. Déjà en 1822, la « Conspiration Berton »[12] avait montré des tentatives de manifester contre le pouvoir absolu et en faveur de la liberté[13]. Ces actions accomplies entre 1792 et 1822 ont un retentissement remarquable dans l'imagination des habitants du Maine-et-Loire. A Montreuil-Bellay, la pénétration de nouvelles idées de liberté et de justice attire l'attention du jeune Gastineau. Rebelle par nature, bourgeois par naissance, Benjamin a très tôt commencé à respirer le parfum enivrant des idées des Lumières. Sa condition de bourgeois lui garantissait un avenir sans aucun doute aisé, mais pauvre en perspectives.

Étant le fils d'un notaire royal, il n'aurait eu aucune difficulté à s'assurer une profession rentable, en restant à Montreuil-Bellay, tout en poursuivant le chemin déjà tracé par son père. Mais le jeune Benjamin, à l'esprit rêveur, avait bien d'autres ambitions. Il trouve d'abord un emploi comme ouvrier metteur en pages dans des journaux de province. La circulation des idées passe bien souvent par la rédaction d'un journal. Et malgré quelques avis critiques sur la presse provinciale comme étant « atone, apolitique […] ou favorable […] au pouvoir[14] », il existe même en province des journaux d'opposition. Ces journalistes qui y travaillent ont tous les jours un rapport direct avec

[11] Gastineau reste probablement impressionné par la philosophie des Stoïciens, pour qui la vertu est la chose la plus importante. Pour les Stoïciens seuls les hommes vertueux peuvent être sages donc heureux. C'est à partir de cette idée que Gastineau, en passant par la philosophie des Lumières développe son idée de l'éducation du people en lui attribuant une connotation politique : seul l'homme vertueux, donc élevé selon les bonnes manières et les bons comportements pourra lutter pour sa propre cause dans la perspective de gagner son bonheur.

[12] Xavier de PETIGNY, *Un Bataillon de volontaires, le 3ème bataillon du Maine-et-Loire,* Paris, 1908.

[13] Cf. Colonel GAUCHAIS, *Histoire de la conspiration de Saumur,* Paris, 1832; et Honoré PONTOIS, *La Conspiration du général Berton, étude politique et judiciaire sur la restauration,* Paris, Dentu, 1877.

[14] Christophe CHARLE, *Le Siècle de la presse (1830-1939),* Paris, Seuil, 2004, p. 94.

la réalité. Ils témoignent de par leur articles, souvent ironiques, du monde provincial, renfermé et chauvin, où l'apparence ainsi que la petitesse ambitieuse et arrogante sont à l'ordre du jour. Face à cette atmosphère renfermée, Gastineau ressent l'exigence de participer à un monde plus vaste et multiforme, situé bien au-delà de la province. A l'âge de vingt ans, il décide de quitter le Maine-et-Loire et d'aller vivre dans la capitale. Dans l'un de ses premiers articles publiés dans la *Voix du Peuple*, Gastineau trace l'un de ses rares portraits probablement autobiographiques : « Un jour [mon père] me dit : 'Mon fiston, voilà trois livres quatre sous, une chemise, une paire de sabots, un bonnet de coton…va faire ta fortune à Paris'[15] ».

L'aventure parisienne de notre auteur commence donc au début des années 1840. A partir de 1843, il adhère à l'idéologie socialiste. Nous n'avons pas d'informations précises relatives à son arrivée dans la capitale. Et néanmoins nous savons qu'au tout début de son séjour parisien, il habite 56 rue Laffitte ; il passe ensuite du 9ème au 18ème arrondissement, tout près de Montmartre, un quartier populaire. Les maisons sont simples et ont les caractéristiques du vieux Paris qui sera bientôt remplacé par les grands boulevards de la nouvelle ville haussmannienne. Benjamin Gastineau habite 86 bis rue Lepic, dans un appartement situé juste au-dessous de la butte de Montmartre, qui lui a été loué par un architecte, M. Hanneton[16]. Dans ce contexte Benjamin Gastineau partage la vie du quartier. Il vit en contact direct avec ses habitants, essaie de se rapprocher de leur réalité et de mettre son écriture au service de leurs exigences.

A partir des années 1840, Benjamin Gastineau devient à la fois l'auteur d'œuvres littéraires, de traités philosophiques et d'articles de presse. Ces trois parcours s'alternent et se conjuguent tout le long de sa carrière d'homme de lettres.

L'aventure littéraire de Benjamin Gastineau commence en 1844, lors de la publication de son premier traité *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie*. Gastineau a vingt-et-un ans. Animé par l'enthousiasme de s'opposer aux habitudes religieuses de son temps et de revendiquer sa fidélité aux idées des Philosophes, ce jeune homme, nouveau-parisien, lance, à partir de cette époque, une invective contre le rôle joué par l'Église dans le domaine de l'éducation.

C'est au nom de la liberté que Gastineau développe sa querelle contre les habitudes et les dogmes de l'Eglise catholique. La religion, à son avis, a plutôt tendance à soumettre l'homme à ses

[15] Benjamin GASTINEAU, *La Place publique*, scène II, *La Voix du Peuple,* Paris, 26 novembre 1849, p. 8.

[16] Ce personnage sera un complice de la police lors de la perquisition en 1871 de l'appartement habité par Gastineau et de la réquisition de ses affaires.
Gastineau manifestera sa rage contre son propriétaire, notamment dans sa lettre adressée à *La Constitution* en janvier 1872 (Cf. Annexes 1, p. 293),
Nous n'avons pas repéré de nouvelles au sujet des liens entre M Charles Philipon, l'éditeur et journaliste qui fonda *Le Hanneton* en 1868, et Benjamin Gastineau. A ce dernier, cependant M. Philipon consacra en cette même année un numéro de son journal (Cf. Annexes 1, p. 280-282).
Quant au nom du journal, il n'est pas impossible qu'il y ait eu une influence de Gastineau, à cause des vicissitudes tragicomiques qu'il avait vécues avec son propriétaire et du caractère burlesque de ce journal.

principes et à faire de lui un objet à dominer ; la philosophie, en revanche, veut conduire l'homme vers la sagesse et la liberté intellectuelle, le poussant à la réflexion et à la recherche de la vérité : une vérité laïque, éloignée de tout dogme et de toute contrainte en matière de religion.

Une religion privée de tout support philosophique reste aux yeux de Gastineau, une accumulation de principes et de dogmes visant à imposer des certitudes dans les esprits des gens honnêtes et à les éloigner de toute aspiration à la liberté.

C'est l'apprentissage de la liberté qui est indispensable pour l'éducation des classes sociales défavorisées. Tout ce qui s'y oppose est, aux yeux de Gastineau, une source de mépris. C'est pour cela que dans son deuxième traité philosophique, l'auteur s'en prend à l'ordre religieux le plus important dans l'enseignement des doctrines de l'Église. Dans *La Guerre des Jésuites* (1845) le jeune Gastineau déclare « sa » guerre aux représentants de la Compagnie de Jésus. Ces attaques sont très fortes et très ciblées et témoignent d'un premier engagement de Gastineau en faveur de la laïcité et de la liberté de pensée.

Son premier roman propose un parcours d'initiation semé de tentations et de dangers, pour atteindre le bonheur. Dans *Le Bonheur sur terre* (1845), le jeune Edouard, fils cadet d'un ancien officier de l'armée napoléonienne a séduit, déshonoré et abandonné Marguerite, la fille d'un soldat mort à Waterloo, que le père du jeune homme a décidé d'adopter. Attiré par les charmes de la capitale, le jeune homme décide de partir pour Paris. Là il mène une vie dissolue et dépense de grandes sommes d'argent. Entre temps son père meurt de chagrin à cause de son départ, et son frère Jacques, amoureux lui aussi de Marguerite, prend soin d'elle et de l'enfant qu'elle a eu d'Edouard. Rongé par le remords, ce dernier décide de revenir sur ses pas et d'aller à la recherche de son frère et de Marguerite. Il arrive à l'Auberge de l'Union où Jacques est devenu aubergiste, juste à temps pour épouser Marguerite qui a gardé pendant des années l'espoir de retrouver son amoureux.

Qu'est-ce que les lecteurs doivent-ils apprendre à travers la lecture de cette histoire ? Essentiellement l'acquisition de trois modèles positifs incarnés par les personnages :

- Un personnage versatile, qui sait évoluer et revenir sur ses choix erronés (Edouard)
- Un personnage angélique : emblème de la pureté et de la bonté (Marguerite)
- Un personnage généreux, prêt à se sacrifier pour autrui (Jacques/le père Ménard)

A partir de tout cela, le message que l'auteur essaie de faire passer se résume ainsi :

1) la vie intérieure est beaucoup plus importante que la vie d'apparence
2) les valeurs « humaines » sont bien plus importantes que la « gloire »

Il y a chez Gastineau une distinction évidente entre le bien et le mal et l'homme doit toujours aspirer au bien. Cela signifie (Gastineau se trouve en accord parfait avec Hugo) que l'homme est toujours bon par nature, mais que les forces du mal sont toujours aux aguets pour pouvoir

l'attaquer.

Deux ans plus tard, le même sujet inspire à l'auteur la pièce *L'Orpheline de Waterloo*. Les faits se déroulent selon une perspective théâtrale qui rend l'action plus simple et immédiate.

En France, en 1848, l'opposition libérale et républicaine contre Louis-Philippe aboutit à la proclamation de la Seconde République. Plusieurs intellectuels, dont Gastineau, participent plus ou moins activement aux insurrections. En 1848, notre auteur commence sa collaboration avec deux quotidiens républicains : *La Voix du Peuple* de Proudhon et *La Vraie République* de Thoré. Il nous reste quelques exemples d'articles publiés par Gastineau dans *La Voix du Peuple*, alors que dans les numéros de la *Vraie République* présents à la Bibliothèque Nationale de France que nous avons consultés, nous n'avons pas trouvé d'articles signés de la plume de Benjamin Gastineau.

Deux ouvrages sont publiés par Gastineau en 1849. Les deux paraissent en feuilleton et ont un grand retentissement auprès du peuple. Le premier est un roman, *Le Règne de Satan.* Sa publication détermine le succès auprès des couches populaires. Ce même ouvrage réapparait seize ans après, non plus en feuilleton, mais en volume avec le titre *Les Drames du mariage* (1865). A cette époque Gastineau avait déjà publié sa grande enquête au sujet du diable, *Monsieur et Madame Satan* (1864). Le deuxième ouvrage est un recueil de contes centré sur le thème de la pauvreté. *Comment finissent les pauvres* rassemble les histoires de Marie l'ouvrière, de Pierre le Raisonneur et Marie la Bretonne, de Charles Dauvin et d'autres « pauvres gens » malheureux qui essaient de sortir d'une situation malheureuse et de résister aux adversités de l'existence, à travers la lutte quotidienne.

Chez Gastineau le peuple est synonyme de « pauvres gens ». Et le pauvre n'est pas simplement pauvre parce qu'il n'a pas d'argent. La pauvreté n'est pas simplement engendrée par des raisons économiques : elle est surtout déterminée par les expériences et par les vicissitudes de l'existence qui ont empêché les hommes d'être heureux et de jouir de leur liberté. Nous trouvons dans la pièce citée plus haut un lien avec la composante pathétique et mélodramatique chère à Gastineau et mise en relief surtout dans ses œuvres théâtrales. C'est par l'adhésion au mélodrame que Gastineau fait jaillir de ses œuvres la dimension populaire.

1849 est également l'année où Benjamin Gastineau dirige le *Journal des hommes libres*. C'est là le premier d'une longue liste de quotidiens que Gastineau dirigera par la suite. Quoiqu'on n'en ait pas trouvé de traces à la Bibliothèque Nationale de France, nous sommes à peu près certain qu'il s'agit d'un journal lié à l'avènement de la Seconde République. Nous ignorons s'il y a jamais eu de liens directs entre Benjamin Gastineau et Lamartine, mais il en eut certainement avec Louis Blanc, probablement Ledru-Rollin et avec d'autres représentants de la Seconde République.

Les qualités littéraires de notre auteur étaient appréciées dans le milieu intellectuel français de la moitié du XIX^{e} siècle. La preuve en est qu'en 1850, Benjamin Gastineau est élu comme membre de

la Société des Gens de Lettres. C'est l'ensemble de ses activités et de ses œuvres qui fait dire au Président de la Société des Gens de Lettres Louis Desnoyers : « 'Benjamin Gastineau serait pour nous un collègue travailleur et plein de zèle : je propose son admission'[17]».

Entre 1849 et 1851 l'activité de Gastineau journaliste est très intense. Jusqu'en 1850, en effet, il continue à collaborer avec *La Voix du Peuple*, où il poursuit son travail de divulgation d'idées et de principes moraux aux pauvres gens, à travers des scènes de pièces théâtrales, juste ébauchées. C'est dans ce journal, qu'il fait passer des idées socialistes par le biais d'un personnage très connu dans la littérature populaire : le bandit Robert Macaire. En 1850 Gastineau rentre d'abord au *National d'Ouest*, puis à l'*Ami du Peuple*, dont il devient rédacteur en chef en 1851. Il y propose le même genre d'articles, quoique les contenus soient de plus en plus caractérisés par un message de critique sociale d'inspiration socialiste et républicaine.

Gastineau, qui avait déjà été condamné et acquitté en 1848 pour ses articles révolutionnaires, manifeste son opposition ferme au pouvoir politique, lors du coup d'État de Napoléon III. En avril 1852 il est à nouveau condamné, pour avoir violé la loi sur la presse, et déporté en Algérie. Au cours des deux années suivantes, il vit en exil dans ce pays. Dans un recueil de poèmes publié en 1853[18], nous trouvons un poème de Gastineau[19] inspiré de ses pérégrinations dans le désert algérien. En 1854, une fois revenu en France, l'écrivain publie le premier essai centré sur Paris. Il y raconte l'histoire, la gloire et les caractéristiques du cimetière du Père Lachaise : Gastineau y mélange le goût romantique pour les tombes et les ruines avec la fierté et la gloire du peuple français : l'austérité de la mort se concilie bien alors avec la dignité et la valeur des hommes dont les noms, en guise de souvenir, sont gravés à jamais sur les dalles de pierre.

En 1855 Gastineau publie la première édition de son essai au sujet du Carnaval. C'est là un moment important de sa carrière d'homme de lettres, car il se pose un défi en traitant un sujet qui touche à la philosophie et à l'histoire du peuple. Pendant ces mêmes années Gastineau, auteur de théâtre, se délecte dans la composition de quelques pièces, inspirées des vaudevilles : c'est le cas de l'*Histoire d'une inondation* (1855) et d'*Un mari dans les nuages* (1856). A côté de cela, son activité journalistique intensifie son engagement et sa participation en faveur de la cause des pauvres et des besogneux.

En 1856, Benjamin Gastineau est nommé directeur en chef du *Guetteur de Saint-Quentin*. Les articles qu'il publie commencent par inquiéter les forces de l'ordre. Pendant deux ans, notre auteur est accusé d'avoir incité à la violence, à la révolte, à la haine et au bouleversement de l'ordre public. En 1859 ce journal est fermé. Tous les exemplaires datant de 1856 à 1859 sont détruites. Il ne reste

[17] *Discours du Président de la Société des Gens de Lettres, Louis Desnoyers*, Paris, le 11 février 1850. (Cf. Annexes 3 p. 378).
[18] *Chants et chansons de Bohème,* Paris, Bry ainé, 1853.
[19] Benjamin GASTINEAU, « Chant du nomade », *Ibid.,* p. 52-57.

aucune copie du *Guetteur* qui puisse nous fournir un témoignage direct de l'engagement journalistique de Benjamin Gastineau pour la cause républicaine et révolutionnaire. Nous savons cependant qu'il a été chassé de la rédaction du journal et condamné en raison de sa participation présumée à l'attentat organisé par Felice Orsini contre Napoléon III. Cela lui cause encore des années de déportation en Algérie.

La période de la deuxième captivité algérienne marque un moment de réflexion. Gastineau se trouve tout seul à l'étranger et il prend conscience de problèmes sociaux comme celui de la femme orientale et, en même temps, il commence à méditer sur son rôle d'intellectuel français exilé et donc opposé à la politique impériale de Napoléon III. Ces années marquent également le début de la période la plus fleurissante de sa production littéraire et philosophique, mais commençons dans l'ordre.

Tout le long des années 1860, Benjamin Gastineau, quoique persécuté et exilé, est l'auteur d'environ vingt-cinq ouvrages. Il s'agit d'une production surtout d'ordre philosophique, historique et pré-sociologique, mais qui comprend également deux romans. Il est possible qu'une partie de ces œuvres aient été composées pendant l'exil. Ce qui est certain c'est que, lors de son retour à Paris, en 1861, Gastineau a publié deux essais complètement novateurs : *Femmes et mœurs d'Algérie* et *La Vie en chemin de fer.*

La passion pour l'Orient devient une caractéristique constante chez Gastineau. Il s'agit d'une part d'un Orient fluctuant entre un charme inconditionné dû à un climat et à des mœurs accueillantes et très distantes, si comparées à la France et, d'autre part, d'une prise de conscience sociale par rapport à un monde dominé par l'ingérence de la religion et par les injustices des hommes à l'égard des femmes. *Femmes et mœurs d'Algérie* témoigne tantôt de la vie des hommes tantôt de celle des femmes en Algérie. A cela s'ajoutent, quelques années plus tard, encore deux essais au sujet de l'Algérie : *Chasses au lion et à la panthère en Algérie* (1863) et *Paris en Orient et l'Orient à Paris* (1864).

La Vie en chemin de fer se situe à mi-chemin entre le traité philosophique et la narration littéraire. Il s'agit d'un traité narratif concernant ce que le voyageur voit en chemin de fer, ou plutôt qu'il croit apercevoir à travers la fenêtre d'un train en mouvement. Gastineau affronte un sujet totalement nouveau qui avait été ébauché environ vingt-cinq ans auparavant par Claudius[20], mais n'avait jamais fait jusque-là l'objet d'un ouvrage de littéraire. Dans l'*Histoire des chemins de fer,* publiée par Gastineau deux ans plus tard, il est question de la chronique des innovations qui dans l'histoire des hommes ont contribué à la réalisation des chemins de fer. Entre ces deux ouvrages

[20] CLAUDIUS (CHARLES-CLAUDE RUELLE), *La Science populaire de Claudius. Simples discours sur toutes choses. Histoire de l'électricité,* Paris, Renouard, 1836.

nous avons une réédition de l'essai sur le Carnaval, publié chez un éditeur très célèbre : Poulet-Malassis qui a été l'éditeur des *Fleurs du Mal*. Par rapport à la première édition du *Carnaval*, parue en 1855, Gastineau ajoute une partie consacrée à « l'histoire de la folie humaine ». Même cette deuxième édition remporte une large diffusion et un grand succès chez le peuple. Le même genre de regard caractérise dans ces années l'essai sur l'analyse des mœurs *Sottises et Scandales* (1863) et le grand essai au sujet du diable : *Monsieur et Madame Satan* (1864), où à l'analyse pré-sociologique l'auteur ajoute une sorte d'enquête de nature historique. Le personnage du diable qui avait déjà fait l'objet d'une réflexion dans l'essai sur le Carnaval est alors posé comme le centre inspirateur d'une bonne partie des comportements humains. Satan, affirme Gastineau, a été utilisé par l'Eglise de Rome, afin de dominer l'homme et de punir ses excès. Mais à côté du diable, l'auteur évoque également sa contrepartie féminine, « Madame Satan » qui incarne la séduction. Elle se sert du charme et de la beauté pour faire jouir l'homme d'un bonheur matériel limité au plaisir physique, voire à l'acte sexuel. *Monsieur et Madame Satan* n'est alors pas simplement une fresque concernant l'histoire de Satan et du comportement des hommes au fil des siècles ; c'est une œuvre importante, condamnant tout excès, tout vice et tout abus visant à corrompre, à séduire et à manipuler les choix et la liberté des hommes.

Les faits historiques, à partir de cette époque, se mêlent aux vicissitudes individuelles de certains personnages. Déjà en 1863 l'auteur avait publié *Les Femmes des Césars*, où il s'était attardé sur l'histoire des courtisanes de l'Empire. En situant l'action de cet essai à une époque du passé, Gastineau propose une critique poignante contre la corruption, les mœurs et les ambitions de son temps. Le même genre de critique concerne l'essai *Les Femmes de Jules César*, publié en 1865. Toujours en 1865, Gastineau publie *Les Génies de la Liberté*. Dans ce traité il rend hommage aux esprits éclairés qui, à partir du Moyen Age et jusqu'à son époque, ont manifesté des idées de liberté dans leurs œuvres tout comme dans leurs comportements moraux. De Dante à Shakespeare, de Victor Hugo à Proudhon, à Balzac, à Lincoln, des hommes de génie sont évoqués. A cela s'ajoutent un essai consacré aux socialistes et à son ami Proudhon, qui venait de disparaître, et un roman, *La Dévote*, intéressant pour le sujet traité et pour le style épistolaire adopté par l'auteur. Cette même année, Gastineau publie un essai inspiré des aventures de Mirabeau et de ses amours avec Sophie Monnier. Enfin, toujours autour de cette même année 1865, Gastineau publie des essais sur la mentalité des parisiens. C'est le cas de *Paris en noir*. L'année suivante ce sera le tour de *Paris en rose, Paris Roman, Paris charlatan* et *Paris religieux par Benjamin Gastineau et Voltaire*. Là Gastineau invoque l'aide du philosophe des Lumières, dont il se considère un disciple, pour traiter le sujet de la religiosité des Parisiens. Notre auteur garde toujours un regard ironique et critique vis-à-vis des mentalités et des mœurs de son temps. Encore en 1866, il publie un bref essai au sujet de

Victorien Sardou. Enfin, toujours en 1866, Gastineau publie un recueil de contes sur la capitale : *Les Petits romans de Paris*, auxquels suivent deux ans plus tard les *Nouveaux romans de Paris*. Entre ces deux recueils, en 1867, se situe l'essai sur Taine, où il est question d'une réflexion plus littéraire que scientifique ou philosophique sur l'œuvre de ce savant.

En 1869, Gastineau publie deux essais intéressants quant à son engagement au sein de la société: *La Vie politique et le journalisme de province* et *Les Suites du coup d'Etat du 2 décembre 1851*. Le premier concerne l'activité journalistique en province. Gastineau, aux prises avec l'arrogance, l'hypocrisie, la médisance et l'ambition de ses concitoyens, se plaint du manque de perspectives culturelles et de son isolement intellectuel au sein de ce milieu. Le second essai concerne « les suites du coup d'Etat du 2 décembre 1851 ». Au lendemain du coup d'État de Napoléon III, ses opposants sont exilés en Algérie. Gastineau est parmi ces derniers. Dix-huit ans après ce triste événement, il reconstruit de manière plutôt anecdotique les étapes importantes de cette expérience.

L'année d'après deux essais paraissent encore. Gastineau y concilie la description minutieuse de l'histoire des mœurs et l'invective contre la corruption et les abus du pouvoir politique et religieux. Le premier de ces deux essais, *L'Impératrice du bas-Empire*, est centré sur la description de la déchéance des mœurs chez l'empereur Justinien et sa femme Théodora. Le second raconte les histoires et les abus des « Courtisanes de l'Eglise ». Théodora et Marotia, la fille de Pierre, Jeanne de Naples, Lucretia Borgia, Dona Olimpia, Marie-Magdelaine et la papesse Jeanne sont toutes des femmes dont l'existence a été fortement compromise par la religion catholique. A travers leurs portraits, l'intention de Gastineau est de donner à ses lecteurs des exemples de comportements féminins souvent conditionnés par la faiblesse, la cruauté et l'hypocrisie.

Une forme d'engagement politique et moral se retrouve également dans les articles que Gastineau écrit entre 1870 et 1871 au *Combat* de Félix Pyat. On y lit les conditions nécessaires pour mettre en œuvre la rébellion du peuple. Là, Gastineau joue à travers ses articles le rôle d'inspirateur et de guide d'une révolution populaire. C'est dans ce but aussi qu'il faut considérer la participation de Gastineau à la cause de la Commune de Paris. A cette occasion il est nommé le 3 mai 1871, par Vaillant, inspecteur des bibliothèques et directeur de la Bibliothèque Mazarine. Notre écrivain occupe cette charge pendant environ deux mois.

Après la fuite en Belgique, lors des représailles contre les Communards, Gastineau se consacre à de multiples activités qui vont de la vente aux enchères aux débats philosophiques, à des cours particuliers de langue et de littérature française (surtout au début de son séjour bruxellois) qui lui permettent de gagner honnêtement sa vie. Son engagement politique se manifeste à travers sa demande d'amnistie pour tous les Communards, présentée au Parlement de Bruxelles en 1876. A cette époque remontent également ses collaborations avec des journaux et revues belges. C'est le

cas de la *Revue Universelle des Arts*, dirigée par Camille Lemonnier, entre 1872 et 1874, et de la *Gazette de Hollande* en 1875.

Gastineau participe à la vie intellectuelle de Bruxelles et il tisse des liens avec d'autres communards, qu'il avait connus à Paris. C'est le cas de Verlaine parmi tant d'autres. Et cependant, tout le long de cette longue période, Gastineau ne composa aucune œuvre véritable, si ce n'est l'essai au sujet de Voltaire, écrit à l'occasion du centenaire de la naissance du philosophe. Comme une dizaine d'années auparavant, dans *Les Génies de la Liberté*, Gastineau prend là l'occasion de célébrer l'œuvre de Voltaire dans laquelle il puise les principes fondamentaux de la liberté. Si *Les Génies de la Liberté* était consacré à une célébration collective d'hommes et de femmes importants pour le développement de la pensée libre, l'essai sur Voltaire ne concerne que l'œuvre et la biographie de ce philosophe.

Le retour à Paris en 1879, au moment de l'amnistie, coïncide avec une période très triste de l'histoire de Gastineau. L'écrivain essaie de reprendre sa profession de journaliste et propose sa collaboration à divers quotidiens. Mais la plupart du temps les portes des rédactions restent fermées. On lui répond qu'il est trop vieux, que ses histoires au sujet de l'Algérie et ses invectives contre la religion n'auraient plus de public. Fort heureusement pour lui, Gastineau pouvait cependant bénéficier d'une pension comme prisonnier politique en 1851 et d'une somme de cinq-cents francs versée par la Société des Gens de Lettres.

En 1880, Gastineau a cinquante-sept ans. Sa vie s'est déroulée comme un tourbillon sans fin où il a eu l'opportunité de vivre pleinement et directement des expériences importantes. Entre sa participation à la révolution de 1848 et à la Commune en 1871, la vie de Gastineau a été marquée par les deux longs séjours en Algérie, par les séjours à Paris et en province où il a travaillé comme rédacteur de plusieurs quotidiens, mais également par les poursuites, les amendes et les condamnations de la part de la Police de Paris. En 1880 cependant Gastineau a encore la force de composer ses deux derniers traités sur la religion et d'écrire son dernier roman. *Les Femmes et les prêtres* (1880) et les *Crimes des prêtres de l'Eglise* (1881) constituent l'un la suite de l'autre. Il s'agit d'une succession de considérations à la fois pré-sociologiques et pré-psychologiques concernant les relations entre la femme et l'Église.

En 1880 Gastineau publie son dernier roman. Plus léger et frivole que les autres, les *Secrets du mariage* met en scène les « jeux de l'amour et du hasard[21] » de la bonne bourgeoisie parisienne. On y retrouve, suivant la grande tradition du théâtre de Molière et de Marivaux, l'art du déguisement, celui des fausses apparences, des fausses rencontres et des tentatives de surveillance et de duperie-vis-à vis d'autrui. A la fin du roman l'action se résout par le triomphe de la morale, des bons

[21] pour reprendre la formule de Marivaux.

sentiments et du bon sens. Encore une fois l'action, dans ce roman de Gastineau, vise non pas à une mise en relief du conflit entre les groupes sociaux, mais plutôt à une solution des conflits dans une optique bourgeoise.

Gastineau vit au cours de ses vingt dernières années, une existence plutôt isolée. Il collabore encore avec quelques journaux en écrivant de rares articles. Il meurt en solitude en janvier 1904, oublié par son public de lecteurs et par ses collaborateurs. C'est là le début d'un oubli sans fin qui a fait que Gastineau soit devenu, en cent-vingt ans, un illustre inconnu aux yeux du grand public, tout comme aux yeux des spécialistes de la littérature et, plus en général, de la culture française du XIX^{e} siècle. Le temps, « ce grand sculpteur[22] », a anéanti et pulvérisé toutes ses traces, de sorte qu'à présent personne ne se souvient de cet intellectuel transgressif, de ce personnage exubérant, de ce « bourgeois gentilhomme[23] » rêvant de justice, de liberté et de la Révolution faite par le peuple. Faut-il dès lors se demander qu'est-ce qu'un bourgeois révolutionnaire et de quelle manière s'intéresse-t-il à la cause des pauvres?

3 Un bourgeois moraliste et révolutionnaire

Dans son célèbre essai au sujet de la Révolution Française, François Furet affirme que « La Révolution [contient en soi] une promesse indéfinie d'égalité, et une forme privilégiée du changement[24] ». Ce changement sera lent, mais progressif et mettra les hommes sur le chemin naissant et tortueux de la démocratie. Nous avons l'impression que dans les intentions de Benjamin Gastineau il y ait un désir révolutionnaire. Gastineau se sent attiré par les philosophies de Saint Simon et de Fourier, mais c'est dans les idées de Proudhon qu'il trouve une correspondance avec les siennes[25]. Gastineau se lie d'amitié avec Pierre-Joseph Proudhon dès son arrivée à Paris. Les deux partagent l'idée que la Révolution Française a instauré l'égalité devant la loi et qu'il faut arriver à une égalité dans l'économie. Gastineau écrit dans le discours prononcé à l'occasion de l'enterrement de son ami : « Proudhon, sorti des rangs du peuple, comprenait parfaitement en 1848, que le peuple victorieux, avant toute satisfaction politique, demandait une autre existence matérielle, la fin de la misère et de son prolétariat. Ce sentiment si juste, cette merveilleuse intuition des aspirations populaires lui fit nier ou dédaigner la puissance des formes politiques. Il ne voyait la solution possible du problème social que dans une série de nouvelles lois économiques, dans une mutuelle garantie des forces productrices, dans l'organisation du crédit gratuit par la fondation de la

[22] pour citer une formule chère à Marguerite Yourcenar.
[23] pour reprendre une formule chère à Molière.
[24] François FURET, *Penser la Révolution,* Paris, Gallimard, 1978, p. 17.
[25] Il est fort possible, de plus, que Gastineau se soit également nourri des écrits de Bakounine, tout comme de ceux de Karl Marx.

Banque du peuple[26]» ; et il ajoute plus loin : « Les sentiments du dévouement, les forces morales qui ne se mettent pas d'accord avec les principes rénovateurs, avec le radicalisme, avec la justice, avec la norme des sociétés, sont impuissants à empêcher leur décadence[27] ». Les forces morales doivent alors s'accorder avec une idée de réforme et d'amélioration des formes et de la structure de la société. Gastineau est un bourgeois conscient de son rôle important au sein de la transformation radicale de la société et souhaite que les valeurs et la morale qu'il incarne soient acceptées par le peuple. Poussé par le principe de l'aspiration au bonheur et au bien collectif, cher à la philosophie du XVIII[e] siècle, Gastineau l'interprète selon une perspective sociale propre au XIX[e] siècle. C'est dans cette perspective qu'il faut considérer également l'engagement de Gastineau dans la vie publique à partir des années 1850, et surtout à l'occasion de la Commune de Paris et dans les années suivantes, lors de la « période bruxelloise ».

Or, « L'échec de la Révolution (au cours de laquelle entre en scène le prolétariat), suivi bientôt de l'échec de la Commune, marque le début d'une autre période [28]» : celle du retour d'une politique réactionnaire ne laissant plus de place à la manifestation d'une révolution ou même d'une simple révolte visant à attaquer le pouvoir politique ; et pourtant, à partir de la Commune il se manifeste en France un engagement plus militant prenant une allure idéologique et même politique anticipant de quelques années l'Affaire Dreyfus. Les œuvres de notre auteur sont soumises à des règles morales très fortes et à des principes très précis incarnés et théorisés par la bourgeoisie éclairée du XIX[e] siècle : faire rentrer le peuple dans le processus d'amélioration politique et sociale. Benjamin Gastineau partage ces idées avec d'autres intellectuels de l'époque, tels Victor Hugo ou George Sand, mais contrairement à ces derniers, sa pensée le pousse à interpréter cette exigence sociale comme un but politique à atteindre, coûte que coûte, en ayant même recours à la Révolution.

4 Les sources

Nous avons construit notre travail de recherche à partir de sources très variées**.** La plupart des documents que nous avons utilisée est conservée à la Bibliothèque Nationale de France aussi bien qu'à la Bibliothèque de l'Arsenal. Il s'agit de documents imprimés, de microfilms, de microfiches et de sources électroniques, ces dernières faisant partie du portail « Gallica ». Nous avons utilisé soit des dictionnaires biographiques[29] où il est question de Benjamin Gastineau, soit des quotidiens

[26] Benjamin GASTINEAU, *Les Socialistes, Proudhon, sa vie et son œuvre*, Paris, Dentu, 1865, p. 7.
[27] *Ibid.,* p. 12.
[28] Henri LEFEBVRE, *Vers un romantisme révolutionnaire,* Paris, Lignes, 2011, p. 43.
[29] Adolphe BITARD, *Dictionnaire de biographie contemporaine française et étrangère,* Paris, Lévy & Compagnie, 1887; A. DANTES (pseud.), *Dictionnaire biographique des hommes les plus remarquables,* Paris, Boyer, 1875 ; LAROUSSE, *Grand Dictionnaire Universel du XIX[e] siècle,* Paris, Larousse, 1874; LERMINA *Dictionnaire Universel illustré biographique de la France contemporaine,* Paris, L.

numérisés où notre écrivain publia des articles, ou quelques unes de ses œuvres qui ont été numérisées. L'essai au sujet de Taine n'a pas été numérisé, mais il est accessible sur google.fr. A ces sources s'ajoutent celles conservées à la Bibliothèque Royale de Bruxelles où, à cause du séjour de notre auteur duré sept ans, sont conservés dans la section des périodiques plusieurs articles de journaux où il est question de l'activité de Benjamin Gastineau en Belgique. La Bibliothèque Royale de Bruxelles conserve par ailleurs des ouvrages de Gastineau qui sont absents des fonds de la Bibliothèque Nationale de France. C'est le cas, par exemple, du volume consacré à l'entreprise en montgolfière de Fabien Pilatre de Rozier. Ce dernier ouvrage, en édition originale de 1870, est conservé à la « Réserve Précieuse ». Au-delà de ces sources conservées dans les fonds de trois bibliothèques importantes, nous devons mentionner d'autres sources. Il s'agit tout d'abord des Archives de la Police municipale de Paris. Malheureusement la destruction de ces Archives de la part de la Commune en 1871 nous a empêché de mener une enquête satisfaisante relative à Benjamin Gastineau : à ses déplacements, aux persécutions subies et à toutes les condamnations dont il a été victime. On ne trouve dans ces Archives de documents qu'à partir de 1871. Il s'agit d'un ensemble important composé de lettres adressées au Préfet de police, de notes, d'articles, d'annotations concernant notre auteur. On y trouve également des rapports de la police, des notes du tribunal et des articles écrits par Gastineau lui-même qu'il envoya aux journaux de l'époque, afin de défendre sa propre cause en justice. Une autre source, beaucoup moins riche, concerne les documents recueillis dans un dossier conservé dans les Archives historiques de la ville de Paris correspondant à la cote BB 24/864, n° 6.704. Il s'agit de dix sept pages de documents relatives à l'amnistie obtenue par Benjamin Gastineau en 1879. A ces documents officiels s'ajoutent deux lettres[30] écrites par Octave Ga(s)tineau.

Nous devons au zèle de M. Daniel Compère l'identification d'une piste possible relative à l'activité littéraire d' un Benjamin Gastineau, sous le pseudonyme de Charles Dubourg. Quant à une correspondance de Benjamin Gastineau, nous n'en avons que des petits témoignages dont quelques exemples sont recueillis à la fin du volume *Les Génies de la Liberté*, publié en 1865. Une ou deux lettres qu'il reçut de George Sand se trouvent dans la correspondance de cette dernière, et il y a une de ses lettres avec la réponse du destinataire dans la correspondance de Victor Hugo. Afin d'arriver à cette source nous avons pris le soin de contacter M. Jean Gaudon, spécialiste de la correspondance

Boulanger, 1885 ; Jean MAITRON, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international*, vol. VI, Paris, Éditions de l'Atelier, 1971 ; Charles MONSELET, *La Lorgnette littéraire,*(1857-1870) , Paris, Poulet-Malassis, 1859 ; complément, Paris Pincebourde, 1870 ; Gustave VAPOREAU, *Dictionnaire Universel des littératures,* Paris, Hachette, 1876.

[30] Ces deux lettres, datées les deux du 11 avril 1879 ont deux destinataires différents : une a été envoyée à M. Le Ministre de la Justice, l'autre à M. le Président de la République.
Il s'agit de deux documents importants composés afin de plaider pour la demande de grâce en faveur de Benjamin Gastineau. Ces documents posent un problème de datation et pourraient ne pas avoir été écrits par Octave Ga(s)tineau, écrivain de théâtre et secrétaire de l'Assemblée Nationale (1824-1878). Selon Jean Maitron (*Dictionnaire Biographique du Mouvement ouvrier*, *Cit*., vol.6, p. 140-141), il pourrait s'agir du cousin de Benjamin.

de Victor Hugo, qui nous a répondu avec la plus grande gentillesse. Nous devons également remercier M. La Tour, l'un des conservateurs de la Bibliothèque Mazarine qui nous a procuré une copie des deux lettres concernant le passage de Benjamin Gastineau à la Bibliothèque Mazarine.

Nous avons reçu une réponse positive de la bibliothèque municipale de Saint-Quentin où nous espérions trouver l'unique copie sur microfilm du *Guetteur de Saint-Quentin* dont Benjamin Gastineau fut rédacteur en chef entre 1856 et 1859. Mais, hélas, une fois arrivés à Saint-Quentin, nous avons dû constater que ce document s'arrête en 1856 et qu'il reprend en 1863 sous le titre *Le Glaneur de Saint-Quentin*. Nous ne sommes pas à même de savoir exactement quelle fut la portée des articles écrits par Gastineau dans les pages de ce quotidien, car les numéros correspondant aux années où Benjamin Gastineau avait dirigé ce journal ont été détruits, probablement à cause des idées subversives de son directeur.

Quant aux archives départementales, nous avons essayé à plusieurs reprises de contacter celles du Mans pour *Le National de l'Ouest*, celles de Saint-Etienne pour *La Sentinelle Populaire* et celles d'Angers pour avoir plus de documents personnels au sujet de Gastineau, mais hélas nos recherches ont été infructueuses. Quant à la mairie de Montreuil-en-Bellay, elle ne possède que l'acte de naissance de notre auteur. Dans les archives départementales de la ville de Paris nous avons vainement cherché à trouver des traces du plan de l'appartement qu'il aurait habité, à Montmartre, rue Lepic, et qui aurait été perquisitionné au moment de l'insurrection de la Commune, ainsi que des traces de ses trois enfants qu'il aurait eus d'une femme inconnue et qu'il aurait reconnus. Enfin, la Société des Gens de Lettres, dont il a fait partie pendant plusieurs années, nous a renvoyés aux Archives Nationales en nous indiquant la cote 454 AP 170 correspondant au dossier de « Benjamin Gastineau ». Là nous avons trouvé des documents très divers touchant aux périodes où Gastineau fut en exil en Algérie, aussi bien qu'à des lettres qu'il écrivit à ses familiers. Pour ce qui concerne la période bruxelloise (1872-1879), nous ne possédons presque aucune documentation.

Dans l'ensemble de ces documents, nous avons choisi les plus significatifs pour les insérer dans notre dossier d'Annexes.

Parmi les dictionnaire biographiques, une aide précieuse nous a été fournie par Jean Maitron[31] qui nous propose en deux pages un profil exhaustif de Gastineau, du moins pour les différentes périodes de sa vie passées en France.

[31] Philippe MAYER, « Benjamin Gastineau », *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international*, éd. Jean MAITRON, vol. VI, Paris, Editions de l'Atelier, 1971, p. 140-141.

5 Pourquoi s'intéresser à un « petit » parmi les « grands » ?

Notre étude se situe dans le contexte du panorama littéraire du XIX[e] siècle en raison de notre intention de retrouver les traces d'un écrivain méconnu. Retrouver un personnage trop longtemps négligé sous-entend un travail de recherche et d'investigation scientifique et intellectuelle de documents authentiques pour reconstruire plus clairement l'œuvre et son auteur dans le contexte historique et intellectuel de l'époque.

Notre travail sur Benjamin Gastineau constitue une tentative de faire le point sur cet auteur et son œuvre et de les mettre en relation avec le moment historique où il a vécu. Il serait impossible de considérer l'œuvre de Gastineau comme une contribution isolée, séparée et sans contacts avec les œuvres des « grands » écrivains. La notion de « auteur méconnu», comparé aux immortels de la littérature, rentre dans un vaste débat intellectuel. « Marginal » serait alors celui qui est laissé à l'écart des canons et des institutions de la culture officielle, parce qu'il est trop provincial, trop peu apprécié, et donc refoulé, voire oublié par les représentants les plus connus de la littérature? Gastineau n'a certainement pas eu le don de la souplesse dans l'écriture, mais il était très connu et ses œuvres ont eu une large diffusion. En réalité, il est conscient que ses romans, ses pièces, et ses œuvres historiques et philosophiques sont le plus souvent appréciés par le peuple. Il faut alors se poser la question : les romans de Gastineau peuvent-ils être considérés comme des romans populaires ? Selon la définition de Daniel Compère, « le roman populaire est une œuvre de fiction qui, dès sa publication, vise un large public, mais qui ne sera pas nécessairement reconnue comme littérature légitime[32] ». Selon Bruno Péquignot « le populaire en littérature c'est ce qui est en bas par rapport à d'autres formes d'écriture [et aurait plutôt affaire] au sentiment et non à la raison[33] ». Les romans de Benjamin Gastineau répondent en partie à ces définitions car il s'agit d'œuvres de fiction adressée à un large public qui se fondent sur les sentiments plus que sur la raison. Les milieux et les personnages décrits ne sont populaires qu'en partie et appartiennent surtout à la petite bourgeoisie. Ces œuvres présentent par ailleurs des aspects qui sont caractéristiques du roman populaire : en racontant ses histoires l'auteur accorde beaucoup plus d'importance à la narration qu'à la description de ses personnages et des événements. Sa façon de raconter ne pose pas de problèmes intellectuels ou philosophiques aux lecteurs : il cherche au contraire à susciter l'approbation et le soutien de son public. La langue qu'il emploie est simple et tend à établir un lien direct avec le lecteur : « Ami lecteur, ce que tu vas lire […] c'est tout simplement une histoire à l'aide de laquelle j'ai cherché à prouver que le bonheur est tout auprès de soi[34] ». La recherche de

[32] Daniel COMPERE, *Les Romans populaires* Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2011, p. 13.
[33] Bruno PEQUIGNOT, « Le sentimental e(s)t le populaire », Jacques MIGOZZI (éd.) *Le Roman Populaire en question(s),* Limoges, PULIM, 1997, p. 67-68.
[34] Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre,* Paris, Bordenave, 1845, p. 1

cette complicité révèle l'intention éducative qui caractérise notre auteur ainsi que d'autres écrivains de son temps : « Le livre populaire distractif […] a permis à des dizaines de millions de lecteurs fraîchement gagnés à la culture de l'imprimé de découvrir le monde […] [35] ». En effet, les fictions populaires ne se contentent pas généralement de satisfaire les désirs et les exigences de connaissances du public ; elles ont surtout l'intention d'indiquer des modèles de comportement afin d'instruire le peuple et de l'édifier[36].

6 Les quatre phases de notre travail

Nous allons développer notre travail selon quatre étapes successives et liées entre elles.

La première concerne les rapports de Benjamin Gastineau avec le monde réel. Lui, petit bourgeois de province, petit journaliste et auteur sans renommée donne un double but à son engagement. Il décide, en effet, de transmettre au peuple les valeurs bourgeoises pour l'émanciper de sa condition. Et c'est au sujet donc de l'éducation du peuple et de la communication de messages moraux à travers la narration d'histoires exemplaires que sera consacrée la première partie de notre travail

La deuxième partie sera centrée sur l'engagement politique de notre écrivain pour la diffusion des idées de justice, de liberté et de bonheur chez toutes les femmes et les hommes sans distinctions. Il s'agit là d'une position audacieuse que Gastineau montre clairement du moins dans trois occasions spécifiques : lors de la proclamation de l'Empire par Napoléon III ; pendant la Commune de Paris ; au moment où, exilé à Bruxelles, il se donne beaucoup de peine pour promouvoir l'amnistie pour tous les Communards. Ce sont là les occasions les plus importantes de l'engagement politique de Gastineau ; à cette partie s'ajoutent également deux essais où il est question de la solitude et de la souffrance du savant engagé : *Vie politique et journalisme en province* et *Les Suites du coup d'Etat (Dossier du 2 décembre). Les transportés de 1851*[37].

La troisième partie concerne une autre forme d'engagement : non plus en rapport direct avec le monde réel, mais plutôt une sorte de méditation philosophique comprenant à la fois deux sujets fondamentaux : la religion et la femme. Nous aurions tendance à dire qu'il se passe chez Gastineau une « transcendance laïque » dans la considération de ce double sujet. Le savant qui s'était battu corps et âme pour une cause politique cherche à mettre en garde le peuple contre les duperies et l'hypocrisie qui caractérisent l'Eglise de Rome. Les œuvres à caractère historique sont comprises

[35] Jacques MIGOZZI, *Les Boulevards du populaire,* Limoges, Pulm, 2005, p. 149.
[36] Cf. *Ibid.,* p. 153.
[37] Paris, Librairie Centrale, 1869.

dans cette partie.

Quant à la quatrième et dernière partie, elle débute par un regard jeté sur le renouvellement de la société et sur ces esprits éclairés qui en ont permis la réalisation. Ensuite elle se concentre sur l'analyse d'un seul ouvrage : *La Vie en chemin de fer* que Gastineau publie en 1861[38]. Dans son intérêt pour le bonheur des hommes, Gastineau considère les nouveaux acquis de la Révolution Industrielle comme le moyen pour atteindre une amélioration des conditions de vie des hommes et de la société tout entière. Plus particulièrement le chemin de fer au XIX^{e} siècle est au centre des transformations dans le domaine des transports et des communications. Dans la description du voyage en train, Gastineau focalise son intérêt sur les perceptions visuelles du passager pendant le voyage : c'est un mouvement continuellement changeant où aux images réellement aperçues se mêlent celles de l'imagination. Il s'agit alors d'une tentative de projeter hors de soi, dans l'abstraction, son aspiration au bonheur et à la liberté.

[38] N'avons aucune nouvelle certaine au sujet de la composition de cette œuvre : nous ne savons pas s'il s'agit d'une œuvre écrite lors de la déportation en Algérie ou bien si elle remonte à une époque précédente.

Voici l'ensemble des œuvres écrites par Benjamin Gastineau :

Tableau I : Chronologie des œuvres de Benjamin Gastineau

1844	*Lutte du Catholicisme et de la Philosophie*, Gallois
	Le Bonheur sur terre, Bordenave
1845	*La Guerre des Jésuites*, Bordenave
1847	*L'Orpheline de Waterloo* (drame en 3 actes) Beaumarchais
1849	*Comment finissent les pauvres*, propagande démocratique et sociale, *Veillées littéraires illustrées*, Bry ainé
	Le Règne de Satan in *Veillées littéraires illustrées*, Bry ainé
1853	*Chants et chansons de Bohème*, Bry ainé
1854	*Le Père Lachaise*, Havard
1855	*Le Carnaval*, Havard
	Un mari dans les nuages (comédie en 1 acte) Beck
	Fontainebleau Paysages, légendes, souvenirs, Hachette
1856	*Les Drames de la nature*, *l'inondation, histoire d'une maison inondée*, Havard
	L'Orpheline de Waterloo, impr. Cottenest
1857	*Voyage comique et orphéonique de 3000 français à Lourdes*, Dentu
1860	*Les Chemins de la fortune. L'orpheline de Waterloo*, Havard
	Voyage comique et orphéonique de 3000 français à Londres, Paris, Dentu
1861	*Femmes et mœurs d'Algérie*, Lévy frères
	Vie en chemin de fer, Dentu
1862	*Histoire de la folie humaine. Le Carnaval ancien et moderne*, Poulet-Malassis
	Comédie sociale au XIX^e^ siècle, Dentu
1863	*Histoire des chemins de fer*, Bibl. du progrès
	Les Amours de Mirabeau et de Sophie Monnier, Claye
	Les Femmes et les mœurs d'Algérie 2^e^ éd, Claye

	Les Femmes des Césars, Tous les libraires
	Histoire de Gayat. Notice sur les mannequins de la fête de Doual, Crépin
	La Loire illustrée, journal hebdomadaire (BG direct.)
	Chasses au lion et à la panthère en Afrique, Hachette
	Sottises et scandales du temps présent, Pagnerre
1864	*M. et Mme Satan*, Tous les libraires
	La France en Afrique et l'Orient à Paris, Barba
1865	*Les Socialistes, Prudhomme, sa vie et son œuvre*, Dentu
	Les Génies de la Liberté, Lacroix, Verboeckhoven et Cie.
	Les Drames du mariage, Tous les libraires
	La Dévote, Lacroix, Verboeckhoven et Cie.
	Les Femmes de Jules César, Bouret
	Les Amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier etc. lettres…, Tous les libraires
	Histoire de souscription populaire à la médaille Lincoln, Lacroix, Verboeckhoven et Cie.
	De Paris en Afrique : voyage et chasses en Algérie, Dentu
	Paris en noir, Dentu
	Les Petits romans de Paris, Tous les libraires
	Paris-roman, Librairie internationale
1866	*Paris en rose*, Librairie internationale
	Paris charlatan, Mazereau
	Paris religieux par Voltaire et BG, Lacroix
1867	*H. Taine, sa vie, son œuvre philosophique et littéraire*, Tous les libraires.
1868	*Nouveaux romans de Paris*, Dentu
	Les Monstres historiques. Jules César, sa vie, sa politique et ses œuvres, Tous les libraires
	Victorien Sardou, monographie, Dentu

1869	*Victimes d'Isabelle II la catholique ex-reine d'Espagne,* Le chevalier
	Souvenir douaisien. Le géant Gayant et sa famille, Crépin (1ère éd, 1861)
	Les Suites du coup d'État (dossier du Deux décembre). Les Transportés de décembre 1851, Librairie centrale
	La Vie politique et le journalisme de province, Tous les libraires
1870	*Les Génies de la Science et de l'Industrie,* Bibl. utile
	L'Impératrice du bas-empire, Barba
	Les Courtisanes de l'Église, Barba
1872	*Les Ânes du Capitole*, Tous les libraires (signé Léon Mastol)
1878	*Voltaire en exil*, Baillère
1880	*Les Secrets du mariage, roman parisien*, Dentu
1880 et 1881	*Les Crimes des prêtres et de l'Église (2ème ptie de Les Femmes et les prêtres)*, Chauvin
	Les Femmes et les prêtres, Chauvin

Première Partie

La diffusion du savoir

Préambule :
Monter à la capitale : « *A nous deux maintenant* » !

S'intéresser à un écrivain marginal implique automatiquement la résurrection avec lui de tout un monde, de relations, de contrastes et de conventions sociales, bref du milieu ou des milieux où il a vécu[1]. Cela est d'autant plus important dans le cas de Benjamin Gastineau, jeune ouvrier metteur en page, arrivé à Paris vers 1840, à l'âge de vingt ans. Avant de parler de son œuvre, il faut considérer l'espace social où il se situe.

Au XIX^e^ siècle, il était assez fréquent qu'un jeune étudiant de province rêve de découvrir les charmes de la capitale ; mais l'accueil que Paris lui réserve n'est généralement pas des meilleurs car le décalage entre l'offre et la demande est généralement dominé par l'exclusivisme de la grande bourgeoisie.

Pierre Bourdieu parle des « nouveaux arrivés, nourris d'humanités et de rhétorique, mais dépourvus de moyens financiers et de productions indispensables pour faire valoir leurs titres [qui] se trouvent renvoyés vers les professions littéraires, qui sont entourées de tous les prestiges des triomphes romantiques et qui, à différence de professions plus bureaucratiques, n'exigent aucune qualification[2] ». Mais ce n'est pas toujours le cas. Parfois les écrivains de province essaient de se frayer eux-mêmes un chemin en dehors des fastes et des gloires du romantisme. En France, au cours de la première moitié du XIX^e^ siècle, l'écriture commence à devenir une pratique courante, même chez ceux qui n'exercent pas régulièrement la profession d'écrivain. Tout le monde écrit et des cabinets de lecture se diffusent de plus en plus souvent, à Paris comme en province. C'est cette pratique de la diffusion du savoir à un public toujours plus vaste qui fait de l'écrivain un personnage public en contact direct avec la société. Sous la Monarchie de Juillet, l'écrivain acquiert une indépendance intellectuelle, morale et financière qu'il n'avait jamais connue jusque là. Bourdieu compare ce phénomène à celui du passage « du domestique attaché par des liens à une famille au travailleur libre[3] ». Mais pour qu'un petit écrivain soit indépendant économiquement, il lui faut des gains sûrs, c'est à dire des ventes et un succès éditorial réguliers, ce qui n'était pas toujours le cas, surtout au début de sa carrière.

Gastineau, lors de son arrivée à Paris, doit avoir eu l'impression, lui, metteur en pages de

[1] « Toute résurrection ne peut être que le prélude à un effacement ultime. A l'inverse, toute disparition suppose un spectateur ; c'est bien cette conviction qui, au cours des millénaires, tout autant que la mort inéluctable, a fondé le sentiment de la vanité des choses ; c'est elle qui explique le recours à ce jugement dernier, grande scène de l'histoire, qui serait l'occasion d'une récapitulation totale du passé de chacun ».
(Alain CORBIN, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot,* Paris, Flammarion, 2008, p. 8).
[2] Pierre BOURDIEU, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire,* Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 96-97.
[3] *Ibid.,* p. 97.

province, de ressentir en lui-même le cri de défi lancé à Paris par Rastignac à la fin du *Père Goriot* : « *A nous deux maintenant* ![4] ». Mais au lieu d'aller dîner chez Madame de Nucingen, il décide de s'installer dans un quartier situé à l'extrémité nord de la ville et habité principalement par les ouvriers[5]. A Montmartre, à partir des années 1860, Gastineau intervient dans les discussions publiques et dans les clubs. Il s'occupe de la Société des anciens condamnés et des proscrits politiques. Il fréquente le café du Rat Mort et le café Frontin, à Pigalle, qui étaient fréquentés par d'autres intellectuels, se fait défenseur des droits des plus faibles et plaide en leur faveur dans les journaux avec lesquels il collabore.

Parfois le peuple, ou même les classes moyennes, ne sont pas intéressés au savoir. Cela pose un problème, car dans la vie courante même d'un simple employé, très souvent : « la culture intellectuelle n'entrait pour rien. A vrai dire il n'aura jamais de culture intellectuelle et jamais ne se souciera d'en avoir. […] L'expérience de la vie, des affaires, des voyages lui vaudront des connaissances infiniment plus précieuses […]. Mais son bagage de culture livresque […] demeurera simple : les quatre règles, le calcul de l'intérêt, la comptabilité, quelques solides notions de géographie[6] ».

Afin de pousser le peuple à lire, il fallait bien lui proposer des thèmes qui puissent l'attirer et qui correspondent à ses attentes et à ses désirs. Selon Adolphe Bitard[7], en effet, le succès de Gastineau est surtout dû aux deux romans *Le Règne de Satan* et *Comment finissent les pauvres*[8] centrés sur le thème de la tentation de la part du diable. Gastineau présente ce sujet en exploitant le goût du pathétique et l'écriture larmoyante, en vogue à l'époque.

Certains auteurs sont bien considérés par l'opinion publique en raison du succès de leurs ouvrages, indépendamment de la valeur de leur production. D'autres, privilégiant la forme au détriment de la valeur commerciale de leurs œuvres, considèrent les premiers comme des écrivains méprisables. Certainement le roman est un genre touchant à un public bien plus large qu'aucune autre forme d'expression littéraire. Mais il y a romans et romans. Les uns privilégient la forme, les autres essaient de plaire et ne se soucient guère de la beauté du style et de la forme de leur écriture. Il se crée par ailleurs un lien bien plus évident qu'auparavant entre l'économie et la politique qui ne tarde pas à gagner la presse surtout, mais même la littérature : « L'industrialisme a pénétré la

[4] Honoré de BALZAC, *Le Père Goriot, La Comédie Humaine, III Étude de Mœurs,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1976, p. 290.
[5] Nous ignorons si auparavant il avait passé quelques temps au 2, passage de l'Industrie, dans le 10e arrondissement, dans le logement où sa mère a vécu probablement à partir de son veuvage en 1850.
[6] André SIEGFRIED, *Jules Sigfried (1837-1922),* 1942, p 5-7 in Louis BERGERON, *Les Capitalistes en France,* Paris, Gallimard, 1978, p. 77.
[7] Adolphe BITARD, *Dictionnaire de biographie contemporaine française et étrangère,* Paris, Lévy & Compagnie, 1887.
[8] Ces deux œuvres sont publiées en 1849.

littérature elle-même après avoir transformé la presse, et les auteurs se sont mis à fabriquer, suivant le goût du public, des œuvres dont on a pris l'habitude de mesurer la valeur d'après les sommes qu'elles ont rapportées »[9]. Le marché des livres constitue une nouveauté remarquable par rapport aux époques précédentes. Ce serait donc la marchandisation de l'œuvre qui serait importante plus que l'œuvre elle-même : ce serait donc sa réception, voire son appréciation auprès d'un tel public qui apporterait alors plus de profits économiques, indépendamment de sa valeur artistique. La diffusion des œuvres de Gastineau n'est pas due à leur valeur littéraire, mais à la capacité de l'auteur de se conformer aux goûts et aux attentes de son public. Gastineau serait alors à considérer parmi ces auteurs bourgeois, abhorrés par Baudelaire, demandant à la littérature de jouer un rôle social ou politique[10].

La diffusion des idées passe le plus rapidement par la presse, et Gastineau a bien pris part à cette diffusion. Les journaux auxquels il a participé sont innombrables, mais se situent toujours du côté d'une opposition ferme contre le pouvoir monarchique et ensuite contre l'empire.

Dans cet espace sociologique la position de Benjamin Gastineau se manifeste, toujours cohérente, sans hésitations, sans aucune arrière-pensée de compromis possibles avec le pouvoir, sans aucune revendication de gloire qu'il n'aurait jamais obtenue. Ce n'est pas facile pour un auteur marginal comme lui de s'insérer dans le contexte de son temps. N'ayant jamais voulu rivaliser avec le prestige intellectuel des « grands » (Victor Hugo etc.), Gastineau se trouva toujours à jouer un rôle qui était à mi-chemin entre l'écrivain et le divulgateur socio-politique journalistique de ses propres convictions au peuple.

Notre écrivain développe alors ses propos intellectuels et politiques selon une double perspective : d'une part il se pose l'objectif d'instruire le peuple, selon les vieux principes de la morale bourgeoise, mais tout en gardant ses distances par rapport à l'hypocrisie et à l'arrivisme des nouveaux bourgeois ; d'autre part il s'engage politiquement pour la cause des pauvres et souhaite que le peuple puisse se libérer du joug imposé par les classes dominantes. L'intention est donc la même : la délivrance et l'affranchissement du peuple de sa condition subalterne.

Gastineau se pose le problème du peuple en tant qu'entité sociale, en tant que force indispensable et fondatrice du développement et de l'enrichissement de la société. Comment peut-il, le peuple, pourvoir à l'acquisition de ses propres droits dans une situation d'analphabétisme et de manque absolu d'instruction ? On ressent chez Gastineau à ce propos l'influence des théories du Marquis de Condorcet[11]. L'obtention des droits fondamentaux et une instruction de base sont les

[9] Albert CASSAGNE, *La Théorie de l'Art pour l'Art en France,* Genève, Slatakine, 1979, p. 115.
[10] Pierre BOURDIEU, *Cit.,* p. 125 et 137.
[11] Ce philosophe prend au sujet de l'instruction une position qui se situe à la limite entre un discours philosophique et un autre plus ouvertement politique. Condorcet déclare en effet en 1791:

conditions nécessaires pour l'établissement d'une société juste et démocratique. C'est la raison pour laquelle notre auteur décide de mettre sa plume au service de l'éducation du peuple.

Christophe Charle nous informe que « [un] signe de la poussée démocratique réside dans la demande d'enseignement à tous les niveaux. Le progrès de l'alphabétisation tient moins à cette époque aux mesures nouvelles du gouvernement […] qu'à la dynamique propre de la demande populaire[12] ». A partir de ces bases Gastineau se lance corps et âme dans une activité frénétique d'écriture à plusieurs niveaux : il est d'abord attiré par le journalisme, mais en même temps il publie ses deux premiers essais contre la religion : le premier est une tentative d'établir un dialogue ou plutôt une sorte de dispute intellectuelle entre la religion et la philosophie[13]. Le second prend décidément une position d'opposition au pouvoir des Jésuites[14]. A la même époque, son premier roman[15] et sa première pièce de théâtre[16] se fondent sur une histoire morale que Gastineau reprend et réinterprète à plusieurs reprises tout le long de ses œuvres littéraires.

Quant aux événements de 1848, Christophe Charle individualise trois genres de causes concernant l'engagement des intellectuels[17] : 1) des difficultés propres aux intellectuels qui justifieraient leur « humeur subversive » ; 2) un engagement surtout politique qui se fonderait sur le souci de pérorer la cause de la liberté démocratique, et des droits nationaux pour les pays opprimés ; 3) mettre en œuvre les théories ou les idées (celles du romantisme social ou du socialisme « utopique ») qui ont remis en cause l'ordre intellectuel établi depuis les années 1830.

Les intellectuels se conçoivent alors comme « les prophètes du nouvel ordre ou de la nouvelle

---

« Quand la loi a rendu tous les hommes égaux, la seule distinction qui les partage en plusieurs classes est celle qui naît de leur éducation ; elle ne tient pas seulement à la différence des lumières, mais à celle des opinions, des goûts, des sentiments, qui en est la conséquence inévitable. Le fils du riche ne sera point de la même classe que le fils du pauvre, si aucune institution publique ne les rapproche par l'instruction, et la classe qui en recevra une plus soignée aura nécessairement des mœurs plus douces, une probité plus délicate, une honnêteté plus scrupuleuse ; ses vertus seront plus pures, ses vices, au contraire, seront moins révoltants, sa corruption moins dégoûtante, moins barbare et moins incurable. Il existera donc une distinction réelle, qu'il ne sera point au pouvoir des lois de détruire, et qui, établissant une séparation véritable entre ceux qui ont des lumières et ceux qui en sont privés, en fera nécessairement un instrument de pouvoir pour les uns, et non un moyen de bonheur pour tous.
Le devoir de la société, relativement à l'obligation d'étendre dans le fait, autant qu'il est possible, l'égalité des droits, consiste donc à procurer à chaque homme l'instruction nécessaire pour exercer les fonctions communes d'homme, de père de famille et de citoyen, pour en sentir, pour en connaître tous les devoirs »
(Nicolas de CONDORCET, *Cinq mémoires sur l'instruction publique,* Paris, Garnier/Flammarion, 1994, p. 16-17).
Ces lignes indiquent, déjà à la fin du XVIII[e] siècle, une prise de position dure et nette en vue d'une instruction publique qui soit égale pour tout le monde et qui vise à favoriser l'institution d'une société démocratique où le bonheur soit garanti pour tous les hommes et les femmes, indépendamment de leur condition sociale et économique.
Gastineau reprend ces mêmes idées en les fourrant de contenus et de principes moraux qui puissent servir à l'instruction, ou plutôt à l'éducation des pauvres gens.

[12] Christophe CHARLE, *Histoire sociale de la France au XIX[e] siècle,* Paris, Seuil, 1991, p. 126-127.
[13] Benjamin GASTINEAU, *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie,* Paris, Le Gallois, 1844.
[14] Benjamin GASTINEAU, *La Guerre des Jésuites*. Paris, Bordenave, 1845.
[15] *Le Bonheur sur terre*, Paris, Bordenave, 1845
[16] *L'Orpheline de Waterloo*, 1847.
[17] Christophe CHARLE, *Discordance des temps,* Paris, Armand Colin, 2011, p. 118-119.

société en train de naître[18] ». Cela provoque des réactions d'opposition de la part des idéologues conservateurs qui – Charle affirme encore – « instruisent un procès des intellectuels assimilés à des catégories frustrées qui auraient attisé la révolte populaire pour en tirer une revanche sociale[19] ». Mais les intellectuels n'en sont pas effrayés : entre 1848 et 1849 des journalistes et des écrivains s'engagent dans une lutte pour la liberté et pour le droit à la diffusion des informations, à l'éducation et à des conditions de bienêtre pour toute la société.

En réalité, les intellectuels ont joué un rôle déclencheur pour créer une atmosphère favorable à la révolution, ainsi que pour servir de caisse de résonance à un niveau individuel et collectif des idées et des pensées propres aux mouvements révolutionnaires. Lors de la seconde phase de la Révolution de 1848, l'intellectuel, devenu homme politique ou bien représentant des exigences et des attentes du peuple, joue un rôle important au sein de la société. Mais, malgré les efforts accomplis par Lamartine, Victor Hugo, Eugène Sue ou George Sand, Michelet reproche aux intellectuels de ne pas avoir fait assez pour le peuple à l'occasion du coup d'État de Napoléon III en 1851. Nous savons qu'un mouvement d'intellectuels s'est opposé à cet événement et que ses représentants (dont Gastineau faisait partie) ont été envoyés en exil.

[18] *Ibid.* p. 119.
[19] *Ibid.*

I Buts et caractéristiques de la diffusion du savoir

Au moment de son arrivée à Paris, le jeune Benjamin Gastineau ne connaît pas encore la réalité du peuple parisien. C'est quand il commence à vivre dans un quartier populaire qu'il touche du doigt les exigences et les besoins des gens du peuple. Gastineau entreprend alors un « acte engagé[20] » qui le pousse à s'impliquer entièrement pour la cause du peuple. Il décide que son action va avoir le but de rendre le peuple autonome et indépendant et de le mettre dans les conditions de revendiquer ses droits au sein de la société. Gastineau s'engage alors dans la rédaction d'œuvres narratives et d'essais qui, en affrontant des thèmes proches de la mentalité populaire, permettent à l'écrivain de transmettre des modèles de comportement et de morale. Nous consacrerons cette partie de notre travail à la présentation de Gastineau éducateur.

Pour comprendre la position de Gastineau en matière d'éducation il faut appréhender la situation historique au moment où il vécut. Par rapport aux théories « naturalistes » de Spencer, de Comenius, de Pestalozzi et surtout de Rousseau qui croyaient essentiellement dans la bonté de l'enfant, et même par rapport à la Révolution qui avait largement limité l'influence de l'Église dans la sphère publique, des innovations sont introduites au cours du XIX^{e} siècle. Les discussions et les controverses sur l'école publique se succèdent : la loi Guizot de 1833 rend obligatoire une école de garçons dans toute commune d'au moins cinq-cents habitants ainsi que d'une école de filles dans toute commune d'au moins huit-cents habitants. A cela suit un projet de loi du ministre Hyppolite Carnot, en 1848, qui met au premier plan l'école publique et l'enseignement libre, mais son projet n'aboutit pas. A ce projet succède, en 1850 une nouvelle loi qui porte le nom du comte Falloux, un catholique légitimiste. Les membres des deux commissions qu'il nomme pour créer la réforme de l'enseignement donnent à cette réforme une empreinte éducative morale et religieuse, très critiquée par Victor Hugo :

> Eh bien ! Messieurs, […] L'honorable M. Guizot l'a dit avant moi dans les assemblées : l'Etat, en matière d'enseignement, n'est pas, ne peut être autre chose que laïque. Je veux donc la liberté d'enseignement sous la surveillance de l'Etat, et je n'admet, pour personnifier l'Etat dans cette surveillance si délicate et difficile, que des hommes n'ayant aucun intérêt, soit de conscience, soit de politique, distinct de l'unité nationale[21].

Selon les principes de 1789, nous pouvons dire en accord avec Françoise Mayeur que « si l' «"éducation nationale" est si nécessaire, c'est pour former des citoyens libres et égaux en droit de la République nouvelle[22] ». L'analphabétisme, très répandu même au sein de la population adulte, se manifeste comme un problème social. L'éducation devient ainsi un thème majeur surtout chez ces

[20] Selon la définition du *Dictionnaire de la Langue française* de Émile LITTRE, vol. 2 (D-H), Paris, Hachette, 1874.
[21] *Victor Hugo contre Falloux, 1850–1994, un combat d'actualité. Texte du débat sur le vote de la loi Falloux, Assemblée législative – janvier 1850,* Paris, Boomerang communication, 1903, p. 2.
[22] Françoise MAYEUR, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation III 1789-1930*, Paris, Perrin, 1981, p. 40.

intellectuels dont les positions politiques sont favorables à la transmission de la culture au peuple. Un an avant la promulgation de la loi Falloux, Daniel Stern écrivait : « L'éducation du peuple ? Tous en parlent ; plusieurs s'y croient appelés, quelques-uns s'y efforcent avec cœur et conscience ; mais je ne vois pas qu'on emploie les moyens d'y réussir[23] ». Stern s'en prend aux législateurs et aux programmes scolaires qui ne tiennent pas compte de la réalité et des exigences des classes populaires[24]. Stern continue : « L'Etat qui croit élever le peuple ne le connaît pas mieux que la famille ne connaît l'enfant […] A ces êtres tout sensitifs, nous enseignons une science abstraite au moyen de sèches disciplines. […] Non contents d'enfermer leurs corps dans des chambres où l'air et la lumière manquent, nous emprisonnons leur esprit dans d'obscures formules où il étouffe[25] ». L'allusion à la prison s'oppose forcément à l'idée de liberté, dans laquelle l'auteur croyait. Comme Jean Starobinski l'affirme à propos du XVIII[e] siècle, encore à l'époque de Victor Hugo, « L'exigence de la liberté s'éprouve dans la frustration […] On découvre que l'extrême liberté de quelques-uns attente à la liberté de tous[26] ». Cela constitue un danger, une barrière qui s'oppose à la jouissance collective des principes de la liberté et de la démocratie.

Il se pose alors à l'évidence la fracture entre le modèle éducatif proposé aux nobles et plus récemment à la bourgeoisie et la formation le plus souvent quasi-inexistante réservée au petit peuple, privé de toute instruction de base.

Quant aux pédagogues, leurs opinions sont bien différentes. Il y a ceux qui continuent à penser à l'éducation dans une perspective conditionnée par la religion. Dans un essai de 1840, P. Dusaut considère la foi religieuse comme la base de toute éducation[27]. Là où la société s'en éloigne, elle risque de tomber dans le piège républicain qui est « ce mensonge éternel de la liberté […], [une] utopie dont l'application est imaginaire et impossible[28] ». Ce traité constitue le point culminant d'une tendance qui depuis la seconde moitié du XVIII[e] siècle indique dans la religion chrétienne la base fondamentale de toute instruction. C'est en effet à partir de 1768 que Pierre Hubert publie les *Instructions chrétiennes pour les jeunes gens*[29]. D'ailleurs depuis Napoléon et même avant (sauf

[23] Daniel STERN (Marie d'Agoult), *Esquisses morales et politiques,* Paris, Pagnerre, 1849, p.175.
[24] Au sujet des classes populaires et de leur accès à l'instruction surgissent en même temps des polémiques concernant le droit à une scolarité qui soit gratuite pour tous. A ce propos Proudhon s'en prenait à Lamartine qui théorisait l'enseignement gratuit :
« Gratuit ! Vous voulez dire payé par l'Etat. Or qui paiera l'Etat ? Le peuple. Vous voyez que l'enseignement n'est pas gratuit. Mais ce n'est pas tout. Qui profitera le plus de l'enseignement gratuit, du riche ou du pauvre ? Le riche : le pauvre est condamné au travail dès le berceau ».
(Pierre-Joseph PROUDHON, *Solution du problème social,* Anthony, Éditions Tops, 2003, p.78-79.
Proudhon se lance dans une polémique aux accents politiques. Les « pauvres » sont pour lui les victimes du système capitaliste qui s'est imposé en France et en Europe.
[25] Daniel STERN (Marie d'Agoult), *Cit.,* p.175 – 176.
[26] Jean STAROBINSKI, *L'Invention de la liberté,* Paris, Gallimard, 2006, p.19.
[27] Cf. P. DUSAUT, *De la religion comme base de l'éducation,* Paris, Debécourt, 1840**.**
[28]Benjamin GASTINEAU, *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie,* Paris, Le Gallois, 1844, p. 6.
[29] Pierre HUBERT, *Instructions chrétiennes pour les jeunes gens,* Paris, Carez, 1768.

pendant la Révolution) l'éducation en France était en grande partie religieuse. Cependant, grâce à l'influence des idées des Lumières, même chez quelques penseurs chrétiens, on trouve des réflexions au sujet de la défense de la liberté de conscience et de presse, de la liberté religieuse, de la séparation entre l'État et l'Église, et surtout de la liberté d'enseignement. C'est le cas chez Lamennais dans *Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'Église* (1829). Cela correspond par ailleurs aux idées de différents pédagogues du XIX[e] siècle comme Jean-Baptiste Nolhac :

> En créant une association d'individus voués à améliorer l'état moral des dernières classes, j'ai eu certainement l'intention de porter, ou de propager parmi elles, les connaissances humaines qui sont le plus utiles au grand nombre des hommes […] j'ai voulu, en ouvrant l'intelligence des enfants, en faisant briller quelque lumière dans leur esprit, me frayer un chemin pour descendre dans leur cœur, y introduire la discipline morale qui constitue proprement l'éducation ; et dans mon institution, j'ai tout dirigé vers cette fin[30].

Nolhac[31] s'arrête sur l'importance de l'éducation des enfants. Comme souvent au XIX[e] siècle, le terme « enfant » indique généralement, à l'époque romantique, le manque de connaissance, donc la naïveté et le besoin de recevoir une instruction, bien qu'ayant déjà atteint l'âge adulte. Le but de cet auteur est de percer l'âme humaine pour « descendre dans le cœur » et trouver un terrain fertile afin que l'éducation soit acceptée, et bien assimilée par son destinataire. S'affranchissant de manière de plus en plus marquée d'une éducation religieuse, la perspective éducative de Nolhac tend vers une conception laïque de l'enseignement. Le bonheur et surtout la liberté sont engendrés à partir de là.

De même, pour Gastineau l'éducation doit être laïque et l'ingérence de la religion dans l'éducation limitée ; il affirme en effet :

> Il est bien prouvé que la France courrait de grands dangers si l'Eglise avait la liberté d'enseignement. Les prêtres gâteraient la jeunesse française en lui inculquant des principes jésuitiques, en lui présentant précisément la face contraire des événements ; de manière que l'enfant, privé de la leçon du passé, inhabile à prévoir l'avenir, tomberait infailliblement dans le piège qui lui serait tendu[32].

Et encore : une « Église [qui,] enhardie par les concessions qui lui ont déjà été faites par l'Etat, réclame à cor et à cris la liberté d'enseignement[33] » représente un danger pour toutes les couches de la société.

Ces mêmes principes se retrouvent également dans un deuxième traité de Gastineau : « Les Jésuites sont les ennemis de l'égalité et de la liberté de la presse, d'une éducation étendue à la masse du peuple ; ce sont les auxiliaires du despotisme[34] ».

---

[30] Jean-Baptiste NOLHAC, *L'Ami des hommes, ou réflexions sur l'éducation commune,* Lyon/Paris, Périsse/Sauvignet, 1831, p. 24. Le titre reprend un traité publié par le comte Mirabeau en 1759.
[31] Il est l'auteur d'autres ouvrages parmi lesquels figure un traité intitulé *Réflexion sur la punition des grands crimes, considérée dans ses rapports avec la morale* (1836) et des *Souvenirs de trois années de la Révolution à Lyon* (1844).
[32] Benjamin GASTINEAU, *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie*, *Cit*.
[33] *Ibid.*, p. 5.
[34] Benjamin GASTINEAU, *La Guerre des Jésuites,* Paris, Bordenave, 1845, p. 8.

En ce qui concerne l'éducation du peuple, Gastineau semble se rapprocher de Benjamin Constant qui, se fondant sur des bases classiques et reprenant la réflexion des philosophes, montre de manière explicite son adhésion au rapport entre éducation et liberté : « L'éducation publique est salutaire surtout dans les pays libres. Les hommes rassemblés à quelque âge que ce soit, et surtout dans la jeunesse, contractent, par un effet naturel de leurs relations réciproques, un sentiment de justice et des sentiments d'égalité qui les préparent à devenir des citoyens courageux et des ennemis de l'arbitraire[35] ».

Les positions de Constant et de Gastineau et, avant eux, de Condorcet[36] trouveront une continuité dans l'œuvre d'hommes politiques, théoriciens d'une justice sociale orientée vers une idéologie socialiste. Nous voyons chez Jean Jaurès une attention envers l'éducation du peuple et envers la formation morale et civique des individus :

> Il s'agit de savoir si cette morale laïque, humaine, qui est l'âme de nos institutions, pourra régler et ennoblir aussi toutes les consciences individuelles. Il s'agit de savoir si tous les citoyens du pays, paysans, ouvriers, commerçants, producteurs de tout ordre, pourront sentir et comprendre ce que vaut d'être homme et à quoi cela engage. Là est l'office principal de l'école. Nos écoles […] sont donc tenues de découvrir et de susciter dans la conscience de l'enfant un principe de vie morale supérieure et une règle d'action. L'enseignement de la morale doit donc être la première préoccupation de nos maîtres[37].

Comme Gastineau, Jaurès souligne la nécessité de valoriser ce que c'est que le peuple, et de mettre en œuvre un processus de justice et de requalification des pauvres gens et de la société dans son ensemble. Les opinions de Gastineau d'abord et, plus tard de Jean Jaurès (1892), au sujet de la laïcité, sont en accord avec les propos énoncés par Jules Ferry[38] et constituent des signaux qui annoncent la loi sur la « laïcité de l'école publique[39] » de 1882. Elles seront à la base de la loi proposée par Aristide Briand et instituant en 1905 le principe de la laïcité de l'école publique française qui vise à séparer l'instruction de toute ingérence religieuse, tout le long du XX^{e} siècle jusqu'à nos jours.

---

[35] Benjamin CONSTANT, *De la Liberté chez les modernes,* Paris, Hachette, 1980 p. 576.
[36] Nicolas de CONDORCET, *Cinq mémoires sur l'instruction publique, Cit.*,
[37] Jean JAURES, *De l'Education*, Paris, Points, 2012, p.152.
[38] « Non, certes, l'Etat n'est point docteur en mathématiques, docteur en lettres ni en chimie. (…) Si il lui convient de rétribuer des professeurs ce n'est pas pour créer ni répandre des vérités scientifiques ; ce n'est pas pour cela qu'il s'occupe de l'éducation : il s'en occupe pour y maintenir une certaine morale d'Etat, une certaine doctrine d'Etat, indispensable à sa conservation ».
(Jules FERRY, *Discours de Jules Ferry, extraits des séances des 26 et 27 juin 1879,* Paris, Bibliothèque générale des publications populaires, 1879, p. 6).
[39] Déjà dans un discours au sujet de la neutralité ou laïcité de l'école de 1880, Jules Ferry déclare que « l'enseignement tout entier doit être neutre et non confessionnel », *Discours sur la neutralité ou la laïcité de l'Ecole, L'Ecole gratuite, obligatoire et laïque, Discours de Jules Ferry,* Paris, Dupont, 1881, p. 83.

II Des œuvres à la portée du peuple

Les essais et les œuvres littéraires de Gastineau ont comme but de transmettre ses idées humanitaires et révolutionnaires au peuple.

Progressivement, surtout à partir de la Monarchie de Juillet, l'accès à la culture et à la lecture constituent un phénomène nouveau et une promesse pour le renouvellement et la transformation de la société. A cela s'ajoute que le nouveau métier d'éditeur rencontre un grand succès et que pour des raisons commerciales les prix des livres et des cabinets de lecture deviennent de plus en plus accessibles à tous.

De grandes maisons d'édition comme Hachette gèrent le monopole des collections d'ouvrages d'occasions que les gens ont l'habitude de lire lors d'un voyage en train, quoique cette pratique ait ses jours comptés : à partir des années 1890, en effet, la grande diffusion de quotidiens et hebdomadaires dans les kiosques des gares, réduit considérablement la diffusion des ouvrages présents dans les bibliothèques des gares de chemin de fer.

Daniel Compère nous rappelle que Sainte-Beuve accuse la littérature de devenir industrielle ; Stendhal marque une différence entre des auteurs qui écrivent pour un groupe restreint de lecteurs et d'autres qui composent des « romans pour des femmes de chambre » ; et Pigoreau affirme qu' « il faut des romans populaires [pour toutes professions], puisque le peuple veut lire des romans[40] ».

A partir des années 1830, la *Revue des deux mondes* et la *Revue de Paris* commencent à publier des œuvres par épisodes. De jeunes auteurs s'orientent vers le monde de la presse, ce qui devient une pratique régulière à partir de 1836, grâce à la création du roman-feuilleton. Les journaux publient de manière échelonnée des romans appartenant à des genres différents : d'aventures, policiers, d'amour ou de mœurs. Cette nouvelle pratique de publication suscite l'intérêt d'un public très vaste et contribue de manière significative à une plus grande diffusion de la lecture. La lecture par ailleurs était généralement considérée par le peuple comme un loisir et la popularité de certaines œuvres était liée au goût du public. Eugène Sue inaugure, avec les *Mystères de Paris* en 1842, une nouvelle relation entre le romancier et son public en répondant par son œuvre aux attentes de ses lecteurs. Le sort des personnages d'Eugène Sue est considéré à travers le regard solidaire d'un bourgeois éclairé. Comme plus tard *Les Misérables* de Victor Hugo et *Sans famille* d'Hector Malot, la défense du peuple et la description réaliste de sa misère ne servent pas uniquement à inspirer de compassion ; leur succès est dû à la défense de la cause des pauvres et à la satire des bourgeois. Dans cette optique, plus tard, les engagements des intellectuels pour la défense des pauvres sont

[40] Alexandre Nicolas PIGOUREAU, *Cinquième supplément à la Petite Bibliographie bibliographico-romancière ou Dictionnaire des Romanciers,* 1823. « Pigoureau a servi de modèle au personnage de Doguereau de Balzac dans *Illusions perdues* ».
(Daniel COMPERE, *Les Romans populaires, Cit.,* p. 22).

multiples : Jean Richepin est emprisonné pour outrage aux bonnes mœurs, après la publication de *La Chanson des gueux* (1876). Rictus, découvrant l'anarchisme, chante l'*Elégie de la dynamite* (1891), *L'imposteur* (roman de propagande inachevé) et les *Soliloques du pauvre* (1897). Mais nous n'irons pas si loin. Il faut tout de même remarquer que l'attitude de ces écrivains face aux vicissitudes des pauvres est caractérisée par une solidarité de fond et marquée par un moralisme compatissant aux accents réalistes, quoique larmoyants et mélodramatiques.

Par son écriture en prose Benjamin Gastineau s'insère dans cette lignée. Son engagement résulte évident : par la mise en relief des vertus et des vices des hommes il veut lancer un signal d'alarme à ses lecteurs. Il ne faut pas qu'ils tombent dans le piège des apparences, mais au contraire qu'ils sachent suivre un style de vie et de conduite exemplaire qui les mène à sortir de leur état de souffrance.

1 Conteur d'histoires pour les « pauvres gens »

La langue que Gastineau utilise en tant que conteur d'histoires doit être accessible au peuple. Selon Roland Barthes « L'expansion des faits politiques et sociaux dans le champ de la conscience des lettres a produit un nouveau type de scripteur, situé à mi chemin entre le militant et l'écrivain, tirant du premier une image idéale de l'homme engagé, et du second l'idée que l'œuvre écrite est un acte[41] ». L'avènement de la révolution industrielle a comme conséquence, dans le domaine de la culture, une soif de nouveautés de la part de groupes de travailleurs, souvent réunis pour lire ou pour assister à la lecture d'une histoire. Cela comporte une création différente, attentive à la réalité du peuple. Gastineau est l'interprète de cette exigence. « La conscience morale doit être une aventure, et sa reconnaissance l'étoffe du drame[42] » affirme Peter Brooks. Quand la morale est reconnue par le lecteur, celui-ci prend conscience des causes responsables de son malheur.

Généralement chez Gastineau le personnage entreprend un parcours dans le but d'atteindre une destination idéale où il puisse se trouver à l'abri de tout vice et de toute menace de corruption et de contamination de la part de la société. Il serait intéressant de proposer une typologie des lieux ou du parcours accompli par tel ou tel autre héros, dont tout déplacement correspondrait à une tentative d'évolution et d'affranchissement de sa condition initiale. Si le héros décide de ne pas s'éloigner de son milieu, il ne pourra pas y avoir d'amélioration physique et également morale. Par contre, dans le cas d'Edouard[43], plus que chez les autres personnages de Gastineau, il y a une progression qui s'accentue au fur et à mesure que le héros accomplit un parcours de rédemption laïque. C'est à travers l'assimilation de modèles culturels concernant la morale et la condamnation des vices, que le peuple pourra apprendre à réagir et à se défendre face aux injustices. C'est en réfléchissant sur l'histoire d'Edouard, qui s'est enrichi dans la capitale par des moyens illégaux et qui a été dupé par sa propre ambition, qu'un public populaire peut retenir une leçon morale importante.

Il ne s'agit pas toujours d'histoires racontant la vie du peuple, mais qui ont toujours le peuple comme public[44]. Dans les œuvres de Gastineau on retrouve des éléments qui attirent l'adhésion du public populaire, tel que Peter Brooks le signale : « une complaisance pour l'émotion facile, la

[41] Roland BARTHES, « Écritures politiques », *Le Degré zéro de l'écriture,* Paris, Seuil, 1972, p.25.
[42] Peter BROOKS, *L'Imagination mélodramatique,* Paris, Garnier, 2010, p. 15.
[43] Dans *Le Bonheur sur terre* (1845).
[44] Il s'agit là, selon la définition de Daniel Compère « d'une petite et moyenne bourgeoisie, commerçants, artisans, domestiques, modistes, couturières, mais aussi de cadres administratifs, de militaires, et même de professeurs, avocats, artistes ou médecins peu fortunés »
(Daniel COMPERE, *Cit.,* p. 12).
Ces travailleurs cependant risquent parfois de se confondre avec le peuple car, tel que Pierre Milza l'affirme : « [Sous le Second Empire] la ligne de démarcation entre la petite bourgeoisie et les classes populaires est extrêmement floue, d'autant plus qu'il existe au sein de nombreuses professions, celles qui exigent notamment une qualification acquise au cours d'une longue période d'apprentissage, une élite ouvrière dont les gains, les ambitions et le mode de vivre ne se distinguent guère de ceux du petit patronat ».
(Pierre MILZA, *L'Année terrible ** La Commune,* Paris, Perrin, 2009, p. 69).

polarisation et la schématisation morales, les situations, les actions et les comportements extrêmes, la méchanceté outrée, la persécution des bons et la récompense finale accordée à la vertu, les expressions exagérées et extravagantes, de ténébreux complots, du suspens, des intrigues et de rebondissements rocambolesques [45] ».

A travers le message contenu dans son œuvre, Gastineau s'élève au rang de juge impassible des mœurs des gens du peuple de son temps. Son intention est de l'éduquer en suggérant les bons comportements à respecter dans les rapports sociaux, tout en se conformant aux canons de la culture bourgeoise.

[45] Peter BROOKS, *Cit.,* p.21

2 Gastineau romancier

Les débuts de Benjamin Gastineau en littérature coïncident avec l'introduction du « social » dans le roman. « Les dénominations générales ne renvoient plus seulement à l'histoire générale romanesque, mais également à des manières actuelles de réfléchir sur le contemporain : le roman sera social […] social s'entendant au sens de "sur la société", se mêle à un intérêt pour la question "sociale", celle de la condition des classes populaires »[46].

L'expérience romanesque de Benjamin Gastineau trouve une double origine dans la littérature du XVIII[e] siècle. Tout d'abord elle s'inspire de la pensée des Philosophes. La référence à Voltaire est évidente, ainsi que celle au Rousseau de l'*Emile* et du *Contrat Social*. D'autre part, une certaine ligne, que nous aurions tendance à définir « sociale », naît en France au cours de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Paris en est le lieu topique et Restif de la Bretonne en est le représentant le plus éclairé. C'est dans ses *Nuits Parisiennes* (1793) que cet auteur présente toute une série de situations évoquant un ensemble de personnages dérivant aussi bien tant de la petite bourgeoisie que des classes populaires. A cela s'ajoutent des œuvres plus récentes : c'est le cas des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, mais aussi de quelques pièces théâtrales d'auteurs moins connus[47] et du roman de jeunesse de Victor Hugo, *Claude Gueux* (1834). Ce sont là les sources d'inspiration de Gastineau à ses débuts.

C'est en 1845 que Benjamin Gastineau publie son premier roman, *Le Bonheur sur terre*[48]. Il y insère des thèmes et des motifs récurrents qu'il réutilise selon des modalités différentes dans ses œuvres successives. Voyons cependant quelle est la succession chronologique de ces œuvres :

Tableau II : Chronologie des œuvres littéraires de Benjamin Gastineau

DATE	TITRE	GENRE
1845	*Le Bonheur sur terre*	Roman
1847	*L'Orpheline de Waterloo*	Théâtre
1849	*Comment finissent les pauvres*	Nouvelles
1849	*Le Règne de Satan*	Roman
1857	*L'Orpheline de Waterloo* (republication)	Théâtre
1860	*L'Orpheline de Waterloo* et *Le Chemin de la fortune*	Nouvelles
1865	*La Dévote*	Roman
1865	*Les Troubles du mariage* (republication de *Le Règne de Satan*)	Roman
1866	*Les Petits romans de Paris*	Nouvelles

[46] Judith LYON-CAEN, *La Lecture et la vie,* Paris, Tallandier, 2006, p. 31.

[47] C'est le cas des œuvres de Paul de KOCK très à la mode à l'époque ; du mélodrame en trois actes *Thérèse ou l'Orpheline de Genève*, publié par Victor DUCANGE en 1820 et du vaudeville *La Folle de Waterloo*, écrit par Auguste JOUHAUD en 1839.

[48] Il est possible que, du point de vue philosophique pour ce roman, l'auteur ait tiré son inspiration de l'essai *La Philosophie du Bonheur,* composé par Pierre Leroux en 1830.
[Cf. Pierre LEROUX, *La Philosophie du Bonheur*, FV Éditions (en ligne), 2014].
A propos de cet essai et de la philosophie de l' « Art Social », développée, outre que par Leroux, par des penseurs comme Théophile Thoré et Buchez au lendemain de la philosophie Saint-Simonienne, cf. Neil Mc WILLIAM, *Dreams of Happiness, social art and the french left 1830-1850*, Pringston University Press, 1993, p. 148-187.

1868	*Les Nouveaux romans de Paris*	Nouvelles
1880	*Les Secrets du mariage*	Roman

Hormis le dernier roman où l'auteur crée ironiquement un jeu frivole d'amours faciles, les autres œuvres sont caractérisées par une interférence des principes moraux de la bourgeoisie. Même dans les œuvres de notre écrivain, où cela est rendu plus subtil par les critiques ouvertes à la religion catholique et par le recours au récit épistolaire (*La Dévote*) l'intention morale est toujours présente.

Dans la construction d'un axe narratif, *Le Bonheur sur terre* constitue un point de départ, car il sert de modèle pour la création d'autres œuvres, des romans ou pièces théâtrales relevant de la même inspiration : en 1847[49], Gastineau publie la pièce de théâtre *L'Orpheline de Waterloo*[50]. En 1849, des traits inspirés du même sujet contribuent à la composition du *Règne de Satan* et de *Comment finissent les pauvres*. En 1860, Gastineau publie une nouvelle version de *L'Orpheline de Waterloo,* mais en prose, et la nouvelle « Le Chemin de la fortune ». En 1868, dans les *Nouveaux Romans de Paris,* l'auteur revient à l'ancienne version de la nouvelle et la publie pour la troisième fois sous son premier titre. Dans les *Petits Romans de Paris* se trouve une autre nouvelle, très brève, « L'Ouvrière [51] » . Cette dernière nouvelle sera éliminée et ne paraîtra donc pas deux ans après dans les *Nouveaux Romans de Paris.* Par contre la nouvelle « Anna, la Carmélite », insérée dans le recueil de 1868, avait en réalité déjà paru telle quelle, trois ans auparavant, au sein du roman *La Dévote*, en 1865. Un dernier roman publié en 1880, *Les Secrets du Mariage* reprend un texte déjà publié plus de trente ans auparavant dans *Comment finissent les pauvres.*

Le peuple que Gastineau décrit est le plus souvent observé de l'extérieur : il s'agit d'histoires d'hommes et de femmes ordinaires. Chacun d'eux, soit-il le protagoniste ou un personnage secondaire[52], devra suivre l'accomplissement d'un parcours indiqué aussi bien par l'auteur et par le déroulement des événements. Parfois suivre le chemin qui mène au bonheur donne ses fruits, à cause de l'intervention d'une âme pieuse qui ouvre au héros le chemin du salut : c'est le cas d'Edouard, sauvé par Marguerite, dans *Le Bonheur sur terre*. Dans *Comment finissent les pauvres*, par contre, malgré toutes les tentatives de Pierre le Raisonneur pour améliorer sa condition et celle de sa femme et de ses enfants, le manque de perspectives dans la société lui réserve une fin tragique. On peut apercevoir un contraste entre Gastineau et Victor Hugo. Ce dernier déclare en effet au cours des dernières pages de son roman *Claude Gueux* :

[49] Benjamin Gastineau publie à nouveau la même pièce, telle quelle, dix ans après, en 1857.
[50] Gastineau reprend un conte écrit par Fréderic Soulié et paru sous le même titre en 1840.
[51] Cette nouvelle relève de la même source d'inspiration. Le texte complet de cette nouvelle avait cependant déjà été publié sous le titre « Marie, l'Ouvrière » dans *Comment finissent les pauvres,* in *Les Veillées littéraires,* Paris, 1849.
[52] Très souvent, dans les romans de Benjamin Gastineau, l'importance des personnages secondaires est pareille à celle du protagoniste.

> Donnez au peuple qui travaille et qui souffre, donnez au peuple, pour qui ce monde-ci est mauvais, la croyance à un meilleur monde fait pour lui. Il sera tranquille. Il sera patient. La patience est faite d'espérance[53].

Rien de tout cela ne se trouve chez Gastineau. L'homme est une pièce d'une mosaïque, manipulé par les événements. Là où la bonté prend le dessus, il pourra enfin se sauver. Là où, par contre, c'est le mal qui domine, il n'aura point d'échappatoires, malgré toutes ses tentatives pour se sauver.

Enfin la conclusion célèbre de *Claude Gueux* ne trouvera pas d'échos chez Gastineau.

Hugo écrit :

> La tête de l'homme du peuple, voilà la question. Cette tête est pleine de germes utiles. Employez pour la faire mûrir et venir à bien ce qu'il y a de plus lumineux et de mieux tempéré dans la vertu […] Cette tête de l'homme du peuple cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, moralisez-la, utilisez-la ; vous n'aurez pas besoin de la couper[54].

Chez Victor Hugo, la mise en valeur de ceux qui n'ont pas eu la chance de réussir dans la vie est très importante. Par contre, par la mise en relief du destin réservé à Pierre Delatre (Pierre le Raisonneur) Gastineau dénonce le destin tragique du personnage accusé injustement de vouloir tuer son propriétaire :

> Quant à Pierre Delatre, reconnu coupable : 1° de la tentative de meurtre sur la personne du banquier Dumesnil ; 2° du vol commis avec effraction, il fut condamné à dix ans de galères et à l'exposition publique.
> […]
> Le forgeron paraissait noble et digne sur l'ignoble tréteau. Il avait les yeux levés au ciel[55].

Gastineau n'ajoute rien d'autre. Son personnage est condamné, malgré son regard suppliant. Chez Hugo, par contre, le héros est l'objet de pitié de la part de l'auteur. L'intensité d'un amour universel que nous trouvons chez Victor Hugo est une caractéristique assez exceptionnelle. Dans Les *Misérables* Monseigneur Myriel, l'évêque de Digne et ensuite Jean Valjean, devenu Monsieur Madeleine, sont deux interprètes de cette forme universelle d'amour que nous retrouvons par ailleurs dans l'œuvre de Victor Hugo. Ainsi la mort de Fantine est voilée de compassion et de pitié et le personnage de Cosette est souvent accompagné par des mots d'affection et de confiance. Même Quasimodo, le bossu de Notre–Dame, jouit d'un sentiment de compassion et d'amitié de la part de son auteur. Gastineau s'en souviendra lorsqu'il créera, en 1845, le personnage du Monstre. Et cependant Gastineau, bien qu'il partage parfois avec Hugo un sentiment d'amitié vis-à-vis de certains héros, n'arrive jamais à leur transmettre un sentiment d'amour inconditionné. Dans son essai *Le Mythe du peuple et la société du XIX^e siècle,* (1992) Alain Pessin décrit entre autres la

[53] Victor HUGO, *Le Dernier jour d'un condamné, suivi de Claude Gueux et de l'Affaire Tapner,* Paris, Le livre de poche, 1989, p. 200 - 201.
[54] *Ibid.,* p. 187.
[55] Benjamin GASTINEAU, « Pierre le Raisonneur et Marie la Bretonne », *Comment finissent les pauvres,* Paris, Propagande démocratique et sociale, 1849, p.15

compassion et la bienveillance de Victor Hugo vis-à-vis du peuple des « misérables[56] ». Il parle également de Michelet pour qui le peuple serait la sève de tout événement historique[57] ; et d'Eugène Sue pour lequel, par contre, la misère et l'ignorance seraient les causes du malheur du peuple[58]. Chez Gastineau l'amour, la confiance et l'amitié qu'il manifeste pour ses personnages passent toujours à travers la tâche imposée par les principes moraux qui sous-entendent l'actuation d'un message que son public de pauvres gens doit comprendre. Notre auteur pense que le bonheur doit être atteint à tout prix par tous les individus sans distinctions et que l'existence d'un homme doit être orienté vers son bonheur et celui de la collectivité à laquelle il appartient. Or il y a des dangers qui interviennent pour empêcher l'aspiration au bonheur, car le mal est au sein de la société. La tentation est toujours aux aguets et se manifeste aussi bien à travers la séduction sexuelle qu'à travers le luxe et la cupidité : des expédients matériels auxquels les hommes ont généralement du mal à résister. Seule exception à ce panorama, comme chez Victor Hugo, d'ailleurs, est représenté par la pureté enfantine. Les enfants sont innocents : ils se comportent librement parce qu'ils sont exempts de toute forme de corruption. Gavroche et Cosette restent des enfants. Dans l'œuvre de Gastineau quelques jeunes filles (Marianna, Marie, Marguerite et Lucie) essaient de garder leur pureté, mais elles sont sans cesse soumises au chantage et la tentation. Les deux premières paient avec la vie leur résolution à rester fidèles à un idéal et gardent leur propre pureté jusque dans la tombe. Nous pouvons dire alors que comme pour les enfants hugoliens, chez Marianna et Marie : « La vertu du peuple est donc vertu de l'enfance. L'enfance est de manière générale […]un symbole de pureté. […] L'enfant peuple est insensible à la corruption[59] ».

Comme dans le mélodrame, nous assistons chez Gastineau à une polarisation entre le bien et le mal. L'écrivain est alors, selon une définition de Peter Brooks, le « metteur en scène d'un grand drame hyperbolique renvoyant aux purs concepts polarisés de ténèbres et de lumière, de rédemption et de damnation[60] ». Notre auteur représente un modèle de dramatisation fictionnelle de l'existence à travers une forme de théâtralité : cela est évident aussi bien dans ses pièces de théâtre que dans ses œuvres narratives. Peter Brooks déclare à ce propos que « Les choses cessent d'être exactement elles-mêmes, les gestes ne sont plus de simples éléments dans des échanges sociaux dont le sens leur serait assigné par un code social[61] ». Cela doit avoir comme but une prise directe sur la conscience et sur la sensibilité du lecteur. Dans la mesure où le peuple est le destinataire de ses œuvres, l'auteur a recours à des moyens expressifs qui puissent séduire son public. Dans ses

[56] Cf. Alain PESSIN, *Le Mythe du peuple,* Paris, Puf, 1992, p. 55-98.
[57] *Ibid.,* p. 99 -125
[58] *Ibid.,* p. 127-140.
[59] *Ibid.*, p. 68.
[60] Peter BROOKS, *Cit.,* p. 7.
[61] *Ibid*., p.18.

romans, une position centrale est occupée par les dialogues « qui "présentifient" l'action en posant devant nous les protagonistes au discours direct[62] ». Sa prose se construit sur « [une] syntaxe simple jouant de la juxtaposition et de la coordination plus que de la subordination[63] ». Ces aspects aident le lecteur à mieux suivre la narration.

L'œuvre romanesque de Gastineau présente des thèmes assez répandus dans la culture populaire de son temps. Une source importante est constituée par un conte de Frédéric Soulié publié en 1847 dans le recueil des *Petits Contes militaires* (1840). Soulié publie cette œuvre en format minuscule en 1840 chez l'éditeur Auguste. Gastineau reprend cette histoire d'abord dans *Le Bonheur sur terre*. Deux ans après, en coïncidence avec la mort de Soulié, il publie aussi une *Orpheline de Waterloo*, mais en version théâtrale. Nous trouvons dans cette œuvre des éléments tirés de Soulié qui ont été réélaborés par Gastineau de manière tout à fait originale.

2.1 *L'Orpheline de Waterloo* de Frédéric Soulié et ses influences chez Gastineau

Il y a des traits communs entre la nouvelle de Soulié (1840) et la pièce de Gastineau (1847), republiée dix ans plus tard, toujours comme pièce de théâtre et en 1860 comme texte narratif.

Tout d'abord des traits caractérisant le conte de Soulié se retrouvent non seulement dans *L'Orpheline de Waterloo* mais dans d'autres textes de Gastineau.

Cependant trois aspects sont présentés de manière différente chez les deux auteurs.

Tableau III : Aspects communs Soulié-Gastineau :

TROIS ASPECTS COMMUNS	Soulié	Gastineau
Composante mélodramatique Scène de la pauvreté Education Lecture et acquisition de valeurs morales	Honneur, courage Conditions de la jeune fille	Tendance au bien Conditions de l'humanité

Soulié insiste plus que Gastineau sur l'honneur du sentiment national, alors que Gastineau met davantage en relief la valeur humaine incarnée par les personnages. A la suite de la description de la pauvreté : Soulié insiste sur la condition de la jeune fille obligée de mendier sous la colonne consacrée par les anglais à la victoire de Waterloo. Différemment chez Gastineau la scène de la quête dans la rue est interprétée, non pas dans l'*Orpheline de Waterloo*, mais dans « Le chemin de

[62] Jacques MIGOZZI, *Boulevards du populaire, Cit.*, p. 128.
[63] *Ibid.,* p. 146.

la fortune » et dans *Comment finissent les pauvres*, par deux couples d'adultes ((Jaques et Louise dans le premier cas et Pierre le Raisonneur et Marie la bretonne dans le deuxième) et par leurs enfants (Louise la jeune dans le premier cas, les enfants sans nom dans le deuxième). Enfin les derniers mots du conte de Soulié mettent en relief l'importance de la réception du message contenu dans le texte. L'auteur déclare avoir écrit ce conte pour l'enfant de la protagoniste analphabète auquel il a appris la lecture et pour qu'elle puisse l'entendre, vu qu'elle ne sait pas lire.

Le thème de la lecture est également important dans *Le Bonheur sur terre*. Nous savons en effet qu'Edouard, le frère cadet, lit énormément, mais cela n'est pas bien considéré par son père et encore moins par son frère. Le vieux colonel affirme au début du roman : « C'est lui qui tient nos écritoires. Je parierais qu'il connaît par cœur les livres de la bibliothèque[64] ». Edouard incarne une manière de penser qui se heurte au caractère immobile de la vie provinciale. Edouard va dans la capitale, il sera corrompu par le vice et décidera à un moment donné de rebrousser son chemin. Voyons dans les deux prochains tableaux quelles ont été les influences du texte de Soulié sur les premières œuvres de Benjamin Gastineau.

Tableau IV : Comparaison des textes de Soulié et Gastineau

ANTECEDENT DE L'HISTOIRE

SOULIE	**GASTINEAU**
UNE JEUNE FILLE RESTE ORPHELINE APRES DE LA BATAILLE DE WATERLOO	

DEVELOPPEMENT DE L'ACTION :

	SOULIE *L'Orpheline de Waterloo* (nouvelle, 1840)	**GASTINEAU** *Le Bonheur sur terre* (roman, 1845)	**GASTINEAU** *L'Orpheline de Waterloo (théâtre,* (1847 et 1857)	**GASTINEAU** *Comment finissent les pauvres* (1849)	**GASTINEAU** *L'Orpheline de Waterloo* (1860)	**GASTINEAU** « Le Chemin de la fortune » (1860 et 1868)
QUI SE PREND SOIN DE LA JEUNE FILLE ?	Elle est enlevée par Swift, un bohémien anglais	Elle est hébergée et adoptée par le père Ménard	Elle est hébergée et adoptée par le père Ménard		Elle est hébergée et adoptée par le père Ménard	Elle est secourue par la charité de Saint-Aubin
FILLE BATTUE	Louise battue par Swift					Louise battue par Joseph
QUETE DANS LA RUE	Louise demande l'aumône par ordre de Swift sous la colonne consacrée à la victoire de Waterloo			Marie la Bretonne et Pierre le Raisonneur se retrouvent à la rue avec leurs enfants. Leurs affaires sont vendues au marché. Marie la Bretonne veut faire la manche. Son mari le lui empêche		Joseph et Louise se retrouvent à la rue . avec leur bébé.. Leurs affaires sont vendues au marché.

[64] Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p. 31.

Nous pouvons observer, d'après ce tableau, que les scènes contenues dans le conte de Soulié et reprises par Gastineau ne sont en réalité que deux : celle de la quête et celle de la violence sur la jeune fille. Gastineau les reprend non pas dans *Le Bonheur sur terre* ou dans *L'Orpheline de Waterloo*, mais dans *Comment finissent les pauvres* et dans « le Chemin de la fortune ». Quant au titre « L'Orpheline de Waterloo » l'origine est vraisemblablement la même : il s'agit probablement d'un fait divers véritable, quoiqu'on n'en ait pas trouvé de traces dans la presse de l'époque. Gastineau tire donc l'origine de son histoire d'un sujet qui lui a été suggéré par le conte de Soulié. Cela est autrement vraisemblable car « Louise », le prénom de l'héroïne de Soulié, est également le prénom utilisé par Gastineau dans « Le chemin de la fortune ». Il y a donc très probablement une forme d'imitation initiale, quoique Gastineau développe son histoire dans *Le Bonheur sur terre*, de manière tout à fait indépendante. Le thème de « L'orpheline », très répandu dans la culture romantique avait été traité par plusieurs auteurs avant Gastineau. Cette reprise par Gastineau de l'œuvre de Soulié a tout de même fait l'objet d'un dispute au sein de la Société des Gens de Lettres qui s'est prolongé jusqu'aux années 1880. Voilà un avis au sujet de Gastineau formulé en 1885 :

> Tout le monde qui entende résonner le nom de Benjamin Gastineau, sait que ce plagiaire et compilateur illisible, pâteux sans talent et dont l'intégrité républicaine a suffi de se faire gratifier d'une rente longuement et heureusement viagère payée malgré eux par les contribuables, prenait, dérobait en les copiant les œuvres de ses collègues, soi disant, et de ses compatriotes.
> Le troisième volume du journal des enfants année 1842 page 289 contient l'œuvre de Fréderic Jules Soulié intitulée l'*Orpheline de Waterloo* que le dit Gastineau après la mort de l'auteur a fait sienne :
> *Ne varietur*
> *Ab uno vine omnes*
> Telles sont les œuvres du soi-disant homme de lettres républicain.
> C'est à la Société des gens de Lettres à flétrir, conformément à la plus vulgaire justice, de tels commodes et répréhensibles procédés[65].

Cet affront à l'œuvre de Gastineau n'est pas signé, mais il a été vraisemblablement écrit par un de ses ennemis littéraires et politiques. Il aurait été utile de considérer son auteur et les raisons qui l'ont poussé à un tel jugement. Il s'agirait plutôt d'une prise de position contre l'homme Gastineau en soi, car c'est surtout la morale à transmettre au lecteur qui rassemble Gastineau et Soulié. Comme Louise, le personnage de Soulié, qui refuse de mendier, Pierre le Raisonneur empêche sa femme de demander l'aumône dans la rue. Il vaut mieux mourir en honnête homme, plutôt que de souiller son honneur. C'est là un comportement clair et net que le peuple doit comprendre pour l'adopter correctement au sein de la société : une société visant au bonheur, mais où la justice, l'honnêteté et la dignité deviennent le fondement de toute relation entre les individus.

[65] Texte manuscrit anonyme contenu dans le Dossier de la Société des Gens de Lettres et daté du 26 mai 1885.

2.2 A partir du *Bonheur sur terre*

Le Bonheur sur terre constitue l'œuvre littéraire fondamentale de Benjamin Gastineau. Ses épisodes et ses personnages en effet se retrouvent à plusieurs reprises au sein de ses œuvres successives, soit narratives, soit théâtrales. Le cadre où l'action se déroule est généralement la ville de Paris.

Le tableau suivant montre que comment les thèmes présents dans *Bonheur sur terre* sont reproposés par Gastineau dans d'autres œuvres.

Tableau V : Rapport entre les histoires individuelles des personnages et les différentes version des textes

Sujets	Œuvres où l'on trouve des traces de ces mêmes sujets		
Histoire de Marguerite	*L'Orpheline de Waterloo* (théâtre)	*L'Orpheline de Waterloo* (prose)	
Histoire d'Edouard	« Roman d'une fortune parisienne » (*Les Petits Romans de Paris*)	« Le Chemin de la fortune » (*Les Nouveaux Romans de Paris*)	
Pauvreté de Jacques et Louise	« Roman d'une fortune parisienne » (*Les Petits Romans de Paris*)	« Le Chemin de la fortune » (*Les Nouveaux Romans de Paris*)	« Histoire de Pierre le raisonneur et de Marie la Bretonne » (*Comment finissent les pauvres*)
Contraste des deux frères	« Roman d'une fortune parisienne » (*Les Petits Romans de Paris*)	« Le chemin de la fortune » (*Les Nouveaux Romans de Paris*)	
L'ouvrière	« L'Ouvrière » « Histoire de Pierre le raisonneur et de Marie la Bretonne » (*Comment finissent les pauvres*)	« L'Ouvrière » (*Les Petits Romans de Paris*)	*Le Règne de Satan*
Madame de Valdines et la religion (conséquences sur sa fille)	*La Dévote*	« Roman d'une fortune parisienne » (*Les Petits Romans de Paris*)	« Anna la Carmélite » (*Les Nouveaux Romans de Paris*)
Rapport entre Edouard et M. de Trecy	*Le Règne de Satan*		
Histoire de Antonio Taribaldi	« Un mauvais mariage » (*Comment finissent les pauvres*)		

La republication de certaines œuvres montre des variations et de nouvelles dispositions dans la construction des mêmes épisodes. Cela provoque de nouveaux équilibres à l'intérieur de la narration : une même histoire est alors racontée en faisant ressortir à chaque fois de nouvelles nuances visant à capturer l'attention du lecteur.

Les deux recueils de contes des années 1860 constituent une nouveauté, dans la mesure où l'auteur choisit d'adopter une forme plus brève et efficace. Il existe cependant des différences importantes entre les deux recueils en raison du nombre de texte, de leurs choix et de leurs variations.

Tableau VI :

Différences entre les deux recueils :

LES PETITS ROMANS DE PARIS (1866)	*LES NOUVEAUX ROMANS DE PARIS* (1868)
« Introduction » « Les Petits Romans de Paris » « Roman d'une fortune parisienne » « L'Ouvrière de Paris » « Les Amours de Paris » « La Maison de Paris » « Les Désespérés de Paris »	« Introduction » « Chez les photographes » « Les Femmes ont-elles raison ? » « Dans un théâtre de Paris » « Le Masque de la civilisation » « Sœur Anne la Carmélite » « Les Amours pauvres » « Le Rêve d'un Parisien » « La Maison de Paris » « Les Désespérés de Paris » « Ci-gît Paris » « Tableaux de l'exposition universelle » « Le Chemin de la fortune »

De 1866 à 1868, Gastineau a ajouté huit récits[66], ayant probablement l'intention de modifier l'organisation et le but de son recueil. Quelques textes restent inchangés ; d'autres sont récupérés. Du « Roman d'une fortune parisienne » à « Le Chemin de la fortune » on passe d'un conte à un mini-roman. Il en est de même pour le passage des « Amours Parisiens » aux « Amours pauvres ». Dans *Les Nouveaux Romans de Paris,* Gastineau a plutôt tendance à étaler ses récits. Cependant les trois seuls qui puissent à la rigueur mériter l'appellation de « mini-roman » en raison de leur longueur sont « Le Chemin de la fortune », « Les Amours pauvres » et « Sœur Anne la Carmélite ».

A la fin des années 1860, Gastineau est un écrivain et un journaliste mûr et conscient de ses positions militantes en faveur de la liberté dans toutes ses formes d'expression. *Les Nouveaux Romans de Paris* serait la tentative de donner une vision du peuple et des malheureux plongés dans

[66] Le texte « Les Petits Romans de Paris » prend le titre de « Introduction » ; « Les Amours de Paris » prend le titre de « Dans un théâtre de Paris » ; « Histoire d'une fortune parisienne », texte rétabli selon la version de 1860, reprend le titre de « Le Chemin de la fortune ».
Les huit récits ajoutés sont : « Chez les photographes », « Les Femmes ont-elles raison ? », « Le Masque de la civilisation », « Sœur Anne la Carmélite » [dont l'histoire avait déjà été racontée par l'auteur dans les romans *La Dévote* (1865) et partiellement dans *Le Bonheur sur terre* (1845)], « Les Amours pauvres » « Le Rêve d'un Parisien », « Ci-gît Paris », « Tableaux de l'exposition universelle ».

leurs misères, mais aussi prêts à se battre pour un idéal de liberté. Les personnages malhonnêtes doivent être punis, alors que les victimes doivent pouvoir atteindre une condition où la paix, la justice et le bonheur puissent leur être garantis. L'intention de Gastineau, dans ce deuxième recueil, est d'accentuer son rôle d'analyste et de sociologue de la société parisienne de son temps.

D'après tout ce que nous venons de dire, il est clair que *Le Bonheur sur terre* constitue l'œuvre narrative fondamentale de Gastineau. C'est pour cela qu'il nous paraît intéressant de proposer l'analyse d'un de ses chapitres.

2.3 *Le Bonheur sur terre* : analyse de la première séquence du deuxième chapitre.

Au cours du premier chapitre, l'auteur esquisse une brève introduction qu'il développe ensuite. L'action ne commence en réalité qu'au deuxième chapitre :

> Maintenant, cher lecteur, nous sommes en septembre 1831. Ménars, appelé par les habitants de Veuves le père Ménars, a bien vieilli depuis ce temps : ses blessures, jointes aux tourments de sa vie – la chute de l'empereur, puis sa mort – ont prodigieusement courbé son corps et affaibli sa santé. A cette époque, du vigoureux soldat il ne restait que son ombre. Ainsi l'a voulu Dieu ; il a anéanti toute la puissance de l'homme, afin qu'il fût bien persuadé de sa fragilité.- Cependant le vieux caporal avait élevé, aussi bien que possible, sa petite famille. Marguerite, la fille du sergent tué à Waterloo, était devenue une belle jeune fille, apte à tous les offices du ménage, aussi douce que courageuse. Jacques, véritable menuisier, secondait son père dans tous les travaux manuels, et Edouard, quoique plus jeune, annonçait déjà un esprit très délié. […]. O passions, qui brisez tout par votre souffle corrosif, passez, sans vous arrêter, devant ce seuil de bonheur ; ne tuez pas ce vieillard, ne faites pas grimacer ces visages frais, éclos. Passez, passez vite !..[67].

Ce passage, qui sera reporté tel quel dans la version de 1860 de « L'Orpheline de Waterloo » commence par l'adverbe temporel « maintenant » qui souligne l'adhésion au temps présent de la narration. Celui-ci est défini aussitôt après par l'explicitation d'une date : 1831. Elle s'oppose au temps passé de l'action qui introduit le roman : la bataille de Waterloo (1815) constitue alors la référence et l'antécédent historique de base pour le commencement de cette œuvre. Le lecteur en est déjà au courant, pour avoir lu le premier chapitre qui joue le rôle de brève introduction historique. Quinze ans se sont donc écoulés depuis la défaite de Napoléon à Waterloo ; et la dernière référence historique du passage « A cette époque » sert à indiquer le temps présent à partir duquel l'action va se développer. Entre temps, il y a eu d'abord la chute et ensuite la mort de l'empereur, tandis que le « père Ménars », le premier personnage dont l'auteur nous parle, a terriblement vieilli.

Nous avons, dans ces premières lignes, le début de l'histoire, ainsi que les germes de son développement. Nous sommes face à des indications temporelles, mais l'espace, et le lieu où se

[67] Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p. 5 -7.

déroule l'action n'est pas moins important. Le début du roman se déroule à Veuves, « ce village, assis coquettement sur les bords de la Loire, […] situé entre Blois et Tours ».[68] Son nom évoque une allusion évidente au deuil. La vieillesse du père Ménars et les vicissitudes de sa vie confèrent une impression d'inquiétude au texte. Le vieux caporal est en effet décrit comme ayant « bien vieilli […] les blessures, jointes aux tourments de sa vie (et le mot « vie » dans la même phrase est opposé au mot « mort ») […] ont prodigieusement courbé son corps et affaibli sa santé ». Toute la personne du père Ménars est donc impliquée dans un processus de vieillissement progressif. Enfin « du vigoureux soldat il ne restait que son ombre ». L'existence spectrale du père Ménars se manifeste dès le début du roman. Elle s'oppose par ailleurs à celle des « trois jeunes gens », à savoir des deux frères et enfants du caporal, Jacques et Edouard et de Marguerite, la fille du sergent Jérôme Blanchet que ce dernier avait confiée à son compagnon d'armes Ménars, prévoyant à l'avance sa mort lors de la bataille de Waterloo.

Nous avons alors ces contrastes :

Tableau VII : Contrastes entre le père Ménars et les trois jeunes gens

Père Ménars	vs	Trois jeunes gens
Vieillesse		Premier âge
Fatigue		Innocence
Presque-mort /affaiblissement		Elan vital

La présence des trois jeunes est cependant marquée par des différences:

Tableau VIII : Caractères des trois jeunes gens

Nom	Caractère
Marguerite	douce et courageuse
Jacques	sérieux et obéissant
Edouard	esprit très délié

D'après ce dernier tableau, il nous semble évident de pouvoir rapprocher les deux premiers personnages (Marguerite et Jacques) et d'y opposer le troisième (Edouard). Le frère aîné et la jeune fille, en effet, se ressemblent davantage, ne serait-ce que par une tendance commune à l'obéissance et au travail. Il est par ailleurs possible de mettre en relief, avec un tableau explicatif, les qualités professionnelles des trois jeunes gens. Nous avons alors :

Tableau IX :
Situation professionnelle des trois jeunes

Marguerite (apte à tous les offices du ménage) Jacques (véritable menuisier)	Edouard (sans emploi)

[68] *Ibid.* p.2.

Quoiqu'avec des caractères différents, les trois jeunes se trouvent, au début du roman, animés par les mêmes sentiments et par le même but : « dans l'innocence de leur premier âge, n'ayant qu'un seul désir, celui de consoler leur vieux père, ne forment-ils pas un tableau ravissant ». Et c'est là qu'intervient le message moral lancé par l'auteur : Gastineau s'adresse au lecteur et, après avoir exposé tous les malheurs et les troubles dont le père Ménars a été l'objet depuis le temps de Waterloo et jusqu'en 1831, affirme : « Ainsi l'a voulu Dieu ; il a anéanti toute la puissance de l'homme, afin qu'il fût bien persuadé de sa fragilité[69] ». L'allusion à Dieu est importante, mais il faut l'entendre, à notre avis, dans un sens pascalien. L'homme est conscient de sa finitude et cependant il n'arrête pas d'être un « roseau pensant[70] ». C'est pour cela que, tout en prenant conscience des limites de ses propres moyens, le père Ménars se consacre à la seule activité qui lui paraît pouvoir être utile à ceux qui l'entourent : « le vieux caporal avait élevé, aussi bien que possible, sa petite famille[71] ». Cela suscite l'admiration de l'auteur. Tout le long de la narration Gastineau intervient en s'adressant directement au lecteur. Son but est de souligner les bons comportements et d'exécrer les mauvais comportements, de manière à pouvoir indiquer au lecteur le chemin à suivre.

2.4 La Morale de l'œuvre

Le roman raconte l'histoire du jeune Edouard qui s'éloigne de sa maison paternelle pour aller à Paris. Dans la capitale il mène une vie débauchée ; et, après plusieurs mésaventures, il retrouve Jacques, Marguerite et l'enfant qu'elle a eu de lui et que son frère Jacques a pris à sa charge pendant toute son absence. L'importance n'est pas dans les noces entre Edouard et Marguerite qui sont célébrées le jour même du retour du protagoniste qui achève ainsi son parcours héroïque, mais dans la morale sous-jacente que Gastineau veut transmettre à ses lecteurs.

Ayant pris conscience de ses erreurs :

> O mes amis, s'écria Edouard ivre de joie, en prenant la main de Jacques et celle de Marguerite, plus de désirs ambitieux, plus de folles idées. Je ne m'exposerai plus aux colères de la tempête. Pardonnez-moi, je m'étais trompé de route. C'est seulement au milieu de vous, dans le calme de la vertu, dans la vie modeste, que se trouve le bonheur[72].

Cette conclusion nous ramène à l'esprit la fin des *Fiancés* d'Alessandro Manzoni. C'est là que Renzo, rentré au village après tant de péripéties et de situations compliquées, s'exclame :

---

[69] *Ibid.,* p. 5-6.
[70] Le renvoi à Pascal est évident:
« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant »
(Blaise PASCAL, « Pensée » n°186, *Pensées,* Paris, Gallimard/folio, 2004, p. 161).
[71] Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p. 6.
[72] *Ibid.,* p. 409- 410.

> J'ai appris, disait-il, à ne pas me fourrer dans les tumultes, j'ai appris à ne pas garder en main le heurtoir des portes, quand à l'entour il y a des gens à la tête échauffée ; j'ai appris à ne pas m'attacher au pied une clochette, avant d'avoir pensé aux conséquences et mille autres choses encore[73].

Chez les deux auteurs le retour du héros à ses origines correspond à la réappropriation de son identité et de son statut social. Edouard et Renzo ne sont pas dans la même situation et, pourtant, ils ont des points en commun. Ils ont vécu pour des raisons différentes éloignés de leur milieu et ont adopté des comportements impulsifs ou ambitieux s'éloignant de la morale et des mœurs de l'époque. Arrivés au bout de leurs parcours, ils retrouvent la femme aimée.

Les vicissitudes de leurs existences ont appris à chacun d'eux à éviter les situations de chaos et à adopter un comportement moral exemplaire. Cependant Renzo, malgré tout ce qu'il a connu loin de son village, ne change pas sa condition sociale et reste toujours un paysan de la Lombardie occidentale. On ignore par contre ce que la destinée réservera à Edouard, quoique l'on puisse imaginer qu'il restera auprès de Marguerite et de Jacques, en train de gérer l'auberge de l'Union.

Nous savons que Manzoni sauve ses personnages grâce à la Providence chrétienne. En revanche chez Gastineau le héros a renoncé à ses ambitions et à ses folies parce qu'il a pris conscience que pour atteindre le bonheur, il faut le chercher dans la modestie et dans la vertu. Gastineau puise alors chez Voltaire (et non pas chez Manzoni) le message ultime de son premier roman : pour que le bonheur sur terre se réalise, il faudra qu'Edouard, Jacques et Marguerite se donnent la peine de « cultiver [leur] jardin[74] ».

[73] Alessandro MANZONI, *Les Fiancés,* Paris, Gallimard/folio, 1995, p. 818.
[74] Cf. VOLTAIRE, *Candide, Romans et Contes,* Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1979, p. 233.

3 Le système des personnages dans les œuvres narratives

Chaque personnage, affirme Philippe Hamon « est désigné sur la scène du texte par un signifiant discontinu, un ensemble dispersé de marques que l'on pourrait appeler son *étiquette*[75] ». Ces étiquettes définissent chacun des héros en question selon les choix esthétiques et stylistiques de l'auteur et concernent à la fois l'extension du texte, sa distribution et sa configuration. Dans l'analyse, un signe se définit en réalité par rapport à son arbitraire, à savoir au rapport existant entre son signifiant et son signifié. Cela peut arriver par exemple dans le cas des noms propres.

Hamon affirme que « le personnage est une unité diffuse construite progressivement par le récit. […]un personnage est donc le support des conservations et des transformations sémantiques du récit[76] ».

Chaque personnage participe plutôt au déroulement de la narration. Nous retrouvons au sein de celle-ci une réitération des mêmes concepts, des mêmes personnages incarnant les mêmes valeurs dans la plupart des histoires racontées. Tous les personnages des œuvres de Gastineau sont les porte-parole d'une idée, d'une vérité établie, d'une marque particulière qui en caractérise la présence sur scène. Généralement ils sont assez figés dans leurs rôles et ne suivent que très rarement une évolution ou de développement au cours de la narration. Nous assistons parfois à un glissement d'un personnage dans un autre, au cours des différents textes de Gastineau. Dans « [le] cas de ressemblances totale entre deux personnages – affirme encore Hamon – il serait utile de voir comment le texte installe, à l'intérieur d'une même classe de personnages, une échelle de *modulation* et de *graduation*[77] » entre eux.

Dans le passage du *Le Bonheur sur terre* à quelques œuvres successives, les glissements d'un personnage à un autre ne répondent pas à une logique de cohésion narrative ou de développement de l'histoire, mais plutôt à renforcer tel ou tel autre aspect de l'intrigue pour en faire ressortir un message moral.

Les variations les plus évidentes concernent le passage du *Bonheur sur terre* au « Chemin de la Fortune » (Première version).

Essayons d'analyser quelques exemples de variation de personnages entre ces deux textes et de voir si à partir de là l'auteur modifie l'encadrement et le message qu'il veut donner à travers son histoire :

[75] Philippe HAMON, « Statut sémiologique du personnage », *Poétique du récit.* Paris, Seuil, 1977, p. 142.
[76] *Ibid.,* p. 35.
[77] *Ibid.,* p.133.

Tableau X :
Variation de personnages :
Bonheur sur Terre « Chemin de la Fortune »

PERSONNAGE « A »	VARIATION	PERSONNAGE « B »
Edouard	De la rébellion à l'individualisme effréné et ambitieux	Joseph
Marguerite	De la confiance au désespoir	Louise
Jacques	Fin des illusions d'espoir et de bonheur pour l'avenir	Jacques
Jacques et Marguerite	Accentuation du tragique	Jacques et Louise
Maurice	Dégradation des mœurs	Louise jr.
Marguerite et Maurice	De la confiance à la vengeance	Lucile et Raoul

Le passage d'une illusion de bonheur fondé sur le triomphe de la bonté d'esprit à une vision tragique de l'existence dépend du mûrissement de l'auteur. Quinze ans s'écoulent entre *Le Bonheur sur terre* et la première publication du « Chemin de la fortune[78] » et au cours de cette période la vie de Benjamin Gastineau a été troublée par les conséquences négatives de son engagement pour la cause républicaine. Cela lui a par ailleurs causé quelques années d'exil. Il ne faut alors pas s'étonner que le nouvel héros de Gastineau soit présenté selon une perspective plutôt tragique. Edouard, le héros du premier roman, est sauvé par la bonté de Marguerite qui l'a toujours aimé. Lorsqu'il revient auprès d'elle, elle lui dit : « Dans mes rêves, je te voyais revenir vers moi. En adressant mes prières à Dieu, je pensais à toi. Ingrat, ton souvenir ne m'a pas quittée un seul instant[79] ». Joseph Bernard, par contre, a été transformé par l'auteur en un monstre véritable : non seulement il abandonne Louise, enceinte de lui, après l'avoir battue, mais il cherche même à en séduire la fille devenue adolescente. Une fois installé à Paris, Joseph devient usurier et se montre cruel envers ses débiteurs.

D'autre part la jeune fille Marguerite/Louise, déshonorée et abandonnée par Edouard/Joseph, est secourue par le frère aîné, Jacques (qui garde le même prénom dans *Le Bonheur sur terre* et dans « Le Chemin de la fortune »). Nous avons alors là l'existence de deux pôles opposés : l'un constitué par le frère aîné et la jeune fille et tendant au bien et l'autre incarné par Edouard/Joseph et sa femme

[78] Texte paru pour la première fois en 1860 et publié avec la version en prose de « L'Orpheline de Waterloo ».
[79] Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p.406.

et tendant vers le mal. Jacques, le frère bon et généreux, porte son secours à Marguerite et à Louise et partage le destin de ces deux jeunes filles. Dans le premier cas, quand le bonheur triomphe Jacques rend possible le mariage de Marguerite. Dans le deuxième cas, quand tout est soumis au malheur, le frère aîné ne peut rien contre le suicide de Louise et il meurt de son côté, accidentellement. Quant à Edouard/Joseph, au contraire, la tendance à l'individualisme et au vice le mène à la cruauté et au mal. Les morts dramatiques de l'usurier et de ses familiers s'opposent ainsi au bonheur conquis à la fin du premier roman. Nous sommes face à l'opposition entre le bien et le mal. Chez Gastineau l'issue du premier roman tend vers le bien, alors que la nouvelle qui en est tirée s'oriente vers une prédominance du mal. Un lien cependant rapproche ces deux œuvres : le rôle joué par les deux enfants. L'un est Maurice, le fils d'Edouard et Marguerite ; l'autre est Louise junior, la fille de Joseph et de Louise. Les deux jeunes gens sont des personnages très secondaires : il s'agit de deux enfants nés presque par hasard et leurs rôles dans les deux textes sont très marginaux. Et pourtant ils existent : de plus, Maurice et Louise (comme ce sera le cas d'un autre Maurice, de Lucie et de Juliette dans *Le Règne de Satan*) sont tous des orphelins. Or, selon une définition donnée par Philippe Hamon et Alexandrine Viboud : « l'orphelin(e) fait partie avec l'enfant abandonné du personnel de base du roman sentimental ou du roman-feuilleton, c'est-à–dire deux genres à "effet pathétique" que récusent normalement, du moins théoriquement, les romanciers du courant réaliste-naturaliste [80] ». Tous ces personnages incarnent la pureté et l'innocence. Pour cela ils s'opposent au processus de corruption de la société et en particulier à Raoul, l'autre jeune enfant, que Joseph Bernard a eu de son épouse, Lucile. C'est grâce à l'aide de cette dernière que Raoul arrive à tuer son père pour s'emparer de sa richesse. Les autres jeunes enfants risquent de devenir les victimes injustes de violences ou d'abus de la société, représentée par les adultes. Par exemple, Louise junior risque de se faire violer par son père[81]. Joseph en effet n'est pas au courant que la jeune fille qu'il vient juste de rencontrer est sa fille, née de l'union qu'il a eue jadis avec Louise. Quant aux deux binômes, liant d'une part Marguerite et Maurice et de l'autre part Lucile et Raoul, ils sont opposés. Les deux mères sont l'une le contraire de l'autre : la première est l'incarnation de la bonté, de la sagesse[82], de la charité et du pardon. Lucile, par contre, porte en elle les marques de l'ambition, de l'hypocrisie et de l'indifférence vis-à-vis de son prochain. Elle élève son fils selon ce modèle en en sera elle-même la victime. Nous n'avons pas beaucoup d'indices pour juger le comportement du jeune Maurice, le fils de Marguerite, sauf le fait qu'il se montre joyeux lorsqu'il va à la rencontre de son père, Edouard.

[80] Philippe HAMON et Alexandre VIBOUD, *Dictionnaire thématique du roman de mœurs en France,* Paris, Presses de la Sorbonne, 2008, vol. II, p.177.
[81] Joseph Bernard.
[82] Tout comme Marianna, dans le même roman, Marguerite refuse les prétendants qui se présentent auprès d'elle pour lui faire la cour, et encore plus que Marianna, elle sait attendre celui que sa destinée lui a réservé.

Contrairement à ce roman, « Le Chemin de la fortune » a une conclusion tragique. Lorsque le meurtre de Joseph Bernard, assassiné par Lucile, sa femme, par l'amant de celle-ci et par Raoul, son fils, est découvert par la police :

> Ma mère restera ici, dit résolument Raoul en arrêtant Lucile. Sauvez-vous si bon vous semble. Quant à nous, c'est ici que nous finirons, non devant les tribunaux.
> […]
> Lucile se traînait aux pieds de son fils et le suppliait de ne pas la tuer.
> -Aie pitié de moi ! s'écria-t-elle en larmes. Cela fait tant de mal de mourir !
> -Une minute, voilà tout ! répondit Raoul
> […]
> Lorsque le commissaire entra dans le salon, il recula d'horreur devant les cadavres sanglants de Raoul et de sa mère.
> Justice était faite[83]

C'est la lutte, l'alternance du bien et du mal qui se manifeste à travers la morale des œuvres de Gastineau. A une quinzaine d'années d'écart, la même histoire est racontée de manière totalement différente. Le jeune étudiant ambitieux et un peu farfelu qu'était Edouard, se transforme en Joseph Bernard et devient un monstre de méchanceté et d'indifférence envers les autres. La morale tendant vers l'honnêteté est renversée. La vie a appris à Gastineau à modérer la portée utopiste de sa pensée et à se confronter parfois à des événements cruels. Tout est présenté comme une opposition constante entre la vertu et le vice, entre l'honnêteté et la tromperie : bref, entre l'exemple qui doit être suivi par les hommes et pour le bien de la société tout entière, et ce qui, par contre, doit être rejeté, banni et interdit pour que les hommes et les femmes soient heureux.

Tableau XI : Oppositions de personnages dans *Bonheur sur terre* :

LES DEUX FRERES	LE GROUPE FEMININ	LES DEUX RELIGIEUX
Le frère vertueux sérieux et tranquille s'oppose au frère ambitieux, bohémien et mondain	Les filles pures s'opposent aux filles de joie	La religion authentique des origines s'oppose au faste, au luxe et à la corruption du clergé
Jacques contre Edouard	Marguerite contre Anne	Curé d'Ay contre le moine Travelot

Nous avons là trois oppositions : celle entre les deux frères, celle entre les filles pures et les filles de joie ; et enfin celle entre le curée humble et spirituel et le religieux hypocrite. Il se construit un axe des « bons » et un axe des « méchants », ou plutôt il se construit a un axe de personnages dont l'intérêt est principalement dans l'apparence et dans l'imposition de soi-même sur les autres ; et un autre qui, à partir de leurs expériences individuelles, retrouvent en eux-mêmes les raisons

[83] Benjamin GASTINEAU, « Le Chemin de la fortune », *Nouveaux Romans de Paris, Cit.,* p. 292- 293.

indispensables de leur propre existence. Des personnages comme Edouard, Albert ou Eugène de Mauberge prennent conscience et, à un certain moment de leur parcours, ils décident alors de rebrousser chemin pour retrouver la voie de la simplicité et de l'humilité qui mène au bonheur.

3.1 Jacques, le pauvre, contre Joseph, l'ambitieux

Dans « Le Chemin de la Fortune », l'opposition des deux frères est poussée à l'extrême car Jacques se consacre au secours de la jeune Louise que son frère Joseph a séduite, abandonnée et presque tuée avant de partir. Le frère cadet, au contraire aveuglé par son ambition et ensuite par sa richesse a endurci son cœur jusque dans les relations avec son frère. Il montre un comportement froid et une attitude glaciale face à son père agonisant, vis-à-vis de son frère, de la jeune fille qu'il a déshonorée et de l'emprunteur qui ne lui rend pas son argent dans les délais prévus. La cruauté et le sang froid de Joseph sont impressionnants. Au moment de la rencontre avec son frère, Jacques accuse Joseph avec ces mots :

> Voler son frère, la dépouille d'un mort, tenter d'assassiner une pauvre fille qu'on a séduite et abandonnée sont des crimes qui ne s'effacent pas de la mémoire. Tu n'as pas oublié non plus, je pense, que je t'ai sauvé la vie : je n'avais qu'un mot à dire pour te perdre. J'ai souffert et je me suis tu[84].

Jacques est très pauvre ; il vit dans la misère et il est obligé de travailler jour et nuit pour nourrir Louise et l'enfant qu'elle a eu de Joseph. A cause de cela il décide d'aller voir un usurier pour se faire prêter de l'argent. C'est là qu'il tombe sur son frère. Pour décrire le personnage du frère-usurier, Gastineau s'est probablement inspiré en partie des *Français par eux-mêmes,* bien qu'il y ait des différences. On y lit en effet :

> L'usurier de Paris est presque toujours un lion des plus féroces, un merveilleux plus orgueilleux qu'un marquis ruiné, et plus fat qu'un parvenu. […] Quand on lui propose un emprunt […] d'abord il n'a pas d'argent ; il ne peut pas en avoir. Le train qu'il mène, le luxe qu'il déploie ne lui permettent pas de faire assez d'économies pour obliger des amis ; il a même des dettes. Cependant il tâchera de tirer d'embarras la personne qui s'intéresse à lui ; parmi ses nombreuses connaissances, il espère trouver quelqu'un qui pourra prêter la somme dont on a besoin ; quant à lui, c'est une chose certaine, il n'a pas d'argent ; et, malgré sa fortune, il ne pourrait pas vivre, s'il n'était pas dans les affaires ; mais il les fait en grand, et ne se mêle pas de semblables bagatelles[85].

L'usurier a généralement recours à quelqu'un qui lui prête de l'argent afin de satisfaire les nécessités de ses clients. L'usure se présente alors comme institutionnalisée. Chez Balzac elle est très répandue : et l'usurier est peint de manière inoubliable. Gobseck, par exemple, est décrit ainsi :

---

[84] *Ibid.,* p. 261- 262.
[85] L. JOUSSERANDOT, « L'Usurier », *Les Français par eux-mêmes, encyclopédie morale du XIX^e siècle,* t. 2, Paris, Curmer, 1840 -1842, p. 356 - 357.

> Les cheveux de mon usurier étaient plats, soigneusement peignés et d'un gris cendré. Les traits de son visage, impassible autant que celui de Talleyrand, paraissaient avoir été coulés en bronze. Jaunes comme ceux d'une fouine, ses petits yeux n'avaient presque point de cils et craignaient la lumière ; mais l'abat-jour d'une vieille casquette les en garantissait. Son nez pointu était si grêlé dans le bout que vous l'eussiez comparé à une vrille. Il avait les lèvres minces de ces alchimistes et de ces petits vieillards peints par Rembrandt ou par Metzu[86].

Et encore :

> L'usurier trempait son pain dans la tasse et mangeait avec une parfaite indifférence […] Le monde dira que je suis un juif, un arabe, un usurier, un corsaire, que je vous aurai ruiné ! Je m'en moque ! Si l'on m'insulte, je mets mon homme à bas, personne ne tire aussi bien le pistolet et l'épée que votre serviteur. On le sait ! Puis ayez un ami, si vous pouvez en rencontrer un auquel vous ferez une vente simulée de vos biens. - N'appelez-vous pas cela un fidéicommis ? me demanda-t-il en se tournant vers moi. Le comte parut entièrement absorbé dans ses pensées et nous quitta en nous disant : - Vous aurez votre argent demain, monsieur, tenez les diamants prêts. - Ça m'a l'air d'être bête comme un honnête homme, me dit froidement Gobseck quand le comte fut parti[87].

Le seul intérêt économique anime cet usurier qui a le cœur aride. « Les usuriers ne se fient à personne, ils veulent des garanties ; auprès d'eux, l'occasion est tout : de glace quand ils n'ont pas besoin d'un homme, ils sont patelins et disposés à la bienfaisance quand leur utilité s'y trouve[88] ».

La centralité de l'argent, de ses détenteurs et de ses victimes est impressionnante dans l'œuvre de Balzac. Hélène Gomart affirme que dans l'œuvre de cet auteur ce qui importe n'est pas tellement la condamnation de l'usure, mais plutôt son institutionnalisation. Elle poursuit ainsi :

> Si Balzac continue de manier l'allégorie de l'Usure, dont il réactive la tradition médiévale, voire s'évertue à créer, par contamination oratoire, celle du Crédit, il contribue à lui substituer cet autre – et cependant même – mouvement rhétorique de personnification qu'est la « mise en corps de l'argent en un héros, pourvu d'une identité corporelle monétaire propre. Allégorie ou héroïsation, l'argent a besoin de personnes, d'instances qui le puissent animer[89].

Gastineau qui consacre à l'auteur du *Père Goriot* un chapitre élogieux dans ses *Génies de la liberté*[90], en a probablement été influencé du moins pour ce qui en est de la construction du personnage de Joseph Bernard. L'usurier du *Chemin de la Fortune* est décrit avec des traits aussi inquiétants que ceux caractérisant la description de Gobseck, quoique de façon bien moins détaillée. Gastineau, par exemple, ne compare pas les yeux de son usurier à ceux d'un animal, (« la fouine »), dont la nature ravageuse pourrait accentuer l'inquiétude. Il s'agit plutôt chez notre auteur d'un cadre macabre annonçant la mort de l'usurier, bien que celui-ci maintienne dans le regard le rayonnement de l'or qui le rend très attentif et parfois cruel, face à ses débiteurs.

---

[86] Honoré de BALZAC, « Gobseck », *Gobseck, Une double famille*, Paris, *La Comédie Humaine* II, *Étude de Mœurs, Scènes de la vie privée,* Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1976, p. 964.
[87] *Ibid.*, p. 993-994.
[88] Honoré de BALZAC, *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, La Comédie Humaine, VI Étude de Mœurs,* Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1977, p. 89
[89] Hélène GOMART, *Les Opérations financières dans le roman réaliste,* Paris, Champion, 2004, p. 109.
[90] Benjamin GASTINEAU, *Les Génies de la Liberté,* Paris, Elibron, 2006, p. 119 -136.

Il est possible que Gastineau ait pris connaissance, parmi d'autres, d'une comédie de M. Roux, publiée en 1816, dont le titre éloquent est *L'Usurier anobli, ou les moyens de purger sa réputation*. Gastineau aurait repris cette pièce en transformant le personnage comique de l'usurier en un protagoniste aride, insensible et qui paie les conséquences de ses propres choix : Joseph Bernard. Celui-ci, se montrant dur et insensible même avec son frère sombrant dans la misère, lui dit : « être riche, c'est le seul but à atteindre aujourd'hui. Quand on l'est, on a toutes les vertus par-dessus le marché[91] ». A cela Jacques réplique abasourdi et indigné :

> Joseph, il ne bat rien dans ta poitrine … L'usure t'a rongé le cœur. Mais, au nom du ciel, n'oublie pas que tu appartiens à une honnête famille. Je t'en supplie, les larmes aux yeux, ne traine pas le nom de notre père à la barre des tribunaux. Arrête-toi, s'il en est temps encore. La route que tu suis, Joseph mène à Toulon.
> - Et celle que tu suis, toi, - répliqua l'usurier impassible et sec, mène à l'hôpital[92].

Le dialogue entre les deux frères continue en montrant leurs différences de comportement :

> Joseph était presque chauve, ses yeux avaient le luisant et l'éblouissement de l'or, sa carnation était devenue jaune et claire comme la lumière d'une bougie rose.
> - Toi ! usurier !.... s'écria Jacques, à peine revenu de son étonnement.
> - Ah ! exclama Joseph en ricanant, j'étais étonné que tu n'aies pas encore commencé ton rôle de censeur ! Allons, je le vois, le temps ne t'a pas changé.
> - Non, Joseph, je ne tiens pas à te censurer, ce n'est pas le moment. Ta conscience…
> A ce mot un sourire d'incrédulité ironique épanouit le visage de l'usurier[93].

Là, Joseph n'est pas l'objet d'une description véritable. Il est jugé négativement par l'auteur pour son comportement Cependant, bien que son rôle d'usurier ait mis en second plan la plupart de ses sentiments, Joseph Bernard est tout de même un homme. Il comprend sa solitude lorsque il se rend compte que sa femme le déteste et que son fils Raoul, « corrompu jusqu'à la moelle[94] » espère la mort de son père pour hériter sa fortune. Cela renvoie automatiquement au thème de la malédiction, voire du diable.

3.2 La présence de Satan

Le diable intervient à plusieurs reprises dans l'œuvre de Gastineau : dans le but de faire jaillir aux yeux du peuple des comportements souvent provocateurs qui se situent au-delà de toute conformation aux règles et aux bonnes mœurs de la société.

[91] Benjamin GASTINEAU, « Le Chemin de la fortune », *Nouveaux Romans de Paris, Cit.,* p. 262.
[92] *Ibid.,* p. 263.
[93] *Ibid.,* p. 261.
[94] *Ibid.,* p. 284.

Le mal est ce qui s'oppose à la morale, aux sentiments de fraternité, de solidarité et de partage d'expériences collectives. Max Milner et, avant lui Maximilien Rudwin [95], ont souligné qu'à partir de la Révolution Française et pendant le XIX[e] siècle, le diable usurpateur a été remplacé par un diable humilié, soumis comme Prométhée aux instances du pouvoir dominant. Le diable aurait donc à partir de là un rôle d'opposition au système. Et si Dieu représente l'institution, le diable s'y oppose. Le protagoniste du poème hugolien *La fin de Satan* est un exemple éloquent de cette tendance. Le diable peut prendre cependant des formes différentes. Dans l'histoire littéraire de l'époque de pays différents, des mythes comme ceux de Don Juan ou de Faust représentent des incarnations du mal dans la mesure où ils osent contraster les mœurs et les interdictions établies par la morale de la société et de l'Église catholique. Don Juan est présenté « comme un coupable condamné, comme un transgresseur qui se heurte au représentant de la loi[96] », mais en réalité il incarne une opposition à la morale et aux bonnes mœurs de la société.

Chez Gastineau les représentations du diable se situent dans la même direction. Tout d'abord le diable est un personnage. Il a un nom. Il agit au sein de l'histoire. Ses incarnations se manifestent de deux manières différentes :

a) à travers un personnage tentateur dont l'action a tendance à favoriser la débauche (Mme de Valdines et M. de Tercy dans *Le Bonheur sur terre*).

b) à travers un personnage vraiment diabolique (le chevalier de Barcas, alias Pierre Blanchard, l'espion dans *Le Règne de Satan*), profitant de la naïveté et de l'ignorance de certains personnages pour essayer de les dominer.

Pour les raisons les plus diverses, l'homme est constamment soumis à la tentation. C'est là une obsession, chez Gastineau. Les gens du peuple ont besoin de représentations simples et exhaustives : Madame de Valdines n'est pas, en réalité, une vraie diablesse. Elle est une dame de la haute société qui entraîne sa fille Emma (ou Anna dans la pièce[97]) vers le monde du luxe, des plaisirs et des apparences et reste dupe de ses propres croyances. La critique poignante de Gastineau bourgeois révolutionnaire prend pour cible la grande bourgeoisie parisienne. Madame de Valdines et sa fille sont les victimes de leurs mêmes convictions : l'une est enfermée à jamais dans un couvent ; l'autre meurt empoisonnée par un prêtre ambitieux, après avoir légué tous ses biens à l'Église. L'action de Gastineau se révèle alors, tout comme à travers la description ironique et cruelle du personnage de Satan, aussi bien qu'à travers la dénonciation poignante des abus de l'Église.

[95] Maximilien RUDWIN, *Les Ecrivains diaboliques de France,* Paris, Figuière, 1937.
[96] Jean ROUSSET, *Le Mythe de Don Juan,* Paris, Colin, 1978, p. 22.
[97] Benjamin GASTINEAU, *L'Orpheline de Waterloo, Cit.*
« Anna » sera par ailleurs même le prénom de la protagoniste de la nouvelle « Anne la Carmélite », publiée dans les *Nouveaux Romans de Paris*, en 1868 et dont l'histoire est très proche.

3.2.1 Représentations du diable

Dans *Le Règne de Satan,* le rôle dominant est joué par De Barcas, l'incarnation du diable :

> M. de Barcas avait une physionomie double. Cela peut paraître étrange au premier abord, mais qu'on y réfléchisse bien chacun de nous ne lui ressemble-t-il pas ? N'avons-nous pas notre physionomie vraie et le masque mobile de la civilisation à l'aide duquel chacun joue sa petite comédie. Lorsque le chevalier avait jeté son masque frivole et enjoué, l'expression de sa figure était caustique, méchante, terrible. Son regard qu'allumaient de mauvaises passions vous éblouissait[98].

De Barcas essaie de s'insinuer dans le monde des justes, au sein de la pureté juvénile et du lien sentimental qui unit Lucie et Maurice : tout comme dans la « Mascarade de 1850[99] » l'auteur dénonce le mal qui se cache derrière le masque de l'hypocrisie :

> Transporté d'admiration pour la jeune fille, il [Maurice] tomba à ses genoux. Lucie lui tendit une main qu'il couvrit de larmes et de baisers.
> - Oh ! maintenant, quoi qu'il arrive, s'écria Maurice en se relevant, j'ai du bonheur pour toute la vie !...
> En ce moment, un ricanement diabolique, répété d'échos en échos, troubla le silence de la nuit. Les jeunes gens restèrent un instant immobiles, glacés de terreur.
> - Ciel ! s'écria Lucie, nous aurait-on écoutés ?
> Le bruit avait cessé.
> En un bond, Maurice se trouva derrière la haie. Il n'y avait personne.
> - Peut-être est-ce une illusion de nos sens, dit Maurice très peu rassuré lui-même et s'efforçant de calmer les alarmes de Lucie. Peut-être, ajouta-t-il, moitié sérieux, moitié plaisant, est-ce le diable qui s'était embusqué derrière cette haie pour nous railler[100].

La crainte du diable et de ses pouvoirs dangereux menaçant le bonheur et l'intégrité des hommes font partie des croyances auquel le petit peuple a été assujetti par l'Église. Après avoir illustré la scène citée ci-dessus, Gastineau met en garde son lecteur :

> Cette fois, Maurice avait raison. Satan ne jette-t-il pas son regard à tout ce qui se dit et se fait ici-bas : aux belles promesses d'amour, d'amitié, de vertu ; aux rêves du poète, aux promesses de l'ambitieux ; à la misanthropie de l'honnête homme ; aux naïves croyances de la jeunesse ; au monotone et vain bourdonnement de la civilisation ; à notre société, courtisane hypocrite, qui prêche le bien et se vautre dans le vice, qui vante à ses enfants la grandeur de l'âme, l'héroïsme, le désintéressement, et se fait petite et mesquine. – Oh Satan ! ce rieur éternel, qui sait le dénouement des choses terrestres, s'égaie au spectacle que nous lui donnons. Les hommes se lancent dans l'arène de la vie. Comme les flots tumultueux d'une mer soulevée par la tempête, ils se brisent en se heurtant les uns contre les autres. Satan écoute. De cette mêlée humaine sort un concert étrange, hybride, monstrueux, de rires et de pleurs, d'éclats de joie et de cris de douleurs. Des chants funèbres, discordants, traversent une musique vive, joyeuse, folle. Enfin les plus heureux dans cette lutte vont atteindre le but de leurs fatigues, ils y touchent mais tout-à-coup un abime s'entrouvre sous leurs pas et les engloutit. Pendant qu'ils s'essoufflaient, Satan creusait leurs fosses en ricanant ! Et tout ceci pour vous dire qu'un démon, sous la forme humaine de M. de Barcas, avait suivi Lucie, et, caché derrière la haie, avait attentivement écouté son entretien avec Maurice[101].

[98] Benjamin GASTINEAU, *Le Règne de Satan, Cit.,* p. 5.
[99] Cf. Benjamin GASTINEAU, « La Mascarade de 1850 », *La Vie du Peuple*,1850.
[100] Benjamin GASTINEAU, *Le Règne de Satan, Veillées littéraires illustrées,* T.1, Paris, 1849, p. 8.
[101] *Ibid.*

De Barcas est donc vraiment l'incarnation du diable. Gastineau pour démontrer la présence du diable dans la mentalité populaire reconnaît sa personnification dans l'ancien agent de police Pierre Blanchard connu sous le nom du chevalier Georges de Barcas, et il oppose à sa méchanceté la pureté des deux jeunes amoureux. Lucie et Maurice ne sont pas séduits par ses charmes, ce qui arrive au contraire à d'autres personnages dans ce même roman. Contrairement à l'ange déchu chez Victor Hugo, victime de sa condamnation, Gastineau propose un personnage dupeur, à l'apparence brillante et qui exploiterait son prochain au point de le faire mourir, pour pouvoir tirer profit coûte que coûte à partir de n'importe quelle situation. C'est en se servant de ces moyens que De Barcas parvient à séduire Eléonore, la jeune fille du peuple qui avait épousé M. Delaborde uniquement à cause de sa richesse. Il se présente auprès d'Eléonore comme le garant de sa liberté future : « Le présent vous donne des richesses, l'avenir vous réserve la liberté[102] ». Le lecteur se rend compte bien vite qu'il ne s'agit là que de richesses matérielles et d'une liberté apparentes. L'art où de Barcas excelle est celui de la corruption, des promesses vaines et de la duperie. Il se feint l'ami d'Eléonore, et celui d'Albert, le cousin de Lucie, parce qu'il sait qu'ils sont faibles d'esprit et prêts à rendre leurs armes ; et il essaie, par tous ses moyens de les jeter dans l'abîme. Tant que les hommes sont « le triste jouet de fantômes, de spectres, d'hallucinations et de visions[103] », tant que pour fuir le diable, ils se sont réfugiés « dans le mysticisme en se livrant à la prière, à la pénitence, à l'ascétisme[104] », ils sont devenus ses proies, ses victimes favorites. Tant que les hommes ne se soumettent pas à ses volontés, le diable essaie, par tous les moyens, de leur poser des obstacles et des difficultés par ses ruses. Néanmoins son identité véritable est dévoilée par Fréderic de Marvennes, le seul personnage adulte du roman qui agit selon sa conscience et non pas selon la logique imposée par le diable. Ainsi il s'adresse au soi-disant chevalier de Barcas :

> En 1816, j'étais un proscrit, et vous un agent de police, un espion. Votre dénonciation me valut dix années de prison. Vous vous nommiez à l'époque Pierre Blanchard. […]
> Plus tard […] vous rejetâtes le nom que vous aviez rendu honteux, infâme, et vous prîtes celui de *chevalier de Barcas*. […] Vous poussâtes au mal une femme du peuple à laquelle vous enlevâtes son enfant. Puis par la ruse et la trahison, vous vous introduisîtes avec elle dans une famille que vous aviez volée, et que vous comptiez mener à son extinction pour vous enrichir de ses dépouilles. Tout à l'heure, encore, vous encouragiez la lutte fratricide. Votre vie, monsieur, n'a été qu'une longue suite, qu'un tissu de bassesses, de trahisons et d'infamies. Mais vous vous arrêterez ici[105].

Les mots de Fréderic résonnent comme une prophétie, comme un verdict absolu contre le diable. C'est le bien contre le mal, la vertu triomphant sur le vice qu'elle met à nu devant tout le monde. Au moment où de Marvennes tue l'incarnation de Satan, Pierre Blanchard « chancela, tourna sur

[102] Benjamin GASTINEAU, « Le Masque de la civilisation », *Nouveaux Romans de Paris, Cit.,* p. 43.
[103] Benjamin GASTINEAU, *Monsieur et Madame Satan,* Paris, Tous les libraires, 1864, p. 49.
[104] *Ibid.,* p. 50.
[105] *Ibid.,* p. 21.

lui-même et tomba lourdement sur le gazon qu'il arrosa de son sang. Aucun de ses amis ne lui porta secours[106] ». La mort de Barcas délivre l'histoire de l'influence du mal. La cupidité ambitieuse et le pouvoir destructeur du diable sont alors vaincus par la pureté, l'amour et la solidarité entre les hommes. Seule et exclue du contexte désormais idyllique de la fin du roman, Eléonore Delaborde souffre et se désespère lorsqu'elle prend conscience des ruses de Pierre Blanchard et du mal dont elle a été en même temps l'objet et la cause par son comportement. Son chagrin la portera jusqu'à la tombe. Mais loin de se limiter à une conclusion tragique, la mort des deux amoureux joue la fonction propre au mélodrame : elle montre le triomphe du bien sur le mal. Pour le dire avec Peter Brooks, en effet :

> Le mélodrame [...] intervient dans un monde dans lequel les impératifs de vérité et d'éthique ont été violemment remis en cause, et dans lequel pourtant la promulgation de la vérité et d'éthique, leur instauration au rang de mode de vie est une question politique immédiate et quotidienne[107].

A la défaite du mal correspond, par ailleurs, tout comme dans les comédies de Molière, une résolution des conflits : frères et sœurs se réunissent ; les deux couples de jeunes (Albert et Juliette, Maurice et Lucie) peuvent enfin se marier.

Les deux autres personnages, apparemment diaboliques ne sont en réalité que des tentateurs. Au début du *Bonheur sur terre,* on lit la première description de M. de Tercy, qui avait accompagné Mme de Valdines dans sa visite au père Ménar: « Un galant cavalier, […] élégant désœuvré, qui avait eu soi-disant une jeunesse orageuse, très propre à briller dans la conversation, et par conséquent à charmer les ennuis d'une solitude[108] ». Le lecteur ignore encore qu'il s'agit là d'un personnage-tentateur. Il le découvre au fur et à mesure du développement de la narration. Au moment de la visite chez le père Ménard, M. de Tercy essaie de tout faire pour séduire Marguerite. Il aura plus de succès avec Edouard, une fois qu'il l'aura emmené à Paris et en aura fait son disciple. C'est au moment où il aura détourné le jeune homme de son premier amour (Marguerite) pour le pousser vers Emma, la fille de Mme de Valdines, riche et prétentieuse, que M. de Tercy formule cette pensée : « Rousseau […] a réussi à créer un être vertueux en huit volumes. Je veux lui prouver qu'avec moins de matière, j'introduirai un sacripante de plus dans la société[109] ». Le personnage s'oppose alors non simplement à la religion (« créer en huit [jours] ») mais également à la philosophie des Lumières, à laquelle Gastineau était très attaché. Pour expliciter ses propos, l'auteur précise aussitôt :

> Cette pensée portait à croire que la nature humaine est plus incline au vice qu'à la vertu. L'exemple influe fortement sur les passions, et malheureusement l'exemple du vice est plutôt suivi que celui de la

[106] *Ibid.*
[107] Peter BROOKS, *Cit.,* p. 25.
[108] Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p. 25
[109] *Ibid.,* p. 93.

> vertu. Pour un raisonneur vertueux, quoique prodigieusement paradoxal, comme Jean-Jacques, nous avons vingt précepteurs comme M. de Tercy[110].

La ruse de ce personnage est perceptible également quelques pages plus loin : juste avant que M. de Tercy ne devine le sentiment amoureux de son disciple pour Mlle Emma, ses mots produisent dans l'esprit du jeune homme un effet de trouble. Il semblait, en effet que « des diablotines dansaient en sarabande échevelée devant les yeux étonnés d'Edouard [111]». M. de Tercy sait lire dans la pensée et dans les émotions de Marguerite tout comme dans celles d'Edouard ; il est doué d'un esprit pervers qui se manifeste dès le chapitre que l'auteur consacre entièrement à ce personnage, dévoilant ainsi son vrai nom (Albert de Rochefeuille):

> Les flammes rouges et bleuâtres du punch illuminaient la figure sarcastique de M. de Tercy, qui considérait tranquillement Edouard dans l'exaltation de ses transports. A le voir, on eût dit Satan, au milieu de son enfer, se moquant des grimaces et des contorsions des malheureux damnés. Avis à ce qui ne seraient pas en état de grâce (1)
> *(1) Il est bon de remarquer que l'enfer, ce puissant épouvantail des religions prétendues révélées, n'existe que dans la faible imagination des hommes. Sans y ajouter la moindre créance, qu'il me soit permis de me servir de cette image au même titre que nous employons les belles figures de la mythologie* [112].

La brève allusion à Satan n'a en réalité rien de diabolique, quoiqu'on évoque son image « au milieu de son enfer ».

L'endroit où la puissance du diable se manifeste de la manière la plus évidente est « La chambre infernale »

3.2.2 « La Chambre infernale »

Il s'agit d'un lieu symbolique important, siège de la débauche et de l'adoration de Satan : c'est là que M. de Trécy amène son disciple Edouard.

La chambre infernale devient l'antre des passions interdites, l'alcôve de la volupté maudite, le temple de la perdition des âmes innocentes, le centre de la luxure, des excès, de la soûlerie et de la jouissance charnelle. C'est là que les hommes cherchent à oublier leurs souffrances amoureuses, c'est là que l'on pratique des tortures et des rituels quasi-animalesques, au nom du diable. A ce propos Olivier Deshayes évoque, à partir des dernières années du XVIII^{e} siècle, l' « ivresse de la sensibilité et de la luxure, enivrement du cruel et de l'horrible, savourés comme une volupté, goût de l'inceste, apologie du sadisme, exaltation du satanisme[113] ». Dans la littérature populaire du

[110] *Ibid.*
[111] *Ibid.,* p. 102.
[112] *Ibid.,* p. 83–84.
[113] Olivier DESHAYES, *Le Désir féminin. L'Impensable de la création,* Paris. L'Harmattan, 2010, p. 25.

siècle suivant, on montre parfois des scènes monstrueuses ainsi que des tableaux inquiétants et des épisodes macabres et grotesques.

Dès le début, dans le chapitre consacré à « la chambre infernale » Gastineau présente également des traits troublants :

> L'heure du mystère, l'heure où les démons commencent leur joyaux sabbat, où les amants et les voleurs escaladent les balcons pour ravir les femmes et les trésors des pauvres maris, l'heure où les crimes se commettent impunément, où le poète, ne sachant pas si Dieu lui accordera un morceau de pain le lendemain, veille à la faible lueur de chandelle, tandis que l'avare compte son or, qui prend une couleur fantastique à ses yeux, et que les coquettes énumèrent leurs dupes, minuit venait de sonner aux différentes églises de la capitale[114].

Le début de la description comprend l'ensemble des hommes et des femmes. Chacun est caractérisé par son rôle figé et au sein de la société : les « voleurs », « l'avare », « les coquettes » sont évoquées à « l'heure où les crimes se commettent impunément ». Et quoiqu'il y ait parfois des versions indiquant d'autres scansions temporelles, c'est le plus souvent au cœur de la nuit que le diable se manifeste.

Ainsi : « C'était une nuit horrible. Une tempête effroyable s'était déchaînée sur Paris. L'orage mugissait lugubrement ; la pluie cinglait la vitre des croisées, et le vent, dont le râle plaintif ressemblait à celui d'un agonisant, allait s'engouffrer dans les cheminées[115] ». C'est par l'allusion au *topos* typiquement romantique de la nuit de tempête que l'auteur nous présente « les mystérieux associés de la Chambre infernale[116] ». Le renvoi à la plainte, et à la souffrance d'un malade agonisant contribue à accentuer le caractère inquiétant de la description. Il faut par ailleurs remarquer la correspondance entre « l'heure du mystère » et « les mystérieux associés » où la réitération du mot « mystère » renvoie à une dimension méconnue et donc pleine de suspense. Gastineau consacre par ailleurs quelques pages de son essai sur Satan au « joyeux sabbat ». Il commence par des descriptions macabres :

> Le diable, comme maître souverain, préside l'assemblée sous la forme d'un bouc, puant et barbu.
> […]
> Au sabbat, on voit de grandes chaudières pleines de crapauds, vipères, cœurs d'enfants non baptisés, chairs de pendus et autres charognes … ; des eaux puantes, des pots de graisse et de poison qui se prêtent et se débitent comme une marchandise précieuse. L'on y danse en long […], parfois en rond […]. Les filles et les femmes tiennent chacune un démon par la main ; l'indécence de leurs gestes ferait horreur à la plus effrontée ;
> […]
> Le diable au sabbat est assis dans une chaise noire […] il a une couronne de cornes noires [...] son visage est pâle et troublé ; il a les yeux ronds, grands, fort ouverts, enflammés, hideux, la barbe de chèvre, le corps en forme d'homme et de bouc, les pieds comme ceux d'une oie, la queue longue comme celle d'un âne…[117] .

[114] Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p. 213 – 214.
[115] *Ibid.,* p. 214.
[116] *Ibid.*
[117] Benjamin GASTINEAU, *Monsieur et Madame Satan, Cit.,* p. 124 – 125.

Les affirmations contenues dans le chapitre « Comment se comportent Monsieur et Madame Satan au sabbat[118] » reprennent du moins en partie ce que Gastineau avait raconté dans « La chambre infernale[119] » presque vingt ans auparavant. Il existe une ligne de continuité représentée par le personnage du diable qui incarne les abus, les maux, mais également les vices auxquels la société risque d'être soumise. Ainsi « les francs débauchés […] avaient voulu ressusciter les petits soupers et les orgies de la Régence […] il fallait que les novices jurassent de se vouer toute leur vie à la débauche la plus effrénée, qu'en outre ils abjurassent tout sentiment de pudeur et de retenue[120] ». Tout est alors soumis au luxe et au plaisir des sens et du corps. En effet : « Les jeunes débauchés, se sentant en verve à la vue de femmes magnifiquement parées, dont la grâce coquette et l'air animé flattaient leurs sens et excitaient en eux un subit amour, dépensaient leurs plus belles flatteries[121] ». Dans ce contexte « la musique [était] enivrante [et] portait le délire dans les cerveaux de ceux qui l'entendaient[122] ». On peut y voir une référence à l'instabilité mentale, à la folie[123] de la part des associés de « la chambre infernale ». Cela prend des traits plus accentués lors de l'évocation du « Serpent[124] ». Juste auparavant, Edouard a reconnu dans Félicienne, son ancienne maîtresse, l'une des femmes présentes dans la maison de plaisir. Il en est resté profondément troublé : sa vue lui a causé un « dégoût insurmontable[125] ». Il la dénomme et la considère comme un « monstre[126] », une « diabolique créature[127] ».

Nous pouvons alors considérer qu'Edouard, pendant longtemps éloigné de sa famille et de son bourg et volontairement plongé dans la débauche, simplement parce qu'il était à la recherche de lui-même, est sur le point de se repentir et de retourner sur ses pas. La découverte de la « chambre infernale » coïncide pour lui avec la prise de conscience de sa propre condition de débauché. Il finit par revenir sur ses pas et redécouvrir la situation favorable au sein de sa famille qu'il avait décidé de quitter. Tout cela correspond dans l'optique de Gastineau à une intention de la destinée qu'il faut

[118] *Ibid.,* p. 121–161.
[119] Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p. 213–233.
[120] *Ibid.,* p. 215.
[121] *Ibid.,* p. 215–216.
[122] *Ibid.,* p. 216.
[123] Quant à la folie, Gastineau connaissait le traité de Pierre de Lancre, daté du XVI[e] siècle:
« La danse [des sorciers au Sabbat] est monstrueuse sans quelque son et harmonie, et ressent tout à fait la folie. […] Les danses des Sorciers rendent presque les hommes furieux et font avorter le plus souvent les femmes ».
(Pierre de LANCRE, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons,* Paris, Aubier, 1982, p. 189 – 190 et 373).
A ce propos, Cf. Barbara EHRNREICH et Deidre ENGLISH, *Witches, midwives and nurses. A history of Women Healers,* Londres, Compendium, 1974.
[124] Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p. 220.
[125] *Ibid.,* p. 218.
[126] *Ibid.*
[127] *Ibid.*

suivre pour avoir enfin une perception de soi dans le monde. L'expérience de la débauche est importante pour que l'individu arrive à se retrouver lui-même.

La suite de « La chambre infernale » comprend deux moments : le premier concerne les discours et les invocations au diable surtout grâce aux évocations d'Eugène de Mauberge. Le deuxième moment est celui de la vengeance du groupe des débauchés contre l'abbé Dartelot qui manifeste son opposition aux exagérations lors des invocations à Lucifer.

> Messieurs, vous poussez trop loin la folie, observa Dartelot, digne abbé, qui venait de se recréer de temps en temps à la *Chambre infernale* […].
> - Eh bien ! reprit Baudernes, avez-vous admiré à votre aise cette logique de jésuite, à l'aide de laquelle il a cherché à nous prouver que l'hypocrisie était nécessaire à son existence. Il nous prend pour des dupes. Non ! Il ne sera pas dit que la *Chambre infernale* laissera subsister dans son sein une pareille vipère. Je vote sa mort.
> - La mort ! la mort ! au feu l'hypocrite ! Les assistants se levèrent tous ensemble et s'emparèrent de Dartelot, qui implora vainement la clémence de ses juges. On porta le pauvre abbé auprès de la cheminée, on le suspendit au-dessus du feu. Les flammes atteignirent bientôt ses cheveux et ses oreilles. Le vertige s'empara de lui, et il crut avoir au-dessus de sa tête l'abîme infernal où il devait expier ses crimes. Comme ceux qui l'entouraient riaient à gorge déployée, il s'imaginait entendre les ricanements de Lucifer et ses diablotins, désormais ses compagnons éternels[128].

Nous avons d'une part un abbé qui assiste aux événements de « la chambre infernale », et déjà cela pourrait à la rigueur paraître singulier ou plutôt absurde aux yeux d'un observateur externe. D'autre part nous avons les adeptes de ce lieu de débauche qui agissent tous ensemble et dont la voix unanime « - La mort ! la mort ! au feu l'hypocrite ! » a comme effet de retentir dans l'âme et dans le cerveau du pauvre supplicié. Deux comportements extrêmes donc : d'un côté l'hypocrisie religieuse ; de l'autre côté le fanatisme de la secte satanique. L'observateur externe se trouve au milieu : Edouard/Gastineau regarde, incrédule, l'esprit ahuri, le spectacle macabre du supplice de l'abbé. Les réactions des affiliés de Satan se développent à partir d'une simple phrase proférée et tout semble prendre les ton d'une exagération qui tend vers l'absurde.

A partir des exemples analysés, nous remarquons que chez Gastineau, le diable est toujours aux aguets dans l'histoire des hommes et souvent il prend des apparences humaines. La nature diabolique ne se manifeste pas dans l'apparence, mais dans la substance du personnage.

Le cas du Monstre est exemplaire: Pierre Turpin, le bossu au physique horrible, n'est pas le diable.

[128] *Ibid.,* p. 225, 228 - 229.

3. 2. 3 Un cas de filiation ? Le Monstre et Quasimodo

Au sein de la narration générale du *Bonheur sur terre* nous avons un épisode qui montre le rapport d'attraction-opposition entre la jeune Marianna et le Monstre, Pierre Turpin. Cette relation entre la beauté et la laideur, malgré son apparence absurde, est tout de même un axe très solide sur lequel se fonde le bonheur du couple jeune. Turpin est laid et il est animé par des instincts animalesques : il est bon et simple ; il donnerait sa vie pour défendre Marianna. Le bien et le mal s'affrontent et l'auteur met sous les yeux de son lecteur l'épilogue tragique de cette histoire : la mort de Marianna porte Turpin à la folie :

> Pierre se précipita sur sa maîtresse. Elle était froide comme du marbre. Deux grosses larmes – les premières et les dernières que le monstre versa – coulèrent lentement sur ses joues ; il fit entendre un ricanement étrange, chargea la morte sur ses épaules et s'enfuit avec elle. Il était devenu fou[129].

Déjà au début de la relation entre les deux jeunes, les gens les remarquaient de manière bizarre : « Ou elle est folle, ou Turpin est le diable en personne »[130] : cela met en relief un lien, fréquent dans la culture populaire, entre la folie et le diable.

Ensuite, lors de la conclusion de l'histoire de Marianne et Turpin, le jaillissement de la folie porte l'ensemble des événements narrés par Gastineau à un point de non-retour :

> Pierre courut toute la nuit comme un forcené. Le matin les passants jetèrent des cris d'horreur à la vue d'un spectacle effrayant. La tête de Marianna était maculée de sang ; ses beaux cheveux flottaient jusqu'à terre, et son corps rebondissait sur les épaules du Monstre qui courait toujours. […] On parvint à garrotter le monstre et deux agents de police le conduisirent à *l'hôpital des fous*[131].

La folie à son état pur s'est déclenchée. Elle s'était manifestée en sourdine à travers le comportement d'Edouard, puis de Marguerite, puis encore avec les comportements des adeptes de « la chambre infernale » et de l'abbé Dartelot, mais l'animalité qui mène Pierre Turpin à la folie atteint le sommet de l'irrationnel.

Pierre est la victime universelle d'un système de pensée corrompu. Marianna et Pierre Turpin, l'ange et le crapaud, sont l'endroit et le revers de la même médaille. Parler de monstres naïfs, en opposition-attraction avec le bien, sous-entend une adhésion plus ou moins rapprochée avec une iconographie littéraire et artistique. Le monde du fantastique et de l'imagination qui bouillonne en France au lendemain de la Révolution Française fait jaillir à sa surface un ensemble de sensations et de perceptions irrationnelles qui seront à l'origine de la dimension intérieure de l'individu moderne. De plus, le recours à une imagerie monstrueuse et angélique à la fois indique l'opposition entre le bien et le mal et a donc une connotation morale qui sous-entend un enseignement à transmettre. Cet épisode qui pourrait à première vue représenter un cas isolé à l'intérieur de l'œuvre, comme d'une

[129] *Ibid.*, p. 270.
[130] *Ibid.*, p. 260.
[131] *Ibid.*, p. 270.

narration dans la narration, est en réalité le noyau du roman. Marianna et Pierre incarnent le bien. Leur nature est intègre et sans contamination, mais ils sont seuls au milieu d'un troupeau de loups ou plutôt de monstres véritables : les débauchés, les hypocrites, ceux qui profitent de leur prochain et qui vont imposer n'importe quelle loi ou convention. Ce sont eux les véritables monstres.

L'image du Monstre nous renvoie instinctivement au personnage de Quasimodo dans *Notre-Dame de Paris*. Y-aurait-il un lien entre ces deux héros ? Pourrait-on théoriser un cas de filiation ?

Dès le premier livre de *Notre-Dame de Paris* on trouve une description de Quasimodo :

> Quand cette espèce de cyclope parut sur le seuil de la chapelle, immobile, trapu et presque aussi large que haut, *carré par la base*, comme dit un grand homme, à son surtout mi-parti rouge et violet, semé de campanilles d'argent, et surtout à la perfection de sa laideur, la populace le reconnut sur-le-champ, et s'écria d'une voix :
> « C'est Quasimodo, le sonneur de cloches ! c'est Quasimodo, le bossu de Notre-Dame ! Quasimodo le borgne ! Quasimodo, le bancal[132] ».

Chez Gastineau le personnage du Monstre est décrit ainsi :

> Si Marianna représentait le type de la grâce et de la beauté, en revanche Pierre Turpin avait atteint le dernier degré de la laideur et de la difformité. La nature l'avait complètement déshérité. Il était boiteux et bossu, son large corps écrasait ses jambes frêles comme un roseau ; son visage inspirait de la terreur et de la répulsion ; ses cheveux étaient crépus ; son front était si bas qu'on pouvait douter qu'il en eût un ; ses yeux ressemblaient à ceux d'un crapaud ; sa bouche était démesurément fendue, et sa lèvre inférieure pendait sur le menton. Les habitants du quartier l'avaient surnommé *Le Monstre*[133]

Ces textes sont marqués par des différences, surtout en ce qui concerne la considération du personnage. Dans *Notre-Dame de Paris* Hugo insiste surtout sur la grandeur de la taille de cet individu et son apparence gigantesque. C'est par contre au peuple, ou pour mieux dire à la « populace », que l'auteur confiera la tâche de donner une connotation de ce personnage. Cela est un point fondamental parce que le peuple s'adresse directement à ce personnage en l'appelant par son nom : « Quasimodo ». Le héros hugolien possède une identité aux yeux du peuple, et ce dernier le qualifie tout d'abord par sa fonction sociale, « le sonneur de cloches » et, ensuite, par son apparence physique : la connotation suit le chemin d'une progression particulière qui va du plus visible, la bosse, au moins alarmant extérieurement (le fait d'être « borgne » et « bancal »). Cela cependant rentre dans une description plutôt ridicule du personnage, portant sur soi des clochettes, à la manière d'un jongleur, héritage de la culture du Moyen Age, mais vivant toujours comme un personnage, quoique ridicule à l'apparence, mais pourvu d'une dignité ainsi que d'une intégrité morale.

Différemment, Pierre Turpin, que les gens du quartier appelaient le « Monstre » en raison de son apparence physique, n'est qu'un pauvre diable qui inspire uniquement de la compassion. L'un et

[132] Victor HUGO, *Notre-Dame de Paris*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, p. 52.
[133] Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p. 252.

l'autre vivent une existence égarée du reste de la communauté des hommes, mais une fois qu'ils s'y trouvent insérés, leurs positions sont bien différentes. Frollo sort de la misère un monstre à cause de sa difformité, mais avec toutes les caractéristiques d'un homme ; en revanche, Marianna soulève de la misère un être quasi animalesque et qui agit uniquement selon ses instincts. Malgré cela, « le monstre avait voué un culte extraordinaire à son idole, c'est-à-dire à Marianna. Il s'était volontairement chargé de ses commissions, il lui épargnait mille peines, il s'ingéniait à satisfaire ses plus petits désirs[134] ».

Le seul point de contact entre les deux descriptions concerne la largeur du corps. Voilà les différences : chez Hugo : « trapu et presque aussi large que haut, *carré par la base* », alors que chez Gastineau « son large corps écrasait ses jambes frêles comme un roseau ». A la solidité du premier s'oppose la fragilité du second. Turpin ne possède pas le caractère burlesque de Quasimodo. Ce dernier est, selon la tradition médiévale, l'incarnation du « pape des fous », alors que Turpin atteint un état de folie, à cause du meurtre de sa maîtresse :

> La porte s'ébranla et finit par voler en éclats. Le Monstre, un poignard à la main, parut sur les décombres. Il était effrayant à voir. Ses genoux s'entrechoquaient comme des os de squelette, ses yeux de crapaud roulaient avec une vitesse incroyable dans leurs orbites. […] Don Juan s'empara d'un poignard. Alors le Monstre reconnut son ennemi, et sa bouche grimaça un sourire qui demandait du sang[135].

On en est à la limite du macabre.

Il s'agit comme d'une apparition soudaine à partir du néant. Un monstre au comportement irrationnel ressort d'un contexte magique, où il avait réussi à conquérir les faveurs et l'amour de la belle Marianna. Mais la mort soudaine de cette jeune fille le jette à nouveau dans le désespoir.

Le fait d'avoir voulu représenter un « Monstre » parmi ses personnages, sous-entend de la part de Gastineau un choix audacieux, aux limites des habitudes et des conventions sociales en vigueur à l'époque. Le regard halluciné, ses os qui s'entrechoquent, son regard de crapaud renvoient à une animalisation du personnage et même à la connotation d'une corporéité aux traits quasiment macabres faisant allusion à une sorte de répulsion- émerveillement qui caractérise les regards des autres personnages, aussi bien que celui du lecteur[136]. Probablement à travers la description du Monstre l'auteur a l'intention de pousser son lecteur à une réflexion sur la diversité. La marginalisation de ce personnage dans la société de son temps est un indice de sa différence, de ses réactions animalesques, de sa condition malheureuse. Gastineau pousse son public à la contemplation et même à la commisération de la souffrance, une souffrance extrême qui se manifeste par les réactions incontrôlées d'un corps déjà débilité ; mais une souffrance qui n'aura

[134] *Ibid.,* p. 255-256.
[135] *Ibid.,* p. 269.
[136] Cf. Angelo MARCHESE, *L'Officina del racconto,* Milano, Mondadori, 1991, p. 199.

pas de solution car elle atteint la raison. Et tout de même, l'état de Turpin, juste décrit par deux touches de pinceau, situe le personnage hors de tout contexte réel. En définitive, c'est l'état de transgression d'un modèle standard qui le rapproche du monstre hugolien.

Pierre Turpin serait-il alors un cas de filiation littéraire inspirée de Quasimodo ? Certainement les deux personnages ont des points communs, quoique leurs natures soient assez différentes : l'un burlesque au sourire amer et conscient de son drame ; l'autre carrément tragique et animalesque dans son comportement. Nous avons également observé, quoique très rapidement, que pour l'un la « folie » fait partie d'une parade, d'un jeu à la saveur médiévale ; pour l'autre, en revanche, elle constitue un point d'aboutissement tragique et irréparable. On pourrait alors parler d'un même modèle, mais d'un développement différent entre Turpin et Quasimodo.

A quinze ans de distance, Hugo et Gastineau décident de faire intervenir deux « monstres » aux origines populaires dans leurs œuvres. L'important c'est que dans l'économie du roman, le peuple soit représenté dans la dignité de son rôle, et cela est un acte de courage chez les deux auteurs. Les deux monstres sont les emblèmes d'une condition sociale égarée, bien avant les œuvres d'Emile Zola ou Jules Vallès.

4. Deux essais au sujet des mœurs : *Le Carnaval* et *Monsieur et Madame Satan*

Comme ses œuvres littéraires, ces essais de Gastineau ont pour but de présenter des sujets proches de la mentalité du peuple et se concentrent principalement sur le Carnaval et sur l'histoire du diable. Le Carnaval touche au thème de la folie et de la transgression. Gastineau pense que le Carnaval a été si important au cours des époques passées parce qu'il représentait le seul moyen d'expression du peuple face aux nobles. En revanche il considère qu'au XIX^{e} siècle le Carnaval n'a plus raison d'exister, car les conditions de vie des pauvres ont radicalement changé et que leurs droits vont être certainement reconnus.

Nous avons déjà vu dans les œuvres narratives la présence du diable. Gastineau a cherché à entrer dans la mentalité du peuple et à satisfaire ses attentes. Chez le peuple, en effet, la perception du monde est très simple : elle est perçue en noir et blanc, dominée par le bien ou par le mal et représentée par des personnages vertueux ou maléfiques : ceux-ci sont des incarnations diaboliques

Quant au diable, Gastineau écrit une histoire très détaillée de Satan et de son pouvoir de séduction chez les hommes tout le long des siècles. Gastineau affirme que les hommes ont attribué la cause de l'existence du mal et donc des injustices et des souffrances à un personnage négatif qui était l'incarnation du mal. Au cours de l'histoire le pouvoir politique et religieux s'est servi de ces personnages négatifs (de Ahrimane à Shiva, à Satan) pour renforcer leur pouvoir et donc soumettre le peuple à ses volontés. C'est justement cela qui a été fait par l'Église du Moyen Age: avoir recours à Satan pour assujettir ses fidèles.

Il ne faut pas oublier que la victime privilégiée de Satan est la femme à cause de sa faiblesse et de sa mansuétude. Elle devient alors, par résignation ou par plaisir, l'incarnation féminine du diable, « Madame Satan ». Il nous suffit pour le moment de signaler que déjà vers la fin de son introduction à *Monsieur et Madame Satan*, l'auteur donne une indication claire de ce comportement :

> Peuple ! vois-tu ces femmes qui sourient aux démons du crime : courtisanes sacrées des temples païens et courtisanes effrontées des cours, déesses de l'idolâtrie et de la servitude, séductrices de l'honneur, du devoir, du courage, de la dignité, voluptueux abîmes où tombent les Adams, les Samsons et les Salomons, caresses vivantes des tyrans, servantes des avilissements ! Dalilas, Clytemnestres, Cléopatres, Messalines, Isabeaux, Catherines de Médicis, Dubarrys, voilà les incarnations de Madame Satan ! [137]

Obsédé par le diable tentateur, l'homme cède souvent au plaisir, au luxe et à la corruption. Et c'est dans la décadence des mœurs, de la morale et des valeurs qui constituent la base de la société, que la femme diabolique se sert de son pouvoir de séduction grâce à sa ruse pour désorienter et

[137] Benjamin GASTINEAU, *Monsieur et Madame Satan, Cit.,* p. IX.

dominer les hommes. C'est ainsi que « Madame Satan » incarne un être hypocrite et avide de richesses.

En traitant le sujet du diable, de la tentation et surtout de la possession[138], l'auteur tire ses sources aussi bien de textes anciens concernant les religions et les cultures du passé que de textes plus récents remontant surtout à la Contre-Réforme[139].

Gastineau affirme :

> Je me demande comment de pauvres chrétiens, qui avaient la cervelle troublée par la grâce et par le démon, auraient pu distinguer les anges de lumière des anges ténébreux, lorsque les experts de l'Église eux-mêmes, les dignitaires de l'inquisition, les exorcistes les plus habiles ont de la peine à distinguer la mystique diabolique de la mystique divine, la démonomanie de l'angélomanie, la nature des tentations mauvaises et des visions célestes. Le ciel et l'enfer s'ouvrent à la fois : l'imagination débarrassée du contrôle de la raison emporte le chrétien tantôt au milieu des anges, tantôt dans le tourbillon des légions infernales ; la grâce et la tentation, les diables et les séraphins frappent à la porte de l'âme, stupéfient l'esprit et livrent le patient au supplice le plus horrible que l'on ait jamais inventé ; car ce pauvre patient, tyrannisé par Satan et par Dieu, n'a plus force ni libre arbitre[140].

Par son goût de la provocation et son ironie toujours poignante, Gastineau met toujours au centre la liberté de l'homme. Ce but est difficile à atteindre si l'individu est troublé constamment par les invectives et les hantises infligées d'un côté par Dieu et d'autre côté par Satan. L'éternel combat entre le bien et le mal se déroule alors dans son esprit, à l'intérieur de l'âme troublée d'un individu écartelé par des forces opposées et ne sachant pas que faire, que penser, ayant égaré le gouvernail de son libre arbitre, de sa pensée active, de son esprit critique sur le monde. Gastineau met en alerte l'homme du peuple sur la possibilité d'être tenté, d'être annihilé par des forces qui le dépassent et le surmontent et qu'il lui est impossible de savoir maîtriser.

A cela s'ajoute enfin un dernier essai (précédent du point de vue chronologique) intéressant quant à la description des mœurs et de la mentalité des gens de son temps : Gastineau y présente des phénomènes sociaux : sur une scène ayant comme arrière-plan sa querelle, mille fois réitérée, contre l'hypocrisie de l'Église, l'auteur présente la situation des gens qui souffrent et qui sont égarés, jetés en marge de la société. Ainsi les « enterrés », les « vieux », les orphelins constituent des groupes apartés, sanctionnés et méprisés par « les sottises » et les « scandales » de la bonne bourgeoisie parisienne.

---

[138] Gastineau affirme à ce propos:
« Quant à cette classe de possédés qu'on appelait sorciers, et qui s'étaient littéralement donnés au diable pour disposer de son infernale magie, ils étaient rôtis sans pitié. Il s'agissait d'établir la distinction entre les possédés volontaire et les possibles violentés par de diable. La démonolâtrie eut du XIV[e] au XVIII[e] siècle, ses Triboniens, magistrats hallucinés qui, voyant des possédés du démon partout, envoyaient chaque année des milliers de possédés des deux sexes en croyant gagner le paradis, faire œuvre de bon chrétien, de digne justicier »
(*Ibid.,* p. 33).

[139] C'est le cas, entre autres de *La Démonomanie des Sorciers,* par Jean BODIN, Paris, Iuré à la Samaritaine, 1538.

[140] Benjamin GASTINEAU, *Monsieur et Madame Satan, Cit.,* p. 295-296.

5 Sottises et scandales du temps présent

Cet ouvrage est composé par des réflexions morales et de brefs passages narratifs.

Dans l'introduction, en présentant les comportement des gens, Gastineau leur attribue des couleurs symboliques

> Chacun a son prisme. Il n'est pas deux êtres qui voient le même objet sous le même aspect. Cette diversité de perceptions provient plutôt de l'imagination, la folle du logis, que du cristallin et de la pupille. Le monde est pour nous le pavillon chinois d'un jardin anglais aux vitraux colorés. Par le vitrail rouge, les passionnés, les excessifs, les poètes, les amants voient la nature en feu et tous les cœurs enflammés ; - par le gris, les hommes positifs perçoivent le côté terne des objets ; - par le vert les humains s'encouragent à l'espoir ; - par le noir, les pessimistes, les philosophes, les raisonneurs voient les petitesses des grands hommes et le squelette des passions ; enfin, par le rose, les optimistes contemplent ou exagèrent le côté brillant des choses[141].

Ensuite il s'arrête sur la beauté de l'existence et il s'exclame :

> La vie est une gaze légère tissée de soleil et d'amour, belle à l'aurore quand elle se lève sur son lit de rose, belle à l'heure du midi quand elle incendie le ciel et qu'elle passionne la créature, belle encore quand elle s'étend voluptueuse et s'étend doucement sur sa couche de pourpre. O mortels immortels ! La nature chante votre grandeur, votre félicité[142].

C'est là le rayonnement de la vie à l'apparence heureuse attribuant à la nature, selon l'idéal romantique, un rôle positif de confiance dans l'homme. Et pourtant, suivant toujours une propension appartenant plutôt au premier romantisme, les altérations de l'âme humaine seraient à l'origine de visions totalement opposées au bonheur où le diable en personne surgit de la conscience bouleversée et se manifeste dans toute sa puissance, sa force et sa violence. Ainsi Albert, le protagoniste du premier texte, passe d'une situation radieuse de bonheur et de plénitude de l'esprit, à son contraire : la crainte, la peur et le désespoir du vide :

> Il fut alors témoin d'un épouvantable spectacle à imprimer la folie au cerveau le mieux organisé. Satan, au masque effrayant, entouré des péchés capitaux, des dieux idoles, de Moloch le sanguinaire, d'Astarté l'infernale divinité de Carthage, de Siva le destructeur, du monstrueux Bélial, commandait l'armée du mal[143].

Plus loin, l'écrivain montre toute autre attitude face aux « enterrés » : la pratique de l'enterrement est propre au XIX^{e} siècle : « Rien n'est plus agréable que d'enterrer un confrère ! – affirme-t-il d'un ton moqueur – me disait un jour un homme de lettres (dont il cache l'identité), féroce enterreur et complimenteur de ses collègues défunts[144] ». Comme toujours, l'occasion est bonne pour lancer des attaques contre l'Église. Il continue :

---

[141] Benjamin GASTINEAU, *Sottises et scandales du temps présent*, Paris, Pagnerre, 1863, p. 5- 6.
L'auteur insère également ce texte dans *La Comédie sociale au XIX siècle,* Paris, Dentu, 1863, p. 5- 6.
[142] *Ibid.,* p. 8.
[143] *Ibid.,* p.16.
[144] *Ibid.,* p. 34.

> Le sentiment chrétien qui est si faux quand il s'agit de la vie pratique n'a rien à faire [lorsqu'il s'agit de la mort]. Ma haine et mon affection doivent survivre au défunt. Les hommes aujourd'hui obéissent à un sentiment contraire à ce principe de justice. Haineux ou indifférents pour le vivant, ils adorent la mort[145].

Dans ce passage, Gastineau déclare que l'obéissance aux parents, à l'État ou à l'Église, est toujours négative, et lorsque l'on ne correspond pas à un modèle préétabli, on est blâmé par la société :

> L'Eglise m'avait damné de gaité de cœur, l'état m'avait étrillé et emprisonné, ma femme m'avait trompé, mes amis m'avaient calomnié, mes créanciers m'avaient persécuté, m'avaient raillé, enfin mes concitoyens m'avaient assourdi de leurs sonnettes[146].

Néanmoins, lorsque, désespéré par tout ce qui lui est arrivé, l'homme demande de mourir jeté à la mer ou brûlé, la société s'y oppose à cause de ses conventions hypocrites. En réalité, le XIX^e^ siècle est aussi le siècle des suicides, le siècle de tant de héros insatisfaits et rêvant d'un avenir plus prometteur, donc déçus et désespérés. Des suicides il y en a dans toutes les classes, de toute condition. Ainsi, dans le développement monstrueux de l'égoïsme, dans l'entraînement général du siècle vers la richesse, il y en a qui en profitent et d'autres s'effondrent. Il est temps que l'humanité rétablisse l'équilibre et la stabilité de la société. Ceux qui, selon Gastineau, volent les libertés ce sont souvent les riches avides de pouvoir et prêts à tout sacrifier à ce but. Le XIX^e^ siècle, Gastineau le répète souvent, est le siècle de l'égoïsme et de l'individualisme poussés à l'extrême, alors que les hommes devraient s'acheminer, sur la route tracée par la Révolution, vers une société où les droits de tous puissent être garantis et respectés. C'est dans ce contexte que « Les enfants de la misère » et « Les vieux » risquent de devenir les victimes sacrificielles d'un processus d'enrichissement de toute une nation. Ils sont faibles et pour cela ils sont les plus vulnérables à l'intérieur de ce système social. Gastineau termine ces passages des *Sottises et scandales du temps présent* en citant des histoires d'enfants voleurs par nécessité et condamnés injustement par la police de l'État. Des histoires tristes qui, de manière moins brillante, sont le reflet de tant de petits Gavroches dans le Paris du XIX^e^ siècle.

L'auteur ne joue donc pas vraiment un rôle de sociologue authentique à cette occasion, mais uniquement de juge moralisateur. Il analyse en effet les différents milieux de la société et en juge les comportements.

[145] *Ibid.,* p. 36.
[146] *Ibid.,* p. 43.

III L' « écrivain marginal » face à la diffusion de la lecture

Grâce à une diffusion plus vaste de l'alphabétisation, des clubs de lecture et des bibliothèques populaires sont organisés à Paris comme en province. Des bibliothèques sont disponibles dans les gares de chemin de fer où l'on peut aussi acheter un livre, ou l'emprunter et le rendre au bout du trajet parcouru, à la gare d'arrivée. Nous avons l'impression que, progressivement, surtout à partir de la Monarchie de Juillet, l'accès à la culture et la lecture constitue un phénomène nouveau et un fondement stable pour le renouvellement et la transformation de la société. Nous assistons alors à une véritable démocratisation du savoir. La lecture devient donc une pratique courante assez diffusée, même chez ceux qui jusque là n'avaient pas ou presque pas eu accès à l' instruction. La lecture constitue le point de départ d'un processus d'éducation complexe et multiforme. En accord avec Judith Lyon-Caen, nous pouvons penser que : « [Les] lecteurs [qui] veulent nourrir de réel l'œuvre romanesque […] ne perçoivent pas de rupture entre le réel et le romanesque[147] ».

Benjamin Gastineau conçoit la lecture dans le cadre d'une perspective profondément démocratique, révolutionnaire et ouverte sur l'avenir. La lecture est pour lui un moyen d'émancipation et d'affranchissement pour « les pauvres gens ». C'est dans cette perspective que Benjamin Gastineau propose ses histoires exemplaires.

Tout cela comporte une familiarisation progressive de l'auteur avec son public. Au début de son premier roman[148], Gastineau parle en ces termes de son projet au lecteur : « Ami lecteur, ce que tu vas lire […] c'est tout simplement une histoire à l'aide de laquelle j'ai cherché à prouver que le bonheur est tout auprès de soi, tandis que les hommes s'aventurent à le chercher dans de lointains pays […] Ils eussent gagné le repos de l'esprit en restant dans leur foyer[149] ». C'est là encore une intervention directe de Gastineau : « Ami lecteur ». L'appel à son lecteur souligne le désir d'établir une relation directe avec son destinataire :

> L'homme s'attache aux chimères de la vie, gracieux papillons qui s'enfuient capricieusement devant lui, en raison aux fatigues qu'il se donne à les poursuivre. Prêt d'atteindre au but tant désiré, tombe-t-il en route, le désespoir s'empare alors de son imagination exaltée, il verse des larmes de sang; il maudit la cause inconnue de ses souffrances ; il se vautre en quelque sorte dans une impuissante rage. Le vautour de Prométhée dévore son cœur. - Parmi les coquettes raffinées qui singent la vertu pour un bon mariage ; - parmi les ambitieux politiques qui magnétisent impudemment par leurs mensonges les pauvres électeurs ; - parmi les flatteurs qui se traînent aux pieds de toutes les sommités ; - parmi les critiquent qui versent des flots d'une encre aussi noire que leur âme, afin de s'élever sur les débris des hommes de génie ; - il y en a, Dieu soit loué, qui tombent en chemin. Malheur à vous, si vous rencontrez ces gens-là sur votre passage ; ils vous dépouilleront de vos trésors d'amour et d'illusion ; ils vous arracheront vos plus belles plumes de vos luisantes ailes. […] Leur pensée maudite s'infiltrera dans la vôtre et lui communiquera son mortel venin. Craignez, craignez les vents impétueux du désert[150].

[147] Judith LYON-CAEN, *Cit.,* p. 53.
[148] *Le Bonheur sur terre* (1845).
[149] Benjamin GASTINEAU, « Introduction », *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p. I
[150] *Ibid.,* p. 157-159.

Il s'agit là d'une injonction, voire d'une menace. Le ton prophétique de Gastineau, tout en gardant sa portée laïque, fait clairement allusion à « la crainte », aux « vents impétueux du désert » qui risquent de mener l'homme vers les chemins de l'égarement et de la perdition ; mais l'écrivain parle aussi des « plus belles plumes » qui lui seront arrachées et du « mortel venin » qui risque de le contaminer si l'homme insiste à chercher ailleurs son bonheur, au lieu d'avoir l'intention de le dénicher et de le découvrir en lui-même.

Dans ce contexte, la fonction du narrateur est celle d'énoncer un message moralisateur à travers des interventions directes dans les textes.

Peter Brooks affirme :

> Les indications du narrateur se situent au-delà du contexte immédiat du récit, se rapportent à ce dernier en l'enrichissant de significations plus fortes. La voix narrative, avec ses questions et ses hypothèses grandiloquentes, nous entraîne dans un mouvement dans et au-delà de la surface des choses, vers ce qu'il y a derrière, vers la réalité spirituelle qui est la scène véritable du drame haut en couleur qui va être représentée dans le roman[151].

En tant que narrateur, Gastineau rentre dans ses histoires, y sort avec agilité et joue la fonction de réviseur moral. Il souligne par ses interventions continues l'éternelle opposition entre le bien et le mal : un bien qui intervient constamment pour sauver le monde et qui triomphe sur le mal dont il est menacé. Si le romancier ne doit pas s'éloigner de la vie et la transmettre fidèlement, le narrateur peut exprimer son opinion et s'introduire à l'intérieur du monde créé par l'auteur. Gastineau narrateur le fait régulièrement en exhortant ses lecteurs à suivre les comportements des héros de l'histoire et, par conséquent, à assimiler les principes moraux qui s'y cachent derrière. Il n'a pas besoin de masques ni de déguisements particuliers. C'est grâce à son tempérament accueillant et extraverti que le narrateur se montre en tant que tel et va à la rencontre de son public. Par ailleurs, le narrateur a une connaissance directe du sujet traité ainsi que des personnages qui agissent sur scène. En tant que romancier, il doit retranscrire la réalité, telle qu'elle est, afin qu'elle soit compréhensible aux yeux de son public. Le narrateur annonce, il intervient et prend çà et là le parti ou la défense de tel ou de tel autre personnage. Son rôle sera celui d'un « agent », à savoir d'un personnage actif, quoique situé en marge de l'œuvre, qui témoigne de l'évolution de l'histoire.

En tant que narrateur historique et omniscient : « Maintenant, remontons le cours des événements, reportons nous à l'époque du départ d'Edouard. Marguerite qui était tombée évanouie en apprenant que son amant l'abandonnait, se releva folle[152] », ou en faisant continuellement appel au lecteur : « Nous l'avons dit déjà, la passion dominait Edouard ; or, vous le savez ou vous ne le

[151] Peter BROOKS, *Cit.*, p. 10.
[152]Benjamin GASTINEAU, *Le Bonheur sur terre, Cit.,* p. 105.

savez pas, lecteur, que la passion brûle et tue. Voyez plutôt, il est minuit. Tout est calme dans le village de Veuves, tout dort à cette heure dans la maison du père Ménard, excepté son jeune fils[153] ». Et encore, lorsque l'auteur introduit parfois, au sein d'un texte littéraire, quelques considérations sorties d'après ses propres réflexions ou d'après des maximes de la culture populaire: « L'homme dans sa lutte contre le malheur souffre moins que la femme ; mais, en revanche, sa pensée distille une amertume mortelle, tandis que l'excès de sentiment, chez la femme, annihile complètement l'action de l'esprit[154] ».

Quel est alors le rapport que le narrateur instaure avec son destinataire ? Vincent Jouve affirme à ce sujet que « Ce n'est pas comme construction que l'œuvre va nous intéresser, mais comme communication[155] ». Par ailleurs, la communication de l'œuvre est possible grâce à l'intervention active du lecteur.

Par l'acquisition des principes moraux contenus dans les œuvres littéraires le peuple, ou plutôt les « pauvres gens » doivent entreprendre le chemin de l'indépendance et de la liberté. Sartre dira un siècle plus tard que le lecteur a besoin de sa liberté[156]. Cela consiste dans la possession d'un savoir qu'on fait revivre par son appropriation. Selon l'idéal de Gastineau, le peuple qui lit et s'approprie du message que l'écrivain lui transmet se trouve dans les conditions de pouvoir réagir contre les injustices et d'acquérir sa propre liberté, ainsi que son plaisir.

Le lecteur idéal pour Gastineau sera alors un homme aux bons sentiments, non pas « hypocrite » comme chez Baudelaire[157], un individu prêt à se faire instruire par la lecture, prêt donc à apprendre et à se servir de ce qu'il aura assimilé. Ainsi, tel que Sartre l'affirmera au XX^{e} siècle, déjà chez Gastineau, l'écrivain s'engage dans une action de médiation du contenu de son œuvre qu'il adresse à son lecteur[158]. Il doit apprendre à connaître le monde et à le découvrir, à se libérer des fausses apparences, des fausses croyances, des « églisiers » et des « églisières » et à croire davantage en ses

[153] *Ibid*., p. 17.
[154] Benjamin GASTINEAU, « Le Chemin de la fortune », *Les Nouveaux romans de Paris,* Paris, Dentu, 1868, p. 275.
[155] Vincent JOUVE, *Le Personnage du roman,* Paris, Puf, 1992, p.13.
[156] […] Le public concret serait […] l'attente d'une société tout entière que l'écrivain aurait à capter et à combler. Mais pour cela il faudrait que le public fût libre de demander et que l'auteur fût libre de répondre. Cela signifie qu'en aucun cas les questions d'un groupe ou d'une classe ne doivent masquer celles des autres milieux ; […] Bref, la littérature en acte ne peut s'égaler à son essence plénière que dans une société sans classes. Dans cette société seulement l'écrivain pourrait s'apercevoir qu'il n'y a aucune différence d'aucune sorte entre son *sujet* et son *public* ».
Jean-Paul SARTRE, *Situations , II, Qu'est-ce que la littérature ?,* Paris, Gallimard, 1948, p. 191).
Bien certainement ces réflexions auraient été impensables à l'époque de Gastineau. Notre auteur en effet n'aurait jamais conçu « une société sans classes ». En revanche il s'engage pour que par la lecture son public puisse s'affranchir.
[157] « Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère »
(Charles BAUDELAIRE, « Au lecteur », *Les Fleurs du Mal, Cit.,* p.6).
[158] « L'écrivain est médiateur par excellence et son engagement c'est sa médiation. Seulement, s'il faut demander des comptes à son œuvre à partir de sa condition, il faut se rappeler aussi que sa condition n'est pas seulement celle d'un homme en général mais précisément aussi celle d'un écrivain ».
(Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature ? Cit.,* p. 98).

propres possibilités et - Gastineau ajoute - en sa liberté de pensée et d'action. A la liberté engendrée par la lecture et évoquée par Sartre[159], Gastineau ajouterait la liberté d'interpréter les données de la réalité pour pouvoir les saisir et agir directement en s'engageant au sein de la société.

[159] *Ibid.,* p. 191.

Deuxième Partie

Pour un engagement politique

Note préliminaire d'ordre socio-politique

L'engagement politique de Benjamin Gastineau révèle le rapport intéressant qu'il entretient avec la société de son temps non simplement par le biais de ses œuvres, mais surtout par sa participation active aux discussions, au sein des comités publics, tout comme aux rédactions des quotidiens où il travaillait.

La passion qui le caractérise fait de lui l'incarnation d'un intellectuel nostalgique des idéaux révolutionnaires, mais en même temps tourné vers les futurs développements de la France. Sa fonction politique serait alors semblable à celle que Claudio Meldolesi attribue aux acteurs français après la prise de la Bastille. « Ils participèrent à la vie politique, non pas en raison de leurs qualités dans la récitation, mais en tant que sujets marginaux[1] ».

Gastineau décide de prendre ouvertement une position rebelle et hostile à la politique du nouvel Empire institué par le coup d'Etat de Napoléon III, le 2 décembre 1851. Il se lance corps et âme dans un engagement militant en faveur des revendications sociales. Il adhère alors à la cause républicaine et au socialisme révolutionnaire. C'est là pour Gastineau le seul moyen pour mettre en œuvre un engagement durable, quoique jalonné par des moments difficiles, surtout au cours de l'exil, et qui culmine vingt ans plus tard, en 1871, lors de la proclamation de la Commune de Paris. Pendant ces vingt ans, notre écrivain joue un rôle important non pas au sein des institutions politiques de la France, mais plutôt à l'intérieur de son arrondissement[2] (le18e) et dans sa vie quotidienne du quartier. Il y joue une fonction éducative et politique de médiation entre le pouvoir politique, qu'il n'arrête pas de contraster, et les « pauvres gens » qui sont les véritables destinataires de ses œuvres.

Cela passe par l'étape fondamentale du journalisme. L'écriture journalistique de Gastineau a été caractérisée par une approche sociologique. D'abord (vers la fin des années 1840) elle consistait dans la narration de scènes ou d'histoires exemplaires visant à critiquer les mœurs de son temps : une sorte de « comédie sociale » aux intentions moralisatrices. Ensuite, dans les années 1860, elle aura plutôt un but didactique à travers l'illustration et la célébration d'œuvres et de personnages

[1] Claudio MELDOLESI, « La Rivoluzione degli artisti e il terzo 'Théâtre Italien'» (1991), Laura MARIANI, Mirella SCHINO, Fernando TAVIANI (éd.), *Pensare l'attore*, Roma, Bulzoni, 2013, p. 28. (Notre Traduction).

[2]Nous lisons dans un quotidien contraire à l'idéologie de la Commune de Paris, un an après l'insurrection:
« Non content d'écrire des articles en faveur de la Commune, Gastineau s'en est fait l'apôtre dans les clubs qu'il parcourait, et qui tous lui ouvraient les portes […]. Aussi, lors du 18 mars, il faisait partie du Comité insurrectionnel de son arrondissement, et nous savons que le Comité central a été formé des délégués des Comités d'arrondissement, et que ce sont les Comités des vingt arrondissements, qui ont préparé chacun dans leur arrondissement, le mouvement du 18 mars ».
(« L'Affaire Benjamin Gastineau », *Le Corsaire,* 9 juillet 1872).

célèbres (surtout dans *La Loire illustrée*, 1863). Cependant, déjà en 1851, lorsqu'il est rédacteur en chef de l'*Ami du Peuple*, Gastineau écrit des articles où il exprime ses idéaux politiques de manière bien plus évidente qu'il ne l'avait fait auparavant dans *La Voix du Peuple* de Proudhon. Il en sera de même dans *Le Guetteur de Saint-Quentin*, dont il ne nous reste plus de traces, mais dont les articles lui causèrent la fermeture du journal et contribuèrent à sa deuxième déportation en Algérie.

La dernière phase de l'écriture journalistique de Gastineau, et la plus mûre, est celle très brève de sa collaboration, en 1870, au *Le Combat* dirigé par Félix Pyat.

Le journalisme est donc fondamental et prépare le véritable engagement politique de Gastineau qui a lieu au moment de l'insurrection de la Commune et de l'expérience bruxelloise.

A cela s'ajoute, l'écriture de quelques essais au sujet de Paris et de ses habitants, caractérisés par un regard sociologique et ironique sur les mœurs des gens de son temps.

I L'écriture journalistique

A une époque où les journaux sortent à une cadence régulière, Benjamin Gastineau commence sa carrière parisienne dans le monde des lettres et dans le journalisme[3]. Il fait partie d'un groupe assez nombreux d'intellectuels qui diffuse des nouvelles adressées à un public de plus en plus vaste. Certains de ces intellectuels sont des salariés par des quotidiens : Gastineau collabore avec *La Vraie République,* dirigé par Thoré et rentre à *La Voix du Peuple* en 1848, grâce à Proudhon. La relation qu'il établit avec ce philosophe anarchiste est importante pour sa formation, quoique Gastineau se forge à partir de là une opinion politique qui prend progressivement les distances des positions de Proudhon. Il y a certainement des différences sociales entre les deux, car Proudhon est originaire d'un milieu pauvre alors que la famille de Gastineau appartient à la bourgeoisie provinciale.

[3] A propos des liens entre la littérature et le journalisme, cf. Marie-Eve THERENTY, « La matrice littéraire de la presse », *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle,* Paris, Seuil, 2007, p. 121-195.

1 *La Voix du Peuple*

Au cours de 1848, Gastineau commence à écrire dans les pages de *La Voix du peuple.* Ses débuts journalistiques sont marqués par un intérêt pour la vie et les mœurs des gens communs. Il écrit uniquement le lundi des articles « en feuilleton » dans la rubrique « Variétés, Comédie sociale », en jetant un regard vers la mentalité et les plaisirs du peuple, et un autre vers les désirs et les aspirations morales et politiques de la société française du XIX^{e} siècle. Parmi ses premiers articles nous trouvons ceux qu'il publia entre le 19 novembre 1849 et le 15 avril 1850.

Il s'agit d'articles sous la forme de scènes théâtrales : un exemple de « mélange de genres » entre articles de journaux et théâtre. Ces scènes sont tirées de cinq pièces que Gastineau n'a jamais publiées comme textes indépendants : *La Place publique, Les Intérieurs, La Mascarade de 1850, Les Fonctionnaires publics* et *La Misère* sont des pièces incomplètes dont les scènes constituent des unités indépendantes et sont publiées séparément. Ces scènes montrent en relief ce qui se passe sur « la place publique » ; là où les pauvres vivent une situation de souffrance et de « misère ». Tout cela est présenté par l'auteur par le style poignant et ironique qui le caractérise. C'est à travers cet esprit que tout ce que Gastineau présente participe à un jeu collectif, à une sorte de « Mascarade » où toute la société est impliquée. De ces pièces, seule *La Place publique,* fut publiée presque entièrement, par épisodes, dans les pages de *La Voix du Peuple*.

1.1 *La Place publique*

Le premier épisode de *La Place publique*[4] commence par une introduction où l'auteur explique les intentions de son histoire.

INTRODUCTION: L'auteur esquisse la scène concernant une foule de gens qui assiste à une bagarre entre deux hommes, face à un théâtre où devait se passer une représentation. Un seul homme reste impressionné par cet événement et cela le pousse à la réflexion : « il lui vint une idée simple, rabelaisienne, grosse de bon sens[5] ». Une fois rentré dans le théâtre, le spectateur se demande :

> Ne suis-je pas ici sur le plus beau théâtre que l'on puisse désirer – Au lieu de planches de vingt ou trente pieds, éclairées par des quinquets fumeux, pour scène j'ai toute l'étendue des boulevards éclairés par un million d'étoiles et un millier de becs de gaz. Au lieu de décors en carton et en bois peints, des palais, des maisons, des magasins, le diamant d'or, la soie, le velours, les guenilles. Pour pièce j'ai la comédie sociale, pour souffleur et machiniste Satan, et pour auteur Dieu ! Pour acteurs j'ai des riches et des pauvres. – des princes et des forçats, - des hommes d'Etat et des saltimbanques, des royalistes et des socialistes, - des spéculateurs et des escrocs, - des poètes et des chanteurs publics, -

[4] Gastineau publia sept scènes en tout, à différentes reprises, entre le 19 novembre 1849 et le 28 janvier 1850.
[5] Benjamin GASTINEAU « Variétés. Comédie sociale, *La Place publique,* Introduction », *La Voix du Peuple,* 19 novembre 1849, p. 6.

> des millionnaires et des mendiants, - des bourgeois et des ouvriers, - des soldats et des paysans, - de grandes dames et des filles publiques. Je serais bien fou de préférer le reflet au rayon, l'ombre au corps, la marionnette à l'homme, le théâtre de carton au théâtre du monde[6].

Le spectateur qui est en réalité aussi l'auteur de ce texte, Gastineau lui-même, réalise alors son propre spectacle : la scène que l'auteur veut montrer concerne le monde réel et non pas une fiction.

Les personnages aussi appartiennent à la réalité. Ils sont répartis en groupes sociaux et pour cela ils recouvrent des fonctions précises. Parfois Gastineau présente ces personnages par couples qui s'opposent entre eux (le paysan et l'ouvrier, le poète et le socialiste, les soldats et les bourgeois, les saltimbanques et le philosophe, le tireur de cartes, le légitimiste, le socialiste etc.). Ces binômes, plutôt figés dans leur stylisation, tendant vers le bien ou vers le mal caractérisent la mentalité des hommes et des femmes du peuple.

Le « grand théâtre du monde » serait alors le lieu de rencontre, de l'échange et d'interaction entre les divers groupes sociaux et, à leur intérieur, des divers représentants de la société civile.

A la fin de cette partie introductive l'auteur commence avec la première scène de sa pièce, concernant « les deux soldats ».

a. (SCENE I : DEUX SOLDATS) : Un déséquilibre entre les différents représentants de la société civile est déjà perceptible dès le début de la scène. Celle-ci commence en effet par l'intervention du bourgeois qui, en voyant deux pauvres, arrêtés par la police, les indique de manière méprisante : « Encore deux misérables qui ont sans doute été pris sur le fait…. Paris est plein de voleurs et de socialistes… On n'y est vraiment pas en sûreté[7]». Le parallèle entre ces deux dernières catégories de personnes est autrement significatif ; néanmoins les opinions du bourgeois ne correspondent qu'à des préjugés n'ayant aucun rapport, selon l'auteur, avec le développement de la société. La réponse que Gastineau fournit à cette opinion est contenue dans les mots prononcés par le voleur qui est l'un des deux personnages méprisés par le bourgeois:

> […] Je me mis à vendre des allumettes chimiques à mendier ma vie aux barrières. Je racontais mes campagnes à de braves ouvriers qui me donnaient en retour un coup à boire, du pain et quelques sous. Mais la police me surprit un jour à mendier, et l'on me jeta en prison[8].

Gastineau met en relief la souffrance du voleur, victime d'un système social dur et méprisant, et signale, en même temps, le besoin de contact, de solidarité entre les personnes. Cela est évident chez bien d'autres écrivains. Au début des *Misérables*, l'évêque de Digne est le symbole de l'esprit

[6] *Ibid.*
[7] *Ibid*.
[8] *Ibid*.

de générosité, d'ouverture et de solidarité. Au moment où Jean Valjean frappe à sa porte, Monseigneur Myriel le reçoit de manière si naturelle qu'il suscite la surprise de l'ancien galérien :

> L'évêque assis près de lui, lui toucha doucement la main – Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez.
> Ce n'est pas ici ma maison. C'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui rentre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez ; vous avez faim et soif : soyez le bienvenu[9].

Dans les pages de *L'Évangile des pauvres* d'Alphonse Esquiros : nous assistons à des considérations au sujet du Christ comme sauveur du peuple et garant de la justice : « Le Christ devait subir tous les affronts et passer lui-même par tous les esclavages, toutes les humiliations du pauvre, pour les glorifier dans sa personne et affranchir un jour l'Humanité[10] ».

Cette affirmation aurait pu être très bien faite par Victor Hugo, ou même par Gastineau qui ne s'en prend pas au message chrétien en tant que tel, mais aux manipulations que l'Église en a fait tout le long de l'histoire. Nous ignorons s'il a eu des contacts avec Esquiros. Ce qui nous semble intéressant c'est cependant que ces deux auteurs nous paraissent considérer le peuple de la même façon. Le message du Christ est pour Esquiros, libre penseur romantique, proche des idées républicaines, un moyen pour dénoncer la souffrance et le malaise vécus par le peuple. Gastineau considère le peuple, blessé et affaibli par les événements de l'histoire, comme l'unique couche de la société capable de réagir contre les injustices et les inégalités.

b. (SCENE II : LES SALTIMBANQUES) : Nous trouvons une narration qui relève probablement de quelques traits autobiographiques :

> En guise de bénédiction, mon papa me donna un coup de pied au visage de derrière, et je pris mon élan jusqu'à Paris ! En arrivant dans la capitale, je me mis à épeler ce qu'il y avait d'écrit sur les murs des monuments… c'était toujours la même chose : Liberté, Egalité, Fraternité. Je demandai à un Parisien ce que ça voulait dire. Il me répondit : « ça veut dire que nous sommes libres, égaux et frères ». De contentement je criai à pleine voix : « *Vive la République !* ». Alors le camarade qui m'avait donné des explications se sauva, et un homme à tricorne m'empoigna au collet en hurlant à mes oreilles : « Au poste ! gredin, au poste ! ». J'avais beau lui répéter : nous sommes libres, égaux et frères ! Il me secouait encore plus fort. Je passai la première nuit de mon arrivée au violon avec d'autres camarades. Je leur contai mon aventure, et je leur demandai pourquoi faire le gouvernement avait inscrit sur les murs ces trois mots : Liberté, Egalité, Fraternité. « Imbécile ! me répondirent-ils, tu ne vois pas que c'est pour attraper les paysans…»[11].

C'est Paillasse qui parle, le protagoniste des « Saltimbanques ». Il se trouve, à Paris, désorienté en contact avec la capitale. Cette situation le rapproche pour un moment des *Fiancés* de

[9] Victor HUGO, *Les Misérables,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 81-82.
[10] Alphonse ESQUIROS, « L'Évangile des pauvres », *Veillées littéraires illustrées,* t.1, Paris, Bry ainé, 1849, p. 2.
[11] Benjamin GASTINEAU, *La Place publique*, scène II, *La Voix du Peuple,* Paris, 26 novembre 1849, p. 8.

Manzoni, quand le paysan Renzo arrive à Milan[12]. Néanmoins, contrairement au héros manzonien, le personnage de Gastineau a une nature et un comportement burlesques. Il développe un discours tragi-comique au sein d'un contexte surréel. C'est lui qui parle le plus franchement au cours de cette scène, où il dialogue au milieu d'un groupe de bourgeois. L'auteur marque déjà une diversité sociale entre le protagoniste et les autres personnages. Ces derniers, par ailleurs, se différencient par leurs fonctions sociales : un philosophe, un tireur de cartes, un socialiste, un légitimiste.

La scène continue : le philosophe s'exprime par des formules toutes faites[13] se montrant étranger par rapport à la réalité. Et au moment où Paillasse lit à voix haute des journaux, le seul qui montre une réaction c'est le tireur de cartes. Il s'en prend à Paillasse parce qu'il lit des articles où l'on parle de politique. Dans le monde des saltimbanques, aux confins de la réalité, les opinions politiques ne sont pas intéressantes et les quotidiens sont considérés comme des « paperasses[14] ». A cela Paillasse répond : « Des paperasses… Comme vous y allez, bourgeois ! Ce sont les journaux du jour[15] ». En revanche, le tireur de cartes « qui depuis vingt ans […] travaille sur la place publique[16] » se plonge à nouveau dans le jeu de ses cartes et vend aux passants ses opinions politiques plutôt réactionnaires qui ne tiennent pas compte des acquis de la Révolution Française. Différemment Paillasse est un personnage réel. Sa spontanéité en contraste avec les autres personnages figés dans leurs convictions, révèle le caractère burlesque de la « Comédie Sociale ». Suivant la tradition du théâtre européen[17], Gastineau fait de lui le détenteur de la sagesse et du bon sens : Paillasse est le seul qui pense de manière indépendante[18].

c. (SCENE III : UN POETE ET UN SOCIALISTE) : Nous pouvons voir dans cette scène le pessimisme du poète et l'optimisme du socialiste. Les pensées du premier « lui rongent le cœur comme les insectes […] Du berceau à la tombe, il[s] se traîne[nt] sur la terre en gémissant[19] ». Le socialiste affirme, en revanche, que « Les jeunes gens aujourd'hui sont attaqués par cette cruelle maladie qu'on nomme la démoralisation[20] ». Et il dit au jeune poète que dans cette société, où

[12] Le dépaysement de ce personnage est évident au cours du chapitre XII des *Fiancés* : Cf. Alessandro Manzoni, *Les Fiancés*, Paris, Gallimard, 1995, p. 295-312.
[13] Ce philosophe fait drôlement penser à un personnage secondaire du théâtre de l'absurde : le logicien intervenant dans les premières scènes de *Rhinocéros* de Ionesco. Cependant on est bien loin de penser que le premier soit l'aïeul du second.
[14] Benjamin GASTINEAU, *La Place publique*, scène II, *La Voix du Peuple, Cit.*
[15] *Ibid.*
[16] *Ibid.*
[17] Si l'on pense, par exemple, au personnage du fou (« *The Fool* » dans l'œuvre de William Shakespeare, *King Lear,* 1606).
[18] On dirait presque un Bérenger (protagoniste de la pièce d'Eugène Ionesco, *Rhinocéros,* 1959) du XIX^{e} siècle.
[19] Benjamin GASTINEAU, *La Place publique,* scène III, *La Voix du Peuple*, Paris, 28 décembre 1849, p. 8.
[20] *Ibid.*

l'apparence compte plus que la substance, l'important c'est de chercher l'idéal en lui-même. Ce discours soulève le moral de son interlocuteur qui ressent le poids de sa souffrance s'affaiblir.

Comme pour mieux expliquer son point de vue, le socialiste s'exclame alors :

> Une veuve avait deux enfants. Elle comblait l'aîné de faveurs et de biens, tandis qu'elle accablait le cadet d'outrages et de dédain. A celui-là elle prodiguait les satisfactions et les jouissances de la vie ; à celui-ci elle imposait les privations et les souffrances. Cette injustice révolta enfin le cadet. Une guerre terrible éclata entre les deux frères, et l'intérieur de la veuve fut troublé par des dissensions et des luttes fratricides.
> La société ressemble à cette marâtre. Ses deux enfants sont le riche – qu'elle pervertit par de fausses jouissances, - et le pauvre, qu'elle accable de maux immérités. Comme la veuve, elle a semé la haine, et, comme elle, elle récolte la haine et les dissensions. Telle est la ruse de tant de défaillances morales, de tant de sentiments pétrifiés, foulés aux pieds de tant de tortures du cœur. Pour détruire ces monstrueux phénomènes, il faudrait que la société, en bonne mère donnât à tous ses enfants, sans distinction et sans exception, ce qu'elle lui doit : le pain du corps et de l'âme : le travail et l'éducation[21].

Ce sont là les deux piliers fondamentaux sur lesquels se fondent les droits et la justice de la société, ainsi que les principes de la morale libérale, chers à Gastineau.

Le socialiste termine son discours au jeune poète en ces termes :

« Venez, cher poète, nous ferons en sorte de dépouiller en vous le vieil homme à l'aide d'une bonne médecine spirituelle et nous travaillerons ensemble au salut de l'humanité[22] ». C'est là une idée constante chez Gastineau : ne jamais se rendre et être toujours actif, tant que cela est possible, pour essayer de réagir en faveur de la sauvegarde du bien commun qui puisse être partagé par tous.

Les scènes intermédiaires de la pièce révèlent un caractère plus spécifique de dénonciation sociale.

d. (SCENE IV : LES OUVRIERS) : A un moment donné, un misanthrope hasarde une réflexion :

> - Quel enfer ! Quel drame horrible. Il est impossible de faire un pas dans Paris sans côtoyer une misère ou heurter un vice. Ici, c'est une jeune femme qui traîne après elle des enfants nus ; là une jeune fille que la faim jette dans les bras de la prostitution ; plus loin un malheureux que le désespoir pousse au suicide ! Comment les heureux du siècle peuvent-ils vivre au milieu de ce déluge de maux ?[23]

Et aussitôt après :

> L'ENFANT DE THERESE. : - Mère, j'ai faim, faim !...
> THERESE :- Ne pleure pas Emilie. Je vais te donner du pain. Où en trouver, mon Dieu ?... Je n'ai pas même la force de mendier.
> L'ENFANT DE THERESE. : - Mère, j'ai faim, faim !...
> THERESE : - Ce cri me déchire les entrailles… Oh ! … que faire ! Que devenir ! Julien ne revient pas…. Plus d'espoir ! Mon enfant va mourir entre mes bras !... (Se levant). Il n'y a que ce moyen de le sauver… Que le bon Dieu me pardonne !

[21] Benjamin GASTINEAU, *La Place publique,* scène III, *La Voix du Peuple*, Paris, 10 décembre 1849, p. 8.
[22] *Ibid.*
[23] *Ibid.*, scène IV, *La Voix du Peuple*, Paris, 17 décembre 1849, p. 8.

(Thérèse court sur la chaussée du boulevard et se précipite sus la roue d'une charrette. On entend un cri déchirant. Les passants se rassemblent).[24]

La plupart des passants appartiennent aux gens du peuple et ils restent impressionnés par la scène déchirante à laquelle ils viennent d'assister ; tout en pleurant les morts et leur misère, ils essaient de réagir. Ils montrent un instinct de solidarité ; et le charpentier, le cordonnier, le chiffonnier, la lingère, un charretier et tant d'autres personnages interviennent de manière convulsive et désordonnée. A ce premier groupe de personnages s'opposent le dandy, le commerçant et le fils du chiffonnier qui essaient de tirer profit de cette situation défavorable. Julien, le mari de Thérèse, arrive sur scène. Il est désespéré et, au dandy qui essaie de le provoquer, il répond que sa femme a été tuée par la misère. La pauvreté s'étale de partout. D'autres personnages interviennent, mais aucun d'entre eux n'arrive à avoir une perception globale de la pauvreté des autres et tend plutôt à se limiter à sa propre situation de malheur. Aucun d'entre eux n'est disposé à mettre en œuvre une action de solidarité collective pour essayer de lutter contre la pauvreté. Le seul moyen pour rassembler les hommes à la fin de cette scène c'est, selon la mentalité populaire commune, d'aller boire un « canon » tous ensemble. Gastineau contemple cela avec un clin d'œil amical et fait dire au marbrier, le dernier personnage qu'il introduit dans le dialogue collectif des ouvriers : « Camarades, il ne fait pas chaud à stationner sur le boulevard. Allons boire un canon... Ça nous réchauffera le gosier[25] »

e. (SCENE V : LES INDUSTRIELS) : La scène consacrée aux industriels est un monologue assez drôle. Robert-Macaire,[26] le bandit de la tradition populaire du XIX^{e} siècle, s'adresse à eux et déclare vouloir mettre en œuvre « une guérison radicale des révolutions ! ». Cette affirmation provoque la moquerie de l'auteur. Le héros continue :

> « La société est en danger. […] Or, la raison de toute société étant le capital, la caisse est en danger ! Voilà mon exorde : sauvons la caisse ! ». Et pour mieux éclairer sa position, il poursuit : « Je comprends que le gouvernement laisse au riche la consommation illimitée de toutes choses. Le riche est sobre, austère, vertueux, infaillible. Mais accorder au pauvre la faculté impie de boire et de manger son content… ce serait le renversement de toutes les lois divines et sociales, ce serait, je ne crains pas de le dire, l'éternisation de la république et le triomphe des socialistes »[27].

Poussé par une forme de cynisme, Robert-Macaire se lance dans un réquisitoire contre les gens du peuple et en particulier contre Bertrand, « cet être grossier, mal appris, sale, déguenillé […]

[24] *Ibid.*
[25] *Ibid.*
[26] Il est probable que Gastineau, pour évoquer ce personnage, se soit inspiré soit du héros populaire, crée en 1832 par Benjamin Antier et redu célébré par Fréderic Lemaistre, soit des principes contenus dans les *Pensées philosophiques* de Louis-François Raban, qu'il a probablement connu et qui a publié cet ouvrage sous le pseudonyme de Robert-Macaire.
[27] Benjamin GASTINEAU, *La Place publique*, *Cit.,* scène V, *La Voix du Peuple*, Paris, 31 décembre 1849, p. 9.

Avez-vous jamais vu quelque chose de plus dégoûtant ?[28] ». Selon lui, le peuple n'aurait pas de loi. Il n'a pas de Dieu (Bertrand là se moque du Dieu des Jésuites adoré par les industriels). Et après avoir rappelé l'importance des idées légitimistes contenues dans les livres et les journaux de la rue de Poitiers, Robert-Macaire risque de se faire attaquer par le peuple pour avoir essayé de vendre des brochures de propagande et « sauver [ainsi] la caisse ».

Sur la place publique il y a beaucoup de monde de toute catégorie, quoique l'auteur représente toujours la même opposition entre les riches et les pauvres, les rusés et les naïfs, les hypocrites et les sincères, les exploiteurs et les exploités. L'œil moralisateur de Gastineau insiste à ce sujet en faisant allusion aux électeurs. Cependant, il s'agit là d'une scène située aux limites de l'absurde. Robert-Macaire se convertit en défenseur de l'ordre social et des valeurs traditionnelles de la société.

La manifestation de l'absurdité des êtres humains est à la base d'autres scènes où Gastineau fait des allusions directes à la politique :

f. (SCENE VI : LES ELECTEURS) : La scène consacrée aux électeurs a lieu dans le chaos général. Aux gens communs se mêlent en effet un socialiste, un légitimiste, un orléaniste. Les gens sont préoccupés par la confusion du panorama politique. Ils sont désorientés et ne savent pas pour qui voter. La place publique est le lieu de la confrontation et des oppositions acharnées entre les différents représentants politiques :

> POLYCARPE BONARDIN : - Pour qui voterai-je ? Je n'ai que l'embarras du choix… Je tiens dans la main des listes et des professions de candidats de toutes nuances qui me promettent monts et merveilles. Laquelle est la bonne ? Quel chaos que cette politique ! j'en perds la tête. Les légitimistes ne s'entendent pas avec les orléanistes, qui ne s'entendent pas avec les bonapartistes, qui ne s'entendent pas avec les socialistes, qui ne s'entendent pas entre eux…. Saint-Polycarpe, mon protecteur, tire-moi de mon embarras, dis-moi à quel parti politique je dois donner mon vote, quels sont les candidats qui ramènent les chalands dans ma boutique déserte[29].

Cette intervention burlesque de la part d'un électeur désorienté donne suite à une galerie de contrastes dans l'opinion publique et chez les représentants politiques. Ainsi le banquier défend les intérêts des capitalistes. Le socialiste lui dit qu'en réalité leurs intérêts consistent dans la volonté d'exploiter les travailleurs honnêtes et de les dominer. L'orléaniste voit dans la révolution de février le pire des maux et le bonapartiste regrette les beaux temps de Napoléon et déclare qu'il faudrait une « bonne guerre[30] » pour résoudre tous les problèmes. Un modéré prêche la modération. Le tout est intercalé par des interventions d'électeurs isolés, plutôt désorientés, qui expriment leurs opinions suivant ça et là les avis de tel ou tel autre orateur. Enfin l'ensemble des électeurs répond : « Battez-

[28] *Ibid.*
[29] *Ibid.*, scène VI, *La Voix du Peuple*, Paris, le 7 janvier 1850, p. 7.
[30] *Ibid.*, p. 8.

vous donc encore, gouverneurs, ça nous fait rire[31] ». Il semble alors vraiment de se trouver face à une représentation de marionnettes. Le peuple des électeurs rit quand les représentants politiques continuent à se battre. Cette scène montre une structure circulaire, car Polycarpe intervient à nouveau en conclusion. C'est le seul individu authentique qui exprime l'opinion générale. Il reste déconcerté par ce qu'il voit et qu'il entend. Voilà ce qu'il affirme à la fin de cette scène :

> Voyons… pour qui voterai-je ? Pour les bonapartistes ? Non… d'une souche ils seraient capables de faire un empereur… Pour les modérés ? Non… ils silleraient toutes les pratiques. Pour les royalistes ? Non… D'un infirme ils tireraient un roi légitime. Pour les orléanistes ? Non… Ils nous demanderaient des millions de donations. Pour les révolutionnaires purs du délégué ? Non… Ils brouilleraient toutes les cartes. Pour les socialistes ?.... Cet homme avait raison, pourtant… Ah ! bah… ! avec un gouvernement il y aura toujours des conspirateurs, des révolutions à ne pas en finir. Le commerce n'ira jamais, ne sera jamais tranquille. Le seul moyen de ranimer les chalands de ma boutique, ce serait de supprimer le gouvernement… Grand Dieu ! mais je suis socialiste sans le vouloir ! Salut Polycarpe, mon patron, ayez pitié de moi !...[32].

Le renvoi à la religion (Saint-Polycarpe) est tout à fait comique. Il ne faut pas y lire un sentiment d'indifférence de la part de l'auteur pour la situation politique de la France, au moment des élections. Au contraire, le sentiment de participation aux événements de son pays pousse Gastineau à constater l'absurdité de la situation des pauvres gens face à la confusion et à la complexité de la situation politique française.

Nous avons donc vu comment l'individu seul se trouve à vivre un état de confusion et d'égarement face au panorama du scénario politique. Différente est par contre la situation de l'ouvrier sur la place publique, face aux paysans.

g. (SCENE VII : L'OUVRIER ET LE PAYSAN) : La scène est très courte. Le paysan et sa femme sont arrivés à Paris, pour voir leur fils dans l'espoir d'y trouver une situation plus favorable qu'à la campagne, où les gens meurent de faim. Ils rencontrent leur fils qui fait semblant de ne pas les reconnaître pour ne pas leur avouer qu'il vit dans la misère. Le paysan et sa femme rencontrent des mendiants et voient de leurs yeux l'état de misère de la capitale. Ils rencontrent, enfin, un ouvrier qui leur explique les causes de l'injustice sociale.

> Les ennemis des socialistes sont tous taillés sur le patron de votre fils. La calomnie, et quand la calomnie ne réussit pas, la persécution, voilà leurs armes. Le crime des socialistes, brave homme, c'est de vouloir purger la société des trafiques de chair humaine qui escroquent à l'ouvrier le produit de son travail[33].

La citation continue et c'est là l'occasion pour l'ouvrier d'expliquer aux deux paysans la situation des travailleurs. Cela engendre un dialogue court mais intense qui implique la

[31] *Ibid.*
[32] *Ibid.*
[33] *Ibid.*, scène VII, *La Voix du Peuple*, Paris, 14 janvier 1850, p. 8.

compréhension de la part des deux paysans de ce que l'ouvrier leur a raconté. Il naît un sentiment de solidarité entre des milieux différents, mais qui ont la même destinée : celle d'être les victimes d'une injustice sociale. C'est là le message que Gastineau veut donner à ses lecteurs : un message politique exhortant son public à réagir contre les injustices quotidiennes.

Les thématiques sociales et de revendication de la justice pour les plus faibles sont de toute façon souvent présentes dans ces scènes théâtrales/articles inventées par Gastineau. C'est un moyen expressif efficace appartenant au théâtre populaire de la Révolution Française mais aussi au théâtre religieux chrétien du Moyen Age, composé dans le but de sensibiliser le peuple aux principes de l'Eglise de Rome[34]. Gastineau emploie donc le moyen expressif de la scène théâtrale pour faire passer des messages moraux et des idées politiques à un public populaire. Dans ce contexte un rôle important est joué par le spectateur, témoin impuissant d'un monde injuste.

h. (SCENE VIII : LE SPECTATEUR) : La dernière scène de *La Place publique* joue le rôle d'un testament spirituel de l'auteur à son public. Les deux personnages que Gastineau présente sont le Spectateur et M. Fraboulot. La scène, comme toujours, se passe sur la place, au milieu de quelques passants qui se croisent et échangent quelques mots. Ce qui est amusant c'est que le spectateur n'a pas assisté au spectacle : il est parti avant le commencement de la représentation. M. Fraboulot lui demande quelle en a été la raison. Le Spectateur lui répond :

> Qu'aurais-je vu ? De fausses beautés, de faux cheveux, de faux mollets, de faux sentiments, de fausses idées, du fard, du coton et des grimaces, des assassins, des autruches et des ânes. Qu'aurais-je entendu ? Quelques sottises imaginées par des auteurs [anciens] qui ne savent qu'inventer de monstrueux ou d'absurde pour distraire […] Nos auteurs modernes […] ont trouvé, le moyen de tirer de leur cerveau cent mille romans, deux cent mille pièces de théâtre et vingt mille histoires dans lesquels je vous défie de trouver la parole et le sentiment du Peuple. Vous voyez que la civilisation marche au rebours de la vérité, de la simplicité. Eh bien, je crois qu'il est temps de laisser la parole, l'initiative au peuple. J'ai suivi cette méthode et je ne me suis pas mal trouvé[35].

Le Spectateur cherche l'adhésion au monde réel. Cela renvoie au romantisme au sujet de la représentation du vrai, ou plutôt du vraisemblable et rapproche notre auteur, pour un moment encore d'Alessandro Manzoni[36]. Dans cette scène, le discours du Spectateur suscite la réaction

[34] Lina BOLZONI, « La Battaglia dei vizi e delle virtù. Testi e immagini fra tre e quattrocento », *Ceti ed ambienti urbani nel teatro religioso europeo del '300 e del '400,* éd. Federico Doglio, Roma, Centro di studi sul teatro Medievale e Rinascimentale, 1985, p. 93-124.

[35] Benjamin GASTINEAU, *La Place publique*, *Cit.*, scène VIII, *La Voix du Peuple*, Paris, 28 janvier 1850, p. 8.

[36] C'est là une question très importante chez Manzoni qui rassemble l'intégrité de sa production, à partir de ses tragédies (*Adelchi, Le Comte de Carmagnole*), jusqu'aux *Fiancés*, à *L'Histoire de la colonne infâme*, (un essai consacré à la condamnation des « *untori* », les gens du peuple qui étaient censés avoir diffusé la peste à Milan au XVII^{e} siècle) et à d'autres traités historiques comme celui où l'auteur esquisse un lien entre *La Révolution Française de 1789 et la Révolution Italienne de 1859* (1889).
Manzoni aborda encore le sujet de la représentation du vrai et, de manière plus spécifique, à la fin de sa vie, dans un essai au sujet du roman, paru en 1870 : « Il romanzo », *Opere varie,* Milan, 1870.

négative et même provoque un scandale de la part de M. Fraboulot. C'est alors que le Spectateur ajoute : « Si vous aviez assisté avec moi aux scènes de la vie sociale, je suis persuadé que vous auriez jeté comme moi le froc du royaliste et du satisfait aux orties[37] ».

D'autres personnages passent sur la scène : parmi eux un socialiste, un spéculateur, un employé de la Préfecture. Chacun d'eux expose son point de vue. C'est la vraie comédie sociale à laquelle le spectateur/Gastineau ressent la nécessité d'assister de près. Lorsqu'il demande à son interlocuteur ce qu'il en pense, celui-ci lui répond que tout lui paraît très drôle et termine par ces mots :

> Pour ce que vous avez entendu, vous avez su vous convaincre que la comédie est partout, excepté au théâtre chacun de nous se taille un rôle dans l'imbroglio social se coule un masque de plâtre sur le visage et part du pied gauche en avant pour jouer l'hypocrite, l'intrigant, jusqu'à ce qu'il tombe dans la trappe de la mort.[38].

L'affirmation finale ferme le cercle de cette pièce : le théâtre de la vie est à la base de la représentation de la réalité proposée par Gastineau : c'est le grand théâtre du monde qui pulse et qui vit. Ce sont là des points importants qui seront à la base de l'engagement politique et social de Benjamin Gastineau ; mais voyons encore d'autres scènes tirées de son théâtre, qu'il transforme en articles dans les pages de *La Voix du Peuple*.

1.2 *Les Intérieurs*

Les quelques scènes des *Intérieurs*, parues en février 1850, concernent également les mœurs, les mentalités et la situation politique française de l'époque.

a. (Deuxième Tableau SCENE I. LES POLITIQUES) : Dans la première scène plusieurs personnages (l'empereur Nicolas, Louis-Philippe, Henri V, un évêque, un journaliste, un soldat, un spéculateur) se partagent la scène. Ils sont accompagnés d'autres personnages secondaires (un garde chiourmes, un chef d'industrie, un fils de famille, un juge, Hayau, François-Joseph, François Guillaume, un ministre, un savant, un homme de lettres etc..) Ils discutent, ils se disputent : tous expriment, chacun à son tour, leur opinion. Néanmoins il y a des différences substantielles : le journaliste veut dénoncer la corruption, l'empereur Nicolas incite à la calomnie, pourvu qu'il puisse garder le pouvoir. Chacun maintient ses convictions. Tous se comportent comme des pantins pilotés par un marionnettiste habile (l'auteur) qui les manipule sur scène. Tout cela n'a lieu jusqu'à ce que le spectateur n'intervienne directement :

> J'ai entendu vos blasphèmes assassins couronnés, poussière humaine que l'orage emportera bientôt ! Illustres représentants de la classe officielle, vous êtes de misérables comédiens ! En public, vous vous

[37] Benjamin GASTINEAU, *La Place publique* », scène VIII, *Cit.,*
[38] *Ibid.*

> targuez d'honneur et de vertu, vous vous constituez les défenseurs de la religion de la famille et de la propriété, mais rentrés dans la coulisse, vous jetez à terre la marque de l'hypocrisie et vous étalez impudemment, sur le tapis vos turpitudes et vos forfaits, en riant des applaudissements que vos parades chevaleresques ont obtenus. Mangeurs d'hommes, vous vous abaissez sur le peuple. Comme une nuée de corbeaux sur un cadavre, vous le disséquez avec une monstrueuse avidité, et chacun de vous en emporte un morceau. […] vous subirez à votre tour de cruelles tortures que vous infligez aux damnés de votre ordre social […] . Le Peuple ne veut plus de gouvernement ! Oppresseurs et privilégiés, les prolétaires de l'Europe sonnent partout le glas de vos funérailles ; et ils vont sceller pour toujours vos cadavres dans le sépulcre [39]!

Les accusations sont très dures, mais le spectateur est seul face à la multitude. Les autres interlocuteurs constituent l'opposition face aux prises de position du spectateur. Parmi leurs opinions librement exprimées, l'empereur Nicolas affirme : « Messieurs, c'est terrible, mais c'est beau ! […] qu'on fusille tous le prisonniers sans exception ![40] » ; le ministre : « Qu'on n'épargne personne… qu'on massacre les femmes et les enfants ![41]» ; et l'évêque : « Qu'ils meurent sans confession ! ». Le ministre de la justice enfin déclare : « Nous nous rangerons du côté des vainqueurs et nous crierons plus fort qu'eux ».

Somme toute, la position du spectateur en faveur des pauvres gens, contre la corruption, contre les calomnies et pour la liberté et le bonheur de tous n'est absolument pas prise en considération par les gouvernants et les garants de l'ordre public. Comme dans *La Place publique*, le spectateur assiste, non pas à un spectacle fictif, mais bien à la représentation de la réalité.

b. (Quatrième Tableau[42] : LE REVE D'HENRI V) : La scène est dominée par le dialogue entre le ministre de l'instruction publique, le ministre des finances, celui de la justice, celui de l'intérieur et des représentants politiques appartenant à l'opposition. Le sujet dont ils discutent concerne les socialistes et les montagnards. Les représentants de la Montagne et des socialistes sont menacés par les parlementaires de la droite et réagissent en invoquant l'insurrection et en déclarant qu'il n'existe plus de loi qui puisse les défendre. Au bout de cette dispute, l'auteur insère une touche comique avec l'intervention du roi Henri qui se réveillant tout à coup demande à Dalincourt s'il aurait vu par hasard sa couronne, mais à la réponse négative du serviteur, le souverain s'exclame en se touchant la tète : « Malheur ! Ce n'était qu'un rêve[43] ».

Gastineau, attentif aux disputes et aux discussions d'ordre politique et aussi au déroulement des événements de son temps est parfois habile à les tourner en ridicule par l'introduction d'un détail comique. C'est ce qui arrive avec l'apparition du personnage du roi.

---

[39] Benjamin GASTINEAU, *Les Intérieurs*, Deuxième Tableau, scène I, *La Voix du Peuple,* Paris, 4 février 1850, p. 8.
[40] *Ibid.*
[41] *Ibid.*
[42] L'auteur ne spécifie pas de nombre pour cette scène.
[43] Benjamin GASTINEAU, *Les Intérieurs*, Quatrième tableau, *La Voix du Peuple,* Paris, 11 mars 1850, p. 8.

1.3 *La Mascarade de 1850*

(Troisième Tableau[44]) : Le recours aux masques chez Gastineau est le plus souvent lié au thème de la folie. Comme introduction à ce troisième tableau, en effet, l'auteur précise que : « La scène se passe à la Courtille. Les masques descendent la rue et sont tour à tour pris par les spectateurs. La Mort et la Folie, bras dessus bras dessous, conduisent le cortège carnavalesque[45] ». La Mort et la Folie sont les deux extrêmes de l'expérience humaine, les deux altérations de la vie : l'une d'un point de vue de l'esprit, l'autre d'un point de vue physiologique. Elles entraînent ou plutôt accompagnent les masques dans le défilé du Carnaval[46], la fête de la déviance, tolérée depuis toujours par le pouvoir religieux et politique. Tous ces masques représentent des déviations par rapports aux comportements ordinaires des gens. La présence contemporaine de la Mort et de la Folie qui les accompagnent, les situe dans le cadre d'une altération par rapport à la vie de tous les jours. La Folie jaillit dans toute sa puissance, comme la seule réaction possible à l'absurdité du monde, mais seule la Mort peut être une alternative véritable à la corruption et aux vices de ce monde. L'auteur joue alors le rôle d'observateur clinique du carnaval humain. La société est prise au piège tout entière et fouettée par le rire macabre de l'ironie poignante du peuple.

Nous apercevons dans ce contexte une galerie de personnages très variés : certains représentent les institutions : l'empereur, le gendarme, un jésuite ; d'autres représentent le peuple : Rigolo, Paillasse, une « poissarde », Jean Populus. Chacun garde son rôle ; chacun se fige derrière son masque pour interpréter sa fonction au sein de la société. Ainsi l'empereur s'en prend au peuple qui fait semblant de ne pas le reconnaître et ensuite le traite de « renégat et assassin de la révolution ». Le jésuite affirme que l'empereur aurait donné à Ignace de Loyola la tâche de l'enseignement en France ; le gendarme attend que les socialistes lui donnent du travail pour « mettre à feu [leur] barraque[47]républicaine ». Chaque personnage reste dans son rôle caricatural. Cela permet à Jean Populus de s'adresser directement à l'empereur en le tutoyant, sans embarras, et de lui reprocher :

> C'est avec cette vieille garde du mardi gras, avec cette trinité de gendarmes, de jésuites et de paillasses, que tu voudrais porter une main sacrilège sur la République. Caricature d'empereur. Tu seras le croque-mort des monarques et des usuriers de l'Europe. Remplis ta mission. Conduis tous les

[44] L'auteur ne spécifie pas de nombre pour cette scène.
[45] Benjamin GASTINEAU, *La Mascarade de 1850, La Voix du Peuple,* Paris, 18 février 1850, p. 9.
[46] Cf. le premier chapitre de l'essai *Le Carnaval ou l'histoire de la folie humaine*, où Gastineau présente l'histoire des masques qu'il distingue en quatre catégories « Les *masques des vieillards*, au nombre de huit, pour marquer entre eux les diversités de rang et d'humeur ; - les *masques des jeunes hommes*, qui embrassent onze types différents ; - les *masques des esclaves*, classés en sept variétés, - et, enfin, les *masques des femmes*, au nombre de trois pour les vieilles, et de quinze pour les jeunes femmes, tant libres que courtisanes ou esclaves ».
(Benjamin GASTINEAU, *Le Carnaval ancien et moderne ou l'histoire de la folie humaine*, Paris, Poulet-Malassis, 1862, p. 12).
[47] Cf. « baraque » : Benjamin Gastineau écrit « barraque » avec deux « r ».

> fossiles du vieux monde au cimetière. Pour t'en récompenser, le Peuple républicain criera vive l'empereur, en jetant la dernière pelletée de terre sur ta tête ! [48].

Tout de même, avant que Jean Populus ne menace l'empereur et qu'il n'ait pas recours à l'évocation de la mort du souverain, la Mort elle-même avait pris la parole d'après son trône en despote impassible :

> La Folie m'a ramassé une bonne provision de poussière. Mesure de l'œil cette longue file de rois, d'empereurs et de bandits, d'hommes d'Etat et de saltimbanques, de généraux et de gendarmes, de jésuites et de mouchards qui m'emboitent le pas[49].

L'intervention directe de la Mort est comme un rappel aux lecteurs que, malgré les mascarades et les apparences de fête carnavalesque, tous, à un moment ou à un autre, doivent passer par elle. Cela aide à relativiser les comportements et même les actions des hommes. La Mort attend simplement son tour pour les anéantir. Et la Folie, poussant les hommes sur le chemin de la déviance, les lui envoie, de manière plus rapide, inexorablement.

1.4 *Les Fonctionnaires publics*

Les trois scènes de cette pièce, publiées dans *La Voix du peuple* entre février et mars 1850, concernent trois secteurs de la société et de la vie publique dont Gastineau se moque à plusieurs reprises avec une ironie âpre, mordante et sans pitié. La première scène est consacrée à l'armée ; la deuxième concerne l'Eglise ; la troisième la politique.

a) (Cinquième Tableau : SCENE I : LE GENERAL ET LE SOLDAT). La scène met en relief la dureté des jugements du général Pourfentout face à un pauvre soldat, âgé et avec des problèmes de santé. On se trouve une fois de plus face à l'opposition entre des individus qui fondent leur force sur leur pouvoir et les pauvres qui en sont les victimes. Le contraste oppose donc l'arrogance et la brutalité d'un général et la simplicité d'un soldat dont le défaut majeur consiste dans sa sincérité :

> MACHINE : Minute, général. Condamnez tant qu'il vous plaira le vieux Machine ; mais ne l'insultez ni ne le touchez. Voyez-vous cette croix d'honneur ? C'est aussi respectable que l'épaulette à gros grains. Elle a été conquise en faisant la barbe aux Prussiens, Autrichiens et autres chiens, et le petit caporal lui-même me l'a accordée à la poitrine[50].

[48] Benjamin GASTINEAU, *La Mascarade de 1850, La Voix du Peuple,* Paris, 18 février 1850, p. 9.
[49] *Ibid.*
[50] Benjamin GASTINEAU, *Les Fonctionnaires publiques,* scène I, *La Voix du Peuple*, 18 mars 1850, p. 8.

Le « vieux » Machine se met, quoiqu'involontairement, sur le même plan que le général ; et cela est insupportable pour un haut représentant de l'armée. C'est la raison pour laquelle le vieux soldat est condamné.

b) (Cinquième Tableau: SCENE II : L'EVEQUE ET LE VICAIRE).

De même, l'évêque interdit l'exercice du sacerdoce à son vicaire, trop spontané dans ses jugements : « Vicaire Sincère, vous ne faites plus partie du sacerdoce ». Voilà ce que dit le vicaire pour sa défense :

> Monseigneur, j'ai dit : « Ceux qui vivent dans l'opulence tandis que leurs frères qui n'ont pas la nourriture de leur corps, ceux qui rient tandis que leurs frères pleurent, ceux qui mettent la lumière sous le boisseau pour faire la nuit sur leurs mauvais desseins, ceux qui s'élèvent par des dignités au-dessus de leurs semblables, ceux-là ce sont des impies. […][51] ».

Ce genre de discours ne pouvait être accepté par un évêque, surtout quand le vicaire évoque « ceux qui s'élèvent par des dignités au-dessus de leurs semblables ».

c) (Cinquième Tableau : SCENE III : LOUIS-PHILIPPE À LA RECHERCHE D'UNE COURONNE). La scène concerne le roi Louis-Philippe qui, à la recherche de sa couronne, a affaire avec M. Egalité, personnage métaphorique qui défend les principes de la démocratie et de la liberté pour le peuple. La scène révèle une ironie sous-jacente contre le pouvoir politique, ridicule aux yeux du peuple. Le déséquilibre entre les deux personnages est déjà évident lorsque le souverain considère M. Egalité comme un sauvage, mais M. Egalité réagit : « Frère, nous sommes tous prêts […] Notre religion est la justice; nul ne saurait se dire envoyé ou choisi ; notre morale le Devoir ; notre prière, le Travail[52] ». L'ironie poignante contre la monarchie indique la nécessité d'une égalité des tâches au sein de la société. Cela va sans dire que Louis-Philippe ne retrouvera pas sa couronne, car la société, ses modèles et ses exigences ont radicalement changé. Il ne faut plus de monarchie, mais une République et surtout un consensus populaire sur lequel il est possible de se fonder et se concentrer afin de pouvoir changer les objectifs et les priorités morales et intellectuelles de la société.

[51] *Ibid*., scène II*, Ibid.,* Paris, 8 avril 1850, p. 8.
[52] *Ibid*., scène III*, Ibid.,* Paris, 15 avril, 1850, p. 8.

1.5 *La Misère*

(Sixième tableau : SCENE I : MARIE RENARD ET SES ENFANTS)

La scène, dramatique dans son ensemble, présente la situation de Marie, une jeune ouvrière, et de ses enfants vivant dans la misère. Son mari, Claude, d'après ce qu'elle dit à ses enfants, est exilé, parce que c'est un insurgé. L'arrivée soudaine de Claude qui a été amnistié, jette la femme et ses enfants dans un état passager de bonheur ; mais le propriétaire arrive, résolu à chasser Marie, Claude et leurs enfants de la pièce qu'ils avaient louée, avec tous les objets et les ustensiles dont ils avaient l'habitude de se servir. Claude et sa femme n'ont pas assez d'argent. Ils vivent avec leurs enfants dans la misère

Voilà la scène :

HUISSIER : - Une table
[…]
Trois chaises percées
CLAUDE (au propriétaire) : - Voyons monsieur Vautour, ayez pitié d'un pauvre diable, et prenez avec moi un arrangement à l'aimable
[…]
HUISSIER […] un berceau
MARIE, pleurant : - celui de mes enfants !
CLAUDE :- Je vous en conjure, monsieur Vautour. Accordez-moi un délai de trois mois. Vous serez intégralement payé[53].

Cette scène est tirée presque intégralement des contes contenus dans *Comment finissent les pauvres* (1849) et elle sera par ailleurs insérée dans les *Nouveaux Romans de Paris* (1868)

Ce qui caractérise cette version publiée dans *La Voix du Peuple* et qui est absente des autres versions est la présence du spectateur. Celui-ci agit en tant que personnage extérieur en donnant la garantie d'un regard objectif par rapport à ce qui se passe sur scène. Il joue alors la fonction du chœur grec et termine son discours en affirmant : « SPECTATEUR :- Votre famille a dû éprouver de grandes privation durant votre détention[54] ».

C'est une critique poignante et en même temps une provocation contre la hiérarchisation de la société, à savoir contre les propriétaires qui revendiquent leurs privilèges au détriment des pauvres.

Le spectateur/auteur participe donc directement à la pièce. Son rôle est celui de suggérer ce qui se passe dans la réalité : décrire les souffrances et les injustices subies par les pauvres gens. Le spectateur/auteur prend alors une fonction sociale importante et interprète le rôle de l'éducateur des pauvres pour les pousser à réagir contre les injustices et atteindre la liberté individuelle et collective par la lutte et la prise de conscience quotidiennes.

[53] Benjamin GASTINEAU, *La Misère,* Sixième Tableau, scène III, *La Voix du Peuple,* 13 mai 1850, p. 8.
[54] *Ibid.,* scène IV.

Avec ce regard extérieur, tout comme dans le théâtre européen du XX[e] siècle, par exemple chez Bertolt Brecht, le spectateur/auteur assure une vision objective et impartiale qui se transforme en une dénonciation sociale.

En 1850, Gastineau est nommé rédacteur en chef de *L'Ami du Peuple*. C'est là qu'il commence à faire paraître en feuilleton des textes littéraires dans des revues : c'est le cas de « Etude sociale » racontant l'histoire d'amoureux déçus, et de « Comment finissent les pauvres » narrant les mésaventures de Pierre Delatre, de sa femme et de leurs enfants. Ces deux textes avaient déjà paru, l'année précédente, sous le titre général de *Comment finissent les pauvres*[55]. Ils sont publiés en succession, sous forme d'articles, du 5 janvier au 25 février de 1850[56] dans les pages de *L'Ami du Peuple.*[57] ». Le journaliste et écrivain continue à y transposer quelques scènes de ses comédies qu'il avait déjà publiées des années auparavant dans les pages de *La Voix du Peuple*, comme si c'étaient des articles. La rubrique où ces scènes sont publiées s'intitule « Feuilleton de l'ami du peuple » et elle a pour sous-titre : « Comédie sociale. Scènes et dialogues politiques ».

[55] Dans *Les Veillées littéraires*, Paris, Bry l'aîné, 1849
[56] Précisément, la « *Loterie sociale* », fractionnée en articles de la même longueur, est publié les jours 5, 9, et 12 janvier ; « *Comment finissent les pauvres* », selon le même principe est publié 16, 19 et 26 janvier et 25 février.
[57] Ce journal, entre temps, a été refondé et dont le titre entier comprend : *Journal démocrate du Gers et des Hautes Pyrénées*.

2 Le début des années 1850 et *L'Ami du Peuple*

Le 30 avril 1850, dans un très long article[58], Gastineau prend la défense d'une femme attaquée et battue pour avoir maladroitement et involontairement blessé un enfant en cassant un pot. Il cite M. Louis Dayrem, procureur de la République, qui soutient l'innocence de la femme pendant le procès.

A travers ses articles, Gastineau suit l'exemple de Paul-Louis Courier qui avait dénoncé les injustices sociales dans ses pamphlets[59] et il devient le défenseur des opprimés.

Au fil du temps, les articles de Gastineau dans ce journal se révèlent de plus en plus engagés. En 1851 notre auteur commence à publier des articles politiques. Le 4 juin il écrit, sur un ton de reproche et presque de défi :

> Maquignons orléanistes, légitimistes, bonapartistes et par dessus tout révisionnistes, qui ne pouvez vous entendre pour le partage de la peau de l'ours républicain, sachez que le Peuple n'est la propriété d'aucun chef, et souvenez-vous que les hommes dont vous possédez les dépouilles comme d'un troupeau d'esclaves sont les enfants de la glorieuse France de 1793, de 1830 et 1848, et qu'ils pourront trouver, au besoin, l'héroïque énergie de leurs pères et de leurs frères pour chasser les vendeurs royalistes du temple républicain[60].

Dans deux longs articles, Gastineau expose la vision d'une « République universelle », ainsi que le « Manifeste du Comité central démocratique européen[61] » :

> Partout, partout les peuples se préparent à secouer énergiquement leurs chaines et à détruire l'horrible tyrannie des portes couronnes qui pèse sur eux depuis des siècles.
> En présence de cet inévitable conflit les peuples ont senti le besoin de se réunir dans la solidarité, comme ils ont toujours les mêmes intérêts. Un comité central démocratique européen, composé de proscrits de tous les pays, s'est formé à Londres. Il prêche la sainte croisade des nations opprimées par la tyrannie, l'union de tous les peuple dans la République Universelle[62] .

Nous lisons dans ces lignes un intérêt très poussé vis-à-vis de l'Europe, vis-à-vis d'un organisme qui aille au-delà des nations en ayant comme but de rassembler les hommes, les peuples et les

---

[58] Dans le supplément de *L'Ami du Peuple* (p. 5-6).
Ce même article comprenant le discours intégral de M. Dayrem est également publié à la même date dans *La Voix du Peuple,* 30 avril 1850, p. 1

[59] Paul-Louis COURIER, *Œuvres de P.-L. Courier,* Paris, Didot, 1857.
Plus tard, Gastineau écrira:
« Une voix détonna dans ce concert populaire, dans cette apothéose du soldat, celle de Paul Courier. […] Courier représentait l'opinion de la minorité honnête et instruite de la bourgeoisie et du peuple qui préférait au militarisme, au chauvinisme pur, le soldat-citoyen, un Marceau, un Carnot, un Foy, un Lafayette ».
(Benjamin GASTINEAU, « Types et caricatures français – Le Soldat », *Variétés, Le Globe,* 15 janvier 1868, p. 4.)

[60] Benjamin GASTINEAU, « Qui tondra le peuple ? », *L'Ami du Peuple,* 4 juin 1851, p. 1.

[61] En juillet 1850, Mazzini fonde à Londres le « Comité central démocratique européen », avec l'Allemand Ruge, le Polonais Darasz, et le Français Ledru-Rollin. [...] Première tentative d'organiser la gauche européenne au niveau international, ce comité voit le jour dans un climat de tensions et de rivalités au sein de la proscription londonienne.
(Anne-Claire IGNACE, « Giuseppe Mazzini et les démocrates français : débats et reclassements au lendemain du « printemps des peuples » », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 36 | 2008.
URL : http://rh19.revues.org/2672 ; DOI : 10.4000/rh19.2672)

[62] Benjamin GASTINEAU, « La République universelle », *L'Ami du Peuple, Cit.,* 17 aout 1851, p. 1.

civilisations. C'est là une idée très moderne indiquant la souveraineté de peuples différents comme un objectif commun pour le rayonnement parallèle et solidaire de différentes civilisations.
Vers la fin, cet article prend des tons prophétiques ; le même ton caractérise le deuxième article publié à la même date :

> L'heure de la délivrance approche : au dehors comme au dedans tout contribue à la hâter. Au dehors les nations sentent que désormais leur intérêt est étroitement lié au votre, que la Révolution ne triomphera définitivement que par l'explosion simultanée de tous les peuples et de leur solidarité fraternelle. Jamais, au dedans, implacable tyrannie n'aura plus efficacement contribué à retremper les esprits, à fortifier les âmes, à les pénétrer du saint amour de la liberté[63].

Différemment de sa position européiste, le peu de confiance que Gastineau montre vis-à-vis de l'Etat est due probablement en partie à l'empreinte anarchiste de Proudhon sur sa formation. Cependant, lorsqu'il lui sera offert d'occuper une place de premier plan à l'intérieur d'une institution correspondant à un projet politique important, notre auteur n'aura pas d'hésitation à l'accepter.

Gastineau insiste encore dans la célébration de la gloire, de la valeur morale et de la dignité du peuple, ainsi que sur l'importance des résolutions à prendre contre les conditions de misère et de pauvreté :

> En face de ces misères palpitantes, de ce sombre tableau de fortunes fortuites et imméritées, quelle mesure de salut va prendre le gouvernement, quelle ressource va-t-il mettre en jeu, que va-t-il faire ? […] L'Etat ne fera rien par cette raison majeure qu'il ne peut rien faire, parce qu'il aurait lui-même grand besoin qu'on vienne à son secours, parce qu'il est endetté et ne sait pas de quel côté se tourner ni à quel saint emprunter pour échapper à la banqueroute qui s'avance rapide et menaçante. […] Reste la charité privée[64].

La « charité privée », Gastineau le sait bien, pourrait essayer de résoudre des situations occasionnelles de nécessité, mais pour trouver une solution à la pauvreté et aux nécessités du peuple, il faut bien un projet politique qui se fonde sur une idée révolutionnaire, car : « la Révolution est la source de tous les progrès et de tous les bienfaits. C'est l'œuvre de l'émancipation morale de la race humaine [65] ».

Parfois ses avis tranchants sont de véritables propos politiques, comme le 12 septembre où Gastineau se prononce en faveur du suffrage universel : « Le suffrage universel jetterait par terre tous les représentants royalistes. [Il] amènerait le triomphe et le règne de la vile multitude[66] », ce qui serait la seule condition indispensable pour créer des conditions de bonheur et de justice parmi

[63] Benjamin GASTINEAU, « Manifeste du comité central démocratique européen », *Ibid.*
[64] Benjamin GASTINEAU, « Qui sauvera la France ? », *Ibid.,* 10 août, 1851, p. 1.
[65] Benjamin GASTINEAU, « La Révolution », *Ibid.,* 13 juillet 1851, p. 1.
[66] Benjamin GASTINEAU, « L'Apothicaire de l'Elysée », *Ibid.,* 12 septembre 1851, p. 1.
Juste avant la prise su pouvoir par Napoléon III, notre auteur esquisse une caricature poignante de la monarchie, ridicule ambitieuse, avide de richesses, mais incapable de gérer le pouvoir.

les hommes. Et encore le 28 septembre[67], Gastineau parle des « martyrs de la rédemption sociale » où il fait le point sur les victimes des intolérances ; le 22 octobre il écrit la « crise ministérielle continue[68]» et deux jours après, la «déroute du parti orléaniste[69] ». Enfin le 25 novembre il parle du projet de responsabilité du Président de la République, où il dénonce la gravité et la faiblesse de la situation politique française.

D'autres articles de Gastineau dans *L'Ami du Peuple* sont publiés en avril 1851. Le 23 avril, il y théorise le « gouvernement direct du peuple » et affirme : « Par la réalisation progressive du gouvernement direct du Peuple, l'homme n'est plus esclave de l'homme, le fétichisme monarchique est à jamais enterré, et le Peuple, la multitude ressuscite à la vie politique. Toutes les volontés individuelles se courbent devant la volonté générale[70] ». Le 30 avril dans l'article « Ce qui se passe en France en l'an de grâce 1851 », il demande s'il est possible de manifester son adhésion aux idées républicaines : « avons nous le droit d'être républicains sous la République ?[71] » ; et le 2 mai il expose les avantages du socialisme[72]. Deux jours après, en réitérant les mêmes principes, Gastineau s'adresse aux montagnards en disant :

> Le peuple ne tombera pas dans les pièges que lui tendent les royalistes. Il restera dans la légalité, dans la loi républicaine. Il se tiendra au port d'armes jusqu'au moment où la République et la Constitution seront violemment attaquées.
> Si cette heure arrive elle sonnera la dernière pour les cosaques et les sicaires de la royauté !
> Montagnards, vous vous montrerez dignes par votre attitude et votre vigilance, de l'héroïque énergie de nos pères de 92 et 93. Vous formerez le premier rempart de la République. UN MILLION D'HOMMES prêts à marcher pour la défense de la République et de la Constitution vous suivront sur la brèche ![73]

Le ton passionné et la verve inspirée de ces articles révèlent une attitude de défi, et d'opposition aux institutions. Son idée constante de refléter par son écriture les attentes et les désirs du peuple se retrouve dans ces articles, là où le peuple est ce qu'il appelle « la volonté générale », un groupe de plus en plus croissant d'hommes et de femmes qui marchent ensemble sur le chemin de la justice et de la liberté.

Bien certainement ces articles ne pouvaient pas plaire aux autorités. Et la police était bien heureuse de commencer à cette période la poursuite de leur auteur. Au cours des mêmes années,

---

[67] Benjamin GASTINEAU, « Les Martyrs de la rédemption sociale», *L'Ami du Peuple, Ibid.,* 28 septembre 1851, p. 1.
[68] Benjamin GASTINEAU, « La Crise ministérielle continue », *Ibid*., 22 octobre 1851, p. 1.
[69] Benjamin GASTINEAU, « La Déroute du parti orléaniste», *Ibid*., 24 octobre 1851, p. 1.
[70] Benjamin GASTINEAU, « La Révolution », *Ibid.,* 23 avril 1851, p.1.
Gastineau publie dans ce même numéro la scène V de *La Place publique* qu'il avait déjà publiée dans *La Voix du peuple* le 31 décembre de 1849.
[71] Benjamin GASTINEAU, « Ce qui se passe en France en l'an de grâce 1851», *Ibid.,* 30 avril 1851, p.1.
[72] Benjamin GASTINEAU, « Le Socialisme », *Ibid.,* 2 mai 1851, p.1.
[73] Benjamin GASTINEAU, « La Montagne au Peuple », *Ibid.,* 4 mai 1851, p.1.

Gastineau collabore également avec le *Journal des hommes libres* (*rédigé par une foule de gens qui ne le sont pas*)[74].

Voyons cependant, comment se développe par la suite l'activité journalistique de Benjamin Gastineau.

[74] Dans le seul exemplaire présent sous forme de microfilm à la Bibliothèque Nationale de France de avril 1849 (le numéro du journal est illisible) Gastineau publie « Le Démon de la pauvreté », qui venait de paraître cette même année dans *Comment finissent les pauvres.*

3 La deuxième phase du journalisme

De retour en France, après la seconde expérience algérienne, Gastineau prend la direction de *La Loire illustrée* en 1863[75].

La phase la plus mûre du journalisme de Gastineau, avant sa participation au *Combat* en 1871, repose sur une contemplation quasiment philosophique du savoir et de ses représentants : un savoir qui doit être une ressource et un investissement de l'esprit. Dans la mesure où Gastineau est rédacteur en chef de *La Loire illustrée*, il s'engage en faveur d'une décentralisation du patrimoine des connaissances. Il veut cependant tenir compte de la réalité provinciale. C'est dans ce contexte qu'il consacre un texte d'éloge à la mémoire de Balzac, génie tourangeau. Notre auteur écrit à cette occasion un long article qui sera inclus plus tard dans *Les Génies de la Liberté*. On y lit :

> Balzac a pris son lecteur par la main et sa lectrice par la flatterie ; il les a conduits dans les catacombes du cœur humain, mille fois plus noires que les catacombes romaines et que l'égout parisien ; ce Virgile de l'humaine comédie a montré aux Dantes qui l'ont suivi à travers les cercles infernaux, les comédies, drames, bouffonneries et tragédies joués par l'acteur caméléon aux mille masques.
> […]
> Grand analyste, profond psychologue, peintre à la manière flamande […] il a manqué [pourtant] à Balzac une bonne philosophie [76]».

Gastineau rapproche Balzac de Rabelais et célèbre ces deux écrivains tourangeaux comme « des précurseurs de l'avenir[77] ».

Afin de plaire à son public, Gastineau ressuscite également ses vieilles expériences vécues en Algérie et déjà transcrites, du moins en partie, dans ses *Femmes et mœurs d'Algérie.* :

> Ma vie s'écoulait tout entière dans ce doux *far niente*, dans cette oisiveté bien remplie de pays de zones torrides, où la respiration est à elle seule un énorme travail. Je passais de longues heures du jour accroupi et les jambes croisées en tailleur, le dos appuyé à un piquet de ma tente en me reportant par la pensée au temps où j'assistais au brillant spectacle de la civilisation[78].

Et, malgré cela, la transformation de notre écrivain en Arabe a du mal à s'accomplir. En effet :

> Je croyais naïvement que ma métamorphose de Français en Arabe était sérieusement faite et que j'en avais décidément fini avec la civilisation. Les jours, les mois se passaient sans que je m'en aperçusse en quelque sorte ; mais cet engourdissement moral de mon être ne dura pas. L'image de la patrie

[75] C'est dans ce journal qu'il publie entre le 15 novembre 1863 et le 17 février 1864, *La Belle Angevine,* sous la forme d'un feuilleton, l'histoire d'une jeune fille probablement liée à sa terre natale et dont on ne trouve aucune trace ailleurs, car elle n'a jamais été publiée chez un éditeur.
[76] Benjamin GASTINEAU, « Le Génie de Balzac », *La Loire illustrée,* aout 1863, p. 3-4.
[77] Benjamin GASTINEAU « Les Statues de Balzac et de Rabelais à Tours », *La Loire illustrée,* 11 octobre 1863, p. 7.
[78] « La réalité africaine nous montre une race placide, pétrifiée, calquée sur une pensée éternelle, orgueilleuse de son uniformité, de son ignorance, de sa croyance, de son austère simplicité. […] Les tueurs de bêtes féroces sont […] choyés et recherchés. Ce sont les penseurs et les artistes du pays. Leurs exploits passent de bouche en bouche ».
Benjamin GASTINEAU, « L'Amour de Lella Néfiza », in *Ibid*., 20 septembre 1863, p. 3 ; *Femmes et mœurs d'Algérie,* in *Ibid.,* p. 166.

> absente vint troubler mon imagination et lui apparut comme un irrésistible mirage. Pour apaiser cette douleur nostalgique, j'eus beau me dire que j'avais trouvé en Afrique la paix, la précieuse paix du cœur si vainement cherchée à travers les vicissitudes d'une existence parisienne ; rien n'y fit.
> C'était surtout le soir qu'un spleen mortel me terrassait sur mon tapis, à cette heure délicieuse où la brise vient ranimer la terre africaine torréfiée par les vapeurs du désert et relever les corolles desséchées des fleurs[79] .

Le rédacteur en chef, en s'adressant à un public plus large, a l'intention de faire de la *Loire illustrée* un journal ouvert aux nouveautés et à la solidarité. Ce quotidien devient pour lui une façon d'exposer ses idées sur la modernité. C'est en raison de cela qu'il publie un article ayant pour titre : « La Vapeur et Denis Papin ». Il s'agit d'un passage tiré d'un texte beaucoup plus vaste que Gastineau publie en 1863 dans le volume *Histoire des chemins de fer* et qu'il republiera plus tard dans *Les Génies de la science et de l'industrie*. En plus de la célébration du personnage de Papin, dans un style un peu emphatique, nous retrouvons dans cet article les idées de l'écrivain sur des exigences de renouvellement de la société.

> La vapeur est, après l'imprimerie, la découverte qui a le plus amélioré les conditions de la vie humaine […] la civilisation a enfin trouvé les ailes de fer et remplacé supérieurement les tristes ailes de cire de l'Icare antique. […][80].

La Loire illustrée est une plateforme de réflexion aussi bien que de diffusion de nouvelles idées: Gastineau voudrait que les gens se rencontrent et partagent un idéal commun. Il éclaircit ainsi sa position au sujet du journal qu'il dirige et il affirme vouloir donner à son journal une empreinte collective et démocratique et, en même temps, tenir « haut et ferme le drapeau de la décentralisation des intérêts intellectuels de la province[81] ».

Le débat est très varié. Voilà le début d'une lettre que lui adresse un lecteur très indigné : « Votre affaire me paraît grosse de menaces pour Paris. Il s'agit, c'est clair, d'une tentative de décentralisation littéraire : la Loire décentralise[82] ». La lettre continue sur le même ton : « Que va-t-il arriver ? Serons-nous envahis, à Paris, par la littérature de Tours, qui, jusqu'à présent, passait pour ne produire que des pruneaux [83]». En réalité cette lettre procède dans le sens d'une admiration pour le travail de Gastineau et son auteur espère qu'avec des contenus plus vastes, *La Loire illustrée* pourra s'adresser à un plus grand public et même lui réserver de temps en temps quelques colonnes dans ses pages. L'échange et la collaboration sont possibles dans les pages de ce journal. Quand l'un de ses collaborateurs se moque de ses origines, Gastineau répond :

---

[79] Benjamin GASTINEAU « L'Amour de Lella Néfiza », *Cit.,* septembre 1863, p. 3 ; *Femmes et mœurs d'Algérie, Cit.,* p. 166.
[80] Benjamin GASTINEAU, « La Vapeur et Denis Papin », *La Loire illustrée*, 25 octobre 1863, p. 1.
[81] *Ibid*., 20 septembre 1863, p. 6.
[82] Aug.-Marc BAYEUX, « A Benjamin Gastineau », *Ibid.,* 20 septembre 1863, p. 4-5.
[83] *Ibid*., p. 5.

> […] chaque classe a ses petitesses et ses monomanies ; bourgeois et nobles s'entendent très souvent aujourd'hui ; les uns pour se décrasser, les autres pour meubler leur caisses vides de billets de banque de belles dots des vilaines.
> […]
> Ce que nous devons attaquer ce ne sont pas les nobles, parmi lesquels il se trouve des individus très remarquables, très distingués, d'une intelligence et d'un cœur hors ligne ; nous devons nous élever seulement contre le préjugé de la noblesse, qui est faux au point de vue purement philosophique et rationnel.
> […]
> S'il n'y a pas de noblesse de sang rationnelle, existerait-il donc une autre distinction vraiment logique et durable ? […] La noblesse a été généreuse, expansive, amie des lettres et des arts, […] au dix-huitième siècle elle a ouvert ses salons à la philosophie et aux auteurs de l'Encyclopédie ? Eh bien ? là est la vraie noblesse. La *noblesse de l'idée* [84].

En raison de son attachement à la philosophie du XVIII[e] siècle, Gastineau considère la noblesse comme ayant encore un rôle dans la diffusion du savoir. Et cependant, il reconnaît qu'il s'agit d'une « *noblesse de l'idée* », d'une conception faisant appel à une âme noble disposée à consacrer ses forces et ses énergies pour un idéal de justice et de liberté. C'est dans ce sens que la noblesse de l'âme se penche du côté des pauvres et des besogneux ; c'est dans ce sens aussi qu'elle considère parfois le caractère authentique des fêtes paysannes :

> Tout rit, chante et aime, depuis un mois, sur les bords de la Loire, dans ses coteaux vignobles, au milieu desquels apparaissent les nez truculents des vendangeurs et les minois réjouis des vendangeuses.
> […]
> Ce sont les antiques fêtes de Bacchus, évhoé Bacché ! Que de galants mystères s'y passent ! que de rutilantes joies au milieu du clos Rabelais
> […]
> Ce qui a augmenté la joie des braves vignerons de la Loire pendant les vendanges d'octobre, c'est qu'ils ont récolté presque sur tous les points, en abondance, les grappes qui, pressurées, vont rendre un excellent vin. Il sera bon et il en aura longtemps. Allons, buvons une large lippée, dans la coupe de Gargantua[85].

Gastineau entame également une collaboration avec la presse étrangère et en particulier avec le journal espagnol *La Democracia* publié à Madrid, et dont le directeur, Emilio Castelán, lui est présenté par un de ses anciens compagnons de dissidence, refugié politique en Espagne, Hyppolyte Magen.

> Partie de Paris, ma correspondance, traduite littéralement en Espagnol, était intégralement publiée ; c'est donc avec une certaine volupté que ma prose, captive au rivage du Franc, s'émancipait et devenait libre au sein de la péninsule ibérique.
> Mais je ne me gênais en aucune façon pour traiter librement tous les sujets de la politique. Emilio Castelán et ses collaborateurs dépassaient encore de beaucoup mon expression.
> Rien de plus mâle, de plus vigoureux, de plus solide que leurs articles.

[84] Benjamin GASTINEAU, « De la noblesse – réponse », *Ibid.,* 4 octobre 1863, p. 2.
[85] Benjamin GASTINEAU, « Les Vendanges sur les bords de la Loire, en 1863 », *Ibid.,* 18 octobre 1863, p. 4.

> Chaque jour ils rappelaient à l'Espagne ses pages glorieuses, et, les comparant aux hontes du règne d'Isabelle et de ses ministres, ils invitaient leurs compatriotes à se séparer d'un gouvernement jésuite et fangeux, servi par d'ignobles fonctionnaires[86].

Malheureusement il nous a été impossible de trouver une seule copie de *La Democracia* dans les bibliothèques. Et cependant nous pensons qu'il est fort probable que la collaboration de Gastineau avec ce journal constitue l'anneau d'une chaîne qui relie son activité de rédacteur en chef au *Guetteur de Saint-Quentin* avec son engagement politique au *Combat* de Félix Pyat.

Malgré les quelques visites en Espagne et en province, le centre névralgique de la vie et de l'activité incessante du journaliste reste Paris. Il est fort probable que Gastineau ait consulté quelques textes qui, dès la fin du XVIII^{e} siècle, donnaient un aperçu historique et social de la capitale. C'est le cas par exemple de l'œuvre de Mercier, *Tableau de Paris* (1783)[87], et des *Promenades nocturnes* de Restif de la Bretonne[88]. Gastineau décrit de façon réaliste Paris et ses multiples facettes.

[86] Benjamin GASTINEAU *Les Victimes d'Isabelle II la catholique*, Paris, Armand Le Chevalier, 1868, p. 3-4.
[87] Louis-Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1783.
[88] RESTIF DE LA BRETONNE, *Les Nuits de Paris,* Paris, 1788.

II Les facettes multiples de la capitale et de ses habitants

Au début de la partie consacrée au « flâneur », dans son grand essai *Paris Capitale du XIX^e siècle*, Walter Benjamin évoque « la rue [qui] conduit celui qui flâne vers un temps révolu […] Ses pas éveillent un écho étonnant dans l'asphalte sur lequel il marche[89] ».

Notre écrivain consacre à cette ville au moins cinq textes assez brefs, au caractère journalistique, publiés sur deux ans[90]. Nous pourrions affirmer avec Pierre-Jean Dufief qu'il s'agit là de « représentations métaphoriques de Paris[91] », quoique pas fondées sur la symbolique d'éléments naturels, mais plutôt sur les comportements et les vices des Parisiens.

En présentant les traits de la capitale, Gastineau analyse les comportements des parisiens qu'il compare dans un texte successif aux gens de province[92]. Il a plutôt tendance à considérer ces comportements à la lumière de ses convictions morales. Il mène ainsi une enquête en essayant d'ôter les masques occasionnels que les gens ont l'habitude de chausser régulièrement dans leurs conversations et dans leurs relations sociales: il analyse en même temps l'authenticité des mentalités et l'authenticité de la ville.

Les deux premiers textes, *Paris en noir* et *Paris en rose,* esquissent des problématiques plutôt sociologiques. Le premier, qui traite de la mort, des cimetières, avait déjà été publié en volume, en 1854, sous le titre *Le Père Lachaise.* Le second, *Paris en rose,* avait déjà paru d'abord sous le titre *Le Carnaval* (1855), avec des variations, ensuite est publié, en 1862, sous le titre *Histoire de la folie humaine. Le Carnaval ancien et moderne.* Il s'agit donc de deux essais qui concernent les comportements quotidiens des parisiens.

[89] Walter BENJAMIN, *Paris capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages,* Paris, Éditions du Cerf, 1993, p. 434.
[90] *Paris en noir* (1865) ; *Paris en rose* (1866) ; *Paris, roman* (1866) ; *Paris charlatan* (1866) ; *Paris religieux* (1866).
[91] Pierre-Jean DUFIEF, *Paris dans le roman du XIX^e siècle,* Paris, Hatier, 1994, p. 76
[92] Benjamin GASTINEAU, *La Vie politique et le journalisme en province,* (1869).

1 *Paris en noir* et *Paris en rose*

La mort est au centre de ces deux essais : d'une part elle est conjurée ; d'autre part elle est ritualisée.

> Paris en noir ; la grande ville à la gaieté traditionnelle, à l'esprit quand même, a vu passer dans son ciel le spectre noir du choléra et sent venir avec la chute des feuilles les rafales de l'hiver. […] depuis les premiers jours de novembre, les trois cimetières de Paris offrent un spectacle féerique. Toutes les chapelles sont illuminées, les fleurs, les dentelles, les couronnes couvrent les cippes, les sarcophages, les vases cinéraires ; on dirait que la ville des morts est en fête[93].

Il s'agit d'une fête aux traits macabres concernant la destruction physique d'êtres humains. Mais malgré tout, contrairement aux cimetières hideux des églises, Gastineau affirme : « Vous vous laisseriez volontiers abuser par l'agréable perspective que présentent les tombeaux-villas du Père-Lachaise, s'échelonnant d'une manière théâtrale[94] ». Il s'agit bien certainement de la scène théâtrale de la mort, mais, l'auteur affirme que, bien que tout homme soit mortel et son corps se réduise en cendres, « de la naissance à la mort il y a de la marge, et je peux remplir cette marge de bonnes ou de mauvaises actions, d'héroïsme ou de lâcheté. Je peux être un esclave, un philosophe, un jésuite ou un homme libre, à mon choix. Je puis, à l'exemple de ces grands aïeux de la France, faire de ma poussière un holocauste à l'asservissement, à l'esprit des ténèbres, ou la vouer au progrès, à la liberté[95] ». Le « théâtre » du Père Lachaise devient alors le lieu de l'accomplissement de toute une vie ; de l'acheminement de l'existence humaine et des choix qu'on aura pris ou qu'on aura décidé de ne pas prendre. Et c'est comme si, en sourdine, dans toute autre situation, notre auteur prononçait, en les adaptant, des paroles que Jean-Paul Sartre prononcera environ quatre-vingts ans après :

> Ce que le théâtre peut montrer de plus émouvant est [l'aboutissement du] choix, [de] la libre décision qui engage toute une morale et toute une vie…Et pour que la décision soit profondément humaine, pour qu'elle mette en jeu la totalité de l'homme, à chaque fois il faut poser sur la scène des situations-limites, c'est-à-dire qui présentent des situations dont la mort est l'un des termes[96].

Gastineau n'a pas de doutes à ce propos. Le cimetière du Père Lachaise serait alors à son avis le lieu de l'aboutissement des décisions et des choix qu'on aura faits tout le long de son existence.

Après cette longue introduction, Gastineau se consacre à la description d'une galerie de tombeaux où il esquisse des réflexions élogieuses au sujet des personnages de la culture qu'il aime le plus et qui y sont enterrés. C'est le cas de Molière, de Lamarck, de Arago. Gastineau considère le

[93] Benjamin GASTINEAU*, Paris en noir*, Paris, Dentu, 1865, p. 1.
[94] *Ibid*., p. 2. (Benjamin GASTINEAU, *Le Père Lachaise,* Paris, Havard, 1854*)*, p. 18).
[95] *Ibid.,* p. 2.
[96] Jean-Paul SARTRE, *Le Théâtre de situations*, Paris, Gallimard/folio, 1992, p. 20.

cimetière du Père Lachaise, aussi bien comme un théâtre que comme un lieu de pèlerinage et de dévotion.

Le deuxième essai, *Paris en rose,* relatif au Carnaval, souligne un problème social. De tout temps, les hommes ont obéi en esclaves à la tyrannie des conventions. Il est ainsi convenu que le jour de l'an, il faut être gai, souriant, endimanché, généreux, en étrennes de tout genre. C'est donc la société qui impose aux pauvres les moments où il faut faire la fête, pour qu'ils oublient les vrais problèmes qui les accablent chaque jour, pour qu'ils déchainent leurs pulsions, leurs passions dans la mascarade. De plus : « la société a été habile en imposant à ses pions l'amour du déguisement et l'horreur du nu. Le nu…la vérité… quel scandale ! Quelle impiété ! Quelle immoralité ![97] ».

La vérité est mise à nu pas le recours à l'ironie, mais sa manifestation est réglementée, donc contrôlée par le pouvoir.

L'auteur insiste :

> Avec des chiffons de velours, soie ou de dentelle, la mode sait transformer un magot en Adonis, un rachitique en Hercule, une nymphe bossue et cagneuse en femme droite et bien alignée. Une fois mariés, le masque tombe. Mais le oui décisif est prononcé par devant M. le maire, et vous vous trouvez éternellement liés par les douces chaines de l'hyménée. Depuis le jour où Adam et Eve débutèrent par la feuille de vigne, que de costumes divers, que de travestissements, que d'oripeaux, que de masques![98]

Le masque serait donc un instrument de contrôle. Si le Carnaval est un moyen pour cacher la vérité par le recours au masque, il est vrai aussi, que :

> Les extravagances et les folies du carnaval attestent un spleen, un vide, un abîme incommensurable, dans le cœur humain. Comme toutes les débauches le carnaval vient de la privation, du malaise. L'histoire en main, nous avons la preuve que les peuples, les plus corrompus et les plus asservis se sont donnés corps et âme aux mascarades qui leur ont ravi leur dignité et leur indépendance[99].

C'est l'aspiration à la liberté qui revient constamment. Même quand il semblerait que les gens s'amusent, Gastineau moralisateur prévient ses lecteurs qu'il s'agit d'une duperie de la part du pouvoir politique et religieux qui veut faire croire au peuple qu'il a gagné sa liberté, la liberté de fêter et de s'amuser librement alors que cette forme d'amusement n'est en réalité qu'une forme de contrôle et d'assujettissement exercé sur la population. Et tout de même – affirme-t-il – le Carnaval n'a plus de sens à l'époque contemporaine, car la société est en train de prêter attention aux exigences du peuple.

[97] Benjamin GASTINEAU, *Paris en rose*, *Cit.*, p. 1 ; in (Benjamin GASTINEAU, *Ibid,* p. 6-7).
[98] *Ibid.,* in *Ibid.,* p. 6.
[99] Benjamin GASTINEAU, *Histoire de la folie humaine, Ibid*., p. 104-105.

2 *Paris Charlatan*

Gastineau déclare ouvertement :

> Il y a des charlatans de tout genre, de toute profession, charlatans de la science, de l'art, de la littérature, de l'industrie, de la politique.
> Le charlatanisme s'est glissé partout à Paris, et les Barnums du macadam sont loin d'avoir encore vidé les tours de leurs sacs.
> […]
> Génie, talent, caractère, vertu, principe, art libre, convictions, enthousiasmes, toutes choses parfaitement inutiles que le charlatanisme parisien a avantageusement remplacées par la blague, le puff et le truc, jusqu'à faire de la littérature, destinée à élever l'âme d'un peuple, le niveau moral d'une nation, un moyen d'abrutissement et de dégradation[100].

Il s'agit, en réalité :

> [D'] individus sans vergogne, sans talent, sans dignité, des saltimbanques qui fertilisent l'équivoque, la blague, le boniment, des banquistes qui biseautent leurs professions de foi, falsifient leurs denrées, leurs actes de sociétés, leur politique, leur morale et leur langage, magnétisent la foule avec des arts assurés de charlatans domptant des lions en carton, spiritisent, davenportisent *montent* des affaires, créent des sociétés en commandite, rédigent des journaux à la Pangloss, en trouvant que tout est pour le mieux dans le meilleur des temps possibles[101].

Il faut se rendre compte de la nature différente des charlatans qui peuplent la capitale. L'écrivain les distingue en deux catégories et appelle les premiers « les faiseurs » :

> Qu'est-ce qu'un faiseur ? un « réaliste » en toutes choses, un être qui a substitué le « procédé », le savoir-faire, la comédie, l'habileté, une profonde entente des « trucs » à la vérité des sentiments, à la conscience, à la conviction, au talent, à l'honnêteté !
> […]
> Après s'être […] couronné d'infamies […] après avoir abaissé l'humanité à sa taille et fait défiler les parodies des nobles choses dans ses périodes le faiseur triomphe à la manière antique. Pour lui le nombre et le succès sont des arguments sans réplique ; voilà toute la force de ses étranges raisonnements. Mais que prouvent-ils contre le talent, contre la conscience, contre la véritable grandeur ? Absolument rien. […] La troupe des faiseurs a grossi et grossit sans cesse, grâce aux oscillations de notre temps qui n'a pas encore trouvé son assiette morale. Mais dès qu'il aura fixé ses idées générales et ses sentiments, il rejettera les batteurs d'estrade de la politique, de la morale, des arts et de l'industrie : les faiseurs de tout genre disparaitront comme disparaissent les ombres de la nuit au lever de l'aurore[102].

Voilà les caractéristiques de la deuxième catégorie que Gastineau dénomme les « avilisseurs » :

> L'avilisseur croît en proportion mathématique de la misère, et comme la misère monte toujours […]
> Il existe pourtant des individus qui prennent un plaisir infini, une jouissance incalculable à avilir leurs semblables, à les coucher par terre, pour s'en exhausser comme d'un piédestal. Dans toute classe de la société, dans toutes les positions, il y a des avilisseurs. Jusqu'à ce que la misère soit anéantie, jusqu'à ce que l'homme soit délivré des chaînes de la femme et la femme des chaînes de l'homme, l'avilissement trônera magnifique. Pourtant, l'excès du mal amènera le bien. Les créatures seront un jour tellement dégoûtées de leur bassesse, de leur avilissement, qu'elles arboreront avec enthousiasme l'étendard de l'égalité. Egalité est synonyme de dignité. A ce moment seulement, un homme n'aura

[100] Benjamin GASTINEAU, *Paris charlatan*, Paris, Mazereau, 1866, p. 1.
[101] *Ibid.*
[102] *Ibid.,* p. 3.

> plus le droit de disposer de la conscience, de la vie d'un autre homme ou de celle d'une femme. Bonheur et dignité uniront toutes les mains et tous les cœurs. Ainsi soit-il[103].

Ces charlatans ont trouvé à Paris un terrain fertile pour mettre en acte et diffuser leurs duperies. L'auteur en explique ainsi la raison :

> Il y a une raison toute simple qui explique le succès du charlatanisme à Paris ; c'est que jamais les hommes ne se sont moins donnés la peine de penser d'agir par eux-mêmes. Ils suivent des opinions toutes faites, des sentiments cotés à la bourse, des idées préparées au collège ou à l'Eglise, des modes, des entrainements et, une fois dans le courant, ils vont comme le fétu de paille où le tourbillon les emporte. Aussi le paysan du Danube (supposez que ce soit moi), ne sait plus s'il rêve ou s'il est bien éveillé, quand il voit tant de savants ignorants, tant de littérateurs imbéciles, tant de coteries d'admiration mutuelle, tant de grands hommes et de jolies femmes en pain de sucre qui fondent au soleil du regard et de l'examen. Il est temps, je crois, d'imiter les chrétiens d'autrefois et de briser les idoles creuses de notre temps. Allons, mes compagnons. Aidez-moi, et les importantes nullités, les plâtres qui encombrent les rues de Paris, rendront bientôt la circulation plus libre et l'air plus respirable[104].

Les premières victimes de la ruse des charlatans ce sont les provinciaux qui arrivent à Paris et que notre auteur décrit ainsi:

> Ils prennent le chemin de fer ! Ils partent un beau jour de leur province, la tète frisée et farcie d'illusions, le cœur plein de rêves et de désirs, le gousset garni de ducats fournis par la prévoyante bourse de la bonne mère, avec une malle pleine d'habits, de douzaines de chemises, de bas et de mouchoirs, les sévères recommandations du père, les tendres baisers de la mère, les adieux répétés du frère, de la sœur, de la vieille servante qui pleure ; puis ils débarquent par le train direct dans la capitale du monde civilisé, dans la Babylone moderne, à Paris.
> Paris ! Parnasse de leurs rimes, paradis de leurs rêves, but de leurs efforts ; Paris ! qui leur fait briser tant de lances au foyer domestique ; Paris ! l'amour, le bruit, le mouvement, la foule, la volupté, l'Asphasie, le spectacle, les folies, Paris ! L'idéal de tous les jeunes gens de province.
> […]
> La vapeur ne l'emporte pas assez vite de ce gouffre qui a dévoré la meilleure partie de sa vie, ses illusions, ses bourgeons, ses vertes pousses, les premiers baisers où l'on met son âme[105].

Gastineau exhorte les Parisiens à initier les gens de province à ouvrir leur esprit aux nouveautés.

> A vous Parisiens d'élargir le cœur et d'élever la pensée de la province, à vous de l'initier aux grands sentiments […] Parisiens expulsés de Paris […] constituez aux divers points de la France des foyers de chaleur et de lumière, groupez les minorités intelligentes et actives des départements […] organisez des groupes, allumez des phares et des soleils partout[106].

[103] *Ibid.*
[104] *Ibid.*
[105] *Ibid.*, p. 2.
[106] *Ibid.,* p. 2.

3 *Paris roman* et *Paris religieux*

Quant à *Paris roman,* il s'agit d'un ensemble de textes qui est publié la même année sous le titre *Les Petits romans de Paris.*

Enfin, *Paris religieux* renvoie aux sentiments religieux des Parisiens et rentre dans un discours plus approfondi que nous allons traiter dans la partie de notre travail consacrée à la « femme et la religion ».

L'auteur s'acharne contre les habitudes et le mœurs religieuses des Parisiens visant aux apparences et non pas à l'authenticité du message chrétien.

Ces essais sont publiés par l'auteur dans la période la plus fleurissante de sa production philosophique et littéraire. En l'espace de deux ans, en effet, Gastineau publie treize textes, philosophiques et littéraires. Entre 1865 et 1866 paraissent les œuvres suivantes : *Les Génies de la Liberté*[107], *Les Socialistes, Proudhon, sa vie et son œuvre*[108], *P.J. PROUDHON. Discours prononcés sur sa tombe*[109], *La Dévote*[110], *Le Carnaval*[111], *Les Femmes de Jules César*[112], *Les Drames du mariage*[113], *Paris en noir*[114], *Paris en rose*[115], *Paris-roman*[116], *Les Petits romans de Paris*[117], *Paris charlatan*[118], *Paris religieux par Voltaire et Benjamin Gastineau,* [119]. Une de ces œuvres (*Le Carnaval*) est la nouvelle publication d'un texte déjà paru en 1855 et en 1862. *Les Femmes de Jules César* est un raccourci d'un autre essai publié deux ans auparavant[120]. En revanche, *Les Drames du mariage* consiste dans l'adaptation d'un roman feuilleton déjà paru des années auparavant[121]. Quant à *P.J.PROUDHON. Discours prononcés sur sa tombe*, il s'agit d'un essai à la mémoire de son vieil ami et compagnon. Les autres textes révèlent un éventail d'intérêts variés qui vont de la condamnation des pratiques des individus en matière de religion (*La Dévote*, *Paris religieux par Voltaire et Benjamin Gastineau*) à l'évaluation positive des qualités intellectuelles des « génies de la liberté ».

[107] Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven, 1865.
[108] Paris, Dentu, 1865.
[109] Paris, Dentu, 1865.
[110] Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven, 1865.
[111] Paris, Havard, 1865.
[112] Paris, Tous les libraires, 1865.
[113] Paris, Tous les libraires, 1865.
[114] Paris, Dentu, 1865.
[115] Paris, Librairie internationale, 1866.
[116] Paris, Librairie Internationale, 1866.
[117] Paris, Tous les libraires, 1866.
[118] Paris, Mazereau, 1866.
[119] Paris, Lacroix, 1866.
[120] Il s'agit là de *Les Femmes des Césars,* Paris, Tous les libraires, 1863.
[121] Il s'agit là du *Règne de Satan*, Paris, Les Veillées littéraires, 1849.

Au cours de ces années Gastineau a acquis une expérience remarquable dans le domaine du journalisme politique et dans la littérature populaire. Son engagement lui a causé la fermeture des journaux dont il était le rédacteur en chef[122], ainsi que deux périodes d'exil en Algérie. Avant 1868, l'auteur écrit d'autres textes, mais, comme Mayer le souligne, la vie de Gastineau est caractérisée à cette époque par une série de complications :

> Sa carrière fut ensuite jalonnée de quelques condamnations. Le 13 juillet 1866, à Paris, devant la 6e chambre : un mois de prison et 400 F d'amende pour avoir publié sans autorisation en cautionnant un périodique traitant de questions politiques ; le 17 juillet 1869, à Saint-Etienne : dix jours de prison et 400 F d'amende pour complicité d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement ; il fut amnistié en 1869 lors de la fête de l'empereur. Il dirigea la même année la *Sentinelle populaire*[123].

Malgré ces nombreuses difficultés, la vie de Gastineau aura bien encore des moments intenses d'activité et d'engagement, surtout à partir de son entrée au *Combat* de Félix Pyat en 1870 et à sa participation à la Commune de Paris.

[122] *L'Ami du Peuple, Le National de l'Ouest* et ensuite *Le Guetteur de Saint-Quentin.*
[123] Philippe MAYER, « Benjamin Gastineau », in *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier, Jean MAITRON* (éd)., *Cit.,* p. 140-141.

III L'engagement et la lutte d'un bourgeois, socialiste et révolutionnaire

Normalement en France on fait remonter l'engagement des intellectuels dans la vie politique et même le mot « intellectuel » au sens moderne du terme à l' « Affaire Dreyfus ». C'est en effet à l'occasion du célèbre article d'Emile Zola, paru dans *L'Aurore* en 1898, que des intellectuels se regroupent pour s'engager en faveur de la cause dreyfusarde. Et pourtant, Christophe Charle nous suggère[124] qu'à partir de 1848, des journalistes (mais également des écrivains et des artistes) militants se lancent dans la nouvelle aventure d' un engagement qui est à la fois politique et intellectuel et qui s'adresse à un nouveau public en attente de nouvelles perspectives pour l'avenir. Ce double engagement politique et intellectuel est important dans le cas de notre auteur, dans la mesure où les deux rôles sont strictement liés.

Dès ses débuts, Gastineau soutient les idées socialistes et révolutionnaires, en adhérant à l'esprit de révolte et de liberté que l'on respirait en 1848 dans les rédactions de *La Voix du Peuple* et de *La Vraie République*. Il se situe, au tout début, proche des Saint-Simoniens dont il partage l'attraction vers le progrès : un progrès qui, dans son optique, devrait être utile, à la portée de tous. Les positions de Gastineau, tournant le dos à l'utopisme de Cabet, se situent davantage vers une adhésion à la société réelle et aux exigences du peuple. A ce propos, Gastineau partage, du moins en partie, les opinions économiques de Proudhon ; de plus, il critique âprement non pas la religion en tant que telle, mais la déformation de son message mise en œuvre par l'Eglise romaine et se rapproche des idées de Fourier, surtout au sujet de la morale. En 1848, il croit dans la réalisation de la Révolution; ensuite il essaie de la réaliser à travers son action inlassable de journaliste engagé. Et enfin, au moment de la Commune de Paris, Gastineau partage avec Proudhon l'idée de la solidarité et de la fraternité entre les peuples :

> Deux nations sont séparées par un bras de mer ou une chaine de montagnes. Elles sont respectivement libres, tant qu'elles ne communiquent point entre elles, mais elles sont pauvres ; c'est de la simple liberté : elles seront plus libres et riches si elles échangent leurs produits […]La liberté croit comme la force par l'union. […] Deux travailleurs qui échangent leurs produits sans autrement s'associer sont plus libres que s'ils ne les échangeaient pas ; ils le deviendront davantage encore, si, au lieu de l'échange en nature, ils adoptent, d'accord avec un grand nombre d'autres producteurs, un signe commun de circulation tel que la monnaie. Leur liberté croît à mesure non pas qu'ils s'associent ; mais qu'ils font une permutation de leurs services : c'est encore une fois ce que j'appelle tour à tour liberté simple et liberté composée[125].

[124] Christophe CHARLE, *Discordance des temps, Cit.,* p.129.
[125] Pierre-Joseph PROUDHON, « La liberté et la raison », Confessions, p. 249-250. *Justice et Liberté,* Paris, Puf, 1962, p. 89.

Notre auteur envisage l'existence d'un monde allant au delà des frontières des nations : c'est là l'aspiration à un esprit européen qui devance de presque un siècle les résolutions politiques économiques et culturelles de l'Europe de nos jours.

La position de Gastineau se situe entre celles de Saint-Simon et de Fourier d'une part et, d'autre part, de celles de Marx et d'Engels. Les premiers considéraient que le peuple n'avait aucune initiative historique et ne constituait aucun mouvement politique indépendant. Les seconds voient, par contre, dans le peuple, l'unique force indispensable pour une transformation radicale de la société. Gastineau est convaincu qu'il faut réaliser cette transformation pour améliorer la condition de la société tout entière. Il faudra refaire une révolution qui soit politique, mais qui se fonde sur une base éducative en ayant recours aux forces intellectuelles qui ont interprété l'esprit de liberté[126].

Gastineau consacre une œuvre élogieuse en l'honneur de son ami Proudhon lors de son décès. Il commence par ces mots : « Avant de mourir P.- J. Proudhon a enterré la vieille économie et la vieille synthèse politique ; il a meublé la cervelle populaire de saines doctrines et nourri de sa forte moelle deux générations. Il a ruiné en théorie la tyrannie séculaire du capital[127] ». Gastineau continue :

> Avec sa fière devise : *En avant !* Proudhon ne se préoccupait ni des cadavres ni des ruines sur lesquels il marchait. C'était le grand démolisseur du dix-neuvième siècle : religion, capital, gouvernement, tout a passé au fil de son impitoyable dialectique. Malheureusement, dans l'ardeur de la lutte, il eut le malheur de Diomède, il blessa la divinité. Méprisant la politique en principe et surtout la politique contemporaine, Proudhon qualifia sévèrement, trop sévèrement peut-être, les hommes politiques. Mais en 1848 ceux qui étaient au pouvoir ouvrirent le feu contre lui. Dépourvus, pour la plupart, d'esprit d'initiative, de ressort et d'élan, ils ne surent pas accueillir l'homme puissant qui venait devenir le sphinx, populariser les grandes idées de crédit gratuit, de mutualisme, condamner la fausse richesse et faire jaillir les véritables sources de la prospérité en enseignant comment une société doit s'administrer et se mouvoir dans les différentes sphères de ses besoins et de ses droits[128].

Gastineau savait bien que son ami Proudhon, issu du peuple, avait compris que le peuple demandait la fin de la misère. Seules de nouvelles lois économiques auraient pu résoudre le déséquilibre social :

> Débarrasser la société du parasitisme qui la ronge et du prolétariat qui l'appauvrit, en organisant le crédit gratuit, la commandite du travail, d'où découle nécessairement la suppression du capitaliste, du bancocrate, de l'usurier, de l'oisif, de l'homme qui consomme sans produire .
> N'obéir qu'aux prescriptions de la conscience et de la raison, au principe de la justice, au sentiment impérissable du droit dans tous les cours, ce qui conduit à la négation de tout culte extérieur**.**
> Enfin congédier les mangeurs de budgets, les charlatans politiques qui depuis les premiers temps de l'histoire font la même roue et les professions de foi devant les peuples mystifiés ; réaliser la

[126] Cf. Antoine de BAECQUE, Françoise MELONIO, *Lumières et liberté,* Paris, Seuil, 2005.
[127] Benjamin GASTINEAU, *P.-J. Proudhon, sa vie et son œuvre*, Paris, Dentu, 1865, p. 5.
Gastineau insère le même texte au sujet de Proudhon plus tard, dans l'essai qu'il consacre toujours en 1865 aux « Génies de la Liberté ».
Benjamin GASTINEAU, *Les Génies de la Liberté*, Paris, Librairie internationale, 1865, p 137-138.
[128] Benjamin GASTINEAU, *P.*-J. *Proudhon, sa vie et son œuvre, Cit*., p. 6. ; *Les Génies de la Liberté*, *Ibid.,* p.138-139.

> suppression du gouvernement par l'élection de simples administrateurs, de délégués révocables et responsables, chargés de rendre au peuple sa liberté et sa force[129].

Les théories socialistes de Proudhon penchent plutôt du côté de l'anarchie. Gastineau n'interprète positivement que les deux premiers points de Proudhon et il ajoute : « Sans la politique qui est le dynamisme du progrès, de l'idée en voie d'incarnation humaine, comment réalisera-t-on la théorie, comment atteindra-t-on le but, à moins qu'on y soit porté tout à coup ? [130]». Il se considère un disciple de Proudhon, il en admire les propos très pratiques, ainsi que l'organisation de *La Voix du Peuple.* Le socialisme « à la Proudhon » a été en réalité pour Gastineau comme une école de vie lors de son arrivée dans la capitale et de son entrée dans la rédaction d'un journal parisien. Il termine son essai en affirmant qu' « Un jour les peuples délivrés de la superstition, de la misère et des l'oppression qui les étreignent et les accablent aujourd'hui, s'écrieront dans un élan de reconnaissance : Proudhon est mort, vive notre libérateur, VIVE PROUDHON ![131] »

[129] Benjamin GASTINEAU, *P.-J. Proudhon, sa vie et son œuvre, Ibid.*, p.7-8 ; *Ibid.,* p. 139-140.
[130] Benjamin GASTINEAU, *Ibid.*, p. 9 ; *Ibid.,* p. 141.
[131] Benjamin GASTINEAU*, Ibid.,* p. 27 ; *Ibid.,* p. 156.

1 Condamnations et mépris

A partir de1848, Benjamin commence à avoir des ennuis avec la justice et en particulier avec la Police de Paris. A ce propos, dans l'ouvrage dirigé par Jean Maitron nous lisons :

> Benjamin Gastineau fut poursuivi en 1848 pour avoir collaboré à L*a Vraie République* de Thoré et à *La Voix du Peuple* de Proudhon. ; il fut acquitté. Nouveau procès, à Auch cette fois, nouvel acquittement, à propos du *National d'Ouest* et de l'*Ami du Peuple*, journal du Gers. Mais après une condamnation à 500F d'amende le 21 avril 1852, par la cour d'appel d'Angers, pour contravention à la loi sur la presse, les commissions mixtes le déportèrent en Algérie. Il revint en 1858 travailler comme rédacteur en chef au *Guetteur de Saint-Quentin* (Aisne)[132].

Dans son *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier,* Maitron continue à énumérer la liste des condamnations contre Benjamin Gastineau :

> Il fut arrêté après l'attentat d'Orsini contre l'empereur, le 14 janvier 1858. Son journal fur supprimé par arrêt de la cour d'Amiens, parce que, dit le préfet de l'Aisne, « il excitait la classe ouvrière contre l'ordre des choses établi »[133].
> Gastineau fut transporté (déporté) par la suite[134]. Il fut gracié en 1859.
> Sa carrière fut jalonnée de quelques condamnations. Le 13 juillet 1866, à Paris, devant la 6e chambre : un mois de prison et 400 f d'amende pour avoir publié sans autorisation ni cautionnement un périodique traitant de questions politiques ; le 17 juillet à Saint-Etienne : dix jours de prison et 400 f d'amende pour complicité d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, il fut amnistié en 1869 lors de la fête de l'empereur[135].

En 1852, Gastineau a été déporté à la suite de l'approbation du projet de loi sur la déportation présenté en 1849 par le ministre de la justice M. Rouher. Ce projet contenait deux dispositions principales, la déportation simple dans l'île de Pamanzi et les Marquises, et la déportation avec de la détention dans une enceinte fortifiée : la citadelle de Zaoudzi, près de l'île Mayotte. La commission nommée par l'Assemblée avait adopté ce projet et avait mis en œuvre l'emprisonnement avec l'exil. Elle avait remplacé cependant l'île de Noukahiva à l'île de Pamanzi et la forteresse de Vaïthau, îles Marquises, à la citadelle de Zaoudzi.

Mais avant de considérer l'expérience de Benjamin Gastineau, jetons un coup d'œil sur les conditions des condamnés décrites par Victor Hugo.

---

[132] Philippe MAYER, *Cit.*
[133] *Rapport au Ministre de l'Intérieur du 10 juillet 1858 pour le 2e trimestre de cette année*. (Archives Départementales d'Aisne, in *Ibid.* p. 140).
[134] *Rapport du sous-Préfet de Saint-Quentin au Préfet de l'Aisne du 6 janvier 1859 pour le 4e trimestre 1858* (Archives Départementales de l'Aisne, in *Ibid.* p. 140).
[135] Philippe MAYER, *Ibid.*

1.1 Les conditions de vie des condamnés dans quelques pages de Victor Hugo

Parmi les voix qui s'étaient opposées à ce projet, celle de Victor Hugo nous paraît exprimer de manière claire et efficace la gravité des conditions de vie des condamnés :

> Ce vaincu, ce proscrit, ce condamné de la fortune, cet homme politique détruit, cet homme populaire terrassé, vous voulez l'enfermer! Vous voulez faire cette chose sans nom qu'aucune législation n'a encore faite ! joindre aux tortures de l'exil les tortures de la prison ! Multiplier une rigueur par une cruauté ! (*C'est vrai !*) Il ne vous suffit pas d'avoir mis sur cette tête la voûte du ciel tropical, vous voulez y ajouter encore le plafond du cabanon ! Cet homme, ce malheureux homme, vous voulez le murer vivant dans une forteresse qui, à cette distance, nous apparaît avec un aspect si funèbre, que vous qui la construisez, oui, je vous le dis, vous n'êtes pas sûrs de ce que vous bâtissez là, et que vous ne savez pas vous-mêmes si c'est un cachot ou si c'est un tombeau !(*Mouvement prolongé.*)
> Vous voulez que lentement, jour par jour, heure par heure, à petit feu, cette âme, cette intelligence, cette activité, - cette ambition, soit ! – ensevelie toute vivante, toute vivante, je le répète, à quatre mille lieues de la patrie, sous ce soleil étouffant, sous l'horrible pression de cette prison-sépulcre, se torde, se creuse, se dévore, désespère, demande grâce, appelle la France, implore l'air, la vie, la liberté, et agonise et expire misérablement ! Ah ! c'est monstrueux ! (*Profonde sensation.*) Ah ! je proteste d'avance au nom de l'humanité! Ah ! vous êtes sans pitié et sans cœur ! Ce que vous appelez une expiation, je l'appelle un martyre ; et ce que vous appelez une justice, je l'appelle un assassinat[136].

Ce texte est de 1850. Les mots employés par Victor Hugo sont très forts et très durs. Il accuse les commissions mixtes de vouloir commettre des meurtres ; de vouloir enterrer vivants des hommes qui déjà loin de leurs familles et de leurs affections, sont réduits au cachot dans des situations de grandes souffrances et de désespoir moral et physique. C'est là un point important relatif à la condition des hommes, de leur vie, de leur dignité qui est au centre de toute l'œuvre de Victor Hugo.

1.2 L'expérience de la transportation[137]

Benjamin Gastineau est donc condamné, selon les mêmes modalités établies en 1849, deux ans après le discours de Victor Hugo. Dans un document de la police de Paris, nous lisons en effet que :

> Le 3 Xbre 1851, le S. Benjamin Gastineau, alors rédacteur de « L'ami du peuple », dont les bureaux étaient le lieu de rendez-vous des républicains de l'opposition, fut arrêté à Auch (Gers) et condamné à la transportation par une commission mixte, avec surveillance de la haute police.
> […]
> Je rappelle pour mémoire que sous la Commune, Benjamin Gastineau a été inspecteur des bibliothèques communales et directeur de la Bibliothèque Mazarine.
> Condamné par contumace à la déportation dans une enceinte fortifiée, il se réfugia en Belgique[138].

[136] Victor HUGO, *La Déportation, discours prononcé à l'Assemblée législative, le 5 avril 1850,* Paris, Librairie du Suffrage Universel, 1875, p. 13-14.
[137] Selon le témoignage rapporté dans un essai historique publié en 1870:
« M. Benjamin Gastineau, rédacteur en chef du *Guetteur de Saint-Quentin*, et plusieurs autres journalistes des départements furent arrêtés et prirent également le chemin de Marseille et de l'Afrique ».
(Taxile DELORD, *Histoire du Second Empire,* tome II, Paris, Ballière, 1870, p. 386).
[138] Rapport de la Police de Paris, 24 mars 1881. Ce document est fait partie du dossier « Benjamin Gastineau » conservé dans les Archives de la Police de Paris, p. 2-4 (Cf. Annexes 2, p. 364-367).

Nous savons qu'entre autres, Gastineau fut condamné le 20 avril de l'année suivante par le tribunal d'Angers à payer une amende de 500 francs pour avoir commis un délit de presse[139].
A la suite de ces condamnations, Gastineau est exilé ou plutôt « transporté » en Algérie, où il passe une période de quatre ans en captivité avec d'autres prisonniers politiques. En Algérie, Gastineau écrira plus tard un essai, en grande partie autobiographique, qu'il commence en déclarant :

> J'ai voulu écrire une page d'histoire de cette France républicaine, aimante du droit et de la liberté, qui succomba vaillamment en 1851, et dont les mâles accents furent couverts par les cris de triomphe des vainqueurs de décembre.
> J'ai été le témoin oculaire de presque tous les faits que je cite, ceux que je n'ai pas vus m'ont été rapportés par mes coreligionnaires de la transportation politique de 1852 ; aussi, en me faisant le fidèle historien des belles âmes qui ont souffert pour la République et pour la Liberté, ai-je cru devoir m'abstenir de tout commentaire, au risque de présenter une narration un peu sèche.
> Mais la vérité et la beauté ne gagnent-elles pas à être vues toutes nues ?[140]

L'auteur introduit cette déclaration dans un contexte historique important, car il se considère comme le témoin d'une histoire vive à laquelle il prend part directement. Dès le début de cet ouvrage, il dénonce une situation alarmante :

> Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 fit passer cent cinquante mille républicains dans les prisons. Sous ce nombre, les deux tiers environ, après une captivité plus ou moins longue, furent libérés, l'autre tiers fut, ou transporté, ou exilé, ou interné en France […] . D'étape en étape, de prison en prison, on arrivait enfin à bord d'une frégate. Dans les batteries de ces tombeaux flottants se trouvaient pêle-mêle des bourgeois, des paysans, des ouvriers de tous les départements […] ils étaient entassés au hasard pouvant à peine se remuer et respirant un air méphitique, car sur les navires transportant, chaque citoyen occupait une place de 37 centimètres. La nuit les crânes étaient foulés et bossués par les sabots des paysans qui allaient à la poulaine.
> C'était l'enfer de Dante.
> […]En attendant chaque jour un nouvel arrivage de condamnés, une nouvelle barque pleine d'exilés venait compléter la cargaison humaine de la frégate, qui, par l'entassement d'hommes et les mesures prises contre eux, ressemblait fort à un corsaire faisant la traite des nègres[141].

C'est là un texte important et une dénonciation sociale racontant une page dramatique de l'histoire sociale de la France et des Français sous le Second Empire. Des descriptions intéressantes, quoique assez sommaires, au début de l'ouvrage, concernent les conditions de vie des prisonniers :

> Ceux-ci, silencieux et méditatifs tiraient discrètement de leur poitrine des portraits contemplant des traits chéris ; ceux-là discutaient avec vivacité les causes qui avaient fait échouer la défense de la constitution républicaine. Les uns étaient moroses et refrognés, ne pouvant se consoler d'avoir perdu famille et patrie, pendant que les autres dansaient aux sons égaillards du galoubet[142].

[139] *Observations du Préfet*, 1er avril, 1881. Ce document fait partie du dossier « Benjamin Gastineau » conservé dans les Archives de la Police de Paris (Cf. Annexes 2, p. 368).
[140] Benjamin GASTINEAU, *Les Transportés de décembre 1851*, Paris, Librairie Centrale, 1869, p. 5-6.
[141] *Ibid*., p. 13-16.
[142] *Ibid*., p. 20.

Quant à leurs tâches quotidiennes : « Le travail obligatoire consistait à maçonner des forts, à terrasser ou à caillouter des routes ; en retour, l'administration fournissait des vivres et l'abri sous la tente[143] ».

Au commencement du deuxième chapitre, nous lisons : « A leur débarquement en Afrique, les transportés furent conduits dans des camps où étaient plus ou moins aménagés des gourbis, des baraques et des tentes, avec des sacs servant de draps, des bidons et des gamelles pour batterie de cuisine[144] » ; et encore :

> L'arrivée sur la terre africaine ne fut pas trop triste. Les exilés chantaient La Marseillaise aux oreilles des soldats d'escorte qui parfois répétaient eux-mêmes le chant révolutionnaire devant des groupes d'arabes fort surpris de la gaieté d'entrain de ces prisonniers du sultan[145].

Cela ne concerne que l'arrivée. Aussitôt qu'ils se trouvent dans des conditions d'emprisonnement :

> Les internés allèrent se constituer prisonniers dans des bourgades peuplées d'Arabes et de juifs ou dans de petites villes presque sans ressources industrielles et commerciales. Tous ceux qui n'appartenaient pas à une famille riche et ne recevaient pas d'argent de France furent en proie à une horrible misère, réduite à exercer les métiers les plus rudes pour manger un dur morceau de pain, obligés chaque jour d'aller répondre à l'appel du commandant de place, de signer un registre de présences.
> Non moins malheureux, non moins humiliés, les déportés restés dans les camps étaient conduits au chantier de travail, comme des bœufs au labour, par des soldats qui avaient le fusil chargé, et qui devaient faire feu à la moindre tentative d'évasion […].
> Quant aux *récalcitrants* […] ils furent extraits des camps et jetés, qui dans des silos, qui dans des casbahs et des forts où mille tourments leur furent infligés par leurs geôliers[146].

Ces conditions terribles n'épargnent pas les dames :

> Beaucoup de femmes furent arrêtées, en décembre 1851, dans les départements en insurrection, puis relâchées. On n'en garda qu'une trentaine ; mais ces citoyennes expièrent cruellement leur amour de la liberté. Confondues en France avec des femmes de mauvaise vie, elles passèrent des prisons de la patrie dans celles de l'Algérie[147].

Gastineau continue à décrire d'une plume critique les conditions de vie et de travail des prisonniers. Par exemple : « Dans l'espace étroit où on avait confiné les récalcitrants, ils avaient deux cubes et demi pour respirer, lorsque quatre cubes d'air respirable sont indispensables pour les poumons[148] ». Et encore : « Jour et nuit ils consacraient leurs loisirs à exterminer leurs puces et leurs punaises, qui grouillaient par milliers dans les interstices du bois vermoulu de leur lit de camp »[149].

[143] *Ibid*., p. 21.
[144] *Ibid*., p. 18.
[145] *Ibid*.
[146] *Ibid*., p. 23-24.
[147] *Ibid*., p. 31.
[148] *Ibid*., p. 89.
[149] *Ibid*., p. 88-89.

Telles sont les conditions de vie des transportés. L'auteur expose au lecteur une quantité innombrable de détails et d'anecdotes qui les concernent :

> Entre les diverses odyssées des transportés d'Afrique en 1852, nous avons choisi les plus accidentées et dramatiques, principalement celles des déportés qui ont résisté énergiquement au travail imposé et qui, par cette courageuse protestation, se sont exposés à toutes les rigueurs de l'autorité militaire[150].

Gastineau se plaît à rappeler quelques uns de ses compagnons de prison. L'un de ceux-ci était le prêtre Havard :

> Je le connus à Nantes en 1850, lorsque nous collaborions tous deux au National de l'Ouest, de Victor Mangin.
> A ce moment Havard était l'Antéchrist de la ville de Nantes ; les accusations les plus épouvantables, les calomnies les plus noires, les plus insensées, pleuvaient sur sa tête maudite.
> Quel crime avait-il donc commis ?
> Le plus monstrueux de tous. Il avait jeté le froc aux orties
> […]
> Il avait obéi à la force de ses convictions. Il avait répudié l'Eglise pour devenir l'un des champions les plus actifs du parti démocratique.
> […]
> Les prêtres lancèrent contre lui leur meute de jésuites, de dévotes et d'aboyeuses, qui le montraient au doigt quand il passait dans la rue, en murmurant :
> - C'est lui, le défroqué, le maudit, l'excommunié[151].

Gastineau, comme il a l'habitude de le faire, s'en prend aux représentants institutionnels de l'Église et plus particulièrement aux Jésuites. A ceux-ci il oppose Havard qui renonce à l'Église, décide de se marier et de se consacrer à la cause démocratique[152]. Le sentiment religieux avec lequel Gastineau souhaite retrouver un contact n'est pas simplement celui des sources authentiques du christianisme, mais la volonté de se consacrer entièrement à la cause des plus faibles.

Un autre compagnon « le citoyen Courageux, s'appelait Hérault. […] Avec une trentaine de Troyens condamnés à la déportation par la commission mixte d'Aube, il fut amené à Paris au fort de Bicêtre […]. Immédiatement Courageux arrache les affiches et les fait disparaître. Cet acte révolutionnaire lui ouvrit son premier cachot[153] ».

Nombreux sont les républicains (Cartigny, Serey, le jeune Espagnol et tant d'autres) dont Gastineau raconte les aventures et les péripéties africaines. Parfois, exaspérés par «les douleurs de leur situation[154] », des prisonniers cherchent à s'évader.

La deuxième déportation de Gastineau en Algérie, à la suite de l'accusation d'avoir participé à l'attentat contre Napoléon III, est décrite ainsi :

---

[150] *Ibid*., p. 77.
[151] *Ibid*., p. 180-181.
[152] Nous avons un autre personnage qui se rapproche à ce religieux : il s'agit du curé de la paroisse d'Ay, que nous retrouvons dans les derniers chapitres du *Bonheur sur terre.*
[153] Benjamin GASTINEAU, *Les Transportés de décembre 1851*, *Cit*., p. 40-41.
[154] *Ibid*., p. 66.

> Le 24 février 1858, entre minuit et une heure du matin, huit gendarmes, à la tête desquels se trouvait le capitaine de la gendarmerie de Saint-Quentin, envahirent la maison où se trouvait le citoyen BENJAMIN GASTINEAU, rédacteur en chef du Guetteur de Saint-Quentin, qui fut conduit sous cette escorte à la maison d'arrêt de la ville. Le capitaine n'était porteur d'aucun mandat. Aux questions de Benjamin Gastineau, il dit que l'ordre de son arrestation était arrivé de Paris par dépêche télégraphique. Benjamin Gastineau avait été déporté en Algérie en 1852. Il faisait partie à cette époque des proscrits du Gers.
> Le lendemain, l'imprimeur et les amis de Gastineau le cherchèrent pour rédiger le journal, et ils n'apprirent que deux jours après sa consignation clandestine à la maison d'arrêt.
> Après être resté un mois au secret dans la prison de Saint-Quentin, Gastineau reçut notification d'une pièce qui, déclarant sa présence en France dangereuse pour la sureté publique, décidait qu'il serait transporté en Algérie.
> « En réalité, nous écrit-il, ce n'était pas ma présence qu'on redoutait, mais le journal que je rédigeais, et qui fut supprimé quelque temps après, comme n'ayant pas de rédacteur en chef ».
> De Saint-Quentin, Gastineau fut conduit, en voiture cellulaire à Paris, puis conduit à la Préfecture de police et de là à la prison de la Roquette, où malgré ses énergiques réclamations, il fut rasé et tondu comme les condamnés aux fers.
> Quelques jours après, le citoyen GASTINEAU, placé de nouveau dans la cage d'une voiture cellulaire, fut conduit à Marseille, déposé, au milieu de tant d'autres républicains au fort Saint-Nicolas et de là transporté en Algérie dans la province de Constantine où il fut interné à la Calle, sur les frontières de la régence de Tunis.
> Son crime ? il n'est pas bonapartiste[155].

Ce texte, publié en 1869, met l'accent sur l'innocence de Gastinau et fait envisager l'absurdité de sa condamnation. C'est probablement pour ne pas avoir adhéré au bonapartisme, en effet, que Gastineau a été accusé d'avoir participé à l'attentat d'Orsini. La police avait une image très négative de lui à cette période, car, à cause de ses positions politiques, Gastineau avait été emprisonné pendant dix jours à Saint-Etienne pour excitation à la haine et au mépris du Gouvernement. Néanmoins, d'après les documents que nous avons à notre disposition, nous pouvons affirmer que Gastineau n'a jamais commis d'actes de violence physique ni contre le Gouvernement, ni contre qui que ce soit, ayant des opinions différentes des siennes. Il pensait probablement d'ailleurs, que la révolution était le seul moyen pour changer le monde et pour remettre en marche l'histoire des hommes vers la justice et la liberté. Les forces de l'ordre ont réagi contre ses idées, mais en réalité ils s'en sont pris à un innocent et ont pris pour cible un intellectuel marginal qui n'aurait jamais pu se défendre tout seul. Dumas ou George Sand n'auraient jamais été traités ainsi, bien qu'ils partagent les idées de notre auteur. Benjamin Gastineau a été emprisonné : on l'a envoyé en exil par la déportation en Algérie. Il a été parmi les victimes de la politique de Napoléon III dont l'un des buts a été d'expatrier, du moins en partie, ces intellectuels qui savaient dialoguer avec le peuple et lui transmettre des idées opposées à celles de l'Empire.

[155] Eugène TENOT, Antonin DUBOST, *Les Suspects en 1858. Etude historique sur l'application de la loi de sureté générale, emprisonnements - transportations*, Paris, Armand Le Chevalier, 1869, p. 137-139.

1.3 *Vie politique et journalisme de province*

Toujours en 1869, Gastineau écrit en feuilleton des articles publiés sous le même titre : *Vie politique et journalisme de province.* Il y témoigne des conditions de travail des publicistes indépendants se trouvant à avoir affaire aux aspérités et au chauvinisme des petits bourgeois de campagne, souvent très hypocrites et ambitieux. On y lit effectivement :

> Le journaliste indépendant de province a d'autant plus le droit de compter pour quelque chose qu'il est le bouc émissaire de toutes les rancunes, de toutes les insinuations, de tous les ramonages, de toutes les sottises échappées des pétaudières et des jésuitières des petites villes[156].

C'est dans cette situation que le journaliste devient le « bouc émissaire » d'une société recroquevillée sur elle-même et sur ses propres habitudes mentales :

> Guetté au coin de chacune des phrases de ses articles par les procureurs qui cherchent la matière délictueuse, vivant au milieu d'une atmosphère de haine entretenue par la bêtise bourgeoise des Brid'oison, si communs en province par la dévotion affectée, les hypocrisies contenues des églisiers et des églisières, par les sifflements vipérins des tartufes et le grand air de la calomnie chanté par tous les Basiles de bourgade, traité comme un employé par de grossiers entrepreneurs d'esprit public et des actionnaires en quête de candidatures, miné par les candidats dont il ne veut pas épouser les intérêts, le journaliste de province est seul contre tous[157].

C'est à l'aide de l'évocation de personnages tirés de Beaumarchais et de Molière, que Gastineau souligne que c'est la bêtise qui limite le chemin vers la modernité. Se trouvant seul contre tous, le journaliste de province n'a que ses propres idéaux qui le poussent à agir :

> Eh bien ! face à cette situation de sanglier au sein d'une véritable meute d'appétits immenses gonflant de petites gens aux penchants et à l'esprit oblitérés, la seule force du publiciste indépendant de la province ne git-elle pas dans ses convictions, dans ses principes, dans le sentiment de sa force morale, dans la fierté que lui doit inspirer une cause librement défendue, dans le peuple qui aime les siens, dans la démocratie radicale qui aime ses courageux défenseurs ? Qu'il n'aliène donc jamais, au profit de coteries ou d'individus, ni sa plume, ni sa personnalité, ni son indépendance[158].

L'auteur s'acharne donc sur les limites des gens de la province, chauvins, en revendiquant son indépendance et sa liberté intellectuelle. Il paye le tribut de sa libre pensée en se heurtant contre les limites d'une société renfermée. Le seul point de force qui pousse le journaliste indépendant à procéder dans son travail consiste dans sa fierté et dans sa croyance ferme et indestructible dans les principes de démocratie, de justice et de liberté.

[156] Benjamin GASTINEAU, *Vie politique et journalisme de province,* Paris, Tous les libraires, 1869, p. 1.
[157] *Ibid.*
[158] *Ibid.*

2 La participation à la Commune

2.1 La société française lors de l'insurrection de la Commune

La Commune est une réaction patriotique, mais aussi une insurrection qui souhaite des transformations profondes. Au cours de la première moitié du Second Empire, la situation sociale est très difficile : les conditions de travail des ouvriers sont inhumaines et leur logis est misérable. Ils sont relégués dans les zones où les conditions hygiéniques laissent à désirer. Dans les taudis surpeuplés où ils vivent, la mortalité enfantine est généralement élevée. Ceux qui résistent sont embauchés dès l'âge de dix-onze ans dans les usines où ils travaillent normalement plus de dix heures par jour. Les droits des travailleurs sont quasiment inexistants : les ouvriers n'ont aucun droit en cas de chômage, de maladie ou d'accident de travail. Les conditions de vie des travailleurs y compris celles des enfants dans les usines sont très difficiles[159]. Le poème de Victor Hugo « Melancholia » résume bien cette situation :

> Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
> Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?
> Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
> Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules
> Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
> Dans la même prison le même mouvement.
> Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
> Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,
> Innocents dans un bagne, anges dans un enfer,
> Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
> Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.
> Aussi quelle pâleur ! La cendre est sur leur joue.
> […]
> Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
> Qui produit la richesse en créant la misère,
> Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !
> […]
> Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
> Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,
> Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !
> O Dieu ! Qu'il soit maudit au nom du travail même,
> Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,
> Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux[160].

Victor Hugo met l'accent sur le caractère dramatique de la condition des enfants, obligés de travailler dès leur première jeunesse. La Révolution Industrielle en produisant la richesse tout « en créant la misère » décrète l'exploitation, voire l'esclavage des travailleurs les plus faibles et les plus

[159] Malgré la loi Guizot qui décrétait l'obligation scolaire pour tous les garçons, ceux-ci continuaient à travailler dans les usines.
[160] Victor HUGO, « Melancholia », *Les Contemplations, Œuvres poétiques II,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1967, p. 571-572, v. 113-124 ; 135-137 et 141-146.

vulnérables face au pouvoir de leurs patrons, Hugo arrive alors à maudire ce genre de travail qu'il oppose au « vrai travail, fécond, généreux, /qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux ».

Ces pensées sont d'autant plus justifiées car, à la veille de la Commune, la politique libérale de Napoléon III n'arrive pas à résoudre les problèmes des ouvriers. Après la proclamation de la République le 4 septembre 1870, la politique sociale de la Commune traduit l'intervention populaire au quotidien : cela a une portée révolutionnaire : les clubs, les chambres ouvrières et syndicales, les sociétés de secours mutuels, la lutte contre le chômage, une nouvelle politique salariale, la suppression des amendes, l'établissement d'un salaire minimal etc… seraient des mesures importantes pour l'établissement d'un nouveau cours de l'histoire fondé sur une société républicaine. C'est dans le contexte d'une municipalité issue du peuple que la Commune pose les bases pour la réalisation d'une diffusion du savoir.

Benjamin Gastineau s'insère dans ce contexte de manière tout à fait autonome. Les relations qu'il a créées pendant la période parisienne (Proudhon, Victor Hugo, George Sand, Verlaine, probablement Vallès et Courbet etc..) lui servent pour s'affirmer comme divulgateur de connaissances et trouver une confirmation de ses positions attentives aux besoins du peuple. C'est dans le domaine du savoir et de sa divulgation que Benjamin Gastineau agit au sein de la Commune. Sa nomination en tant que bibliothécaire, responsable de la réouverture et de la réorganisation de l'une des bibliothèques les plus prestigieuses de la capitale, lui donne une reconnaissance importante.

2.2 Pour une diffusion du savoir aux masses des travailleurs

L'idée de laïcité n'est pas née sous la Commune. A partir du XVIII^{e} siècle, la mainmise historique de l'Eglise catholique sur l'instruction est contestée. On contraste l'enseignement « à deux vitesses » s'adressant d'une part aux couches élevées de la population et d'autre part aux enfants du peuple. Au lendemain de la Révolution de 1848, le comte Alfred de Falloux réussit à faire passer une loi qui renforce le pouvoir de l'Eglise, avec le soutien de Thiers qui voit dans la religion un point d'appui contre le Socialisme et la Révolution.

Sous la Commune l'instruction, et l'enseignement primaire en particulier, deviennent une priorité sociale et politique qui doit intéresser l'ensemble de la société. Une commission pour l'enseignement est alors créée par le Conseil de la Commune : à côté d'un bon nombre d'enseignants, cette commission est composée par des personnages célèbres tels Jules Vallès, Edouard Vaillant, Courbet. Le but de cette commission est d'établir un programme pour l'instruction publique, laïque, gratuite pour tous et qui devrait s'adresser à tous les enfants de toutes les couches sociales, mais également aux adultes qui, pour les raisons les plus disparates, ont été

privés jusque là d'une instruction primaire de base. Nous ignorons si Benjamin Gastineau a jamais eu de contacts avec cette commission et encore moins s'il en aurait fait partie à un moment donné. Par contre, il a eu certainement des contacts avec Vaillant, ne serait-ce- que pour sa nomination à la tête de la Bibliothèque Mazarine et probablement avec Vallès et Courbet, quoique nous n'ayons pas trouvé de documents certains à ce sujet.

Selon une déclaration au sujet de la laïcité, issue de la réflexion des délégués du IV arrondissement : « La Commune ne prétend froisser aucune foi religieuse, mais elle a pour devoir strict de veiller à ce que l'enfant ne puisse pas à son tour être violenté par des informations que son ignorance ne lui permet point de contrôler ni d'accepter librement[161] ». Cette déclaration est claire et nette. La Commune doit prendre sur elle le poids de l'ignorance et de la misère intellectuelle du peuple et doit pour cela essayer de lui transmettre une instruction qui couvre tous les âges et qui lui donne dignité morale et intellectuelle.

Les cours populaires d'alphabétisation, les concerts, les manifestations théâtrales et artistiques, répondent à la nécessité d'un apprentissage qui soit plus immédiat et à la portée de tous[162]. « Les clubs de la Commune assurent une mission d'information et d'éducation civique et laissent le peuple s'exprimer en toute liberté[163] ». Plusieurs artistes, des peintres, des architectes et des graveurs prirent position en faveur de la Commune : de Monet à Corot, à Oudinot, à Raulin et encore à Dalou, à André Gill ou à Hulot. La diffusion du savoir est stimulée de partout: « Partout les cours étaient ouverts, répondant à l'ardeur de la jeunesse. On y voulait tout à la fois, arts, sciences, littérature, découvertes, la vie flamboyait. On avait hâte de s'échapper du vieux monde[164]».

Quant à la presse, quelques semaines avant la semaine sanglante, la Commune décide d'étouffer toute manifestation d'idées dont la divulgation aurait pu nuire à la propagation des idées révolutionnaires. C'est la raison pour laquelle elle décide de supprimer tous les journaux anti communards. Des journaux favorables à la cause de la Commune continuent leur activité : *Le Cri du Peuple* (Jules Vallès), *Le Mot d'ordre* (Rochefort), *Le Vengeur* (Félix Pyat), *Le Père Duchêne*, *La Sociale* montrent la volonté de laisser la parole au peuple. « Ces courriers traduisent les demandes d'amélioration des conditions de vie, d'application des mesures laïques et un engagement plus grand contre Versailles[165] ».

[161] *La Commune et la démocratie: le peuple souverain,* Paris, Les amis de la Commune, 2007 p. 4.
[162] A ce propos même George Sand affirme quelques temps plus tard:
« […] L'inégalité de fait est monstrueuse et repose principalement sur l'inégalité de l'éducation. L'Etat doit décréter l'éducation gratuite, je ne dirai pas tout à fait obligatoire, mains inévitable ».
(George SAND, *Impressions et souvenirs,* Paris, Michel Lévy, 1873, p. 113).
[163] *La Commune et la démocratie: le peuple souverain, Cit.,* p. 5.
[164] Louise MICHEL, *Mémoires*, in Paule LEJEUNE, *L'Indomptable*, Paris, L'Harmattan, 2002*,* p.173.
[165] *La Commune et la démocratie: le peuple souverain, Cit.,* p. 8.

C'est là que les positions des intellectuels parisiens engagés pour la diffusion du savoir aux couches populaires trouvent un lien avec celles de Bakounine :

> Le peuple est las de se nourrir de fantômes et de fables. Cette nourriture n'engraisse pas. Aujourd'hui il demande la réalité. Voyons donc ce qu'il y a de réel pour lui dans l'exercice des droits politiques. Pour remplir consciencieusement les fonctions, et surtout les hautes fonctions de l'Etat, il faut posséder déjà un assez haut degré d'instruction. Le peuple manque absolument de cette instruction. Est-ce sa faute ? Non, c'est la faute des institutions[166]

Nous avons l'impression que quelques réflexions de Bakounine se retrouvent ça et là dans l'œuvre de notre écrivain. De plus, bien que Gastineau ne soit jamais allé en Russie, Bakounine était à Paris en 1848, où il participa à la Révolution. Plus tard en 1864, il y revint pour rencontrer son ami Proudhon. Il est possible qu'à cette occasion Bakounine et Gastineau se soient rencontrés à Paris, quoique pour le moment aucun document ne supporte la véridicité de notre supposition.

2.3 L'engagement militant

Karl Marx écrit à propos de la guerre civile en France que, à l'aube du 18 mars 1871, Paris fut réveillé par un cri de tonnerre : « Vive la Commune ! » et il continue :

> Les prolétaires de la capitale, disait le Comité central dans son manifeste du 18 mars, au milieu des défaillances et des trahisons des classes gouvernantes, ont compris que l'heure était arrivée pour eux de sauver la situation en prenant en main la direction des affaires publiques… Le prolétariat… a compris qu'il était de son devoir impérieux, de son droit absolu de prendre en main sa destinée et d'en assurer le triomphe en s'emparant du pouvoir[167].

Cela aurait pu être le rêve de Gastineau et d'autres intellectuels comme lui, pour lesquels la Commune de Paris représente le sommet d'un processus démocratique au niveau national et même international, car notre écrivain est de l'avis que l'homme a toujours la nécessité de trouver des frères et des semblables là où il va, avec qui il puisse partager des expériences fortes et intenses, des sentiments purs et authentiques qui témoignent de son adhésion et de sa participation à la vie et à l'aventure intellectuelle et sociale de sa communauté, de son peuple, de son pays. C'est la force d'exister en tant qu'être humain, au milieu de tant d'autres hommes et femmes de son temps, qui pousse Gastineau à se plonger entièrement dans l'expérience totalisante de la Commune de Paris[168].

[166] Mihail Aleksandrovič BAKOUNINE, *La Commune de Paris*, Paris CNT, 2005, p. 42.
[167] Karl MARX, *La Guerre civile en France* avec une introduction de Friedrich Engels, Paris, Éditions sociales, 1952, p. 45.
[168] Malgré son engagement, cependant, le nom de Gastineau n'apparaît ni parmi ceux qui sont mentionnés dans l'œuvre de Jules Clère *Les Hommes de la Commune, biographie complète de tous ses membres*, Paris Dentu, 1871, ni dans *Hommes et choses au temps de la Commune* par Léon Massenet de Marencour et Maxime Vuillaumé, Paris, Histoire sociale, 1968.

Tout en mettant en relief l'importance de la Commune, Bakounine organise différemment son discours et il prend pour cible la bourgeoisie et son attitude méprisante face au prolétariat et aux communards plus en général :

> Remarquez que ce sont aujourd'hui ces mêmes bourgeois qui osent insulter la Commune de Paris, cette noble Commune qui sauve l'honneur de la France et, espérons-le, la liberté du monde en même temps ; ce sont ces mêmes bourgeois qui l'insultent aujourd'hui au nom de quoi ? — au nom du patriotisme !
> […] Compagnons, que la bourgeoisie est pourrie, moralement et intellectuellement anéantie ; elle l'est de même partout en Europe, et dans tous les pays de l'Europe (seul le prolétariat) a conservé le feu sacré. Lui seul porte aujourd'hui le drapeau de l'humanité.
> […]
> Et si la Commune de Paris se tient si vaillamment aujourd'hui, c'est que pendant tout le siège les ouvriers se sont sérieusement organisés. Ce n'est pas sans raison que les journaux bourgeois accusent l'Internationale d'avoir produit ce soulèvement magnifique de Paris. Oui, disons-le avec fierté, ce sont nos frères, les internationaux qui, par leur travail persévérant, ont organisé le peuple de Paris et ont rendu possible la Commune de Paris.
> Soyons donc bons frères, compagnons, et organisons-nous. Ne croyez pas que nous soyons à la fin de la Révolution, nous sommes à son commencement. La Révolution est désormais à l'ordre du jour, pour beaucoup de dizaines d'années. Elle viendra nous trouver, tôt ou tard ; préparons-la donc, purifions-nous, devenons plus réels, moins discoureurs, moins crieurs, moins phraseurs, moins buveurs, moins noceurs. Ceignons nos reins et préparons-nous dignement à cette lutte qui doit sauver tous les peuples et émanciper finalement l'humanité.
> Vive la Révolution sociale ! Vive la Commune de Paris ![169]L

Les œuvres de Bakounine et de Marx sur la Commune présentent des aspects fort intéressants dans la mesure où elles adoptent un point de vue précis : elles plaident en faveur du prolétariat urbain, des travailleurs parisiens ayant des exigences politiques, économiques et sociales d'affranchissement et d'émancipation de leur condition. La position de Gastineau est proche de ces deux auteurs, plus particulièrement de Bakounine avec lequel il partage l'idée que la Révolution est la seule opportunité pour affirmer la liberté du peuple. Bakounine écrit encore clairement : « La liberté des individus n'est pas un fait individuel, c'est un fait, un produit collectif. Aucun homme ne saurait être libre au dehors et sans le concours de toute l'humaine société[170] ». Par des voies différentes, Bakounine et Gastineau arrivent à une conception de la liberté qui est très proche. L'historien William Serman rappelle que Benjamin Gastineau annonçait à ses lecteurs du *Combat*, déjà en octobre 1870, de façon éclatante : « Paris-République, Paris-Libre, Paris Commune[171] ».

La participation de Benjamin Gastineau à la Commune de Paris est une étape très importante pour sa carrière. Il s'y plonge corps et âme, avec d'autres intellectuels. Jules Vallès, par exemple, s'écrie quelques jours après la proclamation de la Commune :

> La Commune est proclamée.

[169] Mikhaïl Aleksandrovic BAKOUNINE, « Troisième et dernière conférence faite aux ouvriers de Saint-Imier », *Trois Conférences faites aux ouvriers de Saint-Imier,* Saint-Imier, Canevas, 1990, p. 99-102.
[170] BAKOUNINE, *La Commune de Paris, Cit*., p. 38.
[171] William SERMAN, *La Commune de Paris,* Paris, Fayard, 1986, p. 250.

> Elle est sortie de l'urne électorale, triomphante, souveraine et armée
> […]
> Le peuple de Paris, debout en armes, a acclamé cette Commune, qui lui épargné la honte de la capitulation, l'outrage de la victoire prussienne, et qui la rendra libre, comme elle l' eût rendu vainqueur[172]

Cependant les intellectuels qui s'intéressent et participent activement à la Commune ne sont pas nombreux. Beaucoup parmi ceux qui avaient soutenu les journées de la Révolution de 1848, sont âgés et déçus par les événements politiques[173]. Flaubert écrit dans une lettre à George Sand : « Si la France ne passe pas, d'ici peu de temps, à l'état critique, je la crois irrévocablement perdue. L'instruction gratuite et obligatoire n'y fera rien qu'augmenter le nombre des imbéciles ». Et il continue : « La masse, le nombre, est toujours idiot […] . Cependant, il faut respecter la masse, si inepte qu'elle soit, parce qu'elle contient des germes d'une fécondité incalculable. Donnez-lui la liberté, mais non le pouvoir[174] ». Quant à George Sand, voilà son opinion :

> Je ne dirai […] rien au parti dit de la Commune, parce que je ne vois rien de formulé dans ses actes et dans ses paroles. Tout ce qui s'est manifesté dans le pêle-mêle de ses aspirations a été à l'image du chaos ; et, comme le chaos était aussi dans les aspirations contraires, on a voulu faire de Paris un repaire de partisans en guerre avec la France. La vérité c'est que Paris a été un moment trompé sur l'étendu des désastres de la France […] Paris a donc laissé faire la Commune, croyant que c'était une énergie au service de la République. Paris était républicain, et il était désespéré : ce n'est pas là être d'un parti, c'est être homme et patriote[175].

La position de l'auteur de *Indiana* n'est cependant pas entièrement contre la Commune. Elle essaie d'expliquer son avènement d'un point de vue historique. Différemment plusieurs intellectuels manifestent leur aversion totale à la Commune : des Goncourt, en passant par Barbey d'Aurevilly, par Taine, par Gautier, Coppée, Banville, Lecomte de Lisle, Ducamp, Renan et Mallarmé, jusqu'à en arriver à Zola. Voilà ce que dit l'auteur de *Germinal* à ce propos, lorsqu'il assiste à la répression finale de la Commune : « Le bain de sang qu'il [le peuple de Paris] vient de prendre était peut-être d'une horrible nécessité pour calmer certaines de ses fièvres. Vous le verrez maintenant grandir en sagesse et splendeur[176] ». On croit voir là la manifestation d'une réaction hostile aux communards et une incompréhension totale de la part de Zola des mesures révolutionnaires prises par la Commune.

Face à toutes ces réactions négatives, la position de Gastineau tout comme celles de Mendès, de Reclus, de Vallès, de Hugo, de Verlaine et Rimbaud et de quelques intellectuels est bien différente. Quoiqu'il y ait quelques différences dans leurs formations ainsi que dans leurs façons de considérer

[172] Jules VALLES, « La Fête », *Le Cri du peuple,* 30 mars 1871.
[173] Cf. Paul LIDSKY, *Les Ecrivains contre la Commune,* Paris, La Découverte, 2010.
[174] Lettre à George SAND, citée par Sophie GUICHARD, *Paris 1871, la Commune,* Paris, Berg International, 2006, p. 124.
[175] George SAND, « La Révolution pour l'Idéal », *Impressions et souvenirs, Cit.,* p. 244-245.
[176] Emile ZOLA, in *Le Sémaphore de Marseille,* 3 juin 1871.

le peuple, ces intellectuels engagés pour la cause de la Commune s'attendaient à voir une réaction de la part du peuple. Engels l'affirme :

> La Commune dut reconnaître d'emblée que la classe ouvrière, une fois au pouvoir, ne pouvait continuer à administrer avec la vieille machine d'Etat, pour ne pas perdre à nouveau sa propre domination qu'elle venait à peine de conquérir, cette classe ouvrière devait d'une part éliminer la vieille machine d'oppression jusqu'alors employée contre elle-même, mais, d'autre part, prendre des assurances contre ses propres mandataires et fonctionnaires en les proclamant, en tout temps et sans exception, révocables[177].

Les objectifs de la Commune sont trop grands et trop ambitieux. Elle s'oppose à la religion chrétienne, revendique la laïcité de l'enseignement destiné à toutes les couches sociales et revendique « le gouvernement de la classe ouvrière, le résultat de la lutte de la classe des producteurs contre la classe des appropriateurs[178]». Elle ne se rend pas compte que, comme Engels l'explique, elle deviendra le berceau où naîtra le communisme, mais elle devient en même temps « le tombeau de l'école proudhonienne du socialisme[179] ». Malgré ses efforts, le courage et l'audace de ses représentants, la Commune ne fut qu'un rayon vert au milieu d'un marécage en restant un phénomène isolé et limité à la capitale. Sa diffusion ailleurs qu'à Paris fut donc impossible et il fut par contre facile pour le Gouvernement de Thiers de s'imposer sur les Communards.

Jules Vallès dans le *Cri du Peuple* décrit le massacre des héros combattants :

> Le peuple qui, aujourd'hui, a vu passer nos morts, ne pardonnera pas ! Entre les meurtriers et lui il y a un abîme d'effroi ou de haine, creusé aussi profond que la fosse énorme dans laquelle on a descendu les cadavres. […] . On n'entendait pas un cri au-dessus de cette foule qui roulait comme un fleuve noir et muet de chaque coté des voitures funèbres, mais on entendait partout le murmure d'une douleur affreuse, réfléchie et menaçante […]
> Plus vous entassez de cadavres et plus vous avez de ces triomphes, plus le gémissement sera long et plus il pèsera lourd autour de ce charnier.
> Allons ! jusque dans nos deuils, l'espoir révolutionnaire reste debout.
> Mais il y avait là des mères toutes pales, penchées sur des bières tronquées, qu'on avait guillotinées à coups de scie, pour qu'on vît la tête des morts.
> [...]
> Les baïonnettes, ce soir, avaient des lueurs sombres et dures sous le ciel gris, et il y avait des éclairs de tristesse terrible, dans les yeux sans larmes ![180].

Le style est très sobre pour célébrer les morts ; Vallès se sert d'un langage cru, et dramatiquement réaliste pour dénoncer la souffrance et la douleur du peuple. C'est la fin d'un espoir, d'une illusion, d'un rêve.

Parmi d'autres témoignages, citons Elysée Reclus, transporté prisonnier en chemin de fer :

> Nous étions quarante empilés dans le wagon, jetés les uns sur les autres. C'était un fouillis de bras, de têtes et de jambes. Les bâches étaient soigneusement fermées autour de la cargaison de chair humaine,

[177] Frederich ENGELS, in Karl MARX*, Cit.,* p.16.
[178] Karl MARX, *Ibid.,* p. 51.
[179] Frederich ENGELS *Ibid.,* p. 51.
[180] Jules VALLES, *Le Cri du peuple,* samedi 8 avril, 1871, cité par Sophie Guichard, *Cit.,* p. 112-113.

> nous ne respirions que par les fentes et les interstices du bois. On avait jeté dans un coin un tas de biscuits en miettes ; mais, jetés nous-mêmes sur ce tas, sans savoir ce que c'était, nous l'avions bientôt écrasé, réduit en poussière. Pendant vingt-quatre heures, pas d'autres vivres, pas de boisson ; à Loiret seulement, on nous donna un morceau de pain de la grosseur d'un poing. Mais, de tout le voyage, pendant trente et une heures, nul de nous ne put descendre et respirer. Les excréments des malades se mêlèrent à la boue de nos biscuits ; la folie s'empara de plusieurs d'entre nous ; on se battait pour avoir un peu d'air, un peu de place ; plusieurs d'entre nous, hallucinés, furieux, étaient autant de bêtes fauves[181].

C'est un témoignage très touchant. Différemment par rapport à Gastineau, Reclus ne s'était pas enfui au moment de la Commune : il avait milité parmi les résistants et en avait payé toutes les conséquences. Contrairement à son ami et collaborateur, Gastineau n'écrit rien au sujet des morts et de l'écroulement de la Commune. Bien avant ce moment, son engagement en faveur de la cause révolutionnaire s'était manifesté principalement dans les pages du *Combat*, le journal fondé et dirigé par Félix Pyat.

2.4 Journaliste au *Combat*

La collaboration avec Felix Pyat, au *Combat*, dure environ deux mois. Notre auteur y publie des articles assez courts, souvent incisifs quant à leur contenu provocateur visant à capturer l'attention de ses lecteurs et à en réveiller les consciences. Le peuple doit être engagé non seulement dans une action pratique, mais également à travers la lecture d'articles qui leur expliquent l'évolution politique à Paris : quels sont les dangers et les risques que court la nation française si l'on ne met pas en place une action de résistance civile et populaire.

Le 27 septembre 1870, Gastineau prônait dans les pages du *Combat*, pour l'érection des barricades dans les rues de Paris :

> La barricade est une arme à double tranchant contre la réaction et contre l'étranger, contre les traitres, contre les prussiens de l'intérieur et de l'extérieur. La barricade sera encore le salut de la France et du peuple républicain[182].

L'auteur essaie par tous les moyens de persuader son auditoire de l'importance d'une action révolutionnaire qui puisse contraster la force militaire des Prussiens:, mais surtout la répression politique imposée par le gouvernement de Thiers.

> Citoyens de Paris, vous n'avez ni droits ni garanties politiques.
> Votre sort dépend absolument de dix ou douze individus – potentats qui administrent, qui conduisent la guerre comme il leur plait de la conduire, sous leur responsabilité personnelle, sous la garantie de leur honnêteté et de leur intelligence et qui n'auraient pas même l'obligation de vous consulter pour la conclusion et les conditions de la paix, s'il y avait lieu.

[181] Témoignage d'Elysée RECLUS in Prosper-Olivier LISSAGARAY, *Histoire de la Commune de 1871*, Paris, La Découverte, 2000, p. 517.
[182] Benjamin GASTINEAU, « Les Comités de barricades », *Le Combat,* 27 septembre 1870, p. 1.

> […]
> Le droit, la Révolution, la liberté, loin d'affaiblir les assiégés, donnent du cœur aux plus lâches et rendent invincibles tous les citoyens qui s'en inspirent et les défendent.
> La Révolution est votre force, votre arme ; ne vous la laissez pas arracher ; avec votre fusil à piston, elle vous suffira pour avoir raison des traitres du dedans et des Prussiens du dehors[183].

Cet article se situe à deux semaines d'intervalle d'un autre article que nous transcrivons presque entièrement et qui nous semble également important pour sa verve et la conviction de ses idées :

> Ce n'était pas la peine de renverser l'empire et de proclamer la République pour la soumettre à une autorité décemvirale.
> Le peuple a droit à sa commune : il la veut et il l'aura, sans trouble, sans guerre civile, sans manifestation armée, par le simple effet de son droit, de sa volonté souveraine.
> Personne ne veut de guerre civile, les réactionnaires le savent bien. Mais eux ne veulent pas la République ; ils désirent son renversement. Leurs desseins pervers sont percés à jour. Cette République les contrarie ; mais ils l'avaleront, elle sortira triomphante de leurs petites conspirations ; nous la défendrons à la fois contre la réaction et contre les Prussiens. Nous ne défendrons pas avec la même ardeur une royauté, un empire de dix ou de douze personnages trop amoureux de pouvoir et de suprématie.
> Nous sauvegarderons envers et contre tout la République, parce que la République c'est la patrie, parce que sans République il n'y a pas de patrie, il n'y a qu'une collection d'esclaves soumis à quelques maîtres.
> Nous ne voulons pas avoir la peine de faire une quatrième République ; nous avons la troisième et nous la sauverons des conspirations liberticides, ou nous périrons.
> Tous les républicains se sont précipités sur leur arme en apprenant les menées réactionnaires et à ce cri d'alarme.
> La République est en danger ! Vive la République ![184].

Il s'agit là de deux articles non seulement très percutants d'un point de vue émotionnel, mais à la fois très lucides sur la situation de Paris. Gastineau a définitivement abandonné les petites histoires qu'il avait racontées aux pauvres au cours des trois décennies précédentes, pour consacrer son attention à l'actualité, aux événements tragiques qui frappent la capitale. Et pourtant Gastineau continue d'inciter ses concitoyens à combattre et à s'engager pour que le gouvernement de la République soit dans les mains du peuple:

Pour que la République puisse vraiment se réaliser il faut que la force révolutionnaire se manifeste chez le peuple :

> Cette force résulte des prodiges mêmes de la Révolution Française qui a placé le droit au-dessus du fait, l'égalité ou la justice au-dessus du privilège, les intérêts généraux au-dessus des intérêts particuliers.
> La force révolutionnaire brise toutes les barrières de l'égoïsme, renverse tous les échafaudages des privilèges de l'aristocratie pour faire triompher le droit humain. C'est grâce à cette force que la Révolution a triomphé de tous les obstacles, de tous les dangers, de toutes les invasions. C'est par la force révolutionnaire que nous aurions battu depuis trois semaines les Prussiens, si le gouvernement provisoire, moins hésitant, moins timide, moins sceptique, l'eût appelée à son aide[185].

[183] Benjamin GASTINEAU, « Où sont vos droits, citoyens ? » *Ibid.,* 19 octobre 1870, p. 1.
[184] Benjamin GASTINEAU, « La République est en danger », *Ibid.,* 12 octobre 1970, p. 1.
[185] Benjamin GASTINEAU, « La Force révolutionnaire », *Ibid.,* 26 septembre 1870, p. 1.

C'est par une exhortation à la mobilisation totale que notre auteur incite les concitoyens à la lutte.

2.5 Directeur de la Bibliothèque Mazarine

Après avoir travaillé en compagne d'Elisée Reclus à la restructuration des fonds de la Bibliothèque Nationale de France, Gastineau est nommé directeur de la Bibliothèque Mazarine le 3 mai 1871 par une communication signée par le délégué de la Commune à l'enseignement Edouard Vaillant : « Le citoyen B. Gastineau, délégué à l'inspection des bibliothèques, est chargé de faire rouvrir la bibliothèque de l'institut, dite Mazarine, et de la diriger[186] ». A cela fait suite, quelques jours après une communication du nouveau directeur : « Suivant les prescriptions du délégué à l'enseignement, les lecteurs sont informés que la réouverture de la *bibliothèque communale*, dite Mazarine, aura lieu à partir du lundi 8 mai, et que les séances publiques se tiendront tous les jours de dix à quatre heures. *Le directeur de la bibliothèque B. Gastineau*[187] ».

Des études sur l'organisation du système bibliothécaire français sous la Commune ont été conduites, surtout au cours des années 1960, par Henri Dubief et ensuite par Maurice Dommanget. Dubief[188] rappelle dans une note la nomination de Gastineau comme directeur de la Bibliothèque Mazarine.

Notre écrivain fait réaliser une affiche afin d'informer ses lecteurs de la réouverture de cette bibliothèque. On y signale que dans la période très courte où il fut à la tête de la Mazarine, Gastineau révolutionne le système de prêt des ouvrages, en introduisant la défense absolue du prêt à domicile C'était là une tentative d'empêcher le pillage des ouvrages, ce qui était une coutume régulière à l'époque.

Dans le *Journal officiel* du 13 mai 1871 un texte est publié portant la signature de Benjamin Gastineau :

> Sous l'Empire, les bibliothèques publiques avaient été mises au pillage, comme tout le reste. Les privilégiés se taillaient leur bibliothèque dans les bibliothèques nationales, en empruntant des livres qu'ils rendaient rarement, et en privant ainsi les travailleurs des ouvrages les plus nécessaires et les plus précieux. En conséquence, le prêt des livres est absolument supprimé pour toutes les bibliothèques. Tous ceux qui ont emprunté et gardé des livres chez eux sont tenus de les rendre, sous huit jours, aux diverses bibliothèques[189].

[186] *Journal Officiel de la Commune de Paris du 20 mars au 24 mai 1871,* Paris, Ressouvenances 1997, p. 456.
[187] *Ibid.,* p, 482. Cette même annonce est publiée également dans Alfred FRANKLIN, *Histoire de la Bibliothèque Mazarine et du Palais de l'Institut,* Paris, Welter, 1901, p. 327.
[188] Henri DUBIEF, *L'Administration de la Bibliothèque nationale sous la Commune,* Paris, Le Mouvement social, 1961, note 40, p. 9.
[189] Benjamin GASTINEAU, texte paru dans le *Journal officiel* du 13 mai 1871, in *La Commune et la culture. Pour une éducation populaire*, Paris, Les Amis de la Commune de Paris, 2010, p. 13.

Plus tard, l'historien Prosper-Olivier Lissagaray signalera dans son *Histoire de la Commune de 1871* que :

> Deux hommes dévoués et de talent, Elie Reclus et Benjamin Gastineau, furent chargés de réorganiser la Bibliothèque nationale. Ils interdirent le prêt des livres, mettant un terme au scandale de privilégiés qui se taillaient une bibliothèque dans les collections publiques[190].

« Il fit rouvrir la Mazarine – Maitron nous informe - et interdire les prêts à domicile, à cause de la disparition des livres sous l'Empire » Et il continue : « Il portait un simple uniforme de garde avec une ceinture rouge. Il devait emménager à la bibliothèque le lundi 22 mai ; on ne l'y revit plus à partir du vendredi ou du samedi précédent ; il ne prit aucune part à la tentative d'incendie de l'institut[191] ».

Lors de la semaine sanglante, Gastineau se sauva de la répression en se réfugiant chez son presque homonyme Octave Ga(s)tineau. Quelques mois après, il gagna la Belgique.

[190] Prosper-Olivier LISSAGARAY, *Histoire de la Commune de 1871,* Paris, Dentu, 1896, p. 241.
[191] Philippe MAYER, « Benjamin Gastineau », *Cit.,* p. 141.

3 La période bruxelloise

La période que Gastineau passa à Bruxelles, à partir de 1872 et jusqu'à 1879 fut très significative pour des raisons différentes.

Lors de son arrivée en Belgique, notre auteur se fait remarquer par la publication d'un feuilleton provocateur, composé entre 1870 et 1871, mais publié à Bruxelles en 1872. Ce texte[192] est signalé dans une note de la police de Bruxelles :

> XXX 17 novembre 1875
> Gastineau Benjamin est la personnalité la plus importante de la prescription à Bruxelles. L'ancien directeur de la Bibliothèque Mazarine condamné par contumace à la déportation dans une enceinte fortifiée (20e conseil de guerre, 20 juillet 1872), [s'est] occupé à écrire des brochures ou des pamphlets. Il est l'auteur de la publication *Les ânes du Capitole. Histoire des généraux français*, où il fait défiler successivement les généraux Crochin, Breguin, Vinoy, Valirao, Mac-Mahon, d'Aurelly de Valadier, Cohenzy, Boulaki. C'est un pamphlet aussi virulent qu'odieux[193].

Il s'agit bien évidemment d'une œuvre satirique et polémique que la presse française aurait aussitôt censurée[194]. Notre auteur, au tempérament impulsif et à la verve provocatrice a besoin du soutien et de l'appréciation du public belge. Il l'obtient. La presse belge lui réserve aussitôt un accueil plutôt amical. Toujours en 1872, on assiste à la parution du même article, à quatre jours de distance, dans les pages de l'*Indépendance Belge*[195] et du *Journal de Charleroi*[196]. On y cite en partie un rapport fait par la Police de Paris concernant Benjamin Gastineau, et publié dans les pages du journal parisien *Le Corsaire*[197], le 9 juillet 1872. Dans *Le Corsaire* cet article se termine par ces mots : « En conséquence, notre avis est qu'il y a lieu de demander la mise en jugement contre Gastineau Benjamin sous l'inculpation d'avoir commis un attentat dont le but est de détruire ou de changer le gouvernement, crime prévu et puni par l'article 87[198] ». En revanche, dans les deux journaux belges, cet article se clôt de la façon suivante :

> Un journal de Paris, mentionnant la condamnation de M. Benjamin Gastineau, omet à ce sujet les observations suivantes :
> « Nous avons éprouvé une profonde surprise à l'audition de ce rapport, et nos lecteurs partageront certainement cette surprise. […] Quoi, sous la république on reproche à un écrivain d'avoir lutté

[192] Il s'agit de *Les Ânes au Capitole. Histoire des généraux français*. Nous en avons repéré une copie à la Bibliothèque Nationale de France indique « France et Belgique, chez Tous les libraires » et n'indiquant ni le nom de l'auteur ni l'année de publication. Ce texte, à cause de la poursuite et de la censure qu'il aurait suscitées a été publié sous le pseudonyme de Léon Mastol.
[193] Document faisant partie du dossier « Benjamin Gastineau », conservé dans les Archives de la Police de Paris. (Cf. Annexes 2, p. 340-341.
[194] Nous savons qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé : toujours en 1872, et toujours d'après le dossier « Benjamin Gastineau », conservé dans les Archives de la Police de Paris, nous apprenons que Gastineau aurait publié dans *La Convention* de Bordeaux, un roman historique en deux parties ayant respectivement pour titres : *Les monstres historiques* et *Les splendeurs de la Commune.* Nous n'avons pas trouvé de nouvelles satisfaisantes à ce sujet.
[195] Le 13 juillet 1872.
[196] Le 17 juillet 1872.
[197] Article publié dans *Le Corsaire* le 9 juillet 1872. Ce document fait partie du dossier « Benjamin Gastineau », conservé dans les Archives de la Police de Paris. (Cf. Annexes 1, p. 318).
[198] « Affaire Benjamin Gastineau », *Le Corsaire,* 9 juillet 1872.

> pendant vingt ans pour le triomphe de la république ; on énumère comme des charges accablantes les poursuites qu'il a subies pour délits de presse sous la présidence et l'empire, on semble même lui faire un crime d'avoir été deux fois acquitté par les jurys de 1849 !
> Nous considérons un semblable langage comme excessivement regrettable, et nous nous étonnons qu'il puisse être tenu officiellement sous la république.
> Nous nous bornerons à faire remarquer qu'il [le rapport] constate que Gastineau a pas abusé de la situation de bibliothécaire qu'il a occupée sous la Commune et qu'on ne peut lui reprocher aucune exaction. Au point de vue de la moralité de l'homme, cela nous paraît bien avoir son importance[199].

Les jugements sont donc opposés : dur et intransigeant dans les pages du *Corsaire*, alors que le journaliste belge (anonyme lui aussi) paraît montrer à l'égard de notre écrivain, une attitude plus bienveillante et cordiale.

Gastineau n'est plus un communard. Il a gagné sa propre vie, et, pendant sept longues années, qu'il passe à Bruxelles, il consacre ses énergies aux domaines les plus variés. Il donne d'abord des cours de français pour pouvoir se maintenir correctement. Cela est témoigné par une brève annonce qu'il fait publier en le réitérant à plusieurs reprises (dix-neuf en tout) dans les pages de l'*Indépendance Belge* sur six mois : entre octobre 1872 et avril 1873. L'annonce est la suivante : « Connu pour de nombreuses et intéressantes œuvres littéraires, donne des leçons d'*histoire,* de *littérature* et de *langue française.* – S'adresser ou écrire à son domicile *chaussée d'Ixelles, 21*[200] ». A la suite de cette annonce, les deux premières années que notre auteur passe à Bruxelles nous paraissent, d'après les rares documents que nous avons à notre disposition, avoir été principalement caractérisées par son activité d'enseignant « de l'histoire, la littérature et la langue française ».

Gastineau à cette période n'a presque pas de liens avec le milieu intellectuel bruxellois ; hormis une seule initiative faisant exception : il s'agit de la revue *L'Art Universel* (1873-1876) publiée sous la direction de Camille Lemonnier. Celui-ci souhaite s'entourer de nombreux intellectuels belges, prussiens et français. Parmi ces derniers figurent les noms de Taine, Laurent-Pichat et Gastineau. Il s'agit là d'un grand projet principalement centré sur l'art européen, auquel participèrent des esprits intellectuels très différents entre eux. Gastineau est nommé donc parmi les collaborateurs à partir du troisième numéro qui sort le 15 février de 1873. Il continuera de faire partie de la rédaction de cette revue tout le long de cette année 1873, mais aucun article de lui ne sera publié. Nous ignorons les dynamiques des relations entre Gastineau et Camille Lemonnier au sujet de sa permanence au sein de la rédaction de l'*Art Universel*. Il est cependant probable que, à cause du caractère impulsif de Gastineau, l'absence de contributions dans les pages de cette revue, qui contenait également une

[199] « Article », *L'Indépendance Belge,* Bruxelles, le 13 juillet 1872, p. 2.(Ce document est présent dans la section électronique des Périodiques de la Bibliothèque Royale de Bruxelles).
[200] Cette annonce a paru dans *L'Indépendance Belge* aux dates suivantes : 13/X/1872, p. 3 ; 15/X/1872, p. 4 ; 18/X/1872, p. 4 ; 6/XI/1872, p. 4 ; 16/XI/1872, p. 4 ; 29/XI/1872, p. 4 ; 24/XII/1872, p. 4 ; 28/XII/1872, p. 4 ; 5/I/1873, p. 4 ; 6/I/1873, p. 4 ; 7/I/1873 p. 4 ; 11/I/1873 p. 4 ; 19/II/1873 ; 1/III/1873, p. 4 ; 23/III/1873, p. 4 ; 10/IV/1873, p. 4 ; 11/IV/1873, p. 4 ; 25/IV/1873, p. 4 ; 29/IV/1873, p. 4. (Ces documents sont présents dans la section électronique des Périodiques de la Bibliothèque Royale de Bruxelles).

rubrique consacrée à la littérature, soit le fruit d'un manque d'entente avec le directeur, et que cela ait été à la base de son éloignement. A partir de 1874, en effet, le nom de Benjamin Gastineau ne figure plus dans les pages de l'*Art Universel*. Il ne s'agit que d'une collaboration théorique qui cependant a donné probablement à Gastineau la possibilité de créer des contacts avec des intellectuels bruxellois. Mais surtout notre écrivain tisse des liens avec l'association culturelle laïque de Bruxelles « La Libre pensée » où il trouve des adeptes de « La Libre pensée ». française qui s'étaient réfugiés en Belgique après a défaite de la Commune. C'est d'après le siège de « La libre pensée » que Benjamin Gastineau se consacre, quoique sporadiquement, à la diffusion du savoir. Nous lisons en 1874, dans les pages de *l'Indépendance Belge* :

> M. Benjamin Gastineau a donné hier vendredi au siège de « La Libre pensée », une conférence sur les libres penseurs au XVIII siècle et sur le séjour de Voltaire à Bruxelles qui a été fort applaudie. Sans sortir du cercle purement littéraire de sa conférence, M. Gastineau a fait l'histoire anecdotique de tous les libres penseurs qui au XVIII siècle, sont venus demander asile à la Belgique. Il a montré Voltaire installé avec son égérie, Mme de Chatelet, dans la rue de la Grosse Tour, où le prince de Chimy et le duc d'Arnborg viennent le trouver et où, pendant les sept années de son séjour à Bruxelles, il élabore les admirables écrits qui passionnaient son siècle. En terminant, M. B. Gastineau a été bien inspiré en rappelant le souvenir des remarquables conférences sur Voltaire données, il y a quelques années par M. Bancel[201].

L'année suivante, toujours en lisant *L'Indépendance Belge*, on apprend que : « Vendredi 30 avril, à huit heures du soir, à l'assemblée mensuelle de la Libre-pensée (Nouvelle cour de Bruxelles, rue des Sœurs –Noires, n°35), Benjamin Gastineau donne une conférence sur l'*Antéchrist* d'Ernest Renan[202] ». L'auteur de cet essai théorise, dans l'introduction, la cohabitation du bien et du mal, de Jésus et de Néron et la situation instable de l'être humain, de ses passions fragiles, de sa faiblesse et de sa foi. C'est là une occasion de plus pour Gastineau d'affronter le thème de la religion, auquel il devra encore consacrer ses deux derniers essais[203].

Gastineau est à présent absolument inséré dans la vie intellectuelle de la capitale belge. Il recommence à écrire. Nous savons qu'il collabore avec des journaux ou des revues, probablement engagés, bien que nous n'ayons pas trouvé d'articles de lui dans la presse contenue dans le fonds de la bibliothèque Royale de Bruxelles. Son nom nous résulte absent, en effet, de journaux plutôt engagés tels *Le Bien public*, ou *L'émancipé*.

Nous savons par contre, d'après le Dossier des Archives de la Police de Paris, qu'en 1875 Gastineau devient rédacteur en chef de la « Gazette de Hollande », dont on n'a pas trouvé d'exemplaires dans les différentes bibliothèques.

---

[201] « Article », *L'Indépendance Belge,* Bruxelles, 12 avril 1874, p. 1. (Ce document est présent dans la section électronique des Périodiques de la Bibliothèque Royale de Bruxelles).
[202] *L'Indépendance Belge,* Bruxelles, 28 avril, 1875, p. 1. (Ce document est présent dans la section électronique des Périodiques de la Bibliothèque Royale de Bruxelles).
[203] Gastineau consacre à ce sujet encore deux essais: *Les Femmes et les prêtres* et *Les Crimes des prêtres de l'Eglise* sont publiés entre 1880 et 1881. Nous en parlerons plus loin.

Notre auteur à Bruxelles n'écrit pas de romans, quant aux pièces, la situation est compliquée. Nous n'avons pas trouvé trace d'œuvres signées « Bemjamin Gastineau ». Nous savons que en 1875 deux pièces de Octave Ga(s)tineau[204], *Babiole* et *Panurge*, ont été représentées à Bruxelles. Egalement, *Mon mari est à Versailles* et l'*Assommoir*, texte tiré et librement interprété d'après le roman d'Emile Zola, les deux représentées en 1879, sont elles aussi des œuvres d'Octave, écrites à quatre mains, en collaboration avec le comédien français Busnach.

C'est dans le contexte bruxellois, que Benjamin Gastineau arrive à faire entendre sa voix au sein de la vie politique de la ville et de la nation.

3.1 L'engagement pour une cause humanitaire

L'occasion de se faire entendre ne manque pas. On est en 1876, cinq ans après la répression dans le sang de l'insurrection parisienne de la Commune. Il n'existe pas encore, en Belgique, de véritables lois qui protègent les anciens communards qui s'y sont réfugiés. Gastineau propose, en cette année, à travers une interrogation parlementaire[205], un projet de loi visant à l'obtention d'une amnistie pour les réfugiés. Cela provoque le tohu-bohu général au sein du Parlement. On en a des échos surtout dans les pages de *L'Indépendance Belge* et du *Journal de Bruxelles*.

Contrairement à cela, la presse la plus réactionnaire réagit en levant la voix contre l'amnistie proposée par Gastineau. Voilà la lettre parue au *Journal de Bruxelles* :

> Paris 28 juin 1876
>
> Ce matin a paru au *Journal Officiel* la fameuse lettre dont il est question depuis longtemps. Elle est adressée par le maréchal Mac-Mahon à M. de Cissay, mais, à n'en pas douter, elle est sortie de la plume de M. Dufaure.
>
> Cette lettre est de nature à ne satisfaire personne, pas plus les républicains girondins que les radicaux extrêmes. Elle sera loin d'atteindre le but qu'on s'était proposé, c'est-à-dire le retrait de la proposition Gastineau. Au point de vue parlementaire elle compromet le maréchal qui n'avait aucune sorte de concession à faire aux députés puisqu'il est investi par la Constitution du droit de grâce. Ainsi d'après la lettre, aucune poursuite nouvelle pour les faits relatifs à la Commune ne pourra avoir lieu « si elle n'est commandée en quelque sorte par le sentiment unanime de tous les honnêtes gens, à quelque opinion qu'ils appartiennent ».
>
> […]
>
> Le maréchal eut la faiblesse de signer une diminution de ses droits, et sans aucun profit. Les gauches vont se montrer plus acharnées que jamais à faire voter leur proposition. […] M. Dufaure a été, du reste, prévenu hier par la commission que la proposition de Gastineau serait maintenue.
>
> Voilà donc un nouveau germe de conflit. Le ministère se prépare à de redoutables échecs. La proposition Gastineau, la loi municipale et la collation des grades sont trois précipices ministériels qui permettent à l'esprit d'entrevoir de nouveaux horizons politiques[206].

[204] Octave Gastineau (ou Gatineau: nous avons trouvé les deux graphies) (1824-1878) librettiste, auteur de théâtre et de vaudevilles.

[205] Des renseignements au sujet de ce document, que nous n'avons pas eu l'occasion de consulter directement, nous ont été fournis par des articles de presse que nous avons cités.

[206] « Article », signé F. X., *Le Journal de Bruxelles*, 29/VI/ 1876, p. 3. (Ce document est présent dans la section électronique des Périodiques de la Bibliothèque Royale de Bruxelles).

Quelques jours plus tard, le même journaliste, publie une autre attaque d'après les pages du *Journal de Bruxelles* :

> Le garde sceaux est vivement attaqué par les Républicains qui lui reprochent d'avoir dit à la commission qu'il se consolerait de la persistance de la commission à ne pas abandonner le projet Gastineau, par la certitude où il était, que le Sénat ne consentirait pas à le voter. Il faut lire le détachement des colères radicales contre M. Dufaure et contre le maréchal, car l'impunité assurée aux insulteurs les a tellement enhardis, que c'est maintenant le pouvoir du chef de l'Etat qui est sur le point de mire des révolutionnaires[207]

La proposition de Gastineau est encore au centre des polémiques. D'une part les Républicains qui veulent la voter, d'autre part le garde sceaux qui est absolument certain que le Sénat s'opposera à cette votation. D'un autre côté encore, la colère des radicaux contre M. Dufaure ainsi que contre le maréchal Mac-Mahon est considérée par le journaliste du *Journal de Bruxelles* comme une tentative de vouloir attaquer le pouvoir du chef de l'Etat et donc condamnable en tant que tel.

La divulgation de ces nouvelles par la presse ne fait qu'augmenter la tension générale auprès de l'opinion publique.

Un style ironique et moqueur caractérise l'écriture d'autres articles concernant le même sujet :

> Demain l'interpellation du citoyen Benjamin Raspail permettra aux radicaux d'accentuer plus vivement encore les violentes attaques qu'ils dirigent contre le maréchal. Il sera curieux de savoir comment M. Dufaure, l'auteur ou l'inspirateur de la lettre, se défendra de ne l'avoir pas constitutionnellement contresignée. Ce qui est certain c'est que les prétentions radicales augmenteront, en raison des reculades du gouvernement. Avant peu, on discutera la proposition Gastineau, et tant qu'un communard sera en prison, on ne cessera d'entendre le cri : Amnistie[208].

L'attitude du *Journal de Bruxelles*, incarnée par le même journaliste, dont nous ne connaissons que les initiales F. X., nous semble celle de considérer l'amnistie comme un caprice, un vœu sans avenir, un jouet éphémère dont un enfant ne pourrait se réjouir que le temps d'un instant de bonheur. Nous savons en revanche que l'amnistie a été une conquête importante pour tous les anciens communards au moment de l'obtention de la grâce en 1879.

Malheureusement des lacunes dans les dossiers des actes parlementaires concernant ces années (1876-1879) nous empêchent actuellement d'avoir une vision plus claire et définie au sujet de la discussion et enfin de l'approbation, en 1879, de la proposition d'amnistie pour les communards de Paris avancée par Benjamin Gastineau trois ans auparavant.

[207] « Article », signé F. X., *Ibid.*, 21 juillet 1876, p. 3. (Ce document est présent dans la section électronique des Périodiques de la Bibliothèque Royale de Bruxelles).
[208] « Article », signé F. X., *Ibid.*, 3 juillet 1876, p. 3. (Ce document est présent dans la section électronique des Périodiques de la Bibliothèque Royale de Bruxelles).

3.2 Le rôle joué par Victor Hugo

Victor Hugo fut, le temps de sa permanence en Belgique, un point de soutien pour la plupart des communards refugiés à Bruxelles. Il s'était intéressé à leur condition et il avait plaidé leur cause dans un discours au Sénat de Paris du 22 mai 1876. Sa position pour l'amnistie pour les communards est claire et nette :

> Messieurs, depuis cinq ans l'histoire a les yeux fixés sur ce tragique sous-sol de Paris, et elle en entendra sortir des voix terribles tant que vous n'aurez pas fermé la bouche des morts et décrété l'oubli. Après la justice, après la pitié, considérez la raison d'État. Songez qu'à cette heure les déportés et les expatriés se comptent par milliers, et qu'il y a de plus les innombrables fuites des innocents effrayés, énorme chiffre inconnu. Cette vaste absence affaiblit le travail national ; rendez les travailleurs aux ateliers; on vous l'a dit éloquemment dans l'autre Chambre, rendez à nos industries parisiennes ces ouvriers qui sont des artistes ; faites revenir ceux qui nous manquent ; pardonnez et rassurez ; le conseil municipal n'évalue pas à moins de cent mille le nombre des disparus ; les sévérités qui frappent des populations -réagissent sur la prospérité publique ; l'expulsion des Maures a commencé la ruine de l'Espagne et l'expulsion des Juifs l'a consommée ; la révocation de l'édit de Nantes a enrichi l'Angleterre et la Prusse aux dépens de la France. Ne recommencez pas ces irréparables fautes politiques.
> Pour toutes les raisons, pour les raisons sociales, pour les raisons morales, pour les raisons politiques, votez l'amnistie. Votez-la virilement. Élevez-vous au-dessus des alarmes factices. Voyez comme la suppression de l'état de siège a été simple. La promulgation de l'amnistie ne le serait pas moins. (*Très-bien ! à l'extrême gauche.*) Faites grâce[209].

Celui de Victor Hugo est un discours humanitaire et c'est là qu'il faut nous arrêter un moment. Victor Hugo est un homme âgé. Il a vécu les trois quarts du XIX^{e} siècle : une période de grandes transformations, de grands changements dans la vie de gens et au sein de la société tout entière.

Victor Hugo à Bruxelles était au centre de la vie culturelle et politique et entretenait des liens avec les autorités politiques et avec plusieurs intellectuels. Il décide de prendre position au sujet des communards auxquels il met sa maison à disposition.

Les rapports entre Victor Hugo et Benjamin Gastineau étaient restés solides au fil du temps. Ils s'étaient connus en 1850, lors des premières agitations politiques contre le début du Second Empire. Ils avaient continué au cours des années 1860 plus par correspondance que par des fréquentations réelles. C'est à cette époque que remontent les deux lettres suivantes :

> Cher Monsieur et Coreligionnaire,
> J'ai saisi avec empressement l'occasion qui m'a été offerte sur le *Panthéon parisien* d'affirmer mon opinion sur votre caractère et votre génie. Veuillez accueillir favorablement cette franche expression de ma pensée et me dire si vous l'agréez.
> Votre tout dévoué
> Benjamin Gastineau
> Rue Laffitte, 86[210]

[209] Victor HUGO, « L'Amnistie au Sénat », séance du 22 mai 1876, Victor Hugo, *Petite anthologie de quelques grands discours,* Pas de Calais, SCEREN-CRDP, 2003 (en ligne).
[210] « *Lettre de Benjamin Gastineau à Victor Hugo* ». (Cf. Annexes 4, p. 342).

Une semaine après, voici la réponse de Victor Hugo:

> Cher et vaillant compagnon d'épreuve, je vous serre la main. Je viens de lire cette belle page écrite sur moi. Je vous en remercie. Nous sommes frères, vous et moi. Nous avons le même amour : la France ; la même religion, la liberté ; nous avons eu la même récompense, l'exil. Vous êtes un penseur qui combat. Je vous connaissais par vos luttes courageuses et par vos livres excellents ; je vous aimais d'avance. Mon cœur n'a rien à faire aujourd'hui. Il y a longtemps que je suis vôtre. Permettez-moi cependant d'ajouter à ma cordialité la reconnaissance. Je vous écris, attendri.
> A bientôt peut-être. Qui sait ?... En attendant, aimons-nous ![211]
>
> VICTOR HUGO

Ces deux lettres datent de 1862. Outre la générosité pour les communards, des sentiments forts et sincères animent Hugo vis-à-vis de ses amis du temps passé. Les mots que Victor Hugo adresse à Gastineau sont très touchants, quasiment exagérés. L'allusion que Victor Hugo fait au sujet d'une page écrite par Gastineau se réfère probablement à l'article que notre auteur lui a consacré et qui aurait été publié en 1862 dans le *Panthéon Parisien*[212], et qui a paru trois ans plus tard dans *Les Génies de la Liberté.* Ce que Victor Hugo tient à souligner, cependant, ne concerne pas la valeur littéraire de notre écrivain, mais plutôt ce que leurs sorts et leurs points de vue ont en commun. Ils ont été exilés les deux, pour des raisons politiques ; ils ont combattu et combattront encore sans plier leur tête devant l'arrogance et la violence de la dictature, pour revendiquer l'importance de la justice, de la paix et de la liberté. « Vous êtes un penseur qui combat » : Gastineau serait donc, aux yeux de Victor Hugo, un penseur et cela élève son esprit. Et c'est justement grâce à sa pensée que le penseur Gastineau se fait combattent politique et social en interprétant activement les besoins, les désirs et les exigences des gens de son temps. C'est à ce sujet que Victor Hugo trouve une complicité et un esprit de solidarité qui le lie à notre écrivain par un sentiment d'amitié sincère et durable. La réponse de Gastineau est très respectueuse et reconnaissante.

La lutte de Gastineau en faveur des communards rentre dans le cadre d'un engagement dans la défense des opprimés que nous avons déjà vue et que nous verrons dans les œuvres suivantes consacrées à la défense de la femme, souvent victime de l'arrogance et de l'hypocrisie des hommes et plus particulièrement des représentants de l'Église.

[211] « *Lettre de Victor Hugo à Benjamin Gastineau* », [Cette lettre fait partie de la Correspondance générale de Victor Hugo et n'a pas encore été publiée dans ses œuvres. Elle nous a été signalée par M. Jean Gaudon auquel nous tenons à exprimer nos remerciements et notre gratitude pour la collaboration et la disponibilité qu'il nous a démontrées. (Cf. Annexes 4, p. 343)].

[212] Nous n'en avons pas trouvé de traces.

Troisième Partie

La religion et la femme

Préambule : Quelques considérations au sujet de la femme et de la religion dans les Lettres au temps de Benjamin Gastineau

Dans l'œuvre de Benjamin Gastineau les deux thèmes de la femme et de la religion sont le plus souvent présentés comme interdépendants l'un de l'autre. L'écrivain montre en effet que ces deux réalités au cours de l'histoire ont toujours été très liées.

La femme est souvent montrée par Gastineau comme un être faible que les hommes peuvent manipuler et soumettre à leur volonté. Il existe par ailleurs, dans les lettres françaises du XIX^{e} siècle, un arsenal très riche de références au sujet de la faiblesse de la femme. Chez Musset, par exemple, la faiblesse féminine est opposée à la force de l'homme : « Vous êtes homme, et je suis femme; la force est de votre côté[1] ». Dans *La Cousine Bette* de Balzac, la femme forte est considérée comme étant la négation du charme et de la mansuétude : « Femme forte; [...], femme sans faiblesse; femme courageuse. Tout indiquait en elle la femme raisonnable, sans charme, mais aussi sans faiblesse[2] ». Au cours de ces mêmes années, nous trouvons également une allusion à la faiblesse féminine au sein de l'anthologie *Les Français par eux-mêmes*, dans le chapitre consacrée à « La Ménagère parisienne ». Nous lisons en effet : « Pour cet être faible et impressionnable, les inquiétudes sont plus poignantes et les travaux plus accablants[3] ». Cette simple considération nous suggère une attitude compatissante et paternaliste envers la femme dont la faiblesse et la sensibilité déterminent l'état de souffrance et de malaise. Dans les œuvres de Gastineau, la femme faible et vulnérable devient souvent dupe du pouvoir des hommes, en particulier du pouvoir des représentants de la religion. Lorsqu'il parle de religion, Gastineau se réfère à la religion catholique et à son institutionnalisation qui est incarnée par l'Église de Rome. C'est à cause de ce lien très serré entre la religion et la femme que nous prendrons en considération dans cette partie de notre travail les œuvres que Gastineau écrit sur ces deux thèmes :

La Lutte du Catholicisme et de la Philosophie (1844)*, La Guerre des Jésuites* (1845), *Les Femmes des Césars* (1863), *La Dévote* (1865), *Femmes et mœurs au temps de César* (1865), *L'Impératrice du Bas-Empire* (1870), *Les Courtisanes de l'Église* (1870), *Les Femmes et les prêtres* (1881). *Les Crimes des prêtres de l'Église* (1880).

L'intention de Gastineau, au cours de ces essais, aussi bien que du roman *La Dévote,* n'est pas de proposer une approche historique ou philosophique. Son but est didactique et le rôle de l'auteur est celui du moralisateur. Gastineau essaie d'élever son lecteur en lui proposant des modèles de

[1] Alfred de MUSSET, *Chandelier* (1840) T. I, vol. 1, *Théâtre complet,* Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1990, p. 332.
[2] Honoré de BALZAC, *La Cousine Bette* (1846), *La Comédie humaine,* vol. VII*, Etudes de mœurs, scènes de la vie parisienne,* Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1977, p. 371.
[3] *Les Français par eux-mêmes,* Tome 3, Paris, Curner, 1841, p. 23

comportement tirés de l'histoire des hommes et de lui suggérer quels sont les modèles positifs à suivre, ou négatifs à réfuter selon la morale bourgeoise. L'intention de l'auteur serait celle de transmettre à travers la narration des vicissitudes historiques, trop souvent banalisées, non pas seulement un savoir, mais une morale et une éthique comportementale.

On va commencer à faire le point sur les deux essais de jeunesse que Gastineau consacre aux relations entre la Religion et la Philosophie.

I La Philosophie opposée à la Religion

Le commencement de la production de Benjamin Gastineau témoigne du caractère provocateur et impérieux de l'écriture de notre écrivain. Ses débuts coïncident avec l'établissement des premiers liens, qu'il renforcera, avec Proudhon et, par la suite, avec George Sand et Victor Hugo. Tout jeune et récemment débarqué dans la capitale, Gastineau veut, dès ses débuts, consacrer son écriture à des thèmes importants.

Les deux premiers textes sont des traités très brefs. L'écrivain y oppose les idées de Voltaire aux principes et aux pratiques du catholicisme. C'est en partant de la notion de liberté énoncée par ce philosophe et des réflexions contenues dans le *Traité sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), que Gastineau commence à formuler ses propos : il introduit, avec un brin d'ironie, la « comédie humaine » jouée par les prêtres. Le but de l'Église est, selon notre écrivain, « de régner en maîtresse despotique. Si vous souffrez qu'elle prenne un pied de plus chez vous, elle en prendra dix, vingt, puis vous chassera ; ou bien elle recommencera une autre Saint-Barthélemy, afin d'exterminer tous les hérétiques[4] ».

[4] Benjamin GASTINEAU, *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie, Cit.,* p. 5.

1 *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie*

Le parallèle entre l'Église et la Philosophie est à la base de cet essai, aussi bien que des deux essais publiés entre 1866 et 1878[5], auxquels on fera allusion tout le long de ces pages.

C'est avec un mélange d'ironie et de sarcasme que Gastineau tourne en dérision les pratiques courantes du Christianisme. Il oppose à cela la philosophie de Voltaire réagissant contre « la meute obscurantiste et jésuitique qui se jeta hurlante et furieuse sur [lui] […] marqua[nt] de sa griffe les ennemis de la raison et […] voua[nt] les esprits des ténèbres et des Tartufes à l'immortalité du ridicule[6] ».

> Toutes les religions sont copiées les unes des autres, ce qui ne les a pas empêchées de se décrier, ont ordonné des jeûnes publics pour plaire aux dieux, pour les apaiser, pour leur demander des faveurs, les dieux ayant toujours été conçus par les hommes comme des rois dont il faut capter les bonnes grâces et redouter la colère […][7].

Ce passage est tiré d'un traité significatif où Gastineau fait appel à Voltaire, pour parler du sentiment religieux dans la capitale. L'auteur explicite son invocation en ces termes :

> Voltaire, que j'ai invoqué directement, […] a donc bien voulu prêter son concours à Paris religieux. J'ose espérer que les chroniqueurs des temps passés imiteront son exemple pour la suite de mes Paris. Ce sont gens illustres qui ne se font pas payer, mais qui en revanche ont de l'esprit comptant.
> J'ouvre la marche de Paris religieux ; après Voltaire on ne lirait plus ma prose. Permettez-donc à l'élève de passer avant le maître[8].

C'est par cette veine satirique que l'auteur se moque des habitudes ainsi que des pratiques religieuses de la société parisienne :

> Paris religieux ? Existe-t-il autrement que pour adorer les mœurs, les arts et les lettres de la décadence ? N'a-t-il pas pris pour dieux et pour déesses des histoires et des saltimbanques, je ne sais quel demi-monde de faiseurs et de diseurs de rien, de gardiens lettrés et de courtisanes du marcadam, qui en passant leur vie dans un cynisme tapageur, et un charlatanisme bruyant, ont la prétention, malheureusement bien accueillie aujourd'hui, de représenter l'esprit et l'amour au XIX[e] siècle ? La religion du succès n'a-t-elle trop bien conquis toutes les âmes pour qu'elles s'ouvrent, même en carême, aux mortifications et aux repentirs demandés par l'Église ?[9]

La critique est poignante. Gastineau s'en prend aux parvenus au comportement social arrogant et hypocrite, dont le seul souci est celui d'apparaître et non pas celui d'être et encore moins de ressentir un sentiment religieux :

> Dans ce mouvement de la population parisienne qui, pendant le mois de mars, porte une partie de la population parisienne aux églises, je ne vois qu'une mode, une curiosité à satisfaire. Il n'est pas impolitique de mettre Dieu avec soi, dans ses projets d'ambition, dans ses amours, dans ses calculs

[5] *Paris religieux par Voltaire et Benjamin Gastineau*, (1866) et *Centenaire de Voltaire. Voltaire en exil, sa vie et son œuvre en France et à l'étranger* (1878).
[6] Benjamin GASTINEAU, *Centenaire de Voltaire. Voltaire en exil, sa vie et son œuvre en France et à l'étranger*, Paris, Baillière, 1878, p. X.
[7] Benjamin GASTINEAU, *Paris religieux par Voltaire et Benjamin Gastineau,* Paris, Lacroix, 1866, p. 2.
[8] *Ibid.* p.1
[9] *Ibid.*

> […] Des dames mises au dernier bon ton, des gens bien gantés, applaudissent bruyamment les beaux prédicateurs, comme si l'église était un théâtre ; on fait montre de ses assiduités aux offices, et voilà comment à Paris on passe les jours de pénitence. Quelle différence et quelle distance entre le Paris du moyen-âge qui, couvert de cendre prenait le cilice en carême, et le Paris religieux du dix-neuvième siècle ![10].

A cette attitude s'ajoute le fait que « je n'ai jamais entendu dans les églises de Paris une seule homélie qui fût vraiment originale[11] » affirme encore Gastineau, et il ajoute :

> Le christianisme, trouvant sans doute que l'existence de l'homme est trop heureuse, la voua à la douleur, à la privation, à la continence, aux larmes, à la prière et à l'éternel *mea culpa* […]. Malgré les menaces, malgré les châtiments spirituels et corporels ; la damnation et la peine de mort, l'église ne peut retenir plus de quinze siècles l'humanité dans les liens de la mortification ; elle ne peut renoncer à la femme, à la viande et au vin, en France surtout où le vin est bon, la femme jolie et la carne assez tendre ![12]

La vente des indulgences réduit toute pratique religieuse à une affaire d'argent où les pauvres sont mortifiés et les riches paient. De plus les pauvres, avec le peu d'argent qu'ils possèdent, doivent payer leur nourriture et leur loyer très chers. Ils mènent une vie difficile, car ils exercent le plus souvent des professions très dures suivant des horaires quasiment inhumains. Gastineau se demande si le travail quotidien des pauvres gens ne serait pas comme une forme de prière. Pour que le peuple ne souffre pas en période de carême, il propose une solution alternative qui pourrait introduire l'égalité de toutes les couches sociales :

> Je ne serais pas fâché de voir les riches oisifs qui assistent aux premières représentations des comédies, aux premiers serments des grands prédicateurs, à toutes les fêtes de la vie, se mortifier un peu pendant le carême en prenant la place des ouvriers et en laissant à tous ceux-ci un loisir de six semaines pour jouir de cette civilisation qui est leur œuvre et dont ils n'ont pas les caresses[13].

On est là face à une sorte de revendication sociale qui a assez peu à voir avec Voltaire ; et pourtant Gastineau a déclaré qu'il a voulu faire appel au philosophe, car, comme il l'explique plus ouvertement dans *Voltaire en exil* :

> Voltaire s'éleva vigoureusement contre les couvents, cause de ruine et de stérilisation des pays où ils s'établissent, et contre les privilèges du clergé, particulièrement son exemption de l'impôt et des autres charges qui pèsent sur tous les citoyens[14].

Il spécifie que l'action de l'Église, ses privilèges et les lois qu'elle impose, ont été le plus souvent, au cours de l'histoire et jusqu'au XIX[e] siècle des sources d'injustice sociale visant à humilier les couches les plus démunies.

Gastineau cite à ce propos la « Requête à tous les magistrats du royaume » où Voltaire affirme :

---

[10] *Ibid*., p. 1
[11] *Ibid.*, p. 2.
[12] *Ibid.,* p. 2 et 3.
[13] *Ibid.*, p. 2
[14] Benjamin GASTINEAU, *Centenaire de Voltaire. Voltaire en exil, sa vie et son œuvre en France et à l'étranger, Cit.,* p. 301.

> On nous déclare que pendant le carême ce serait un grand crime de manger un morceau de lard rance avec notre pain bis. Nous savons même qu'autrefois, dans quelques provinces, les juges condamnaient au dernier supplice ceux qui, pressés d'une faim dévorante, auraient mangé en carême un morceau de cheval ou d'autre animal jeté à la voirie ; tandis que dans Paris un célèbre financier avait des relais de chevaux qui lui amenaient tous les jours de la marée fraîche de Dieppe. Il faisait régulièrement carême; il le sanctifiait en mangeant avec ses parasites pour deux cents écus de poisson : et nous, si nous mangions pour deux liards d'une chair dégoûtante et abominable, nous périssions par la corde, et on nous menaçait d'une damnation éternelle[15].

Notre auteur répond de manière plus succincte au texte voltairien :

> La sainte église a ordonné le carême, mais en qualité d'église elle ne commande qu'au cœur ; elle ne peut qu'infliger que de peines spirituelles ; elle ne peut faire brûler comme autrefois, un pauvre homme qui, n'ayant que du lard rance, aura mis un peu de ce lard sur une tranche de pain noir.[16]

On ressent chez Voltaire, de même que chez Gastineau, le désir d'une religion plus authentique.

C'est toujours en moralisateur et par une veine d'ironie et de sarcasme, que Gastineau s'en prend aux enseignements de l'Église. Voici quelques exemples :

> « *Bienheureux les pacifiques parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu* » - a dit Jésus-Christ. Et pour suivre cet enseignement, messieurs les prêtres, depuis que vous vous êtes établis les interprètes de la religion, vous n'avez cessé de fomenter des discordes sur toute la surface du globe, et vous en formez encore de nouvelles !...[17]

Les attaques se poursuivent : « *"Mon royaume n'est pas de ce monde"* a dit encore Jésus-Christ. Comment avez-vous interprété ces paroles ? En vous faisant rois de la terre, en créant des évêques et des papes[18] », ou bien :

> « *Celui qui est le plus grand parmi vous sera votre serviteur* ». Et vous agissez en maîtres ; et nous devons être bien grands devant Dieu, car nous sommes vos très humbles serviteurs : nous vous donnons même d'énormes sommes pour l'être[19].

Par moments la *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie* prend le ton d'une querelle philosophique. Suivant l'esprit de certains essais du siècle précédent, nous lisons ça et là :

> Dites au premier prêtre venu que vous croyez seulement en un Dieu, créateur des mondes, et il aura l'audace de vous jeter au visage que vous êtes un matérialiste.
> - Mais … répliquerez-vous, abasourdi par cette épithète,
> - Vous êtes un panthéiste, reprendra-t-il en vous interrompant.
> - Mais …
> - Un rationaliste.
> - Mais …
> - Un fils de Voltaire. Que le diable vous confonde !
> Est-ce de notre faute, messieurs les catholiques, s'il nous est moralement impossible de suivre une religion telle que vous l'avez faite. Vous voudriez que nous fussions vos serviteurs, n'est-ce pas ?

[15] VOLTAIRE, *Œuvres Complètes* t. XXVI, Paris, Renouard, 1819, p. 177.
[16] Benjamin GASTINEAU, *Paris religieux par Voltaire et Benjamin Gastineau, Cit.,* p. 2.
[17] Benjamin GASTINEAU, *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie, Cit.,* p. 9.
[18] *Ibid*.
[19] *Ibid*., p. 9-10.

> Mais nous ne sommes pas assez lâches pour nous abaisser jusqu'à ce point-là : nous serons simplement les serviteurs de Dieu[20].

Et il continue :

> Que deviendrons-nous, privés que nous serons du culte catholique ?
> […] Que restera-t-il me demandez-vous, après l'exclusion de tous les jésuites ? Dieu et les exemples de tous les hommes sages et éclairés. N'est-ce pas ? avez-vous donc besoin d'êtres qui se placent entre le *Soleil* et vous ?
> - Oui ! oui !
> Eh bien, soit ! Mais que ces intermédiaires n'arrêtent pas le sort de l'Humanité
> […]
> De la tolérance, messieurs les prêtres, je ne vous conseille pas d'attaquer ni de calomnier les philosophes, ces ennemis de tous les *imposteurs*[21].

C'est là probablement le passage le plus significatif de l'œuvre. L'auteur y marque la différence entre les buts de la philosophie opposés à ceux de la religion : ces derniers sont incarnés par les prêtres (surtout des Jésuites ») jouant la fonction d'intermédiaires entre « le Soleil » et la masse des fidèles. Ils essaient de tous leurs moyens de diffuser, ou plutôt, selon Gastineau, d'imposer leur point de vue aux fidèles qui n'ont ni les moyens ni la culture pour se soustraire à leur autorité. La position critique de Gastineau à ce sujet se range davantage du côté des protestants qui éliminent toute intermédiation entre Dieu et les hommes. Il s'agit là d'une position à la fois religieuse et philosophique.

La philosophie, de son côté, se distingue par un esprit libre, a-dogmatique, caractérisé par un désir de découverte.

Les contrastes entre la philosophie et la religion se poursuivent :

> - Non, répondit la Religion, jamais je ne consentirai à te suivre, car tu vas t'égarer avec les malheureux que tu entraineras par ton funeste exemple.
> […]
> - Pauvre vieille ! répliqua la Philosophie, […] comment jugerais-tu un froid vieillard qui barrerait le passage à un jeune homme, au cœur rayonnant de chaleur, en lui criant : *Tu n'avanceras pas, tu vas te perdre, car je ne puis t'accompagner.*[22].

Si la religion demeure ainsi ancrée à son propre passé, recroquevillée sur elle-même et sans perspectives, sinon celle de mépriser et de menacer ceux qui ne suivent pas son chemin, la Philosophie a une toute autre attitude : « entourée d'une foule de nymphes et de poètes, courait vers l'Avenir […] La Religion catholique, en proie à une rage furieuse, sur la terre stérile du passé où elle était fixée, lui lançait des pierres qui ne l'atteignaient nullement[23] ».

[20] *Ibid*., p. 8.
[21] *Ibid*., p. 12.
[22] *Ibid*., p. 14-15
[23] *Ibid*., p. 15.

Toute la partie conclusive de cet essai est consacrée au personnage et à l'œuvre de Voltaire, dont les idées vont supporter la cause de la Philosophie contre les menaces perpétuées par la Religion.

2 La Guerre des Jésuites

Dans *La Guerre des Jésuites*, publié en 1845, Gastineau cible mieux son objectif, en le limitant à l'ordre religieux fondé par Ignace de Loyola. Il présente les Jésuites comme les représentants d'un système social en décadence. Il les accuse de leur présence illégale en France, de leur volonté de s'insérer au sein des hiérarchies sociales et universitaires. Il les accuse également d'avoir amené la guerre civile en Suisse ainsi que des combats acharnés en France. De plus, il les indique comme les dominateurs du clergé inférieur, réduit à l'esclavage. Enfin Gastineau souhaite que la loi, qui prévoit l'expulsion des Jésuites du territoire français, soit appliquée au plus tôt. Dans cet essai, l'écrivain se lance dans la polémique à la fois philosophique et théologique contre les Jésuites en France :

> Au milieu d'un peuple libre, il existe aujourd'hui une société proscrite par les lois […] Au mépris de ces lois, la Compagnie des Jésuites siège, rue des Postes, dans un vaste hôtel, foyer d'opérations fort importantes. Dans la caisse de ces pauvres Jésuites qui n'ont pour trésor que leur misère et leur dévouement, se trouvent des millions. Un des leurs, coquin fort habile, qu'ils investissent de leur confiance, et dont ils se servent, peut leur voler deux cent mille francs sans qu'ils s'en aperçoivent. Les Jésuites exercent à la fois le trafic du temporel et du spirituel ; aussi la maison de la rue des Postes est-elle une véritable bourse[24].

Gastineau nous donne des détails : le niveau d'escroquerie et des tricheries mis en œuvre par les Jésuites atteint des sommets difficilement concevables à ses yeux : « L'intrigue, la ruse, la calomnie, et au moment du triomphe la violence et la cruauté, voilà les armes qu'ils ont toujours employées[25] ». Et il poursuit : « Les Jésuites sont les ennemis de l'égalité et de la liberté de presse, d'une éducation étendue à la masse du peuple ; ce sont les auxiliaires du despotisme[26] ».

> Le jésuitisme étouffe toute liberté, réprime l'élan de la pensée, éteint la volonté chez l'individu. Il fait de l'homme un automate, une véritable machine. Les Jésuites prétendent arrêter la vie des nations. Ces messagers de la mort tendent un immense linceul dans lequel ils veulent ensevelir tous les peuples[27].

Les Jésuites seraient donc les « étrangers », à savoir les « barbares » ; ceux dont il faut se libérer afin de pouvoir retrouver la liberté. Le jésuite représente alors une sorte de démon, non pas laïque, mais au contraire ultrareligieux et dont la présence et l'influence pourraient nuire au développement de la société moderne.

Contre la dégradation de l'Église catholique, les positions de Gastineau se rapprochent de celles de Bakounine. Au début de ses réflexions au sujet de « L'Antithéologisme », celui-ci affirme :

> Le Christianisme est précisément la religion par excellence parce qu'il expose et manifeste la nature même et l'essence de toute religion qui sont : l'appauvrissement, l'anéantissement et l'asservissement systématiques, absolus, de l'humanité au profit de la divinité, - le principe suprême non seulement de toute religion, mais encore de toute métaphysique soit théiste, soit même panthéiste. Dieu étant tout, le

[24] Benjamin GASTINEAU, *La Guerre des Jésuites, Cit*, p. 8.
[25] *Ibid.,* p. 14.
[26] *Ibid.,* p. 17
[27] *Ibid.,* p. 19.

> monde réel et l'homme ne sont rien. Dieu étant la vérité, la justice et la vie infinie, l'homme est le mensonge, l'iniquité et la mort. Dieu étant le maître, l'homme est l'esclave. Incapable de trouver par lui- même le chemin de la justice et de la vérité, il doit les recevoir comme une révélation d'en haut, par l'intermédiaire des envoyés et des élus de la grâce divine[28].

Ces attaques sont très dures. Bakounine s'en prend à toute forme de religion, mais en particulier à la religion catholique qui induit à « l'appauvrissement, l'anéantissement et l'asservissement systématiques » des hommes, ce qui l'éloigne de la liberté qui est « le but suprême de tout développement humain[29] ». Contrairement à Bakounine, Gastineau ne s'en prend pas à la religion en tant que telle, mais à ce que les hommes en ont fait. Si Gastineau s'en prend à l'Église c'est parce qu'elle empêche aux hommes de s'acheminer sur la route qui mène à leur propre affranchissement et à l'atteinte de la liberté. Au fur et à mesure qu'on en découvre la portée, on est tenté de se demander pourquoi cette œuvre n'a pas été censurée. Probablement l'apparence démocratique du règne de Louis-Philippe, surtout lors de ses débuts, n'a pas nui à la manifestation des idées d'un libre penseur comme Gastineau. Cependant cela ne l'a pas empêché d'être poursuivi par la suite à cause de ses idées politiques.

L'essai se termine par une dernière invective contre les Jésuites :

> Votre esprit a gagné le clergé ; il a déjà infecté une grande partie de la société. Nous voulons combattre sa relâche parce que nous voulons sauver le peu d'hommes qui restent.
> Qui êtes-vous ? des fils de la réaction. Vous nous rappelez 1815. Pourquoi vous-a-ton laissé passer la frontière ? Vous n'êtes pas Français ! En dernière analyse, veut-on livrer la France à l'étranger ?
> Qu'on la livre aux jésuites ! [30]

La réquisitoire de Gastineau ne va en réalité pas uniquement à l'encontre des pratiques de l'Église, mais également des traditions populaires qui voient, depuis le Moyen Age, dans la femme une manifestation de la perversion, de la tentation et du diable. Gastineau considère que les femmes sont les plus soumises à ce risque, en raison de leur faiblesse. Sa position, quant au rôle de la femme, se rapproche plutôt de celle de Michelet. Comme Diderot l'avait fait[31], Michelet fait allusion à la faiblesse de la femme, mais, de plus, il relie cette faiblesse au rapport qu'elle entretient avec les prêtres :

> Ces faibles âmes de femmes, après la grande corruption du seizième siècle, incurablement gâtées, pleines de passion et de peur, de mauvais désirs parmi le remords, saisirent avidement ce moyen de pécher en conscience, d'expier sans amender, sans amélioration ni retour vers Dieu. Elles furent heureuses de recevoir au confessionnel, pour toute pénitence, un mot d'ordre politique, une direction d'intrigue. Elles portèrent, dans cette étrange manière d'expier la violence même des passions coupables qu'il s'agissait d'expier ; et pour rester dans le péché elles firent souvent des crimes[32].

---

[28] Mikhaïl BAKOUNINE, *Œuvres* *, Paris, Stock, 1980, p.99-100.
[29] *Ibid.,* p. 136.
[30] Benjamin GASTINEAU, *La Guerre des Jésuites, Cit.,* p. 33.
[31] Denis DIDEROT, « Sur les femmes », *Œuvres,* Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1951, p. 956.
[32] Jules MICHELET, *Du Prêtre, de la femme, de la famille,* Paris, Comptoir des imprimeurs-unis, 1845, p. 44.

Michelet, en historien, réfère cela au XVI^{e} siècle ; Gastineau, lui, se sert des mêmes références pour les encadrer à son époque.

II La Femme face à la religion

1 Femme, religion et décadence des mœurs : pour une vision d'ensemble

Contrairement aux essais qui considèrent la corruption des mœurs comme une conséquence de la Révolution Française[33], Gastineau commence son essai *Les Femmes et les prêtres* par ces mots :

> Si nous devions expliquer la genèse religieuse de la femme, nous pourrions l'intituler : *La Femme exploitée, hallucinée par l'Église, asservie et dégradée par le prêtre* [34].

L'auteur continue en affirmant que la plupart des moralistes n'ont pas manqué de critiquer cette funeste tendance de la femme à remettre entre des mains étrangères la direction de son cœur et de son esprit. « Une femme - dit La Bruyère - est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine. Un seul même en gouverne plusieurs. Il fixe et détermine leur religion. Il entreprend même de régler leur cœur[35] ». Diderot, à qui on ne peut pas reprocher de ne pas avoir aimé et respecté les femmes a dit : « Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon[36] ». Il s'est pourtant montré encore plus sévère que La Bruyère lorsqu'il écrit : « Rien ne pénètre jusqu'à une certaine profondeur de conviction dans l'entendement des femmes, […] les idées de justice, de vertu, de vice, de bonté, de méchanceté nagent à la superficie de leur âme[37] ».

Les œuvres de Gastineau où la femme est le sujet fondamental, sinon l'un des sujets les plus importants de la réflexion, sont les suivantes :

[33] Cf. Jean-François PAUL, *Contre la corruption des mœurs,* Avignon, Chaillot jeune, 1825, p. 4
[34] Benjamin GASTINEAU, *Les Femmes et les prêtres*, Paris, Chauvin, 1881, p. 3
[35] Jean de LA BRUYERE, « Des Femmes », *Les Caractères, Œuvres Complètes,* Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1951, p. 119.
[36] Denis DIDEROT, *Cit.*, p.956
[37] *Ibid*., p. 956-957.

Tableau XII : Œuvres de Gastineau où la femme joue un rôle important

Année de publication	Titre	Genre
1844	*Lutte du Catholicisme et de la Philosophie*	Essai philosophique
1845	*La Guerre des Jésuites*	Essai philosophique
1847	*L'Orpheline de Waterloo*	Pièce de théâtre (vaudeville)
1856	*Un Mari dans les nuages*	Pièce de théâtre (vaudeville)
1861	*Femmes et mœurs d'Algérie*	Essai au sujet des mœurs
1863	*Les Femmes de César*	Essai au sujet des mœurs
1865	*La Dévote* *Les Femmes des Césars*	Roman Essai sur les mœurs
1870	*Les Courtisanes de l'Église* *L'Impératrice du Bas-Empire*	Essai sur les mœurs Essai sur les mœurs
1880	*Les Crimes des prêtres de l'Église*	Essai sur les mœurs
1881	*Les Femmes et les prêtres*	Essai sur les mœurs

A partir des années 1860, la femme devient l'un des thèmes centraux de son écriture. Cela se manifeste pour la première fois chez Gastineau en 1861, lors de la parution de son traité intitulé *Femmes et mœurs d'Algérie*. En Afrique, Gastineau a appris, au cours de ses années d'exil, à observer le monde qui l'entoure et à franchir les limites de son monde utopique. La découverte de la condition de la femme soumise aux contraintes imposées par la religion se situe dans un pays musulman (l'Algérie), et non pas en France.

Au moment de son retour définitif en France, il développe un discours sur les femmes françaises inspiré de la condition des femmes algériennes soumises aux contraintes de la religion musulmane. La femme française est également soumise aux obligations et aux règles de l'Église catholique, mais elle réagit différemment. Les femmes pures se soumettent aux contraintes, ou bien essaient de se révolter; les autres cherchent à séduire, par leur charme, les représentants de la religion, et à rentrer dans leurs grâces. Ce sont là les « courtisanes de l'Église » que Gastineau situe sur une échelle très vaste, au cours des siècles passés.

Et pourtant par une sorte d'analogie entre les différentes croyances : « Toutes les religions- affirme-t-il […] - sont l'œuvre des hommes, et puisque toutes se donnent une origine divine, toutes reposent donc sur une imposture, primitivement inventée par de rusés politiques, puis développée par des fourbes et des prophètes, acceptée par des peuples ignorants et servant d'épouvantail pour la foule aux grands et aux puissants de la terre[38] ».

[38] Benjamin GASTINEAU, *Centenaire de Voltaire. Voltaire en exil, sa vie et son œuvre en France et à l'étranger, Cit.,* p. 260.

Toute forme de religion serait alors liée à un appauvrissement, sinon à une véritable décadence des mœurs au cours l'histoire. Et les femmes sont associées aux moments d'avilissement des coutumes. A la manière de Voltaire[39], Gastineau parle de la décadence des mœurs chez les Romains et en Asie Mineure ; et il associe souvent ces moments de l'histoire aux vicissitudes de quelques femmes remarquables pour leurs comportements. Ainsi des œuvres comme *Les Femmes des Césars* (1863), *Les Femmes de Jules César* (1865) et *L'Impératrice du bas-Empire* (1870) sont emblématiques dans ce sens. Enfin une contribution important au rôle joué par les femmes nous est fournie dans *Les Génies de la Liberté* (1865).

Aux essais consacrés à ce sujet, s'ajoutent les œuvres narratives où le thème de la femme n'est pas le noyau central de l'action. Voilà un tableau d'ensemble de ces œuvres.

Tableau XIII : Œuvres de Gastineau où la femme joue un rôle important, mais n'occupe pas de place centrale

Année de publication	Titre	Genre
1845	*Le Bonheur sur terre*	Roman
1849	*Le Règne de Satan* *Comment finissent les pauvres*	Roman-feuilleton Roman-feuilleton
1855	*Le Carnaval*	Essai sur les mœurs
1860	« Le Chemin de la fortune » « L'Orpheline de Waterloo »	Conte Conte
1862	*Le Carnaval et l'histoire de la folie humaine*	Essai sur les mœurs
1865	*Les Drames du mariage*	Roman
1866	*Les Petits Romans de Paris*	Recueil de contes
1868	*Les Nouveaux Romans de Paris*	Recueil de contes
1880	*Les Secrets du mariage*	Roman

[39] Cf. VOLTAIRE. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.* (1756), Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1957.

2 Femme et religion en Algérie et en France

Les liens entre la religion et la femme dans l'œuvre de Gastineau font l'objet d'une réflexion progressive. Gastineau fait de manière critique la découverte de la condition de la femme en 1858, lors de sa deuxième transportation en Algérie. A ce moment là Gastineau est un journaliste assez connu pour ses articles polémiques, publiés surtout dans des journaux de province. Il est l'auteur d'un roman, de quelques pièces de théâtre, ainsi que des deux essais philosophiques où il traite également de questions liées à la religion catholique.

En 1858, la découverte de la religion islamique qui conditionne fortement la condition de la femme, pousse Gastineau à de nouvelles réflexions. Par la suite, une fois rentré en France, l'expérience algérienne lui paraît comme un rêve où il situe une histoire plutôt féerique : *La Dévote*. La permanence en France conduit Gastineau à approfondir sa réflexion au sujet des différents contextes où la femme française se trouve à agir en contact avec les représentants de l'Église catholique. Il en ressort une galerie de portraits intitulée *Les Courtisanes de l'Église.* A cela s'ajoutent, après l'expérience bruxelloise, les deux traités concernant les femmes et les représentants de la religion catholique : *Les Femmes et les prêtres* (1881) et *Les Crimes des prêtres de l'Église* (1880). Gastineau y reprend ses premières réflexions sur la religion opposée à la philosophie et y ajoute l'ensemble de ses réflexions sur les rapports entre la femme et le catholicisme qu'il a élaborées au cours de trente-cinq ans environ. Ces deux ouvrages sont par ailleurs caractérisés par un emploi accentué de l'ironie.

Procédons néanmoins dans l'ordre : après le premier roman et la première pièce[40], où il est partiellement question de la condition féminine, le premier ouvrage en ordre chronologique où les femmes ont un rôle saillant est l'essai intitulé *Femmes et mœurs d'Algérie* (1861). Dans cet essai à la question qu'il s'était déjà posée jadis, si les femmes doivent se conformer aux coutumes des hommes, il répond que la femme n'essaie pas de plaire à l'homme en s'adaptant à ses goûts : elle devient son esclave[41]. On y lit, en effet :

> Malgré leur profond abaissement les musulmanes se montrent affectueuses et ne songent pas plus à se révolter contre le despotisme marital qu'à imaginer l'idée de la femme libre propagée avec quelque succès en Europe. Ces esclaves, comme tous les esclaves, s'habituent à leur esclavage et finissent par l'aimer[42].

C'est cette situation de soumission que Gastineau veut condamner, afin de redonner de la dignité à la femme et de la rendre capable de s'affranchir et de lutter contre les injustices dont elle est

[40] *L'Orpheline de Waterloo* (1847).
[41] « Elle a adopté complaisamment toutes les opinions, toutes les religions, toutes les aberrations, toutes les croyances, toutes les politiques masculines ».
(Benjamin GASTINEAU, « Les Femmes ont-elles raison? », *Nouveaux Romans de Paris*, Paris, Dentu, 1868, p. 20).
[42] Benjamin GASTINEAU, *Femmes et mœurs d'Algérie,* Paris, Michel Lévy, 1861, p. 20.

l'objet. Elle est la victime sacrificielle d'un système gouverné par le pouvoir des hommes. La condition de soumission de la femme est évidente même plus loin :

> Une nuit le caïd entendit des bruits de paroles dans le compartiment voisin du sien. Il s'arma de son yatagan, et surprit Lalla Kadoujda [son épouse] avec son cousin qui, après avoir tué les chiens, s'était introduit en rampant sous la tente. Le coupable eut le temps de se sauver. Lalla Kadoujda, effrayée, se jeta aux pieds de son maître pour implorer sa grâce. Elle offrit à Lakdard de lui abandonner tous ses bijoux et de se retirer dans la tribu de son père. Elle se tordait les bras en sanglotant. Nous-mêmes nous demandâmes son pardon. Rien n'y fit. L'impitoyable Lakdardt tua la femme infidèle d'un coup de yatagan, puis il nous ordonna de jeter son cadavre hors de la tombe[43].

C'est toujours l'homme qui a du pouvoir sur les femmes et jamais le contraire. Parfois, trois ou quatre femmes appartenant à un seul homme peuvent décider de tromper leur mari, mais au risque d'être répudiées ou pire, même tuées. Parfois la violence extrême des hommes sur les femmes se manifeste de façon sauvage :

> Des sanglots, des cris de désespoir retentirent d'une maison voisine […] Je me dirigeai avec Sidi-Habib vers une espèce de gourbi, composé de quatre murs en pisé […] par la porte basse de cette demeure, je vois sortir une femme échevelée qui cherchait à fuir. Mais deux Arabes s'enlacèrent aussitôt qu'elle du gourbi, la saisirent d'un bras nerveux, l'un par la tête, l'autre par les pieds et la frappèrent de leurs matraks. Après l'avoir ainsi rouée de coups, ils l'emprisonnèrent dans un lien de palmier et la laissèrent à terre. – Celui qui m'avait paru le plus acharné, l'époux sans aucun doute, fit alors un signe à son fils, enfant de dix ans, qui avait assisté impassible à la correction infligée à la pauvre femme. L'enfant, sans pitié, regardait sa mère comme une esclave, ne connaissant d'ailleurs que le maître de la tente, obéit à son injonction. Il alla chercher dans la maison un sabre qu'il apporta à son père. Pendant ce temps, la malheureuse comprenant l'imminence du péril se débattait sur le sol. Ses larmes étaient vaines. Elle lisait son arrêt de mort sur le visage calme et sombre de son maître. Pourtant, au moment où l'Arabe prenait l'arme des mains de l'enfant, elle fit un suprême effort, brisa les liens et s'enfuit derrière les tentes du village[44].

Dans ce cas le mari laisse partir sa femme car il n'avait qu'un suspect d'infidélité ; néanmoins c'est généralement à cause de l'infidélité que les hommes arabes réagissent contre leurs femmes. Les Arabes sont le plus souvent des maîtres absolus dans leurs sentiments. Ils se laissent entraîner par la violence si leurs femmes essaient de contrevenir aux règles qu'ils leur ont imposées.

En passant de la société algérienne à la société française, Gastineau affirme que selon la tradition chrétienne, la femme est l'incarnation de la tentation[45]. Cela concerne un problème très vaste rongeant depuis des siècles l'Église et ses représentants. Les attaques que Gastineau inflige à l'Église au sujet de la femme sont très dures et impitoyables. L'écrivain affirme en effet que :

> Toujours fidèle à son thème favori de la corruption native de la femme à laquelle elle doit pourtant sa fortune dans le monde, l'Église l'a représentée faisant sans cesse des avances et des coquetteries au diable et l'incarnant avec volupté, de même qu'au paradis terrestre elle l'a montrée souriant au serpent. A ses yeux, la femme est fatalement la cause de tous les maux terrestres[46].

---

[43] *Ibid.,* p.46.
[44] *Ibid.,* p. 152-153.
[45] Pour le dire avec Buñuel, elle est un « obscur objet du désir ».
(Luís BUÑUEL, *Cet obscure objet du désir* (*Ese obscure objeto del deseo*, 1979).
[46] Benjamin GASTINEAU, *Les Crimes des prêtres de l'Église*, Paris, Chauvin, 1880*,* p. 48.

Et il ajoute :

> L'Église catholique, qui a créé le diable, s'est naturellement attribué le pouvoir de l'exorciser, de paralyser son influence pernicieuse. […]
> L'épidémie mentale […] fit les plus grands ravages au bon temps catholique[47].

L'accusation de Gastineau ne laisse pas de doutes : c'est « L'Église catholique, qui a créé le diable ». C'est elle qui a infligé au sein des consciences, surtout auprès du petit peuple, la crainte du mal liée à la religion : une religion qui non seulement n'assiste pas, mais qui punit celui ou surtout celle qui ne suivrait pas les règles qu'elle a imposées.

L'Église « s'est naturellement attribué le pouvoir d' […] exorciser, de paralyser [l'] influence pernicieuse [du diable] ». Gastineau parle d' « épidémie mentale », voire d'une véritable maladie contractée au sein de l'Église, à cause de l'influence néfaste du démon. Il s'agit d'une altération de l'esprit, d'une tension nerveuse qui coïncide chez Gastineau avec une sorte d'hystérie provoquée par l'obsession des impositions catholiques. A ce propos, l'écrivain ajoute : « Crimes et maladies endémiques, folies hystériques, toutes les mauvaises actions, toutes les passions, tous les désordres furent mis à l'avoir du diable[48] ». Gastineau identifie donc l' « épidémie mentale » avec « la démonomanie, la croyance absurde à l'intervention de Satan dans les affaires humaines[49] ». Il évoque à ce propos, dans *Monsieur et Madame Satan*, deux ouvrages importants publiés au XVI[e] siècle : *La Démonomanie des sorciers* par Jean Bodin et *Le Marteau des sorciers* par Pierre Delancre[50]. C'est dans ces œuvres que l'on parle de procès de sorcellerie :

> Dans un grand nombre de procès de sorcellerie, on vit figurer des prêtres, fauteurs d'adultères principalement, des confesseurs, des directeurs de couvents, dont les passions lubriques pervertissaient les jeunes religieuses[51].

Ce sont les religieux, selon Gastineau, les interprètes les plus dangereux de la violence sur les femmes. Plus leur charge est importante à l'intérieur de la hiérarchie de l'Église, plus le niveau de leur pouvoir et de leur hypocrisie à l'égard des femmes sera accentué.

Dans les deux traités publiés par Gastineau entre 1880 et 1881[52], la plupart des chapitres témoigne que les deux essais développent des sujets très semblables.

---

[47] *Ibid.*
[48] *Ibid.*
[49] *Ibid.*
[50] A propos de ce dernier, Gastineau affirme :
« Ce vertueux Delancre ne voulait pas absolument que les jeunes filles eussent éprouvé des sensations agréables au sabbat ; tout au plus de vieilles sorcières enchantées des faveurs du démon ».
(Benjamin GASTINEAU, *Monsieur et Madame Satan, Cit.*, p.141).
Cf. à ce propos : Barbara EHRNREICH and Deidre ENGLISH, *Witches, midwives and nurses. A history of Women Healers, Cit.*
[51] Benjamin GASTINEAU, *Ibid.*
[52] *Les Femmes et les prêtres* (1881) et *Les Crimes des prêtres de l'Église* (1880).

Tableau XIV : Les deux derniers essais centrés sur les liens entre la femme et la religion

Œuvre	Titre des chapitres
Les Femmes et les prêtres (1881)	« La Femme et l'Eglise – Conquête d'Ève », « Agnès et Tartuffe », « La Feuille de figuier », « Rapt de la femme par le prêtre », « L'Evangile des Confessions », « La Polygamie cléricale », « Les Femmes et leurs directeurs », « Ravages de l'armée noire au foyer des familles », « Esclave du prêtre », « La Femme condamnée par les religions », « Textes de la condamnation de l'Église », « La Perdition du genre humain », « L'Amie et l'auxiliaire du Serpent », « Les Couvents », « Le Crime de l'Église », « L'Ecole des maris », « L'Education catholique », « Ceci tirera cela », « La Transformation de la femme », « La Robe rose et la robe noire », « Femmes et prêtres dans l'histoire », « Les Femmes et les confesseurs », « La Femme et les Jésuites ».
Les Crimes des prêtres de l'Église (1880)	« Les Femmes, les prêtres et l'Argent », « Mariage et concubinat des prêtres », « Les Femmes et les prélats », « Les Femmes et les petits abbés », « Statistique criminelle du clergé », « Les Femmes et les papes », « Les Femmes et le diable », « Les Crimes de l'Eglise »

Le deuxième essai serait le complètement du premier[53], même si probablement il a été écrit précédemment. Et néanmoins il y a des différences : dans *Les Crimes des prêtres de l'Église,* Gastineau développe un discours plus centré sur l'histoire de l'Eglise et sur ses représentants, protagonistes de la corruption des mœurs. Dans *Les Femmes et les prêtres,* il développe les pratiques mises en œuvre par les représentants de l'Église pour séduire et conquérir leur victime privilégiée : la femme.

Au début de *Les Femmes et les prêtres*, Gastineau affirme en effet :

> […] Séculairement l'Église et le prêtre a pris la tâche de fausser [la] nature [de la femme] en la détournant de sa véritable voie, de pervertir ses plus nobles penchants, de la gouverner dans le sens le moins profitable pour elle et le plus profitable pour lui[54].

C'est donc le prêtre qui est incriminé par l'auteur. Il appartient à un organisme corrompu dont le but est de duper les pauvres gens, les plus faibles, les plus inoffensifs et de leur faire croire des mensonges :

> Le grand crime de l'église catholique, c'est d'avoir fait accepter de la femme un faux idéal, d'avoir égaré les générations dans une fausse route ; c'est d'avoir affaibli la famille et refroidi le foyer domestique ; c'est d'avoir nié toutes les lois de la vie pour la plier au niveau de dogmes homicides ;

[53] Gastineau l'affirme lui-même, si l'on regarde le titre tout entier de cet essai : *Les Crimes des prêtres de l'Église* (2ème partie de *Les Femmes et les prêtres*).
[54] Benjamin GASTINEAU, *Les Femmes et les prêtres*, *Cit.,* p. 3.

> c'est d'avoir perpétré et consommé le suicide intellectuel de la femme, c'est d'avoir flétri cette fleur de l'humanité ![55]

L'avilissement de la femme est alors un indice de la tentative, de la part de l'Église, de pénétrer au sein de la société pour la déstabiliser et la soumettre aux lois de la religion. A travers ses « dogmes homicides » et par le biais de la femme, le but de l'Église est – selon Gastineau – celui de contrôler et de conditionner la vie des gens et de la société tout entière.

Au fil de l'histoire, les hommes ont ressenti le besoin d'imaginer pour leurs dieux des caractéristiques extraordinaires. La Vierge Marie n'a pas échappé à cette nécessité. La vénération pour sa virginité correspond « à la répulsion envers la sexualité conçue comme dégradante[56] ». Par ailleurs, le christianisme « s'est appuyé sur le péché d'Eve et sur l'Epître de Paul pour interdire aux femmes le droit d'enseigner et plus encore de baptiser[57] ». La femme est donc considérée comme impure, mais désirable à cause de son pouvoir de séduction. Pour cela, « l'image de la femme tentatrice, suppôt de Satan, capable de détourner le moine de son droit chemin vers Dieu, hante toute une littérature ecclésiastique[58] ».

Chez Gastineau :

> Proches de Dieu, les femmes peuvent être aussi les alliées du démon. A la fois ses proies faciles et ses servantes dociles. Possédées et possédantes. Consciemment ou non, elles sont les instruments du Mal. Elles semblent avoir reçu mission de détourner les hommes du Bien. A côté des madones, l'histoire montre des courtisanes, des hétaires, leur version grecque, des prostituées, des catins, des magiciennes, des sorcières. Mythes et légendes leur donnent alors la figure du serpent, des vipères, des sirènes. Depuis Eve, la femme séductrice collabore avec Satan, le Tentateur[59].

C'est la vision de la femme que l'Église avait au Moyen Age. Et c'est là la même vision que, encore de son temps, Gastineau reproche à la religion chrétienne. Ceci est évident à travers la distinction qu'il propose entre « madones » et « courtisanes ».

L'homme, chez Gastineau, est constamment hanté par la tentation. Que ce soit à cause de l'avidité de richesses ou du désir provoqué par le charme féminin: c'est à cause de la femme que l'homme risque de s'égarer. C'est le message que l'Église veut faire passer, quoique c'est à la suite des ruse des prêtres que la femme naïve reste égarée et désorientée. Et d'ailleurs, afin d'atteindre son but :

> L'Église, pour masquer la corruption de ses membres, qui devaient être infaillibles et impeccables, attribuait leurs immoralités à l'influence démoniaque et les faisait passer pour sorciers ou magiciens[60].

---

[55] *Ibid.,* p. 44.
[56] Albert SAMUEL, *Les Femme et les religions,* Paris, Editions Ouvrières, 1995, p. 131.
[57] *Ibid.*, p. 173.
[58] Monique A. PIETTRE, *La Condition féminine à travers les âges,* Paris, Marabout, 1976, p.145.
[59] Benjamin GASTINEAU, *Les Femmes et les prêtres*, *Cit.,* p.132.
[60] Benjamin GASTINEAU, *Les Crimes des prêtres de l'Église*, *Cit.,* p. 49.

C'est face à ces personnages que la femme se trouve, lorsqu'elle a affaire à la religion. Le religieux, après l'avoir séduite et charmée par sa gentillesse et son affabilité, arrive à s'introduire dans le noyau familial de la femme. Que cette dernière fasse attention, car le prêtre peut très facilement la détourner de ses affections ! Gastineau affirme alors par un brin d'ironie poignante : « Malheur à l'épouse qui s'est livrée corps et âme à l'époux, qui a oublié qu'avant d'appartenir au mari, elle appartenait à l'Église ![61] ». Les prêtres de l'Église catholique, dans la vision de notre auteur pensent avoir l'exclusivité du rapport et la domination morale sur les femmes. Ce n'est pas au hasard qu'il s'agit là de femmes généralement aisées et désirables. Parfois la femme devient l' « esclave du prêtre[62] », c'est en raison de ses richesses matérielles. De plus :

> La religion chrétienne a consacré l'abaissement moral, la déchéance de la femme. Et la femme, au lieu de protester contre une telle injustice, contre un tel outrage, s'est agenouillée devant son insulteur. Elle a été la plus fervente admiratrice de ce culte qui lui assigne un rang d'infériorité[63].

Le risque est là : dans l'assujettissement moral et psychologique de la femme, elle est prête à se soumettre entièrement à la volonté des prêtres. Il s'agit là d'un jeu subtil, dangereux et fondé sur l'hypocrisie des religieux, aussi bien que sur la faiblesse féminine.

Gastineau spécifie cependant que :

> Quand un prêtre tient dans ses mains ce cœur féminin, quand il a la clef de son existence et de celle des siens, il parle en maître, il commande, il dirige à son gré son intérieur, il lui ordonne au nom de Dieu, au nom du salut la guerre à l'époux qui ne se courbe pas assez devant l'Église[64].

D'une part le prêtre profite de son pouvoir et de son hypocrisie, lorsqu'il trouve une jeune femme entre ses mains. D'autre part la jeune femme est le plus souvent consciente de son pouvoir séducteur. Elle a dans ses mains, et par le biais de son corps, le pouvoir de charmer le religieux. Cela est souvent possible, car à son tour le charme du prêtre arrive dans plusieurs occasions à avoir une influence sur l'âme de la femme.

En effet :

> Ce même prêtre dont la femme se moquait sous l'habit de bure du paysan (et l'on sait que le recrutement des séminaristes se fait presque exclusivement aujourd'hui dans la classe inculte des paysans), ce rustre devient un dieu aux yeux de la femme dès qu'il a été tonsuré et qu'il a endossé sa robe noire[65].

Il arrive parfois que des femmes entretiennent des relations particulières avec des représentants du clergé : des prélats, des abbés ou même des papes :

[61] *Ibid.*, p. 19.
[62] *Ibid.*, p. 30.
[63] *Ibid.*, p. 34-35.
[64] *Ibid.*, p. 59-60.
[65] *Ibid.*, p. 47.

> Le cardinal de Guise, qui fut archevêque de Reims, avait pour maîtresse concurremment avec Henri IV la belle Charlotte des Essarts, qui le rendit père de trois garçons et de deux filles. On dit qu'après la mort du roi vert-galant, le cardinal se maria secrètement avec elle, et qu'on trouva dans ses papiers une dispense de célibat octroyé par le pape qui ne pouvait pas moins faire pour un Guise[66].

C'est par des références historiques que Gastineau montre des exemples où la femme serait à l'origine de la décadence des mœurs et du plaisir charnel des hommes. La femme était alors considérée comme une alliée du diable. En effet, affirme Gastineau « dans le passé les religieuses, les femmes possédées par le prêtre se croyaient obsédées et possédées du diable, l'instigateur officiel de tous les maléfices et de tous les méfaits[67] ».

Cependant le peuple est conscient de la corruption de l'Église, et il l'exprime par un seul moyen : le Carnaval. C'est dans l'absurdité de la représentation carnavalesque, tolérée par la religion catholique, qu'on accorde la possibilité au peuple de dénoncer l'hypocrisie. Le petit peuple transforme alors les faits religieux en moquerie, en raillerie contre les prêtres et l'Église catholique. Au cours du septième chapitre de l'essai sur le Carnaval, l'auteur décrit :

> […] Les dames qui se débarrassent de leurs maris importuns en confectionnant de leurs mignonnes mains adultères un joli costume serin à l'usage de leurs époux ; - les vierges folles ou filles de joie, qui se déguisent en *paysannes naïves* et en *Fleur de Marie*[68].

La folie montre le déséquilibre entre l'être et le paraître : des vierges folles veulent paraître semblables à des « paysannes naïves », à « Fleur de Marie[69] » : cela fait basculer la femme de la pureté à la transgression, à un manque de rationalité qui l'achemine souvent sur la route du mysticisme.

Gastineau, dans un essai de 1870, évoque « l'union hybride de la *folie religieuse* et de la *folie féminine*[70] ». Et il spécifie :

> A la naissance du christianisme, la folie féminine et la folie religieuse se donnèrent librement. Les premières impératrices […] furent des prodiges de débauche, de cruauté et d'aberration mentale déterminée par les croyances religieuses[71].

L'écrivain continue :

> Au rêve ultra-sidéral importé par le Galiléen Jésus dans notre pauvre monde sublunaire, à la folie de la foi et de la croix, la chrétienne ajouta ses tendances mystiques, son amour du merveilleux et de l'excès, son hystérisme, le trouble de sa nature, de ses sens et de ses sentiments, sa propension à se perdre dans le domaine infini et vague de l'imagination[72].

---

[66] *Ibid*., p.15.
[67] *Ibid*., p. 49.
[68] Benjamin GASTINEAU, *Le Carnaval ou l'Histoire de la folie, Cit.*, p. 91.
[69] La référence à Eugène Sue est évidente.
[70] Benjamin GASTINEAU, *L'Impératrice du Bas-Empire,* G. Barba, 1870, p. VII.
[71] *Ibid.*
[72] *Ibid.*

Gastineau esquisse son seul remède pour essayer d'alléger le poids de la folie religieuse des femmes. Il déclare :

> Le seul remède à la folie religieuse, aux aberrations mystiques, à l'imagination hallucinée de la femme, c'est l'instruction scientifique, c'est un code de connaissances humaines lui donnant des idées générales et élevées qu'elle n'a pas.
> Appuyée sur cette encyclopédie, sur la colonne inébranlable de la vérité, la femme ne s'inclinera plus devant les faux dieux fabriqués pour son plus grand honneur et profit par la caste sacerdotale. Elle ne commettra plus l'indignité de s'agenouiller devant un confesseur dévoré de concupiscence, qui la souille de ses paroles, de ses perfides conseils corrompant son cœur et hallucinant son esprit, la tournant à dessein pour mieux la dominer, contre la famille et contre la société civile, prenant enfin la direction de son esprit et de sa volonté pour l'égarer[73].

Notre auteur déclare que seule une instruction scientifique peut détourner la femme de ses excès de folie religieuse. Ainsi, se fondant sur des principes empiriques, et surtout sur « cette encyclopédie [qui est] la colonne inébranlable de la vérité », la femme pourra atteindre une autorité intellectuelle qui lui permettra de faire face aux attaques et aux insinuations des religieux.

L'écrivain poursuit :

> L'instruction de la femme, abandonnée jusqu'ici presque tout entière aux écoles congréganistes, aux couvents, aux religieuses, aux sœurs, aux influences délétères et stupéfiantes de l'Église, est le problème dont la solution s'impose à notre époque. Cette éducation superstitieuse, mystique et frivole a constitué le point d'arrêt du développement social, en rendant impossible l'équilibre, la pondération des sexes et l'harmonie intellectuelle de la famille[74].

Cela implique de la part des pédagogues et des maîtres un grand travail concernant l'instruction et la stimulation intellectuelle de la femme et sa valorisation. En effet, Gastineau affirme encore :

> L'intellect de la femme a été dans le passé et est encore dans le présent déprimé, obscurci par une pédagogie vicieuse mystico-catholique. Le cerveau féminin est à reconstituer au moyen d'une autre éducation qui établisse un parallélisme nécessaire entre la culture intellectuelle des deux axes, au lieu de créer un abîme moral entre deux êtres destinés à s'unir, partant à se comprendre et à s'harmoniser[75].

L'écrivain insiste sur l'importance de l'éducation scientifique et de sa fonction salvifique pour le resurgissement et même pour le rayonnement intellectuel de la femme :

> La science taillera la statue de la femme nouvelle, succédant à la femme factice et superstitieuse ; elle imprimera un *fiat lux* à son cerveau enténébré jusqu'ici de notions et de données fausses. Elle la relèvera de la servitude pour la rendre à la liberté et à elle-même, aux énergies de son esprit et de sa conscience, aux élans de son cœur, pour la redresser de toute la hauteur de sa riche et belle nature[76].

La liberté donc avant toute chose : il s'agit là de la seule valeur qui puisse garantir au genre humain, et aux femmes en particulier, le droit de s'exprimer, de s'affranchir et de vivre pleinement dans le respect de ses droits. La société, selon Gastineau, doit être, en effet, égalitaire et offrir les mêmes opportunités aux hommes et aux femmes. Prévoir une véritable instruction qui permette aux

[73] Benjamin GASTINEAU, *Les Femmes et les prêtres*, *Cit*., p. 51.
[74] *Ibid.,* p.53.
[75] *Ibid.,* p. 57.
[76] *Ibid.*

femmes d'être indépendantes et de s'affranchir des lois et du pouvoir imposés par les hommes (y compris les prêtres) est un aspect fondamental, aux yeux de Gastineau, pour le développement des mœurs et des institutions de la société de son temps. S'appuyant par ailleurs sur les idées que Molière avait exprimées à ce sujet, Gastineau intitule deux des chapitres de *Les Femmes et les prêtres* : « Agnès et Arnolphe » et « L'Ecole des maris » : on y retrouve l'ironie de Molière explicitée sur un fond de morale :

> Molière a introduit avec un grand succès au théâtre, dans *L'Ecole des maris*, le personnage d'Agnès que son futur époux fait élever dans une sorte de couvent, et tient dans l'ignorance absolue, pour être certain de l'épouser vierge, innocente et soumise à ses volontés. C'est le même système que celui de l'Église. Mais dans la comédie, Agnès bat Arnolphe avec les ressources naturelles de son esprit et triomphe du despote.
> C'est seulement lorsqu'il s'agit de religion que la femme, reniant les précieux dons de sa nature affinée, abdique sa raison et se laisse stupéfier par les merveilleuses mystifications dont elle est dupe complice depuis des siècles. Les générations féminines, assises sur les genoux de l'Église, ont été abaissées, dépravées, contaminées moralement et intellectuellement[77].

Il continue :

> Les philosophes mâles et libres n'ont jamais été bien accueillis par la femme qui en revanche s'est constituée la dame patronnesse de la superstition, du merveilleux, de la religiosité frivole, du miracle, de la magie, de la sorcellerie, de la démonomanie, du bagage de folies et de préjugés qui pèsent encore sur la destinée humaine. Elle couve l'erreur avec amour ; à ce point de vue elle justifie le mythe catholique de la tentation du paradis terrestre ; elle est la mère du mal, elle est la prêtresse du diable, elle est *Madame Satan*[78] .

Des femmes condamnées comme des sorcières répondaient ainsi:

> Jeanne Dibasson avoua que le sabbat était un vrai paradis, qu'on y goutait des plaisirs dont le charme ne pourrait s'exprimer […] Antoinette Tournier déclara aux juges qu'elle était allée au sabbat et qu'elle y avait reçu les caresses du diable qui était tout noir. […] Une fille âgée de dix-huit ans, qui fut brulée en 1556 dans le voisinage de Laon, s'était vantée de partager son lit avec Satan [79].

Comme nous l'avons déjà dit, Gastineau propose de limiter l'effet néfaste que l'Église catholique a sur les femmes avec une instruction scientifique qui éloigne des dogmes, des superstitions et de l'ignorance et qui mette à l'abri des assauts et des invectives religieuses. Cela trouve ses origines dans la culture des Lumières, si chère à Gastineau.

Enfin, nous pourrions nous demander quelles étaient les caractéristiques de l'esprit féminin et de même, quels étaient ses traits psychologiques au XIX[e] siècle qui ont poussé Gastineau à esquisser un parallèle entre la femme médiévale et celle de son époque face à l'Église. Néanmoins, loin de nous perdre dans les méandres obscurs de la psychologie féminine du XIX[e] siècle, essayons avec une parenthèse heureuse, d'examiner la réaction positive pour atteindre la liberté et le bonheur de la jeune Félicie, dans le roman *La Dévote*.

[77] *Ibid.*, p. 48-49.
[78] Benjamin GASTINEAU, *Les Crimes des prêtres de l'Église*, *Cit.*, p 115.
[79] *Ibid.,* p. 49-50.

3 *La Dévote*

Le XIX[e] siècle est encore dominé par le primat des hommes dans tous les domaines de la vie publique, alors qu'il est réservé aux femmes un discours essentiellement centré sur les deux seuls domaines où elles peuvent jouer un rôle actif : la vie domestique et l'éducation des enfants et la religiosité.

La Dévote constitue en réalité une première réponse au rôle subalterne de la femme dans la société du XIX[e] siècle. Il s'agit d'un roman en partie épistolaire qui se divise en trois moments : le premier présente le cadre où se situe la narration. Le deuxième se réfère aux nouvelles que l'auteur insère au sein de la narration. Le troisième moment concerne l'intervention directe de l'auteur.

3.1 Résumé et début de l'histoire

Félicie a été renfermée dans un couvent. Elle rencontre, dans des circonstances imprévues, Albert, son ancien amoureux, qui bouleverse ses sentiments de jeune fille. Félicie le repousse d'abord et Albert, désespéré, part pour l'Algérie, animé par la tentative de changer ses pensées. Toutefois, avant de partir, il laisse son ami fidèle, le docteur Maurice, au château de Montlhéraines, où habitent les parents de la jeune fille. Il lui confie la tâche difficile de convaincre son ancienne amoureuse et les parents de celle-ci de la sincérité de ses sentiments. Lorsqu'Albert revient d'Algérie, Félicie et son père ont été persuadés par Maurice. Les deux amoureux partent à nouveau pour l'Algérie, accompagnés du comte de Montlhéraines. Là ils décident de se marier. Les trois reviennent en France lorsqu'ils apprennent par le docteur Maurice, que la comtesse, mère de Félicie, est rentrée au couvent après avoir légué tous ses biens à l'Église[80].

Au début du roman, Albert, blessé au cours d'une bataille, est soigné par la jeune « dévote » qui doit bientôt se vouer entièrement à l'amour de Dieu et prendre donc ses vœux. Lorsqu'il demande à la jeune fille si elle est bien Félicie, celle-ci lui répond en essayant de faire comprendre à Albert, tout d'abord, la position de ses parents :

> C'est bien la jeune fille que vous avez aimée plus que la vie et qui a préféré la mort à une trahison. Dans leurs préjugés nobiliaires, mes parents ont été impitoyables. Refuser de s'unir à un riche baron et s'obstiner à vouloir devenir la femme d'un artiste, comme ils vous appellent, c'était pour eux une folie que le couvent devait châtier.
> […]
> Ah ! Je ne suis pas la seule sacrifiée, Albert. Je sais aujourd'hui qu'un grand nombre de jeunes filles de grandes familles sont, comme moi, enterrées vives au fond d'un cloitre, quand elles refusent l'obéissance passive aux volontés ou aux caprices de leurs parents. Le couvent, voilà le supplice des vestales modernes ; voilà la prison des riches familles et des nobles héritières[81].

[80] Nous retrouvons quasiment le même épisode dans *Le Bonheur sur terre*. Cela concerne Madame de Valdines et sa fille Emma.
[81] Benjamin GASTINEAU, *La Dévote,* Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven, 1865, p. 4-5.

La jeune fille se considère alors comme étant une prisonnière obligée de demeurer dans un couvent à cause de sa désobéissance et cela est déjà un aspect positif qui attribue à Félicie un tempérament rebelle. Cependant, lorsqu'Albert lui demande si elle l'aime encore, la jeune dévote répond qu'elle aime Dieu. Et lorsque le jeune homme lui propose de s'enfuir du couvent avec lui, elle répond que sa conscience le lui empêche. Cela met en relief l'opinion de Gastineau à l'égard des couvents et des prêtres dont le penchant est d'insister sur la gravité de la faute des hommes et surtout des femmes pour pouvoir les soumettre à leurs volontés. Félicie résignée à passer toute sa vie au couvent, affirme :

> Il est absolument impossible d'échapper à cette inquisition […] à cette toile d'araignée qui vous enveloppe, à cette association qui tient dans nos fils le mariage, le travail, la domesticité, l'humour et le secret des familles. Supposez que je veuille m'échapper du couvent, je ne trouverai pas une seule femme de la ville de Troyes pour me protéger, car une congréganiste se croira obligée de me dénoncer, de me ramener de gré ou de force à mon couvent[82].

Aux règles strictes des parents et de l'Église s'opposent, cependant, les raisons du cœur du jeune homme : « L'amour brise toutes les chaînes, profanes ou sacrées […] je ne puis empêcher mon cœur de battre pour vous[83] ». Au moment de déception, causé par la rencontre avec son ancienne amoureuse, suit pour le jeune homme le moment de la détermination : « J'arracherai Félicie à la superstition et je l'aurai corps et âme […] le médecin est plus fort que le prêtre aujourd'hui ; la science a toujours vaincu l'ignorance[84] ». Plus tard il affirme : « J'aurai ma Félicie tout entière, car je crois avoir triomphé de sa dévotion. On obtient tout de la femme, lorsqu'on se donne la peine de s'occuper d'elle, de la partie la plus délicate et la meilleure de sa nature[85] ». Albert choisit de se faire aider dans la réalisation de son plan par son ami fidèle, le docteur Maurice, qu'il introduit auprès du comte de Montlhéraines et de sa femme. Entre les deux jeunes hommes il s'établit une correspondance intense, surtout lorsqu'Albert, suivant les conseils de son ami médecin, décide de partir pour Paris et, ensuite, pour l'Algérie. Les descriptions de ce pays correspondent probablement aux souvenirs réels de l'auteur, filtrés par une propension au rêve :

> Figure-toi, mon cher Maurice, une coquette petite ville blanche et neuve, assise dans une charmante attitude entre la forêt d'Edough et la Méditerranée De la maison mauresque que j'ai louée, j'entends les brises de la forêt qui unissent leurs gammes mélancoliques au bruissement de la mer[86].

Plus loin :

[82] *Ibid.,* p. 8.
[83] *Ibid.,* p.7-8.
[84] *Ibid.,* p. 16-17.
[85] *Ibid.,* p. 74.
[86] *Ibid.,* p. 22.

> Rien de plus pittoresque que la situation de ma tente sur un mamelon de la forêt. Par la percée d'un portique de feuillage, je vois au-dessus de moi les nuages voilant légèrement la plaine dans laquelle se repose la ville de Bône qui porte à sa ceinture le ruban bleu de la Méditerranée[87].

Albert est charmé par les relations d'amitié qu'il a réussi à instaurer en Algérie. Il est moins sensible à un discours purement centré sur la religion (qu'elle soit musulmane ou catholique) car il croit plutôt à un sentiment d'amitié et d'amour entre les hommes et les femmes qui dépasse les limites religieuses. Néanmoins cela est difficile à vivre car :

> Les religions ont élevé entre les religions et entre les peuples des murailles de Chine ; il sera de longtemps impossible, sinon à jamais, de concilier complètement un Français chrétien et un Arabe musulman, un Anglais protestant et un Indien brahmine. Il y a en ce monde des cages catholiques, protestantes, mahométans, fétichistes, bouddhistes ; une fois que le patient à sa naissance a été placé dans l'une de ces cages religieuses, il ne peut plus en sortir que par la porte de la mort… et de l'éternité[88].

On dirait du Voltaire. On a l'impression, en lisant cette page que la page qui va suivre sera celle du « Souper » dans *Zadig* (1749). Et pourtant l'écriture de Gastineau ne possède pas le même ton sarcastique qui caractérisait l'auteur des *Lettres Philosophiques*. Le voyage d'Albert en Algérie lui sert uniquement pour former son esprit en retrouvant « la source jaillissante de sa liberté[89] » et pour prendre les distances du sentiment amoureux qu'il éprouve pour Félicie. Albert est convaincu que pour que leur amour se réalise un jour, il doit agir de manière résolue, car : « il ne faut rien espérer de la femme : c'est une moitié d'être, quelque chose de maladif, d'incomplet, de rétractile, d'inachevé, une ébauche confuse de la beauté et de la vertu impuissante[90] ». Et malgré cela, pour que l'homme soit heureux et pour que ses projets et ses désirs s'accomplissent : « il faut une femme, un ami, une famille, un groupe choisi d'êtres débarrassés de tous les préjugés imposés, de tous les petits despotismes convenus, recevant de vous et vous rendant la liberté, la lumière et l'amour[91] ».

Sous l'influence du médecin Maurice, le comte de Montlhéraines s'éloigne de plus en plus des positions de sa femme. Et si d'une part celle-ci décide de léguer tous ses biens à l'Église, d'autre part son mari se montre de plus en plus sensible aux sentiments de sa fille pour Albert ; et lorsque le jeune rentre en France, le père de Félicie est prêt à soutenir le jeune couple et à l'accompagner dans leur nouveau voyage en Algérie. Ce voyage doit servir à Félicie à se libérer des incrustations de la culture catholique. Albert l'affirme ouvertement :

[87] *Ibid.,* p. 28.
[88] *Ibid.,* p. 46 - 47.
[89] *Ibid.,* p. 49.
[90] *Ibid.,* p. 14.
[91] *Ibid.,* p. 51.

> Félicie, je veux t'arracher aux appauvrissements de ton éducation catholique en t'ouvrant un nouveau monde de sensations où nous jouirons des effusions, des ravissements, des grandes mélancolies de la nature, où nos âmes s'uniront dans les splendeurs de ses harmonies[92].

Par ailleurs, la jeune fille qui, auparavant « voyait l'enfer et le démon partout[93] » déclare au jeune homme qui est devenu, entre temps, son mari : « Albert […] vous m'avez initié à une vie supérieure que je ne soupçonnais pas au fond de mon abîme noir d'autrefois[94] ».

Tout cela arrive, selon le modèle romantique, à travers un rapport direct avec la nature. L'auteur affirme, en effet, que « la nature est la seule rédemptrice, la seule inspiratrice[95] ». C'est en elle que l'homme se retrouve lui-même ; c'est d'après l'inspiration de la nature que le couple de jeunes mariés arrive à retrouver la force de se renouveler ; c'est à partir de la nature des sentiments et des perceptions à l'égard des hommes et des femmes de son temps, que le protagoniste, Albert, forge ses narrations. Les *Nouvelles catholiques* et les *Mariages catholiques* sont des œuvres écrites par Albert qui suscitent dans un premier temps le scandale chez ses lecteurs, dont Félicite. Seulement dès qu'elle aura découvert le monde à travers le voyage, la jeune fille arrivera à apprécier les textes narratifs composés par son mari.

3.2 *Les Nouvelles Catholiques* et *Les Mariages catholiques*

Il s'agit bien des deux recueils : *Les Nouvelles Catholiques* et *Les Mariages catholiques*, dont le narrateur attribue la paternité à Albert. Sous ces deux titres sont rassemblées six narrations brèves relatives aux vicissitudes liées à une religion qui n'est pas toujours celle de l'Église catholique. La plupart du temps, les personnages de ces textes sont les victimes des préjugés et des règles imposées par les religieux. Ces textes se disposent en succession dans le roman *La Dévote.* Dans l'ensemble ils correspondent au modèle du récit dans le récit ou, plutôt, d'enchâssement d'un texte ou de plusieurs textes dans un autre plus étalé.

Quelques unes de ces nouvelles sont insérées dans d'autres romans ou dans des recueils de nouvelles publiés plus tard. Voyons-les rapidement en succession :

[92] *Ibid.,* p. 80.
[93] *Ibid.,* p. 70.
[94] *Ibid.,* p. 78.
[95] *Ibid.,* p. 79.

Tableau XV : *Les Nouvelles Catholiques* et *Les Mariages catholiques*

TITRES	COLLOCATION DES TEXTES DANS D'AUTRES OEUVRES DE BENJAMIN .GASTINEAULES
« Anna la Carmélite »*	dans *Nouveaux Romans de Paris,* « Anna la Carmélite »
« Confession d'un curé de campagne » *	tiré du *Le Bonheur sur terre*
Nouvelle (sans titre) **	dans *Petits Romans de Paris* (« Au théâtre ») dans *Nouveaux Romans de Paris* (« Dans un théâtre de Paris »
« L'Homme-Dieu ** »	dans *Nouveaux Romans de Paris,* « Le Rêve d'un parisien »
« Le Refus de sépulture **»	
« La Croix du Christ » **	

* *Les Nouvelles Catholiques*

** *Les Mariages Catholiques*

« Sœur Anna la Carmélite » est une nouvelle qui raconte l'épisode au cours duquel la jeune Anna est renfermée dans un couvent. L'histoire concerne la comtesse d'Avrigny et sa fille Anna quoique des allusions directes évoquent les vicissitudes de Madame de Valdines[96]et de la comtesse de Montlhéraines[97]. Cette même nouvelle sera insérée par Gastineau dans les *Nouveaux Romans de Paris* (1868).

« La Confession d'un Curé de Campagne » est intégralement tirée du *Bonheur sur terre.* Elle concerne le curé d'Ay que le protagoniste, Edouard, rencontre lors de son départ de Paris, où il a mené une vie débauchée. Ces deux premières nouvelles évoquent des personnages authentiques dans leurs sentiments. Ils ne savent pas faire valoir leurs raisons contre les injustices dont ils sont l'objet et demeurent dans leurs situations de souffrance.

Quant à la nouvelle sans titre, elle raconte l'histoire malheureuse d'un jeune homme très amoureux de sa bien aimée. Lorsqu'il rentre de la guerre, il découvre que sa fiancée s'est mariée avec un autre homme, plus riche que lui. Cette nouvelle se passe métaphoriquement dans un théâtre, quoique ce soit le théâtre de la vie que l'auteur nous présente. Charles Dauvin voit dans le mariage de Christine Covart, son ancienne fiancée, une trahison. Et il se rapproche des penseurs rationalistes et sceptiques au sujet de l'amour.

Cependant le seul moyen pour essayer d'anéantir la souffrance de l'âme est, de manière provocatrice, l'évasion. C'est ce qui arrive dans les deux nouvelles : « L'homme-Dieu » et « La croix du Christ ». Dans la première, Georges cède à l'extase procurée par le haschich pour chasser

[96] Dans *Le Bonheur sur terre* (1845).
[97] Toujours dans *La Dévote* (1865).

le malheur qui le trouble. Dans l'autre nouvelle, l'intensité de la perception par laquelle le protagoniste regarde la croix du Christ engendre des visions irréelles tendant vers l'hallucination. Dans ces deux nouvelles, les mariages sont à interpréter de manière allégorique, car ce que l'on pourrait interpréter comme « mariage » n'est dans la réalité qu'un transport, une évasion dans un monde « autre », dominé par l'illusion (« le haschich » ou bien l'extase religieuse qui mène à la folie). Il s'agit alors d'une sorte de « dévotion à l'absolu », qui engendre une forme d'évasion à partir du monde réel, car :

> La vie est un mensonge qui ne peut pas remplir une grande âme le laps d'une journée. On avait rêvé le beau, et on s'est heurté au laid ; on avait entrevu les horizons infinis et l'impitoyable destinée vous a enfermé dans une prison ou dans une caverne[98].

Le protagoniste de « La Croix du Christ » s'appelle Albert, tout comme le protagoniste masculin de *La Dévote*. On pourrait pour un moment se demander s'il s'agit là du même personnage quoique leurs comportements et leurs attitudes soient bien différentes.

Dans « Le refus de sépulture », Gastineau pose un problème social. Il s'agit de l'histoire d'Alice, une jeune fille, très belle et vertueuse. Elle résiste à plusieurs propositions de mariage et tombe amoureuse du docteur Emmanuel qui lui promet un amour éternel. Néanmoins les deux amoureux sont très différents. Alice est très romantique et rêveuse, alors qu'Emmanuel est un esprit profondément rationnel. Lors d'une discussion publique, le docteur soutient l'idée de l'inexistence de l'âme : Alice en reste très troublée. La réaction du médecin est violente. Il décide de quitter la jeune fille et se marie une semaine plus tard avec une femme très riche. Alice souffre profondément : c'est son « orgueil de femme[99] » qui est blessé. Mais encore plus que la jeune fille, sa mère est frappée par un coup mortel à la suite du comportement du médecin et succombe en quelques jours. Alice se retrouve alors à être orpheline de mère ; de plus, elle ressent le poids du mépris qui lui est infligé de la part du docteur Emmanuel et des « fourches caudines des langues provinciales[100] ». Elle décide de se suicider, non sans avoir écrit, auparavant, une longue lettre à son père, lui expliquant les raisons profondes de son geste :

> J'ai eu le malheur, je l'avoue, de comprendre autrement la vie. J'ai cru que le corps était une barque dont l'âme, principe spirituel, devait toujours tenir le gouvernail par le calme ou la tempête. J'ai cherché la vie libre, grande, généreuse, l'amour digne, le but noble, l'aspiration large, la pensée sainte, et j'ai eu l'horreur de la situation sociale de la femme tirée à la loterie du mariage, estimée comme la belle esclave des marchés de l'Orient, en raison de ses charmes, traitée comme un odalisque du harem, qu'on adore la nuit et qu'on méprise le jour. Pour ne pas me dégrader à mes yeux, je n'ai pas voulu me marier, et je suis tombée entre les antennes d'un être venimeux qui m'a souillée, avilie et soufflетée avec mes propres pensées[101].

[98] Benjamin GASTINEAU, « L'Adoration de la Croix », *La Dévote,* Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven, 1865, p. 267
[99] « Le refus de sépulture », *La Dévote, Ibid.,* p. 240.
[100] *Ibid.,* p. 223.
[101] *Ibid.,* p. 247.

Alice continue sa lettre en rassurant son père :

> Pardon mille fois, mon père, de vous initier à ces détails pénibles que ma mère et moi nous avions cachés jusqu'ici, pour ne pas troubler votre digestion ; mais il faut bien que vous sachiez pourquoi votre fille se tue. Eh bien ! Doublement prise au trébuchet de l'homme et de la société, la malaria s'est emparée de moi […]. Ma pauvre mère qui vivait par moi et pour moi, est morte de douleur, et la ville tout entière a crié chaque jour sur mon passage que je l'avais tuée ![102].

C'est là la condition de la femme, qui se trouve à avoir affaire à la mentalité provinciale :

> Dans une société avachie sous les jouissances brutales et occupée de flibusterie spéculaire, qu'est-ce qu'une femme insultée ? un chien abattu. On regarde et l'on passe. Femme, je n'ai pu aller poignarder le goujat considéré de la ville qui a assassiné mon honneur, ni souiller les infâmes qui m'accusaient d'avoir tué ma mère. La nature a donné un rôle passif à la femme, à laquelle il est défendu, sous peine de lèse-pudeur, de faire action virile[103].

Gastineau souligne le rôle que la société de son temps réservait à la femme : la passivité et la rémission avant tout, pour que l'ordre social reste inchangé, du moins dans sa stabilité apparente. Et c'est l'ordre social qu'il faudrait révolutionner aux yeux de cet écrivain, car la femme est censée être l'objet d'un mépris et d'un dédain inacceptables : « S'en aller d'une société de chacals et de tigres, protester par sa mort contre l'insolente iniquité de la majorité, est un droit imprescriptible qui appartient à la femme aussi bien qu'à l'homme[104] ». Par ces mots, Gastineau théorise une égalité des sexes devant la loi, alors qu'il s'agit encore, à son époque, d'une grande illusion, car l'égalité entre l'homme et la femme devra attendre des décennies encore, avant d'être atteinte. Par contre, comme Alice vit dans une société où la femme est encore soumise, elle affirme que dans une telle situation, si elle n'avait pas décidé de se suicider : « j'aurais voyagé avec une âme souillée, une désespérance mortelle, une honte et une rage au cœur qu'aucun soleil, qu'aucune fleur n'aurait pu distraire[105] ». Le suicide devient alors un acte fondamental et héroïque. Une héroïne solitaire, fruit d'une anomalie culturelle, avant-coureuse des temps et qui se lance sans aucune hésitation contre les lois et les conventions de l'époque. Et en cela Gastineau anticipe les temps, car on peut voir dans ce personnage un précurseur de la jeune femme déterminée et victime d'un pouvoir injuste. Au XX^{e} siècle, on le verra par exemple dans *Antigone* (1943) de Jean Anouilh.

Comme la fille d'Œdipe[106], Alice décide de mourir pour donner un signal extrême de sa souffrance et de sa dignité.

Alice achève sa lettre dans le texte de Gastineau :

---

[102] *Ibid.,* p. 247-248.
[103] *Ibid.,* p. 248-249.
[104] *Ibid.,* p. 249.
[105] *Ibid.*, p. 249.
[106] « Je ne veux pas comprendre. […] Je suis là pour vous dire non et pour mourir » (Jean ANHOUIL, *Antigone*, Paris, Bordas, 1968, p. 84).

> Toute honnête femme tombée et à moitié relevée à force d'énergie morale conviendra que sa pensée n'ait jamais pu effacer les souillures de son corps, souillure que la mort seule lave de ses eaux lustrales et ensevelit dans son immaculé linceul.
> Voilà pourquoi je me tue, pourquoi je retire mon cadavre d'une société de cadavres, sans me croire débiteur de la société. La société m'accuse d'avoir tué ma mère ; elle me tue aujourd'hui, partant, selon sa justice de talion, nous sommes quittes[107].

Tout comme chez Anouilh, la jeune femme incarne chez Gastineau une forme d'action militante. Elle revendique son droit à la liberté et à sa dignité. Qu'elle s'appelle Alice ou Antigone peu importe, elle se heurte à un pouvoir obtus et fidèle aux règles (Créon), tout comme aux conventions bornées de la petite société de province qui refuse à Alice la sépulture, à cause de son suicide.

3.3 Georges Carrière, *alias* Benjamin Gastineau

Au cours du troisième moment de la narration de *La Dévote*, l'auteur sort de l'enchâssement du conte dans le conte pour revenir à l'histoire principale de Félicie. C'est là qu'il rentre directement sur scène. Son arrivée marque un point fondamental : celui de l'aboutissement de l'histoire. Le point de vue de l'auteur est incarné par un personnage, Georges Carrière, un ancien ami du docteur Maurice, qui se fait l'interprète de la lutte des libres penseurs que les gens cherchent normalement à décourager par l'injure et la calomnie. Ce personnage a du mal à cacher ses positions : il n'hésite pas à exposer son point de vue au docteur Maurice et aux autres personnages, rassemblés autour de la table du comte de Montlhéraines, et il affirme de manière claire et nette :

> Les ministres religieux donnent l'exemple de l'intolérance, du fanatisme, de la prédication à outrance, souvent de la subornation ; parce que nos femmes sont en grande majorité, sous leur empire, soit aux offices, soit au confessionnel ; parce qu'enfin j'ai eu beaucoup de mal à t'arracher, toi, ma femme, de leurs mains avides[108].

Par son discours, Georges revient sur la question brûlante du rapport entre la femme et l'Église catholique :

> Le prêtre, dans tous les temps, a su adroitement s'emparer de toutes les faiblesses de ce monde, de l'enfant, du vieillard, de la femme. […] Elle a un tel besoin d'affection, de tels élans de cœur, des aspirations si larges et si insatiables, qu'elle cherche dans l'église, hors du foyer, ce qu'elle pourrait y trouver. Le prêtre est là brillant de toute la puissance de Dieu, de tous les reflets chatoyants du miracle, du merveilleux ; il attend la dévote, il la confesse, il provoque quelquefois ses dissentiments dans son intérieur pour en profiter ou en faire profiter son ordre[109].

[107] Benjamin GASTINEAU, « Le Refus de sépulture », *Cit*, p. 250.
[108] *Ibid.,* p. 279.
[109] *Ibid.,* p. 280.

Selon l'opinion de Georges/Gastineau le prêtre serait alors un lâche. Il profiterait de la faiblesse de la femme pour exercer son pouvoir à la manière d'un chacal en exploitant les ressources économiques et sexuelles que la femme peut lui offrir.

Georges Carrière/Gastineau continue à voix haute son raisonnement :

> L'humanité commence seulement à entrevoir qu'elle a été dupe d'une trop longue mystification politique et religieuse ; par sa jeunesse, par ses savants, par ses artistes, elle se redresse avec orgueil et fait entendre le rire inextinguible de Rabelais, le sarcasme impitoyable de Voltaire, l'affirmation sans piété de la science et de l'art sortis comme par enchantement au dix-huitième et au dix-neuvième siècles de leurs cercueils du moyen âge. L'homme est en train de se convertir à la vérité nue, à la raison ; il comprend qu'il a tout à gagner à écarter de son corps et de son esprit les pattes velues et gluantes du despotisme politique et religieux qui l'ont pollué. Mais la femme est encore sous l'enchantement du rêve ; victime des mirages de son imagination trop fertile et de son cœur trop aimant, elle perpétue l'illusion décevante et meurtrière[110].

Là, c'est l'auteur qui prend la parole. Tout en évoquant Rabelais et Voltaire, comme il le fait souvent dans ses essais, Gastineau se lance une fois de plus contre « les pattes velues et gluantes du despotisme politique et religieux » ; contre l'attitude répugnante des représentants de l'Église qui se collent aux hommes et surtout aux femmes, pour en aspirer la sève vitale pour les dominer et les soumettre à leurs désirs. Cependant, Georges/Gastineau marque encore une fois une distinction. Chez l'homme, en effet, c'est la raison qui domine et qui fait en sorte que la liberté intellectuelle et le bonheur soient plus faciles à atteindre, une fois qu'il aura éloigné les influences propagées par les représentants du despotisme politique et religieux. Quant à la femme, tout cela est plus difficile, parce qu'elle est reléguée dans un rôle marginal au sein de la société du XIX^{e} siècle et parce que, quand elle a la possibilité d'agir, elle se penche plus du côté du cœur que du côté de la raison. Elle reste donc, le plus souvent, la proie privilégiée des enchantements et des mensonges perpétués par les prêtres :

> Elle est l'éternelle sacrifiée, l'éternelle dupe, la matière exploitée et exploitable encore si elle continue à s'abandonner aux vertiges religieux qui l'entrainent au gouffre. Oui, la femme est à la fois le champ de bataille et l'enjeu de notre siècle ; […] la noble jouissance du conquérant[111].

C'est alors que Georges/Gastineau, indépendant de caractère et libre penseur, contraint à vivre en solitaire et en célibataire, comme s'il était misogyne, à cause de ses expériences négatives avec les femmes rencontrées dans sa vie, ne peut pas s'abstenir de déclarer :

> […] que la femme a été la vraie crucifiée de tous les siècles, que sa chair a été broyée et que son sang a coulé sur cette croix devant laquelle on la prosterne pour la terreur des peines éternelles et l'espoir des jouissances éternelles[112].

[110] *Ibid.,* p. 291-292.
[111] *Ibid.,* p. 292.
[112] *Ibid.,* p. 293.

C'est donc la faiblesse de la femme qui la rend victime des enchantements et de l'avidité de l'Église. Tout cela, par ailleurs, est confirmé par la voix du comte :

> Ma femme, la comtesse de Montlhéraines, circonvenue par des influences catholiques, entraînée par une dévotion folle, prétendait renfermer au couvent sa fille, coupable d'avoir une affection, une inclination, une affection qu'elle n'approuvait pas, et je n'ai sauvé mon enfant de cette mort civile, qu'en me fâchant avec sa mère, qu'en me séparant d'elle. C'est pourquoi, monsieur, je suis veuf avec une femme très-vivante au couvent des Ursulines d'Angers, auquel elle a donné sa fortune[113].

On comprend alors qui est la véritable dévote : non pas la jeune et charmante Félicie, mais sa mère : c'est elle qui est le pivot central de cette œuvre de Gastineau, quoiqu'elle ne figure jamais directement au cours de la narration. Il s'agit d'un personnage invisible aux yeux du lecteur dont l'esprit dévot et la soumission inconditionnée aux principes de l'Église déterminent l'ensemble du roman.

La discussion au sujet de la femme dévote se termine par une intervention directe et définitive du philosophe (Georges/Gastineau). Après avoir énuméré des cas innombrables de victimes sacrifiées aux pratiques et aux contraintes du christianisme, ce personnage s'exclame :

> Jusqu'à ce qu'elle [la femme] soit bien convaincue qu'elle ne doit se dévouer qu'à la vie présente, sans ajouter foi aux illusions de sa sensibilité, de ses aspirations, aux caprices de son imagination […] elle sera dupe de la fausse dévotion qui lui fait lâcher la proie pour l'ombre, qui lui fait perdre terre pour la lancer égarée et folle dans les espaces imaginaires ; elle sera le jouet des mystagogues, psychagogues, évocateurs, spirites, enchanteurs, nécromanciens qui peupleront son esprit de fantômes, son cœur de formes vides, l'hallucineront, la tortureront, l'affoleront et la détourneront du vrai but terrestre[114].

L'intérêt de Gastineau penche toujours du côté de l'esprit de l'être humain. Ce qui l'intéresse, au sujet de la femme dans ses rapports avec les prêtres c'est son état mental, sa faiblesse, le côté sentimental qui prend le dessus sur le rationnel et qui la pousse à se laisser assujettir, à se faire charmer et par conséquent exploiter psychologiquement par le pouvoir religieux. Néanmoins l'auteur est convaincu que dans le futur la femme pourra changer son comportement et vaincre ainsi la faiblesse qui la domine. Il affirme en effet : « Un jour elle laissera à l'écart les prêtres de la mort pour embrasser avec enthousiasme les devoirs d'ici-bas et suivre les dévots de la vie[115] ».

Avec Georges, Gastineau s'en prend donc à la dévotion qui ne laisse pas de place à la raison. Ironiquement, il prêche en faveur des « dévots de la vie ». L'homme et la femme doivent vivre dans le monde réel et s'engager dans des combats quotidiens, afin d'atteindre des buts qui puissent leur assurer le bonheur et la liberté intellectuelle. En esprit libre, héritier de la philosophie des Lumières et du rationalisme du XVIII[e] siècle, Georges/Gastineau choisit de terminer son œuvre par une « lettre philosophique » qu'il adresse à un ami resté vivre à Paris, ainsi qu'à ses lecteurs :

[113] *Ibid.,* p. 281-282.
[114] *Ibid.,* p. 313-314.
[115] *Ibid.,* p. 314.

> […] O ami, toi qui rêves comme le Christ, comme les saints de notre Révolution, comme Fourier, comme Saint-Simon, le bonheur de l'humanité, toi le balafré de la démocratie, le proscrit et le méconnu de ton pays, peut-être un jour seras-tu forcé de diminuer ton idéal, de rétrécir ta peau de chagrin, de replier tes voiles, et, après avoir sondé l'abime des esclavages politiques et religieux, lassé de la méchanceté des uns et de la sottise des autres, de rassembler ton petit corps de fidèles, parmi lesquels tu me compteras, j'espère, et de vivre heureux au milieu de ton groupe dans quelque coin du monde vierge de toute tyrannie, de tout vestige social, où la nature et la liberté feront entendre leurs grandes voix. Faudra-t-il donc renoncer au bonheur par nations, par peuples, par masses, et lui substituer la félicité par groupes d'hommes et de femmes choisis, par gerbes de libres penseurs ? A toi de résoudre cette grande question. En attendant la constitution du groupe heureux, modelé sur celui que j'ai vu au château de Montlhéraines, j'ai résolu d'écrire la vie du comte et de l'intituler, ne t'en déplaise : « *La Dévote* »[116].

Il s'agit d'un texte important où l'on croit apercevoir des traits autobiographiques de Gastineau, surtout au moment où, en s'adressant à son lecteur, il affirme : « peut-être un jour seras-tu forcé de diminuer ton idéal, de rétrécir ta peau de chagrin, de replier tes voiles, et, après avoir sondé l'abîme des esclavages politiques et religieux, lassé de la méchanceté des uns et de la sottise des autres, de rassembler ton petit corps de fidèles, parmi lesquels tu me compteras, j'espère […][117] ». C'est à ce moment que l'écrivain réalise la vanité de tant d'efforts, de tant d'idéaux pour lesquels il a lutté et pour lesquels il s'est toujours battu.

Ainsi se termine l'unique roman épistolaire de Benjamin Gastineau. L'intérêt pour la femme pousse l'auteur à écrire dans la même période des œuvres historiques centrées sur la décadence des mœurs. Gastineau consacre à ce sujet quatre recueils d'essais historiques très intéressants et variés. Ils concernent l'attitude et le comportement des femmes par rapport au pouvoir, de l'Église, et de l'État. C'est pour cela que nous allons considérer sur le même plan *Les Femmes des Césars* (1863), *Les Femmes de Jules César, sa vie privée et ses mœurs* (1865), *L'Impératrice du Bas-Empire* (1870) et *Les Courtisanes de l'Église* (1870).

[116] *Ibid.,* p. 315-317.
[117] *Ibid.,* p. 316.

4 Les femmes face à la décadence des mœurs au cours des siècles

Le rôle des femmes est lié au processus de décadence des coutumes, le long des siècles. Tout comme Voltaire, Gastineau se sert d'une localisation orientale pour encadrer quelques unes des histoires qu'il raconte dans ses essais.

De plus, l'écrivain évoque des personnages historiques réellement existés, afin de donner des exemples concrets. Gastineau essaie donc de :

> […] faire l'histoire de l'élément féminin à travers la religion et la politique, à travers les époques de décadence et de crises sociales que l'humanité a traversées ; […][de] retracer les désordres moraux que la nature passionnée et si facilement troublée de la femme a mariés aux désordres matériels, aux oppressions et aux ténèbres des temps passés ; […][de] peindre les folies, les perversités étranges, les dépravations monstrueuses d'une impératrice maîtresse d'une nation, d'une femme excessive en possession du trône et du gouvernement [118].

L'intention de Gastineau est d'étudier le comportement de la femme face à la décadence des mœurs, à des moments précis de l'histoire : à l'époque des Romains, au Moyen Age, et par rapport à l'Église de Rome.

Considérées dans leur complexité, suivant un modèle général de comportement, toutes les femmes concernées pourraient être décrites ainsi :

> Les grandes courtisanes chrétiennes firent asseoir toutes leurs fantaisies sur le trône, abritèrent tous leurs caprices sous le manteau de la religion ; elles furent prophétesses et papesses […] la plupart des impératrices du Bas-Empire devinrent des schismatiques, des hérésiariques. Elles s'embrouillèrent, aux premiers temps de la formation du dogme catholique, dans des discussions théologiques sans fin et sans fil d'Ariane. […] Ces impératrices catholiques, ces prêtresses de l'intolérance féroce, ces courtisanes religieuses mêlent à leur dévotion, à leurs démonstrations pieuses, à leur direction de l'Église, la débauche, l'adultère, l'intrigue, la persécution et le meurtre[119].

Nous allons analyser les comportements de ces femmes au cours de trois étapes. La première (comprenant deux essais) concerne la femme face aux mœurs de l'Antiquité et du Moyen Age. La deuxième étape est référée aux comportements féminins confrontés aux habitudes et aux pratiques en vigueur dans le Bas-Empire. La troisième étape concerne la femme face à l'Église catholique.

4.1 Les femmes de l'Antiquité et du Moyen Age face aux mœurs : *Les Femmes des Césars* (1863)

Gastineau consacre aux femmes des empereurs deux essais publiés à deux ans de distance. *Les Femmes des Césars* est publié en 1863. Il s'agit d'une fresque au sujet des femmes et des courtisanes des empereurs, qui raconte leurs vies, leurs vices, leurs histoires secrètes. *Les Femmes*

[118] Benjamin GASTINEAU, *L'Impératrice du Bas-Empire, Cit.,* p. III.
[119] *Ibid.,* p. VIII-IX.

de Jules César, sa vie privée et ses mœurs. (1865) se concentre sur la description de la corruption des mœurs à l'époque du général romain.

Le premier de ces deux ouvrages se partage ainsi :

Tableau XVI :

Les Femmes des Césars (1863).

CHAPITRES	SUJET	PERSONNAGES CONCERNES
1.	« Les Reines du meurtre »	Médée – Lacuste – L. Borgia – La Tophane – La Brinvilliers – Catherine de Médicis
2.	« Les Femmes des demi-dieux »	Ophale – Déjanire - Ariane – Phèdre – Dalila. Hélène – Clytemnestre
3.	« Les Reines de l'idolâtrie »	Athalie – Jézabel – Hérodiade – La femme du roi Candaule – Laodice – Amestris - Parysatis, Olympias - Les Cléopâtres
4.	« Les Femmes des Césars »	Cléopâtre – Pompéia – Livie . Julie – Mesaline – Agrippine – L'eunuque Sporus – Poppée – Faustine
5.	« Les Impératrices du Bas-Empire »	Constantine – Ariane – Théodora – Irène
6.	« Les Reines des Barbares »	Rosemonde – Frédégonde – Burunhaut
7.	« Les Princesses du Moyen Age »	a. Femmes, maîtresses et filles de Charlemagne b. Eléonore de Guyenne c. Isabelle de France d. Le Tour de Nesle et les princesses de Bourgogne e. Ysabeau de Bavière
8.	« Les Héroïnes de l'adultère »	Francesca de Rimini – La dame de Fayel

Juste avant de commencer à présenter ces huit groupes de femmes, Gastineau écrit :

Le Bien et le Mal se partagent l'empire du monde ; aussi toutes les théologies ont-elles personnifié cette situation de lutte de l'humanité par deux principes contraires : Satan et l'ange Gabriel dans le catholicisme, Vichnou et Siva dans le brahmanisme, Ahrimane et Ormouzd dans la religion persane,

> Osiris et Typhon dans la religion égyptienne ; c'est-à-dire le contrat éternel du crime et de la vertu, des ténèbres et de la lumière[120].

Les vicissitudes concernant ces femmes et leurs attitudes mêmes se balancent sans trêve entre les deux pôles du Bien et du Mal. Gastineau évoque à sa façon des personnages féminins très variés : il mélange des divinités païennes avec des femmes évoqués par la littérature ou réellement existées dans le passé. Gastineau réinvente leurs histoires en contemplant à la fois différentes cultures et croyances religieuses.

4.1.1 « Les Reines du meurtre »

Les protagonistes du premier groupe de meurtrières sont : « Médée, Locuste, Tophana, Brinvilliers, Catherine de Médicis, voilà les brillantes reines du poison[121] ». L'auteur raconte leurs histoires, leurs vicissitudes, les raisons de leur vengeance, de leur conversion au mal, en partant d'une condition dominée par le bien. Ainsi :

> En abordant en Crète avec Jason, Médée empoisonna le roi de cette île, qui avait refusé de leur donner asile. Lorsque Jason l'eut trahie, elle envoya à sa rivale Glaucé, la fille de Créon, une robe empoisonnée comme celle du centaure Nessus. Puis tua ses enfants. Mariée à Thésée, roi d'Athènes, l'horrible Médée tenta sans succès de l'empoisonner. Après le meurtre de la fille de Créon, Médée avait comparu devant les juges ; mais la toxicologie n'existait pas alors, la science des poisons n'étant pas comprise dans la médecine, on ne trouva aucune preuve de l'empoisonnement de Glaucé, et Médée sortit triomphante de l'épreuve[122].

L'auteur montre, par un esprit moqueur, que « la toxicologie n'existait pas alors, la science des poisons n'étant pas comprise dans la médecine, on ne trouva aucune preuve de l'empoisonnement de Glaucé », ce qui jette un voile de dérision sur la science à l'époque ancienne.

Après Médée, c'est le tour de Circé, sa sœur, qui empoisonna d'abord son mari, le roi des Scythes ; ensuite elle transforma par un breuvage mêlé de suc mystérieux, de plantes vénéneuses, les compagnons d'Ulysse en pourceaux.

Des dames romaines organisèrent une école de poisons en l'an 423 de l'ère romaine. Plusieurs hommes disparurent et furent tués à cause de la grande diffusion des poisons.

Sous le pontificat d'Alexandre VII il existait une association de femmes qui avait pour but de faire mourir par le poison tous les maris qui étaient détestés. L'empoisonnement devient donc une arme secrète, un instrument souvent utilisé par les femmes, comme l'un des rares moyens, cruels et efficaces, pour contraster le pouvoir exercé et pratiqué par les hommes.

---

[120] Benjamin GASTINEAU, *Les Femmes des Césars,* Paris, Tous les libraires, 1863, p. IX
[121] *Ibid.*, p. 18.
[122] *Ibid.*

4.1.2 « Les Femmes des demi-dieux »

Les « femmes demi-dieux » ont le rôle de diablesses : l'univocité négative de leur action fait précipiter le plus souvent ceux qui se rapprochent trop près d'elles. « Dans le malheur de tout homme il y a une femme. […] Les plus grands personnages des temps anciens n'ont pas échappé à cette loi fatale[123] ». Ainsi le valeureux Hercule - dit l'auteur - se déshonora aux pieds d'Omphale et mourut dans la robe empoisonnée de Nessus que la perfide Déjanire lui avait donnée. La reine Phèdre, n'ayant pas réussi à séduire Hyppolite, l'accusa d'avoir attenté à sa vertu. Ainsi :

> […] Par la ruse, par la perfidie, par la séduction, une belle courtisane philistine, une femme idolâtre, [(Dalila)] se rend complètement maitresse d'un géant, d'un homme loyal et fort [(Samson)], qu'elle livre, au moyen de la plus insigne trahison, à ses ennemis, les Philistins[124].

Les dernières femmes appartenant à ce groupe sont Hélène et Clytemnestre. Gastineau change l'histoire de la guerre de Troie en la vulgarisant et en la résumant en deux pages. Il parle d'Hélène comme d'une jeune femme aux meurs légères : « Elle ne sut pas résister aux séductions du beau Pâris, et la nuit même de ses noces elle se faisait enlever par le trop ardent Troyen[125] ».». Gastineau attribue à Hélène les clichés classiques de la femme occidentale dont la beauté est le plus souvent interprétée comme une arme de séduction, de corruption, de vengeance cruelle visant à son profit.

4.1.3 « Les Reines de l'idolâtrie »

Parmi les « reines de l'idolâtrie », Athalie, reine de Judas, est la première dans la liste établie par Gastineau. Sa tyrannie, ses massacres et ses meurtres sont vengés lors du rétablissement de l'ordre avec l'arrivée de son neveu Joas sur le trône de Judas.

Parfois, « une femme criminelle peut enfanter un grand homme. Ce fut le cas pour Olympias, mère d'Alexandre le Grand, que Philippe, las de sa jalousie, de son caractère hargneux, répudia pour épouser Cléopâtre, la nièce d'Atale[126] ».

Quant aux « reines Cléopatres », criminelles, meurtrières et assoiffées de pouvoir, elles assassinèrent et empoisonnèrent leurs enfants et leurs ennemis.

[123] *Ibid.,* p. 39.
[124] *Ibid.,* p. 43 - 44.
[125] *Ibid.,* p. 49.
[126] *Ibid.*, p. 87.

4.1.4 « Les Femmes des Césars »

Le chapitre consacré aux « Femmes des Césars » raconte les anecdotes et les vicissitudes concernant les femmes des empereurs romains tout le long de l'histoire, à partir de Jules César. Gastineau continue à fournir des versions romanesques des événements historiques :

> Dans des temps sans vertu, où la satisfaction des sens et le triomphe des passions sont le but suprême de l'homme, la femme dispose des empires en abaissant à ses pieds les empereurs. Grâce à sa luxuriante beauté, à ses attraits naturels, Cléopâtre eut plus de puissance que si elle eût commandé des armées romaines. Elle fut la maîtresse des Césars ; elle vit à ses genoux le grand César et Marc-Antoine[127].

Ce fut son arme prestigieuse, quoiqu'elle ne pût jamais séduire ni Hérode ni Octave. Cependant Cléopâtre eut la qualité d'aimer les lettres et de protéger les savants. Elle fit rouvrir la bibliothèque d'Alexandrie, grâce aux deux-cent mille volumes qu'Antoine lui envoya de Pergame.

Livie, femme d'Auguste, après avoir empoisonné Germanicus, choisi par Octave comme son successeur, fut accusée d'avoir empoisonné même l'empereur pour accélérer l'arrivée au trône de son fils Tibère. Quant à Julie, la fille d'Octave, elle menait une vie tellement débauchée que son père, au comble de la honte, la condamna à un exil éternel :

A l'époque de Caligula la débauche poussa les mœurs vers la folie :

> Messaline gouvernait l'empire selon ses caprices ; un sourire d'elle était la fortune, un mot de mécontentement une condamnation à mort.[…]
> La cruelle impératrice, rejetant toute hypocrisie, se livra publiquement à tous les désordres, souilla l'empire de toutes les hontes ; elle s'abandonna à des histrions, à des affranchis, même à des esclaves. Elle emmenait les dames romaines dans les lieux de prostitution où elle se rendait, les contraignant au déshonneur en présence de leurs époux[128].

Messaline arriva jusqu'à répudier l'empereur (unique cas dans l'histoire) et à célébrer ses noces avec Silanus. Ayant entendu cette nouvelle, Claude hésita confus, puis la condamna à mort.

La dégradation des mœurs à l'époque romaine eut des effets impressionnants dans la société et on interdit aux femmes nobles de se prostituer publiquement. Sous l'empire de Claude, on décida des punitions pour les femmes qui avaient des relations avec des esclaves. Il fut décidé qu'elles devaient être traités en esclaves si elles s'étaient dégradées à l'insu de leurs maris. Et pourtant les formes de débauche et de vengeance continuèrent. Parmi celles-ci, Faustine, dont les excès avaient été pardonnés par l'empereur Marc-Aurèle, conspira avec Cassius afin de renverser ce vertueux empereur. « Bien dignes de leurs époux étaient les femmes des Césars[129] ! ».

[127] *Ibid.*, p. 103-104.
[128] *Ibid.*, p. 135.
[129] *Ibid.*, p. 159.

4.1.5 « Les Impératrices du Bas-Empire »

Dans le « Bas Empire[130] », « […] les princesses d'Orient se livrent au délire de leurs passions, à l'extravagance de leurs monstrueux désirs. Rome [est] en décadence […] à Byzance règnent l'eunuque, le comédien du cirque, le barbare affranchi[131] ». A cela s'ajoutent les schismes qui éclatèrent au sein du christianisme, et dont l'influence morale n'avait pas encore pénétré dans les populations. C'était une boucherie quotidienne, une tendance meurtrière gênante et inquiétante qui, tous les jours, visait à éliminer les princes, les rois et les généraux. La dernière de cette galerie de femmes terribles de l'Orient fut l'impératrice Irène :

> En 597 [elle] s'emparait de l'empereur Constantin, son fils et lui crevait les yeux pour régner à sa place ; l'empire romain finit sous la domination assez brillante de cette reine. Charlemagne vint prendre son morceau de lion dans l'Orient, dont le faible et incapable Nicéphore ne garda qu'une partie[132].

L'ambition et l'avidité ainsi que la cruauté concernent aussi cette reine, au même niveau que Théodora, la femme de l'empereur Justinien et tant d'autres personnages féminins influents et lâches de la même époque.

4.1.6 « Les Reines des Barbares »

Contrairement aux femmes des Romains, celles des barbares n'étaient pas «corrompues et amollies par une civilisation en décadence[133] », en Germanie elles étaient des fées des batailles : les merveilleuses et terribles Walkyries. Cependant, même les reines des barbares, tachèrent leurs mains avec le sang à cause de leur soif de pouvoir.

Rosamonde, obligée d'épouser le roi des Lombards qui a tué son père, se venge en le tuant.

En France, Frédégonde et Brunehaut, rivales dans la destruction du monde, furent les reines flamboyantes du meurtre. Elles étaient assoiffées de sang et de vengeance. Frédégonde, l'ambitieuse criminelle, de prostituée devint reine et subjugua le faible roi Chilpéric qui avait été marié avec la sœur de Brunehaut. A la mort de Frédégonde, Brunehaut accomplit des massacres contre les membres de la famille de sa rivale.

[130] A cette définition correspond la dernière phase de l'Empire Romain d'Occident.
[131] Benjamin GASTINEAU, *Les Femmes des Césars Cit.,* p. 165-166.
[132] *Ibid.*, p. 184.
[133] *Ibid.,* p. 185.

4.1.7 « Les Princesses du Moyen-Age »

Les histoires de Gastineau continuent avec des problèmes de passions, de déceptions et de trahisons amoureuses. L'amour au Moyen Age n'était pas une affaire simple et la situation de la femme à cette époque n'était pas heureuse. Chez les Francs, les femmes étaient traitées comme des esclaves. La situation ne s'améliora pas sous Charlemagne, qui avait beaucoup de maîtresses et de concubines. Il avait une attitude protective à l'égard de ses enfants et sauf quelques exceptions il ne leur permit pas de se marier, préférant les avoir tous (surtout ses filles) autour de lui. Mais il ne se soucia pas du comportement lâche et pervers de ses filles, ce qui déstabilisa l'Empire à sa mort. « Plus tard, les ministres du Christ, dans l'intérêt de leur propre influence, feront rendre aux femmes, au nom de la religion, le sceptre dominateur, que dans l'Antiquité elles avaient tenu au nom de la débauche, des passions déchaînées[134] ».

Gastineau présente également de grandes dames aux mœurs dissolues: Aliénor d'Aquitaine, Isabelle de France, Marguerite, Blanche et Anne (princesses de Bourgogne), Ysabeau de Bavière.

4.1.8 « Les héroïnes de l'adultère »

Enfin Gastineau affirme : « L'adultère a eu ses héroïnes, rendues intéressantes, comme si elles eussent été des femmes vertueuses, par les persécutions affreuses qu'elles ont souffertes, par l'ardente passion qu'elles ont inspirée à de beaux chevaliers[135] ».

Gastineau cite à ce propos les deux histoires de Francesca de Rimini et de Madame de Fayel. Et c'est sur les vicissitudes de cette dernière qu'il arrête son attention. Il affirme avoir visité en 1857 les ruines de l'ancien château de Fayel, situées près de Saint-Quentin. C'est là que Gastineau, très romantique, imagine revoir la châtelaine Gabrielle de Vergy. La conclusion de cette aventure révèle l'intérêt de l'auteur une fois de plus à susciter les émotions de son lecteur.

Après l'étonnement suscité par tant d'histoires cruelles dans lesquelles les femmes se comportaient le plus souvent en diablesses criminelles et insensibles avec leurs victimes, les deux dernières femmes sont au contraire les victimes d'injustices absolument non méritées. L'auteur termine cet essai par ces mots :

> Cette tragique aventure d'amour, confondant dans ses phases la passion sensuelle et la croisade sainte, l'héroïsme et l'adultère, les sentiments chevaleresques, la trivialité et la cruauté, ne raconte-t-elle pas à merveille les mœurs sauvages et l'histoire sombre des temps de la féodalité ?[136]

[134] Ibid., p. 216.
[135] *Ibid.*, p. 285.
[136] *Ibid.*, p. 295.

C'est sur ces exemples que se clôt cette œuvre de Gastineau, laissant au lecteur un interstice ouvert dans la considération de la femme non seulement interprète meurtrière du relâchement des mœurs, mais également victime innocente de l'injustice des hommes.

Un autre ouvrage de caractère historique caractérisé par une intention moralisatrice est centré sur « Les femmes de Jules César».

4.2 *Les Femmes de Jules César, sa vie privée et ses mœurs* (1865)

Au cours de cet essai Gastineau reprend et approfondit le discours au sujet de la dégradation des mœurs de la société à l'époque de Jules César.

Gastineau a probablement lu l'essai écrit par l'historien allemand Christoph Meiners : *Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains et de ses effets dans les derniers temps de la République*, qui avait été traduit de l'allemand en français, déjà en 1794. Meiners, cependant, aborde son discours par un exposé sur la décadence des mœurs dans toute l'histoire de Rome, alors que Gastineau se concentre sur l'époque de Jules César.

Rapportant telles quelles des informations au sujet des femmes du général, déjà publiées deux ans auparavant, notre auteur s'arrête sur des détails qu'il avait laissés de côté et qui expliquent mieux la nature, les habitudes de la vie publique et privée de l'empereur.

Le ton méprisant que Gastineau montre à l'égard de Jules César témoigne de son opposition vis-à-vis de tout détenteur d'un pouvoir politique. Il s'était en effet opposé à la prise du pouvoir de Napoléon III et à toute la politique de l'Empereur. Notre écrivain avait continué son engagement en faveur de la République, en regardant toujours avec méfiance toute sorte de manifestation de la centralisation du pouvoir dans les mains d'un seul homme à son époque aussi bien que dans le passé.

Gastineau raconte dans le détail les histoires des quatre femmes de Jules César, alors que dans l'essai précédent il n'en avait énuméré que trois. « Jules César eut quatre épouses, si l'on peut ranger dans ce nombre Cossutia, répudiée aussitôt que séduite et fiancée[137] ».

César tenait toujours à son apparence à l'occasion de ses sorties publiques. Il dissimulait son hypocrisie derrière des discours pompeux et sans fondement. Cela fut particulièrement évident, nous dit Gastineau, à l'occasion des oraisons funèbres de sa femme Clélie et de sa tante Julie.

Ses mœurs furent si dissolues que même ses soldats en furent scandalisés. Peu avant sa mort, Jules-César, avait l'intention de faire passer la loi selon laquelle un homme pouvait avoir droit à

[137] Benjamin GASTINEAU, *Les Femmes de Jules César,* Paris, Bouret, 1865, p. 12.

plusieurs épouses : il projeta en effet d'introduire la polygamie à Rome. Il s'agit là d'une tentative d'institutionnaliser la dégradation des mœurs de l'Etat. Cela ne fut pas possible parce que le général mourut avant. Jules César se considérait comme « *le mari de toutes les femmes*[138] ». Il était « très habile dans l'art de l'hypocrisie. Passé maître en corruption matrimoniale, Jules-César fit la traite du mariage[139] ». Il se fait charmer par Cléopâtre et passe quelques temps en Egypte avec elle. Ses soldats et ses généraux continuaient d'être scandalisés, mais il tourne le dos à ses responsabilités :

> Pourquoi retourner à Rome, dans cette cité où la liberté était encore armée contre la tyrannie ? Pourquoi ne pas mourir entre les bras caressantes d'une reine, dans cet Orient esclave et idolâtre qui semblait supplier César de devenir son roi ?[140]

Ses deux divorces ne nuisirent pas à sa réputation. Seul Caton, que Jules César aurait voulu condamner, s'était plaint surtout de son « trafic matrimonial ». Il affirmait : « On fait de la République une entremetteuse de mariages, […] les provinces et le consulat ne seront bientôt plus que des cadeaux de noces[141] ». Et il ajoutait que : « les femmes, grâce au relâchement des mœurs, allaient devenir un pouvoir dans l'Etat, allaient entrer dans le domaine politique[142] ». Caton semble ainsi avoir joué un rôle prophétique en préconisant quelle serait la politique désastreuse des « femmes des Césars » (Agrippine, Messaline, Poppée etc.) sur la politique de l'Empire. « Le corrupteur Jules César ouvrait la barrière à la débauche et au gouvernement de l'Etat par les femmes[143] ».

Sa dernière femme Calpurnie - affirme Gastineau - fut celle qui l'aima davantage. Elle le mit en garde, face à ses projets liberticides contre la République et essaya de le convaincre à ne pas violer les lois. Mais l'ambition de Jules César était sans frein :

> Malgré tant d'avertissements, tant de prévisions contraires, malgré le visage sévère de Brutus et les applications de son épouse Calpurnie qui en rêve avait vu assassiner son mari, et qui peut-être, ayant gardé les sentiments d'une romaine, voyait avec terreur et regret un attentat contre la république, aux ides de Mars César se rendit en grande pompe au sénat pour se faire proclamer roi d'Afrique, d'Espagne, des Gaules, de Grèce et d'Asie, roi hors de l'Italie. La conjuration de la liberté ne fut pas trahie par une femme, comme Fulvie trahit celle de Catilina. Porcia, fille de Caton et femme de Brutus, la seule femme qui fût initiée à la conjuration, s'était blessée volontairement et avait dit à Brutus : « Regarde et juge si la fille de Caton mérite la confiance entière, et si elle est digne de partager tes espérances et tes périls. Avant de te demander ton secret, j'ai voulu savoir si j'étais capable de vaincre la douleur »[144].

L'histoire exemplaire de Jules César sert à Gastineau moraliste pour revenir une fois de plus sur les comportements excessifs des personnages puissants et débauchés qu'il condamne. César est

[138] *Ibid.,* p. 11.
[139] *Ibid.,* p. 20.
[140] *Ibid.*
[141] *Ibid.,* p. 24.
[142] *Ibid.*
[143] *Ibid.*
[144] *Ibid.*, p. 43.

donc condamné par Gastineau. Cependant il est intéressant, de s'arrêter sur l'opposition entre deux personnages féminins aux caractéristiques fort différentes : d'une part la dernière femme de César, douce et se souciant des affaires de son mari ; d'autre part la femme de Brutus, plus décidée et potentiellement agressive. Les deux femmes se montrent complices de leurs maris ; néanmoins la première essaie de faire raisonner son époux au sujet de la violation des lois et de l'opposition à la République afin de pouvoir sauver la vie de César. En revanche, la femme de Brutus pense pouvoir aider son mari à exécuter le meurtre de Jules César et pouvoir partager les émotions, la souffrance potentielle de son mari, au cas où il serait châtié pour son geste. Ces deux femmes emblématiques sont les dernières protagonistes d'un essai consacré aux femmes, cependant aucune d'entre elles n'est vraiment présente. Elles révèlent par leurs comportements ce que Caton avait affirmé : les femmes auraient joué un rôle important sur la scène publique et politique. Cela correspond au cours de différents moments historiques à la décadence et à la corruption des mœurs dont les femmes sont protagonistes.

Il nous reste à nous consacrer de plus près aux deux essais : *L'Impératrice du Bas-Empire* et *Les Courtisanes de l'Église*.

4.3 *L'Impératrice du Bas-Empire*

L'intention de l'auteur est de considérer les histoires biographiques des différents personnages, au sein de l'histoire et de les plonger dans cet « empire d'Orient, ayant sur ses frontières les Perses toujours menaçantes, au midi et à l'occident les Barbares triomphants […]. Au milieu de ce déluge de Barbares, l'empire se conservait à peu près intact, grâce à l'or de Justinien et au fer de Bélisaire [145] ».

Gastineau nous parle des « bas désirs » des hommes, et quand il fait allusion moqueuse à « la concupiscence, à la lâcheté et à la bassesse de l'espèce humaine ». C'est dans ce contexte que « d'Auguste à Augustule, dans l'espace de 506 ans règnent douze empereurs et tyrans, Titus et les Antonins exceptés, dont la volonté despotique fut l'unique loi sociale[146] ». Et si la Rome impériale « avait été dominée par le despote, par l'espion, le prétorien, l'ambitieux et la courtisane, à Constantinople régnèrent l'eunuque, la prostituée, le barbare affranchi, l'histrion du cirque, le coupe-jarret, l'efféminé, l'énervé ; disons le mot : le pédéraste[147] ». Et les impératrices valaient les

[145] Benjamin GASTINEAU, *L'Impératrice du Bas-Empire, Cit.,* p. 6.
[146] *Ibid*., p. 7
[147] *Ibid*., p. 8.

empereurs : « mêmes origines, même farine[148] ». C'est dans le Bas-Empire que la religion chrétienne eut la possibilité de se diffuser au sein de la population, grâce à l'influence du pouvoir politique. En particulier : « l'empereur *doctissimus* Justinien battit monnaie avec le balancier de la religion nouvelle, en prélevant des millions d'oboles et de trioboles[149] » à la population des croyants. Quant à sa femme, « *pia et doctissima*, jalouse des lauriers de son docte époux, embrassait entre temps une hérésie pour avoir le droit de frapper et de ruiner les orthodoxes[150] ». C'est comme si Gastineau nous disait que le recours à la religion serait l'une des causes majeures, ou même la cause principale de la décadence du bas-Empire. De plus, le recours à la religion catholique implique automatiquement la présence du diable ; et Satan devait bien rire de toutes ces phalènes qui brûlaient à son feu. Cela est strictement lié avec l'affirmation de l'inquisition religieuse. Gastineau affirme à ce propos que cela remonte au règne de Justinien, car :

> Les inquisiteurs nommés par l'empereur devaient lui rendre compte de l'état moral et religieux des citoyens ; ils inspectaient les âmes, ils passaient en revue les consciences, et si elles n'étaient pas ou ne paraissaient pas d'accord avec la religion de l'empereur, aussitôt la mort ou, tout au moins la spoliation, ainsi que la privation des droits civils et politiques, châtiaient d'hérésie[151].

L'écrivain souligne là le rôle de gendarmes joué par les inquisiteurs au sein de la société : « ils inspectaient les âmes, ils passaient en revue les consciences ». Et il insiste surtout sur les effets dévastateurs que cela produit auprès des gens communs n'ayant pas adhéré à la foi et aux pratiques religieuses imposées par l'empereur Justinien : « la spoliation, ainsi que la privation des droits civils et politiques, châtiaient d'hérésie ». D'une part l'inspection des âmes et des consciences et, d'autre part, la spoliation des droits civils et politiques, ce qui, bien plus que l'accusation d'hérésie, constitue pour Gastineau un crime d'une gravité inouïe.

4.3.1 Les vicissitudes dépravées de Théodora et de l'empereur Justinien

Afin de traiter le sujet du relâchement des mœurs caractérisant l'empire de Justinien, Gastineau s'est probablement servi d'un texte qui circulait à l'époque racontant sous une forme narrative les vicissitudes de l'impératrice Théodora, la femme de Justinien[152] (1818). Il s'agit d'un ouvrage significatif qui décrit dans ses moindres détails les raisons qui portèrent l'impératrice tout d'abord à résister aux propositions de l'empereur. Lors de la mort de l'empereur Justin, Théodora, originaire

[148] *Ibid*., p. 9
[149] *Ibid*., p. 21.
[150] *Ibid*., p. 22.
[151] *Ibid*., p. 27.
[152] Le marquis VAQUIER DE LIMON, *Théodora, femme de Justinien*, Paris, Mongie, 1814, 2 voll.

d'une famille très humble, réussit, grâce à ses charmes à séduire l'empereur Justinien, à se marier avec lui et à imposer la corruption des mœurs dans la gestion de l'empire.

La religion d'une part et, d'autre part, une impératrice tyrannique, contribuent à réduire l'empire de Justinien au vice, à la dépravation et à la misère morale et intellectuelle. Une fois terminée la présentation du cadre historique et religieux du Bas-Empire, Gastineau commence à narrer d'une part l'histoire des bassesses de Théodora, la prostituée, la séductrice cruelle avide de richesse et, d'autre part, l'histoire de Justinien, à l'apparence savant, que Gastineau juge en citant Montesquieu :

> La mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses dessins, un règne dur et faible, devenu incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles et à une vaine gloire[153].

L'empereur se fait dominer par son épouse. Théodora administre l'empire pendant plus de vingt ans en profitant de la faiblesse de son mari. L'empire de Justinien donne ainsi une image de la corruption et de la dégradation des mœurs du bas-Empire. Ce qui est important, suivant la description de Gastineau, c'est que les causes de cette décadence résident dans les comportements corrompus de l'Impératrice.

Les empereurs qui suivirent ne purent pas relever leur royaume de cette condition et sombrèrent ultérieurement dans le vice et dans l'absence totale de rectitude morale.

4. 4 *Les Courtisanes de l'Église*

Benjamin Gastineau ayant conscience de la condition de la femme de son temps, se consacre à l'écriture d'un ouvrage engagé. Il avait déjà affronté le rôle de la femme au sein des institutions, tout comme il avait esquissé une fresque de *Paris religieux* (1863), en s'appuyant sur les idées de Voltaire et en pointant le doigt contre les mauvaises habitudes et l'hypocrisie des habitants de la capitale. Il n'avait cependant pas encore lancé d'attaques contre les mœurs des femmes à l'intérieur de l'Église. L'ironie mordante et impitoyable de Gastineau nous offre une galerie de portraits surprenants et parfois même inquiétants par leur description crue, souvent poussée au grotesque et jusqu'au macabre.

Les accusations que l'écrivain lance contre l'Église sont violentes. Gastineau affirme, en effet, que « sur deux cent soixante-deux papes, soixante-quatre ont péri de mort extraordinaire et violente. Sans compter les papes d'Avignon, vingt-six souverains pontifes ont été déposés, expulsés ou

[153] MONTESQUIEU (Baron de), *Considérations sur les causes de la grandeur des romains et de leur décadence*, Paris, Orban, 1987, p. 210.

exilés[154] ». L'auteur déclare que les papes ont toujours été le fléau de l'Italie et il énumère les noms des papes qui ont souillé par leurs actions l'image de l'Église tout le long de l'histoire. Plusieurs eurent des enfants (Pie II, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Paul III). Quelques uns parmi les papes avouèrent les fautes de l'Église (Victor III, Adrien VI), d'autres causèrent beaucoup de mal (Boniface VIII, Grégoire VII, Clément V, Pie IV).

Dans le contexte de cette Église lâche, corrompue et despotique, la femme joue des rôles intéressants : souvent elle devient la courtisane, voire la prostituée de ses représentants les plus éminents.

> L'élément féminin a été […] mêlé à la papauté, à l'Église et à la religion [à tel point] que des femmes ont pu convoquer des conciles, présider à la consultation du dogme et décréter la foi, la croyance catholique selon leurs caprices ou leur bon plaisir[155].

Gastineau observe plus loin :

> Les femmes ont trempé dans les opérations des conclaves. Plus d'un pape dut son élection à leurs intrigues. Les maîtresses des cardinaux, come Théodora, Olimpia et tant d'autres, ne reculèrent devant aucune action pour pousser leurs amants jusqu'au trône pontifical et devenir co-papes ou papesses[156].

Dans la partie finale de son introduction, l'écrivain affirme :

> Ce sont donc surtout les rapports de la femme avec la papauté, le rôle curieux et parfois étrange du *vice*-pape ou de la papesse, de la courtisane de l'Église, en un mot l'influence des femmes sur les souverains pontifes que nous avons voulu mettre en lumière, en nous aidant des travaux de tous les historiens profanes et des tous les historiens *dits* sacrés […][157].

Avant de passer à l'enquête et à l'analyse des différentes « courtisanes de l'Église », nous allons illustrer par un tableau explicatif quels sont les personnages féminins majeurs que Benjamin Gastineau insère à l'intérieur des différentes parties de cet essai :

Tableau XVII : Les « Courtisanes de l'Église »

PARTIE	PERSONNAGE
Première	Théodora et Marozia
Deuxième	La fille de Pierre (la grande Dévote) et Grégoire VII
Troisième	Jeanne de Naples
Quatrième	Lucrezia Borgia
Cinquième	Madame Olympe (dona Olimpia)
Sixième	Marie-Magdeleine (l'amante du Christ)
Septième	La papesse Jeanne

[154] Benjamin GASTINEAU, *Les Courtisanes de l'Église*, Paris, Barba, 1870, p.VI.
[155] *Ibid.*, p. XIII.
[156] *Ibid.*
[157] *Ibid.*, p. XV.

L'écrivain termine cette partie introductive en historien, avant de passer à l'analyse des personnages, en expliquant la méthode qu'il a adoptée pour la rédaction de cet essai. Il semble presque vouloir se justifier aux yeux de son lecteur :

> Nous n'avons pas cru blesser l'histoire, cette grande école de l'humanité que nous avons toujours respectée, en présentant notre sujet d'une manière dramatique, en groupant tous les faits intéressants, pathétiques ou tragiques, qui se rattachaient à notre thèse, méthode qui nous avait déjà réussi dans notre histoire de la terreur religieuse, dans *Monsieur et Madame Satan*, dont le succès nous a largement récompensé de nos recherches[158].

4.4.1 Théodora et Marozia

Pour ce qui concerne Théodora et Marozia, la source est très probablement Voltaire. Cependant celui-ci se limite à donner des jugements sur les mœurs religieuses. Par exemple : « Théodora, maîtresse de l'empire d'Orient, sous le jeune Michel, son fils, persécuta à son tour les ennemis des images[159] ».

Gastineau se plaît à tisser et à entrecroiser leurs histoires, à la manière d'un marionnettiste expert dans l'art de son métier. Il commence ainsi par une introduction historique de ces personnages, comme s'il voulait justifier leur comportement du point de vue critique. Dans ce but, il affirme :

> Nous voulons retracer l'histoire assez mal connue d'un trio de courtisanes, de Théodore et de ses deux filles, qui, maîtresses et mères de papes, pendant un demi-siècle, depuis la mort de Formose, en 896, jusqu'à l'élection de Clément II en 1046, ont tenu dans leurs mains les destinées de la papauté et du gouvernement de Rome[160].

Et pour mieux expliquer son sujet, l'essayiste spécifie :

> Théodore, courtisane impudente, dit l'évêque Liutprand, a dominé Rome avec une autorité virile et monarchique. Cette femme eut deux filles, Marozia et Théodora II, qui l'ont égalée en tout et qui ont été plus débauchées que la mère. Marozia a été l'amante du pape Sergius III et a enfanté avec lui, par un criminel adultère, Jean X, qui après la mort de Jean de Ravenne, est devenu le chef de l'Église romaine[161].

Théodora et ses deux filles étaient des patriciennes romaines, « *senatrix omnium Romanorum*[162] ». Par leur position, elles eurent une influence remarquable sur les affaires de l'Église, en particulier en ce qui concerne l'élection des papes. Or – se demande l'auteur – « Qui pourrait appeler pontifes légitimes des intrus qui devaient tout à des femmes de mauvaise vie ?[163] » Cependant à l'époque de Théodora et de ses filles, le plus souvent les courtisanes accèdent « au rang suprême en dominant par le faste, la coquetterie, l'intrigue galante et le concubinat ». Par

[158] *Ibid.*
[159] VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs,* Paris, Bordas, 1990, vol.1, p.406.
[160] Benjamin GASTINEAU, *Les Courtisanes et l'Église*, *Cit.,* p. 3-4.
[161] *Ibid.*, p. 4.
[162] *Ibid.*, p. 5.
[163] *Ibid.*

ailleurs, le concubinat - nous dit Gastineau - était à l'époque un usage licite, reconnu par la loi[164]. Ces dames aux mœurs très légères font leur apparition à une époque très violente, entre la fin du neuvième et le début dixième siècle, alors que « la force brutale et la furie du monde sont les seules divinités du monde »[165]. C'est à cette période que les prêtres et surtout les papes commettent le plus d'adultères, de viols, de meurtres et d'incestes. La beauté et la ruse des femmes prennent alors le dessus sur la grossièreté et sur la violence des mâles. L'homme hideux, ignorant, superstitieux et violent se retrouve tout à coup entre des bras frêles et charmants. « L'éternel féminin – dit Gastineau – a pour fonction d'assouplir l'homme, de le ductiliser, de le civiliser. La beauté fut donc l'élément civilisateur de ces hordes d'envahisseurs de l'Italie[166] ». Ces femmes étant devenues les maîtresses des nouveaux conquérants du territoire italien. Ils se trouvèrent, dans certaines situations, à posséder de véritables sérails. Là, déclare Gastineau : « Dans cette débauche inouïe de sang, de carnage de d'abus de force, l'amour libre versait ses enivrants poisons glissait ses formes séduisantes, faisait comme toujours son profit des désordres sociaux[167] ». Cette dernière remarque de Gastineau est très pertinente dans la mesure où dans les périodes de crise les amours des puissants ont souvent eu des retentissements alarmants et même tragiques sur le sort des couches les plus indigentes de la population. Ce sont les abus des puissants qui ont causé la misère de la multitude. D'autre part, l'auteur ajoute que :

> La débauche et la prostitution étaient à cette époque, pour les habitants de l'Italie, une conséquence forcée de l'état social, une suite naturelle de la conquête et de l'invasion qui refoulaient au fond de la nature humaine tous les sentiments tendres pour ne laisser apparaître que la férocité et la dépravation qu'elles contiennent[168].

Dans le domaine religieux, l'Église catholique admettait les abus des mœurs au sein des rangs les plus hauts de l'institution, d'autre part elle infligeait au peuple la crainte du mal, en utilisant l'invention de Satan « comme un épouvantail sur l'imagination impressionnable des barbares du bas-Empire et des générations du Moyen-Age[169] ». L'avidité des femmes serait la responsable du climat de l'époque. Elles arrachent par la séduction, par leur hypocrisie aux hommes puissants tout ce qu'elles peuvent obtenir de leur part ; tout ce qu'elles peuvent leur soustraire par leurs charmes :

---

[164] « C'était un mariage avec divorce facultatif aux deux parties, respectant le contrat mutuel tant qu'ils étaient d'accord et le brisant le jour où l'orage et le désaccord survenaient. Après la rupture, le pro-mari (ainsi s'appelait l'homme lié à l'épouse de la main gauche) cherchait une autre maîtresse et passait un autre contrat de concubinage avec elle, tandis que la femme, redevenue libre, se mettait en quête d'autres pro-maris. Les enfants issus de ce nœud portaient le nom du pro-mari. […]
" Le concubinat des nobles et des prêtres nous explique les nombreux blafards ecclésiastiques de tous les grands et la facilité avec laquelle les dames de Rome passaient de l'un à l'autre mari " ».
(*Ibid.*, p. 6-7).
[165] *Ibid.*, p. 7.
[166] *Ibid.*, p. 8.
[167] *Ibid.*, p. 10.
[168] *Ibid.*, p. 13-14.
[169] Benjamin GASTINEAU, *Monsieur et Madame Satan, Cit.*, p. 483.

> Elles payaient comptant de leur beau corps, mais leurs amants devaient à leur tour subir l'ascendant de ces séduisantes esclaves d'un moment, qui se relevaient impérieuses, reines de la couche voluptueuse, en emportant un château, un corps de troupes, une élection ou un traité[170]

Les histoires de séduction de Théodora et de sa filles Marozia, dictées par leur soif d'ambition et de pouvoir, sont caractéristiques de la corruption des mœurs de l'époque de Justinien.

4.4.2 La fille de Pierre (la Grande Dévote) et Grégoire VII

Voltaire parle de la papauté au X^e^ siècle. A propos de Grégoire VII, il contemple ce personnage du point de vue historique, suivant son parcours jusqu'à sa mort. Différemment, Gastineau prend en considération ce personnage principalement en relation à « la fille de Pierre ».

> La dévote fille de Pierre donna à la papauté une puissance temporelle et militaire qui lui permit de ruiner le parti républicain, de résister à ses prises d'armes, à ses insurrections. Mathilde, en outre, divisa l'Italie et l'Allemagne en deux factions armées : les Guelfes (du nom de Guelfe de Bavière, le second époux de la comtesse), partisans aveugles du pape, et les Gibelins partisans de l'Empire. Il ne fut plus question de savoir si l'Italie devait constituer des pouvoirs politiques assurant son indépendance, mais seulement qui avait raison ou de l'Empereur ou du Pape[171].

Gastineau affirme que Mathilde de Toscane fut le véritable fléau de l'Italie : elle la détourna de son but politique pour la pousser dans l'impasse religieuse. Et il ajoute, enfin :

> Non seulement l'Italie paya de son sang et de son argent les frais de cette guerre stérile en résultats et féconde en dévastations, mais l'héritage de Mathilde disputé par le saint-siège et l'Empire, lui infligea encore plus d'un siècle de ruines et de désastres. L'Italie doit à la fille de Pierre un plus fatal héritage, contre lequel elle se débat aujourd'hui même[172].

C'est là une revendication idéologique et politique de la part de l'écrivain. Il reconnaît dans l'Église de Rome la cause principale de la situation désastreuse de l'Italie. Cela est évident – selon Gastineau – même au XIX^e^ siècle.

4.4.3 Jeanne de Naples

Pour cette histoire, Gastineau reprend encore une fois une idée de Voltaire. Le philosophe garde le plus souvent une distance par rapport à ce qu'il raconte : « Jeanne, coupable et punie avant l'âge de vingt ans, d'un crime qui attira sur ses peuples autant de calomnies que sur elle...[173] » devient chez Gastineau « criminelle et impudique[174] ». Le philosophe ajoute qu'elle fit cadeau de l'état

[170] Benjamin GASTINEAU, *Les Courtisanes et l'Église*, *Cit.,* p. 13.
[171] *Ibid.*, p. 108.
[172] *Ibid.*, p. 112.
[173] VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs,* vol.1, *Cit.,* p.677.
[174] Benjamin GASTINEAU, *Les Courtisanes de l'Église, Cit.*, p. 117.

d'Avignon à la papauté pour se faire absoudre du meurtre de son mari. Le jugement de Gastineau est beaucoup plus tranchant. Ce qui l'intéresse n'est pas tellement le personnage de Jeanne, mais plutôt tous les faits qui se déroulent autour d'elle. L'histoire de Jeanne de Naples et du pape Clément VII confirme la tendance des pontifes à accroître leur pouvoir temporel au détriment de leur influence morale.

4.4.4 Lucrezia Borgia

Quant à Lucrezia Borgia, l'une des sources est encore l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire. Si l'auteur du *Dictionnaire Philosophique* passe en succession les crimes de la famille Borgia, notre écrivain s'arrête sur le personnage de Lucrezia, victime d'un monde dominé par la corruption et le vice.

Gastineau, en outre, s'inspire probablement de la tragédie homonyme écrite par Victor Hugo en 1833. Et si Hugo fait de Lucrezia une victime d'un système injuste et plus grand qu'elle, celui de la corruption des mœurs de l'Église, Gastineau en fait la victime du pouvoir de son père et de son frère. La fonction de Lucrezia, nous dit-il, était de « méduser les maris que la politique lui faisait épouser et [de] plaire aux poètes[175] ». Et il ajoute : « Elle eut en partage la sérénité, la félicité dans le crime ; sa destinée fut une idylle voluptueuse et sanglante[176] ». Lucrezia à Ferrare mène une vie licencieuse. Cependant elle protège les hommes de lettres et les poètes et pour cela elle est appréciée par Pietro Bembo. Il faut dire à sa décharge que, manquant de personnalité et d'initiative, elle a été « une marionnette brillante entre les mains de son père et de son frère[177] »
« Elle mourut dévote en faisant bâtir des couvents de jeunes filles pour racheter ses péchés[178] ».

4.4.5 Dona Olimpia

Dona Olimpia, belle–sœur et maîtresse de Innocent X, est une *femme-éponge*[179] : si on faisait allusion à son avarice, elle répliquait que les femmes sont faites pour amasser, non pas pour dépenser.

A la mort d'Urbain II elle fait tout ce qui lui est possible pour que son amant accède au Saint-Siège. Il lui promet qu'elle serait papesse. C'est ce qu'il fait : Olimpia gouverne indiscutablement.

[175] *Ibid.,* p. 140.
[176] *Ibid.*, p. 189.
[177] *Ibid.*
[178] *Ibid.*
[179] *Ibid.,* p. 202.

Elle déteste le pape Innocent X, faible, et le rend son esclave. Lui, par contre, l'aime profondément. Ce pape a tout sacrifié pour Olimpia, mais elle le quitte au moment de sa mort.

Gastineau considère Olimpia comme une « peste [et une] pourriture vivante de Rome[180] ». Elle eut la peste et à sa mort ses richesses passèrent dans les caisses du pontife.

4.4.6 Marie-Magdeleine (l'amante du Christ)

Gastineau définit Marie-Magdeleine comme étant « l'amante du Christ » mais il se différencie par rapport à ces « quelques écrivains [qui] ont prêté à Marie-Magdeleine, inspirée par le démon, la mauvaise pensée de séduire le Christ et en firent une courtisane[181] ». Marie-Magdeleine est curieuse et attirée par le nouveau prophète dont elle a entendu parler. Elle en reste séduite.

Gastineau fait allusion au prédicateur Menot qui, au Moyen Age, avait prêché deux fois au sujet de la Marie-Magdeleine : à Paris et à Tours. Il parla de sa beauté, mais aussi de sa prostitution en employant un langage réaliste.

Ailleurs Gastineau spécifie :

> On voit la coquette et l'orgueilleuse sacrifier ses attraits, le lin de sa blonde chevelure, et tomber aux pieds de Jésus en versant d'abondantes larmes. La voluptueuse Marie de Magdala cherchera désormais la douleur, la pauvreté, le martyre, avec l'ardeur qu'elle a mise à désirer et à savourer les jouissances matérielles, les richesses, les flatteries des courtisanes. Ici finit le paganisme et commence le christianisme[182].

L'abbé de la Beaume[183] est condamné parce qu'il déclare dans sa *Christiade* que Marie-Magdeleine était l'amante du Christ. Suivant le point de vue de cette œuvre, Gastineau considère le Christ outre que comme Dieu, comme un homme en chaire et en os, soumis aux tentations et aux passions sexuelles . Cela n'était bien sûr pas admis par l'Église officielle :

---

[180] *Ibid.*, p. 209.
[181] *Ibid.*, p. 213.
Ces allusions concernent l'œuvre de RENAN, *La Vie de Jésus* (1863), et, plus tard celle d'Emile Zola. Celui-ci, en effet, écrivit une note, en guise de commentaire, lors de la publication du texte de Renan *Les Apôtres*.(1880).
Des réflexions intéressantes au sujet du personnage de Marie-Madeleine sont contenues dans *Les Courtisanes de l'Antiquité*, un essai, publié par Marc de Montifaud [pseudonyme de Marie-Amélie Chartroule Quivogne de Montifaud, (1849-1912)].
Etant donné que cet essai a paru pour la première fois en 1870, il est peu probable que son auteur ait eu une influence véritable sur cette œuvre de Gastineau.
Il est par contre plus probable qu'il y ait eu des interférences de la part de Gastineau sur Montifaud et de cette dernière sur notre auteur, à partir du moment où Marie-Amélie Chartroule Quivogne publia à Bruxelles, en 1877, la deuxième édition de *Les Vestales de l'Église* : c'est surtout dans le chapitre « La Messaline du Vatican » que l'on pourrait songer à une influence par Gastineau. Notre auteur aura, par ailleurs, bonne souvenance de cet ouvrage, (qui causa à son auteur trois mois de prison) lors de l'écriture de ses derniers essais *Les Femmes et les prêtres* et *Les Crimes des prêtres de l'Église* (1880 et 1881).
[182] Benjamin GASTINEAU, *Les Courtisanes de l'Église, Cit.* p. 215.
[183] Il s'agit de Jacques-François DE LA BEAUME-DESDOSSAT, auteur de *La Christiade ou le Paradis reconquis pour servir de suite au Paradis Perdu de Milton*, Bruxelles, Vase, 1753, p. CXXXIII-CXXXVIII.

> Or, je ne vois pas où est la témérité et l'indécence du projet formé par les démons : ils tentent ouvertement Jésus-Christ par des objets d'ambition et de vaine gloire, et par l'appât des biens et des richesses de ce monde, est-il moins indécent de le tenter par l'ambition que par la volupté[184] ?

L'attraction du plaisir est une caractéristique naturelle propre au cœur humain et donc naturelle chez tous les hommes ; et « un Dieu caché, un Dieu revêtu de l'humanité est un homme comme tous les autres, sous la ressemblance de la chair et du péché[185] ».

Magdeleine est une femme qui désire un homme : Jésus-Christ. Et pourquoi ce fait devrait-il être une source de scandale ? La réponse serait dans l'égalité des rapports entre un homme et une femme théorisée par Gastineau.

La tentation a été un motif récurrent dans différentes pages de la littérature du XIX^{e} siècle. Le personnage de Marie-Magdeleine se rapproche plutôt d'une tentatrice humaine, d'un diable bon et humanisé, comme celui présenté par Victor Hugo dans *La fin de Satan*. A travers le personnage de Marie-Magdeleine, l'amante du Christ méprisée par l'Église et par la culture depuis des siècles, Gastineau veut revendiquer la pureté et l'authenticité des passions et des pulsions profondément humaines qu'il différencie des intérêts hypocrites et corrompus qui avaient animé les autres courtisanes de l'Église de Rome.

4.4.7 La papesse Jeanne (une question historique)

Il paraît, d'après des sources d'origine populaire, qu'une femme allemande ou anglaise, déguisée en homme, ait pu accéder au Saint-Siège et se faire élire pape en 855 sous le nom de Jean VIII.

Gastineau résume les traits essentiels de cette histoire et pour la raconter, il s'est probablement inspiré d'un essai qui circulait à l'époque à ce sujet[186].

Certains historiens soutiennent que l'histoire de cette papesse serait le résultat de l'influence que les femmes ont exercé sur la papauté pendant très longtemps. Selon Martin le Franc on passe sous silence la véritable histoire de Jeanne qui fut enceinte d'un évêque et accoucha au Colisée.

L'Église a toujours caché cette histoire et la plupart des commentateurs catholiques l'ont considérée comme fausse et impossible. Alors que Théodora et ses deux filles se prostituèrent pendant des décennies afin d'accéder aux privilèges et aux faveurs des papes, il n'est pas

[184] Benjamin GASTINEAU, *Les Courtisanes de l'Église, Cit.*, p. 222.
[185] *Ibid.*, p. 223-224.
[186] PHILOMNESTE junior, *La Papesse Jeanne, une étude littéraire,* Bruxelles, Gay et Doucé, 1880.
L'auteur, non mieux connu que sous le pseudonyme de Philomneste junior, publia une édition de cet essai en 1880, néanmoins dans la préface il indique qu'une première édition tirée à un petit nombre d'exemplaires, avait été éditée en 1862. Nous ignorons si Gastineau était en possession de l'un de ces rares exemplaires. Très probablement, tout de même, il avait eu l'occasion de visionner et même d'en lire attentivement le contenu.

impossible qu'une femme se soit introduite au Vatican et, en cachant sa féminité, ait fait en sorte qu'on l'élise pape. Cela, nous dit Gastineau en conclusion, est un événement tout à fait possible.

L'ensemble de ces sept essais, lié du moins en partie aux essais des *Femmes des Césars,* nous fait réfléchir sur le rôle joué par la femme face à la religion chrétienne au cours des siècles.

Selon Gastineau dans le passé la femme n'avait pas la possibilité de faire valoir ses désirs et ses volontés sinon par le biais de sa beauté et de ses charmes. Sa faiblesse la contraignait à se soumettre aux représentants de l'Église et parfois, même lorsqu'elle arrivait à les séduire, à en adopter les points de vue ou à les corrompre. Cela trouve une exception dans le personnage de Marie-Madeleine : sa passion pour Jésus-Christ est pure, authentique et sans hypocrisies.

La même année où Gastineau fait paraître *Les Courtisanes de l'Église* ainsi que *L'Impératrice du bas-Empire*, un autre ouvrage paraît. Il s'agit des *Courtisanes du monde* par Arsène Houssaye, un ouvrage en deux volumes qui met en relief, sous forme de narration, les ruses et les astuces des grandes dames parisiennes. Houssaye et Gastineau élaborèrent alors deux études parallèles dont l'analyse comparée pourrait révéler quelques traits intéressants.

La publication de ces œuvres arrive à une époque où des femmes importantes commencent à imposer leurs points de vue et à faire valoir leurs droits au sein de la société. Gastineau en avait déjà parlé dans *Les Génies de la Liberté* (1865).

III Les femmes et les temps modernes : George Sand et Daniel Stern

Dans *Les Génies de la Liberté* Gastineau introduit deux femmes importantes de son temps: Amantine Aurore Lucile Dupin (George Sand) et Marie d'Agoult (Daniel Stern).

Gastineau se demande « s'il faut déclarer avec Proudhon que la femme est une réceptivité et la murer dans son gynécée, ou bien consacrer l'égalité d'actes, d'intelligence, de droits et de jouissance des deux sexes »[187]. Notre écrivain n'a pas d'hésitations au sujet de la réponse ; et tout en gardant des sentiments d'affection et d'amitié pour son ancien compagnon de luttes[188], il en prend les distances et il affirme qu'au XIX[e] siècle les femmes peuvent avoir un rôle actif au sein de la société.

> Des femmes comme Roland, Staël, George Sand, la comtesse d'Agoult réagissent contre leur filiation et contre leur milieu, se meuvent indépendantes dans la sphère de leur intelligence, loin d'être passives ou réceptives, ont une réaction réelle sur les temps, sur leurs contemporains, par la virilité de leur pensée, la hauteur de leur âme, l'amour de la vérité et de la liberté ! [189]

Les affirmations de Gastineau sont très fortes : il attribue aux femmes mentionnées ci-dessus « la virilité de leur pensée, la hauteur de leur âme, l'amour de la vérité et de la liberté ! ». Ce sont des valeurs fondamentales et il est très important que des femmes modernes les possèdent. Loin des faiblesses qui lui étaient imputées jusqu'au siècle précédent, la femme moderne est censée posséder les mêmes qualités qu'un homme. Elle se différencie donc des courtisanes ou des prostituées des siècles précédents. C'est pourquoi la femme doit posséder sa propre liberté et ne plus dépendre du pouvoir et des caprices des hommes.

La liberté comme but suprême, la liberté en tout et pour tout : c'est le but le plus élevé que Daniel Stern et George Sand essaient d'atteindre, en tant que femmes combattantes de leurs temps. Les deux tiennent à ce que leur identité reste anonyme, du moins pour ce qui en est de leurs œuvres, soient-elles des romans ou des essais. George Sand et Marie d'Agoult ont adopté un nom masculin pourrait-on penser pas seulement pour être moins visibles, mais pour être des femmes libres et libérées des préjudices, des contraintes sociales et des héritages austères du passé. Leurs œuvres sont des témoignages éloquents du changement des temps et de la société.

Margaret Mead[190] se demande pourquoi les femmes ont été uniquement passives et réceptives pendant des siècles. Selon la tradition chrétienne, Eve avait été créée à partir de la côte d'Adam ; la femme serait obligée à lutter sans succès afin d'imiter l'homme. Elle imite sans succès parce qu'elle

[187] Benjamin GASTINEAU, *Les Génies de la Liberté, Cit.,* p. 211.
[188] Pierre-Joseph Proudhon.
[189] Benjamin GASTINEAU, *Les Génies de la Liberté, Cit..,* p. 212.
[190] Margaret MEAD, *Male and female,* trad. franc. *L'un et l'autre sexe,* Paris, Denoel, 1966, p. 250-259.

doit s'adapter à un modèle déjà préétabli correspondant aux clichés que la société masculine impose aux femmes même de nos jours.

Bien sûr, Gastineau sait que George Sand et la comtesse Marie d'Agoult s'opposent à ce modèle : « loin d'être passives ou réceptives » elles n'acceptent pas d'être considérées comme des femmes soumises.

Probablement ces deux femmes auraient plutôt souhaité correspondre à la définition qu'un siècle plus tard le psychologue Michel Schneider donnera du rôle féminin: « Les […] pouvoirs des femmes concernent non la reproduction biologique mais la reproduction sociale[191] ».

[191] Michel SCHNEIDER, *La Confusion des sexes*, Paris, Flammarion, 2007, p. 30.

1 Ambigüités au sujet de la femme

Au bout de notre discours sur la femme, nous voyons que Gastineau admire des femmes importantes pour le développement de la culture : telles George Sand, Mme de Staël et Daniel Stern ; et il considère que les femmes doivent avoir accès à l'instruction. D'ailleurs ses modèles féminins demeurent la plupart du temps ancrés dans la culture de son temps. Si l'on songe en effet aux femmes de ses romans, de Marguerite à Louise, de Marianne à Lucile ou à Eléonore, elles sont toutes soumises et agissent en fonction des conventions et des lois masculines qui en règlent l'existence.

La position de Gastineau vis-à-vis de la femme résulte donc contradictoire. Et c'est à cause de cette ambiguïté que notre auteur est accusé dans un petit essai signé « Draigu » et intitulé *Les femmes et les libres penseurs* (1880). Ce petit livret se réfère essentiellement à l'essai de Gastineau *Les Femmes et les prêtres*, paru toujours en 1880. Le texte de Draigu prend la forme d'une lettre ouverte à M. Benjamin Gastineau. L'auteur commence ainsi :

> Monsieur,
> Vous avez, à propos du conflit religieux actuel, publié une brochure qui contient une part de la vérité, mais non pas toute la vérité ; vous assignez au cléricalisme de la femme une de ses causes, mais non toutes ses causes ; et ainsi, n'allant pas jusqu'à la dernière source du mal, vous ne pouvez proposer qu'un demi-remède[192].

Draigu déclare son intention d'écrire à ce sujet afin de compléter la pensée de notre auteur. Au début de la première partie de son texte, il affirme en paraphrasant Gastineau : « Oui, la femme a été sacrifiée […] et l'éloignement où elle a été tenue des données scientifiques a dû la rapprocher de l'Église[193] », cependant :

> Comment en serai[en]t elle[s] maîtresse[s] ? Quelle trempe sérieuse a reçu [son/leur] cerveau ? […] L'éducation féminine se balance entre les deux pôles de la religiosité et de la frivolité. Nul enseignement rationaliste ni scientifique, nulle pédagogie philosophique ni positive, nulles connaissances exactes[194].

L'homme, dit-il, veut soustraire la femme aux prêtres et s'obstine à tout faire pour l'attacher à lui, mais il ignore ou se désintéresse de son instruction. « Elle se jette au couvent ? Elle fait bien : quand l'homme aura commencé à être juste, elle verra ce qu'elle aura à faire[195] ».

Autour de 1880, un débat est ouvert au sujet de l'éducation des femmes. M. Draigu soutient qu'un siècle après la Révolution, « il faut bien fonder quelques lycées pour filles, puisqu'on déclamait contre l'éducation des couvents[196] ». Les institutions religieuses sont trop chères mais il

[192] DRAIGU, *Femmes et libres penseurs,* Paris, Pagnerre, 1880, 1.
[193] *Ibid.*
[194] Benjamin GASTINEAU, *Les Femmes et les prêtres*, *Cit.,* p. 13, in *Ibid.* p. 2-3.
[195] DRAIGU, *Femmes et libres penseurs, Cit.,* p. 17.
[196] *Ibid.*

n'y a pas d'autres alternatives. M. Draigu affirme encore que la première réforme pour l'instruction des jeunes filles date de 1880, soixante-dix ans après la fondation de l'Université. Pourquoi donc Gastineau n'aurait-il pas analysé le problème de l'éducation féminine à sa source ? « L'homme – Draigu affirme - reproche à la femme de se faire religieuse, et il la pousse à entrer dans la vie civile : seulement que lui-offre-t-il dans cette vie civile ? Telle est la question[197] ». Par ailleurs, « avec les lois nouvelles de la Révolution sur le droit successoral, le nombre de recluses [a] augmenté[198] ». Cela indique qu'en réalité l'homme et la femme n'ont pas droit à la même partie d'héritage : il faudrait alors que, lorsque « la femme est propriétaire devant l'héritage autant que l'homme […] elle lui succède au même titre que lui[199] ».

Ce serait là la situation de la femme aisée ; et la femme pauvre ? Serait-elle protégée de quelque manière? Même du point de vue professionnel l'homme et la femme suivraient des formations différentes, à savoir que pour les femmes il y aurait une absence presque totale d'apprentissage. Juridiquement, l'homme et la femme seraient unis par la loi, alors que la plupart du temps la femme renoncerait à sa propre personnalité, à ses désirs et à ses volontés face à la toute-puissance de son mari. Une situation de déséquilibre entre les sexes s'établit : c'est ce que Draigu dénonce ; il accuse Gastineau de ne pas assez en parler. L'homme serait donc, selon Draigu, un « libre penseur », alors que la société nierait à la femme tous ses droits.

A la lumière des critiques avancées par Draigu et suite à la naissance des mouvements féministes[200] qui prendront pied à partir des dernières années du XIX^{e} siècle, l'œuvre de Benjamin Gastineau demeure encore ancrée à des conceptions du passé, quoiqu'elle présente des caractéristiques intéressante pour ce qui concerne le conditionnement de la femme au sein de la société. C'est probablement là une caractéristique intéressante de l'œuvre de Gastineau : d'une part elle fait jaillir par moments des impulsions de modernité faisant envisager les temps à venir ; d'autre part, elle reste encore liée à des idées et à des schémas du passé.

[197] *Ibid.* p. 11
[198] *Ibid.* p. 12.
[199] *Ibid.*
[200] Des mouvements féministes s'organisent dans plusieurs endroits d'Europe et des Etats-Unis au tournant des deux siècles. Laurence Kiejman dans *L'Egalité en marche* fait allusion à un courant féministe catholique français qui se développe autour des années 1890. Il s'agit d'un phénomène intéressant de déchristianisation de la vie courante qui procède parallèlement à la ligne qui portera en 1882 à la loi de Jules Ferry et en 1905 à la loi sur l'instruction publique décrétant la laïcisation de l'enseignement public français adressé aux jeunes garçons et aux jeunes filles.
(Cf. Florence ROCHEFORT et Laurence KIEJMAN, *L'Egalité en marche. Le Féminisme sous la Troisième République,* Paris, Histoire nationale des sciences politiques, Des femmes, 1989, p. 110).

Quatrième Partie

Sur le chemin de l'avenir

I Les interprètes du progrès et de la liberté

Le désir de dépasser de vieux schémas culturels et de tendre vers un avenir juste et radieux trouve sa réalisation dans l'intérêt de Gastineau pour les innovations technologiques, surtout dans le domaine des communications.

Les instances pour un renouvellement total de la société grâce au progrès concernent un nombre important d'intellectuels attentifs aux besoins des différents groupes sociaux qui la composent. Au cours du XIX^{e} siècle, qui est caractérisé par les grandes inventions technologiques et scientifiques, par l'industrialisation progressive et par l'amélioration des conditions de vie, le mot « progrès » prend une connotation de plus en plus collective. Un nombre croissant de personnes peut bénéficier des avantages produits par les fruits de la Révolution Industrielle. A cela s'ajoute une plus grande alphabétisation promue par la diffusion de nouveaux systèmes scolaires aptes à la divulgation des idées et des connaissances destinées à un public de plus en plus vaste. Des opinions semblables se diffusent dans toute l'Europe. L'italien Mazzini affirme: « Nous croyons en un seul Dieu, en une seule loi, dans le progrès de l'humanité […] nous croyons donc dans l'Association de la Sainte Alliance des peuples[1] ». A cela, en France, Guizot ajoute : « Il me semble que les idées de progrès et de développement soit l'idée fondamentale contenue dans le mot "civilisation"[2] ». Ces deux avis reflètent sur un plan politique les opinions de Gastineau : face aux grands mouvements incarnés par les opinions de Bakounine, Mazzini, Saint-Simon et en partie par Marx, il se range du côté d'un progrès se conciliant avec les grandes valeurs de la fraternité, de l'humanité, de la justice sociale, de la démocratie.

Gastineau contribue à la divulgation des nouvelles acquisitions technologiques à travers l'écriture de *L'Histoire des chemins de fer* (1863). Successivement, entre 1865 et 1878, il publie six essais qui présentent des personnages significatifs appartenant aux différents domaines du savoir dont les œuvres constituent les étapes importantes sur la route du progrès humain. Il s'agit de : *Les Amours de Mirabeau et de Sophie Mounier* (1865), *Les Génies de la Liberté* (1865), *Victorien Sardou* (1866), *H. Taine, sa vie, son œuvre philosophique et littéraire* (1867), *Les Génies de la Science et de l'Industrie* (1870), *Voltaire en exil, sa vie et son œuvre* (1878).

[1] Giuseppe MAZZINI, «Fede e Avvenire», *Grande Antologia Filosofica*, Marzorati éd., Milano, vol. XX, l97l, p. 356-357. (Notre Traduction).

[2] François GUIZOT, *Cours d'histoire moderne, Première leçon*, Paris, Pichon et Didier, 1928, p. 15.
L'explication que Guizot donne au mot « civilisation» a un lien avec l'idée de l'unité d'un peuple et de sociabilité et de solidarité entre les hommes.
Guizot ajoute :
« L'étymologie du mot semble répondre d'une manière claire et satisfaisante : elle dit que c'est le perfectionnement de la vie civile, le développement de la société proprement dite, des relations des hommes entre eux. »
(*Ibid.,* p. 15, 18-19).

La dernière œuvre dont nous allons nous occuper dans cette partie est *La Vie en chemin de fer* (1861). Il s'agit d'un texte intéressant qui se situe à mi-chemin entre l'essai et la narration autobiographique. Nous l'analyserons à part, à cause de son caractère novateur dans le cadre de la littérature de voyage. Il s'agit, selon notre point de vue, de l'œuvre la plus intéressante de notre écrivain. Par cet ouvrage Gastineau nous montre ouvertement son adhésion totale à la cause du progrès.

1 Les « phares» qui ont contribué au développement de la civilisation

Tout comme Baudelaire, Gastineau distingue des personnages - « phares[3] » dont l'œuvre est importante pour l'avenir, ainsi que pour le développement de la civilisation. Ces personnages sont multiples tout le long des siècles. Il s'agit pour la plupart de gens de lettres allant de Dante à Shakespeare, à Voltaire, à George Sand, à Balzac, à Victor Hugo, à Daniel Stern. Mais il s'agit également d'hommes politiques : Blanqui, Proudhon, Garibaldi et Lincoln. Tous ceux qui ont contribué au développement de la civilisation peuvent faire partie de la liste des privilégiés dont l'esprit et la droiture morale ont contribué à faire avancer dans le temps la civilisation moderne. A ceux-là s'ajoutent ceux qui ont donné leur contribution avec des œuvres théâtrales (Sardou) ; ceux qui grâce à leur œuvre, ont fourni un exemple d'aspiration à la liberté (Mirabeau) ; et ceux qui, avec une analyse de la vie intérieure, ont essayé de donner des indications au sujet des lois du comportement humain (Taine). Enfin, l'œuvre consacrée à Voltaire présente le philosophe comme un personnage exemplaire dont Gastineau est un disciple très dévoué.

1.1 Mirabeau

L'introduction à l'essai *Les Amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier* est le même texte qui achève *Les Génies de la Liberté.* Il s'agit de l'histoire d'amour entre le célèbre séducteur et la jeune marquise qui :

> […] sacrifia à la sincérité d'un noble sentiment titres, fortune, préjugés, et, quand l'amour insatiable eut englouti ces libres dons, elle jeta au Minotaure la seule chose qui lui restât : sa vie. […] La marquise de Monnier partagea l'exil et la détention de Mirabeau, le consola, l'encouragea, lui tressa, dans les jours du martyre, sa couronne de myrtes et de lauriers, et se suicida, sacrifiée par son amant qui continua son étape vers la liberté[4].

Mirabeau est un libertin, et son aspiration à la liberté et à la justice le met en contraste avec son milieu social, avec sa famille d'origine ainsi qu'avec sa femme. Gastineaune pouvait que le considérer de manière très favorable. C'est le principe de liberté qui détermine l'existence de

[3] Un quatrain de Baudelaire nous vient alors spontané à la mémoire suggérant les échos des « phares » au loin, scandés par le rythme cadencé des flots de l'univers :

> « C'est un cri répété par mille sentinelles,
> Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;
> C'est un phare allumé sur mille citadelles
> Un appel de chasseurs perdu dans les grands bois ! »

(Charles BAUDELAIRE, « Les Phares », *Les Fleurs du mal, Œuvres Complètes* I, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1992, p. 14, v. 36-40).

[4] Benjamin GASTINEAU, *Les Amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier,* Paris, Tous les Libraires, 1865, p. 8-9.

Mirabeau et même ses relations sentimentales. Son traité *Contre la tyrannie* le rend intéressant aux yeux de la jeune comtesse Sophie de Monnier. Sa liaison avec Sophie se révèle bien plus solide que celui qu'il avait eu jadis avec sa femme. Et la comtesse, emprisonnée à cause de leur amour, décide, à la manière d'une héroïne romantique, de renoncer aux souffrances terrestres et de chercher ailleurs sa liberté :

> Le 9 septembre 1789, profitant de l'absence du docteur Ysabeau, Sophie résolut de mettre fin à son martyre. Elle congédia sa domestique, la sœur Louise, et se renferma dans sa cellule, où elle alluma deux réchauds remplis de charbon. Craignant que la nature ne trahît [...] les dessins de son inébranlable volonté, elle se lia les jambes et le corps à son lit, et attendit dans cette position les effets de l'asphyxie. Sa domestique étant rentrée trop tard malheureusement, donna l'alarme dans le couvent et dans la ville. Le procureur du roi au bailliage vint constater le suicide de la marquise de Monnier[5].

Le volume s'achève par une succession de lettres échangées entre les deux amants. C'est là que les sentiments, la passion amoureuse d'une part et d'autre part les idéaux de justice et de bonheur se manifestent plus ouvertement :

> Oh ! que nous sommes bien unis par tous les liens, chère amante ! les mêmes plaisirs ont fait notre bonheur [..] Je ne crois pas, ma Sophie, qu'il soit un autre exemple d'une tendresse aussi soutenue que la nôtre ; et grâces t'en soient rendues, ô mon amante, dont l'imperturbable douceur enchaînait de roses ma fugueuse sensibilité[6] ».

Et dans une autre lettre :

> Nos membres peuvent céder à la tyrannie ; mais nous serions aussi vils que nos tyrans, s'ils pouvaient asservir nos âmes. Luttons contre la mauvaise fortune, chère amante, et croyons que l'amour nous élèvera au-dessus : soutenons courageusement nos cruelles épreuves ; le triomphe en sera plus doux, et notre passion, s'il se peut, plus heureuse et plus tendre[7].

La passion de l'âme et la passion pour la liberté et l'indépendance se manifestent dans l'esprit d'un homme clairvoyant du siècle des Lumières. Gastineau a été probablement charmé par ces lettres, et c'est vraisemblablement d'après leur lecture qu'il a décidé de transformer en fiction les amours de Mirabeau et de Sophie Monnier.

1.2 Sardou

Gastineau compose en 1866 un essai en l'honneur de Victorien Sardou. Cet homme de théâtre et académicien développa des intérêts multiples. : « Nerveux et fin, d'un esprit curieux, fureteur, avide de savoir, il s'est passionné intellectuellement pour toutes les sciences et tous les arts, pour l'histoire, la philosophie, les études religieuses, la physiologie, la musique, le dessin, l'archéologie,

[5] *Ibid.,* p. 156 ; *Les Génies de la Liberté,* Paris, Librairie internationale, 1865, Edibron Classics 2006, p. 261-262.
[6] … août 1777, Lettre de Mirabeau à Sophie de Monnier, *Ibid.,* p. 174
[7] 24 août 1777, Lettre de Mirabeau à Sophie de Monnier, *Ibid.,* p. 178.

le spiritisme, et enfin pour le théâtre[8] ». Ce qui frappe Gastineau c'est que « sa première passion […] fut la révolution de 1848, elle le surprit en rhétorique au collège Henri IV, […] notre écolier se mêla en spectateur curieux aux nobles ardeurs, aux élans et aux illusions fraternelles de cette époque[9] ».

A la sortie du collège, Sardou étudie la médecine, les sciences et, bien plus tard, il s'intéresse à la littérature.

Son style, nous dit Gastineau, est élevé, plaisant et différent par rapport à ceux des autres auteurs de vaudeville :

> Le style net et vif de Sardou (le style c'est l'homme !), son esprit souple sa merveilleuse entente des accessoires dont il fait souvent le pivot d'une action psychologique, le rendent éminemment propre à la comédie de mœurs qui avec sa forme rapide, son trait vif, a retrouvé des ailes. La comédie de Sardou ne rampe pas, elle vole, elle entraîne le spectateur, elle le domine, le magnétise […][10].

Mirabeau et Sardou, si distants et différents entre eux, témoignent d'une grande indépendance en contraste avec les conventions en usage à leurs époques. L'un avec des principes libertins et avec des prises de position audacieuses et courageuses du point de vue politique, l'autre par des sujets et un style théâtral absolument impressionnant, suscitent des réactions de surprise et se rangent parmi les paladins de la liberté dans le monde moderne.

1.3 Taine

L'essai au sujet d'Hyppolite Taine est tout d'abord un essai biographique. Gastineau vise en même temps à célébrer l'homme Taine et son œuvre soit philosophique, soit de critique littéraire. Cela donne l'occasion à notre auteur de faire le point sur la situation culturelle de son temps. Au-delà d'une brève note biographique, Gastineau commence à parler de Taine en ces termes :

> Du premier, coup il se révéla maître dans son *Essai sur Tite-Live*, couronné par l'Académie française en 1854, et dans ses *Philosophes du XIX^e^ siècle*, brillante dissection de la philosophie universitaire par un enfant émancipé qui se retourne contre sa mère pour la fouetter jusqu'au sang. Le scandale ne fut pas d'abord très-grand ; les maitres de la philosophie éclectique espéraient que la vigoureuse critique de M. Taine, alors inconnu, serait bientôt oubliée ; aussi ne firent-ils aucune réponse aux *Philosophes du XIX^e^ siècle*, qu'ils qualifiaient de pamphlet, mais le pamphlet passa bientôt dans toutes les mains des érudits, et M. Cousin resta avec quelques rares fidèles, les derniers voltigeurs de l'éclectisme, sur sa grève déserte[11].

Puis Gastineau poursuit : grâce à son grand succès, « il incombait à M. Taine de formuler son système philosophique, d'indiquer l'ensemble de ses idées dans une publication importante[12] ». Il le fit en publiant

[8] Benjamin GASTINEAU, *Victorien Sardou*, Paris, Dentu, 1866, p. 7.
[9] *Ibid.,* p. 7-8.
[10] *Ibid.,* p. 30.
[11] Benjamin GASTINEAU, *H. Taine, sa vie, son œuvre philosophique et littéraire*, Paris, Tous les libraires, 1867, p. 5
[12] *Ibid.*

l'*Histoire de la Littérature anglaise*. Cette œuvre suscita les réactions négatives de la critique officielle. Paul Janet dans la *Revue des deux mondes* et Sainte-Beuve depuis les pages de *La Constitution* critiquent âprement cette œuvre de Taine. Janet reproche à Taine de ne pas avoir assez réfuté les thèses des philosophes antérieurs et de rien avoir apporté de nouveau dans le panorama culturel de l'époque, mais surtout il lui reproche, quoiqu'indirectement, de ne pas avoir soumis sa philosophie aux lois et aux principes de la religion catholique. Cette caractéristique ne pouvait que susciter chez Gastineau un regard favorable. L'écrivain admire chez Taine sa capacité à avoir recours au « doute », ce qui l'oppose à la pensée correspondant à une quelconque vision religieuse. Il affirme :

> Mesurer la connaissance humaine à la taille courte de la foi qui interdit la discussion de ses dogmes fondamentaux, de ses dogmes absolus, partir d'une idée fixe, d'un plan arrêté, d'un intérêt moral préconçu, porter cette préoccupation dans toutes ses recherches, dans toutes ses opérations dialectiques, ne pas juger les choses en et par elles-mêmes, par ce qu'elles valent, mais par ce qu'elles engendrent ; subordonner en un mot les principes aux conséquences, mettre la charrue devant les bœufs, voilà ce qui parait à M. Taine une manière de voir radicalement fausse, une méthode erronée qui suffit pour juger tout d'abord la valeur des procédés de l'école spiritualiste[13].

L'enquête de Taine au sujet de la littérature est plutôt sociologique, car il considère qu'en 1830 l'homme n'a pas tellement besoin de rêve ou d'abstraction, mais de choses concrètes. En effet, dans l'*Histoire de la littérature anglaise* - Gastineau nous explique - c'est comme si Taine avait « déchiré le voile » des interdictions, du conformisme et des bons propos des gens bienpensants. Taine aurait redécouvert l'homme en tant que tel et cela lui aurait conféré un grand succès et l'aurait rendu très à la mode. Et pourtant - selon Gastineau- la célébrité du philosophe s'expliquerait par une contradiction importante dans sa théorie. D'une part Taine a reconnu «l'homme esclave par nature, un polichinelle, un individu déraisonnable par essence, n'ayant que des ressorts mis en marche par des forces extérieures. [...] Il a condamné toute philosophie toute doctrine politique qui tendrait à relever l'homme de sa condition et à le rendre libre en vertu de ses tendances originales et de ses propres forces, en revanche a montré un côté sain dans le malade [...] : la création artistique[14]». C'est à partir de l'œuvre, voire des œuvres d'un auteur ou d'un mouvement dans une période donnée, que s'établissent le dialogue des idées et l'histoire de la culture.

Parfois, Gastineau considère que le rapprochement de Taine avec les sciences exactes est tel qu'il rapproche l'histoire des hommes à la zoologie. Parfois, confondant les qualités morales et les qualités physiques, Taine va jusqu'à affirmer la folie de l'homme. A ce propos, Gastineau déclare : « Oui, vous avez raison, M. Taine, l'homme est fou par nature, ainsi que vous l'axiomez, s'il est forcé d'accepter passivement l'action d'idées qui, une fois dans sa tête, y portent le trouble et le désordre[15] ». Cet aspect suscite un vif intérêt chez Gastineau : l'homme peut être induit à des réactions irrationnelles si son esprit est troublé en profondeur par des idées ainsi que par des

[13] *Ibid*., p. 12.
[14] *Ibid*., p. 23.
[15] *Ibid*., p. 28.

contraintes insupportables. C'est là que la réaction de l'homme peut se transformer en « hallucination » ou en « conception délirante ». A l'opposé l'homme n'aura pas recours à ce genre de réactions irrationnelles, s'il ressent en lui une puissance distincte de ses sensations et de ses sentiments, s'il arrive à en être le maître. Selon l'avis de Taine, les facultés productives des idées et des opérations morales auraient leur origine dans l'expérience de l'abstraction. Gastineau se montre d'un avis différent, car il considère que : « Le corps et l'esprit, la sensation et l'idée ne sont pas des puissances identifiées, confondues, esclaves l'une de l'autre […] mais des forces qui, quoique liées, nécessaires l'une à l'autre en tant qu'existence, ont la liberté d'agir tantôt à part, tantôt ensemble[16]. Cela constitue un point très intéressant qui se concrétise de manière plus complète à la suite de cette affirmation :

> Il est des sensations dont nous n'avons pas conscience et des idées qui ne sont pas déterminées par les choses extérieures. Si les sens déterminent souvent l'hallucination de l'idée, […] combien de fois l'esprit n'agit-il au dehors de l'action, des sens et ne cause-t-il pas à son tour des erreurs sensorielles ? Les milliers de démoniaques du Moyen Age n'ont-ils pas été affolés par une erreur mentale ?[17]

Gastineau souligne que Taine, fatalisant l'homme et mécanisant l'histoire n'a saisi que des points fixes et a nié les puissances originales de l'esprit, voire ce que Gastineau appelle le « dessus de l'être[18] ».

Le philosophe aurait en effet soudé la volonté et la conscience de l'individu à son instinct, son intériorité à l'extériorité de sa personne, sa liberté et son indépendance à des formes enchaînées et permanentes. Il aurait soumis son génie et ses forces intellectuelles aux penchants de son époque. A ce point, le reproche de Gastineau est qu'avant d'indiquer le mouvement et la forme des civilisations, ainsi que le dynamisme de l'histoire, Taine aurait bien dû étudier l'homme. Le philosophe, en effet, à son avis, ne l'a considéré que d'un point de vue strictement intellectuel.

> M. Taine est un philosophe raté, en revanche il est un littérateur réussi ; si sa philosophie, son éthique et son esthétique, partant d'un principe d'erreur, sont absolument fausses et démoralisantes, la forme de sa littérature est agréable ; un souffle spirituel anime sa critique et sa phrase ailée, élégante et correcte. A ce point de vue, nul ne lira sans fruit les pages splendides d'expression de ses ouvrages. Si on pouvait en retirer les considérations esthétiques, les définitions philosophiques, toute la partie théorique et mécanique, ils seraient parfaits ![19].

[16] *Ibid*., p. 29.
[17] *Ibid*.
[18] *Ibid*., p. 39.
[19] *Ibid*., p. 44.

2 La réflexion philosophique : encore quelques mots au sujet de Voltaire

Nous avons déjà affirmé que quant à la liberté Gastineau s'inspire de la philosophie de Voltaire. Ce que nous n'avons pas encore affirmé, c'est que son interprétation de l'œuvre de Voltaire se rapproche en partie de celle du jeune Victor Hugo. C'est en puisant dans les œuvres de jeunesse de l'auteur des *Misérables*, que le jeune Gastineau commence à développer un intérêt envers l'œuvre et le personnage de Voltaire.

Hugo affirme :

> Voltaire, si grand au XVIII^e^ siècle, est encore plus grand au XIX^e^ […]. Voltaire a perdu de sa gloire le faux et gagné le vrai […]. Voltaire a diminué comme poète, a monté comme apôtre. Il a fait du bien plutôt que du beau. Ceux qui, comme Dante ou Shakespeare, ont fait le beau, dépassent Voltaire ; mais par-dessus du poète, la place du philosophe est encore plus haute, et Voltaire est le philosophe. Voltaire, c'est du bon sens à jet continu. Excepté en littérature, il est bon juge en tout[20].

Le premier Hugo voit donc chez Voltaire philosophe l'exemple à suivre pour le XIX^e^ siècle. Et là où Rousseau ne sera que le « tison », Voltaire sera « le flambeau », le phare à suivre pour le renouvellement des mœurs, des idées et de l'esprit des temps à venir.

Ailleurs, Hugo paraît rapprocher Voltaire de Jésus : « L'adoucissement des mœurs humaines, commencé par le révélateur religieux, sera mené à fin par le raisonneur philosophique, de telle sorte que Voltaire continue Jésus. Leur œuvre concorde et coïncide[21] ». Hugo marque pourtant une différence entre « l'homme divin, indigné de son martyre » et « l'homme humain, humilié dans son ironie[22] », tout en traçant une ligne commune entre les deux esprits**.** Cependant, quand Hugo, en catholique, compare les deux hommes, Gastineau, profondément antireligieux, préfère ouvertement Voltaire à Jésus. Il fait du philosophe la victime de tout un système politique et idéologique : seuls son ironie et son esprit positif l'aident à réagir contre les intempéries de l'existence. Dès la préface de son essai sur Voltaire, Gastineau écrit :

> Voltaire sera la grande figure éternellement séduisante du XVIII^e^ siècle […] Sa patrie l'embastilla, le persécuta, jeta au bûcher ses livres, l'exila presque toute sa vie. Voltaire éclata de rire au nez de cette race d'arlequins anthropophages, comme il appelait les prescripteurs de Louis XIV : il se moqua de la censure et de la lettre de cachet. Il poursuivit sa croisade de libre pensée dans tous les refuges […] fonda l'opinion publique de l'Europe, qui, par active propagande, devint un levier, une force irrésistible d'action contre toutes les iniquités publiques, contre toutes les infractions aux lois et à la liberté de l'homme.
> […] Son esprit pétillant comme une coupe de champagne, son écart absolu d'un passé honteux et rétrograde, son essor vigoureux vers le progrès, vers un nouvel état de civilisation, dégagé de tout ce qui est bas, servile, faux et obscur[23].

---

[20] Victor HUGO, *Après la mort. Shakespeare. L'Angleterre,* Œ*uvres Complètes* , vol. XII, Paris, Club du Livre Français, 1869, p.295-296.
[21] Victor HUGO, *Ibid.,* p. 225.
[22] *Ibid.*
[23] Benjamin GASTINEAU, *Centenaire de Voltaire. Voltaire en exil, sa vie et son œuvre en France et à l'étranger, Cit.,* p. VI-VII.

Nous voyons là en raccourci une bonne partie des réflexions menées par Gastineau sur Voltaire : cependant, faudrait-il ajouter à cela qu'il met en relief chez Voltaire l'importance de sa lutte contre les impositions de la religion catholique. Gastineau ajoute :

> – Vouloir et agir sans être contraint, dit-il, cela s'appelle être libre. Telle la liberté de Dieu, telle celle de l'homme. L'opinion erronée que l'homme n'est pas libre vient du spectacle de ses passions […]. Mais dire que l'homme n'est pas libre, parce que parfois il ne l'est pas, c'est dire : les hommes sont malades quelquefois donc ils n'ont jamais de santé[24].

L'acharnement de Gastineau contre les privilèges et l'hypocrisie de l'Église, procède parallèlement à sa réflexion sur la liberté : une liberté qui concerne tous et qui soit garantie à tous les hommes et à toutes les femmes indistinctement. Paraphrasant une foi de plus l'œuvre de Voltaire, Gastineau s'exclame :

> Qu'est-ce, en effet, que d'être libre ? C'est raisonner juste, *c'est connaître les droits de l'homme* ; et quand on les connait bien, on les défend de même. On n'a jamais fait croire des sottises aux hommes que pour les soumettre. Plus nous serons des êtres raisonnables, plus nous serons des êtres libres ! Je vous recommande […] la vérité, la liberté et la vertu, trois seules choses pour lesquelles on doive aimer la vie[25].

[24] *Ibid.,* p.285-286.
[25] *Ibid.,* p.300.

3 *Les Génies de la Liberté* : une dimension intellectuelle collective

Gastineau commence par ces mots son essai sur les « génies de la liberté » :

> L'idéal de l'humanité se déplace, l'histoire se refait et se refond. A l'odieuse dynastie des tyrans succède la dynastie des génies émancipateurs de l'humanité. Les Césars, les Borgia, les Stuarts, les Valois, les Louis XIV s'évanouissent devant cette aurore qui s'avance à l'horizon des peuples. Qu'est-ce Néron à côté de Shakespeare ? Un néant. César Borgia à côté du Dante? Une erreur de la nature. Louis XIV en face de Molière ? Une vanité vide. Au lieu de compter par règne, comme les classiques, esclaves de la royauté, nous ont habitués, bientôt on comptera par génies, par les époques qui ont vu naitre et fleurir les grands hommes. Cette nouvelle chronologie nous parait rationnelle. Que dit la tyrannie ? Rien. Elle fait la solitude et le silence autour d'elle, tandis que le génie, synonyme de création, dote l'humanité de nouvelles idées, de nouvelles forces, de nouvelles joies. Arrière donc le néant du despotisme, et vivent les génies de la liberté ![26]

Nous nous trouvons en présence d'une légion d'esprits élevés, prêts à sauver l'humanité par le rayonnement et les prodiges de leurs créations extraordinaires. Mais qui sont-ils selon le point de vue de Gastineau et, surtout, comment sont-ils considérés par l'auteur ?

Les Génies de la Liberté est divisé en cinq parties caractérisées par la présence et l'action positive de différents hommes de culture, par le biais de leurs œuvres :

Tableau XVIII :

Les Génies de la Liberté :

PARTIES DE L'ŒUVRE	LES GENIES DE LA LIBERTE
PREMIERE PARTIE : « Les génies de la liberté à travers les siècles »	Scott Erigène, Bérenger, Abailard, Arnaud de Brescia, Tanchelin, Pierre et Henri de Bruis, Pierre de Vaud, Etienne Marcel, Amaury, Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, , Jean de Leyde, Jean Zyska, Procope le Grand, Savonarole, Luther, Thomas Munzer. Les savants, les lettrés, les encyclopédistes
DEUXIEME PARTIE : « Les poètes libres »	Dante, William Shakespeare, Milton, lord Byron, Burger, Goethe, Schiller
TROISIEME PARTIE : « Les contemporains »	Lamennais, Pierre-Joseph Proudhon, Victor Hugo, Louis Blanc, Garibaldi, Michelet, Edgard Quinet, Etienne Vacherot, Comtesse d'Agoult (Daniel Stern)
QUATRIEME PARTIE « L'Amérique et la Révolution Française	Abraham Lincoln
CINQUIEME PARTIE « Mirabeau et les génies féminins »	

[26] Benjamin GASTINEAU *Les Génies de la Liberté*, *Cit.,* p. 1-2.

3.1 « Les Génies de la Liberté » à travers les siècles

Au cours de la première partie de son essai, Gastineau parcourt rapidement l'itinéraire qui avait conduit les hommes de génie à se libérer des contraintes imposées par la religion catholique. Là où, par contre, Gastineau se réfère spécifiquement à l'un de ces personnages, il se consacre à la narration de quelques épisodes anecdotiques concernant l'un ou l'autre de ces « génies de la liberté ». Ainsi, il rappelle que Savonarole, en 1498, « mourut en murmurant ces mots : *Église ! Réformation ! Liberté !* [27]». Quant à l'astrologie, « elle a cessé d'être l'astrologie pour s'appeler Galilée ; les sciences médicales ont existé quand elles ont eu assez d'audace pour braver la mort de l'excommunication de l'Eglise[28] ». Enfin, d'après ce qu'en dit Gastineau au cours de cette première partie :

> Les génies de la liberté ont restitué à l'homme dépouillé de son bien ravi, son imagination, son entendement, sa volonté, sa conscience, , son âme libre, toutes ses facultés confisquées, égarées par le despotisme politique et religieux. […] le tyran a beau japper et mordre, l'esclave a beau l'abandonner, seule sa chair crie et se lamente, mais l'idée invincible pousse le lutteur en avant. Et lorsqu'on voit se dérouler sous ses yeux l'admirable procession de ces hommes qui ont mis au service de l'humanité, de son bonheur, de sa délivrance, tout ce qu'ils avaient de puissance, d'amour et de génie, on se sent fier et heureux en dépit des déceptions, des avanies, des morsures, des horions, des crocs-en-jambe, d'être enrôlé, simple soldat ou simple publiciste, dans la vaillante armée de la liberté et du progrès[29].

En transcendant les exemples des personnages-génies, Gastineau parvient à des considérations au sujet de sa condition individuelle de « simple publiciste » s'insérant lui-même, quoique non pas explicitement, au sein de la « vaillante armée de la liberté et du progrès ». C'est là le but ultime de Gastineau ; puis, il laisse la parole aux « poètes libres ».

3.2 Les poètes libres

« A l'aube du XIII[e] siècle, un malheureux, un proscrit, un poète errant, forcé de monter l'escalier de l'étranger et de recevoir le pain amer de la pitié, se fait le grand justicier de son temps ; il donne le paradis et l'immortalité aux grandes âmes, il damne les scélérats[30] ». Dante, le premier grand poète, selon Gastineau, applique sa justice aux criminels de tous les temps. La grandeur de Dante a été « d'avoir ouvert le ciel et l'enfer chrétiens, inaccessibles et fermés jusqu'à lui[31] ». Et pourtant il ne trouva pas toujours la vérité car, il « commit la faute, impardonnable aux yeux de Gastineau, de vouloir allier le principe de la démocratie au principe impérialiste, le contraire à son contraire[32] »,

[27] *Ibid.*
[28] *Ibid.,* p. 33
[29] *Ibid.,* p. 39.
[30] *Ibid.,* p. 43.
[31] *Ibid.,* p. 46.
[32] *Ibid.,* p. 47.

car comme l'auteur de cet essai le précise encore : « qu'il vienne du ciel ou de la terre, le despotisme n'est ni moins dangereux ni moins condamnable[33] ».

De la vie tumultueuse de Shakespeare, Gastineau souligne le passage d'une « imagination [qui] l'emportait sur ses ailes de feu et le poussait à l'action effrénée[34] » à sa « froide et triste raison[35] », quoique toujours poussé par l'amour.

Quant à Milton, « foudroyé, proscrit, garde fièrement ses convictions républicaines [...]. Il crée une délicieuse Eve marchant dans ses sentiers inviolés, ouvrant son cœur à l'amour et son esprit à la curiosité qui, suivant la Genèse, la perdit[36] ». Quant à Byron, il est «le héros de la liberté [...] à l'imagination diabolique […] qui affirma la foi par son héroïsme, qui sut vivre et mourir libre[37] ».

Gastineau évoque Goethe, avec sa passion juvénile pour les sciences occultes :

> Qui ne voudrait pas ressembler à ce sage et bon Méphisto, plutôt que d'être ce Faust impuissant, vaniteux, perpétuellement élégiaque, chercheur au cerveau vide, cœur las avant d'avoir battu. Méphistophélès arrive au moment où il se désespère ; il lui donne science amour, richesse, puissance, bonheur ; doit-il se plaindre ?[38].

La réflexion au sujet de Méphistophélès aide à mieux comprendre Gastineau. Faust n'est pas libre, renfermé dans sa science et dans ses obsessions. Le diable par contre se montre comme un exemple non pas seulement de liberté, mais aussi de générosité envers son prochain, Faust justement, qu'il essaie de combler de richesses et de bonheur[39].

Enfin Gastineau évoque encore Schiller, qui, bien plus sensible et indépendant que Goethe, « ce chevalier de l'idéal, ce caractère brillant, héros de la libre pensée mit toute son âme dans *Les Brigands, Wallenstein* et *Don Carlos*[40] ».

Cependant la partie la plus importante de cet essai concerne l'œuvre des contemporains de l'auteur ; à savoir de ceux qui par leurs suggestions ainsi que par leur sensibilité ont contribué et contribuent même à l'époque de Gastineau à opérer pour le bien de l'humanité en ouvrant la voie à l'avènement des temps modernes.

[33] *Ibid.*
[34] *Ibid.,* p. 51
[35] *Ibid.,* p. 52.
[36] *Ibid.,* p. 78.
[37] *Ibid.,* p. 79-81.
[38] *Ibid.,* p. 85.
[39] Nous trouvons là une allusion directe à l'essai *Monsieur et Madame Satan* (1864)
[40] Benjamin GASTINEAU, *Les Génies de la Liberté*, *Cit.,* p. 86

3.3 Les Contemporains

La plupart des personnages mentionnés dans ce groupe a été déjà présentée sous des facettes diverses tout le long de cette étude. Essayons tout de même d'en considérer brièvement les caractéristiques :

Lamennais est décrit comme : « L'homme qui refusa le chapeau de cardinal du Pape Léon XII et voulut être enterré sans eau bénite des prêtres, dans la fosse commune avec les pauvres […] avait été théocrate en religion et légitimiste en politique, avant d'être démocrate et libre penseur. […] Lamennais prêcha l'alliance impossible du pape et du peuple, de la religion et de la liberté[41] ». Il fut un héros du clergé et travailla au *Conservateur* fondé par Chateaubriand. Lorsqu'il publie dans les années 1830 *Les Paroles d'un Croyant*, il suscite des réactions négatives dans l'ensemble du monde catholique. Plus tard, *Pays et Gouvernement* le mène jusque dans la prison de Louis-Philippe. Des forces vives qui porteront à l'éclatement de la Révolution de 1848 lui font écrire *Le Livre du peuple* et *La Politique du peuple*. C'est la fin d'une époque marquée par l'optimisme et l'espoir d' un futur meilleur. L'arrivée du Second Empire anéantit tous ses espoirs.

Gastineau se plaît à raconter des anecdotes de l'histoire de Balzac. Il remarque sa grande vitalité, son incessante activité de conteur, son extraordinaire capacité d'analyse et d'enquêteur social : « Dans les siècles futurs, qu'un critique veuille connaître la société du temps de Louis-Philippe, il la trouvera embaumée et conservée jusqu'au moindre idiotisme dans les bandelettes de la *Comédie Humaine*[42] ». Et c'est ce témoignage permanent des comportements humains qui fait de Balzac un auteur extraordinaire. Il se crée des personnages immortels, tels Vautrin ou Rastignac et a été le premier à s'intéresser au monde des femmes. Néanmoins, à coté de cela Gastineau montre son opposition soit à la philosophie, soit à la vision politique de Balzac :

> Les femmes de Balzac sont presque toutes des anges (beaucoup d'ailes et peu de corps, comme je l'ai dit) ; des sensitives que la moindre émotion brise, des dévoilements qui se cachent, des fleurs repliées sur elles-mêmes et n'ouvrant leurs calices délicats que dans la solitude, la nuit, à la lumière embaumée de la chaste Diane, à la brise embaumée qui caresse le blanc front plein de rêveries et le cœur débordant d'un amour secret. Balzac a inventé et inventorié la femme ; elle n'existait pas avant lui, du moins, elle n'avait pas été traduite au vulgaire[43] ».

L'affection qui lie Gastineau à Proudhon rentre dans la catégorie de l'amour filial. Notre auteur ressent envers le philosophe et journaliste anarchiste la dévotion du disciple qui a été découvert par le maître et initié par lui à l'art de l'écriture. Gastineau insère son discours prononcé à la mort de Proudhon dans *Les Génies de la Liberté*. Il y parcourt l'histoire de son ami et maître le plus direct et y scande les divers moments de son parcours politique et idéologique : « Avec sa fière devise : *En*

[41] *Ibid.,* p. 110 et 115.
[42] *Ibid.,* p. 128.
[43] *Ibid.,* p. 124.

avant !, Proudhon ne se préoccupait ni des cadavres ni des ruines sur lesquels il marchait. C'était le grand démolisseur du dix-neuvième siècle ; religion, capital, gouvernement, tout a passé par le fil de son impitoyable dialectique[44] ». Gastineau insiste sur l'importance des débuts socialistes de Proudhon, sur sa doctrine sociale, sur l'attention envers son choix fédéraliste. L'auteur mentionne également la recherche d'une loi et d'un équilibre social. De plus, Gastineau ajoute :

« Proudhon, lui, était rentré, dès la première heure, dans la lice, en hardi négateur de la révélation, de l'autorité religieuse et temporelle, des trois vieilles formes sociales : la religion, le capital, le gouvernement[45] ». Il était toujours prêt à défendre les pauvres, malgré leur ingratitude. Proudhon fonda une Banque du Peuple, prêt qui portait un coup mortel au pouvoir des usuriers. Gastineau parle de lui de manière familière, comme d'un homme simple et sans ambition personnelle, qui souffrit la prison et l'exil. C'est en raison de sa lutte contre les impositions, les superstitions, les conventions inutiles et réactionnaires que Proudhon devra être gardé dans notre mémoire et célébré comme le libérateur de la misère et de l'oppression.

Quant à Victor Hugo, sa vie est célébrée dans les *Génies de la Liberté*, aussi bien du point de vue littéraire que du point de vue politique. Les observations de Gastineau au sujet de l'auteur des *Contemplations* sont intéressantes: Hugo manifeste un amour sincère pour le peuple. Exilé en 1851, il a été régénéré par cette expérience : il s'est éloigné de la petitesse des hommes et s'est rapproché des grands idéaux de l'humanité, au point que Gastineau conclut au sujet de Victor Hugo : « l'homme est devenu plus rayonnant et plus important que le poëte, que son œuvre immortelle ![46] ». Ce chapitre des *Génies de la Liberté* s'achève par une lettre de Hugo à Gastineau[47].

Louis Blanc est un exemple de rectitude morale et politique. Après avoir consacré toute son existence au bien public, à l'amélioration des conditions de vie et à la justice des pauvres, il vécut en exil, de même que Hugo, Quinet et tant d'autres hommes justes et honorables. Grand auteur de textes importants, Blanc a suivi de remarquables études historiques et a été le « narrateur homérique[48] » de la Révolution Française. « L'idéal que Louis Blanc poursuit, c'est l'égalité dans les charges et les bénéfices de la société. Suivant lui, la société doit à chacun de ses membres l'instruction et les instruments de travail. Il combat à outrance l'individualisme, la concurrence, la guerre et les intérêts des privilégiés[49] ».

[44] *Ibid.,* p. 138.
[45] *Ibid.,* p. 146.
[46] *Ibid.,* p. 166.
[47] Cf. Annexes 4, p. 403
[48] Benjamin GASTINEAU, *Les Génies de la Liberté, Cit.,* p. 171.
[49] *Ibid.,* p. 172-173.

Garibaldi, le héros des deux mondes, est peint par Gastineau avec admiration. Afin de nous introduire à l'époque garibaldienne, il poursuit en citant un passage tiré d'un discours prononcé par Garibaldi :

> Nous avons eu l'honneur de transformer en un fait l'idée et l'aspiration ; nous sommes plus heureux que les génies de vingt générations : nous unifierons ce peuple. Toutefois, un grand nombre de difficultés se présentent à nous : une nombreuse canaille nous jalouse et cherche à nous arrêter ; elle dit que nous sommes indisciplinés. Vrai Dieu ! nous sommes capables de faire plus qu'eux. Les misérables sont jaloux de nous, ils essaient d'embrouiller nos affaires, mais nous suivrons avec concorde et persistance la route qui doit nous conduire à l'émancipation complète.
> Je vous expliquerai dans quelles conditions nous nous trouvons. Je suis républicain. Quoique bien des personnes se fassent un crime de l'avouer, je ne m'en cache pas. […][50]

Gastineau se trouve en accord avec George Sand quant à la grandeur morale de Garibaldi : au cours d'une longue lettre que Gastineau cite dans ses *Génies de la Liberté,* l'écrivaine s'exclame :

> C'est de la pensée intime de Garibaldi, c'est de son œuvre morale que nous sommes le plus frappés. […] Garibaldi ne ressemble à personne et il y a en lui une sorte de mystère qui fait réfléchir. C'est bien l'homme du commandement, mais du commandement par la persuasion ; il ne peut gouverner que des hommes libres. Il n'a sur eux que les droits sacrés de la parole donnée et reçue. C'est quelque chose d'enthousiaste et de religieux qui n'a pas d'analogue dans les troupes régulières […]. Garibaldi, entouré de héros invincibles, à la fois téméraires comme des lions et rusés comme des renards, a poursuivi à sa guise et à sa manière son œuvre personnelle, lancé en avant aux flancs de l'expédition comme un boulet qui ricoche, comme un brûlot qui surprend et dévore, mais surtout comme un apôtre qui persuade, soulève l'indignation, ranime les courages et brise les fers, en criant au peuple opprimé : Aide-toi, le ciel t'aidera ![51]

Cela trouve un lien direct avec la vision que Gastineau a de Garibaldi. Il affirme en effet que :

> Garibaldi n'est pas un sabre brutal, intelligent, stipendié. C'est *une idée armée.*
> […] Archange vengeur des peuples outragés, Christ chassant les vendeurs du temple, sainte est son épée, car elle délivre, sacrée est sa force mise au service du droit, car elle se donne aux opprimés ! Garibaldi marche à son but en méprisant les calomnies, les couronnes d'épines, les tentatives d'assassinat, les croix des Juifs et des Philistins, en narguant la tyrannie et la mort qui ne peuvent rien contre lui[52].

Ces deux opinions au sujet de Garibaldi montrent à première vue des traits communs. Les ressemblances concernent la vison politique et les valeurs morales de ce héros[53].

Sand met en relief l' « œuvre morale » du héros, et le « mystère » qui induit à la réflexion. Selon Gastineau, par contre, l'important chez Garibaldi c'est son « idée armée ». George Sand donne plus d'importance aux valeurs sacrées, pourrait-on dire presque assimilables à une religion de la justice.

---

[50] *Ibid.,* p. 186-187.
[51] George SAND, « Lettre….. », Benjamin GASTINEAU, *Ibid.*, p.195-197.
[52] *Ibid.,* p. 177-178.
[53] Nous savons bien que le rôle de Garibaldi au cours de sa campagne sicilienne ne fut pas uniquement celui du « vengeur des peuples opprimés ». Son armée causa également des ravages au sein de la population. En particulier il est utile de rappeler le massacre de Bronte, en Sicile, exécuté par l'armée du général garibaldien Nino Bixio, en 1860.
A ce propos, cf. Leonardo SCIASCIA, *Bronte, cronaca di un massacro*, Palermo, Sellerio, 1972, ainsi que l'essai par Luciano SALERA, *Garibaldi, Fauché e i predatori del regno del Sud. La vera storia dei piroscafi Piemonte e Lombardo nella spedizione dei Mille,* Napoli, Controcorrente, 2006.

Gastineau, par contre, donne plus de poids à l'action. Il se moque du sentiment religieux fanatique (« les croix des Juifs et des Philistins ») pour insister ensuite sur le sens de courage et la valeur des actions de Garibaldi. Les deux commentaires se rapprochent cependant au sujet de la liberté. Sand affirme que Garibaldi « ne peut gouverner que des hommes libres » et continue en disant que son action « soulève l'indignation, ranime les courages et brise les fers ». Chez Gastineau, l'action de Garibaldi est beaucoup plus efficace. Probablement parce qu'il s'agit d'une « idée[54] armée » : « Garibaldi marche à son but en méprisant les calomnies, les couronnes d'épines, les tentatives d'assassinat, […], en narguant la tyrannie et la mort qui ne peuvent rien contre lui ». Chez ces deux auteurs, donc, Garibaldi est représenté comme un personnage libre se battant pour le bien de son pays.

Le courage et la hardiesse intellectuelle et politique caractérisent les œuvres culturelles et les actions intellectuelles de Michelet, Quinet et Vacheron. Le premier découvre l'histoire. A travers l'évocation des moments sombres et difficiles, Michelet a révélé la tragédie douloureuse de l'humanité, et il s'est particulièrement concentré sur l'histoire française. « En développant dans leurs cours du Collège de France l'histoire des luttes de la libre pensée contre le catholicisme et sa milice favorite, les Jésuites, les deux professeurs, MM. Michelet et Edgard Quinet, rencontrèrent l'ennemi, toute une armée qui se jeta sur eux, comptant bien les intimider et leur fermer la bouche[55] ». Le génie philosophique de Quinet, doublé de ses remarquables facultés poétiques, élève sa chaire universitaire à la hauteur d'un enseignement révolutionnaire. Quant à Vacheron, c'est un démocrate radical.

Parmi les personnages défenseurs de la liberté et de la justice - dit Gastineau - il y a certainement Daniel Stern, George Sand et Madame de Staël dont nous avons déjà parlé au cours de notre troisième partie, comme des exemples de femmes libres. « Ces génies échappent à la réceptivité, aussi bien qu'aux mièvreries et aux étroitesses, aux faiblesses et aux ignominies féminines ou masculines, car la sottise, la servitude et le vice n'ont pas de sexe : ce sont des monstres androgynes[56] ».

Gastineau achève cette partie de son œuvre consacrée aux « génies contemporains » en citant l'œuvre du sculpteur Pierre-Jean David, plus connu comme David d'Angers, un personnage à la rectitude morale et à la dignité exemplaire dont les œuvres montrent les facultés d'un génie libre et indépendant de toute influence de l'Eglise et de toute pensée réactionnaire. La plupart de ses œuvres se trouvent au musée d'Angers, dans la salle qui porte son nom : « c'est l'histoire sculptée de tout un siècle, de ses grands hommes, de ses génies de la liberté. C'est de la sculpture morale.

[54] Là la référence à la raison et au siècle des Lumières est évidente.
[55] Benjamin GASTINEAU, *Les Génies de la Liberté, Cit.,* p. 204.
[56] *Ibid.,* p. 212.

[…] Harmonie, grâce, énergie, science, art pur et élevé comme l'antique, avec les émotions modernes, tout est contenu dans ce marbre qui palpite […][57] ». On dirait du Michel-Ange !

3.4 L'Amérique et la Révolution Française : Abraham Lincoln

Gastineau consacre presque trente pages à l'Amérique et à la diffusion sur son territoire des idées des Lumières. Il décrit dans les moindres détails l'avènement de la république américaine, à partir de son fondateur, Washington, jusqu'à l'arrivée d'Abraham Lincoln. « le premier candidat abolitionniste », contre l'esclavage. De plus :

> L'excellent Lincoln adressait un appel à la concorde, en disant : « Faisons tout ce qui est nécessaire pour rétablir les rapports légitimes entre les Etats en sécession et l'Union, et chacun pourra ensuite se féliciter innocemment d'avoir fait rentrer ces Etats dans l'Union, si tel est son système, ou de les avoir aidés à s'y maintenir, s'il croit qu'il n'en sont jamais sortis. […] »[58].

Le meurtre de Lincoln a choqué l'opinion publique mondiale : « A la mort d'un tyran éclatent la joie et les chants de délivrance ; mais lorsqu'un génie de la liberté disparaît, le deuil est universel […]. La démocratie européenne porte le deuil de la démocratie américaine[59]».

Gastineau invite alors le peuple américain à suivre la voie tracée par Lincoln et par la Révolution américaine. Les Etats Unis doivent s'éloigner de la situation d' « égoïsme politique », de « fanatisme religieux » et de « fureur mercantile et conquérante » en suivant les principes de liberté, égalité et fraternité qui ont inspiré la Révolution Française.

> C'est toujours à notre grande révolution qu'il faut recourir lorsqu'on veut savoir comment un peuple doit se rendre libre et porter en même temps la liberté autour de lui. […] La Révolution française, dans une situation plus critique que celle de l'Amérique, car elle eut à lutter contre l'Europe coalisée et contre la Vendée, se défendit vaillamment et brillamment, défit toutes les armées qu'on lui opposa, et retrouva au milieu de l'effroyable tourmente qui fit crouler trônes, esclavages et privilèges, les titres perdus du genre humain. […] La Révolution a créé le citoyen libre sur la terre libre. […] Elle a fait passer dans sa sainte formule *liberté, égalité, fraternité*, dans sa déclaration des droits de l'homme et du citoyen, le souffle créateur de la justice et de la vérité. […] Grâce à la Révolution française, les États-Unis sont libres et victorieux aujourd'hui. […] que les Etats-Unis se débarrassent de leur égoïsme politique, de leur fanatisme chrétien, de leur fureur mercantile et conquérante ; qu'ils se rappellent que la Révolution française a été la vraie conquérante, car elle a émancipé l'esprit humain, brisé les fers des esclaves blancs et noirs, et créé la seule religion politique de ce monde, celle qui relie tous les membres de la grande famille humaine sous les faisceaux de la justice et de la liberté ![60]

C'est sur un ton épique que Gastineau termine cet essai, en rappelant les conquêtes de la Révolution Française.

[57] *Ibid.,* p. 221.
[58] *Ibid.,* p. 230.
[59] *Ibid.,* p. 240.
[60] *Ibid.,* p. 248-252.

D'autres « génies » non plus uniquement de la liberté, mais surtout « de l'industrie », dont l'œuvre a contribué au développement de société sur le chemin de l'avenir, sont ceux dont Gastineau parle dans l'essai *Les Génies de l'Industrie* (1870).

4 Les hommes de science et l'histoire de la vapeur

Déjà en 1861, Benjamin Gastineau avait publié, chez l'éditeur Dentu, un feuilleton qui avait pour titre *La Vie en chemin de fer*. Entre 1863 et 1870, Gastineau compose deux essais qui sont interdépendants : *L'Histoire des chemins de fer* et *Les Génies de la Science et de l'Industrie*. Nous retrouvons à la base de ces œuvres la même idée que nous avons trouvé dans *Les Génies de la Liberté* : que le renouvellement de la société doit passer par l'histoire des hommes.

Le premier de ces deux essais est en réalité publié trois fois par son auteur : Gastineau le publie d'abord presque entièrement (sans le chapitre final) dans *La Vie en chemin de fer* (1861). Il le publie ensuite comme texte indépendant et dans sa forme intégrale deux ans plus tard avec le titre *Histoire des chemins de fer* (1863) ; et enfin il en fait le dernier chapitre des *Génies de la Science et de l'Industrie* en 1870. C'est en raison de cela que nous allons en parler comme une sorte de trait d'union entre les *Génies de la Science et de l'Industrie* et *La Vie en chemin de fer.*

4.1 *Les Génies de la Science et de l'Industrie*

Cet essai se fonde sur l'idée que : « La science et l'industrie, dans leur expression la plus élevée et la plus vraie […] sont synonymes de délivrance ; elles peuvent sans trop d'orgueil se proclamer les libératrices du genre humain[61] ». Plus loin, l'auteur ajoute : « La science est […] essentiellement pacifique, solidaire, fraternelle. Elle rapproche les mains, groupe les forces, unit les cœurs, méthodise les vues générales, synthétise les œuvres individuelles qu'elle rattache aux œuvres nationales[62] ». Cette position reflète un esprit romantique progressiste visant à considérer le progrès comme un but à atteindre inconditionnellement. Gastineau ébauche une liste des domaine où la science et l'industrie ont donné des résultats excellents en France et ailleurs, et il individualise des « esprits éclairés » qu'il considère comme étant des représentants du rayonnement de la science et de l'industrie.

Contrairement, par rapport à ce qu'il fait dans *Les Génies de la Liberté*, chacun des personnages mentionnés est lié à un domaine scientifique ou à un art particulier qu'il a contribué à développer par son travail méticuleux et très professionnel :

[61] Benjamin GASTINEAU, *Les Génies de la Science et de l'Industrie,* Paris, Pagnerre, 1870 p. 19.
[62] *Ibid.,* p. 21.

Tableau n° XIX: *Les Génies de la Science et de l'Industrie* (1870)

DOMAINE	REPRESENTANTS
Imprimerie	Jean Gutemberg et Etienne Dolet
Céramique	Bernard Palissy
Navigation	Marco Polo, Christophe Colomb, Vasco de Gama
Navigation aérienne	Les frères Montgolfier, Pilatre de Rozier
Chirurgie et Médecine	André Vésale, Ambroise Paré, Harvey
Physique	Benjamin Franklin, Galvani
Chimie	Précurseurs de la chimie : Paracelse, van Helmont, Moitrel d'Elément, Jehan Rey, Robert Boyle, Fondateurs de la chimie : Priestley, Lavoisier, Guiton de Morveau, Berthollet, Sheele, Humphry Davy
Géométrie	Euclide et Archimède
Peinture	Jean Van Eyck
Photographie	Talbot, Niecpe et Daguerre
Astronomie	Copernic, Galilée, Kepler, Newton, Laplace Herschell
Vapeur et chemins de fer	Héron d'Alexandrie, Salomon de Caus, Denis Papin, James Watt, Cugnot, Blakett, Fulton, Livingston, Stephenson, Séguin

Une bonne partie de ces esprits de la science ne s'occupe pas vraiment de science mais de la diffusion de la pensée et du goût artistique dans le but d'éveiller l'esprit de l'homme et de le rendre libre. Ainsi grâce à Gutenberg l'imprimerie a trouvé une très grande diffusion, non sans plusieurs difficultés et en provoquant de nombreuses victimes parmi lesquelles fut l'imprimeur et érudit français Etienne Dolet.

Le potier Bernard Palissy fut au XVI^{e} siècle comme un magicien de la poterie. Il sut ressusciter l'amour pour la beauté qui avait été aplati par le catholicisme. Il connut l'art de Della Robbia et fit des œuvres d'une beauté singulière. Après tant d'années de misère, son art fut reconnu et apprécié par le roi, mais étant protestant, il fut incarcéré à la Bastille et exécuté sans pitié en 1588. Tout comme dans le cas de Gutemberg et toujours en polémiste, Gastineau affirme que toute invention cause toujours beaucoup de souffrances à son inventeur !

Quant à la navigation, les deux autres navigateurs cités jouent le rôle de support aux mésaventures de Christophe Colomb, un grand homme courageux et hardi dont les gestes ne furent pas assez appréciées par le pouvoir des rois catholiques Isabelle et Ferdinand.

Quant à la médecine et à la chirurgie, l'auteur mentionne le grand travail de Vésale, qui fut un audacieux initiateur dans le domaine de la dissection, et a voulu démontrer les phénomènes corporels du point de vue scientifique et expérimental en s'opposant aux principes imposés par la société et par la religion.

La physique eut deux noms très importants : Franklin et Galvani. Le premier, américain, eut une formation multiple qui l'amena à partir du travail d'imprimeur compositeur (de même que Gastineau) à s'intéresser à la science et à faire d'importantes découvertes, parmi lesquelles le paratonnerre. Elu en Pennsylvanie, il eut un rôle diplomatique en Angleterre pour la défense des droits des colonies. Il séjourna quelques années en France où son œuvre fut appréciée par l'élite intellectuelle. Bien plus problématique Galvani, homme de sciences, fit ses expérimentations sur les grenouilles et découvrit le flux d'électricité animale. Ses découvertes furent utilisées plus tard par bien d'autres hommes de sciences.

En ce qui concerne la chimie, Gastineau différencie les précurseurs des chimistes modernes. Il affirme qu'il s'agit de la plus jeune des sciences et distingue le travail de chimistes comme Priestley et Davy : le premier fut non seulement un grand partisan de la République mais aussi un illustre chimiste et l'autre, à partir d'une formation de poète, se convertit à la science et fit des découvertes très importantes dans son domaine. A ceux-ci s'oppose Lavoisier, brillant, révolutionnaire dans ses découvertes scientifiques, mais sans idéaux politiques. Il s'opposa à la Révolution Française et cela constitue pour Gastineau une raison de dédain.

Les aïeux de la géométrie sont Euclide et Archimède. L'écrivain leur manifeste son affection et sa reconnaissance, mais il affirme que Euclide n'était en réalité qu'un théoricien, alors qu'Archimède s'est distingué pour « le nombre et la variété de ses découvertes et de ses applications [63]». Après une nuit de dix siècles, leurs principes furent repris par Kepler, Copernic, Galilée et Newton.

Pour ce qui en est de la peinture, Gastineau apprécie énormément les tableaux de Jean Van Eyck, en tant qu'inventeur de la peinture à huile, mais aussi en réformateur de l'art du peintre-verrier.

Très attiré par la photographie, Gastineau en trace brièvement l'histoire et en particulier sur le Diaporama de Daguerre. Par sa science de la décomposition des rayons lumineux, par des combinaisons nouvelles de couleurs avec la lumière, Daguerre créa des « effets merveilleux[64] ».

Enfin l'écrivain nous expose l'activité des esprits scientifiques au sujet de l'astronomie. A l'époque moderne les recherches de Galilée suscitèrent des réactions négatives de la part du pouvoir religieux. Il fut menacé, condamné et réduit au silence par le pouvoir de l'Inquisition. Les théories

[63] *Ibid.*, p. 119.
[64] *Ibid.,* p. 142.

de l'Italien furent suivies par Kepler, ensuite par Newton qui fut célébré comme un grand savant et enfin par le français Laplace. L'évocation de tous ces « personnages de génie » sert à notre auteur, encore une fois, à montrer son admiration pour leur ouverture d'esprit et leur capacité, à contribuer à améliorer le monde et à le transformer.

4.2 *Histoire des chemins de fer*

Gastineau partage son essai sur la vapeur et l'histoire des chemins de fer en trois moments : la vapeur, la théorie et l'application. Tout comme la chimie, la vapeur a beaucoup d'inventeurs qui, de par leurs œuvres et leur activité de recherche constante, impriment à ce domaine un rayonnement exceptionnel. Cela fait dire à Gastineau qu'après l'imprimerie la vapeur a été « la découverte qui a le plus amélioré les conditions de vie humaine[65] ». Elle est devenue « l'âme de l'industrie moderne […] le moteur unique de l'agriculture et de l'industrie[66] ». De plus, ajoute-t-il, les anciens connaissaient déjà le principe de la « vaporisation ». A partir du XVI[e] siècle, les apports de Papin, Cugnot, Watt, Stephenson, Livingston, Séguin et Fulton furent remarquables et décrétèrent la possibilité d'abord de la navigation et ensuite des chemins de fer et du transport aérien qui n'était alors qu'à ses débuts. Néanmoins, l'insatisfaction de Gastineau dans ce domaine est profonde. Dans cet essai il cite souvent des esprits scientifiques français ou étrangers qui ne parviennent pas à soumettre leurs découvertes au pouvoir politique français, alors que cela arrive régulièrement dans d'autres pays, tels les États Unis ou même en Angleterre. C'est donc avec une pointe d'amertume que notre auteur termine son essai en affirmant que « pour les Prométhées de l'innovation nous n'avons que le rocher et les vautours[67] ». Mais non simplement le pouvoir politique, sinon toute l'opinion publique, et non seulement en France, montrait des perplexités face à la diffusion de la machine à vapeur dans le domaine des communications.

[65] *Ibid.,* p. 159.
[66] *Ibid.* p. 161; Benjamin GASTINEAU, *Histoire des chemins de fer,* Paris, Tous les libraires, 1863, p. 1-2..
[67] *Ibid.* p. 177 ; *Ibid.* p. 29.

II Premières opinions discordantes face aux nouvelles technologies et réactions à la première catastrophe ferroviaire

Le Romantisme entraînant avec lui la contemplation de la nature comporte bien souvent une attitude d'intolérance voire de dédain et d'opposition face à tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, risque de la perturber. La vapeur, la plus grande innovation technologique issue de la Révolution Industrielle, la plus grande invention de l'histoire de la technique, après celle de la roue, révolutionne le monde des transports, celui des voyages, ainsi que les rythmes biologiques de la population à partir des années 1830.

Déjà dix ans auparavant, Jean-Jacques Ampère s'exclamait :

> […] Par la vapeur une nef animée
> avec son noir panache, ondoyante fumée
> à travers les vaisseaux, va, vient, sans soin du vent
> et paraît se mouvoir comme un être vivant[68].

Le choc est incroyable et au moment où, à la vapeur qui fait avancer les navires s'ajoute l'irruption sur la terre ferme du rail, plusieurs hommes de lettres refusent tout impact de la technologie dans la vie courante et préfèrent se réfugier dans leurs rêveries. Plusieurs réactions face aux premières lignes de chemin de fer en France révèlent des sentiments d'angoisse vis-à-vis des nouvelles technologies. En 1833, Alfred de Musset compare la vitesse du convoi à l'éradication de l'arbre de l'existence :

> Vous vouliez faire un monde.- Eh bien, vous l'avez fait.
> Votre monde est superbe, et votre homme est parfait!
> Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie;
> Vous avez sagement taillé l'arbre de vie;
> Tout est bien balayé sur vos chemins de-fer,
> Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.
> Vous y faites vibrer de sublimes paroles;
> Elles flottent au loin dans des vents empestés,
> Elles ont ébranlé de terribles idoles;
> Mais les oiseaux du ciel en sont épouvantés[69].

Il s'agit là d'un signal d'opposition clair et net aux nouvelles technologies. L'accusation véhémente de Musset s'adresse à Voltaire et à la tradition des Lumières Et nous savons bien comment les idées de Voltaire étaient chères à Gastineau. Et pourtant à l'époque romantique différents intellectuels partagent plutôt les idées de Musset. C'est le cas par exemple de Charles

[68] Jean-Jacques. AMPERE, « La Flotte », *Contemplations, Littérature Voyages et Poésie, Heures de Poésie,* Paris, Didier, 1853, p. 37-38, v.19-22.
[69] Alfred de MUSSET, « Rolla » IV, *Poésies Nouvelles, Premiers Poèmes Poésies Nouvelles,* Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 286, v.115-124.

Nodier : « Rien ne s'oppose plus au retour de la barbarie dans ce que vous appelez la marche progressive de la science moderne[70] ».

Une position intéressante, toujours au cours des années 1830 est celle du jeune Théophile Gautier :

> Au pied de l'escalier, vous trouvez le cheval de vapeur tenu en laisse par des pages noirs et tout barbouillés de suie ; l'étrange animal s'impatiente ; il brûle de se lancer au galop sur les rainures, il a du feu dans les yeux et la fumée lui sort des narines en longs tourbillons. Il ne jette pas comme le cheval son hennissement en fanfares éclatantes; mais il a une espèce de râle strident, un grognement de mauvaise humeur […] ; on dirait d'un monstre marin enrhumé du cerveau qui pousse l'eau par des évents obstruées ou le renâclement d'un serpent de mer qui aurait avalé un vaisseau de travers. […] Il a l'air de s'efforcer de haleter et de se donner beaucoup de peine ; cette vie inanimée a quelque chose de bizarre et d'effrayant ; c'est trop vivant pour une marmite et trop mort pour un cheval. Bizarre création qu'un animal de tôle et de fer, à qui le feu tient lieu d'âme et la vapeur de souffle. […] On lâche la bride à la marmite qui part au pas de course et prend bientôt le galop[71].

Cette vision met en relief l'opposition du poète face à la machine à vapeur. Sa force, ses efforts, ses halètements, son travail continu et enfin sa course en font un monstre. Un monstre puissant dont la force dévore les distances et contribue ainsi à une transformation de la société, impensable jusque là.

Le jeune Gautier se montre encore hostile au rail, tout comme le jeune Hugo, âgé d'une trentaine d'années :

> Progrès dont on demande : Où va-t-il ? que veut-il ?
> qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,
> une âme à la machine et la retire à l'homme ! [72]

A cela s'ajoute la voix de Michelet, rongé par le manque de confiance dans le progrès de la société :

> Les machines ont donné à l'homme parmi tant d'avantages une malheureuse faculté, celle d'unir les forces sans avoir besoin d'unir les cœurs, de coopérer sans aimer, d'agir et de vivre ensemble sans se connaître ; la puissance morale de l'association a perdu tout ce que gagnait la concentration mécanique[73].

---

[70] Charles NODIER, « De la perfectibilité des hommes », *Œuvres Complètes* t. V, (Paris, Renduel, 1832-1837), Genève, Slatakine, Reprints, 1968, p. 263.
Dans un autre texte remontant à la même époque, Nodier écrit encore :
« Nous n'irons guère plus loin dans la route des sciences, ou dans la science des routes, à moins que nous ne retrouvions le secret inappréciable dans l'île d'Ode où les chemins cheminaient et dont il nous est resté des traditions assez authentiques dans la véritable histoire de Pantagruel ».
(Charles NODIER, « Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay-Roux et la Paligénésie australe par Tridace-Nafé-Théobrome de Kaout'-tchouk », Paris, *Revue de Paris,* T.XXVI, février 1836, p. 199.

[71] Théophile GAUTIER, « Les Chemins de fer », *La Charte de 1830*, (15 octobre 1837), *Futaies et eaux fortes* (1842), Paris, Charpentier, 1880, p. 193 - 194.

[72] Victor HUGO, « Melancholia », *Contemplations*, *Poésie* II, Paris, Bibliothèque de La Pléiade, 1967, p. 332, v. 138-140.

[73] Jules MICHELET, « Machinisme », *Le Peuple* (3e éd., 1846) , p. 172.

Jules Michelet voit dans l'introduction des machines l'importance de la puissance mécanique qui reste indifférente à la sensibilité de l'homme.

La position d'Alfred de Vigny est très intéressante : autour des années 1830, il commence à réfléchir à la vapeur. Les vers de son poème « Paris », publié en 1831[74], le rangent du coté des Saint-Simoniens. Marc Baroli affirme à propos de ce poème qu'il « dénote, avec son symbolisme machiniste et ses considérations sociales une influence certaine du saint-simonisme, auquel Vigny fait allusion sans le nommer[75] ». Mais en réalité Vigny ne pouvait accepter ni l'idée de l'égalitarisme proférée par ce mouvement, ni son amour pour la révolution. Petit à petit, cependant, Vigny prend conscience de l'utilité du chemin de fer. Malgré son isolement aristocratique, ce poète se montre curieux face aux nouveautés, tout en étant conscient, d'une certaine façon, que cela aurait pu représenter un danger pour l'homme et pour la nature.

Dix ans plus tard, lors de l'accident de Meudon, il aura un regard conscient et désemparé face à la souffrance et à la mort de tant d'innocentes victimes brûlées vives par les flammes, et pourtant il n'en fait pas allusion dans « La maison du berger » le poème composé juste après le plus terrible accident du rail en France au cours du XIX^{e} siècle :

> Evitons ces chemins. - Leur voyage est sans grâces,
> Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
> Que la flèche lancée à travers les espaces
> Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
> Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
> Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
> Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.
>
> On n'entendra jamais piaffer sur une route
> Le pied vif du cheval sur les pavés en feu ;
> Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
> Le rire du passant, les retards de l'essieu,
> Les détours imprévus des pentes variées,
> Un ami rencontré, les heures oubliées
> L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu[76].

Ces réflexions sont plutôt nostalgiques d'un passé de rêve et de bonheur, comparé au présent empesté par un « brouillard étouffant que traverse un éclair ». Tout de même si Vigny évoque par des vers mélancoliques « les voyages lents […] les bruits lointains qu'on écoute », il ne s'en prend jamais à la modernité. Il est tout à fait conscient que les chemins de fer jouent un rôle important au sein de la société et il ne les condamne pas en tant que tels :

[74] Dans ce poème le poète déclare confus: « Je ne sais si c'est mal, tout cela ; mais c'est beau ! / Mais c'est grand ! mais on sent jusqu'au fond de son âme ».
(A de VIGNY, « Paris » (1831) , *Œuvres Complètes,* éd. F. Germain et A. Jarry, Paris, Bibliothèque de La Pléiade, 1986, p. 109, v.158-159).
[75] Marc BAROLI, *Le Train dans la littérature française,* Paris, La vie du rail, 1964, p. 21.
[76] Alfred. de VIGNY, *La maison du berger* , *Œuvres Complètes* 1, *Cit.*, 1986, p. 122, v. 109-119

La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le Monde est rétréci par notre expérience
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid[77].

Et néanmoins, il sait très bien qu'il serait vain de lutter, car les hommes ne peuvent rien faire contre l'avancement du progrès et des nouvelles technologies. Plus tard il parlera du rail comme de « ce monde, dans le temps ou dans l'espace, sous ses deux dimensions […] de destruction et de carnage[78] ». La position de Vigny est principalement philosophique et sceptique. Le poète contemple de sa position isolée et bien séparée du monde, les événements de la réalité qui défilent sous ses yeux, sans qu'il ne puisse rien faire pour s'y opposer. Le regard philosophique de Vigny vise à scruter les événements du monde selon une perspective très vaste et cependant la nouvelle de l'accident de Meudon l'impressionne beaucoup, car cet événement, le premier accident du rail en France, le 8 mai 1842, eut un grand retentissement sur toute l'opinion publique surtout chez ces écrivains qui avaient été jusque-là favorables au progrès. A partir de ce moment beaucoup d'entre eux s'y opposent et même violemment.

L'accident de Meudon en 1842 produit certainement un choc. Les hommes s'aperçoivent tout d'un coup que le progrès technologique qui devait en théorie améliorer les conditions de vie de la population et donc contribuer au bonheur de tous peut, dans certains cas, causer une tragédie. L'image des cinquante-cinq victimes brûlées vives ou étouffées par la fumée au cours de cet accident reste gravée dans la mémoire. Et cependant, malgré tout cela, juste un mois plus tard, le 11 juin 1842, le Parlement français approuve la première grande loi concernant le rail. Marc Baroli soutient que, plus que l'accident en soi, ce qui a choqué l'opinion publique c'est plutôt le caractère imprévu de l'événement. Et si quelques-uns pensent que le seul moyen de faire face à l'accident réside dans le sentiment de résignation et dans un sentiment religieux très fort, d'autres essaient de s'interroger au sujet des causes de l'accident et gardent leur confiance dans la nécessité de la science pour l'avenir. Cependant, ce qui est certain c'est qu'à partir de 1842 le chemin de fer rentre à plein titre dans la littérature française.

[77] *Ibid.,* p. 120-126
[78] Alfred de VIGNY, *L'Atelier du poète*, *Ibid.,* p. 330.

1 Les partisans du rail

L'avènement du rail a comme conséquence une véritable deuxième « querelle des Anciens et des Modernes[79] », au sujet de la réception du chemin de fer dans les lettres. Il s'agit d'une querelle très bien étalée dans le temps, sur une durée de quatre-vingts ans environ. Elle n'est pas déclarée ouvertement, mais apparaît clairement si l'on laisse la parole aux textes concernés.

Au tout début de l'ère du rail, Alphonse de Lamartine s'exclamait : « « Tout est machine pour l'homme aussitôt qu'il pense. Ce sont les membres infatigables de l'intelligence qui travaillent pendant que nous reposons. L'animal n'invente pas de machines et c'est là sa faiblesse ! L'homme les emploie et c'est là sa force ! Elles sont le signe de sa perfectibilité[80] ».

Au cours de ces mêmes années, en Belgique, deux poètes, Theodore Weustenraad et Louisa Stapperts, donnaient dans leurs vers une vision positive du rail.

Le premier écrit en 1840 :

> Vingt siècles de progrès vivent sous ce métal
> Éléphant par la force et cheval par la grâce,
> Tigre par la vitesse et lion par l'audace,
> Il ne connaît, lui, ni maître ni rival
>
> Ni maître ! ... Il en est un ! – L'homme, voilà son maître
> L'homme qui le conçut et qui lui donna l'être
> L'homme qui fait d'un geste obéir le Titan,
> […]
> Ainsi, de zone en zone, ainsi, de plage en plage,
> Le jeune Remorqueur, fils ailé du Progrès,
> Poursuivra, calme et fier, son saint pèlerinage
> En répandant partout l'abondance et la paix[81].

La locomotive est soumise à la volonté, aux désirs, ainsi qu'aux exigences de l'homme qui en dirige la force et la puissance et qui fait de lui l'emblème de la modernité. Par ailleurs, selon les espoirs romantiques, le train est le symbole du progrès, chargé de diffuser partout la paix et l'abondance. Le rail prend donc une fonction démocratique et le poète rêve d'une société plus juste et égalisatrice où les biens et les richesses soient reparties entre les hommes de toutes conditions.

Louisa Stapperts, de son côté, écrit en 1843 :

> Voyez-vous ce serpent endormi sur la terre
> Et dont les nœuds puissants embrassent la poussière ?
> C'est de l'esprit de l'homme un des plus beaux dessins ;
> C'est le chemin de fer, création magique

[79] Cf. Tommaso MELDOLESI, *Poésie de la première catastrophe ferroviaire Meudon 1842, Analyse et anthologie de poèmes contemporains*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 16.
[80] Alphonse de LAMARTINE, *Discours à l'Académie de Mâcon*, le 12 Septembre 1842, p. 4 - 5.
[34] Théodore WEUSTENRAAD, « Le Remorqueur » (1840), *Poésies lyriques,* Bruxelles, 1848. (Texte cité par Marc BAROLI, *Les Lignes et les lettres,* Paris, Hachette, 1978, p. 86 - 90), p. 86, v. 100 - 106 et 210 - 213.

Qui fait en ce moment de la riche Belgique
L'idole des pays voisins.

[…]

Que c'est noble ! et pourtant cette magique chaîne
Est la création de la pensée humaine ! ...
Bien des fronts sont allés s'imprimer dans la terre
Avant que ce géant ait reçu la lumière,
Et pris sa place sous les cieux[82].

Stapperts parle de « magique chaîne, création de la pensée humaine ». Tout comme Weustenraad elle pense à l'asservissement de la machine à la puissance de l'homme ; mais non pas seulement : « Que c'est noble ! » s'exclame-t-elle. La locomotive reflète la richesse et le progrès de la Belgique en est le produit merveilleux et devient l'idole des pays les plus proches.

Aux vers de ces deux poètes se rattachent une dizaine d'années après ceux de Maxime Du Camp qui fut un grand partisan des chemins de fer. Cet auteur fait de la machine à vapeur l'anti-diable, le propulseur de la modernité et de la conquête d'espaces nouveaux, en vue de nouvelles conquêtes pour l'avenir :

> […] Le diable est mort, il y a longtemps que la science l'a tué.
> Eh ! Que ferait-il parmi nous, ce pauvre diable, que déjà le moyen-âge dupait dans tous ses mystères, dans toutes ses soties. Il traversait l'espace d'un clin d'œil, mais l'électricité va plus vite que lui [...] une locomotive remorquant son convoi lance plus de feux, jette plus de clameurs, emporte plus de monde que lui[83].

C'est dans ce contexte de querelle entre les défenseurs de la vie sédentaire, des paysages immobiles et des valeurs traditionnelles et les partisans de la modernité, que la réflexion de Benjamin Gastineau à propos du rail s'insère dans le panorama intellectuel de l'époque. C'est la première fois qu'un essai est entièrement consacré à ce sujet. Nous allons en parler dans les chapitres qui suivent.

[82] Louisa STAPPERTS, « Le Chemin de fer et le Remorqueur », *Revue belge*, publiée par l'association nationale pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique, n°23, janvier - février 1843, p. 175 - 176.
[83] Maxime DU CAMP, *Les Chants Modernes* (Préface), (1855), Paris, Lévy, 1855, p. 24.

III Voyager en chemin de fer

La Vie en chemin de fer est un essai tout à fait particulier. C'est à travers cet essai que l'auteur indique de manière éloquente le chemin pour l'émancipation et le bonheur. Son intention est tout d'abord de susciter l'adhésion au nouveau moyen de transport qui conduit le voyageur hors des circuits habituels et le pousse vers de nouveaux espaces. L'individu se trouve alors dans les conditions idéales pour se libérer des contraintes, pour retrouver ses pensées, sa fantaisie, ses émotions, ses rêves et enfin la force de s'émanciper. Il ne s'agit pas d'une évasion, mais d'une adhésion à la réalité après ces nouvelles expériences de voyage.

Ce serait à travers *La Vie en chemin de fer* que notre auteur aurait le plus cherché à atteindre un bonheur qui aurait une portée sociale et serait donc à partager par tous les hommes et à tout moment ; un bonheur qui aurait même ses racines dans la contemplation esthétique du paysage en mouvement.

Le texte est divisé en quatre parties, dont chacune se compose de différents chapitres très brefs. La première est consacrée au voyage en train ; la deuxième au voyageur du XIX^{e} siècle. La troisième traite du voyageur de province, à ses réactions face aux charmes et aux horreurs de la capitale. La quatrième, moins importante pour notre travail, présente l'histoire du rail[84].

La première partie est celle qui nous intéresse davantage, dans la mesure où l'auteur y fait allusion aux émotions qu'il a ressenties au cours du voyage et qu'il veut transmettre à son public. Gastineau exhorte son lecteur à expérimenter cette nouvelle expérience. Voyager c'est selon Gastineau aller au-delà des limites, se dépasser, défoncer les barrières, franchir les frontières imposées par de virtuelles colonnes d'Hercule et avancer sans contraintes, indépendamment de tout ce qui pourrait arriver.

[84] Cf. Benjamin GASTINEAU, *Histoire des chemins de fer,* Paris, Tous les libraires, 1863. Cette partie est ensuite insérée dans *Les Génies de la Science et de l'Industrie, Cit.,* p. 159-180.

1 L'image en mouvement engendre la vision

Les nouvelles technologies dérivant directement de la Révolution Industrielle constituent le pilier fondamental d'un nouveau développement de la société et favorisent donc, selon Gastineau, la condition des hommes en marche sur le chemin de la liberté et du bonheur. Dans ce contexte le voyage en train occupe une place fondamentale. Ceux qui voyagent ont souvent affaire à des visions tout à fait involontaires, à des états d'âmes troublants qui exaltent leur curiosité. L'intérêt majeur de Gastineau dans *La Vie en chemin de fer* est orienté vers l'analyse des perceptions visuelles et de l'imagination des passagers tout le long du voyage.

L'auteur lorgne à chaque instant tous les mouvements, tous les clins d'œil de son voyageur auquel il s'adresse directement en lui disant « tu » : il s'agit presque d'un dédoublement de l'écrivain lui-même. Celui-ci voyage en même temps que son « tu ». Nous sommes alors face à un triple plan de l'action car l'auteur regarde son voyageur et celui-ci, de l'intérieur de son compartiment, regarde le cadre naturel dont il serait l'acteur. Le véritable théâtre de l'action est la nature. Elle assure, par sa force et par son pouvoir de séduction, un impact sur le passager, qui regarde hors de la fenêtre, qui sert d'intermédiaire entre le paysage et l'auteur. La nature a également un retentissement sur l'auteur lui-même qui a été séduit par ses charmes.

Il se crée alors une relation d'interdépendance entre ces trois entités dont l'importance est capitale pour la mise en œuvre d'un rapport, entre l'auteur et le spectateur, à la fois de réciprocité et d'indépendance dans la perception. Cela présuppose également la conviction, si bien exprimée à une époque plus récente par Rudolf Arnheim[85], que la perception des images est inévitablement liée au processus de connaissance du monde. Le monde en mouvement est alors découvert par un voyageur qui ne joue que le rôle de miroir des sensations suggérées par l'auteur.

Tout cela nous est présenté par Gastineau à travers des images plaisantes ayant parfois une apparence ludique :

> Semblable à une capricieuse femme jonglant avec le cœur de son amant, le wagon joue avec le ciel, le fleuve, le nuage, les sites riants et sombres, tantôt vous montrant la vie en noir, tantôt en rose, tantôt vous plongeant dans un abîme. Nuages qui courez sur les bleus archipels, où allez-vous ? Ne seriez-vous pas des Atalante fuyant l'amour, ou des chasseresses escortant Diane ? Sombres nuées, ne figurez-vous pas les grandes luttes des maudits contre les saintes milices ?[86].

Il s'agit comme d'une danse rituelle à laquelle participent des éléments de la nature et de l'existence humaine qui apparaissent comme opposés.

[85] Rudolf ARNHEIM, *Arte e percezione visiva,* Milano, Feltrinelli, 1977.
[86] Benjamin GASTINEAU, *La Vie en chemin de fer,* Paris, Dentu, 1861, p. 50 - 51.

Tableau XX : Eléments du paysage défilant par couples ou en trios

Le Ciel – le Fleuve – le Nuage les sites riants /sombres la vie en noir /la vie en rose le Ciel /l'Abîme

Chaque élément se situe dans le signe de la dualité ou du trio. Il semble que les jeux de la « capricieuse femme » aillent dans le sens non simplement d'une vision ludique, mais également de la recherche d'un double, projeté à travers les images entrevues par la fenêtre du rail.

Enfin la dernière opposition met en contraste les forces du bien et celles du mal les « maudits contre les saintes milices ». Cela implique un jugement moral qui est anticipé par l'opposition entre le ciel et l'abîme. Les bons sont alors opposés aux méchants, chez les hommes tout comme au sein de la nature. Toute perception d'un paysage en mouvement aurait donc un fondement moral[87]et serait l'objet d'un apprentissage important pour un passager en voyage.

Gastineau affirme que « le spectacle qui a Dieu pour auteur, la nature pour théâtre et tous les êtres pour comédiens est ouvert[88] ». La fenêtre du compartiment établit une frontière entre le monde du voyageur et le monde extérieur qui passe à toute allure sous ses yeux. Le théâtre de ce spectacle qui a Dieu pour auteur est la nature. Mais la nature toute seule ne peut rien faire. Elle doit être animée. En effet, Gastineau nous avoue que :

> Avant la création du chemin de fer, la nature ne palpitait plus ; c'était une Belle-au-bois-dormant, une froide statue, un végétal, un polype ; les cieux mêmes paraissaient immuables. […] Le ciel est devenu un infini agissant, la nature une beauté en action[89].

Ainsi le rapport de l'homme avec la nature s'inscrit dans une dynamique nouvelle à travers l'introduction du rail. Il est alors comme si, poussé par un nouvel élan, le monde n'avait plus affaire à une analogie entre la nature humaine et la nature divine, mais entre « la vie de l'individu et l'évolution de la nature[90] ». La nature n'est alors plus seulement « un temple où de vivants piliers /laissent parfois sortir de confuses paroles[91] ». Animée, voire perforée par la vitesse du rail, elle devient la source d'un éclatement violent d'images que le voyageur devra recueillir, reconstruire et réinterpréter à sa guise.

> La nature entière devient un théâtre féerique, mouvementé, sur lequel viennent poser et défiler les divinités fabuleuses, les héros, les monstres, les batailles, les famines, les triomphes, les grands spectacles de l'histoire. Beautés et laideurs des civilisations mortes ou en train de mourir, courtisanes

[87] Paul SOURIAU, *L'Esthétique du mouvement,* Paris, Alcan, 1889, p. 211-220.
[88] Benjamin GASTINEAU, *La Vie en chemin de fer,* Paris, Dentu, 1861, p. 17.
[89] *Ibid.*, p. 54.
[90] Albert BEGUIN, *L'Ame romantique et le rêve,* Paris, Corti, 1991, p. 58.
[91] Charles BAUDELAIRE, « Correspondances », *Les Fleurs du Mal*, *Cit.*, 1975, p. 11, v.1-2.

et saintes, héroïsmes et bassesses sortent de leur suaire pour demander une approbation, une larme ou un sourire au voyageur spectateur du wagon[92].

Le paysage court donc ininterrompu et en désordre, « dans le cadre des portières[93] », selon la définition verlainienne, que Gastineau appelle simplement « carreaux ». Wolfgang Schivelbusch parle d' « espace du voyage » qui se transforme en « espace géographique[94] ». C'est dans le cadre de la fenêtre que le voyageur plonge son regard, livre sa pensée au vagabondage[95] et en fait ressortir des images très diverses et changeantes. Ainsi ce qu'Erich Leed appellera au XX^e^ siècle « *no man's land* »[96] devient chez Gastineau un lieu de conquête de la fantaisie du passager : l'homme par le voyage s'approprie d'espaces très vastes qu'il n'avait jamais connus. Par la vitesse du rail, il découvre une dimension autre par rapport au passé, vaste, étalée et ouverte. L'espace géographique du voyage, comprenant des terres immenses, est une nouveauté absolue dans l'histoire des transports et des déplacements.

Au fur et à mesure que le passager regarde par la fenêtre de son compartiment, ses yeux lui révèlent des visions fantastiques. C'est là que l'œil transmet au cerveau, plus vite que celui-ci n'arrive à les percevoir, un ensemble de taches confuses et changeantes qui ne s'arrête qu'à la fin du voyage. Tout se passe alors à l'intérieur du carreau mobile de la fenêtre : le passager du chemin de fer doit essayer d'identifier les images du monde réel transformées par la vitesse. Selon l'accélération du convoi des éléments du paysage y paraissent à la vue comme plus rapprochés que d'autres ; en revanche, le plus souvent, la grande vitesse de la marche empêche le voyageur de saisir

[92] Benjamin GASTINEAU, *La Vie en chemin de fer, Cit.,* p. 56 - 57.

[93] Nous pourrions envisager là une ressemblance de visions entre Benjamin Gastineau et Paul Verlaine:

> Le paysage dans le cadre des portières
> Court furieusement, et des plaines entières
> Avec de l'eau, des blés, des arbres et du ciel
> Vont s'engouffrant parmi le tourbillon cruel
> Où tombent les poteaux minces du télégraphe
> Dont les fils ont l'allure étrange d'un paraphe.
>
> Une odeur de charbon qui brûle et d'eau qui bout,
> […]
> Et tout à coup des cris prolongés de chouette.
> - Que me fait tout cela, puisque j'ai dans les yeux
> La blanche vision qui fait mon cœur joyeux,
> Puisque la douce voix pour moi murmure encore,
> Puisque le Nom si beau, si noble et si sonore
> Se mêle, pur pivot de tout ce tournoiement,
> Au rythme du wagon brutal, suavement

(Paul VERLAINE, « Le Paysage dans le cadre des portières » , *La Bonne chanson*, *Œuvres Poétiques Complètes*, Paris, Gallimard/ Bibliothèque de la Pléiade, 1992, p. 146, v. 1 - 7 ; 10 – 16).

[94] Wolfgang SCHIVELBUSCH, *Geschichte der Eisenbahnreise,* Carl Hanser Verlag, Munich 1977 (trad. franç. par F. Boutout), *Histoire des voyages en train,* Paris, Le Promeneur, 1990, p. 58-59.

[95] Jean ROUSSET, *Forme et signification,* Paris, Corti, 1962, p. 123 et sv.

[96] Cf. Erich LEED Jr., *No Man's Land. Combat & Identity in World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

tout ce qui défile devant ses yeux. C'est là alors que le recours à l'imagination vient en aide à la vue : « Une image se regarde au moyen d'un parcours, d'une série de mouvements rapides et de faible amplitude du globe oculaire […]. L'œil *balaie* donc l'image, mais irrégulièrement, selon un trajet brisé et sans symétries[97] ». L'image est donc balayée au rythme de la vitesse du rail et cernée cependant dans le cadre de la vitre du compartiment. Et cela donne suite à des visions démesurées :

> À travers les carreaux chargés de vapeur du wagon on croit voir passer spectres et fantômes. Les tombes du cimetière surgissent, sépulcres blanchis, au sein de la nuit noire ; une lumière isolée scintille comme l'œil de Satan. Les morts se lèvent de leurs tombes, se livrent à un effroyable steeple-chase avec le chemin de fer […]. Sur son passage les grands bois murmurent des choses sinistres : ils s'entretiennent des crimes des humains ou se moquent de leurs innombrables bévues. Le voyageur que ne rassure certes pas la lampe funéraire de son wagon sent une sueur glaciale coller sa chemise à ses os. Heureusement, bandes de ténèbres, légions de spectres, s'enfuient devant le disque d'or de la lune qui se montre au fond de l'horizon et devant la lumière des étoiles blondes, s'allumant l'une après l'autre au ciel[98].

Des tombes, des cimetières surgissent soudainement. C'est comme si les restes du village surgissaient, grâce au rail, dans l'esprit du passager à travers des images rêvées. Au milieu de tout cela « l'œil de Satan » semble s'insinuer comme un danger toujours présent et contre lequel il faut bien que le voyageur reste toujours aux aguets. Toutes ces visions cependant s'estompent face à la lumière du « disque d'or de la lune » ainsi que des « étoiles blondes » qui s'allument dans la nuit. Et c'est toujours au milieu de la nuit que des images rêvées se manifestent de façon tout à fait incontrôlée dans l'esprit du voyageur :

> La nuit, la course désordonnée du chemin de fer peuple de visions fantastiques les vallons et les champs, donne à tous les objets une attitude, un aspect étrange. Vêtues des rayons de la lune comme d'une blanche armure, les forêts figurent des armées en marche, les montagnes de monstrueux sphinx accroupis; gorges et fondrières des abîmes infernaux ; lacs et rivières de gigantesques miroirs de fées ; les châteaux démantelés, des spectres du moyen âge; les prairies, des salles de bal dans lesquelles s'agitent des ménades amoureuses, tourbillonnent les blanches robes des willis, tournoient les elfes, guettent les kobolds. La lumière rouge des hameaux brille une seconde dans le feuillage et disparait comme l'éclair de l'amour et de la vie[99].

La cosmologie et la succession des images décrites par Gastineau forment un ensemble complexe : les « lacs et rivières », les « gigantesques miroirs de fées », les « châteaux démantelées », les « spectres du moyen âge » qui renvoient à une dimension fantastique font partie d'une unique vision.

D'autres visions fantastiques se joignent parfois à des jeux de lumières ou à l'évocation de fantaisies remontant toujours au Moyen Age et aux mythes de l'Antiquité :

> A travers un carré de pins verts qui marche escorté par deux rangées rousses d'ormes et de frênes, j'aperçois une cabane qui me rappelle le temple de Diane. Ces bergers sont assurément des

[97] Jacques AUMONT, *L'Œil interminable*, Paris, Seguier, 1989, p. 80.
[98] Benjamin GASTINEAU, *La Vie en chemin de fer*, *Cit.* p. 60.
[99] *Ibid.,* p.62- 63.

sacrificateurs, et voici le dieu Pan entouré de ses faunes dans ce groupe de villageois couchés au pied d'un arbre et racontant les prouesses amoureuses du pays.
La Ruth de la Bible est ressuscitée par cette glaneuse à peine vêtue qui, les mains pleines d'épis, se lève au passage du convoi.
Je retrouve les nymphes aux pieds nus dans une troupe de paysannes qui dansent une ronde au milieu des champs, et les amours dans ces marmots qui folâtrent et se roulent sur l'herbe. Cette pauvre fille marchant épuisée avec un enfant sur les bras, n'est-ce pas une Ariane abandonnée ?
Je reconnais la gentille Aude et Yseult la Blonde dans deux aristocrates beautés qui, sur la pelouse de leur domaine, causent avec un nonchaloir mélancolique, de leurs caprices éteints, de leurs chevaliers absents, de leur passion présente ou de celle à venir.
Hercule dompte un taureau rebelle, pendant que Latone traite les vaches de sa délicate main et qu'Apollon joue de la flûte en gardant les moutons. Amphitrite lave ses nippes au ruisseau ; Aréthuse porte la cruche remplie d'eau sur sa tête ; Pomone, en cornette et en jupon court, abat des noix, les trois Grâces jouent à la main chaude sur le revers du fossé ; la fée Morgane tricote une pair de bas pour son homme ; et la belle Hélène, qui causa la ruine de Troie, cueille, gantée, les fruits de son verger[100].

A partir d'une donnée réelle, « une cabane » au milieu de la nature, des images très variées se suivent et courent les unes après les autres. Ainsi l'auteur s'amuse à faire défiler avec un regard ironique et moqueur des héros antiques, des dieux et demi-dieux, des personnages sortis de la Bible ainsi que des personnages sortant du cycle arthurien :

Tableau XXI : Personnages surtout féminins renvoyant à la mythologie, à la Bible et au Moyen Age

HEROS DE L'ANTIQUITE	PERSONNAGES DE LA BIBLE	DIEUX OU DEMI-DIEUX	PERSONNAGES DU CYCLE ARTHURIEN
Hélène	Ruth	Aréthuse Amphitrite Apollon Ariane Diane Hercule Latone les trois Grâces Pan Pomone	Aude Morgane Yseult

Pourquoi tant de personnages féminins au sein d'un paysage naturel traversé à grande vitesse par le rail ? Pourquoi tant de représentations d'images de femmes plongées dans un contexte bucolique faisant songer au rêve ? Probablement parce que tout simplement la Nature a été depuis toujours représentée comme une femme : l'ensemble de ces représentations est caractérisé par l'amour : un amour passionnel, naïf, souvent sensuel, parfois cruel, parfois maternel, mais jamais vulgaire.

[100] *Ibid.,* p. 54-56.

La description ironique se poursuit plus loin :

> Les dieux morts ressuscitent, les grossières Marions s'idéalisent, la pierre fait statue, l'arbre pérore ou pleure, le nuage ivre va du zénith au nadir ; les forêts se prennent aux cheveux, font une mêlée furieuse, le soleil danse le menuet, et la lune s'égare... [101].

On entrevoit un brusque retour à la réalité : « Les grossières Marions » sont des paysannes, bien éloignées des personnages de l'Antiquité. Elles sont tout de même insérées dans le tourbillon irréfrénable du rêve.

Le paysage traversé joue pour Gastineau la fonction d'un miroir intérieur. Et cela annonce des idées nouvelles quant à la perception du paysage. Contrairement aux réflexions qui seront faites plus tard à ce sujet[102], Gastineau continue néanmoins à jouer avec le paysage, avec ses formes, avec ses manifestations multiples et variées : « J'ai voyagé de toutes les façons, commodes et incommodes, mais la locomobile que je préfère c'est le chemin de fer[103] ». C'est par le train que le voyageur peut se transformer alors en maître de la vision. Elle est à lui. C'est lui qui en est le démiurge : « La création est à toi, roi qui oses prendre possession de ton royaume[104].

Ceci fait partie d'un grand mouvement dont l'auteur est le voyageur lui-même.

> Ainsi le chemin de fer, dans sa marche rapide déroule précipitamment du sein de la nature toutes les grandes pages de l'histoire, accouplant le passé au présent, les squelettes, les fantômes aux vivants, ressuscitant et poussant sur le chemin du voyageur les générations mortes, déployant la procession sanglante et lamentable de l'humanité ; les foules esclaves et abruties, dûment catéchisées et conduites en grande pompe au cimetière par leurs croque-morts officiels ; - danse macabre des siècles évoqués au milieu des bois et des champs qui viennent photographier sur la vitre du wagons leurs sottises, leurs lâchetés, leurs crimes, leurs *victis et miseris* […][105]!

La dynamique de la vision est strictement liée à l'idée de panorama et aux transformations qu'elle subit par la vitesse. Dolf Stenberger affirme que :

> Le chemin de fer […] ne reliait pas simplement les uns aux autres des lieux jadis éloignés, mais dans la mesure où il libérait de toute espèce de résistance, de différence et d'aventure un itinéraire désormais maîtrisé, il avait surtout pour effet de tourner vers le dehors les regards des spectateurs, car le voyage lui-même devenait tout à fait confortable et uniforme et il leur proposait une riche pâture d'images changeantes qui constituaient la seule expérience possible durant le trajet[106].

---

[101] *Ibid.*, p. 56.

[102] C'est le cas par exemple dans un célèbre passage de Victor Hugo.

Chose inouïe, c'est au dedans de soi qu'il faut regarder le dehors. Le profond miroir sombre est au fond de l'homme. Là est le clair-obscur terrible. La chose réfléchie par l'âme est plus vertigineuse que vue directement. C'est plus que l'image, c'est le simulacre, et dans le simulacre il y a du spectre. Ce reflet compliqué de l'Ombre, c'est pour le réel une augmentation. En nous penchant sur ce puits, notre esprit, nous y apercevons à une distance d'abîme, dans un cercle étroit, le monde immense.

(Victor HUGO, « Contemplation suprême », *Post-Scriptum de ma vie*, Paris, Calmann Lévy, 1901, p. 236 – 237).

[103] Benjamin GASTINEAU, *La Vie en chemin de fer, Cit.,* p. 26.

[104] *Ibid*., p. 17.

[105] *Ibid.*, p. 35

[106] Dolf STENBERGER, *Panoramas du XIX^e siècle*, Paris, Le Promeneur, 2006, p. 53.

A la fin de cette partie, Gastineau se lance dans la description de visions et de perceptions : il offre à un « tu » et à un « vous » imaginaires la possibilité de voyager par l'esprit, en les exhortant à partager avec lui l'expérience du voyage. Ainsi : « […] Prends ton billet, voyageur, roi de ce monde […] sous tes yeux ravis vont courir, comme des nuages emportés par le vent, les sévères aspects du Nord et les riantes perspectives du Midi […][107] ». A ce moment l'exhortation de l'auteur devient une véritable « invitation au voyage », adressée à un « Je-soi-même », aussi bien qu'à un « je-tu », dont l'état d'esprit se projette dans un espace-autre que celui de la réalité courante. Mais contrairement aux « vaisseaux/ dont l'humeur est vagabonde[108] » qui dorment dans le poème baudelairien, la vision chez Gastineau est une accumulation d'objets et de formes qui dansent sans cesse. Et l'œil du voyageur ne peut pas se reposer un seul instant, car la vitesse de la traversée la surcharge de travail et l'excite sans cesse.

[107] Benjamin GASTINEAU, *La Vie en chemin de fer, Cit.,* p. 17.
[108] Charles BAUDELAIRE, « L'Invitation au voyage », *Œuvres Complètes I, Cit.,* p. 53-54, v.30-31.

2 Les voyageurs

En présentant l' « image dans la ville », Philippe Hamon déclare que « la rue, ses faits divers et ses micro-spectacles permanents appellent de nouveaux types de spectateurs mobiles, flâneurs et badauds. Le badaud, le flâneur, sont appelés par la vitrine, la statue, la cérémonie publique qui promène ses icones et ses imageries, l'enseigne, l'affiche politique ou commerciale, illustrée, placardée sur les murs de la ville[109] ».

Tout cela devient une source inépuisable aux yeux avides et insatiables du voyageur de province. Il « ne voit que l'orgie, la table toujours mise du festin de Balthazar, jamais les luttes herculéennes de la misère ; - le vice, jamais la vertu[110] » ; et encore, « il cherche les glaces les mieux polies, les plus brillantes pour y reproduire avec éclat son image[111] ».

L'enthousiasme du voyageur lui fait chercher sa propre image reflétée dans les glaces de la capitale. Il s'agit comme d'un dédoublement de sa personnalité. Néanmoins, après les premiers moments pleins d'illusions, le voyageur s'aperçoit que ses attentes ne sont que des rêves impossibles à réaliser :

> Ah ! ah ! la misère, l'abandon! le froid, la faim. Hé hé, le paradis que tu cherchais est un enfer. Ces anges sont des courtisanes, […] Ces amis à poignées de mains sont des dupeurs, des pique-assiettes, des convives aimables jusqu'à la fin du repas et qui disparaissent après le dessert. […] Ce monde doré et parfumé, ces brillantes apparitions […] se fondent en boue de macadam aux pieds, se dénouent en cruelles déceptions au cœur, en transports désespérés au cerveau du provincial réveillé en sursaut du songe féerique[112].

C'est alors que Gastineau moraliste intervient en affirmant que si le voyageur provincial avait essayé de comprendre la réalité de Paris et ses habitants, leurs idées et leurs aspirations, il n'aurait pas été en proie à une telle déception. On entrevoit en filigrane l'expérience autobiographique de Gastineau, arrivé seul à Paris, de Montreuil-en-Bellay, au début des années 1840.

Les habitants de la capitale, au contraire, s'étonnent lorsqu'ils voyagent en province. Et ils y voyagent de plus en plus souvent car « Paris, - selon Gastineau – est devenu une seconde ville de Londres, un immense dock, un cirque tumultueux, un pandémonium de tous les types de l'univers. Le vieux Paris s'efface tristement devant les nouvelles constructions, les nouveaux boulevards, les nouveaux venus[113] ». Et Baudelaire ajoute : « la forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le

[109] Philippe HAMON, *Imageries, littérature et image au XIX^e siècle*, Paris, Corti, 2001, p. 149.
[110] Benjamin GASTINEAU, *La Vie en chemin de fer, Cit.,* p. 105.
[111] *Ibid.*
[112] *Ibid.*, p. 95-96.
[113] *Ibid.,* p. 107.

cœur d'un mortel[114] ». Face à ce spectacle, le voyage par le rail semble être pour plusieurs parisiens le moyen le plus efficace de fuir le chaos d'un Paris devenu trop moderne et obsédant.

Le chemin de fer détruira les vieux mondes, toutes les agglomérations factices, toutes les barrières et les séparations ; ce sera la dissolution du vieux monde :

> A la destruction des anciennes formes sociales succédera la libre association des cœurs ayant le même amour, des esprits éclairés des mêmes idées. On ne verra plus vivre ensemble une mosaïque étrange d'êtres qui n'ont rien de commun, ni les pensées, ni les sentiments, ni les passions, ni les aspirations, qui jurent d'être accouplés, et se repoussent mutuellement comme des natures hostiles. […]. [Avec les lignes de fer] […] chaque être se joindra au groupe qui lui sera sympathique et correspondra à sa nature ; ainsi les nouvelles associations d'âmes rayonneront, de même que rayonnent maintenant, dirigés par l'attraction, les millions de mondes qui peuplent l'étendue[115].

La destruction du monde s'insère, selon Gastineau, dans le sillon de la construction d'un nouvel avenir caractérisé par la rencontre d'autres êtres humains et la circulation de la pensée libre et indépendante. C'est là une idée propre au romantisme. Chateaubriand, lui aussi imprégné de l'esprit des Lumières affirme : « Lorsque la vapeur sera perfectionnée, lorsque unie au télégraphe et aux chemins de fer, elle aura fait disparaître les distances, ce ne seront pas les individus, ce ne seront pas seulement les marchandises qui voyageront d'un bout du globe à l'autre avec la rapidité de l'éclair, mais encore les idées[116] ».

Le progrès qui est désormais à la portée de tous servira alors pour changer et transformer radicalement le monde : « La vapeur créera une nouvelle humanité, fera une nouvelle carte du globe, en croisant les races humaines, confondant les intérêts et le sang de tous les peuples [117] ».

Animé par cette perspective, Gastineau incite une fois de plus les hommes de son temps à entreprendre l'expérience du voyage. C'est à l'époque qui lui est contemporaine que le voyageur peut vivre en toute liberté et jouir pleinement de son indépendance et du plaisir de voyager par le rail. Le paysage n'est alors plus en question. L'important est de motiver le passager au voyage, à se déplacer et à conquérir des espaces nouveaux, de nouveaux territoires :

> Voyageur, voyageur ! Mouvement perpétuel que rien ne peut fixer, éternel amoureux des divines beautés qui passent rapides en tournoyant devant tes yeux éblouis sur le chemin poudreux, as-tu le cœur assez large et les palpitations assez fortes pour aimer le monde entier ? Ne vaudrait-il pas mieux caresser du regard un paysage, savourer un rayon de soleil, que d'embrasser des royaumes dans une étreinte impossible ? Mais ton cœur a toujours soif, Tantale ![118]

[114] Charles BAUDELAIRE, « Le Cygne », *Les Fleurs du Mal, Cit.,* p. 85, v. 8.
[115] Benjamin GASTINEAU, *La Vie en chemin de fer, Cit.,*.p. 110-111.
[116] François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe* (1850), Livre XLIII, chapitre XIII, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, p. 2962.
[117] Benjamin GASTINEAU, *La Vie en chemin de fer , Cit*., p. 112.
[118] *Ibid*., p. 72-73.

L'exhortation continue, face à un « voyageur [qui] balance sa vie aux quatre points cardinaux […]. En avant, voyageur ! Le repos à la mort, la vie à l'action ![119] ».

> Le voyageur a débarrassé sa vie des zigzags du bagage d'erreurs et de préjugés qui pèse sur les martyrs de l'immobilité, […] En cherchant à initier les peuples de la terre à une conception plus large de la destinée humaine, le voyageur n'a pas heurté de front leurs symboles. Il s'est assis fraternellement sous la tente de l'Arabe hospitalier ; il a laissé, en signe de respect, ses sandales à la porte des mosquées ; […]. Partout sur sa route le voyageur a semé les richesses de son cœur et de son imagination, donnant à tous la bonne parole, consolant le cœur blessé, encourageant le travailleur, tirant de l'ornière l'ignorant, reconduisant l'âme égarée, essuyant les pleurs de l'orphelin et relevant l'humilié[120].

Tout comme Hugo l'avait déjà fait et comme Zola le fera plus tard, Gastineau se range du côté du progrès. Le voyage est une recherche, c'est une libération : « Coureurs de gloire, trouvères de la pensée, voyageurs ! – La vie est un voyage et tout être qui sort du sein de la femme pour rentrer dans le sein de la terre est un voyageur[121] ». Le voyage est ainsi total. Il concerne « une troupe de gais compagnons[122] » qui chantent en groupe au début, au milieu et à la fin du chemin : « La folle chanson, chantée en chœur au départ par les bruyants compagnons, meurt dans l'isolement et le silence. Voilà le voyage de la vie[123] » ; mais le voyage concerne plus généralement tous les hommes et les femmes : « Humanité, c'est toi qui es l'éternel voyageur […] L'Eden humain est loin encore dans l'avenir. Pourquoi t'attrister ? La vie, la vérité, le bonheur n'est-ce pas l'action ?[124] ».

Grâce à la science et la confiance dans le progrès, l'homme peut, aux yeux de Gastineau, se frayer un chemin sur la route ouverte et majestueuse de l'avenir. C'est la raison pour laquelle, il s'adresse au voyageur de manière péremptoire :

> Rayonne dans ce cercle mystérieux des destinées humaines qui s'élargit sans cesse au souffle du progrès. Ne regarde pas si longtemps à terre, c'est trop triste et trop laid. Lève ton front vers les plages éthérées où l'œil joue avec l'infini. Les grands horizons s'ouvrent devant toi, les génies de la science et de l'art accordent leurs violes pour scander ta marche ascensionnelle ; le bonheur t'attend au dernier degré de cette échelle tissée d'or, d'émeraudes et de topazes qui relie la terre au ciel, le passé à l'avenir[125].

C'est la marche ascensionnelle de l'homme qui s'élève progressivement vers un avenir digne de son nom.

[119] *Ibid*., p. 74-75.
[120] *Ibid*., p. 76-78.
[121] *Ibid*., p. 81.
[122] *Ibid*., p. 82.
[123] *Ibid*., p. 83.
[124] *Ibid.,* p. 84, 87.
[125] *Ibid.,* p. 87-88.

3 Création d'un espace de liberté

Et pourtant tout voyage chez Gastineau commence à partir d'une adhésion au monde réel. Le voyage est en effet un moment important de la vie des hommes : une étape transitoire pour pouvoir explorer le monde :

> Si rapidement que le convoi du chemin de fer traverse villages et villes, le voyageur saisit cependant les scènes des intérieurs ; [...] Il voit derrière les rideaux transparents des croisées éclairées les ombres chinoises des habitants se livrer à tous les ébats du ménage[126].

En faisant appel à un « tu/vous » qui partage sa vision, l'auteur ne renonce jamais à préciser le contenu changeant de ses visions ; voire il ne délègue à aucun autre personnage qu'à lui-même le privilège de la description. L'auteur recouvre alors la fonction d'un « porte-regard » soulignant ainsi la portée de l'effet descriptif.[127]

Philippe Hamon distingue entre :

- Vouloir voir
- Savoir voir
- Pouvoir voir

  Là où le fait de VOIR concerne directement la DESCRIPTION[128].

Dans *La Vie en chemin de fer*, c'est le déplacement qui donne un sens à ce que l'on voit, à ce qui est décrit par l'œil curieux et imaginatif de l'auteur. Gastineau a le pouvoir de créer des images changeantes aperçues et déformées par la vitesse, suggérant des tableaux voués aux impressions du voyage. Il s'agit d'images nourrissant la fantaisie du voyageur : c'est l'espace utopique, l'espace de la liberté en construction permanente qui prend le dessus. C'est dans le cadre de la définition simultanée d'un espace et du concept auquel cet espace appartient que l'individu arrive à établir la configuration d'un nouveau monde. Laissant libre cours à l'imagination Gastineau rejoint par son écriture l'expérience du peintre. Pierre Wat précise que « le passage de l'artiste observateur à l'artiste visionnaire modifie le statut de l'image peinte[129] ». En littérature, un écrivain « se fait » par moments visionnaire et son rapport avec la réalité change. A la manière de ce que Coleridge expérimente dans la poésie anglaise, il donne une image tremblante (et pour cela animée) de la

[126] *Ibid.*, p. 63.
Quant aux « ébats du ménage », là aussi Gastineau privilégie une vision ludique à ce sujet. Nous avons par ailleurs une description de ce même sujet traité dans un style léger et plaisant dans son dernier roman, *Les Secrets du mariage*, publié en 1880.
[127] Philippe HAMON, *Du descriptif,* Paris, Hachette, 1993, p. 172.
[128] *Ibid.*
[129] Pierre WAT, *Naissance de l'Art romantique,* Paris, Flammarion, 1998, p. 66

réalité, en attribuant au voyage un caractère aussi visionnaire que ludique et déconcertant[130]. Cela transforme radicalement la nature et le rôle du spectateur : Jonathan Crary, en parlant de l'image stéréoscopique, affirme que « l'observateur perçoit des éléments isolés comme des surfaces planes et découpées, disposées plus ou moins près de lui[131] ». Cela se rapproche beaucoup des perceptions entrevues par un voyageur de chemin de fer. Paul Virilio parlera plus tard de photogrammes dont l'intensité ou la fluidité dépendent de l'intensité de la lumière et dans le cas du chemin de fer, de l'accord de cette lumière avec le mouvement et la nouvelle automation de la vision engendrée par l'industrialisation, ce qui dans certains cas porte à voir sans vraiment regarder ce qui défile devant soi[132]. Le mouvement du convoi propose en effet aux yeux des images qui ne sont que des « ombres passagères[133] ». Cette citation, tirée de Diderot[134] est évoquée par Watelet, relativement à la fixation de l'image sur le tableau, ce qui fait « de l'image mentale une réalité fugace[135] ». De la même façon, dans l'expérience du voyage en train, l'image défile trop rapidement pour que ses composantes puissent produire un « effet de pesanteur » face au regard du passager du rail. Elle est donc une image aérienne, immatérielle et sa perception visuelle la rapproche du rêve.

Dans la peinture anglaise, Turner envisage la fonction de l'artiste comme celle d'un pédagogue « voué à la défense et à l'illustration de la peinture et, de façon plus particulière de la peinture de paysage[136] ». Gastineau transforme cette perspective : le paysage se dynamise et s'émancipe comme l'esprit du voyageur. Cela veut dire que même le cadre où se déroule l'action est complètement transformé. La scène n'est alors plus le cadre théâtral immobile et imposant dans sa fixité. C'est dans le glissement des images que le regard du voyageur perçoit une succession multiforme en voie de transformation. Comme s'il s'agissait d'une série de photogrammes animés par la vitesse de la marche, ce que l'on voit apparaître est une expérience merveilleuse qui pousse à l'exaltation et au rêve. L'instant de la perception est unique dans son genre : il n'y a pas d'avant ni d'après ; c'est au moment même où l'œil perçoit le mouvement d'un paysage fugitif, dynamisé par le mouvement, qu'il se vivifie. Seul un regard actif, interprétatif peut nous donner à voir ce qu'il a vu. La vision passe donc par une médiation, par ce qu'Etienne Jollet appelle « l'attitude mentale du spectateur[137] » dans la scène vaste qui n'est certainement pas celle d'un théâtre du XVIII^{e} ou du

[130] Cf. Denise DEGROIS, « Coleridge du voyage imaginaire au voyage réel », Christian LA CASSAGNERE éd, *Le voyage romantique et ses réécritures, Centre du Romantisme anglais*, Clermont-Ferrand, 1987, *Cit,* p. 49
[131] Jonathan CRARY, *L'Art de l'observateur*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1994., p. 176.
[132] Cf. Paul VIRILIO, *La machine de vision,* Paris, Galilée, 1988, p. 125-159.
[133] WATELET- LEVEQUE, *Paris, 1788-1792,* art. « Mouvement ». Cf. CAYLUS : « Notre imagination est une toile dans laquelle nous devons chaque jour imprimer quelque étude ou réflexion » *Vie d'artistes du XVIII^{e} siècle* etc.. Paris, 1910, p. 141).Texte cité par Etienne JOLLET, *Les Figures de la pesanteur,* Nîmes, Jacqueline Chambon, 1998, p. 136).
[134] Denis DIDEROT, « Pensées détachées sur la peinture », *Œuvres esthétiques*, Paris, Garnier, 1968, p. 762.
[135] Etienne JOLLET, *Cit.,* p. 136.
[136]Pierre WAT, *Cit.,* p. 77,
[137] JOLLET, *Cit.,* p. 136.

XIX^{e} siècle, ni celle du simple cadre d'une fenêtre de chemin de fer. Il s'agit d'un espace beaucoup plus vaste qui est situé dans l'esprit du voyageur. C'est alors avec le plaisir de s'enivrer de l'expérience du voyage, de jouer avec les images et de pouvoir les soustraire à leur contexte réel que Gastineau imagine un voyageur démiurge, capable d'interpréter, de contempler le monde et de le ressusciter en lui imprimant sa propre vision, son interprétation, son génie. C'est dans le voyage et par le voyage que l'homme réussit pleinement à atteindre sa liberté. C'est là le but ultime de *La Vie en chemin de fer.* Mais si cette liberté est une acquisition individuelle elle pourrait également se transformer en une conquête collective : à partir de là, les multiples invocations répétées concernant un « tu » ou un « vous » qui puissent partager, avec le « je » sujet, l'expérience du voyage. Et alors ? A quoi nous amène-t-il, enfin, tout ce discours ? Il nous mène, après l'expérience du voyage, à un retour obligé à la réalité des hommes. Car c'est en fonction de l'acquisition de sa liberté, que l'homme peut s'affranchir de sa condition et réaliser un monde où le bonheur, la justice et la solidarité soient garantis pour tous, sans distinctions.

La diffusion de l'œuvre de Gastineau à son époque

Pour avoir enfin une perception du retentissement de l'œuvre de Gastineau, de son appréciation et de sa diffusion sur le territoire français, il faut jeter un coup d'œil du côté des comptes rendus de ses œuvres dans la presse de l'époque.

Parfois il s'agit uniquement de la référence à l'une de ses œuvres qui vient d'être publiée ; parfois on trouve de brefs jugements sur son écriture ou sur sa fonction sociale. *La Biographie catholique*, par exemple, en 1845, signale la publication du *Bonheur sur terre*. La publication de *L'Orpheline de Waterloo* est mentionnée à la fin de l'essai, par François Barillot, *Lamartine devant le tribunal du peuple par un républicain de la veille*[1]

Une note au sujet de *La Vie en chemin de fer* est publiée en 1864 dans *Lucrèce de ce temps*[2]. Ces années sont également marquées par une grande quantité de comptes rendus des œuvres de Gastineau qui paraissent dans différents quotidiens. La *Revue de Paris* publie des contes rendus sur *Monsieur et Madame Satan*[3]. *Le Monde illustré* présente les publications des *Drames du mariage*[4], des *Amours de Mirabeau*[5] et du texte *De Paris en Afrique*[6]. Ce sont des textes intéressants et appréciés par le public alternant entre la révolte du diable**,** celle des révolutionnaires (Mirabeau) et le goût pour l'insolite (l'Orient avec toutes ses nuances et toutes ses caractéristiques).

Parmi ces comptes rendus nous trouvons un vif intérêt pour celui qui a été écrit dans *La Revue Française* par Alexandre Piedagnel :

> L'auteur de cette étude intéressante a voulu nous faire toucher les plaies sociales de l'époque. Son style incisif et brillant convient à merveille au sujet qu'il a traité avec talent**.** Le livre n'a que cent pages, mais il dit beaucoup en peu de mots. Les titres des chapitres indiquent suffisamment ce que M. Gastineau a voulu démontrer. Les voici : *La vie en rose et en noir, Les faiseurs, Les enterreurs, La tribu des désespérés, La loterie sociale, Le siècle du suicide.*
> Quelques lignes prises au hasard permettent d'apprécier le reste du volume :
> La vie est un mensonge qui ne peut pas remplir une grande âme le laps d'une journée. On avait rêvé le beau on s'est heurté au laid ; on entrevoit les horizons infinis et l'impitoyable destiné vous a enfermé dans une prison ou dans une caverne ; on avait désiré l'homme grand, la femme vraie : et l'on a trouvé l'histrion soumis aux petites passions, la comédienne jouant avec l'amour ; on avait cru à l'amitié qui vous a renié au premier chant du coq ; on avait espéré vivre avec la grandeur, l'amour, la vérité ; et l'on a dû subir la trilogie de la perfidie, de la lâcheté, de la faiblesse ; on s'était taillé un rôle sérieux dans le monde ; on s'était dévoué corps et âme à une cause sainte, et l'on a vu une foule vous tourner le dos pour suivre les escamoteurs de la gloire et les maquignons du succès, les pierrots funambulesques de la société le poème du bien, le mal règne sur la terre[7].

Dans un passage de la *Petite Revue*, on affirme :

---

[1] Paris, Bry ainé, 1848.
[2] Valéry-Lucien-François VENIER, *Lucrèce de ce temps,* Paris, Dentu, 1864, p. 61.
[3] *La Revue de Paris,* T. VI, 1/X/1864-1/XI/1864.
[4] *Le Monde illustré* , 1/IV/1865; 29/IV/1865.
[5] *Le Monde illustré* , 19/XI/1864.
[6] *Le Monde illustré* , 16/VI/1865.
[7] Alexandre PIEDAGNEL, « La Comédie sociale », *Revue Française,* n° VI-IX 1862, Paris, Ed. de la Revue Française, p. 185.

> On trouve dans l'opuscule de M. Gastineau des détails très intéressants sur la vie privée et les mœurs du conquérant des Gaules.
> L'auteur vient en outre de publier les Génies de la liberté avec des lettres de George Sand, Victor Hugo et Louis Blanc, et un voyage dans trois provinces d'Algérie, illustré par neuf dessins de Gustave Doré, sous ce titre : *De Paris en Afrique*[8].

Les œuvres de Gastineau, les plus diffusées de son temps, ont été souvent à la base de discussions, surtout au sein de la culture populaire. Le roman *Le Règne de Satan* et les deux essais au sujet du Carnaval et de Monsieur et Madame Satan rentrent dans cette perspective. Par contre nous n'avons trouvé aucune nouvelle au sujet de la réception ni de ses œuvres historiques, ni de ses monographies ayant pour objet Taine et Victorien Sardou. Quelques rares comptes rendus concernent par contre l'œuvre sur Mirabeau et ses amours avec Sophie Monnier. Enfin ni la presse, ni la critique ne se prononcent non plus au sujet de ses œuvres à caractère politique : *Victimes d'Isabelle II la catholique ex-reine d'Espagne* (1867) *Vie politique et journalisme en province* et *Les Suites du coup d'état* (1869). En revanche, une source de discussions intellectuelles concerne l'essai *Les Femmes et les prêtres* qui suscite des réactions contre l'image de la femme présentée par Benjamin Gastineau.

En 1876, à l'intérieur d'un volume par Alfred Bruyas, nous trouvons cette notation intéressante : « Enfin, tous les brimbons de toilette des Africains [ont été] un jour décrits par Benjamin Gastineau dans un feuilleton de la presse qu'Eugène Delacroix conservait [9]». Nous ignorons s'il y eût jamais de contacts directs entre Delacroix et Gastineau au sujet de l'Orient. Nous savons que leurs idées en matière de justice sociale étaient assez proches.

Un article du journal bruxellois *Le Rappel,* daté du 14 juin 1878, montre un avis très positif au sujet de l'essai *Voltaire en exil* que Benjamin Gastineau vient de publier à Bruxelles chez l'éditeur Baillère:

> L'auteur a raison, son livre fera aimer Voltaire de ceux qui ne le connaissent pas ou qui on pu le méconnaître. Et c'est le premier éloge que nous voulons faire de son livre ; car en faisant aimer Voltaire, il fait aimer ce que Voltaire aimait, la tolérance, l'adoucissement des peines et des mœurs, le vrai, le bon, le juste. [10]

Autour des années 1880, nous trouvons d'autres comptes rendus des œuvres de Gastineau. Dans *Gil Blas* du 19 août 1880 nous trouvons mentionné *Secrets du mariage*, le dernier roman de notre

[8] Dans la *Petite Revue,* Paris, 13/V – 12/VIII 1865, p. 131.
[9] Alfred BRUYAS, *Musée de Montpellier, Galerie Bruyas par Alfred Bruyas*, Paris, Imprimerie La Claye, 1876, p. 278-279.
[10] *Le Rappel*, du 14 juin 1878 [Cf. Annexes 2, p. 348 (Ce document est présent dans la section électronique des Périodiques de la Bibliothèque Royale de Bruxelles].

écrivain qui venait juste de sortir. Plus intéressant est cependant le message contenu dans le compte rendu publié par le *Petit Parisien* le 29 juin de cette même année :

> *LES FEMMES ET LES PRETRES* par Benjamin Gastineau
> La librairie du Petit Parisien vient de mettre en vente l'ouvrage de M. Benjamin Gastineau *Les femmes et les prêtres*. Nous n'avons pas ici à faire l'éloge de M. Gastineau qui occupe depuis longtemps une bonne et une juste place dans notre histoire littéraire ; nous nous contenterons de dire que sa dernière œuvre sera, dans le circonstances actuelles, par sa forme, son intérêt, sa puissance même, appréciée de tous.
> Nous ne saurons trop recommander ce livre à nos lecteurs, au moment où le clergé, combattu par la société civile et se sentant vaincu, compte encore sur les femmes qu'il a jusque là considérées jusque là – et avec raison, malheureusement – comme ses plus puissantes auxiliaires[11].

Ce compte rendu montre un double intérêt : d'une part il témoigne de l'appréciation des qualités littéraires de Gastineau qui sont reconnues par la société. D'autre part il souligne que son œuvre *Les Femmes et les prêtres* constitue une critique violente contre l'Église.

Le nom de Gastineau est également cité au milieu d'une liste de communards dans *La Commune, journal d'un vaincu* par Pierre de Lano, [12] et dans l'Histoire de la Bibliothèque Mazarine par Alfred Franklin[13].

L'ensemble des allusions à Gastineau, dans la presse nous paraît concerner son engagement à travers une écriture militante impliquée dans la dénonciation des injustices et de la corruption.

Enfin, nous ne sommes pas loin d'affirmer que notre écrivain a joui pendant environ un demi siècle (entre 1855 et les années juste après da mort) d'une remarquable popularité à travers la publication de passages tirés de ses œuvres et de jugements sur lui dans la presse et dans quelques essais. Depuis, malgré le souvenir historique de Sénécal, que nous venons d'évoquer, nous avons constaté que ses œuvres et sa personne sont tombés dans un oubli total qui continue de nos jours. Notre intention a été, par cette étude, d'ouvrir un soupirail au sujet de l'œuvre et de la personne de Benjamin Gastineau : sa présence au sein du XIX^{e} siècle a été significative et intéressante pour comprendre le développement de la société de son temps.

[11] *Le Petit Parisien,* du 29/VI/1880, p. 4.
[12] Paris, Havard, 1892.
[13] Paris Welter, 1901.

Conclusion

Après avoir exploré dans les détails les caractéristiques saillantes de l'œuvre de Benjamin Gastineau, il est temps de rassembler les résultats de notre enquête. Il nous faudra présenter de manière synthétique, le parcours que nous avons suivi afin d'explorer la production et les idées de cet écrivain et de déterminer les raisons pour lesquelles il nous paraît digne d'occuper une place au sein du panorama culturel du XIX^{e} siècle.

Tout d'abord Benjamin Gastineau commence sa carrière comme metteur en pages. Il est originaire de la province et cela ne lui est pas favorable. Il arrive à Paris et doit se forger tout seul son rôle au sein de la métropole. De même qu'Edouard dans *Le Bonheur sur terre*, le jeune Gastineau essaie de jouir de l'opportunité de vivre dans la capitale ; de même qu'Albert, protagoniste de *La Dévote*, il doit convaincre ses interlocuteurs (son public et non pas les parents de la jeune Félicie) que son choix est le meilleur qui puisse être fait pour soi-même et pour qui voudra marcher avec lui dans le futur. Il est sans aucun doute difficile de se frayer un chemin à une époque où plusieurs intellectuels (Hugo, Lamartine, George Sand, Sue, Gautier et tant d'autres) avaient déjà acquis un rôle en fonction de leurs œuvres. Gastineau ne veut rentrer en compétition avec aucun d'entre eux. Il sait qu'il perdrait ses chances et qu'il succomberait. Le poids des hommes de lettres affirmés dans le panorama culturel de l'époque est si important qu'il décide de se consacrer à la divulgation des idées de justice et de liberté aux gens du peuple. Cela suscite automatiquement la question si Gastineau serait à considérer comme un auteur populaire. La littérature populaire a le plus souvent le peuple pour protagoniste aussi bien que pour destinataire. Nous avons vu, en revanche, que la plupart du temps Gastineau tire ses personnages de la petite, moyenne ou grande bourgeoisie et assez rarement du milieu populaire. Le peuple cependant est et reste toujours le destinataire de ses œuvres, qu'il s'agisse de romans, de pièces théâtrales ou d'essais historiques et philosophiques. Cette caractéristique pose Gastineau à établir un lien direct avec son public. Si son but – nous l'avons vu – est de l'éduquer en le sensibilisant aux valeurs et aux mœurs de la bourgeoisie, le langage simple utilisé par Gastineau se met la plupart du temps au service des goûts et des attentes du peuple. Cela expliquerait peut-être également le choix fait par l'auteur d'une réitération des mêmes épisodes et des mêmes personnages à proposer à son public au cours d'une suite de variations tirées de la même source. Daniel Compère parle à ce propos de la constitution d'une série d'ouvrages caractérisés par la récurrence du même héros ; cependant ce qui détermine la popularité des œuvres de Gastineau réside non pas tellement dans les personnages qu'il présente, mais plutôt dans les thèmes traités. A travers ses enquêtes sur les mœurs et la mentalité de ses contemporains, Gastineau affronte des thèmes auxquels les gens du peuple sont particulièrement sensibles : c'est le cas de la tentation du diable et du luxe ou la situation de misère économique et morale dues à l'absence de perspectives économiques et sociales pour les pauvres gens, ainsi que de la condition de la femme, faible, et donc vulnérable face aux abus et aux hypocrisies de l'Eglise.

Et pourtant, Gastineau n'ést pas à proprement parler un auteur commercial, disposé à vendre sa plume au meilleur prix. Au contraire, tout en montrant ouvertement ses idées, l'écrivain acquiert donc une fonction sociale. Il établit des relations avec une classe émergente qui de là à une vingtaine d'années fera l'objet d'un intérêt de la part d'écrivains et de peintres en France et en Italie. Sa participation à la Révolution de 1848 le pousse à penser que les valeurs de liberté et de justice qui avaient été le fondement de la philosophie des Lumières peuvent servir comme une arme invincible pour l'affranchissement du prolétariat urbain. Et même lorsque la plupart des écrivains qui avaient adhéré au cours de cette période à l'idéologie démocratique cessent de manifester ouvertement leur idéaux pour se renfermer dans un scepticisme dédaignant tout engagement politique, Gastineau continue à montrer ouvertement ses positions qui sont proches tantôt des socialistes, tantôt des anarchistes, tout en restant indépendantes.

Ce sont les deux composantes littéraire (et journalistique) d'une part et politique d'autre part à déterminer le grand intérêt qui nous a poussés à l'étude de cet auteur. Benjamin Gastineau participe pleinement à la vie sociale et politique de son époque. Il lui faut quelque temps pour se faire connaître, pour se faire découvrir et apprécier par de nombreux représentants de la culture. Victor Hugo, George Sand et Paul Verlaine lui réservent un accueil chaleureux. Parmi les philosophes – nous en avons parlé – il se lie d'une amitié très solide avec Proudhon, connaît Louis Blanc et le milieu des intellectuels « de gauche » qui se battaient en faveur de la cause républicaine. Malheureusement, à cause de la destruction des archives de Police par la Commune, nous n'avons aucune source certaine à son sujet avant 1871. Et néanmoins nous savons qu'en cette année, lors de l'insurrection, son prestige culturel fut reconnu car Vaillant décida d'en faire l'auxiliaire d'Elysée Reclus dans l'inspection des bibliothèques parisiennes et successivement de le nommer directeur de la Bibliothèque Mazarine. Il nous semble plausible, par ailleurs, que Benjamin Gastineau ait eu des contacts avec Jules Vallès et Courbet, les intellectuels les plus impliqués dans la cause de la Commune, tout comme avec Louise Michel, mais nous n'avons trouvé aucune source certaine à ce sujet. Son rôle politique le met au centre des persécutions dont il est victime de la part de forces de l'ordre en France comme en Belgique. Benjamin Gastineau a été persécuté à cause de ses idées, mais non pas pour des actes violents qu'il n' jamais accomplis. Il a joué plutôt le rôle de bouc émissaire et a été même accusé d'avoir participé à l'attentat d'Orsini, auquel probablement il n'a jamais pris part.

Benjamin Gastineau, donc, au delà de ses idées, en tant que personnage devient un exemple emblématique d'une tendance répressive des forces de l'ordre et de l'Etat Français à partir des années 1850 et jusqu'à la fin de la répression de la Commune

Et pourtant ses idées étaient surtout humanitaires. Il était un personnage sanguin et sincère dans ses propos mais n'aurait jamais employé la violence sinon par ses mots pour défendre sa cause et ses principes. Des principes qui mènent à l'atteinte du bonheur, non simplement par le biais d'une égalité

des relations entre homme et femme, mais même grâce à une amélioration des conditions de la société due en partie à l'apport des esprits éclairés selon l'héritage du XVIII^{e} siècle..

Il est difficile de continuer sur cette même ligne, en théorisant des suppositions cohérentes avec nos idées concernant Gastineau, mais complètement fondées sur de simples suppositions. Le risque serait de se perdre dans des discours privés de fondement scientifiques et essayant de faire rejaillir à la surface de l'histoire, la mémoire d'un écrivain que le temps, juge impassible des actes de nous tous, a complètement effacé de la mémoire de nos contemporains. Probablement, au fil du temps, l'émancipation des classes populaires et même des femmes entre la fin du XIX^{e} et le début du XX^{e} siècle a fait de façon à ce que les œuvres de Gastineau soient destinées à l'oubli et que la mémoire de leur auteur ait complètement disparu.

Et cependant nous pouvons dire que ce personnage, complètement méconnu de nos jours, issu de la province et débarqué à Paris dans sa jeunesse comme un illustre inconnu a su intéresser et susciter un certain succès parmi ses contemporains. Par une adhésion ferme et constante à la réalité de son temps, par un intérêt vif et pressant qu'il a toujours montré envers les gens les plus faibles et les plus vulnérables de la société, Gastineau, quoiqu'en se servant en grande partie de la transmission d'un message moral, a su intéresser et même séduire son public. Il a su l'inciter et l'encourager à sortir de sa condition subalterne et à prendre dans ses mains sa destinée afin de s'affranchir et de retrouver sa liberté. Gastineau a donné un exemple de cet affranchissement en luttant toujours par un engagement militant contre les pouvoirs injustes et pour des causes audacieuses. Il montre à ses lecteurs non pas des héros engagés pour des raisons politiques, mais plutôt pour des raisons sociales et humanitaires. Dans la plupart de ses œuvres (romans, pièces de théâtre ou essais) les mauvais exemples de comportement sont condamnés alors que les rares personnages qui se comportent de manière digne et honorable sont à apprécier. Gastineau soulève également le problème de la condition féminine soumise aux contraintes de la société, qu'il met en lien avec le thème de la religion et des préjugés culturels dont il est en partie lui-même une victime. Cependant là où il arrive à lancer un message véritablement novateur dans la perspective d'une indépendance et d'une libération de l'individu face aux contraintes et aux inhibitions que la société n'arrête pas de lui imposer, c'est à travers l'expérience du voyage en train grâce au développement de la technologie qui favorise l'amélioration des conditions de vie de toute l'humanité. A travers *La vie en chemin de fer*, Gastineau nous indique le chemin pour que l'homme, interprète et protagoniste d'une réalité visuelle tout à fait incroyable et pour cela extraordinaire, arrive par l'acte même du voyage et par l'expérience accumulée en voyageant, à se libérer et à savourer en plénitude par moment la découverte et l'acquisition de la liberté, en marche sur le chemin qui mène au bonheur. Les images aperçues par la fenêtre d'un train en mouvement contribuent à donner des suggestions multiples concernant surtout les effets du paysage sur l'intériorité. Il serait encore prématuré d'esquisser chez Gastineau un discours véritable à ce sujet. L'intériorité chez Gastineau est constituée par les reflets

d'une activité ludique que le sujet met en œuvre avec le paysage traversé. Celui-ci est violé par le mouvement et, en raison de sa violation, il ressuscite sous sa nouvelle dimension de paysage dynamique. C'est en raison de la violation, par le déchirement du voile de la nature et par sa reconstruction dans le cadre d'une mobilité permanente, que le voyageur atteint sa liberté ; et c'est en vertu de cette liberté qu'il acquière les facultés indispensables pour agir dans le monde.

Voilà le message ultime de Benjamin Gastineau : l'atteinte d'une liberté par l'expérience du voyage qui puisse servir au monde et à l'avenir des hommes : une liberté individuelle qui se transforme par le voyage en liberté collective et favorise, grâce au progrès, la rencontre et la solidarité des hommes et des civilisations pour qu'enfin s'accomplisse « le bonheur sur terre » !

Bien certainement, plusieurs recherches au sujet de Benjamin Gastineau doivent encore être menées et de manière plus détaillée que cette étude ne l'ait été. Il faudrait en effet faire le point sur l'ensemble de ses articles, outre que de ses œuvres littéraires et établir de manière plus systématique les étapes de son activité journalistique. Il faudrait, de plus, rechercher s'il existe des lettres qui lui ont été attribuées et, à ce sujet, mener une enquête qui pourrait durer des années auprès des bouquinistes et des collectionneurs de livres et de documents anciens, afin d'établir les divers moments d'un épistolaire de notre auteur : qui ont été ses destinataires privilégiés et les gens occasionnels avec qui il a eu une correspondance. Il faudrait enfin explorer de manière plus exhaustive le monde de ses relations littéraires et politiques : voir par exemple quelles étaient ses amitiés au sein du mouvement insurrectionnel de la Commune : s'il était en contact avec Courbet, avec Vallès etc… outre qu'avec Vaillant et Reclus.

L'image que notre travail fait ressortir de Gastineau est donc très partielle et ne constitue qu'une première pièce d'une mosaïque très grande et très articulée à son sujet.

Annexes

Avant-propos

Il existe cinq dossiers au sujet de Benjamin Gastineau. Le premier est conservé aux Archives de la Police de Paris. Le deuxième qui comprend dix-sept pages est conservé dans les Archives Nationales BB 24/864, n° 6.704.

Les documents des Archives de la Police sont plutôt centrés sur la vie publique de Gastineau et sur ses relations avec les forces de l'ordre ; ceux des Archives Nationales se concentrent, par contre, sur la question de la grâce qu'il obtint, en Belgique, en 1879. L'abondance de documents contenus dans le premier et l'exiguïté du second nous ont poussés à analyser ces deux sources ensemble en les divisant en deux groupes par ordre chronologique : le premier groupe concerne des documents datés entre 1868 et 1872, année de la fuite en Belgique ; le deuxième entre 1873 et 1883.

Un troisième groupe de documents au sujet de Benjamin Gastineau se trouve dans le dossier de la Société des Gens de Lettres qui porte le nom de Benjamin Gastineau et qui se trouve au sein des Archives Nationales. Il s'agit d'un ensemble de vingt-et-un documents concernant non simplement des lettres écrites par Gastineau, mais également de la part de ses enfants, ainsi qu'une lettre anonyme au sujet de l'œuvre de notre écrivain. Le problème avec cette troisième source a été l'interdiction de photocopier et même de photographier les documents. Nous les avons donc considérés à part en copiant quelques passages qui nous paraissaient les plus éloquents.

Une quatrième source concerne les rares lettres dont se compose la très pauvre correspondance de Benjamin Gastineau dont nous avons trouvé trace.

Une cinquième concerne les manuels biographiques (ou dictionnaire encyclopédiques) composés au XIX^{e} siècle qui consacrent un paragraphe plus ou moins long et détaillé à notre auteur. A cela s'ajoute le plus récent *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international*, dirigé par Jean Maitron et publié à partir de 1971.

Nous avons décidé de procéder à une analyse de ces documents selon une perspective diachronique : que ce soient des articles de la presse, des rapports du préfet de la police de Paris ou bien du Tribunal, peu importe. Ce qui nous intéresse davantage consiste dans leur valeur historique et dans les liens qu'ils entretiennent avec l'existence de Benjamin Gastineau.

Annexes 1

Analyse des dossiers des Archives de la Police de Paris et des Archives Nationales : première partie (1868-1872)

Les documents au sujet de Benjamin Gastineau contenus au sein des Archives de la Police de Paris (correspondant à trois codes différents entre eux : 64927, 412 et 2001-a-1292) et ceux des Archives Nationales seront analysés parallèlement selon un ordre chronologique.

Il n'y a qu'une moindre partie des documents de la police parisienne mentionnant le titre « Rapport ». Pour un personnage comme Gastineau qui a eu des ennuis avec la police aussi bien qu'avec la justice française ce n'est pas beaucoup ! De plus, il y a cinq ou six « Bulletins » rappelant ses généralités et quelques notes du cabinet de police judiciaire indiquant les imputations à sa charge. Enfin, il y a une déclaration laissée par le juge d'instruction au tribunal de première instance du département de la Seine demandant qu'on amène devant lui « le nommé Benj Gastineau ». Le restant des document contenu au sein du dossier de la Police de Paris, les articles de presse mis à part, concerne des lettres adressées la plupart du temps au préfet de la police de Paris par tel ou tel autre commissaire de police et relatant ou demandant des renseignements au sujet de M. Benjamin Gastineau, homme de lettres. Nous avons trouvé à la lecture de ces lettres plusieurs informations importantes concernant la vie de notre auteur et, plus particulièrement, la façon dont la diffusion de ses idées a été considérée par la police.

Il y a des articles que Gastineau a écrits et d'autres qui lui ont été consacrés. L'ensemble de ces articles se révèle intéressant quant aux caractéristiques de l'écriture et de la personnalité de notre auteur.

Le premier document conservé dans le dossier date de 1868. A l'époque Gastineau a déjà écrit la plupart de ses ouvrages narratifs. Il avait noué probablement des liens avec la presse satirique de Charles Philipon et avec Gustave Doré qui avait illustré l'édition de *La Chasse au lion et à la panthère* (1863). Et c'est justement Philipon qui lui consacre un numéro de son journal *Le Hanneton*. Malgré la nature satirique de la publication, on raconte dans ce journal les vicissitudes qui ont caractérisé la vie de notre écrivain.

Parmi les premiers documents de cette époque se trouve aussi une lettre écrite par notre auteur au rédacteur du *Réveil* en 1869. Gastineau a l'intention à travers le *Réveil* de mettre au courant l'opinion publique quant à sa situation de journaliste. Son besoin d'écrire et de se rendre actif est inépuisable. Son activité journalistique, à cette époque, s'abreuve encore de l'illusion de pouvoir transformer le monde à travers le recours à la parole aussi bien qu'aux idées. C'est à ce but qu'il collabore avec des journaux satiriques de l'époque. Il a probablement écrit dans le *Trombinoscope,* quoique nous n'ayons pas trouve de traces de cela. En 1870, nous avons la participation de Gastineau au *Combat* dirigé par Felix Pyat.

Dans le même dossier, nous avons deux lettres importantes écrites par Gastineau concernent l'enlèvement de ses affaires à son domicile 86 bis, rue Lepic, un logement situé au pied de la butte de Montmartre. Il existe des mandats de perquisition dans le domicile de M. Gastineau, absent de Paris, parce que réfugié à Bruxelles. Cela est évident d'après trois rapports de la Police de Paris remontant au 8, au 10 et au 21 juin 1871. Le procès verbal du rapport du 21 juin, transmis à Versailles deux jours après, le 23 juin, atteste que la perquisition a été infructueuse, alors que un nouveau rapport du 26 juillet, toujours de 1871 étale une liste minutieuse de tous les objets et de tous les papiers qui ont été réquisitionnés à Benjamin Gastineau, lors de la perquisition dans son appartement. Des trois premiers mandats, dont le message est à peu près identique, le plus lisible nous dit: « Il y aurait peut-être utilité à faire une perquisition au domicile de Benjamin Gastineau, Directeur, sous la Commune de la Bibliothèque nationale, rue Lepic 86. Cet individu est en fuite et son appartement abandonné[1] ».

Toujours en 1871, une déclaration laissée par M. Mathieu Derienne, juge d'instruction au Tribunal de Première Instance du Département de la Seine, demande « à tous huissiers et agents d'amener devant nous en conformant la loi, le nommé Benj Gastineau, ayant pris la qualité de délégué de la Bibliothèque Mazarine pour être entendu sur les inculpations dont il est l'objet[2] ». Cette déclaration continue en affirmant : « Requérons tout dépositoire de la force publique de prêter main-forte s'il en est requis, pour l'exécution du présent mandat[3] ». Or, nous savons que Benjamin Gastineau n'était pas un criminel, et pourtant la police et la justice le considérait comme tel, probablement en raison de son tempérament rebelle.

Benjamin Gastineau est un esprit républicain ; il est libre, indépendant et cela ne plaît certainement pas à la police et encore moins à la justice. Ses idées se rapprochent tantôt des milieux socialistes tantôt de ceux anarchistes et cela suscite autour de lui des réactions de mise en alerte de la part des forces de l'ordre. Malgré cela, le rapport que nous avons cité, considère qu'aucune culpabilité au sujet de Gastineau n'est prouvée quant à la tentative d'incendie de la bibliothèque Mazarine qui aurait eu lieu le 23 mai 1871, date à laquelle Benjamin Gastineau aurait déjà fait disparaître ses traces de la capitale[4].

Une très grande prolifération de documents (surtout des rapports, mais également quelques articles) au sujet de Benjamin Gastineau remonte à la période immédiatement postérieure aux événements de la Commune, et en particulier à 1872. Au cours de cette année Gastineau résidait

[1] Rapport, 9 mai 1871 (Archives de la Police de Paris)
[2] Tribunal de 1ère instance, Déclaration faite au Palais de justice à Paris, le 2 juin 1871.
[3] *Ibid.*
[4] En 1875, un dernier rapport de la Police est signé par M. Brissaud, juge de Paix de la Préfecture de la Police Municipale de Paris. On y affirme que Gastineau est réfugié à Bruxelles et que, depuis l'émanation du rapport du 2 juin 1871, il n'a plus réapparu à son domicile, 86 bis, rue Lepic.
(R*apport de la Préfecture de Paris,* le 23 janvier 1874).

déjà à Bruxelles. Même dans cette ville les renseignements au sujet de notre écrivain se multiplient. D'autres déclarations ou communications adressées généralement au Préfet de Police ou bien venant du Préfet de Police et s'adressant à autrui, se succèdent entre la fin de 1871 et 1872.
Il y a bien d'autres rapports remontant à cette époque : quelques uns d'entre eux sont très répétitifs ; quelques uns de plus sont difficilement lisibles. Leurs datations se situent entre le 17 mars et le 9 juillet 1872.

D'autres documents de cette année constituent un ensemble de notes et de rapports de la Police de Paris ou d'articles très courts parus dans la presse. On lit dans le Figaro du 9 mars : « On vient d'afficher à la mairie du 18e arrondissement un extrait du jugement rendu dernièrement par le 20e conseil de guerre et condamnant, par contumace, à la déportation dans une enceinte fortifiée, le nommé Benjamin Gastineau, homme de lettres, convaincu de participation aux actes de la Commune »[5].

Gastineau devient vite l'objet d'un intérêt croissant, non seulement en France, mais aussi en Belgique. Le 17 mai, le Préfet de Paris répond à une lettre qui lui avait été adressée par le Directeur des prisons de Bruxelles. Le rapport du 9 juillet 1872, publié dans *Le Corsaire* avec le titre « L'Affaire Benjamin Gastineau » et republié presque entièrement dans *L'Indépendance belge* quelques jours après, signale toutes les caractéristiques physiques de Benjamin Gastineau pour que la police arrive à le capturer.
Dans un document de la Police de Paris, rédigé à la main et daté de la fin de 1872, on parle non simplement du *Corsaire*, mais également d'un autre journal, *Le Justicier*. On y affirme que ce journal serait fait « par des gens riches, encore inconnus, mais dont M. Gastineau, le bourgeois communard, est le représentant nuisible[6] ». Cela constitue une accusation importante contre notre écrivain, dont on ne juge pas simplement les idées, mais également, en l'exagérant, les conditions sociales.

[5] Article, dans *Le Figaro,* 9 mars 1872.
[6] Document de la Police de Paris, le 28 décembre 1872.

Le Hanneton, 20 février 1868


LE HANNETON

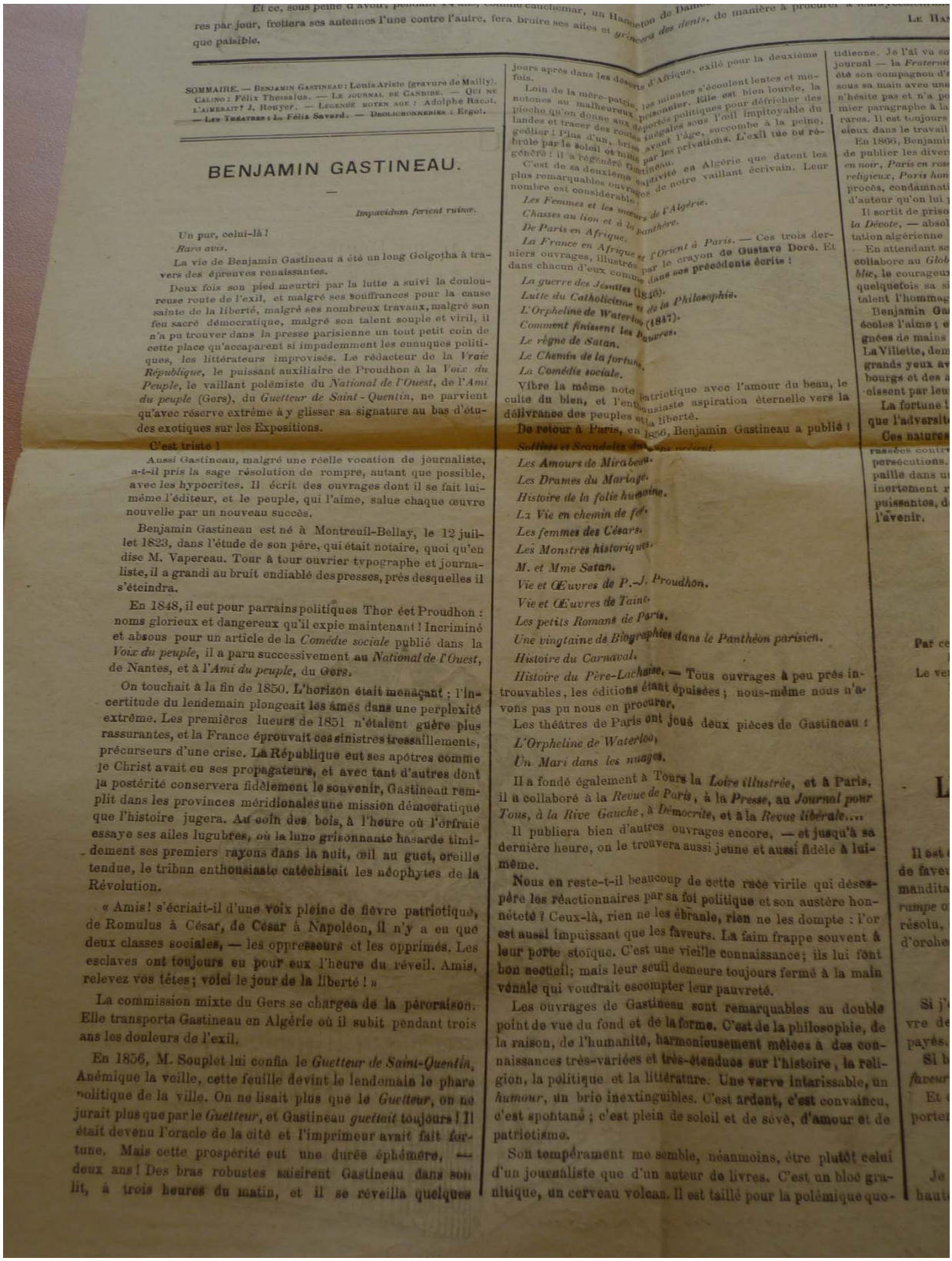
ILLUSTRÉ, SATIRIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE JEUDI

BENJAMIN GASTINEAU

Numéro du *Hanneton* du 20 février 1868, que le rédacteur en chef de ce journal Charles Philipon consacre à Benjamin Gastineau. En bas la dédicace de Gastineau à Louis Ariste, auteur du dossier qui lui est consacré, à l'intérieur de ces pages

Le Hanneton, 20 février 1868



Et ce, sous peine d'avoir, pendant [illegible], comme cauchemar, un Hanneton de Dam[illegible]
res par jour, frottera ses antennes l'une contre l'autre, fera bruire ses ailes et *grincera des dents*, de manière à procurer [illegible]
que paisible.

Le Ha[illegible]

SOMMAIRE. — Benjamin Gastineau : Louis Ariste (gravure de Mailly). — Calino : Félix Thessalus. — Le journal de Candide. — Qui ne l'aimerait ? J. Rouyer. — Légende moyen âge : Adolphe Racot. — Les Théâtres : Félix Savard. — Drolichonneries : Ergol.

BENJAMIN GASTINEAU.

Impavidum ferient ruinæ.

Un pur, celui-là !

Rara avis.

La vie de Benjamin Gastineau a été un long Golgotha à travers des épreuves renaissantes.

Deux fois son pied meurtri par la lutte a suivi la douloureuse route de l'exil, et malgré ses souffrances pour la cause sainte de la liberté, malgré ses nombreux travaux, malgré son feu sacré démocratique, malgré son talent souple et viril, il n'a pu trouver dans la presse parisienne un tout petit coin de cette place qu'accaparent si impudemment les eunuques politiques, les littérateurs improvisés. Le rédacteur de la *Vraie République*, le puissant auxiliaire de Proudhon à la *Voix du Peuple*, le vaillant polémiste du *National de l'Ouest*, de l'*Ami du peuple* (Gers), du *Guetteur de Saint-Quentin*, ne parvient qu'avec réserve extrême à y glisser sa signature au bas d'études exotiques sur les Expositions.

C'est triste !

Aussi Gastineau, malgré une réelle vocation de journaliste, a-t-il pris la sage résolution de rompre, autant que possible, avec les hypocrites. Il écrit des ouvrages dont il se fait lui-même l'éditeur, et le peuple, qui l'aime, salue chaque œuvre nouvelle par un nouveau succès.

Benjamin Gastineau est né à Montreuil-Bellay, le 12 juillet 1823, dans l'étude de son père, qui était notaire, quoi qu'en dise M. Vapereau. Tour à tour ouvrier typographe et journaliste, il a grandi au bruit endiablé des presses, près desquelles il s'éteindra.

En 1848, il eut pour parrains politiques Thor éet Proudhon : noms glorieux et dangereux qu'il expie maintenant ! Incriminé et absous pour un article de la *Comédie sociale* publié dans la *Voix du peuple*, il a paru successivement au *National de l'Ouest*, de Nantes, et à l'*Ami du peuple*, du Gers.

On touchait à la fin de 1850. L'horizon était menaçant ; l'incertitude du lendemain plongeait les âmes dans une perplexité extrême. Les premières lueurs de 1851 n'étaient guère plus rassurantes, et la France éprouvait ces sinistres tressaillements, précurseurs d'une crise. La République eut ses apôtres comme le Christ avait eu ses propagateurs, et avec tant d'autres dont la postérité conservera fidèlement le souvenir, Gastineau remplit dans les provinces méridionales une mission démocratique que l'histoire jugera. Au coin des bois, à l'heure où l'orfraie essaye ses ailes lugubres, où la lune grisonnante hasarde timidement ses premiers rayons dans la nuit, œil au guet, oreille tendue, le tribun enthousiaste catéchisait les néophytes de la Révolution.

« Amis ! s'écriait-il d'une voix pleine de fièvre patriotique, de Romulus à César, de César à Napoléon, il n'y a eu que deux classes sociales, — les oppresseurs et les opprimés. Les esclaves ont toujours eu pour eux l'heure du réveil. Amis, relevez vos têtes ; voici le jour de la liberté ! »

La commission mixte du Gers se chargea de la péroraison. Elle transporta Gastineau en Algérie où il subit pendant trois ans les douleurs de l'exil.

En 1856, M. Souplet lui confia le *Guetteur de Saint-Quentin*, Anémique la veille, cette feuille devint le lendemain le phare politique de la ville. On ne lisait plus que le *Guetteur*, on ne jurait plus que par le *Guetteur*, et Gastineau *guettait* toujours ! Il était devenu l'oracle de la cité et l'imprimeur avait fait fortune. Mais cette prospérité eut une durée éphémère, — deux ans ! Des bras robustes saisirent Gastineau dans son lit, à trois heures du matin, et il se réveilla quelques jours après dans les déserts d'Afrique, exilé pour la deuxième fois.

Loin de la mère-patrie, les minutes s'écoulent lentes et monotones au malheureux prisonnier. Elle est bien lourde, la pioche qu'on donne aux déportés politiques pour défricher des landes et tracer des routes inégales sous l'œil impitoyable du geôlier ! Plus d'un, brisé avant l'âge, succombe à la peine, brûlé par le soleil et miné par les privations. L'exil tue ou régénère : il a régénéré Gastineau.

C'est de sa deuxième captivité en Algérie que datent les plus remarquables ouvrages de notre vaillant écrivain. Leur nombre est considérable :

Les Femmes et les mœurs de l'Algérie.
Chasses au lion et à la panthère.
De Paris en Afrique.
La France en Afrique et l'Orient à Paris. — Ces trois derniers ouvrages, illustrés par le crayon de Gustave Doré. Et dans chacun d'eux comme *dans ses précédents écrits* !
La guerre des Jésuites (1846).
Lutte du Catholicisme et de la Philosophie.
L'Orpheline de Waterloo (1847).
Comment finissent les Pauvres.
Le règne de Satan.
Le Chemin de la fortune.
La Comédie sociale.

Vibre la même note patriotique avec l'amour du beau, le culte du bien, et l'enthousiaste aspiration éternelle vers la délivrance des peuples et la liberté.

De retour à Paris, en 1856, Benjamin Gastineau a publié :

Sottises et Scandales des [illegible] rédent.
Les Amours de Mirabeau.
Les Drames du Mariage.
Histoire de la folie humaine.
La Vie en chemin de fer.
Les femmes des Césars.
Les Monstres historiques.
M. et Mme Satan.
Vie et Œuvres de P.-J. Proudhon.
Vie et Œuvres de Taine.
Les petits Romans de Paris.
Une vingtaine de Biographies dans le Panthéon parisien.
Histoire du Carnaval.
Histoire du Père-Lachaise. — Tous ouvrages à peu près introuvables, les éditions étant épuisées ; nous-même nous n'avons pas pu nous en procurer.

Les théâtres de Paris ont joué deux pièces de Gastineau :

L'Orpheline de Waterloo,
Un Mari dans les nuages.

Il a fondé également à Tours la *Loire illustrée*, et à Paris, il a collaboré à la *Revue de Paris*, à la *Presse*, au *Journal pour Tous*, à la *Rive Gauche*, à *Démocrite*, et à la *Revue libérale*....

Il publiera bien d'autres ouvrages encore, — et jusqu'à sa dernière heure, on le trouvera aussi jeune et aussi fidèle à lui-même.

Nous en reste-t-il beaucoup de cette race virile qui désespère les réactionnaires par sa foi politique et son austère honnêteté ? Ceux-là, rien ne les ébranle, rien ne les dompte : l'or est aussi impuissant que les faveurs. La faim frappe souvent à leur porte stoïque. C'est une vieille connaissance ; ils lui font bon accueil ; mais leur seuil demeure toujours fermé à la main vénale qui voudrait escompter leur pauvreté.

Les ouvrages de Gastineau sont remarquables au double point de vue du fond et de la forme. C'est de la philosophie, de la raison, de l'humanité, harmonieusement mêlées à des connaissances très-variées et très-étendues sur l'histoire, la religion, la politique et la littérature. Une verve intarissable, un *humour*, un brio inextinguibles. C'est ardent, c'est convaincu, c'est spontané ; c'est plein de soleil et de sève, d'amour et de patriotisme.

Son tempérament me semble, néanmoins, être plutôt celui d'un journaliste que d'un auteur de livres. C'est un bloc granitique, un cerveau volcan. Il est taillé pour la polémique quo-

tidienne. Je l'ai vu so[illegible]
journal — la *Fraternit[illegible]*
été son compagnon d'[illegible]
sous sa main avec une[illegible]
n'hésite pas et n'a po[illegible]
mier paragraphe à la[illegible]
rares. Il est toujours[illegible]
eieux dans le travail[illegible]
En 1866, Benjami[illegible]
de publier les diver[illegible]
en noir, *Paris en ros[illegible]*
religieux, *Paris hon[illegible]*
procès, condamnati[illegible]
d'auteur qu'on lui [illegible]
Il sortit de prisc[illegible]
la Dévote, — absol[illegible]
tation algérienne[illegible]
En attendant se[illegible]
collabore au *Glob[illegible]*
blic, le courageux[illegible]
quelquefois sa s[illegible]
talent l'hommag[illegible]
Benjamin Ga[illegible]
écoles l'aime ; e[illegible]
gnées de mains[illegible]
La Villette, dem[illegible]
grands yeux av[illegible]
bourgs et des [illegible]
-eissent par leu[illegible]
La fortune [illegible]
que l'adversit[illegible]
Ces nature[illegible]
rassées contr[illegible]
persécutions.[illegible]
paille dans u[illegible]
inertement r[illegible]
puissantes, d[illegible]
l'avenir.

Par ce[illegible]

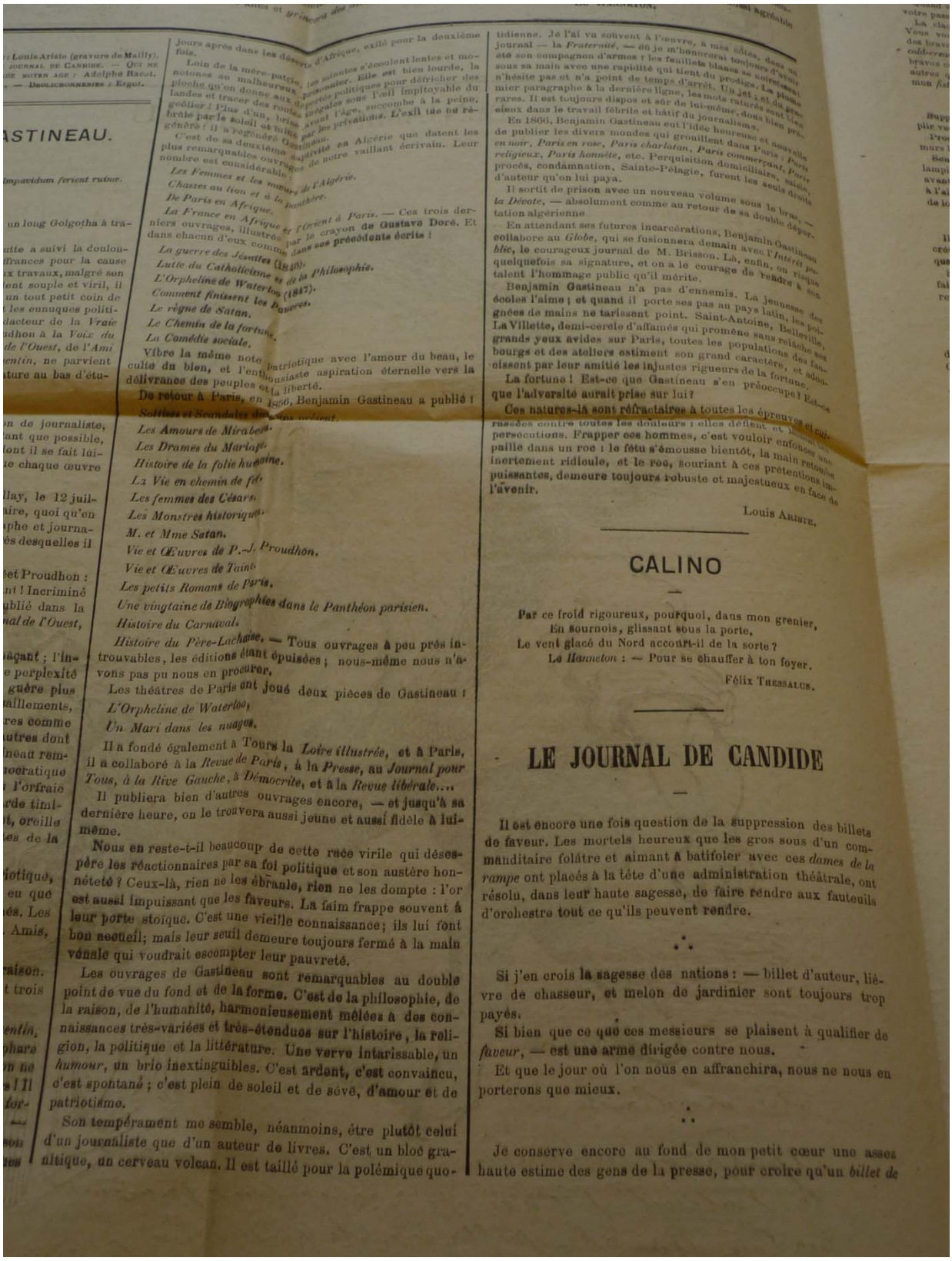
Le ve[illegible]

L

Il est [illegible]
de fave[illegible]
mandita[illegible]
rampe o[illegible]
résolu,[illegible]
d'orche[illegible]

Si j'[illegible]
vre de[illegible]
payés.[illegible]
Si b[illegible]
faveur[illegible]
Et [illegible]
porte[illegible]

Je
haut[illegible]



jours après dans les déserts d'Afrique, exilé pour la deuxième fois.

Loin de la mère-patrie, les minutes s'écoulent lentes et monotones au malheureux proscrit. Elle est bien lourde, la pioche qu'on donne aux déportés politiques pour défricher des landes et tracer des routes fatales sous l'œil impitoyable du geôlier ! Plus d'un, brisé avant l'âge, succombe à la peine, brûlé par le soleil et miné par les privations. L'exil tue ou régénère : il a régénéré Gastineau.

C'est de sa deuxième captivité en Algérie que datent les plus remarquables ouvrages de notre vaillant écrivain. Leur nombre est considérable :

Les Femmes et les mœurs de l'Algérie.
Chasses au lion et à la panthère.
De Paris en Afrique.
La France en Afrique et l'Orient à Paris. — Ces trois derniers ouvrages, illustrés par le crayon de Gustave Doré. Et dans chacun d'eux comme dans ses précédents écrits :

La guerre des Jésuites (1845).
Lutte du Catholicisme et de la Philosophie.
L'Orpheline de Waterloo (1847).
Comment finissent les Pauvres.
Le règne de Satan.
Le Chemin de la fortune.
La Comédie sociale.

Vibre la même note patriotique avec l'amour du beau, le culte du bien, et l'enthousiaste aspiration éternelle vers la délivrance des peuples et la liberté.

De retour à Paris, en 1856, Benjamin Gastineau a publié :

Soirées et Scandales de Paris.
Les Amours de Mirabeau.
Les Drames du Mariage.
Histoire de la folie humaine.
La Vie en chemin de fer.
Les femmes des Césars.
Les Monstres historiques.
M. et Mme Satan.
Vie et Œuvres de P.-J. Proudhon.
Vie et Œuvres de Taine.
Les petits Romans de Paris.
Une vingtaine de Biographies dans le Panthéon parisien.
Histoire du Carnaval.
Histoire du Père-Lachaise. — Tous ouvrages à peu près introuvables, les éditions étant épuisées ; nous-même nous n'avons pas pu nous en procurer.

Les théâtres de Paris ont joué deux pièces de Gastineau :

L'Orpheline de Waterloo,
Un Mari dans les nuages.

Il a fondé également à Tours la *Loire illustrée*, et à Paris, il a collaboré à la *Revue de Paris*, à la *Presse*, au *Journal pour Tous*, à la *Rive Gauche*, à *Démocrite*, et à la *Revue libérale*....

Il publiera bien d'autres ouvrages encore, — et jusqu'à sa dernière heure, on le trouvera aussi jeune et aussi fidèle à lui-même.

Nous en reste-t-il beaucoup de cette race virile qui désespère les réactionnaires par sa foi politique et son austère honnêteté ? Ceux-là, rien ne les ébranle, rien ne les dompte : l'or est aussi impuissant que les faveurs. La faim frappe souvent à leur porte stoïque. C'est une vieille connaissance ; ils lui font bon accueil ; mais leur seuil demeure toujours fermé à la main vénale qui voudrait escompter leur pauvreté.

Les ouvrages de Gastineau sont remarquables au double point de vue du fond et de la forme. C'est de la philosophie, de la raison, de l'humanité, harmonieusement mêlées à des connaissances très-variées et très-étendues sur l'histoire, la religion, la politique et la littérature. Une verve intarissable, un *humour*, un brio inextinguibles. C'est ardent, c'est convaincu, c'est spontané ; c'est plein de soleil et de sève, d'amour et de patriotisme.

Son tempérament me semble, néanmoins, être plutôt celui d'un journaliste que d'un auteur de livres. C'est un bloc granitique, un cerveau volcan. Il est taillé pour la polémique quotidienne. Je l'ai vu souvent à l'œuvre, à mes côtés, dans un journal — la *Fraternité*, — où je m'honorerai toujours d'avoir été son compagnon d'armes ; les feuillets blancs se noircissaient sous sa main avec une rapidité qui tient du prodige. La plume n'hésite pas et n'a point de temps d'arrêt. Un jet ; et du premier paragraphe à la dernière ligne, les mots raturés sont bien rares. Il est toujours dispos et sûr de lui-même, dans bien précieux dans le travail fébrile et hâtif du journalisme.

En 1866, Benjamin Gastineau eut l'idée heureuse et nouvelle de publier les divers mondes qui grouillent dans Paris : *Paris en noir*, *Paris en rose*, *Paris charlatan*, *Paris commerçant*, *Paris religieux*, *Paris honnête*, etc. Perquisition domiciliaire, saisie, procès, condamnation, Sainte-Pélagie, furent les seuls droits d'auteur qu'on lui paya.

Il sortit de prison avec un nouveau volume sous le bras, — *la Dévote*, — absolument comme au retour de sa double déportation algérienne

En attendant ses futures incarcérations, Benjamin Gastineau collabore au *Globe*, qui se fusionnera demain avec l'*Intérêt public*, le courageux journal de M. Brisson. Là, enfin, on risque quelquefois sa signature, et on a le courage de rendre à son talent l'hommage public qu'il mérite.

Benjamin Gastineau n'a pas d'ennemis. La jeunesse des écoles l'aime ; et quand il porte ses pas au pays latin, les poignées de mains ne tarissent point. Saint-Antoine, Belleville, La Villette, demi-cercle d'affamés qui promène sans relâche ses grands yeux avides sur Paris, toutes les populations des faubourgs et des ateliers estiment son grand caractère, et adoucissent par leur amitié les injustes rigueurs de la fortune.

La fortune ! Est-ce que Gastineau s'en préoccupe ? Est-ce que l'adversité aurait prise sur lui ?

Ces natures-là sont réfractaires à toutes les épreuves et cuirassées contre toutes les douleurs : elles défient et [illegible] persécutions. Frapper ces hommes, c'est vouloir enfoncer une paille dans un roc : le fétu s'émousse bientôt, la main retombe inertement ridicule, et le roc, souriant à ces prétentions impuissantes, demeure toujours robuste et majestueux en face de l'avenir.

Louis ARISTE.

CALINO

Par ce froid rigoureux, pourquoi, dans mon grenier,
En bournois, glissant sous la porte,
Le vent glacé du Nord accourt-il de la sorte ?
Le *Hanneton* : — Pour se chauffer à ton foyer.

Félix THESSALUS.

LE JOURNAL DE CANDIDE

Il est encore une fois question de la suppression des billets de faveur. Les mortels heureux que les gros sous d'un commanditaire folâtre et aimant à batifoler avec ces *dames de la rampe* ont placés à la tête d'une administration théâtrale, ont résolu, dans leur haute sagesse, de faire rendre aux fauteuils d'orchestre tout ce qu'ils peuvent rendre.

* * *

Si j'en crois la sagesse des nations : — billet d'auteur, lièvre de chasseur, et melon de jardinier sont toujours trop payés.

Si bien que ce que ces messieurs se plaisent à qualifier de *faveur*, — est une arme dirigée contre nous.

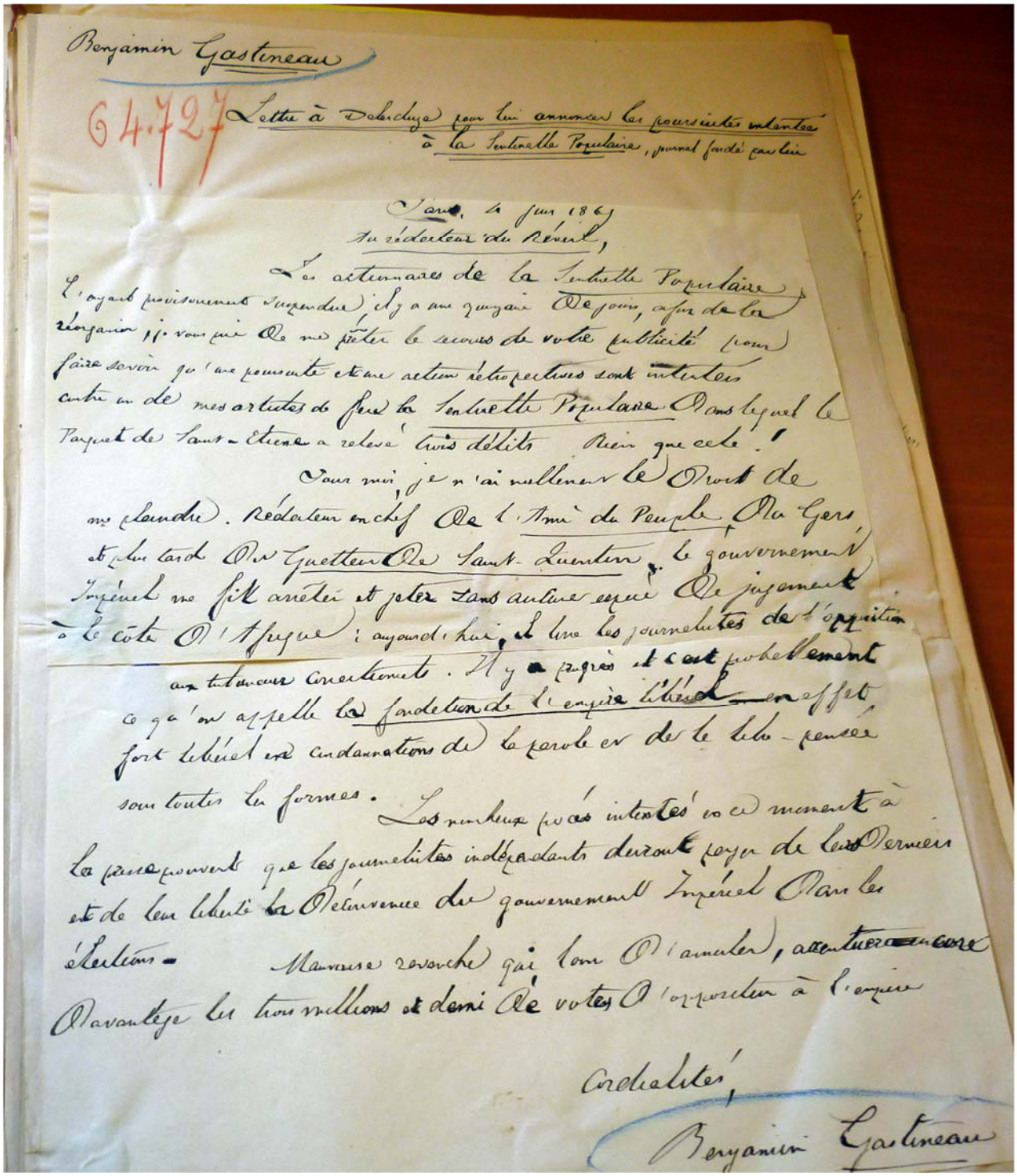
Et que le jour où l'on nous en affranchira, nous ne nous en porterons que mieux.

* * *

Je conserve encore au fond de mon petit cœur une assez haute estime des gens de la presse, pour croire qu'un *billet de*

Numéro du *Hanneton* du 20 février 1868 Dans la partie finale, l'article mentionne la collaboration de Gastineau avec Le *Globe*, en faisant l'éloge de sa personne, de son écriture et ses capacités humaines. Le journaliste termine son article en affirmant que frapper un homme tel que Gastineau serait complètement inutile : ce serait comme si on voulait enfoncer « une paille dans un roc […] robuste et majestueux en face de l'avenir. ».

Le Réveil, 4 juin 1869


Benjamin Gastineau

64.727 Lettre à Delescluze pour lui annoncer les poursuites intentées à la Sentinelle Populaire, journal fondé par lui

Paris, 4 juin 1869

Au rédacteur du Réveil,

Les actionnaires de la Sentinelle Populaire, ayant provisoirement suspendu [illegible] il y a une quinzaine de jours, afin de la réorganiser, je vous prie de me prêter le secours de votre publicité pour faire savoir qu'une poursuite et une action rétrospectives sont intentées contre un de mes articles de feu la Sentinelle Populaire dans lequel le Parquet de Saint-Etienne a relevé trois délits. Rien que cela !

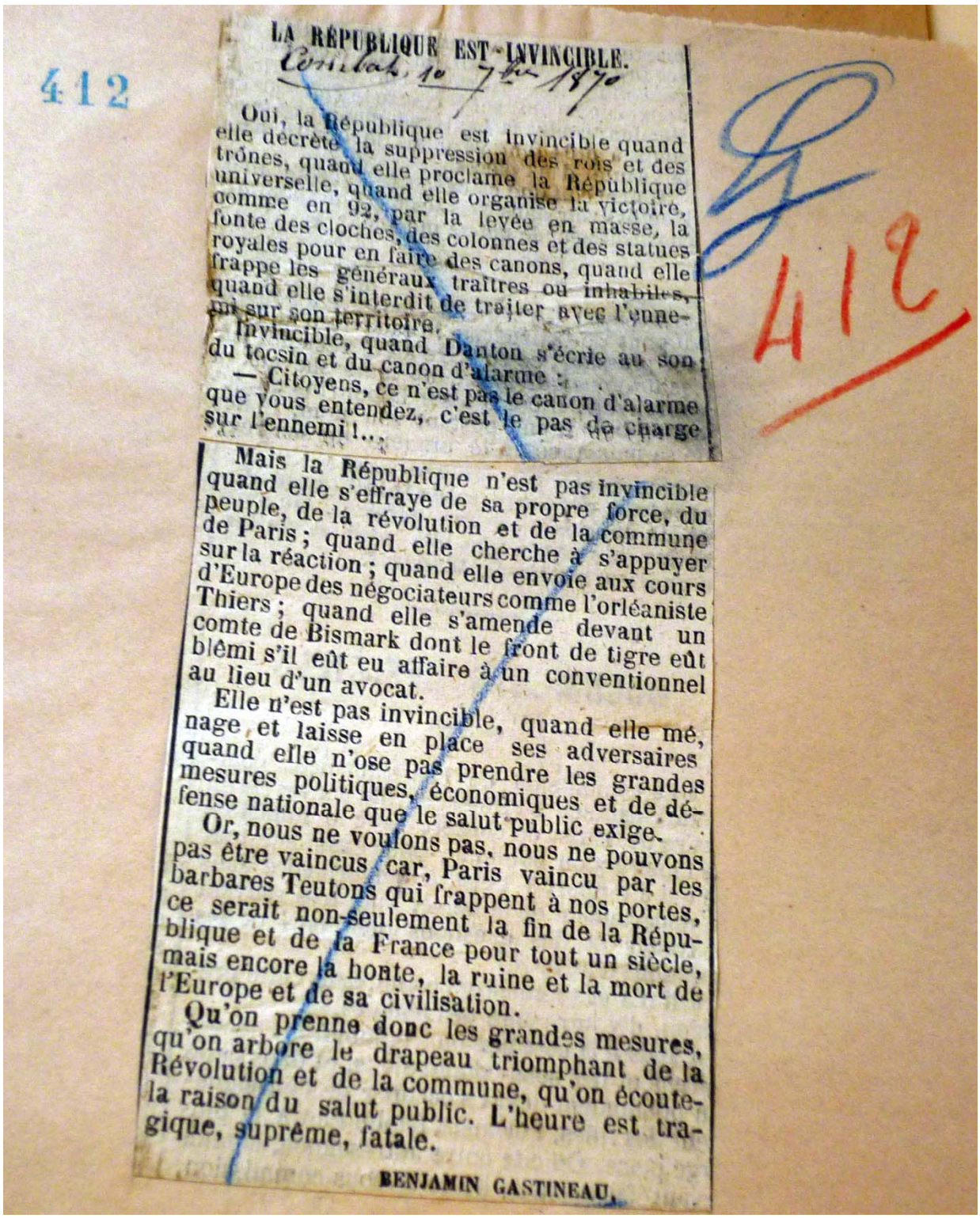
Pour moi, je n'ai nullement le droit de me plaindre. Rédacteur en chef de l'Ami du Peuple du Gers et plus tard du Gueux de Saint-Quentin, le gouvernement impérial me fit arrêter et jeter sans aucune espèce de jugement à l'autre côté de l'Atlantique ; aujourd'hui, il me les journalistes de l'opposition aux tribunaux civilement. Il y a progrès, il est probablement ce qu'on appelle la fondation de l'empire libéral — en effet, fort libéral est condamnations de la parole et de la libre-pensée sous toutes les formes. Les nombreux procès intentés en ce moment à la presse prouvent que les journalistes indépendants doivent payer de leur liberté et de leur liberté la déférence du gouvernement impérial dans les élections. Mauvaise revanche qui tend à annuler, atténuer encore davantage les trois millions et demi de votes d'opposition à l'empire.

Cordialités,

Benjamin Gastineau

Lettre de Benjamin Gastineau au Rédacteur en chef du *Réveil* (4 juin 1869)
L'auteur souligne la situation difficile des journalistes indépendants qui s'opposent au pouvoir impérial, raconte brièvement les poursuites dont il a été victime dans sa carrière de journaliste et se plaint d'un article dans la *Sentinelle populaire* qui lui a été récemment contesté, à cause de ses idées politiques.

Le Combat, 10 septembre 1870



412

LA RÉPUBLIQUE EST INVINCIBLE.

Combat, 10 7bre 1870

Oui, la République est invincible quand elle décrète la suppression des rois et des trônes, quand elle proclame la République universelle, quand elle organise la victoire, comme en 92, par la levée en masse, la fonte des cloches, des colonnes et des statues royales pour en faire des canons, quand elle frappe les généraux traîtres ou inhabiles, quand elle s'interdit de traiter avec l'ennemi sur son territoire.

Invincible, quand Danton s'écrie au son du tocsin et du canon d'alarme :

— Citoyens, ce n'est pas le canon d'alarme que vous entendez, c'est le pas de charge sur l'ennemi !...

Mais la République n'est pas invincible quand elle s'effraye de sa propre force, du peuple, de la révolution et de la commune de Paris ; quand elle cherche à s'appuyer sur la réaction ; quand elle envoie aux cours d'Europe des négociateurs comme l'orléaniste Thiers ; quand elle s'amende devant un comte de Bismark dont le front de tigre eût blêmi s'il eût eu affaire à un conventionnel au lieu d'un avocat.

Elle n'est pas invincible, quand elle ménage et laisse en place ses adversaires quand elle n'ose pas prendre les grandes mesures politiques, économiques et de défense nationale que le salut public exige.

Or, nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas être vaincus car, Paris vaincu par les barbares Teutons qui frappent à nos portes, ce serait non-seulement la fin de la République et de la France pour tout un siècle, mais encore la honte, la ruine et la mort de l'Europe et de sa civilisation.

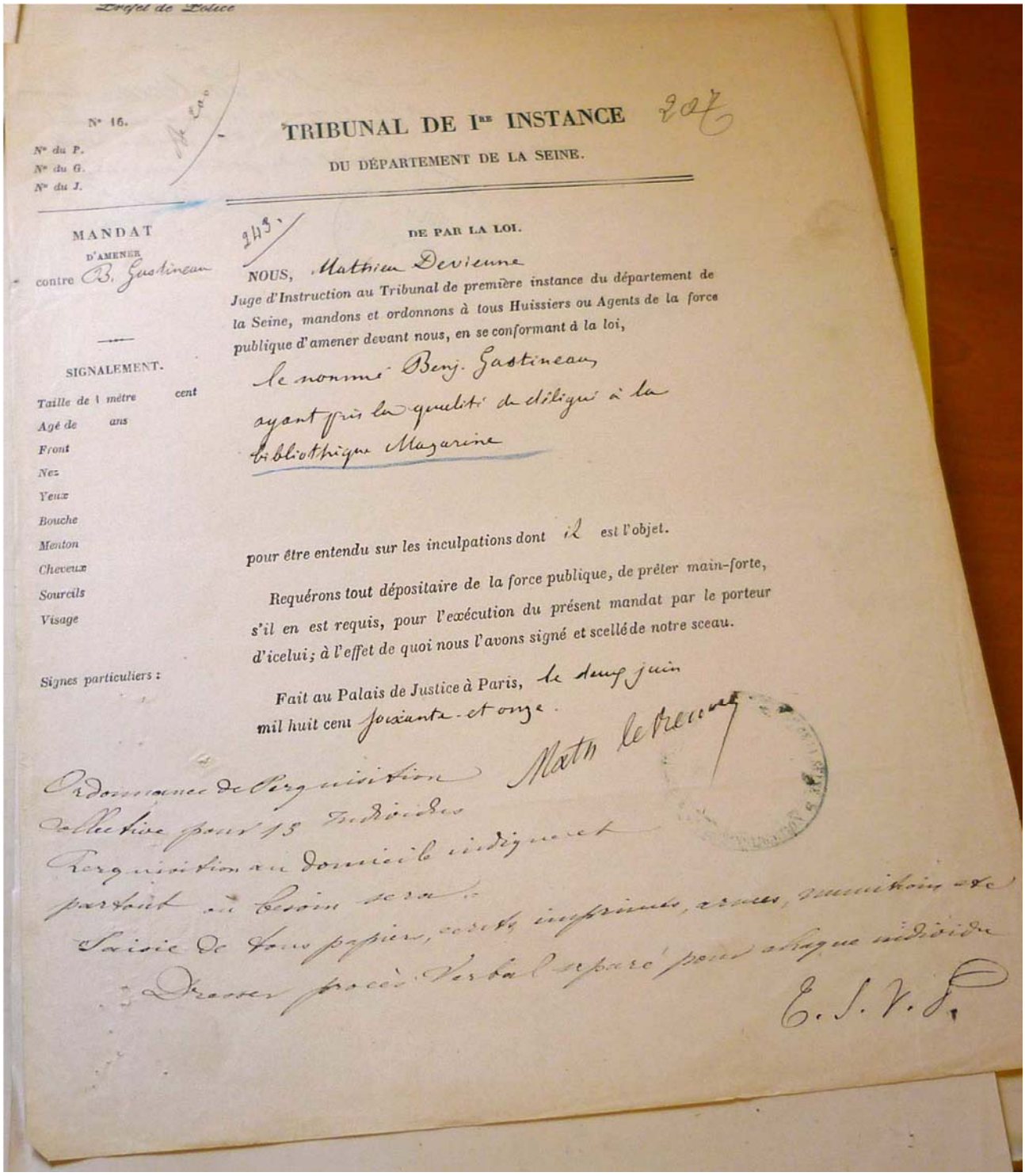
Qu'on prenne donc les grandes mesures, qu'on arbore le drapeau triomphant de la Révolution et de la commune, qu'on écoute la raison du salut public. L'heure est tragique, suprême, fatale.

BENJAMIN GASTINEAU.

412

En 1870, nous avons la participation de Gastineau au *Combat* dirigé par Felix Pyat. Dans « La République est invincible » (10 septembre 1870), la breveté et l'intensité des tons font de cet article l'un des témoignages les plus éloquents de la participation de Gastineau à la vie politique. Le ton passionnel et participé témoigne d'un grand engagement dans la défense de la nation, de la population française contre les attaques des Prussiens.

Tribunal de 1ere Instance, 2 juin 1871



N° 16.
N° du P.
N° du G.
N° du J.

TRIBUNAL DE Ire INSTANCE
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

MANDAT
D'AMENER
contre B. Gastineau

DE PAR LA LOI.

NOUS, Mathieu Devienne
Juge d'Instruction au Tribunal de première instance du département de la Seine, mandons et ordonnons à tous Huissiers ou Agents de la force publique d'amener devant nous, en se conformant à la loi,
le nommé Benj. Gastineau
ayant pris la qualité de délégué à la bibliothèque Mazarine

SIGNALEMENT.
Taille de 1 mètre cent
Agé de ans
Front
Nez
Yeux
Bouche
Menton
Cheveux
Sourcils
Visage
Signes particuliers :

pour être entendu sur les inculpations dont il est l'objet.

Requérons tout dépositaire de la force publique, de prêter main-forte, s'il en est requis, pour l'exécution du présent mandat par le porteur d'icelui; à l'effet de quoi nous l'avons signé et scellé de notre sceau.

Fait au Palais de Justice à Paris, le deux juin mil huit cent soixante-et onze.

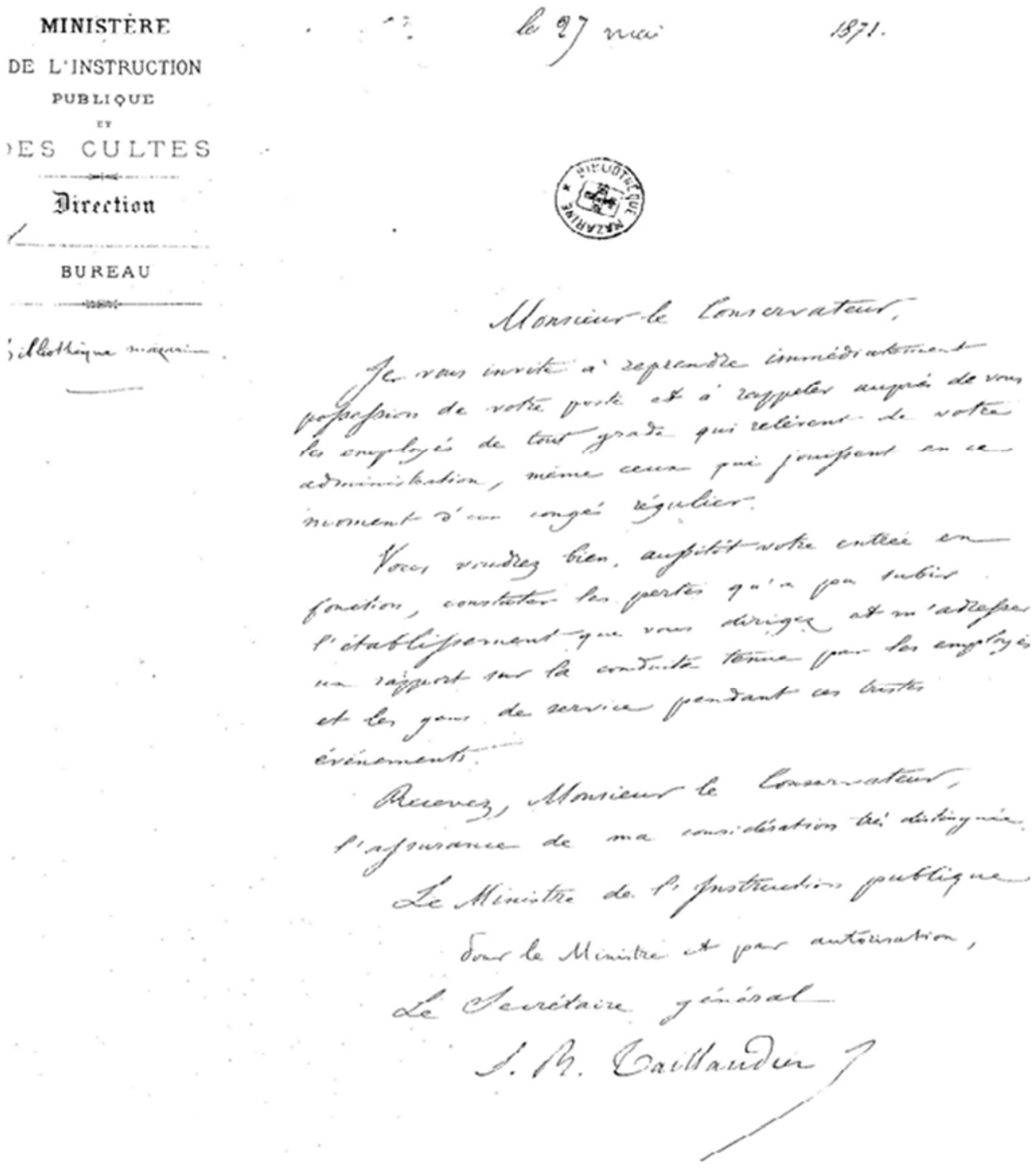
Math Devienne

Ordonnance de Perquisition
Collective pour 15 Individus
Perquisition au domicile indiqué et partout où besoin sera
Saisie de tous papiers, écrits, imprimés, armes, munitions etc
Dresser procès Verbal séparé pour chaque individu

E. S. V. F.

Le 2 juin 1871, M. Mathieu Derienne, juge d'instruction au tribunal de première instance du département de la Seine demande« à tous huissiers et agents d'amener devant nous en conformant la loi, le nommé Benj Gastineau, ayant pris la qualité de délégué de la Bibliothèque Mazarine pour être entendu sur les inculpations dont il est l'objet ». Cette déclaration continue en affirmant : « Requérons tout dépositoire de la force publique de prêter main-forte s'il en est requis, pour l'exécution du présent mandat ».

Ministère de l'Instruction publique et des cultes, 27 mai 1871
Révocation de la nomination à la direction de la Bibliothèque Mazarine



MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION
PUBLIQUE
ET
DES CULTES

Direction

BUREAU

Bibliothèque mazarine

le 27 mai 1871.

Monsieur le Conservateur,

Je vous invite à reprendre immédiatement possession de votre poste et à rappeler auprès de vous les employés de tout grade qui relèvent de votre administration, même ceux qui jouissent en ce moment d'un congé régulier.

Vous voudrez bien, aussitôt votre entrée en fonction, constater les pertes qu'a pu subir l'établissement que vous dirigez et me adresser un rapport sur la conduite tenue par les employés et les gens de service pendant ces tristes événements.

Recevez, Monsieur le Conservateur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique

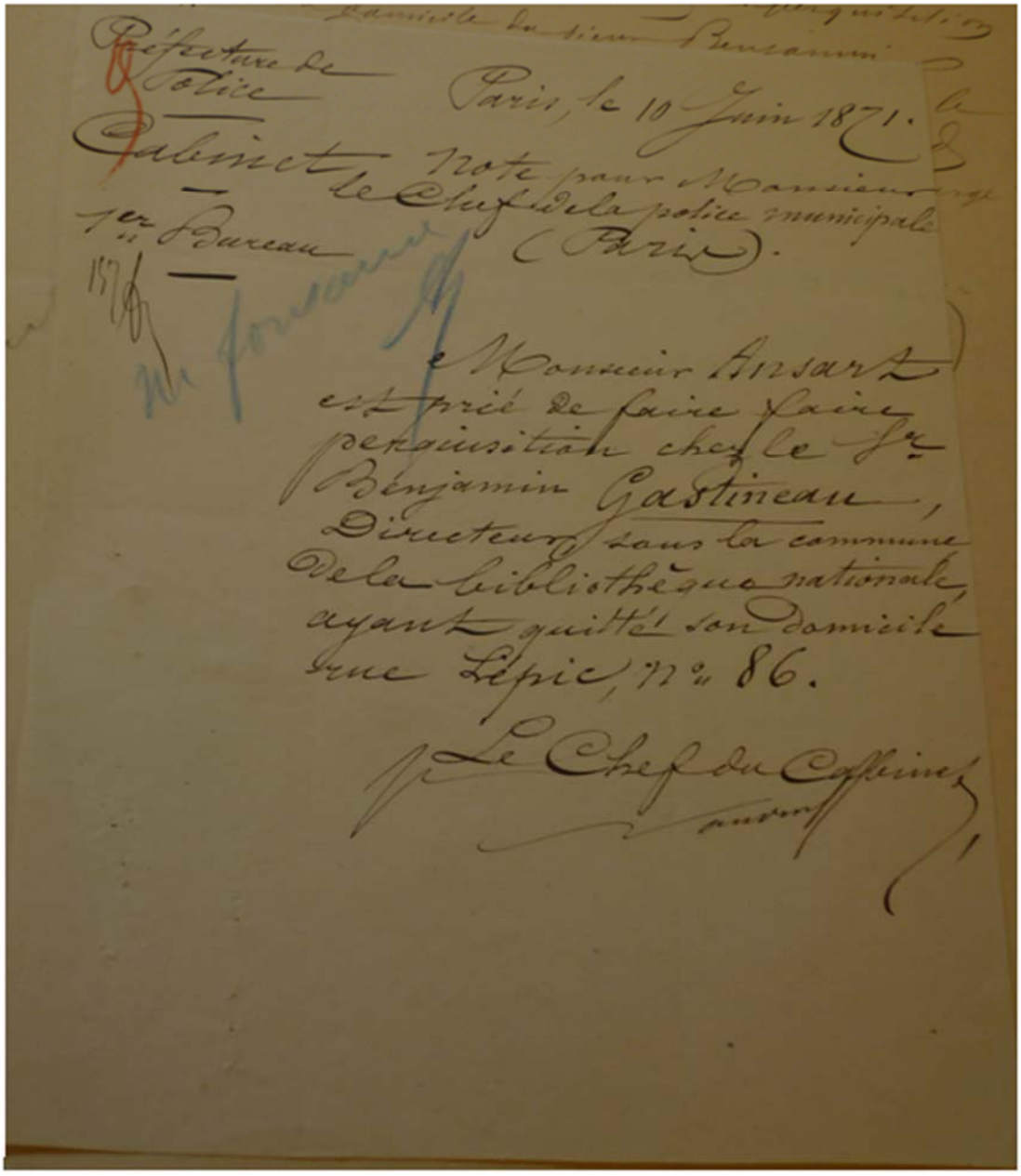
Pour le Ministre et par autorisation,

Le Secrétaire général

L. M. Tellandier

M. Tellandier Secrétaire du Ministre de l'Instruction publique invite monsieur l'ancien Conservateur de la Bibliothèque Mazarine à reprendre possession de son poste après que Benjamin Gastineau a disparu de Paris sans y laisser de traces.

Perquisition des affaires de Benjamin Gastineau, 68 bis, rue Lepic.
10 juin 1871



Préfecture de Police
Cabinet
1er Bureau
1871

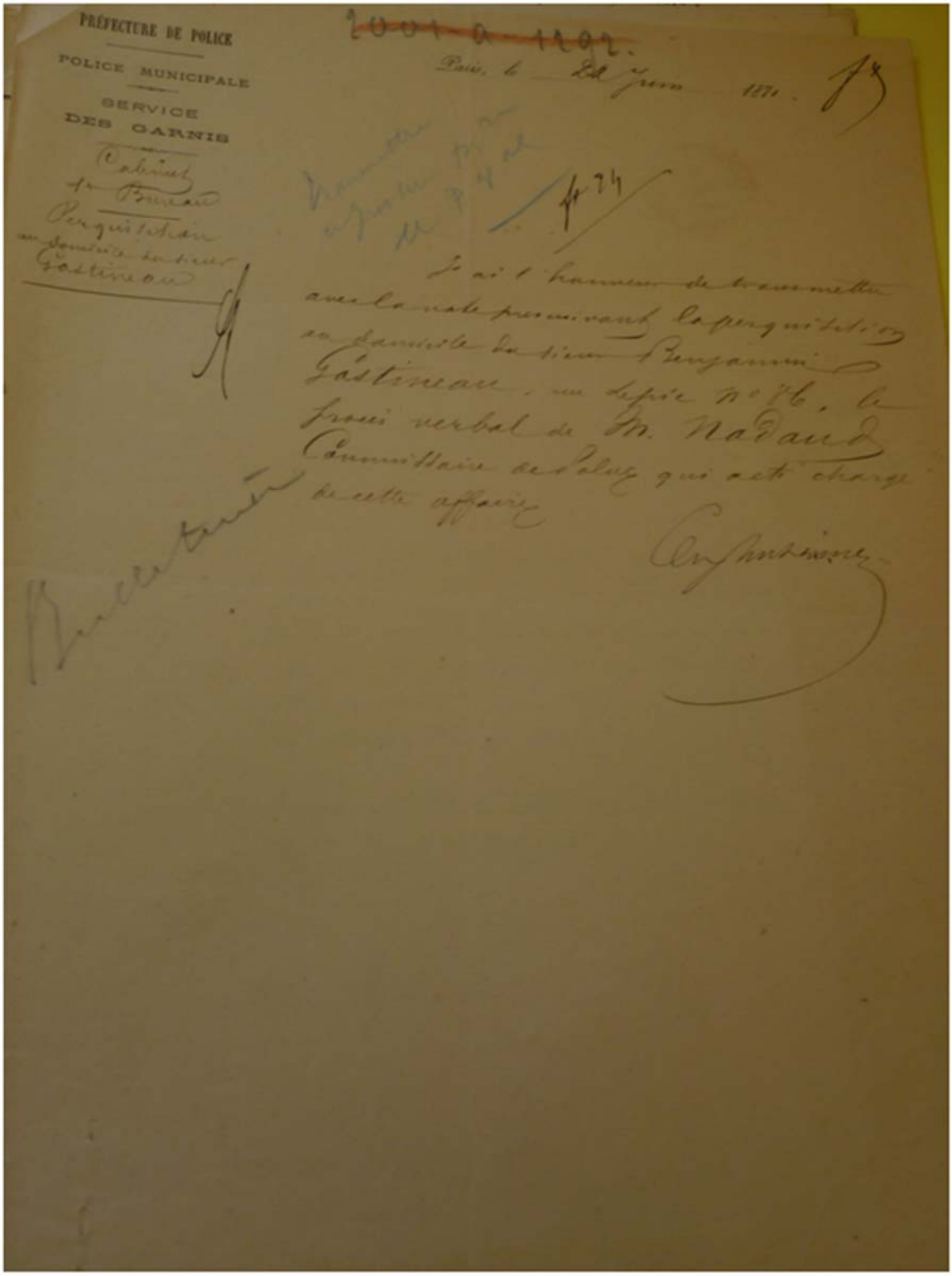
Paris, le 10 Juin 1871.

Note pour Monsieur le Chef de la police municipale (Paris).

Monsieur Arsarz est prié de faire faire perquisition chez le Sr Benjamin Gastineau, Directeur dans la commune de la bibliothèque nationale, ayant quitté son domicile rue Lépic, Nos 86.

Le Chef du Cabinet

20, juin 1871



PRÉFECTURE DE POLICE

POLICE MUNICIPALE

SERVICE DES GARNIS

Cabinet du Bureau

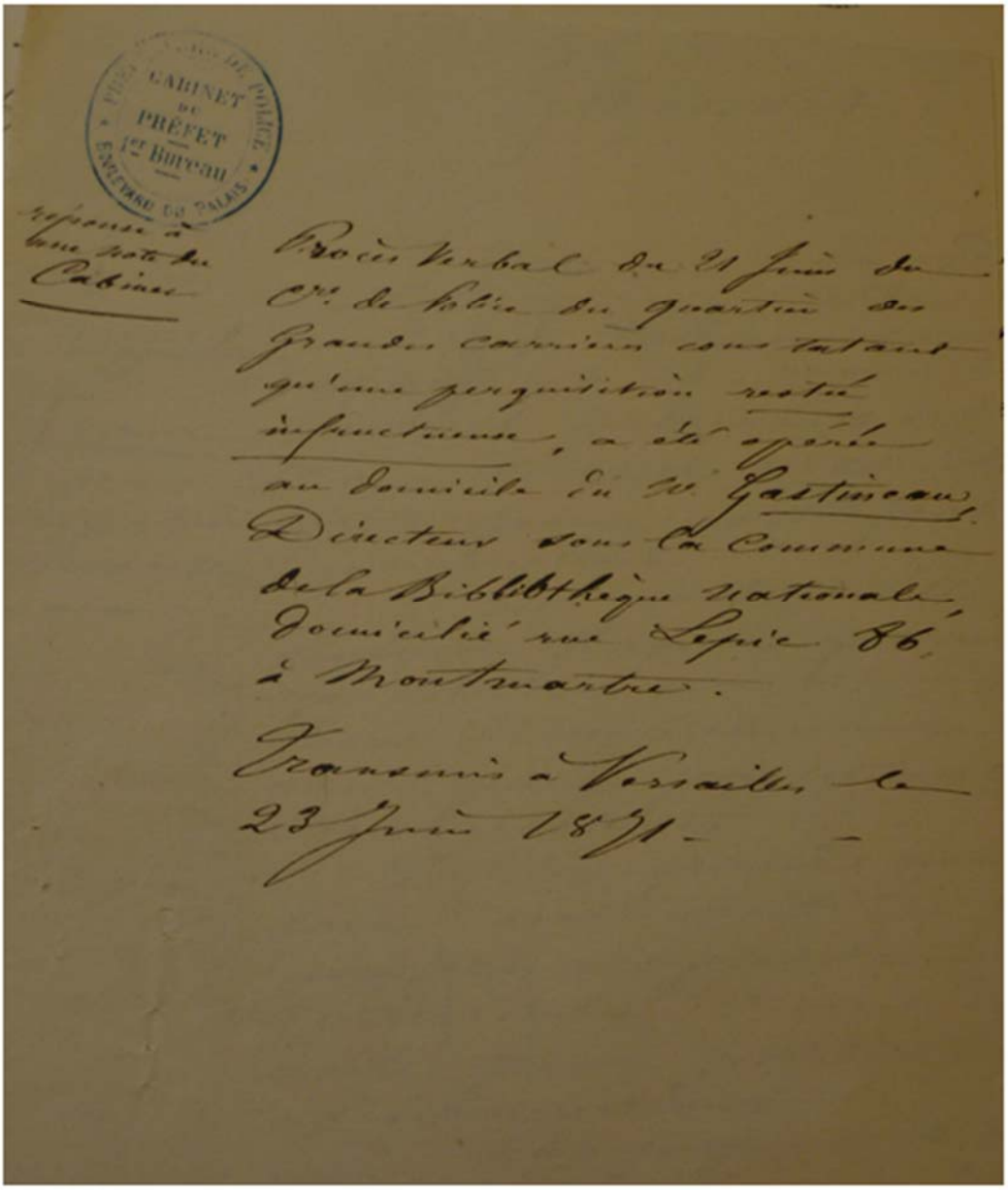
Perquisition au domicile du sieur Gastineau

Paris, le 20 Juin 1871.

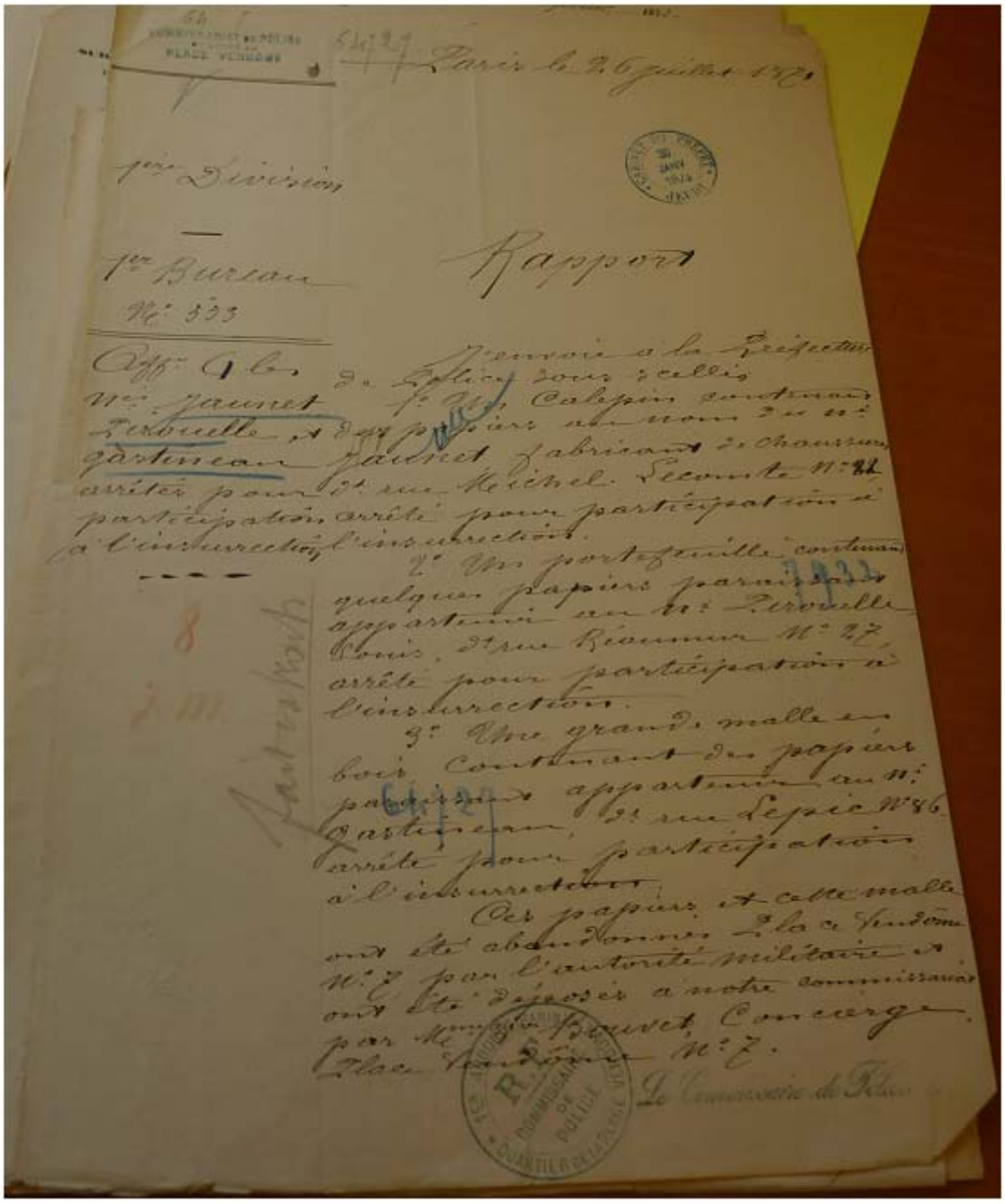
J'ai l'honneur de transmettre avec la note précédente la perquisition au domicile du sieur Benjamin Gastineau, un dépôt n° 76, le procès verbal de M. Nadaud Commissaire de police qui a été chargé de cette affaire.

Le Préfet de Police

Procès Verbal, 21 juin 1871



Rapport, 26 juillet 1871



Paris le 26 juillet 1871

1re Division

1er Bureau

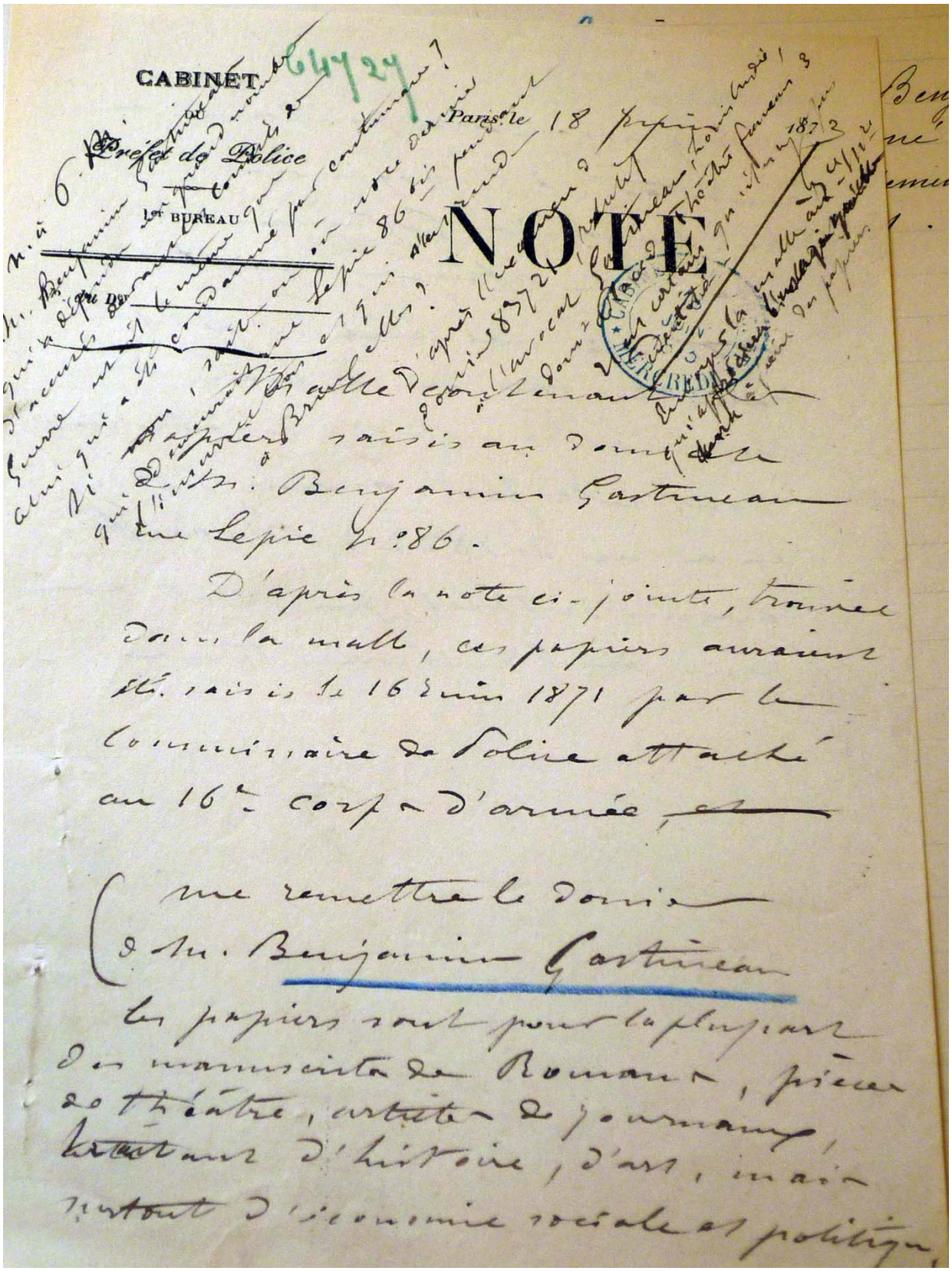
Rapport

N° 333

Aff. A la

Ces quatre documents de la police de Paris de 1871 concernent la perquisition au domicile de Benjamin Gastineau, 86 bis rue Lepic, réalisée par la Police, après la dénonciation de M. Hanneton, architecte, propriétaire de l'appartement. Gastineau en parle dans un article publié dans *La Constitution*, le 25 janvier 1872.

Note, 18 janvier 1872



CABINET

Préfet de Police

1er BUREAU

Paris le 18 janvier 1872

NOTE

Bertillon

Bruxelles

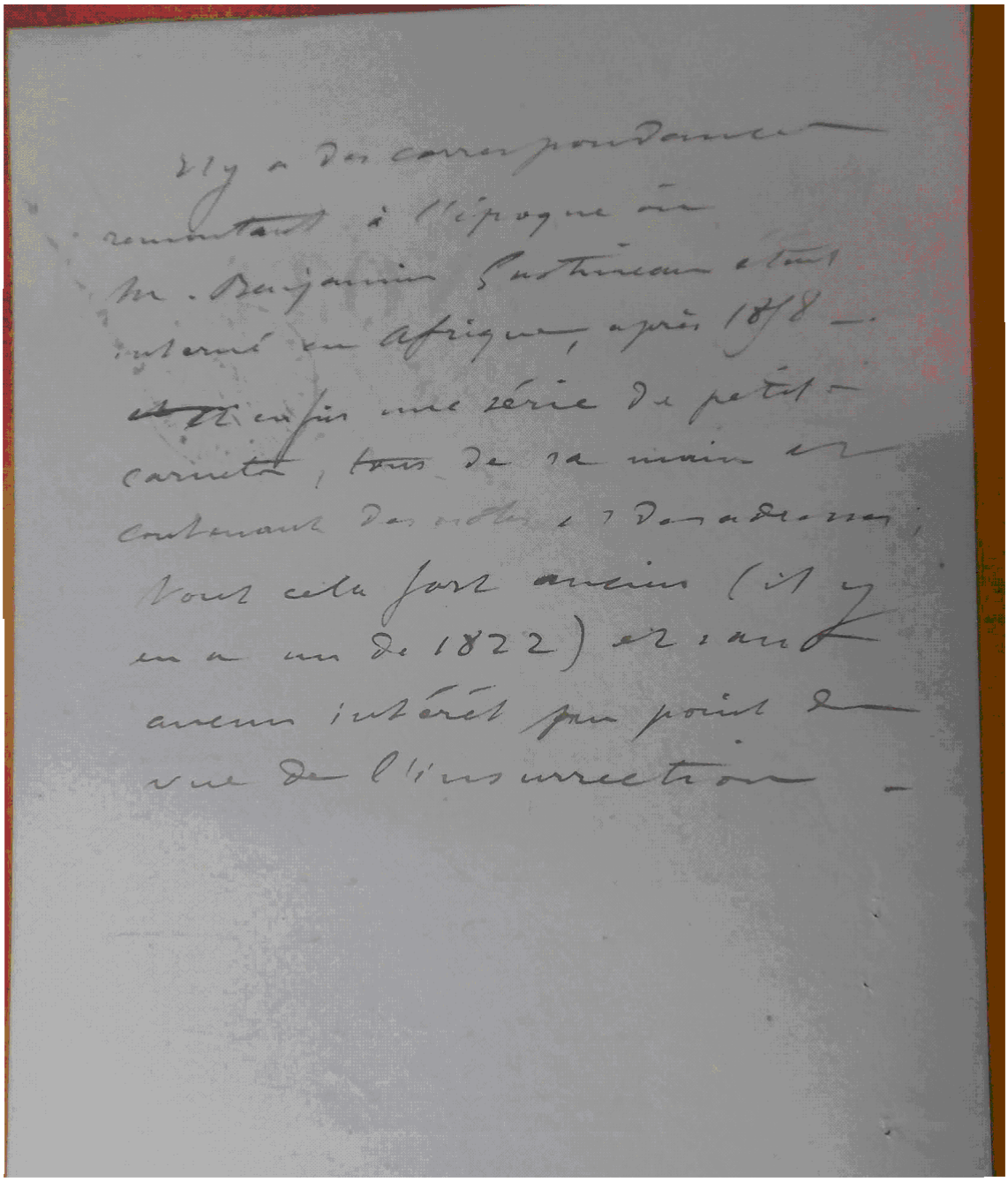
Benjamin Gastineau

rue Lepic n° 86.

D'après la note ci-jointe, trouvée dans la malle, ces papiers auraient été saisis le 16 Juin 1871 par le Commissaire de Police attaché au 16e corps d'armée

me remettre le dossier de M. Benjamin Gastineau

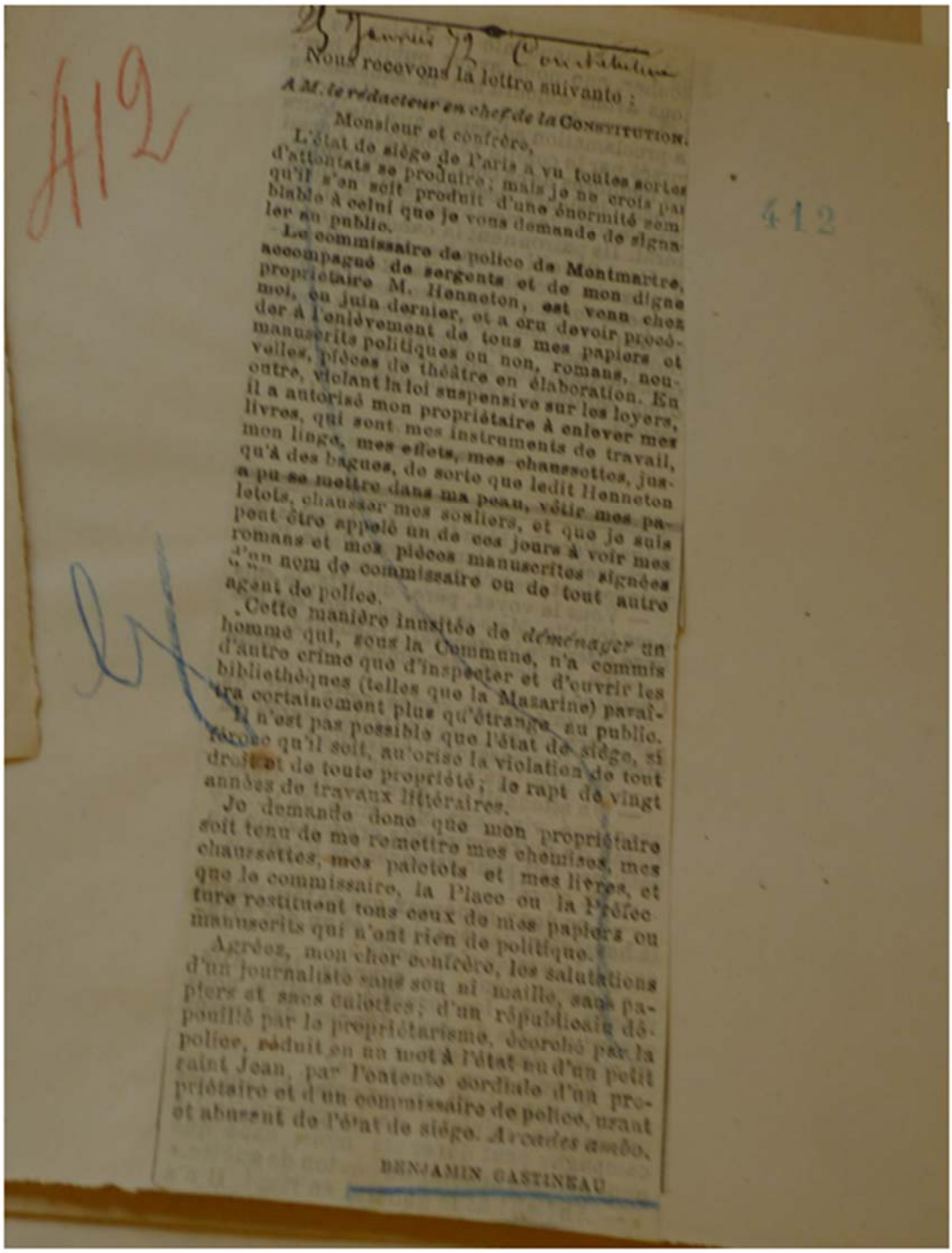
les papiers sont pour la plupart des manuscrits de Romans, pièces de théâtre, articles de journaux, traitant d'histoire, d'art, mais surtout d'économie sociale et politique



Il y a de la correspondance
remontant à l'époque où
M. Benjamin Gastineau était
interné en Afrique, après 1848 —
Il y a enfin une série de petits
carnets, tous de sa main et
contenant des notes et des adresses,
tout cela fort ancien (il y
en a un de 1822) et ayant
aucun intérêt au point de
vue de l'insurrection —

Note du Préfet de Police au sujet des papiers trouvés au domicile de Benjamin Gastineau, 86 bis rue Lepic et saisis par le Commissaire de Police attaché au 16e corps d'armée.. Ces papiers ont été trouvés dans ne malle le 16 juin1871: ils s'agit manuscrits de romans, pièces de théâtre, articles de journaux, textes d'histoire, d'art et surtout d'économie politique et sociale

Lettre au rédacteur de la *Constitution*, 25 janvier 1872



25 Janvier 72 Constitution

Nous recevons la lettre suivante :

A M. le rédacteur en chef de la CONSTITUTION.

Monsieur et confrère,

L'état de siège de Paris a vu toutes sortes d'attentats se produire ; mais je ne crois pas qu'il s'en soit produit d'une énormité semblable à celui que je vous demande de signaler au public.

Le commissaire de police de Montmartre, accompagné de sergents et de mon digne propriétaire M. Henneton, est venu chez moi, ce juin dernier, et a cru devoir procéder à l'enlèvement de tous mes papiers et manuscrits politiques ou non, romans, nouvelles, pièces de théâtre en élaboration. En outre, violant la loi suspensive sur les loyers, il a autorisé mon propriétaire à enlever mes livres, qui sont mes instruments de travail, mon linge, mes effets, mes chaussettes, jusqu'à des bagues, de sorte que ledit Henneton a pu se mettre dans ma peau, vêtir mes paletots, chausser mes souliers, et que je suis peut-être appelé un de ces jours à voir mes romans et mes pièces manuscrites signées d'un nom de commissaire ou de tout autre agent de police.

Cette manière inusitée de *déménager* un homme qui, sous la Commune, n'a commis d'autre crime que d'inspecter et d'ouvrir les bibliothèques (telles que la Mazarine) paraîtra certainement plus qu'étrange au public.

Il n'est pas possible que l'état de siège, si rigoureux qu'il soit, autorise la violation de tout droit et de toute propriété ; le rapt de vingt années de travaux littéraires.

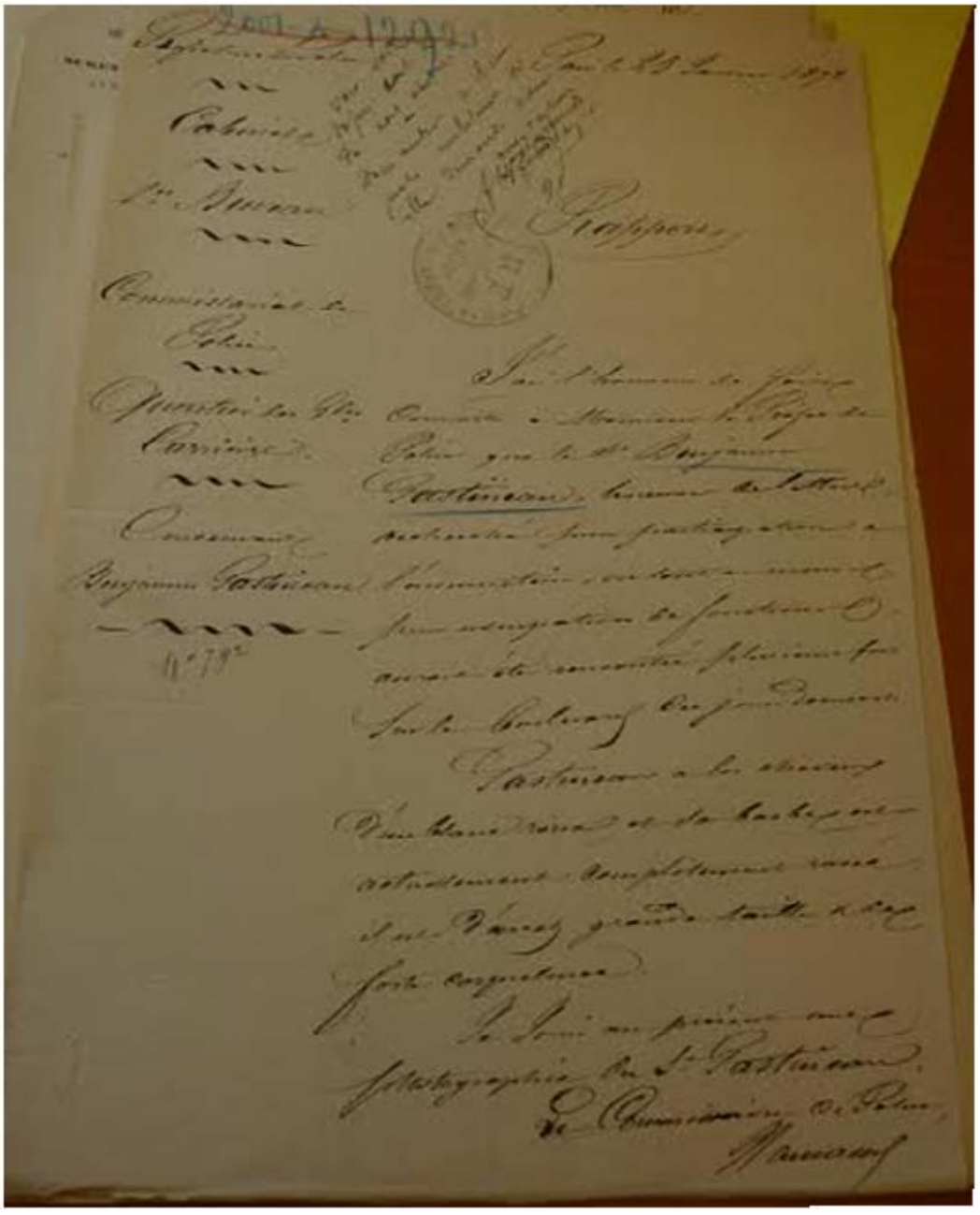
Je demande donc que mon propriétaire soit tenu de me remettre mes chemises, mes chaussettes, mes paletots et mes livres, et que le commissaire, la Place ou la Préfecture restituent tous ceux de mes papiers ou manuscrits qui n'ont rien de politique.

Agréez, mon cher confrère, les salutations d'un journaliste sans sou ni maille, sans papiers et sans culottes ; d'un républicain dépouillé par le propriétarisme, décoroié par la police, réduit en un mot à l'état nu d'un petit saint Jean, par l'entente cordiale d'un propriétaire et d'un commissaire de police, usant et abusant de l'état de siège. Arcades ambo.

BENJAMIN GASTINEAU

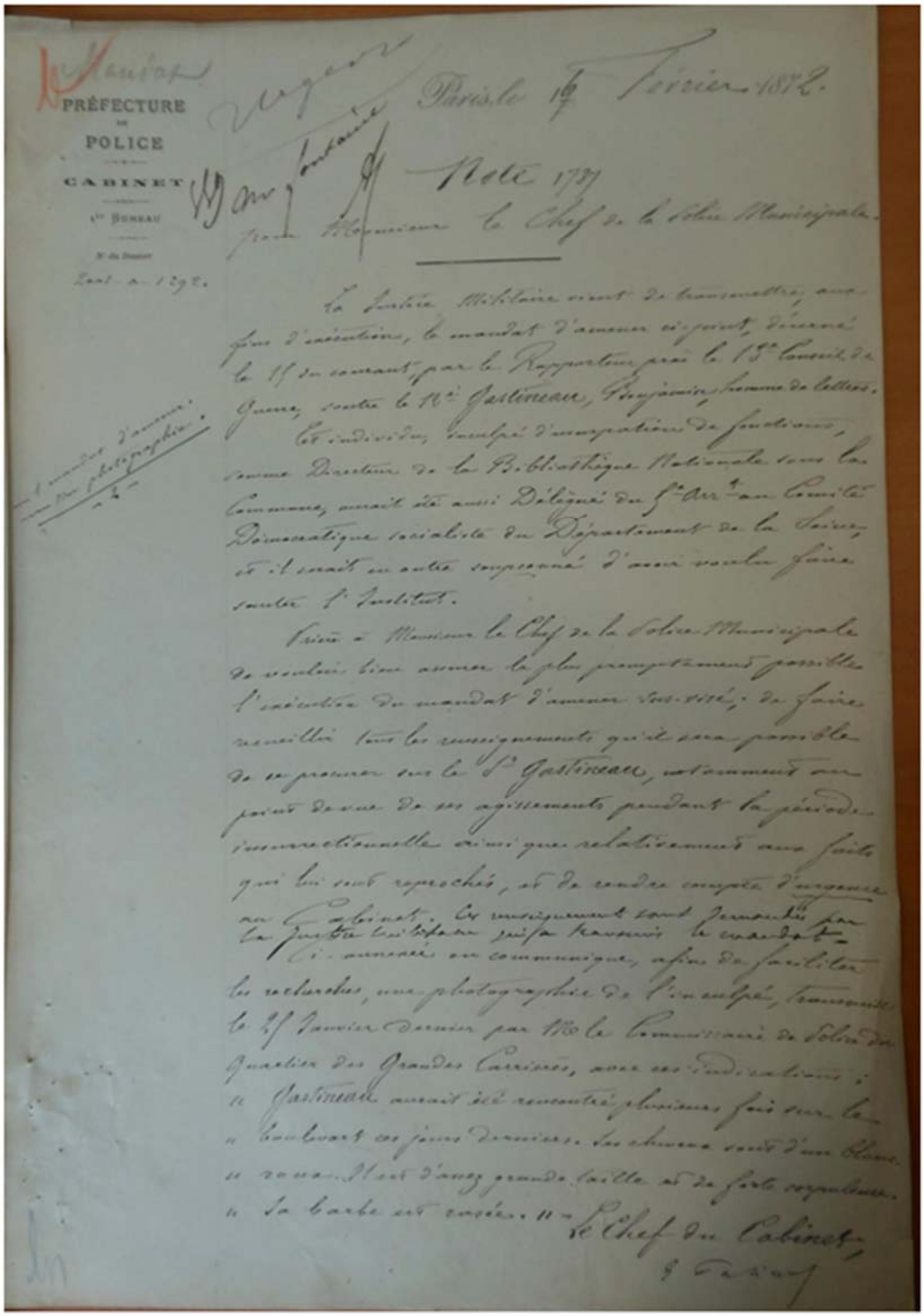
Il s'agit là d'une lettre écrite par Gastineau le 25 janvier 1872 au sujet de la perquisition de son domicile, exécutée par le commissaire de police de Montmartre ainsi que par s M. Hanneton, « digne propriétaire », de l'appartement. Les affaires personnelles, les livres et les papiers de Gastineau ont été entièrement réquisitionnés, et l'écrivain se trouve tout d'un coup à être « sans sou ni maille, […] réduit à l'état d'un petit Saint-Jean par l'entente cordiale d'un propriétaire et d'un commissaire de police ». L'article, court et efficace dans sa forme est adressé au directeur en chef de *la Constitution*, dans le but de renseigner les lecteurs sur cet événement.

Rapport, 25 janvier 1872



Rapport soulignant l'usurpation de la part de Gastineau de fonctions publiques, en raison de sa fonction de Directeur de la Bibliothèque Mazarine: il avait été nommé par la Commune. On y affirme, de plus, que Gastineau a été aperçu sur les boulevards. Sa description correspond à un homme de « grande taille » et la « forte corpulence », avec les cheveux « d'un blond roux » et la barbe rasée.

Note 16 février 1872



PRÉFECTURE DE POLICE
CABINET
1er BUREAU

Paris le 16 Février 1872.

Note 177

pour Monsieur le Chef de la 1ère Municipale.

Le Public Ministère vient de transmettre, avec fort d'exécution, le mandat d'amener ci-joint, décerné le 15 courant par le Rapporteur près le 15e Conseil de guerre, contre le Nommé Gastineau, Benjamin, homme de lettres.

Cet individu, employé d'imputation de fonctions comme Directeur de la Bibliothèque Nationale sous la Commune, aurait été aussi Délégué du 5e Arrt au Comité Démocratique socialiste du Département de la Seine, et il serait en outre soupçonné d'avoir voulu faire sauter l'Institut.

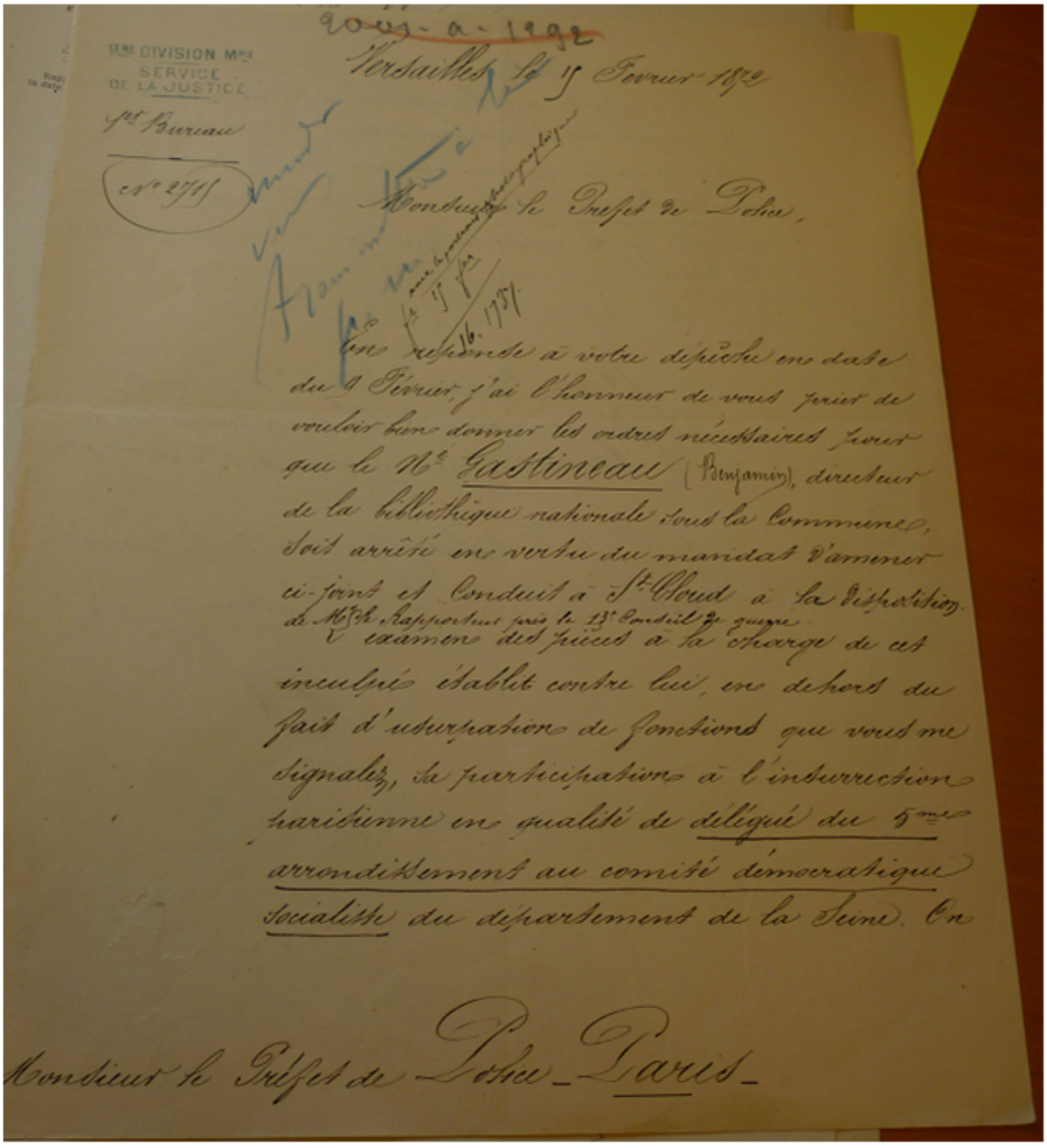
Prière à Monsieur le Chef de la 1ère Municipale de vouloir bien donner le plus promptement possible l'exécution du mandat d'amener susvisé; de faire recueillir tous les renseignements qu'il sera possible de se procurer sur le Sr Gastineau, notamment au point de vue de ses agissements pendant la période insurrectionnelle ainsi que relativement aux faits qui lui sont reprochés, et de rendre compte d'urgence au Cabinet. Ces renseignements seront fournis par la Justice lui-même qui a transmis le mandat.

Ci-annexée en communication, afin de faciliter les recherches, une photographie de l'inculpé, transmise le 27 Janvier dernier par M. le Commissaire de 1ère du Quartier des Grandes Carrières, avec ces indications: "Gastineau aurait été rencontré plusieurs fois sur le boulevart ces jours derniers. Sa chevelure serait d'un blond roux. Il est d'une grande taille et de forte corpulence. Sa barbe est rasée."

Le Chef du Cabinet,

Document de la Police concernant des renseignements au sujet Benjamin Gastineau. Outre les accusations au sujet de l'usurpation de fonctions comme Directeur de la Bibliothèque Mazarine sous la Commune, Gastineau aurait été délégué du 5ème arrondissement au Comité Démocratique Socialiste du Département de la Seine et serait soupçonné d'avait voulu faire sauter l'institut de la Bibliothèque Mazarine

Lettre, 19 février 1872



1ère DIVISION Mpal
SERVICE
DE LA JUSTICE

1er Bureau

n° 2715

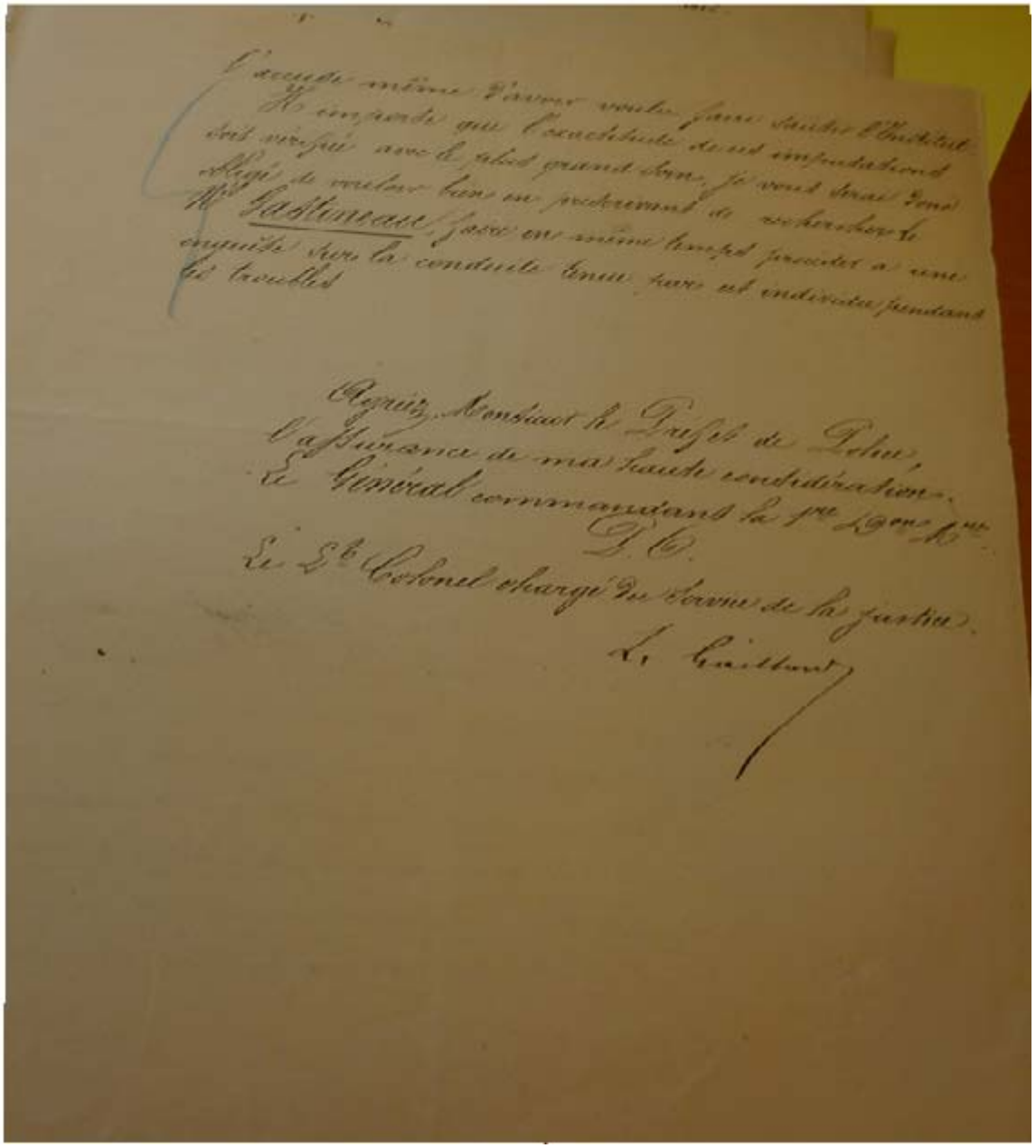
Versailles Le 19 Février 1872

Monsieur le Préfet de Police,

En réponse à votre dépêche en date du 9 Février, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien donner les ordres nécessaires pour que le Nommé Gastineau (Benjamin), directeur de la bibliothèque nationale sous la Commune, soit arrêté en vertu du mandat d'amener ci-joint et conduit à St Cloud à la disposition de M. le Rapporteur près le 1er Conseil de guerre.

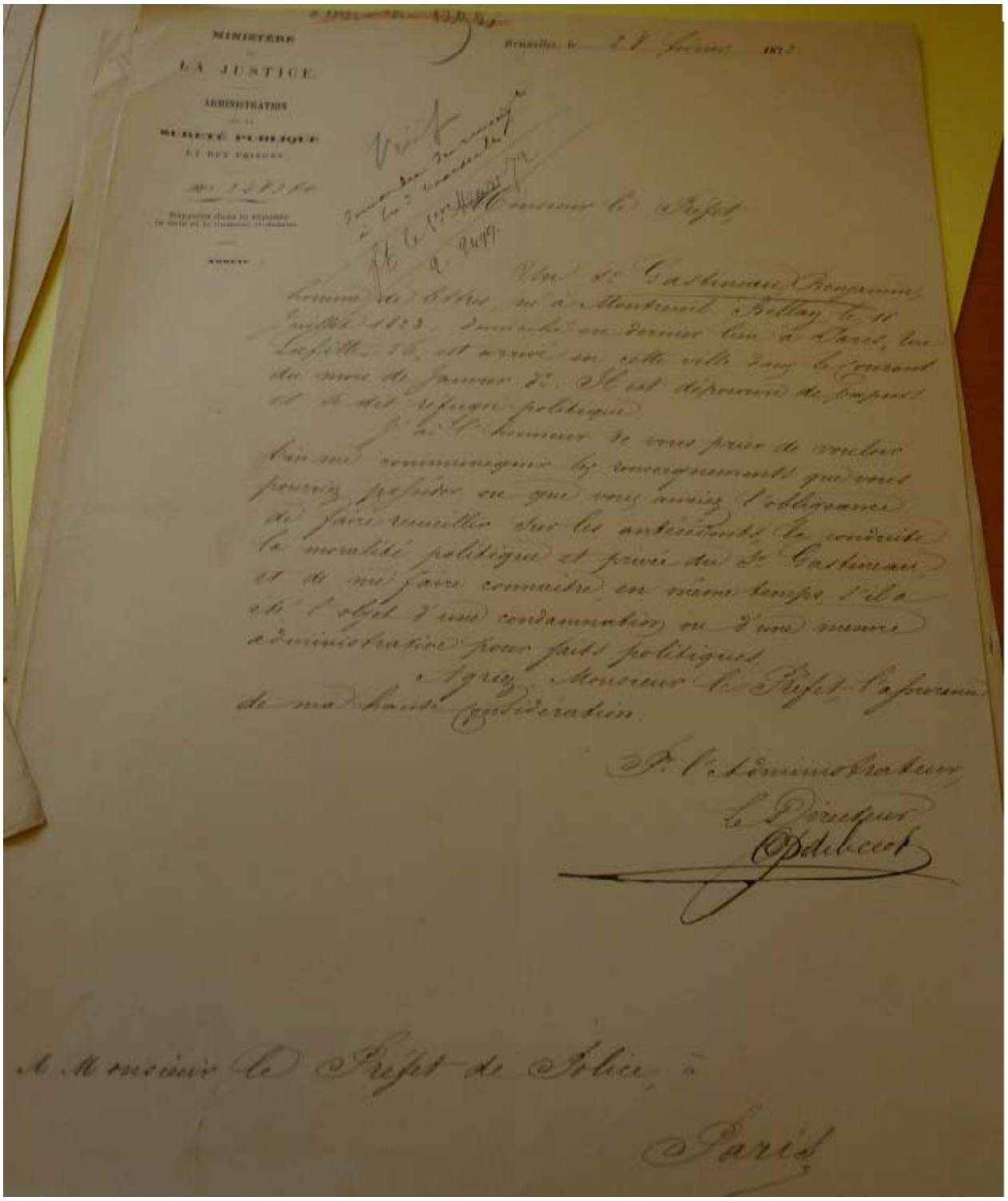
L'examen des pièces à la charge de cet inculpé établit contre lui, en dehors du fait d'usurpation de fonctions que vous me signalez, sa participation à l'insurrection parisienne en qualité de délégué du 5me arrondissement au comité démocratique socialiste du département de la Seine. En

Monsieur le Préfet de Police — Paris —



Lettre du Préfet de Police de Paris au Chef de Police de Paris, en réponse à la lettre de ce dernier du 9 février. La lettre témoigne de la nécessité d'arrêter Benjamin Gastineau, en raison de son usurpation de fonctions publiques au moment où il fut Directeur de la Bibliothèque Mazarine et de sa participation à l'insurrection patriotique, comme Délégué du 5e arrondissement au Comité démocratique.

Lettre 28 février 1872


MINISTERE
DE
LA JUSTICE

ADMINISTRATION
DE LA
SURETÉ PUBLIQUE
ET DES PRISONS

Bruxelles, le 28 février 1872

Monsieur le Préfet

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me communiquer les renseignements que vous pourriez posséder sur le nommé Gastineau et de me faire connaître, en même temps s'il a été l'objet d'une condamnation ou d'une mesure d'administration pour faits politiques.

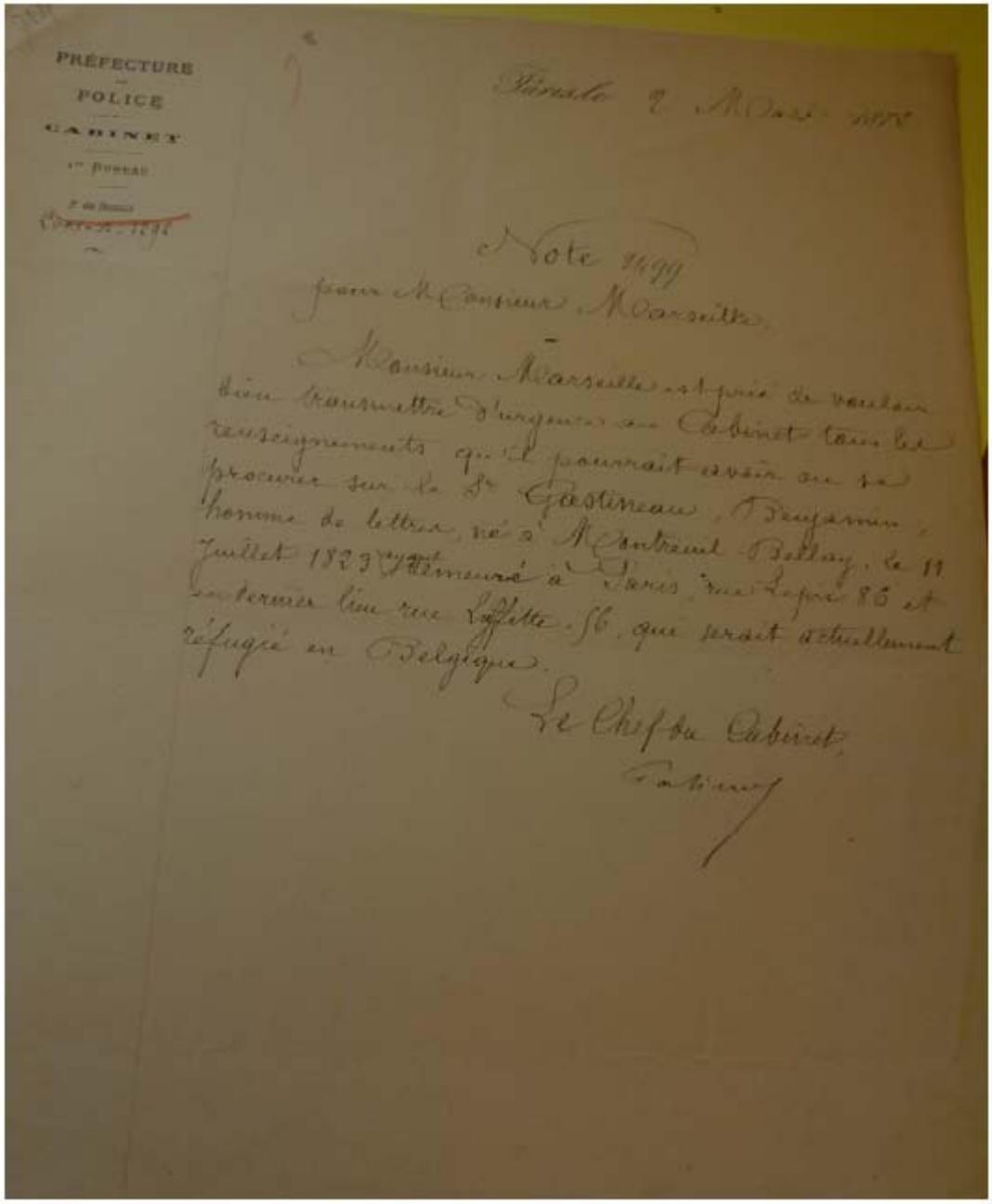
Agréez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma haute considération.

P. l'Administrateur
Le Directeur
Debecker

A Monsieur le Préfet de Police à
Paris

Lettre à Monsieur Préfet de Police à Paris, rédigée à Bruxelles par le Directeur de La Sureté publique, qui atteste que Benjamin Gastineau serait dépourvu de papiers et qu'il se considérerait comme réfugié politique. La lettre demande des renseignements au sujet de l'activité politique et de la vie privée de cet individu et s'il a été l'objet d'une condamnation pour des faits politiques.

Note, 2 mars 1872


PRÉFECTURE
POLICE
CABINET

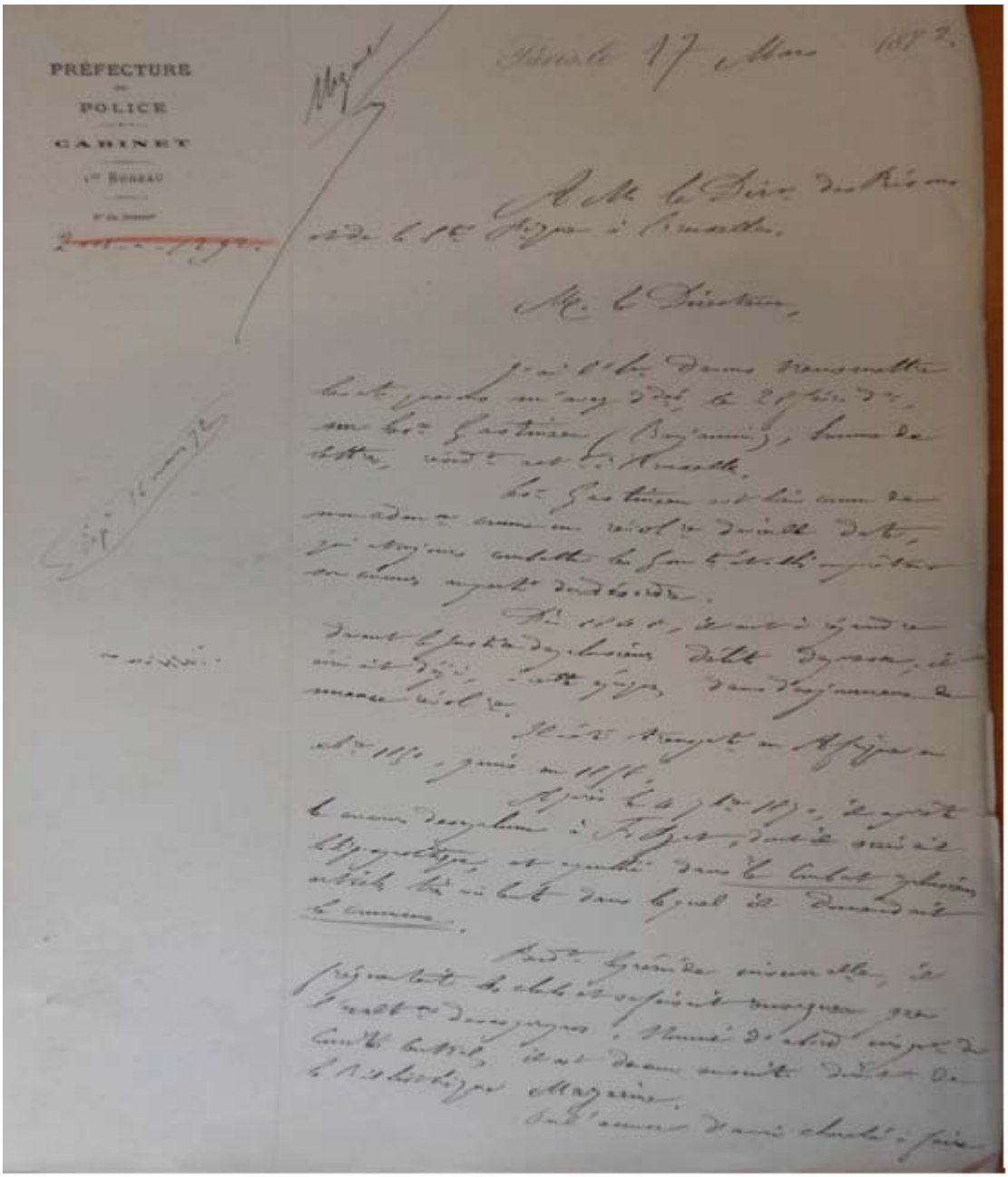
Note 1499

Monsieur Marseille est prié de vouloir bien transmettre d'urgence au Cabinet tous les renseignements qu'il pourrait avoir ou se procurer sur le Sr Gastineau, Benjamin, homme de lettres, né à Montreuil Bellay, le 11 Juillet 1823, demeurant à Paris, rue Lepic 86 et en dernier lieu rue Laffitte 56, qui serait actuellement réfugié en Belgique.

Le Chef du Cabinet,

Transcription de la note de la Préfecture de Police demandant à M. Marseille de transmettre des renseignements au sujet de Benjamin Gastineau. On y suppose que M. Gastineau se trouve déjà en Belgique.

Lettre, 17 mars 1872



PRÉFECTURE
DE
POLICE
CABINET
1er Bureau

Paris 17 Mars 1872.

A Mr le Juge de Paix
de la 1re Justice à Paris.

Mr le Juge,

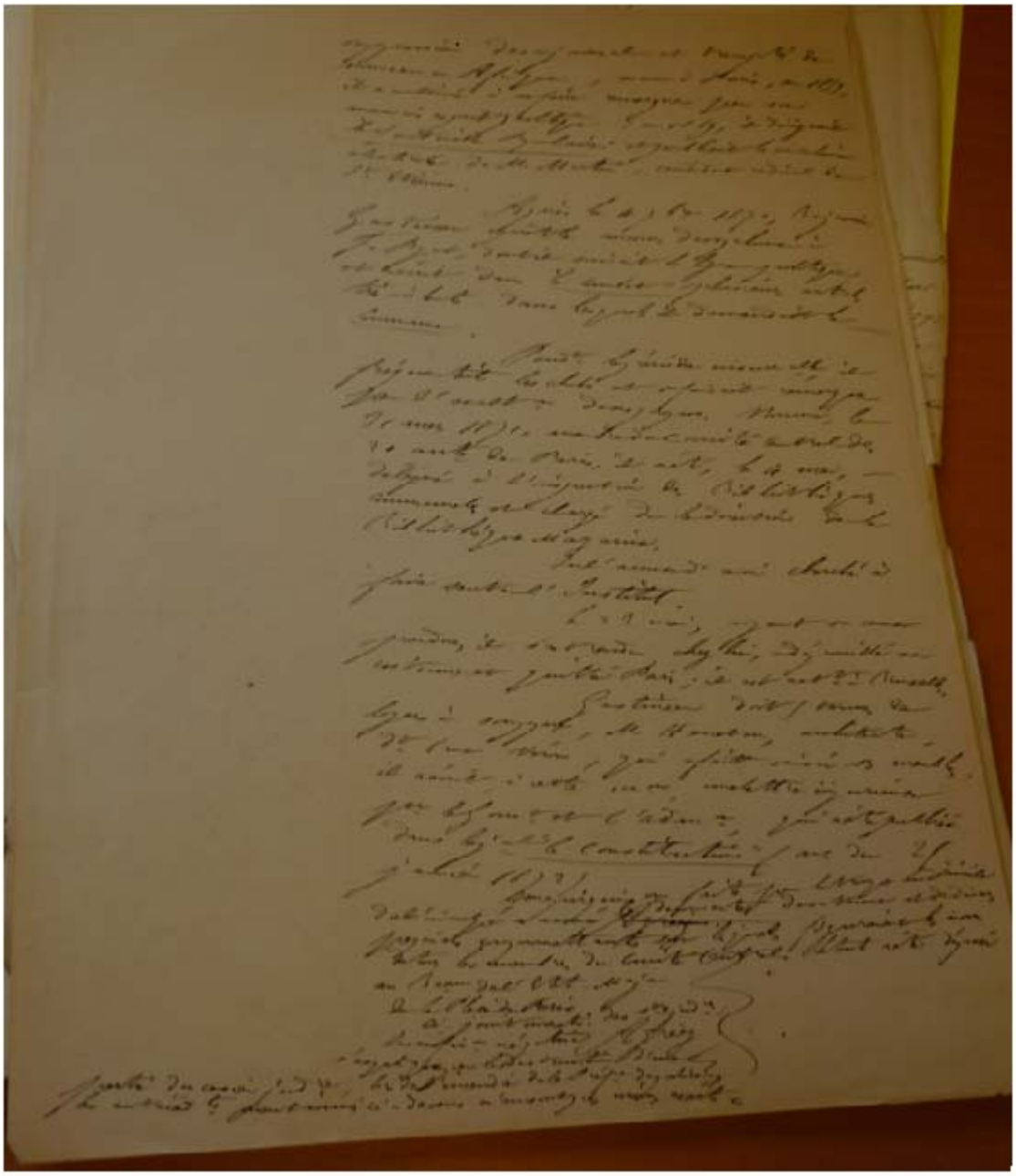
J'ai l'h. de vous transmettre
la plainte en vol de 20 fr. 7c.
au Sr Gastinne (Benjamin), dont vous
êtes, ci-joint à la présente.

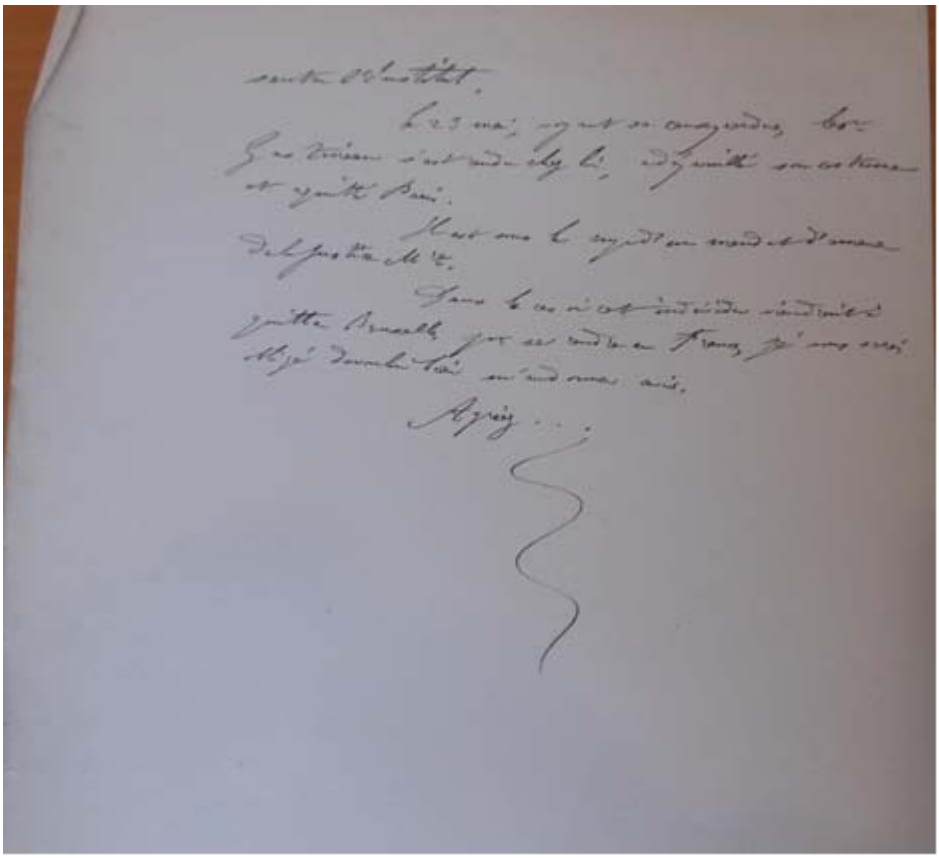
Le Sr Gastinne m'a déclaré avoir
soupçonné comme auteur de ce vol le nommé Dubois,
qui aurait été arrêté par un agent de la Sûreté.

Si vous jugez à propos de donner
suite à cette affaire, je vous prie de vouloir bien
m'en informer.

Agréez, Mr le Juge de Paix, l'assurance
de ma haute considération.

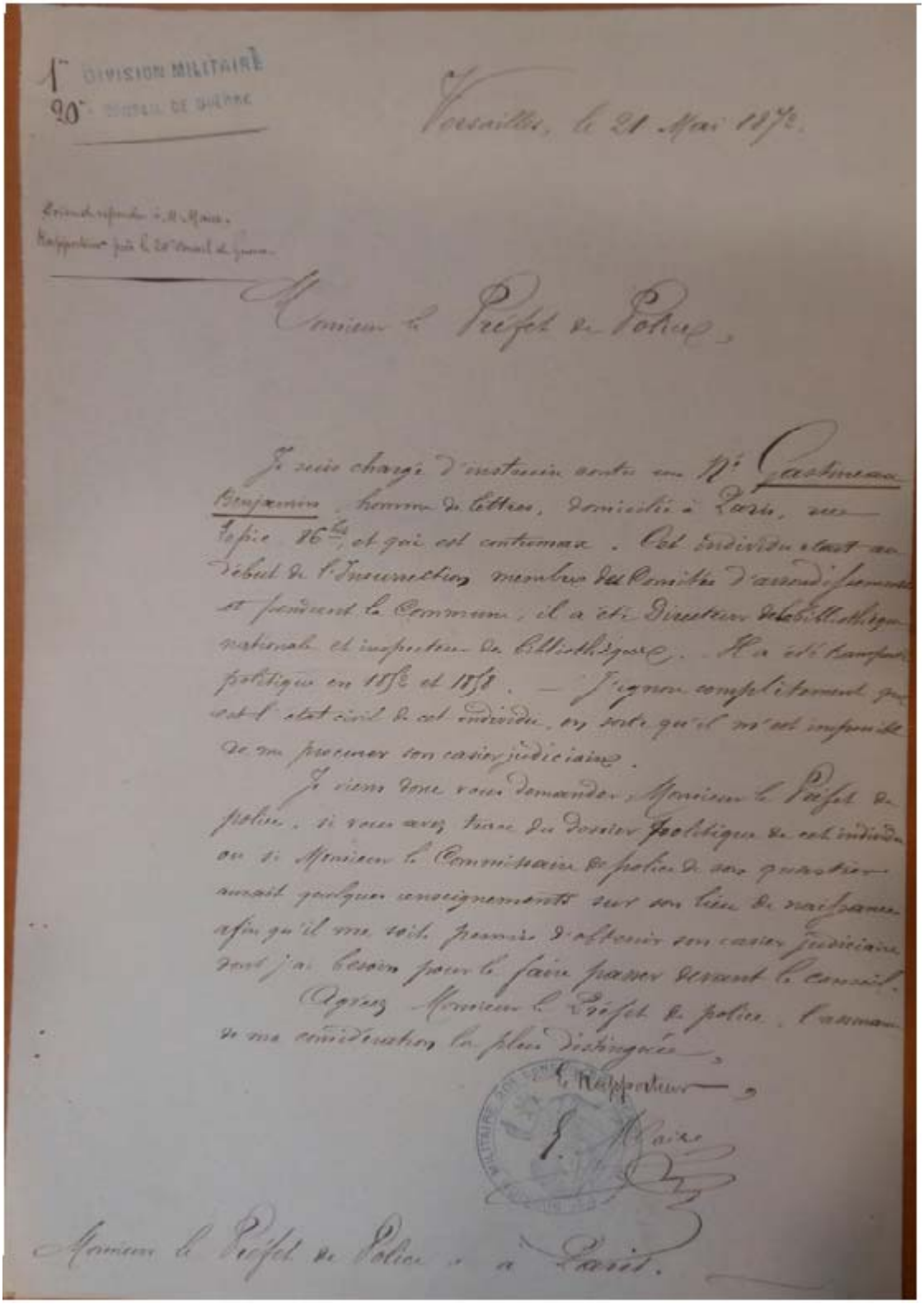
Le Préfet de Police
Pour le Préfet de Police et par délégation
Le Chef de Bureau
[illegible]





Lettre du Préfet de la Police de Paris à M. le Directeur des Prisons de Saint-Digne de Bruxelles, l'informant sur l'histoire de Gastineau et le priant de lui donner de ses nouvelles au cas où notre écrivain laissait Bruxelles pour se rendre en France.

Lettre, 21 mars 1872



1re DIVISION MILITAIRE
20e [illegible] DE GUERRE

Versailles, le 21 Mai 1872.

Rapporteur près le 20e Conseil de Guerre.

Monsieur le Préfet de Police,

J'ai été chargé d'instruire contre un Nr Gastineau Benjamin, homme de lettres, domicilié à Paris, rue [illegible] n° 16 bis, et qui est contumax. Cet individu était au début de l'insurrection, membre du Comité d'armement et fondateur de la Commune, il a été Directeur de la Bibliothèque nationale et inspecteur des Bibliothèques. Il a été compromis politique en 1851 et 1858. — J'ignore complètement quel est l'état civil de cet individu, en sorte qu'il m'est impossible de me procurer son casier judiciaire.

Je viens donc vous demander, Monsieur le Préfet de police, si vous avez trace du dossier politique de cet individu ou si Monsieur le Commissaire de police de son quartier aurait quelques renseignements sur son lieu de naissance afin qu'il me soit permis d'obtenir son casier judiciaire dont j'ai besoin pour le faire juger devant le Conseil.

Agréez Monsieur le Préfet de police, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

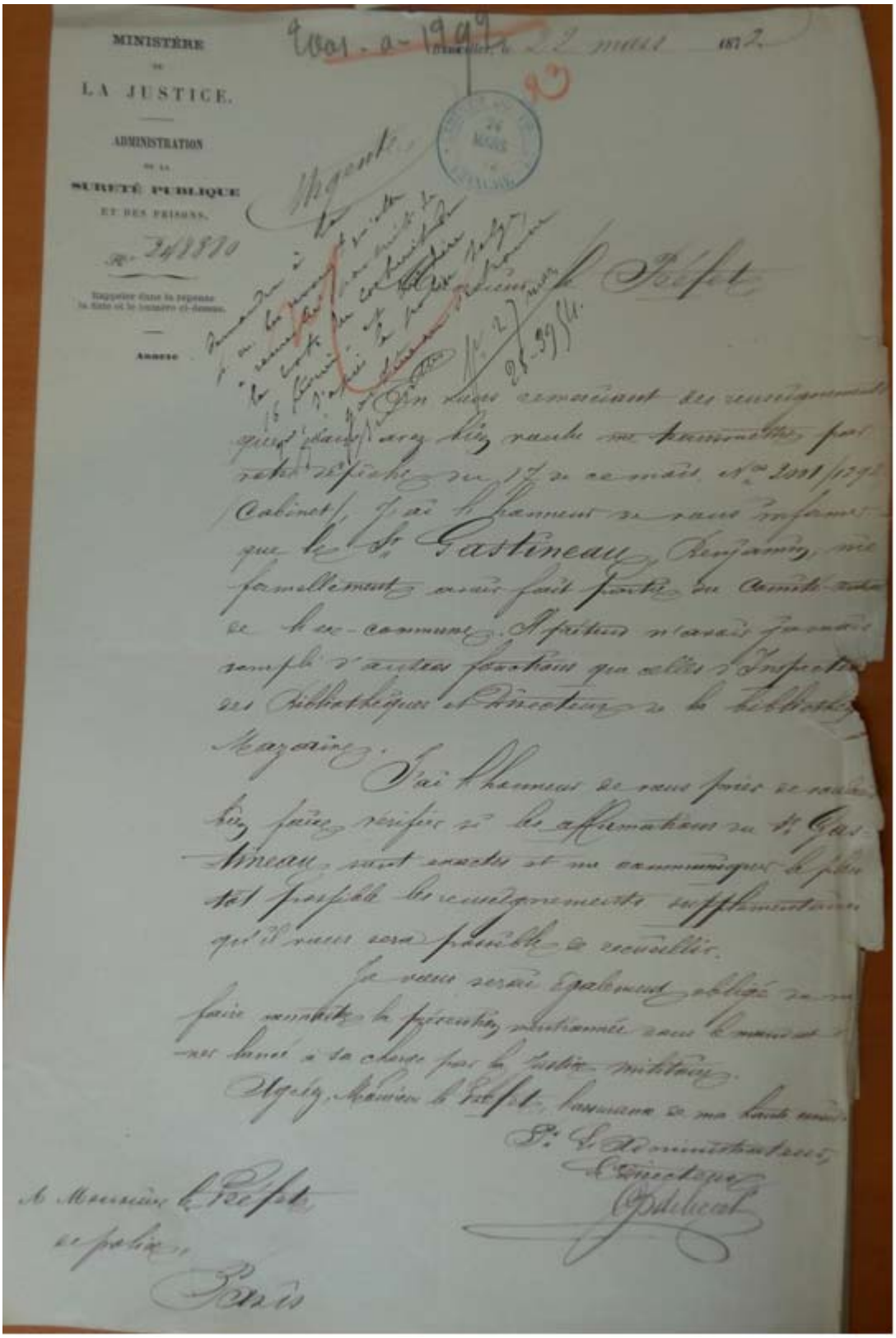
Le Rapporteur —

J. Maire

Monsieur le Préfet de Police à Paris.

Lettre de M. Maire, rapporteur auprès du XX[e] Conseil de Guerre : demande au Préfet de la Police de Paris au sujet du dossier politique de Benjamin Gastineau,.afin de recevoir des renseignements au sujet de notre écrivain dont il est spécifié qu'il était Directeur de la Bibliothèque Nationale et Inspecteur des bibliothèques

Lettre, 22 mars 1872



MINISTÈRE
DE
LA JUSTICE.

ADMINISTRATION
DE LA
SURETÉ PUBLIQUE
ET DES PRISONS.

Rapporter dans la réponse la date et le numéro ci-dessus.

Annexe

Versailles, le 22 mars 1872.

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous informer que le Sr Gastineau Benjamin, mis formellement en cause devant le Conseil de guerre, a fait partie du Comité central de la Commune. Il paraît n'avoir jamais rempli d'autres fonctions que celles d'Inspecteur des bibliothèques et Directeur de la bibliothèque Mazarine.

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien faire vérifier si les affirmations du Sr Gastineau sont exactes et me communiquer le plus tôt possible les renseignements supplémentaires qu'il vous sera possible de recueillir.

Je vous serai également obligé de me faire connaître la position actuelle de l'accusé et celle dans laquelle il se trouve placé à sa charge par la justice militaire.

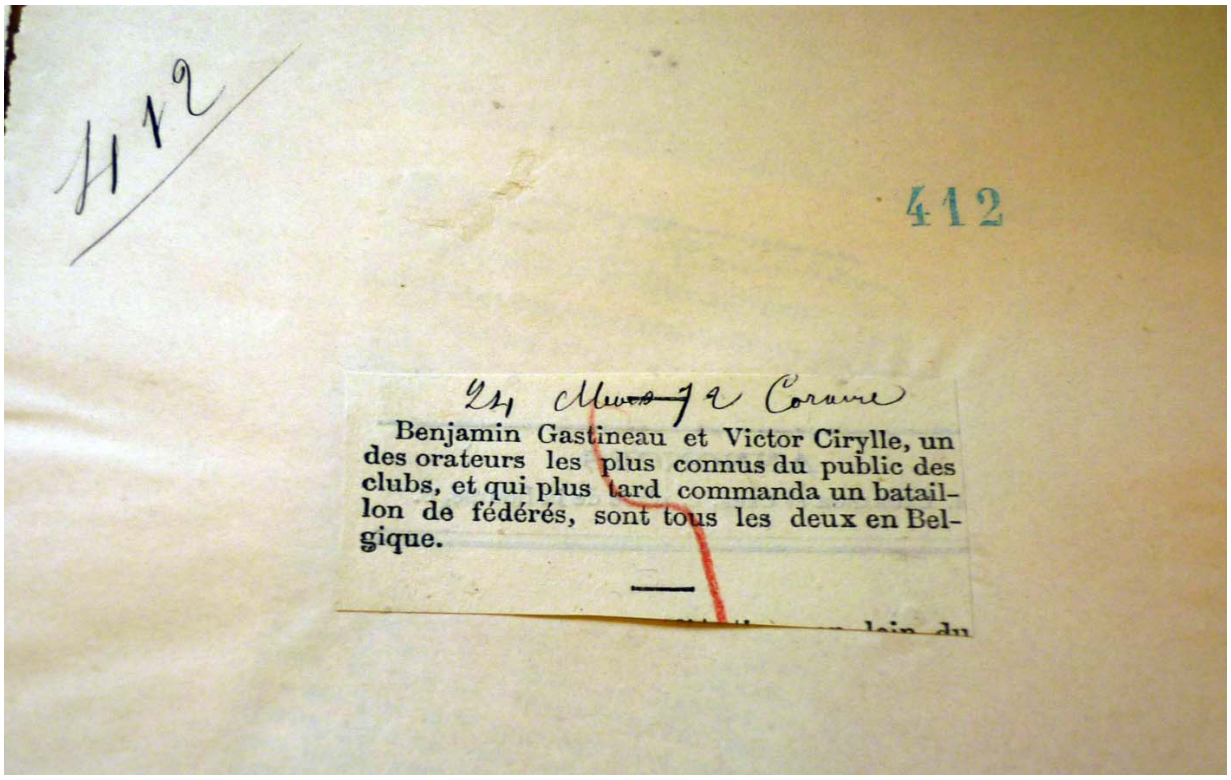
Agréez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma haute considération.

Pour le Ministre et par autorisation,
Le Directeur,
Delacourt

A Monsieur le Préfet de police,
Paris

Lettre au Préfet de Paris. On y affirme que Gastineau a eu affaire formellement à la Commune et qu'il aurait déclaré qu'il n'aurait jamais usurpé de fonctions publiques hormis celles d'Inspecteur des bibliothèques et de Directeur de la Bibliothèque Mazarine.
Le document demande aussi des vérifications sur les accusations lancées à sa charge par la justice militaire.

Le Corsaire 24 mars 1872

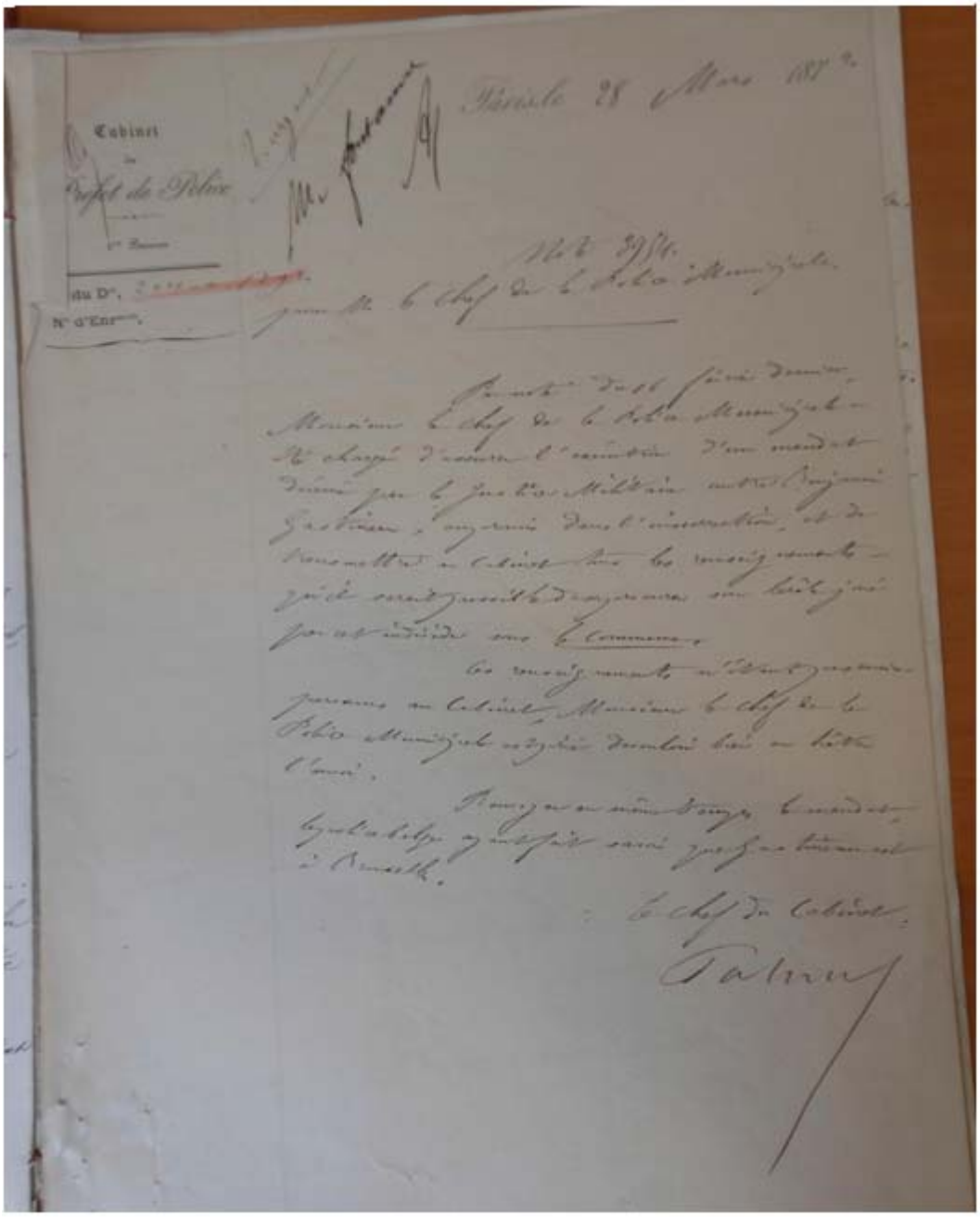

412

24 Mars 72 Corsaire

Benjamin Gastineau et Victor Cirylle, un des orateurs les plus connus du public des clubs, et qui plus tard commanda un bataillon de fédérés, sont tous les deux en Belgique.

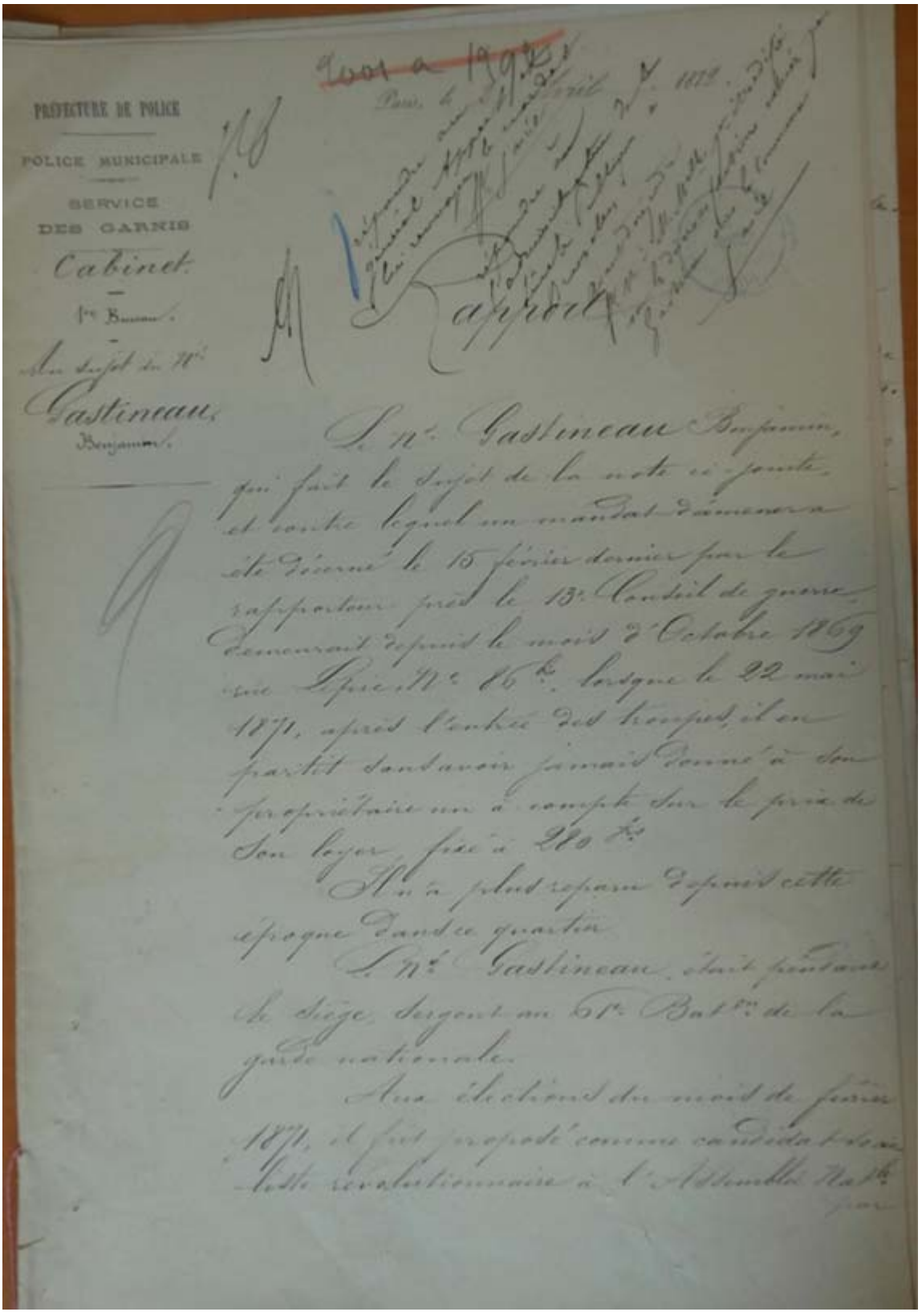
Note témoignant de la présence certaine de Benjamin Gastineau et de Victor Cyrille en Belgique.

Note, 28 mars 1872



Note du Chef du Cabinet du Préfet de Police au chef de la Police municipale en demandant des renseignements sur le rôle joué par Benjamin Gastineau sous la Commune.

Rapport, 2 avril 1872



PRÉFECTURE DE POLICE

POLICE MUNICIPALE

SERVICE DES GARNIS

Cabinet.

1re Bureau.

Au sujet du Nr

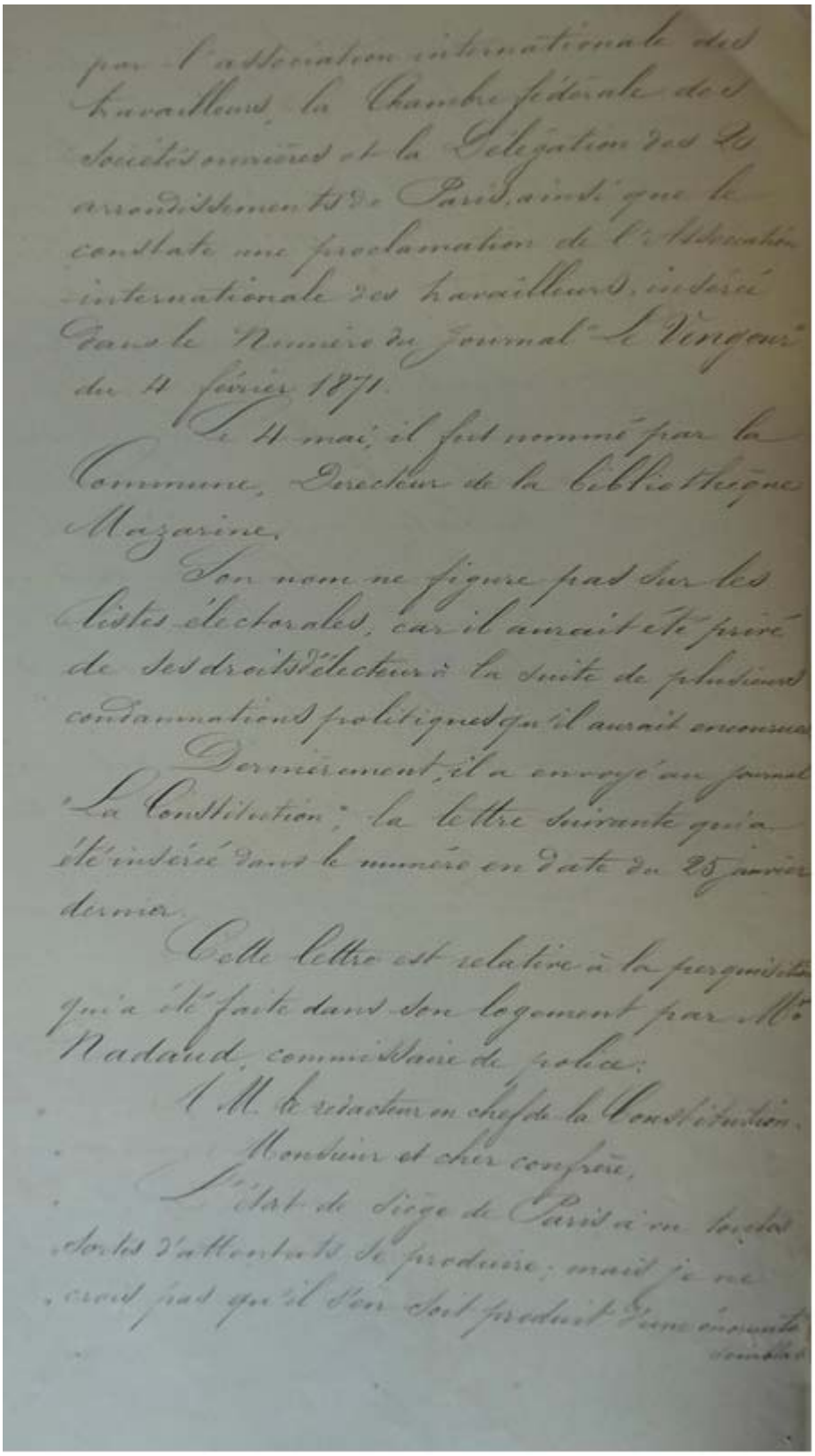
Gastineau Benjamin.

Le Nr Gastineau Benjamin, qui fait le sujet de la note ci-jointe, et contre lequel un mandat d'amener a été donné le 15 février dernier par le rapporteur près le 13e Conseil de guerre, demeurait depuis le mois d'Octobre 1869 rue Lepic Nr 86 bis, lorsque le 22 mai 1871, après l'entrée des troupes, il en partit sans avoir jamais donné à son propriétaire un à compte sur le prix de son loyer, fixé à 220 Frs.

Il n'a plus reparu depuis cette époque dans ce quartier.

Le Nr Gastineau était fusilier au 6e siège, sergent au 61e Bat.on de la garde nationale.

Aux élections du mois de février 1871, il fut proposé comme candidat à la liste révolutionnaire à l'Assemblée Nale par



par l'association internationale des travailleurs, la Chambre fédérale des sociétés ouvrières et la Délégation des 20 arrondissements de Paris, ainsi que le constate une proclamation de l'Association internationale des travailleurs, insérée dans le Numéro du Journal "Le Vengeur" du 11 février 1871.

Le 11 mai, il fut nommé par la Commune, Directeur de la bibliothèque Mazarine.

Son nom ne figure pas sur les listes électorales, car il aurait été privé de ses droits d'électeur à la suite de plusieurs condamnations politiques qu'il aurait encourues.

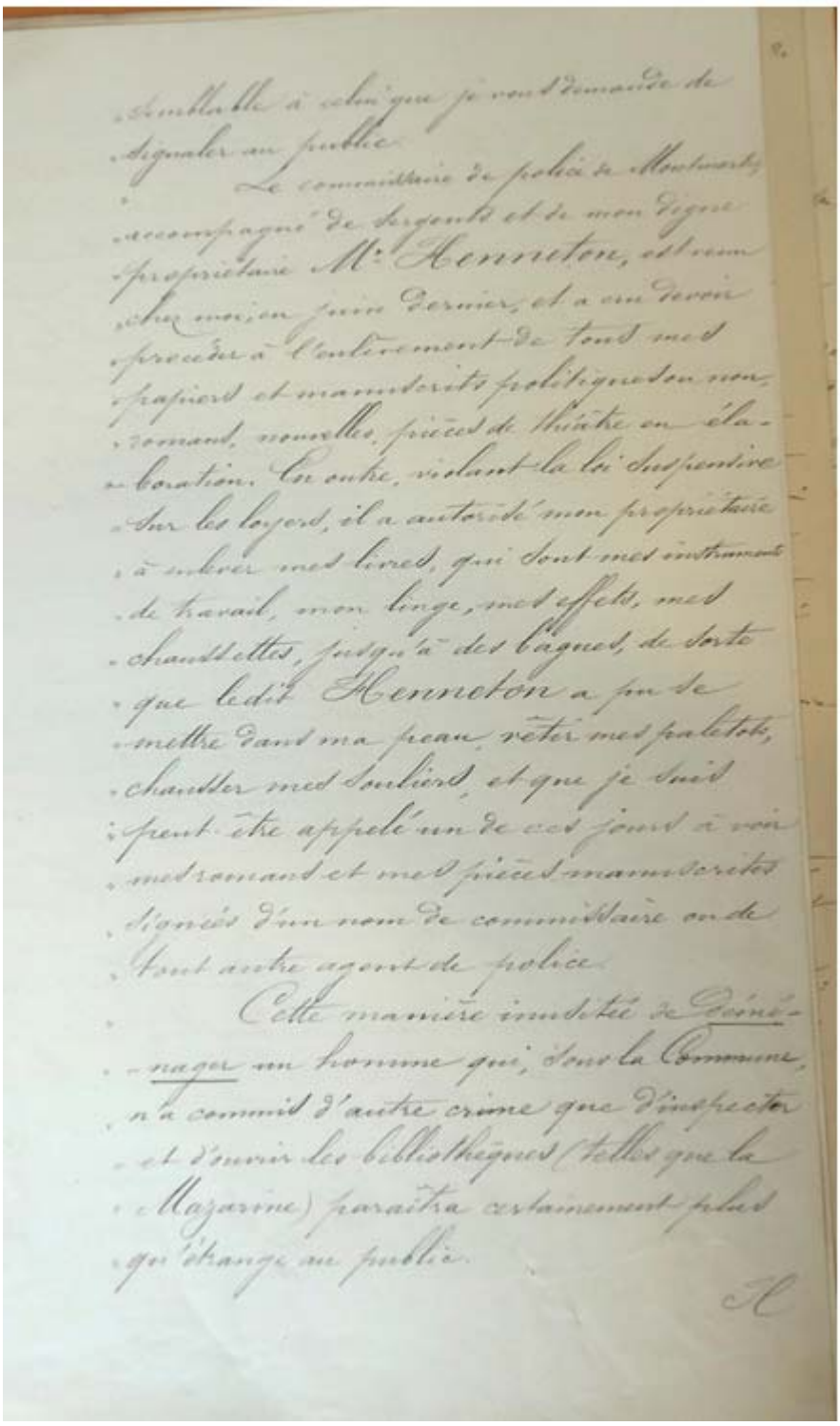
Dernièrement, il a envoyé au journal "La Constitution", la lettre suivante qui a été insérée dans le numéro en date du 25 janvier dernier.

Cette lettre est relative à la perquisition qui a été faite dans son logement par M. Nadaud, commissaire de police.

A M. le rédacteur en chef de la Constitution.

Monsieur et cher confrère,

L'état de siège de Paris a vu toutes sortes d'attentats se produire, mais je ne croyais pas qu'il dût produire une enquête domici-

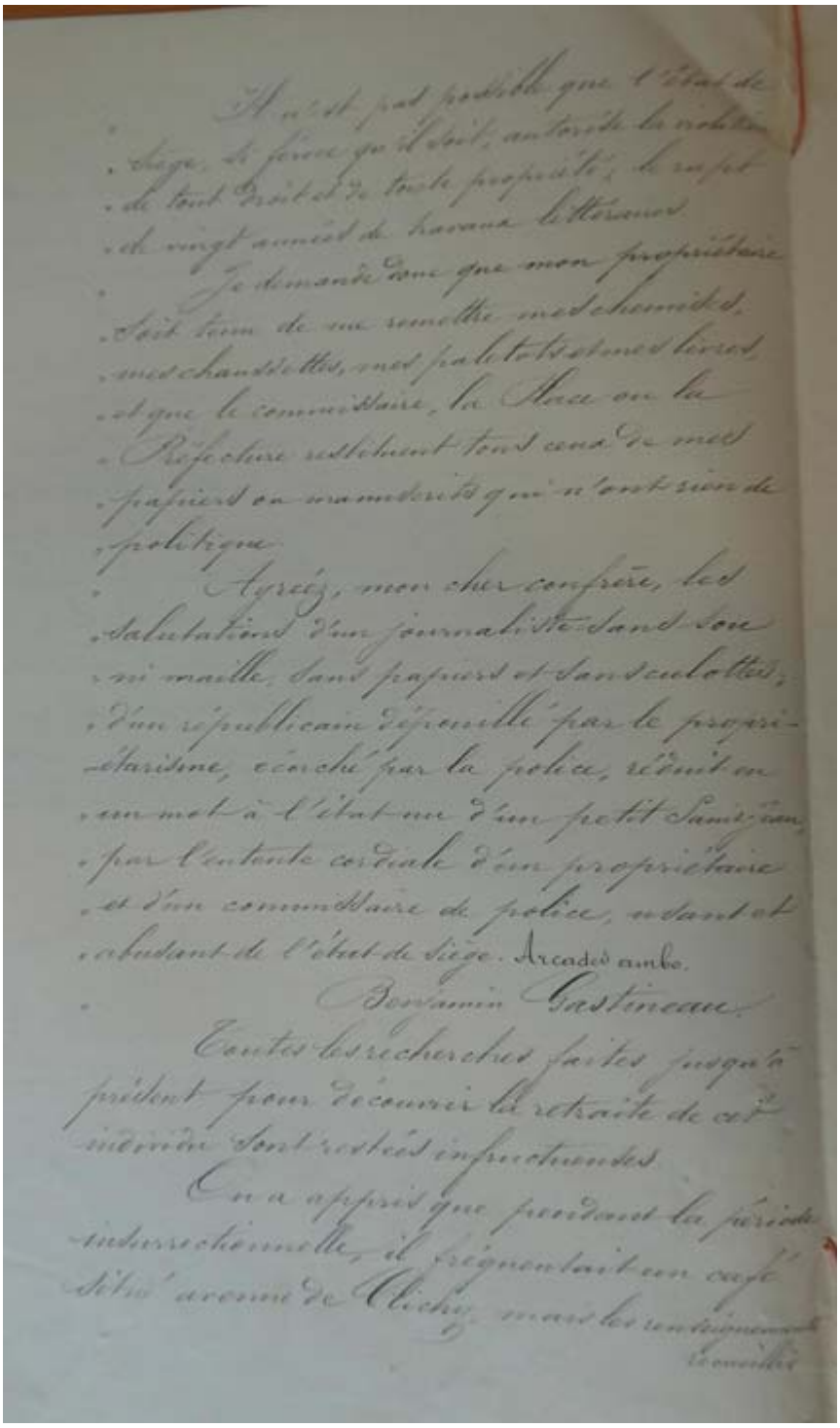


semblable à celui que je vous demande de
signaler au public.

Le commissaire de police de Montmartre
accompagné de sergents et de mon digne
propriétaire M. Hennoton, est venu
chez moi, en juin dernier, et a eu devoir
procéder à l'enlèvement de tous mes
papiers et manuscrits politiques ou non,
romans, nouvelles, pièces de théâtre en éla-
boration. En outre, violant la loi insaisissabilité
sur les loyers, il a autorisé mon propriétaire
à enlever mes livres, qui sont mes instruments
de travail, mon linge, mes effets, mes
chaussettes, jusqu'à des bagues, de sorte
que ledit Hennoton a pu se
mettre dans ma peau, vêtir mes paletots,
chausser mes souliers, et que je suis
peut-être appelé un de ces jours à voir
mes romans et mes pièces manuscrites
signés d'un nom de commissaire ou de
tout autre agent de police.

Cette manière inusitée de dépos-
séder un homme qui, sous la Commune,
n'a commis d'autre crime que d'inspecter
et d'ouvrir les bibliothèques (telles que la
Mazarine) paraîtra certainement plus
qu'étrange au public.

H



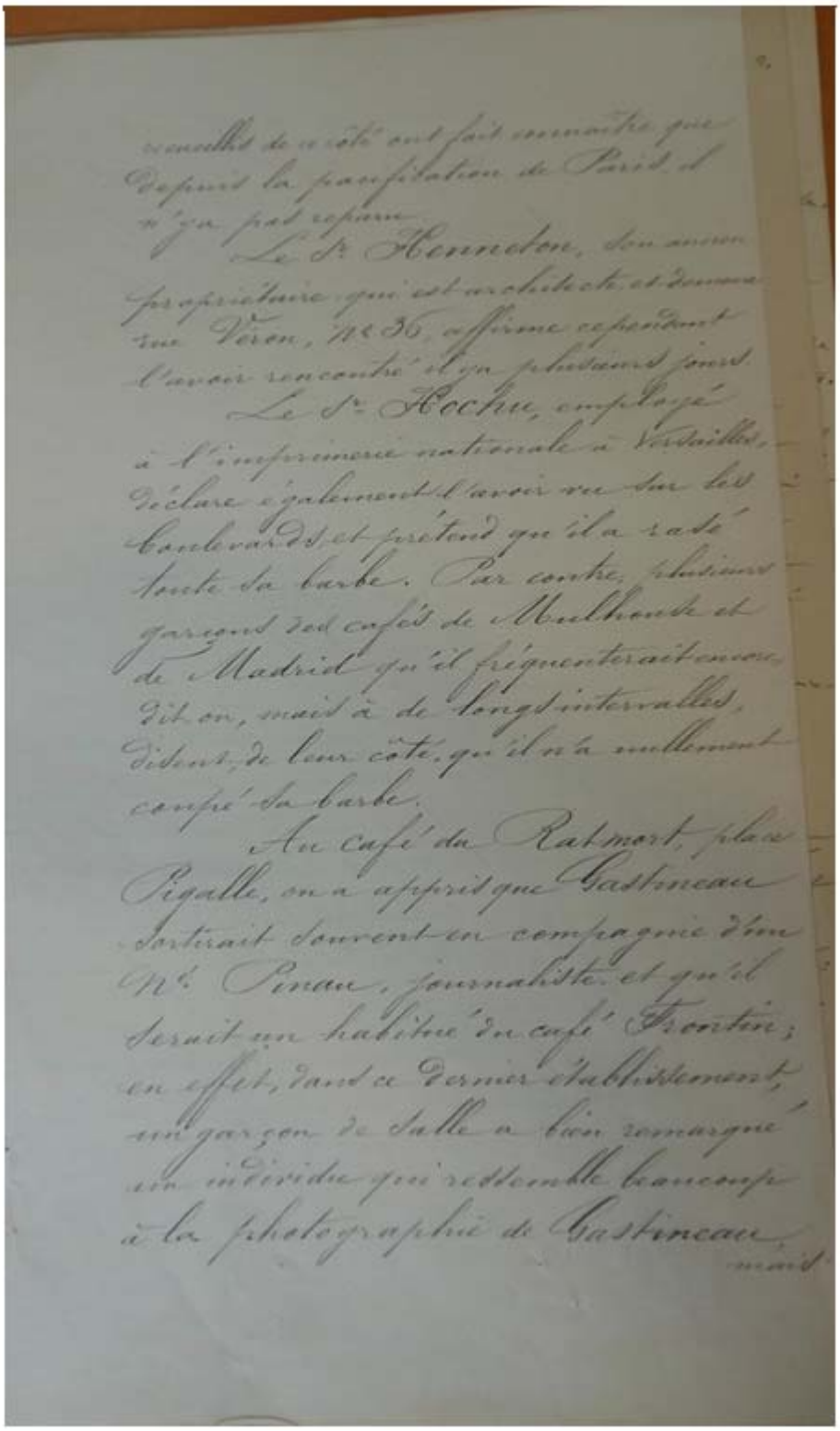
Il n'est pas probable que l'état de
siège, si fâcheux qu'il soit, autorise la violation
de tout droit et de toute propriété, le respect
de vingt années de bonne et loyale
Je demande donc que mon propriétaire
soit tenu de me remettre mes chemises,
mes chaussettes, mes pantoufles, mes livres,
et que le commissaire, la place ou la
Préfecture restituent tous ces objets de mes
papiers ou manuscrits qui n'ont rien de
politique.

Agréez, mon cher confrère, les
salutations d'un journaliste sans sou
ni maille, sans papiers et sans culottes,
d'un républicain dépouillé par le propri-
étarisme, écorché par la police, réduit en
un mot à l'état nu d'un petit Sans-Culotte,
par l'entente cordiale d'un propriétaire
et d'un commissaire de police, mendiant et
rabâchant de l'état de siège. Arcades ambo.

Benjamin Gastineau.

Toutes les recherches faites jusqu'à
présent pour découvrir la retraite de cet
individu sont restées infructueuses.

On a appris que pendant la période
insurrectionnelle, il fréquentait un café
situé avenue de Clichy, mais les renseignements
connus

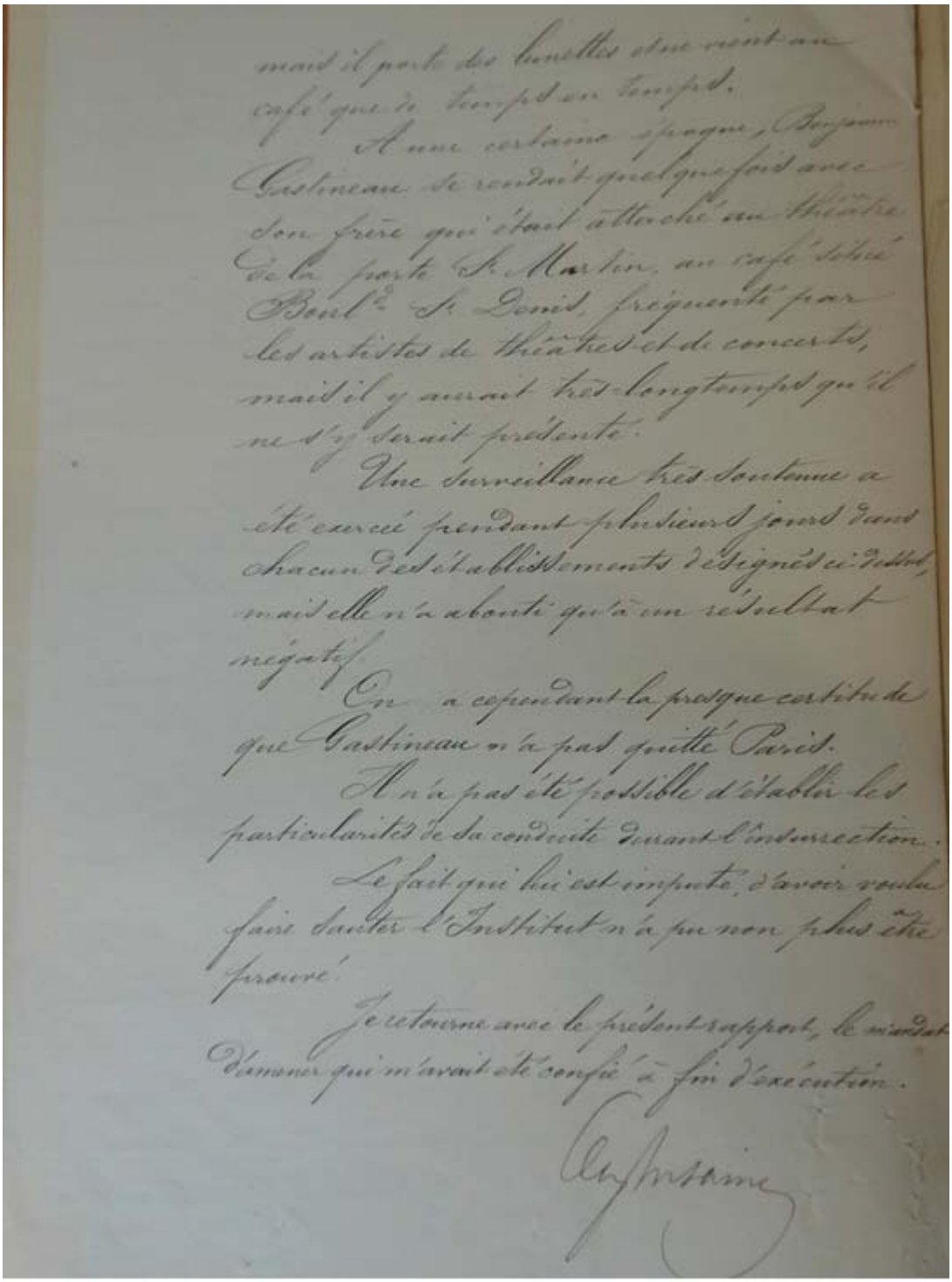


voudrait de ce côté ont fait connaître que
depuis la pacification de Paris il
n'y est pas reparu.

Le Sr Hennebon, son ancien
propriétaire qui est architecte et demeure
rue Véron, n° 36, affirme cependant
l'avoir rencontré il y a plusieurs jours.

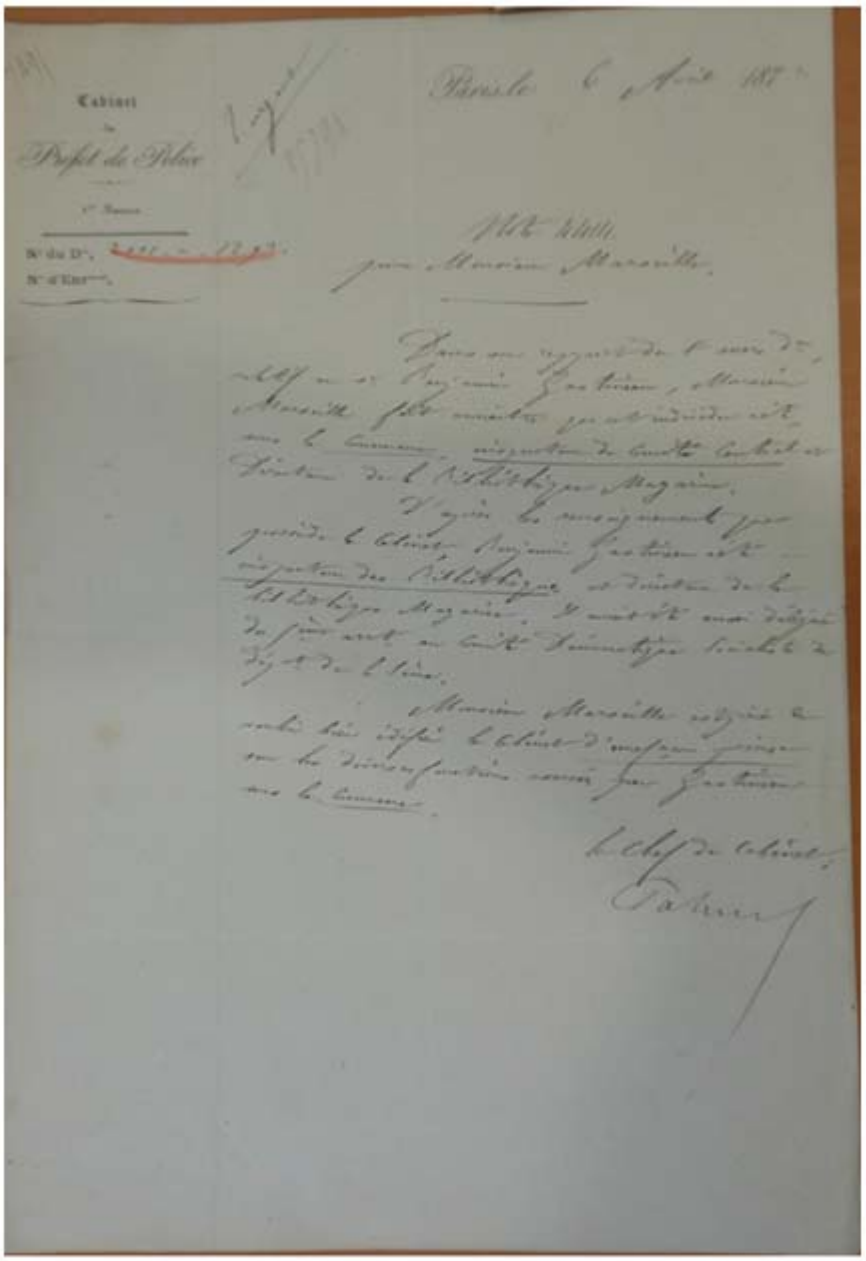
Le Sr Hochu, employé
à l'imprimerie nationale à Versailles,
déclare également l'avoir vu sur les
boulevards et prétend qu'il a rasé
toute sa barbe. Par contre, plusieurs
garçons des cafés de Multhouse et
de Madrid qu'il fréquenterait encore,
dit on, mais à de longs intervalles,
disent, de leur côté, qu'il n'a nullement
coupé sa barbe.

Au café du Rat mort, place
Pigalle, on a appris que Gastineau
sortirait souvent en compagnie d'un
M. Pinau, journaliste, et qu'il
serait un habitué du café Frontin;
en effet, dans ce dernier établissement,
un garçon de salle a bien remarqué
un individu qui ressemble beaucoup
à la photographie de Gastineau,
mais



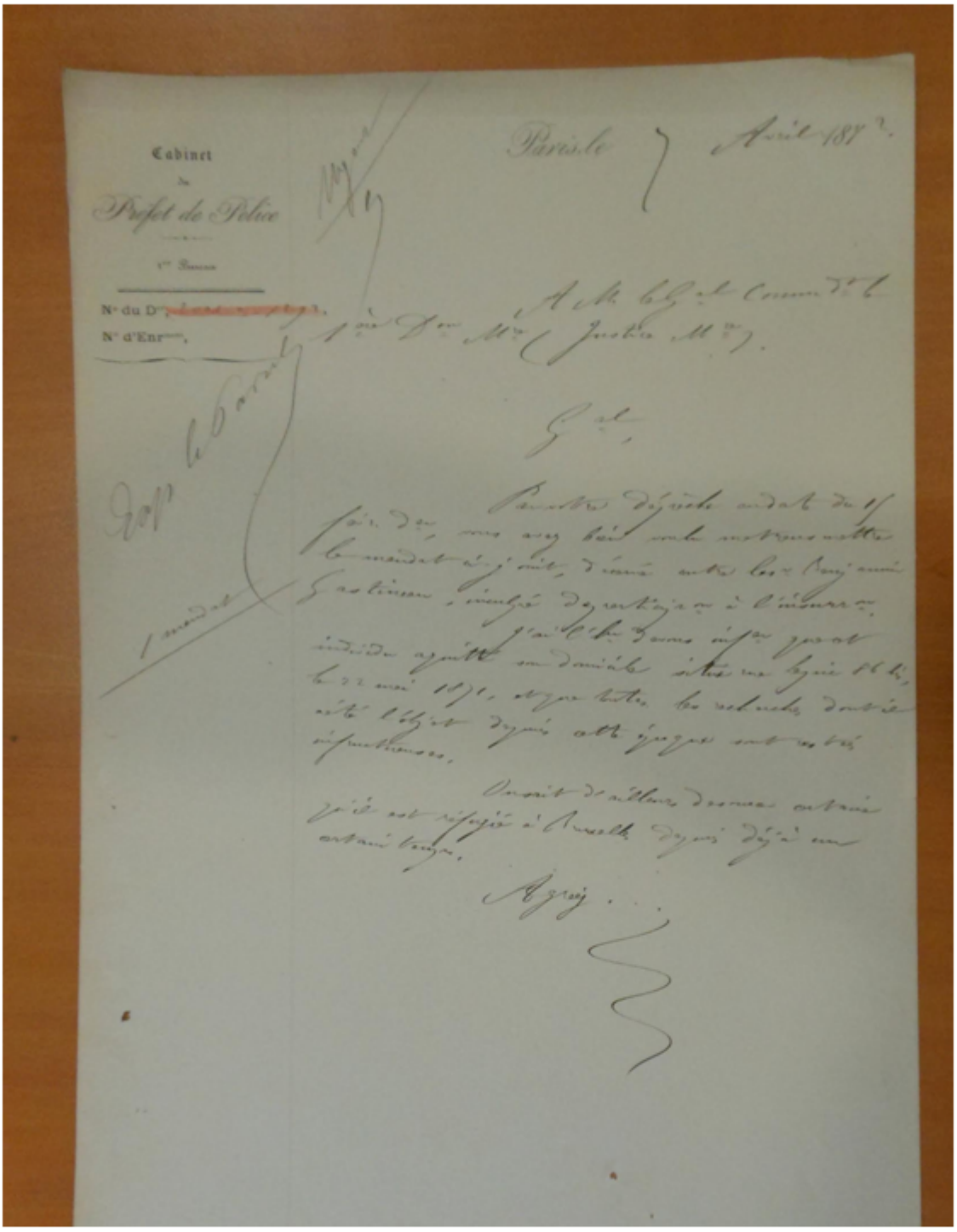
Ce très long rapport, en prenant ses démarches à partir de la lettre du 16 février de 1872, témoigne de l'engagement politique de notre auteur. Il déclare en effet que Gastineau aurait été proposé aux élections de février 1871 comme candidat socialiste révolutionnaire à l'Assemblée Nationale par l' Association internationale des travailleurs, la chambre fédérale des sociétés ouvrières et la délégation des 20 arrondissements de Paris, ainsi que le constate une proclamation de l'Association internationale des travailleurs, insérée dans le n° du journal « Le Vengeur » du 4 février 1871.
Nous avons, ensuite, la transcription intégrale de la lettre concernant la perquisition de son appartement, que Benjamin Gastineau envoya au journal *La Constitution* et qui fut publiée par ce journal en date 25 janvier 1872.
Le rapport se termine en considérant le manque de nouvelles certaines au sujet de Benjamin Gastineau et la nécessité de continuer à rechercher ses traces pour arriver à son arrestation : elle concerne les habitudes, les gens et les lieux que Benjamin Gastineau avait l'habitude de fréquenter.

Lettre, 6 avril 1872



Demande du Chef de Cabinet à M. Marseille pour recevoir d'autres informations détaillées au sujet de Benjamin Gastineau, inspecteur des bibliothèques et délégué au 5ème arrondissement au comité démocratique socialiste.

Lettre, 7 avril 1872

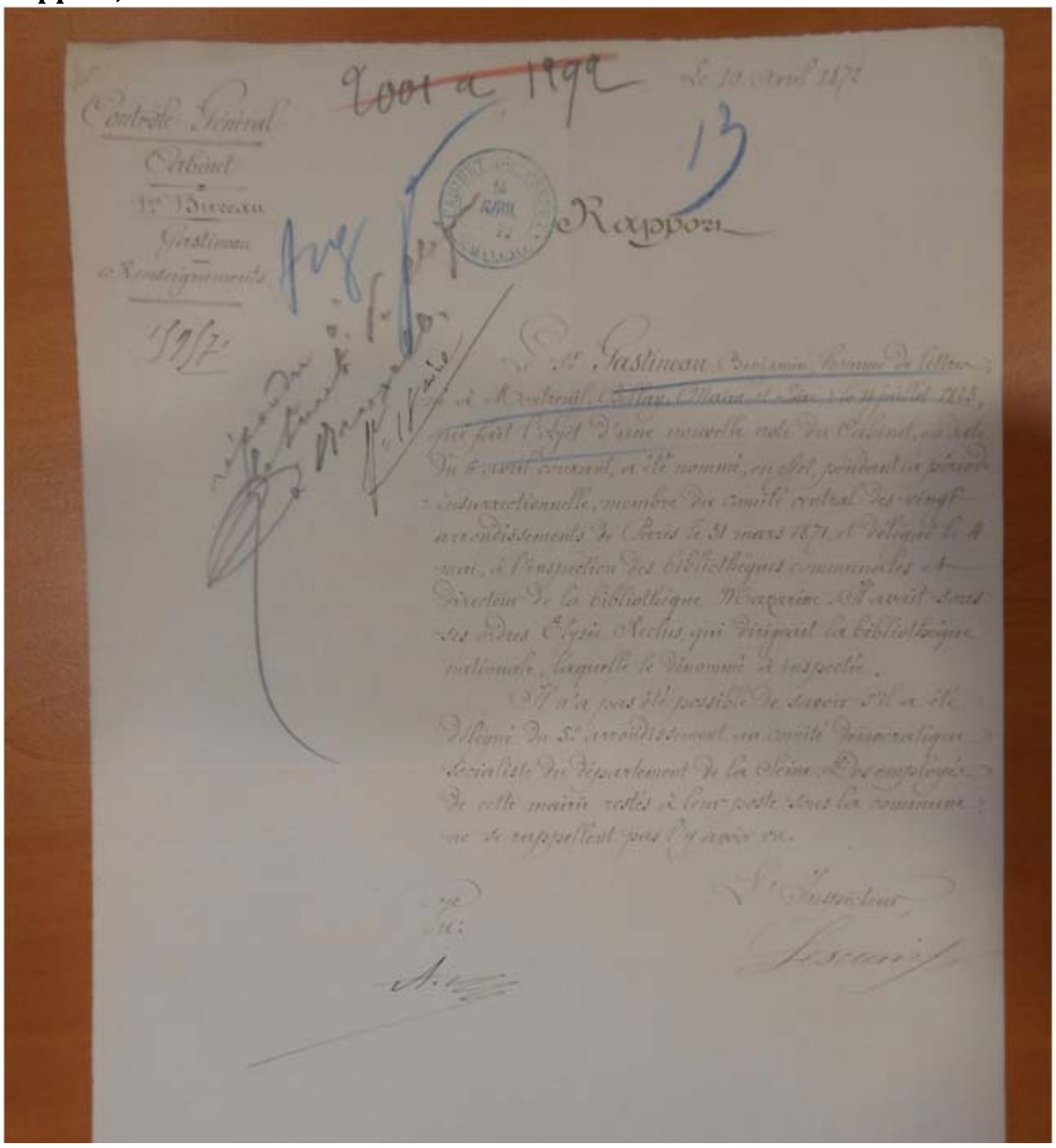


Cabinet
du
Préfet de Police
1re Bureau
N° du D[illegible]
N° d'Enr[illegible]

Paris le 7 Avril 187[illegible].

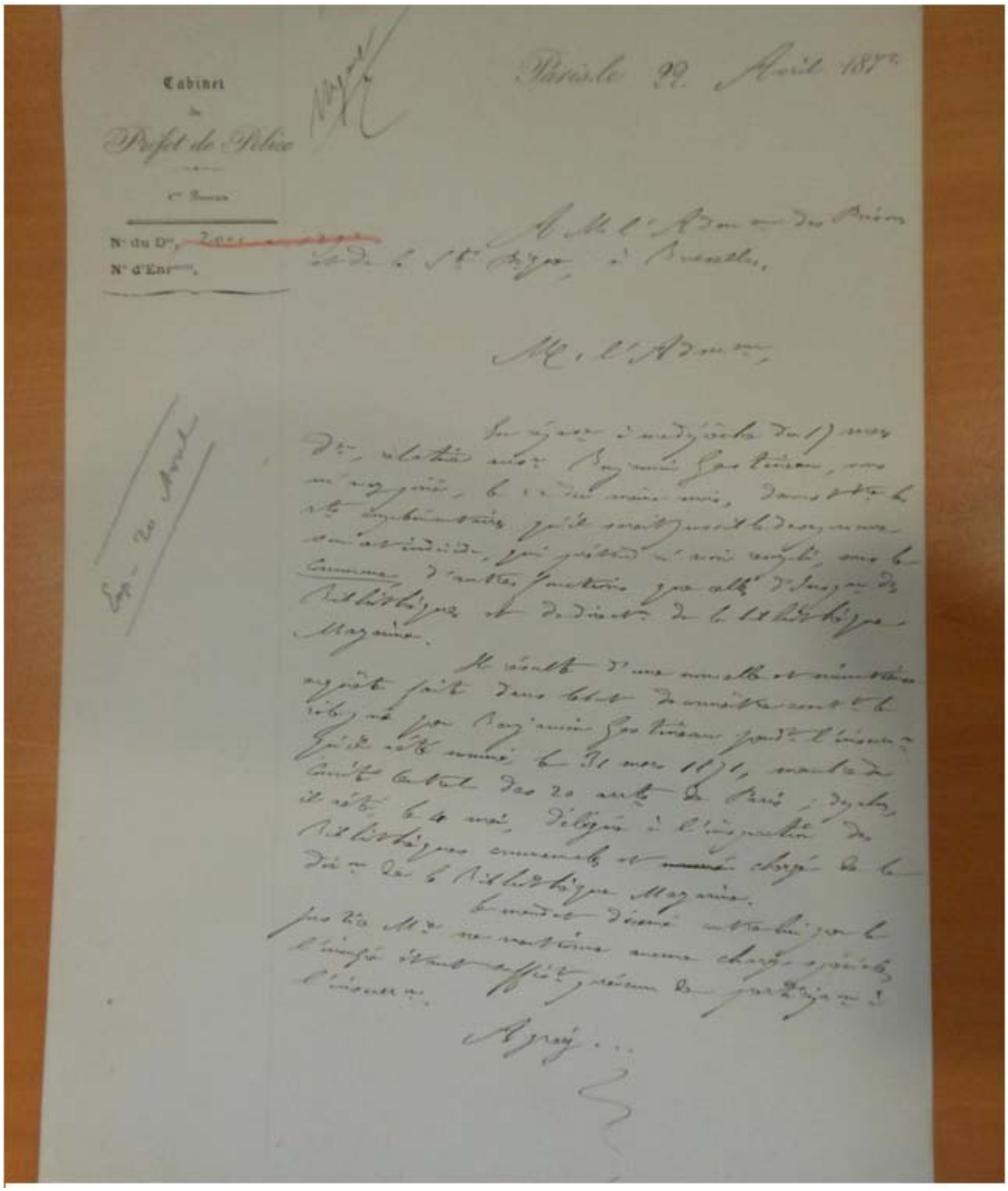
Lettre du préfet de la Police de Paris au Général Commandant la 1ère division de la Justice Militaire, informant que Benjamin Gastineau serait réfugié en Belgique.

Rapport, 10 avril 1872



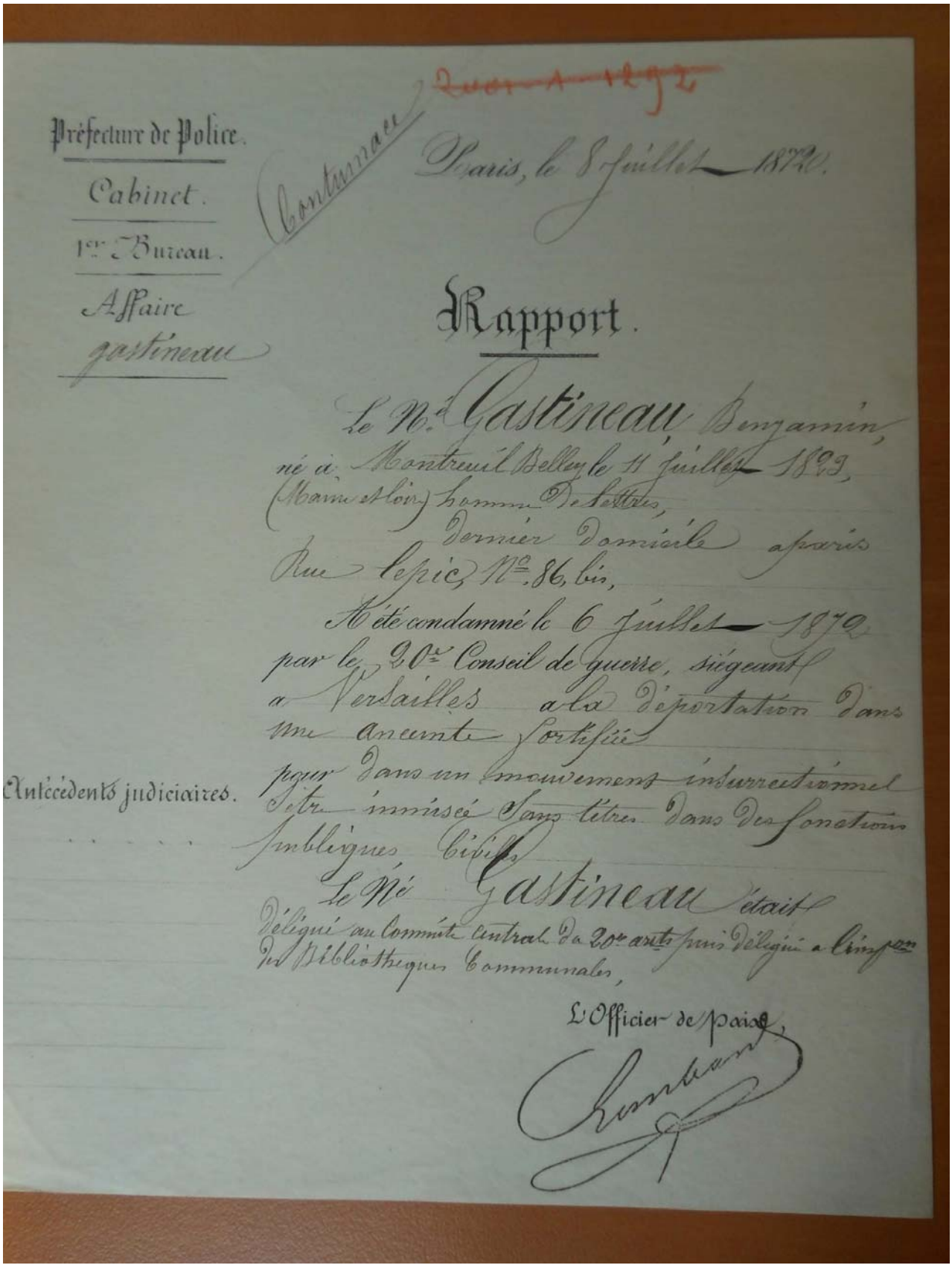
Rapport du 10 avril 1872. Gastineau a été nommé Inspecteur Général des bibliothèques municipales et ensuite directeur de la Bibliothèque Mazarine. On ne sait pas s'il a été délégué du 5e arrondissement du Comité démocratique, car le personnel de la mairie, toujours présent à son poste, a déclaré ne l'avoir jamais vu là-bas.

Lettre, 22 avril 1872



Préfecture de la Police de Paris à M. l'Administrateur des Prisons de Saint-Digne à Bruxelles. On apprend qu'aucune charge spéciale au sujet de Gastineau n'est mentionnée et qu'il était déjà connu pour avoir participé activement à l'insurrection de la Commune. Il avait été nommé le 31 mars de 1871 au Comité central du 20ème arrondissement de Paris

Rapport, 8 juillet 1872



Préfecture de Police.

Cabinet.

1re Bureau.

Affaire gastineau

Continuation

Paris, le 8 juillet 1872.

Rapport.

Le Nommé Gastineau Benjamin, né à Montreuil Bellay le 11 juillet 1839, (Maine et Loire) homme de lettres, Dernier domicile à paris Rue Lepic N°. 86 bis,

A été condamné le 6 Juillet 1872 par le 20e Conseil de guerre, siégeant à Versailles à la déportation dans une enceinte fortifiée pour fait d'un mouvement insurrectionnel et mis à sous la surveillance de la haute police.

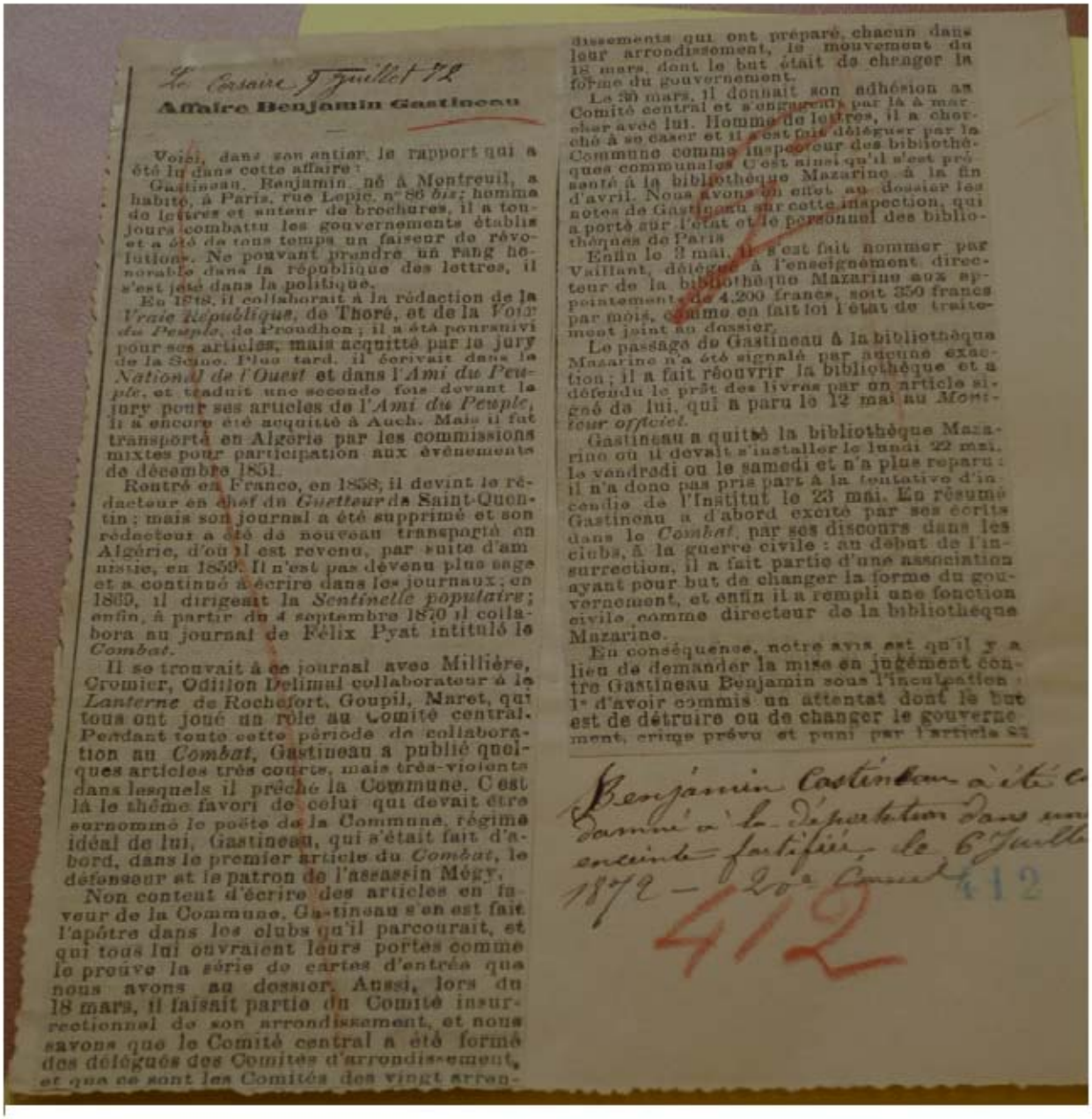
Antécédents judiciaires. . . . . .

Le Nommé Gastineau était délégué au Comité central du 20e arrt puis délégué à la 2e Commission des Bibliothèques Communales,

L'Officier de paix

Rapport de la Police Municipale de Paris mentionnant les traits physiques de Benjamin Gastineau utiles à la police pour pouvoir le rechercher (envoyé au Ministère de l'Intérieur le 28 juillet) faisant état de la condamnation du 6 juillet..

Le Corsaire, 9 juillet 1872



Le Corsaire 9 Juillet 72

Affaire Benjamin Gastineau

Voici, dans son entier, le rapport qui a été lu dans cette affaire :

Gastineau, Benjamin, né à Montreuil, a habité, à Paris, rue Lepic, n° 86 *bis*; homme de lettres et auteur de brochures, il a toujours combattu les gouvernements établis et a été de tous temps un faiseur de révolutions. Ne pouvant prendre un rang honorable dans la république des lettres, il s'est jeté dans la politique.

En 1848, il collaborait à la rédaction de la *Vraie République*, de Thoré, et de la *Voix du Peuple*, de Proudhon ; il a été poursuivi pour ses articles, mais acquitté par le jury de la Seine. Plus tard, il écrivait dans le *National de l'Ouest* et dans l'*Ami du Peuple*, et traduit une seconde fois devant le jury pour ses articles de l'*Ami du Peuple*, il a encore été acquitté à Auch. Mais il fut transporté en Algérie par les commissions mixtes pour participation aux événements de décembre 1851.

Rentré en France, en 1858, il devint le rédacteur en chef du *Guetteur* de Saint-Quentin ; mais son journal a été supprimé et son rédacteur a été de nouveau transporté en Algérie, d'où il est revenu, par suite d'amnistie, en 1859. Il n'est pas devenu plus sage et a continué à écrire dans les journaux ; en 1869, il dirigeait la *Sentinelle populaire* ; enfin, à partir du 4 septembre 1870 il collabora au journal de Félix Pyat intitulé le *Combat*.

Il se trouvait à ce journal avec Millière, Cromier, Odilon Delimal collaborateur à la *Lanterne* de Rochefort, Goupil, Naret, qui tous ont joué un rôle au Comité central. Pendant toute cette période de collaboration au *Combat*, Gastineau a publié quelques articles très courts, mais très-violents dans lesquels il prêche la Commune. C'est là le thème favori de celui qui devait être surnommé le poète de la Commune, régime idéal de lui, Gastineau, qui s'était fait d'abord, dans le premier article du *Combat*, le défenseur et le patron de l'assassin Mégy.

Non content d'écrire des articles en faveur de la Commune, Gastineau s'en est fait l'apôtre dans les clubs qu'il parcourait, et qui tous lui ouvraient leurs portes comme le prouve la série de cartes d'entrée que nous avons au dossier. Aussi, lors du 18 mars, il faisait partie du Comité insurrectionnel de son arrondissement, et nous savons que le Comité central a été formé des délégués des Comités d'arrondissement, et que ce sont les Comités des vingt arrondissements qui ont préparé, chacun dans leur arrondissement, le mouvement du 18 mars, dont le but était de changer la forme du gouvernement.

Le 20 mars, il donnait son adhésion au Comité central et s'engageait par là à marcher avec lui. Homme de lettres, il a cherché à se caser et il s'est fait déléguer par la Commune comme inspecteur des bibliothèques communales. C'est ainsi qu'il s'est présenté à la bibliothèque Mazarine à la fin d'avril. Nous avons en effet au dossier les notes de Gastineau sur cette inspection, qui a porté sur l'état et le personnel des bibliothèques de Paris.

Enfin le 3 mai, il s'est fait nommer par Vaillant, délégué à l'enseignement directeur de la bibliothèque Mazarine aux appointements de 4,200 francs, soit 350 francs par mois, comme en fait foi l'état de traitement joint au dossier.

Le passage de Gastineau à la bibliothèque Mazarine n'a été signalé par aucune exaction ; il a fait réouvrir la bibliothèque et a défendu le prêt des livres par un article signé de lui, qui a paru le 12 mai au *Moniteur officiel*.

Gastineau a quitté la bibliothèque Mazarine où il devait s'installer le lundi 22 mai, le vendredi ou le samedi et n'a plus reparu : il n'a donc pas pris part à la tentative d'incendie de l'Institut le 23 mai. En résumé Gastineau a d'abord excité par ses écrits dans le *Combat*, par ses discours dans les clubs, à la guerre civile : au début de l'insurrection, il a fait partie d'une association ayant pour but de changer la forme du gouvernement, et enfin il a rempli une fonction civile comme directeur de la bibliothèque Mazarine.

En conséquence, notre avis est qu'il y a lieu de demander la mise en jugement contre Gastineau Benjamin sous l'inculpation : 1° d'avoir commis un attentat dont le but est de détruire ou de changer le gouvernement, crime prévu et puni par l'article 87

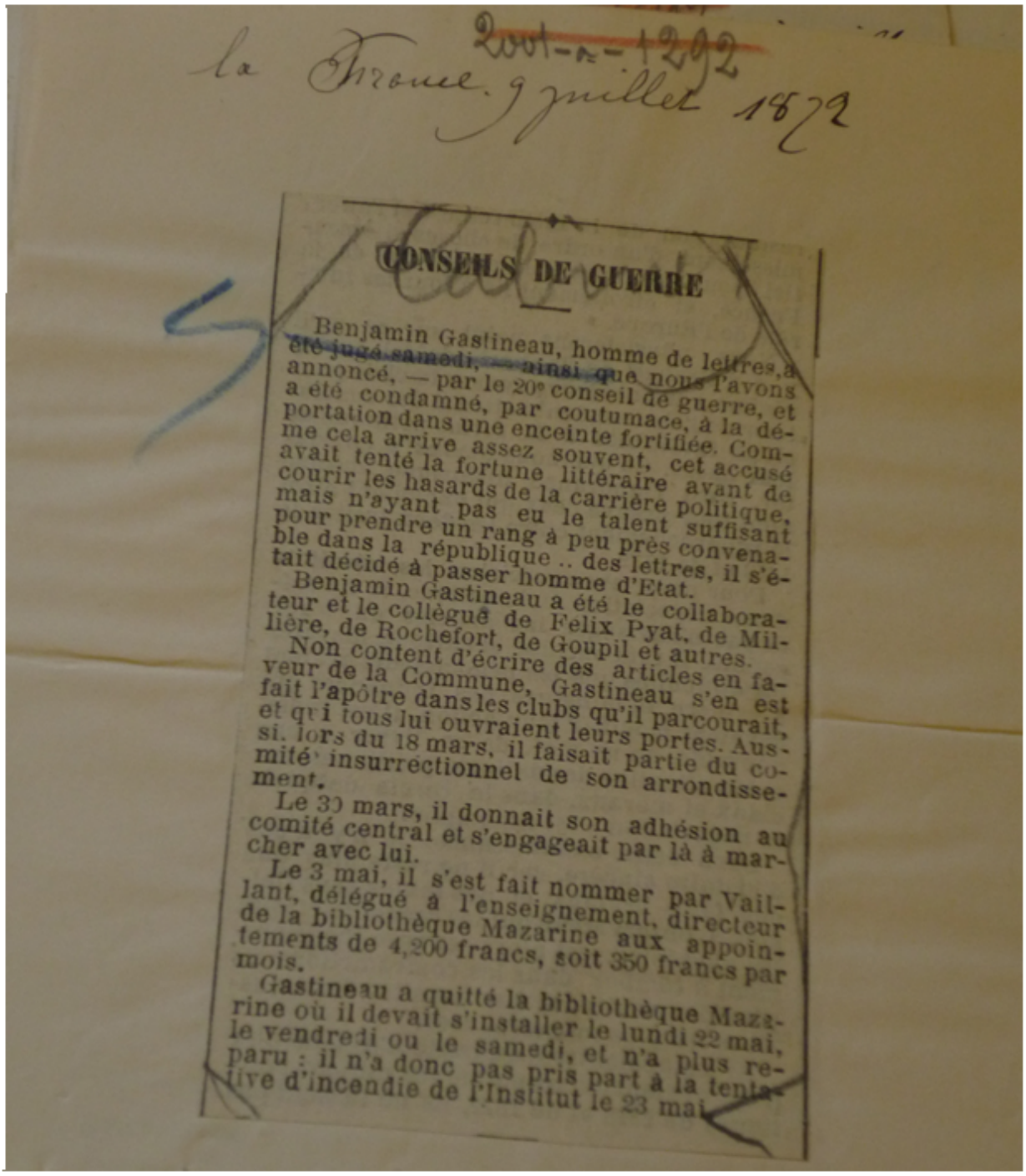
Benjamin Castineau a été c
Commué à la déportation dans une
enceinte fortifiée, le 6 Juillet
1872 — 20e Comité

412

412

Article très dur sur « L'Affaire Gastineau », publié dans un journal dont les idées étaient à l'opposé par rapport à celles de notre auteur. On y trouve une note au crayon indiquant que notre auteur « a été condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée le 6 juillet 1872. On y fait une histoire détaillée de Benjamin Gastineau. Notre auteur est accusé d'avoir incité à la guerre civile par ses articles et par ses discours; «d'avoir fait partie d'une association ayant pour but de changer la forme du gouvernement », et il a recouvert une fonction civile comme Directeur de la Bibliothèque Mazarine. Par contre, il n'est pas accusé d'avoir participé à la tentative d'incendie de l'Institut, le 23 mai. L'article se termine par la demande de mise en jugement contre Benjamin Gastineau, sous l'accusation «d'avoir commis un attentat dont le but est de détruire ou de changer le gouvernement ».

La France, 9 juillet 1872



la France. 9 juillet 1872

CONSEILS DE GUERRE

Benjamin Gastineau, homme de lettres, a été jugé samedi, — ainsi que nous l'avons annoncé, — par le 20e conseil de guerre, et a été condamné, par coutumace, à la déportation dans une enceinte fortifiée. Comme cela arrive assez souvent, cet accusé avait tenté la fortune littéraire avant de courir les hasards de la carrière politique, mais n'ayant pas eu le talent suffisant pour prendre un rang à peu près convenable dans la république .. des lettres, il s'était décidé à passer homme d'Etat.

Benjamin Gastineau a été le collaborateur et le collègue de Felix Pyat, de Millière, de Rochefort, de Goupil et autres.

Non content d'écrire des articles en faveur de la Commune, Gastineau s'en est fait l'apôtre dans les clubs qu'il parcourait, et qui tous lui ouvraient leurs portes. Aussi, lors du 18 mars, il faisait partie du comité insurrectionnel de son arrondissement.

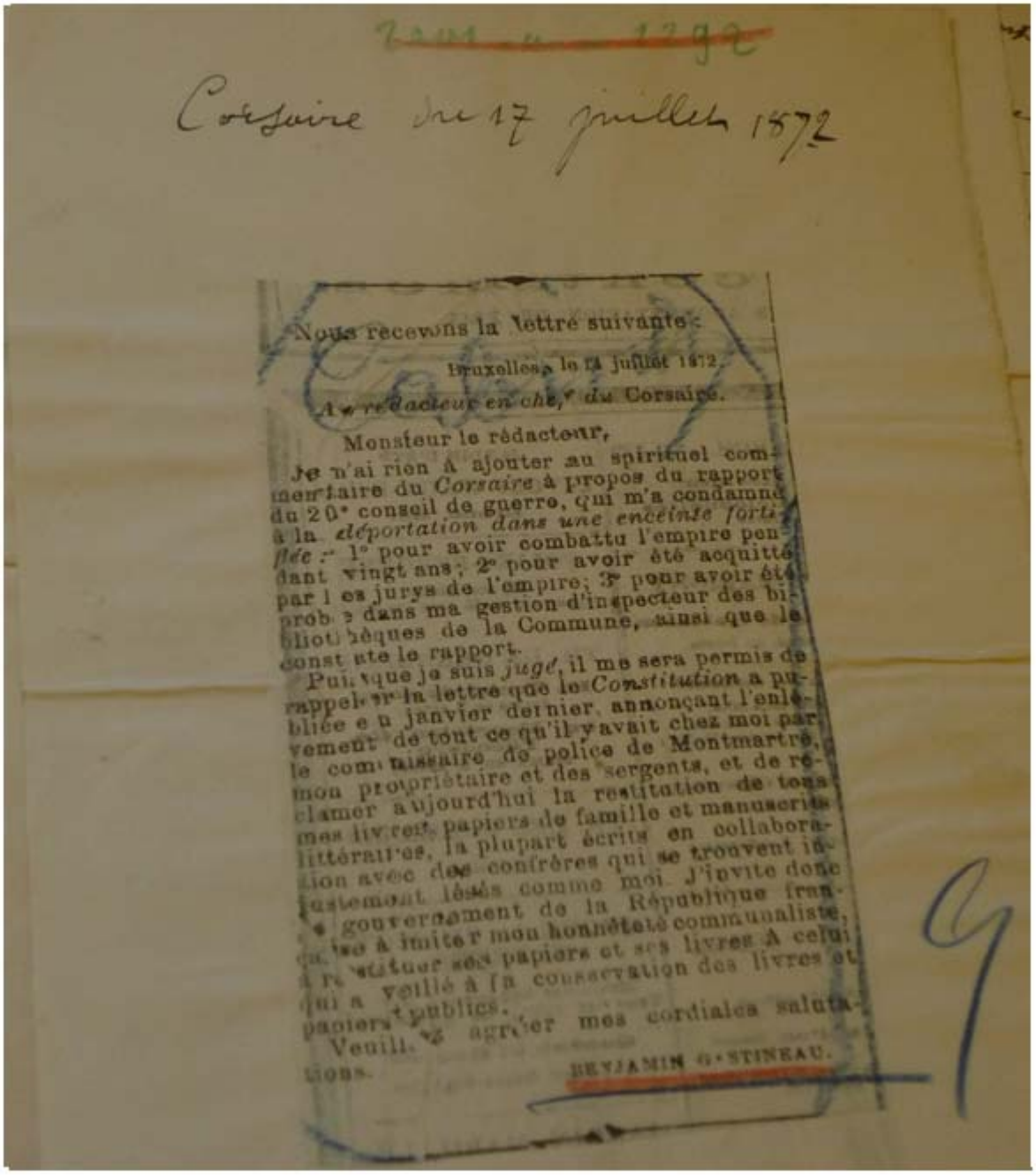
Le 30 mars, il donnait son adhésion au comité central et s'engageait par là à marcher avec lui.

Le 3 mai, il s'est fait nommer par Vaillant, délégué à l'enseignement, directeur de la bibliothèque Mazarine aux appointements de 4,200 francs, soit 350 francs par mois.

Gastineau a quitté la bibliothèque Mazarine où il devait s'installer le lundi 22 mai, le vendredi ou le samedi, et n'a plus reparu : il n'a donc pas pris part à la tentative d'incendie de l'Institut le 23 mai.

Article ironique soulignant que Gastineau aurait commencé sa carrière politique après avoir écoué comme homme de lettres. On y spécifie qu'il 'aurait pas pris partie à la tentative d'incendie de la Bibliothèque Mazarine le 23 mai.

Le Corsaire, 17 juillet 1872



Corsaire du 17 juillet 1872

Nous recevons la lettre suivante :

Bruxelles, le 14 juillet 1872.

A M. le rédacteur en chef du Corsaire.

Monsieur le rédacteur,

Je n'ai rien à ajouter au spirituel commentaire du *Corsaire* à propos du rapport du 20e conseil de guerre, qui m'a condamné à la *déportation dans une enceinte fortifiée* : 1° pour avoir combattu l'empire pendant vingt ans ; 2° pour avoir été acquitté par les jurys de l'empire ; 3° pour avoir été probe dans ma gestion d'inspecteur des bibliothèques de la Commune, ainsi que le constate le rapport.

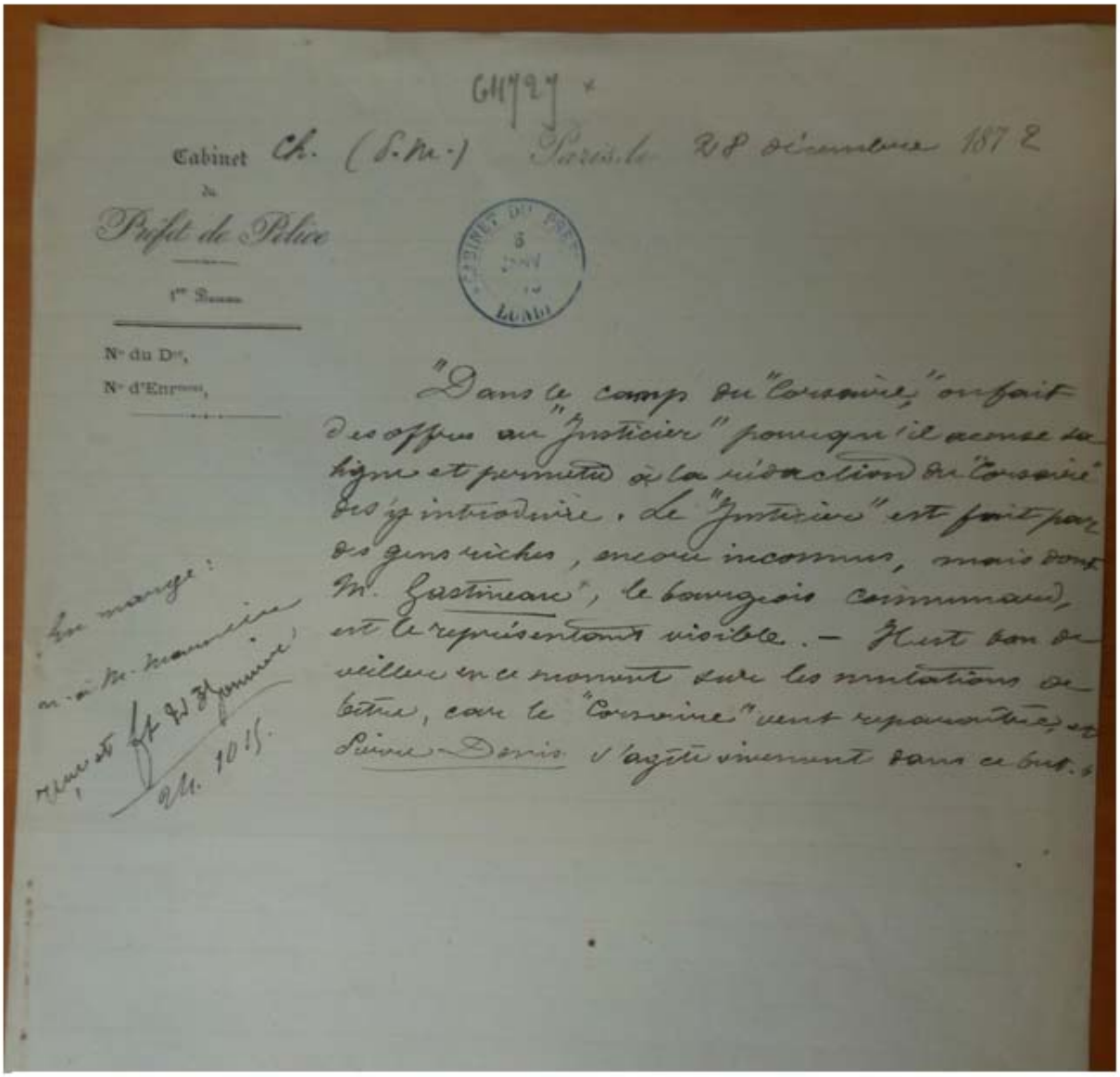
Puisque je suis *jugé*, il me sera permis de rappeler la lettre que la *Constitution* a publiée le 9 janvier dernier, annonçant l'enlèvement de tout ce qu'il y avait chez moi par le commissaire de police de Montmartre, mon propriétaire et des sergents, et de réclamer aujourd'hui la restitution de tous mes livres, papiers de famille et manuscrits littéraires, la plupart écrits en collaboration avec des confrères qui se trouvent injustement lésés comme moi. J'invite donc le gouvernement de la République française à imiter mon honnêteté communaliste, à restituer ses papiers et ses livres à celui qui a veillé à la conservation des livres et papiers publics.

Veuillez agréer mes cordiales salutations.

BENJAMIN GASTINEAU.

Lettre de Benjamin Gastineau . Il fait référence à l'article publié par L*e Corsaire* le 9 juillet, ainsi qu'à la lettre qu'il avait adressée à *La Constitution* et qui avait été publiée par ce journal, le 25 janvier.. A ce propos il demande au gouvernement de la République Française la restitution de ses articles, de ses papiers et de ses livres

Préfet de Police 28 décembre 1872



Cabinet
du
Préfet de Police
1re Section
N° du Dre,
N° d'Entrée,

G11727 x
Ch. (S.R.) Paris le 28 décembre 1872

"Dans le camp du "Corsaire," on fait des appels au "Justicier" pour que il accuse la ligne et permette à la rédaction du "Corsaire" des y introduire. Le "Justicier" est fait par des gens riches, encore inconnus, mais dont M. Gastineau", le bourgeois communard, est le représentant visible. — Il est bon de veiller en ce moment sur les manifestations de tête, car le "Corsaire" vient reparaître, et Pierre-Denis s'agite vivement dans ce but.

Texte témoignant des relations entre *Le Corsaire* et *Le Justicier*. Ce dernier serait un journal fait par des « gens riches» qui aurait à sa tête Benjamin Gastineau, « le bourgeois communard ».

Annexes 2

Analyse des dossiers des Archives de la Police de Paris et des Archives Nationales : deuxième partie (1873-1883)

Le deuxième groupe d'Annexes concerne également les documents contenus à l'intérieur des Archives de la Police de Paris et des Archives Nationales et datant de 1873 à 1883.
Différemment par rapport au premier groupe des Annexes, principalement centré sur les rapports de la Police de Paris et sur les vicissitudes judiciaires de notre écrivain, le début de ce groupe de documents concerne directement l'engagement de notre auteur dans la vie courante et tantôt dans la société belge, tantôt dans celle française. A Bruxelles, il n'aura ni l'aisance ni la sureté de ces contacts pour procéder de la sorte. Progressivement, il nouera des liens avec des journaux et des revues, mais pour survivre, surtout dans un premier temps, l'écrivain est forcé de donner des cours particuliers de langue et de littérature françaises. Nous lisons encore en 1873 que : « Gastineau, qui a été directeur de la Bibliothèque Nationale sous la Commune, donne à Bruxelles des leçons de langue et de littérature française ; il écrit aussi des feuilletons pour différents journaux[1] ». Le mois suivant, nous trouvons un autre document, fait non pas à Bruxelles, mais à Paris : « Toutes les revues publiées par la presse belge émanent d'un comité rédactionnel ayant à sa tête un M. Gastineau, ouvrier, conservateur de la bibliothèque sous la Commune[2] ».

Dans la capitale belge, Gastineau dirige des journaux comme *La Mascarade* (1873), *La Gazette de Hollande* (1875). Notre écrivain n'était pas encore bien connu dans la vie sociale bruxelloise, et pourtant il avait déjà un rôle considérable au sein de sa culture. En 1874, on signale la nouvelle d'une conférence qu'il aurait donnée sur le thème du travail. Nous savons, par ailleurs, que l'année suivante, il donne une conférence au sujet de *L'Antéchrist* de Renan[3]. Dans un article du *Rappel*, on souligne les fausses accusation dont Gastineau a été victime, de la part d'un journal bonapartiste ; et dans deux documents de 1875, on spécifie la paternité pour notre auteur des *Anes du Capitole,* un pamphlet « aussi virulent qu'odieux », alors qu'on lui aurait faussement attribué la paternité du roman *Fanny Lear*.

Le Rappel du 14 juin 1878 publie un compte rendu du nouvel ouvrage de Gastineau, *Voltaire en exil*, qui vient de paraître à Bruxelles. Cet essai aura un grand succès en Belgique. L'auteur y reconnaît l'importance de cet ouvrage : il affirme que, par cette œuvre, l'auteur aidera le public de

[1] Extrait d'un Rapport de Bruxelles, le 8 Octobre 1873.
[2] Rapport de la Police de Paris, le 22 novembre 1873.
[3] *L'Indépendance belge*, Bruxelles, 28 avril 1875, p.1

ses lecteurs dans la sensibilisation à de valeurs fondamentales, telles « la tolérance, l'adoucissement des peines et des mœurs […] le bon et le juste[4] ».

Les documents des Archives de la Police de Paris publiés datant de 1879 à 1883 concernent les vicissitudes politiques de notre écrivain, les demandes de renseignements à son sujet, ses plaintes à cause du manque de travail comme journaliste et de sa situation de misère économique et ses tentatives pour obtenir un emploi comme collaborateur.

Enfin, dans les Annexes des Archives Nationales, nous trouvons une lettre bien spéciale. Elle a été rédigée par celui qui lors de la persécution qui eut lieu suite à l'insurrection sanglante, sauva Benjamin Gastineau de toute action violente de la police contre lui. Il s'agit du secrétaire de l'Assemblé Nationale Octave Ga(s)tineau[5]. Les mots d'Octave Ga(s)tineau ont probablement contribué à l'accueil de la demande de grâce au sujet de Benjamin. Mais cette lettre pose un problème crucial quant à sa datation. La lettre est datée du 11 avril 1879, mais d'après toute source biographique, nous trouvons que M. Octave Gastineau est décédé en 1878. Nous n'avons aucune réponse certaine à donner à ces questions qui pourtant nous paraissent légitimes parce que nous n'avons pas assez de sources à notre disposition concernant ce sujet.

Toujours dans le même dossier, les documents relatifs à 1879 concernent l'amnistie demandée précédemment par Benjamin Gastineau et obtenue au cours de cette année. Le dossier, classé sous le code BB 24/864, n° 6.704, comprend les documents délivrés par la Police de Paris au sujet de l'amnistie de M. Benjamin Gastineau. Après les tentatives mises en place par Gastineau entre 1876 et 1879, de faire passer au parlement de Bruxelles une loi en faveur de l'amnistie pour les Communards, finalement cette initiative trouve sa réalisation concrète.

Notre auteur avait fait sa demande en date 6 février 1872. Elle fut acceptée et traitée de la sorte, sept ans après : la demande de grâce 6.704.579 est acceptée en 1879: « Le nommé Gastineau Benjamin, Délégué à la Bibliothèque Mazarine, Condamné dép fortifiée 6 juin 1872 [est] gracié par décret le 17 mai 1879 »[6]. L'amnistie en soi fut un événement très important pour Benjamin Gastineau, ainsi que pour les autres anciens communards qui purent en bénéficier. Cependant la presse ne s'en souciait guère. D'après nos sources, ni *l'Indépendance Belge*, ni *le Journal de Charleroi* ni d'autres journaux importants ne publièrent les listes des anciens communards concernés par le décret d'amnistie. Seul le quotidien bruxellois *La Meuse* publie les noms des amnistiés : « Divers journaux donnent les renseignements sur les personnes qui viennent d'être

[4] Article dans *Rappel,* le 14 juin 1878.
[5] Octave Gastineau (ou Gatineau: nous avons trouvé les deux graphies) (1824-78) librettiste, auteur de théâtre et de vaudevilles
[6] décret le 17 mai 1879.

comprises dans les récents décrets de grâce : [...] Benjamin Gastineau, l'auteur des *Transportés en Afrique*[7] »

Gastineau rentré à Paris en 1879, après l'amnistie se trouve confronté à la misère économique, morale et spirituelle. Et pourtant la police cherche à détecter des indices pour pouvoir poursuivre et par la suite incriminer l'écrivain.

Les documents de ce genre sont très nombreux et il paraît, à première vue, que le dossier de Gastineau ait intéressé la police surtout à une époque (de 1879 à 1904) où, lors de son retour parisien, son action politique et sociale était bien moins importante et engagée qu'auparavant.

Malgré toutes les tentatives de la part de la police de vouloir incriminer Gastineau, le 1er avril 1881, le Préfet de Paris fait le point sur la situation de l'écrivain, énumérant les trois condamnations les plus importantes qu'il avait subies principalement pour des causes idéologiques et politiques[8] et mentionne également l'obtention des deux amnisties, en 1869 et en 1879.

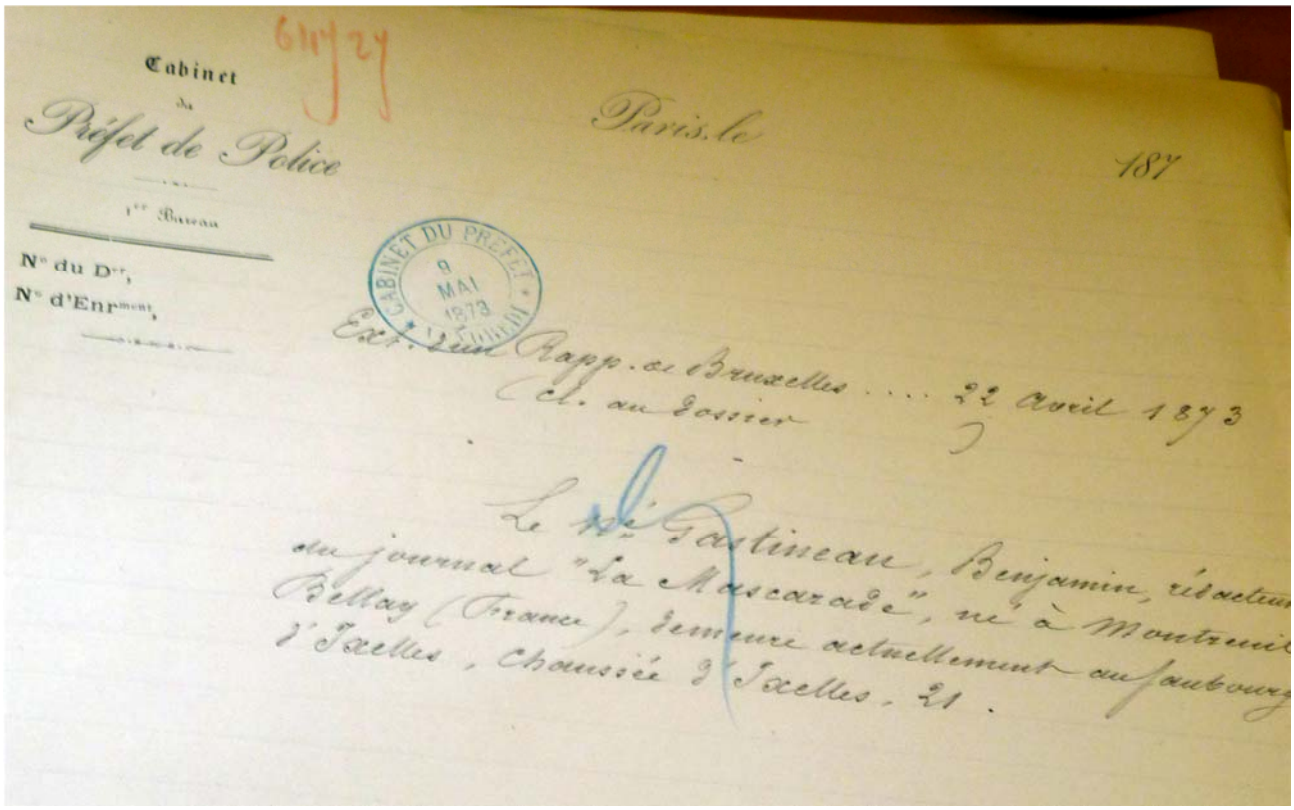
Parmi les derniers documents qui concernent Benjamin Gastineau, encore en 1883, une lettre à Monsieur le Directeur des Contributions indirectes fait le point sur tout l'itinéraire de la vie de notre auteur, ainsi que sur son engagement intellectuel même au cours de la période successive à la Commune. Cette lettre esquisse une fresque concernant les multiples occupations journalistiques de Gastineau, y compris celle à « L'Union Républicaine ». On y affirme, cependant que « depuis 18 mois, il ne se livre à aucune occupation[9] ».

[7] Il s'agit en réalité de l'ouvrage de Gastineau *Les Suites du coup d'Etat (Dossier du deux Décembre). Les Transportés de décembre 1851*…., publié en 1869.
(*La Meuse*, le 24 avril, 1879, p. 1)

[8] 500 f. d'amende, à Agen, le 20 avril 1852; un mois de prison, Paris, le 13 juillet 1866, pour publication sans cautionnement d'un écrit périodique; dix jours de prison, Saint-Etienne, le 17 juillet 1869, pour excitation à la haine et au mépris des citoyens et du Gouvernement.
(Observations du Préfet, Paris, 1er avril 1881).

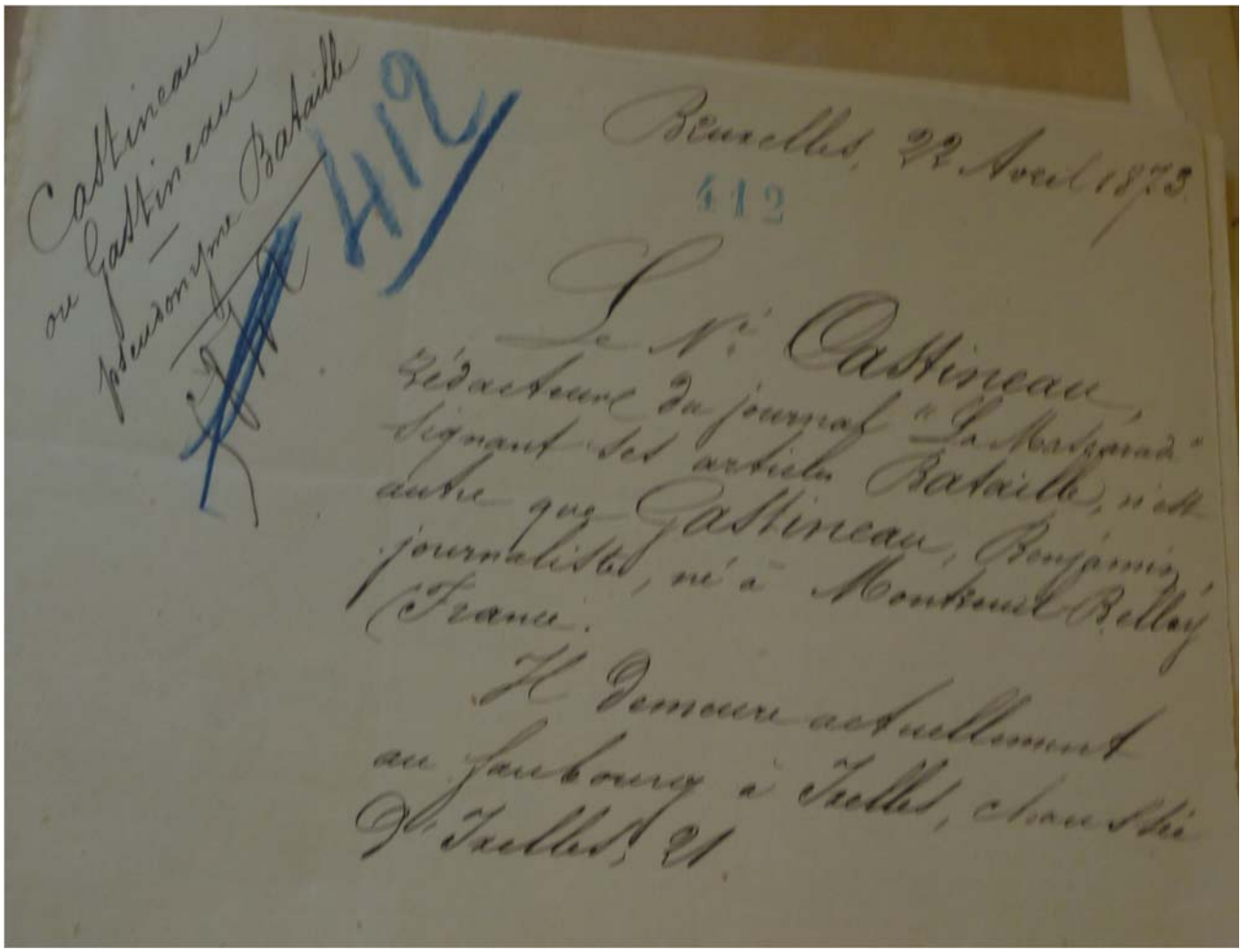
[9] Lettre, le 21 mai 1883.

Préfecture de Police de Paris, 22 avril 1873


Cabinet
du
Préfet de Police
1er Bureau
N° du Dr,
N° d'Enrment,
6147 24
Paris le 187
CABINET DU PREFET
9
MAI
1873
Ext. Rens. Rapp. de Bruxelles .... 22 avril 1873
(A. au dossier)
Le Sr Gastineau, Benjamin, rédacteur
du journal "la Mascarade", né à Montreuil
Bellay (France), demeure actuellement au faubourg
d'Ixelles, Chaussée d'Ixelles, 21.

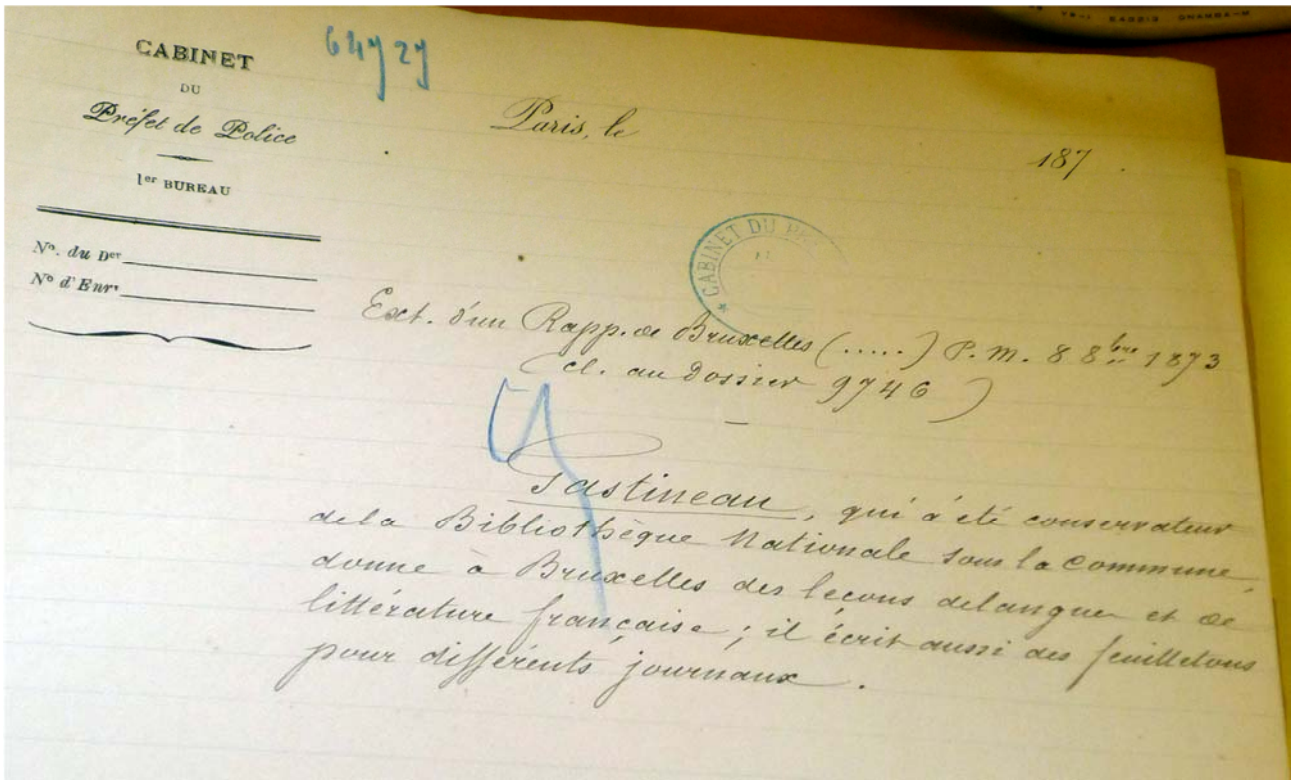
Benjamin Gastineau, rédacteur de « La Mascarade », habite à Bruxelles, 21 chemin d'Ixelles, au faubourg d'Ixelles.

Bruxelles, 22 avril 1873



Une note écrite à Bruxelles donne une ubication précise de la demeure de M. Gastineau (ou Castineau, pseudonyme « Bataille »), rédacteur du journal « La Mascarade ».

Préfecture de Police de Paris, 8 octobre 1873



CABINET
DU
Préfet de Police
1er BUREAU
N°. du Der
N° d'Enr.

64727

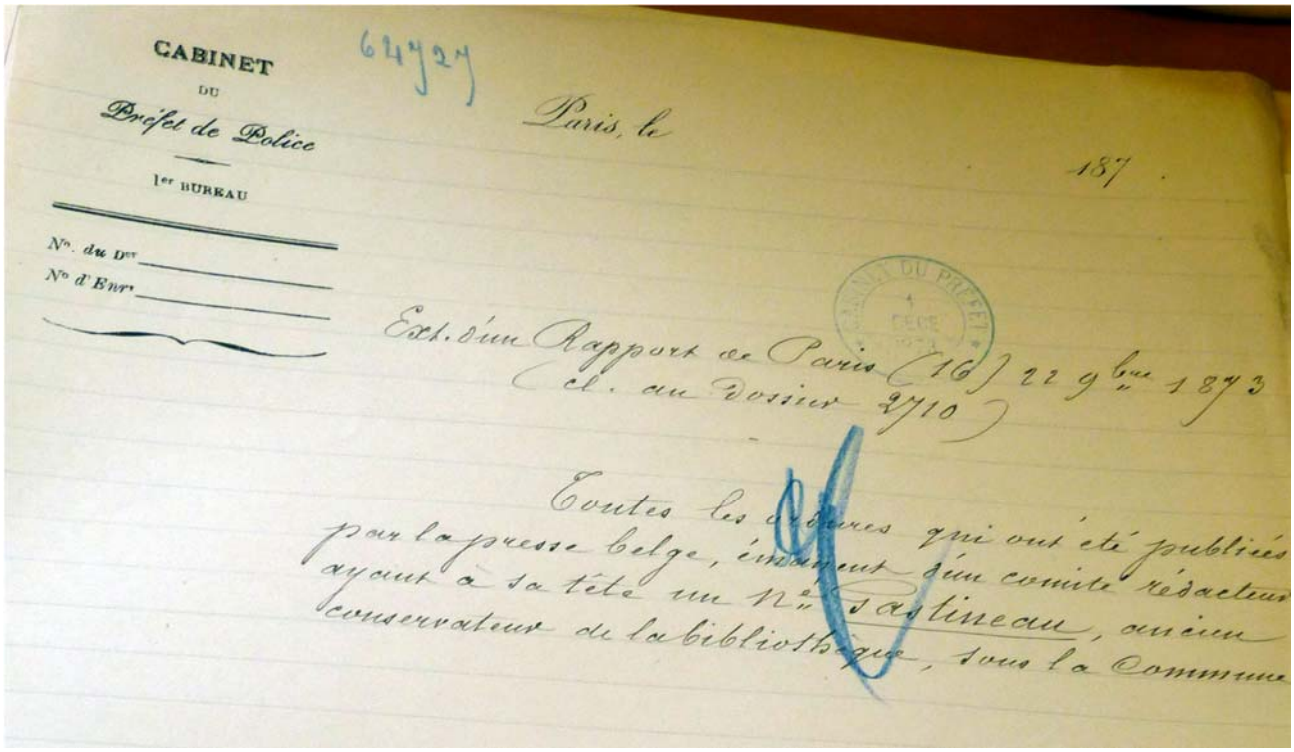
Paris, le 187

Ext. d'un Rapp. de Bruxelles (.....) P. M. 8 8bre 1873
(cl. au Dossier 9746)

Gastineau, qui a été conservateur de la Bibliothèque Nationale sous la Commune, donne à Bruxelles des leçons de langue et de littérature française; il écrit aussi des feuilletons pour différents journaux.

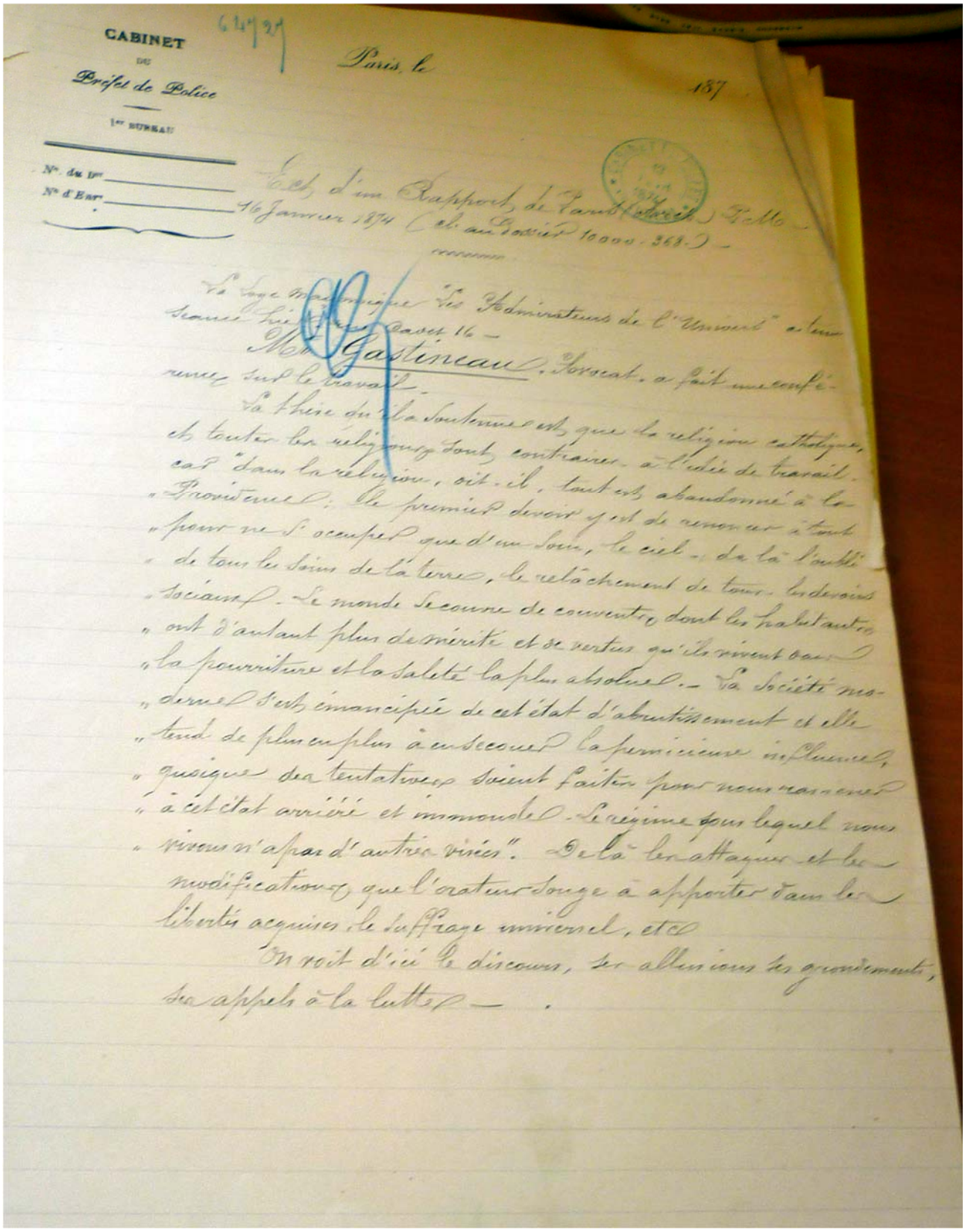
Extrait d'un rapport de Paris : Benjamin Gastineau, qui a été directeur de la Bibliothèque Nationale sous la Commune, « donne à Bruxelles des leçons de langue et de littérature française; il écrit aussi des feuilletons pour différents journaux ».

Préfecture de Police de Paris, 22 novembre 1873


CABINET
DU
Préfet de Police
1er BUREAU
N°. du Dr
N° d'Enr.
62427
Paris, le
187
Ext. d'un Rapport de Paris (16) 22 9bre 1873
(cl. au dossier 2710)
Toutes les revues qui ont été publiées par la presse belge, émanent d'un comité rédacteur ayant à sa tête un Mr Gastineau, ancien conservateur de la bibliothèque, sous la Commune

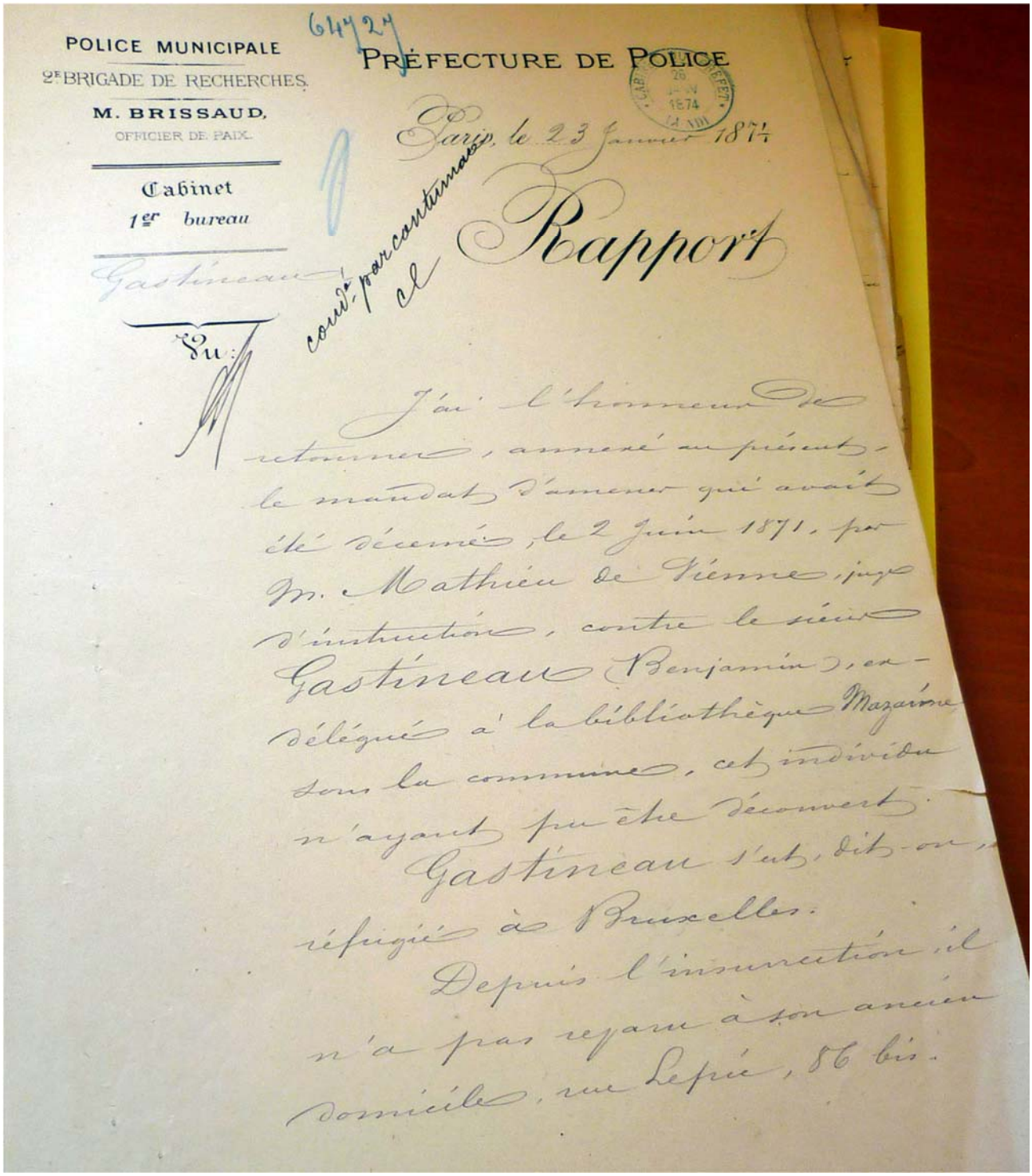
Extrait d'un rapport de Paris :« toutes les revues qui ont été publiées par la presse belge émanent d'un comité rédacteur ayant à sa tête un M. Gastineau, ancien conservateur de la bibliothèque, sous la Commune ».

Préfecture de Police de Paris, 16 janvier 1874


CABINET
DU
Préfet de Police
1er BUREAU
Paris, le 187
Extrait d'un Rapport de Paris Police
16 Janvier 1874 (Cl. au Dossier 10000 - 368)
La Loge maçonnique "les Fédérateurs de l'Univers" a tenu
Séance lieu rue Cadet 16 —
M. Gastineau, Avocat, a fait une confé-
rence sur le travail —
La thèse du Vénérable est, que la religion catholique,
et toutes les religions sont contraires à l'idée de travail.
car "dans la religion, dit-il, tout est abandonné à la
"Providence; le premier devoir y est de renoncer à tout
"pour ne s'occuper que d'un seul, le ciel — de là l'oubli
"de tous les soins de la terre, le relâchement de tous les devoirs
"sociaux. Le monde se couvre de couvents, dont les habitants
"ont d'autant plus de mérite et de vertus qu'ils vivent dans
"la pourriture et la saleté la plus absolue. — La société mo-
"derne s'est émancipée de cet état d'abrutissement et elle
"tend de plus en plus à en secouer la pernicieuse influence;
"puisque des tentatives soient faites pour nous ramener
"à cet état arriéré et immonde. Le régime sous lequel nous
"vivons n'a par d'autres vices". De là les attaques et les
modifications que l'orateur songe à apporter dans les
libertés acquises: le suffrage universel, etc
On voit d'ici le discours, ses allusions aux gouvernants,
ses appels à la lutte —

Extrait d'un rapport de la Police de Paris, concernant un compte rendu sur la conférence donnée par Benjamin Gastineau sur le thème du travail: il soutient que toute forme de religion est contraire « à l'idée de travail, car dans la religion [...] tout est abandonné à la Providence »..
Cette conférence se termine par un appel à l'importance des libertés acquises et par une incitation à la lutte.

Rapport, 23 janvier 1874



POLICE MUNICIPALE
2e BRIGADE DE RECHERCHES
M. BRISSAUD,
OFFICIER DE PAIX.
Cabinet
1er bureau

644/24

PRÉFECTURE DE POLICE

Paris, le 23 Janvier 1874

Rapport

Gastineau

Vu :

cond. par continuation

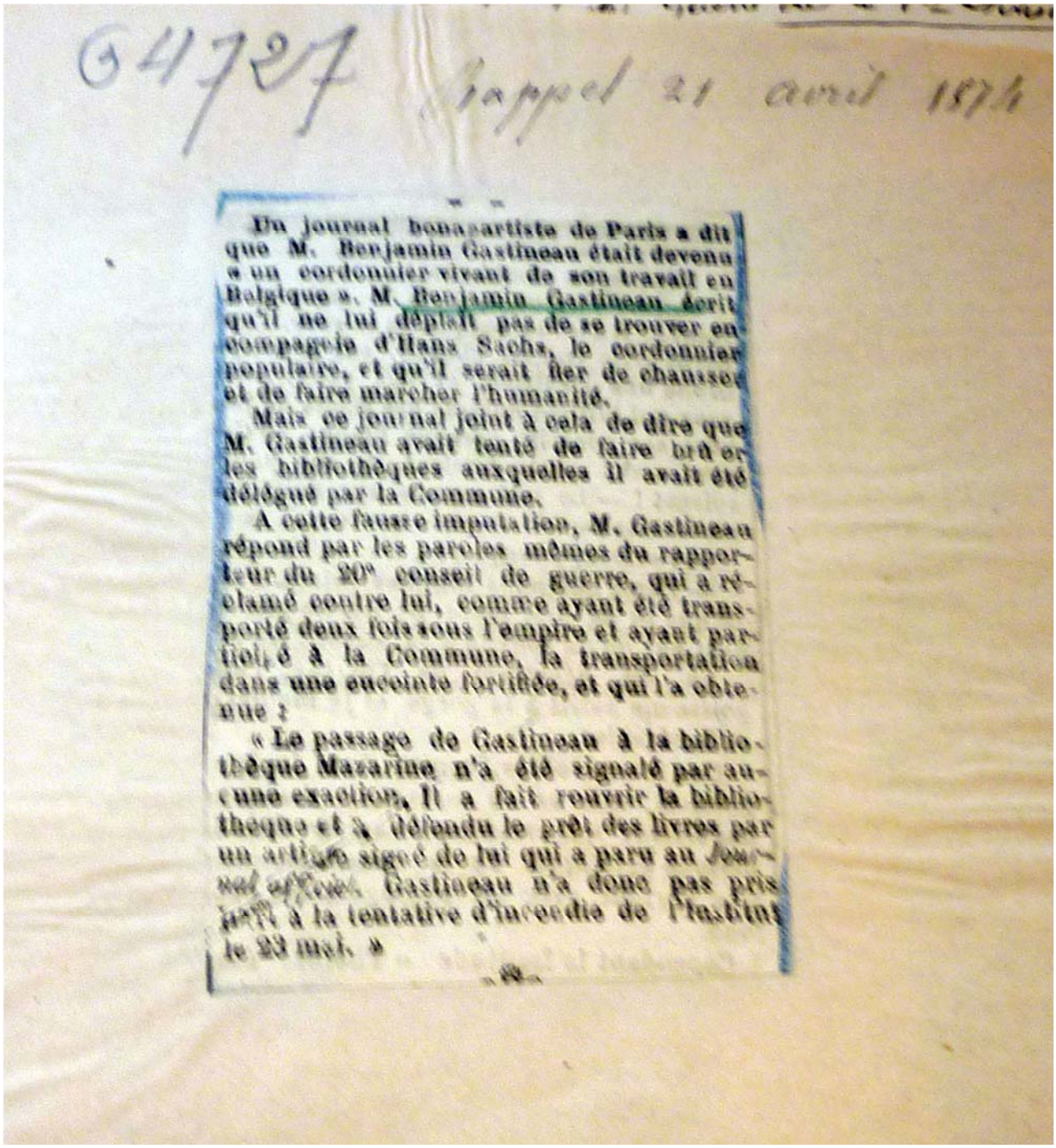
J'ai l'honneur de retourner, annexé au présent, le mandat d'amener qui avait été décerné, le 2 Juin 1871, par M. Mathieu de Vienne, juge d'instruction, contre le sieur Gastineau (Benjamin), ex-délégué à la bibliothèque Mazarine sous la commune, cet individu n'ayant pu être découvert.

Gastineau s'est, dit-on, réfugié à Bruxelles.

Depuis l'insurrection il n'a pas reparu à son ancien domicile, rue Lepic, 86 bis.

Rapport de la Préfecture de Police de Paris concernant Benjamin Gastineau, au sujet duquel les recherches de la police ont été infructueuses. La police ne l'a pas trouvé à son ancien domicile et on suppose qu'il s'est réfugié à Bruxelles.

Rappel, 21 avril 1874



G 4727 Rappel 21 avril 1874

Un journal bonapartiste de Paris a dit que M. Benjamin Gastineau était devenu « un cordonnier vivant de son travail en Belgique ». M. Benjamin Gastineau écrit qu'il ne lui déplaît pas de se trouver en compagnie d'Hans Sachs, le cordonnier populaire, et qu'il serait fier de chausser et de faire marcher l'humanité.

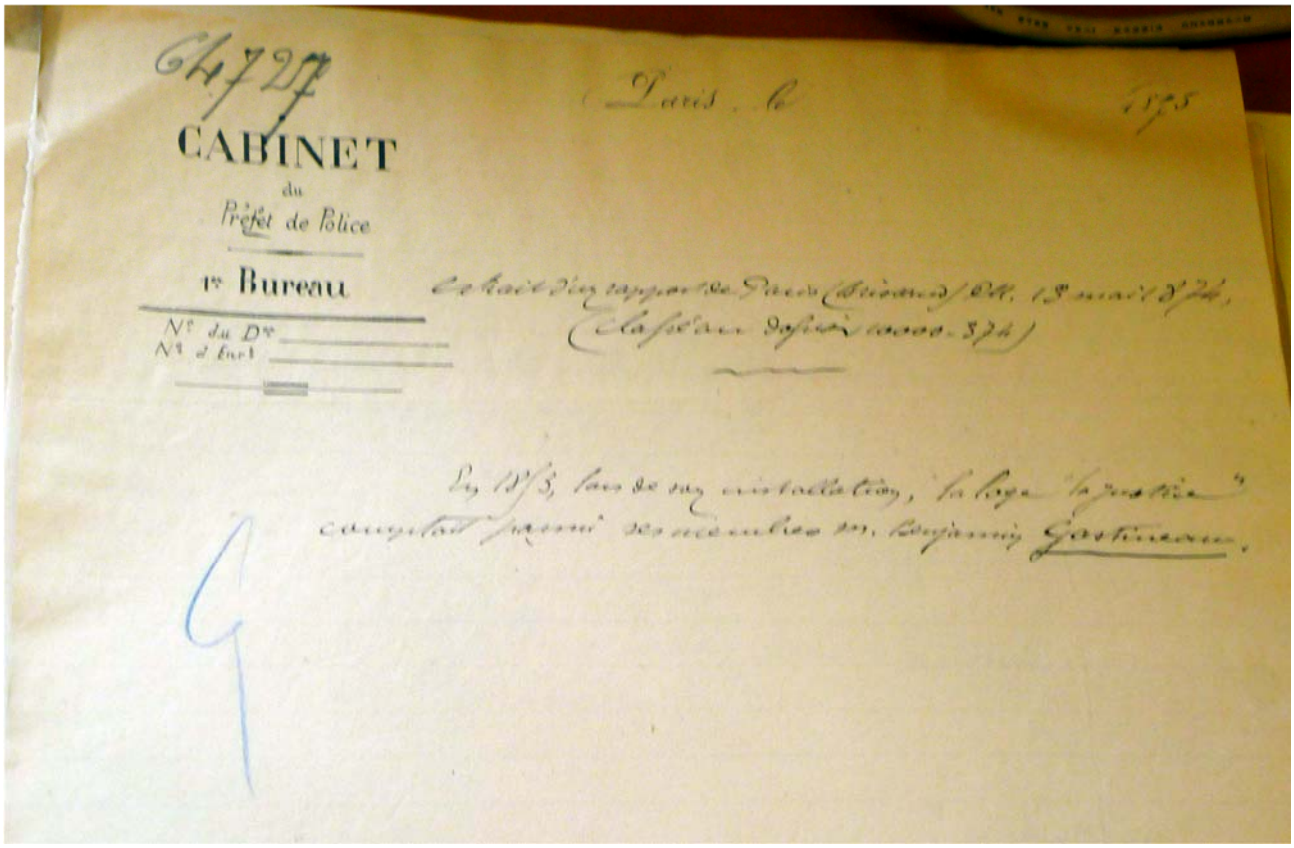
Mais ce journal joint à cela de dire que M. Gastineau avait tenté de faire brûler les bibliothèques auxquelles il avait été délégué par la Commune.

A cette fausse imputation, M. Gastineau répond par les paroles mêmes du rapporteur du 20e conseil de guerre, qui a réclamé contre lui, comme ayant été transporté deux fois sous l'empire et ayant participé à la Commune, la transportation dans une enceinte fortifiée, et qui l'a obtenue :

« Le passage de Gastineau à la bibliothèque Mazarine n'a été signalé par aucune exaction. Il a fait rouvrir la bibliothèque et a défendu le prêt des livres par un article signé de lui qui a paru au Journal officiel. Gastineau n'a donc pas pris part à la tentative d'incendie de l'Institut le 23 mai. »

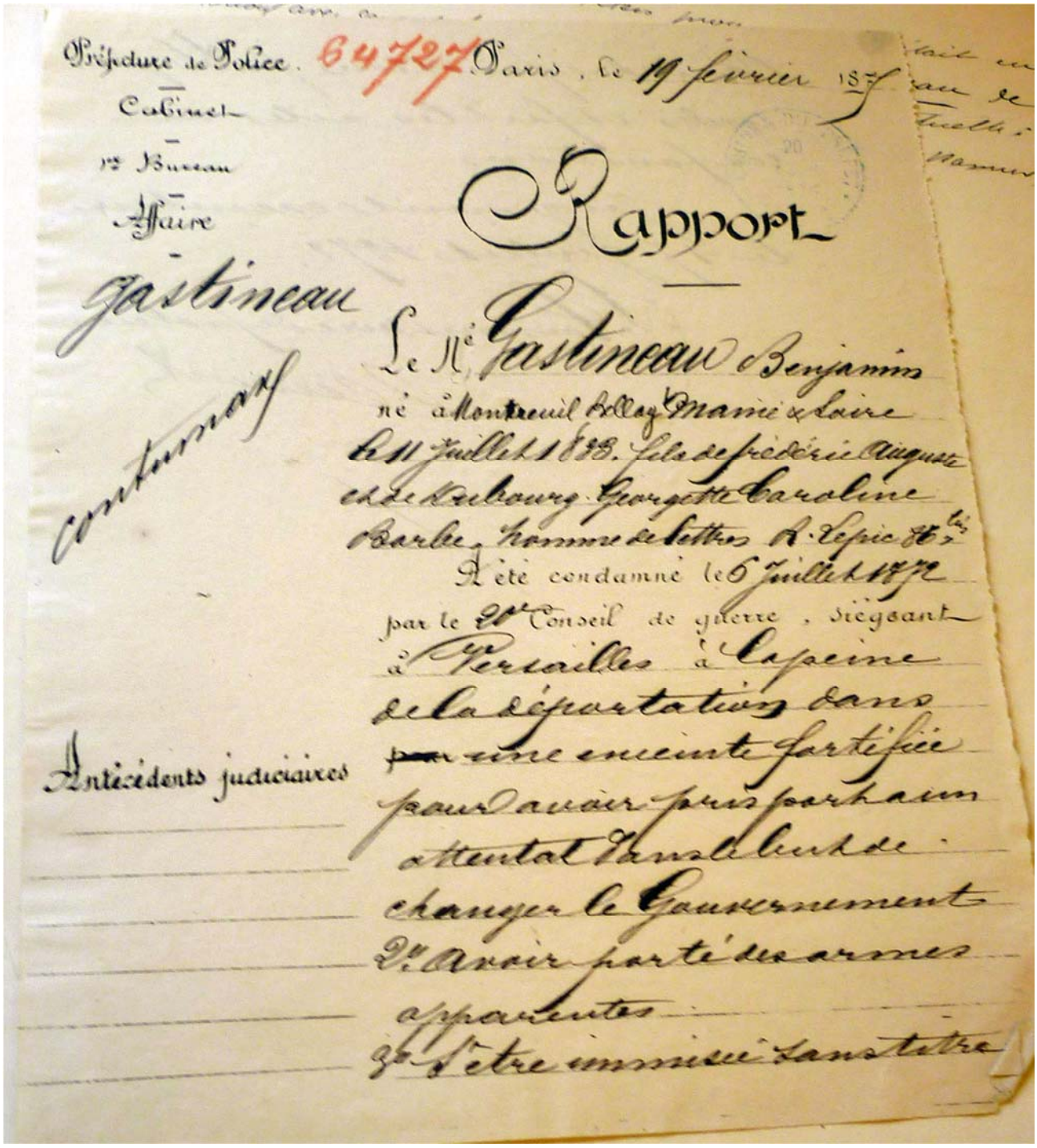
Cet article du *Rappel* met en relief de fausses accusations dont Gastineau aurait été l'objet de la part d'un journal bonapartiste et les réponses précises de Gastineau.

Extrait d'un rapport , 19 mai 1874



1875 : Extrait d'un rapport de Paris rédigé en 1874: « en 1873, lors de son installation, la loge « La justice »(loge maçonnique française) comptait parmi ses collaborateurs Benjamin Gastineau ».

Rapport, 19 février 1875



Préfecture de Police. 64727 Paris, le 19 février 187[illegible]

Cabinet

1er Bureau

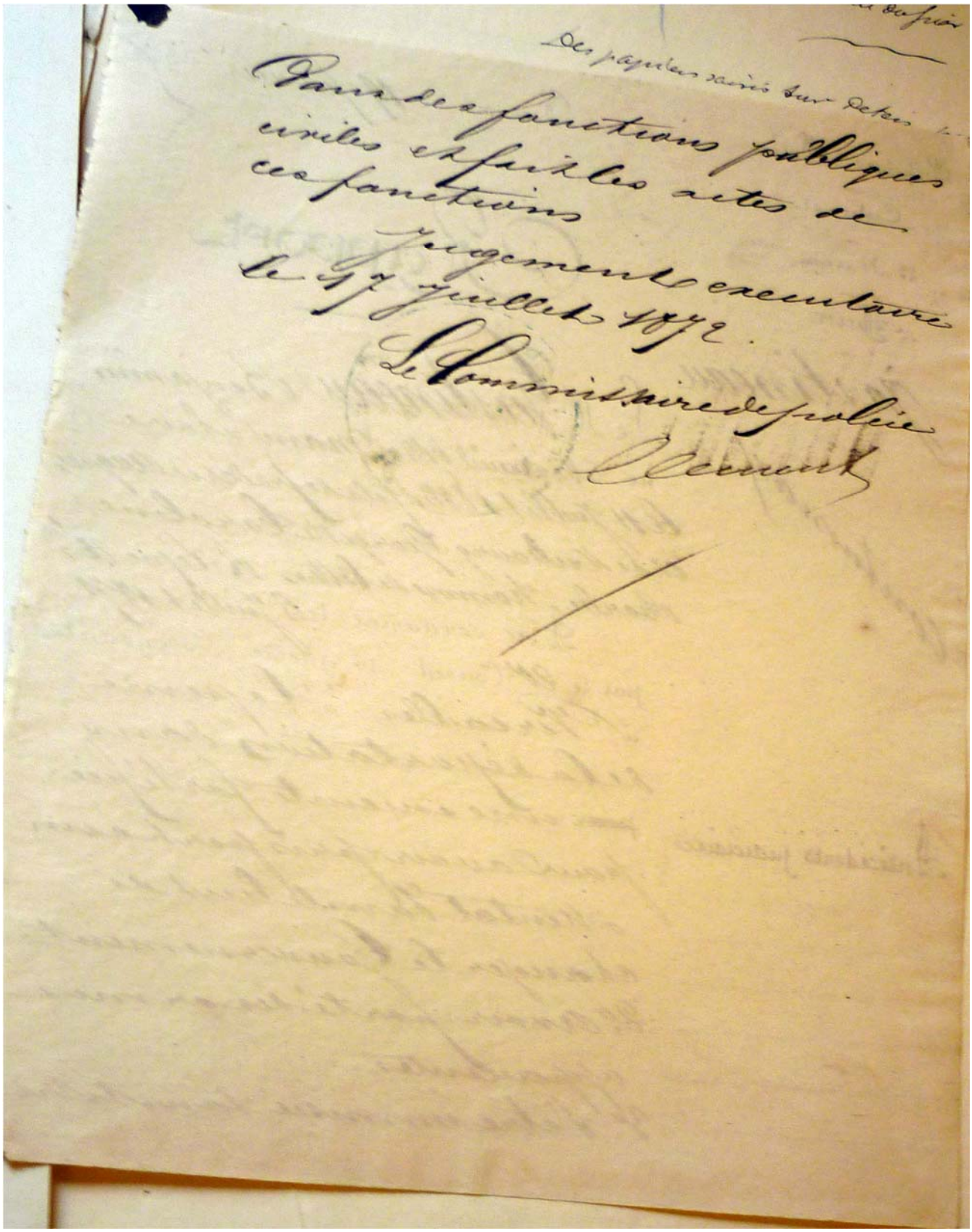
Affaire

Gastineau

Rapport

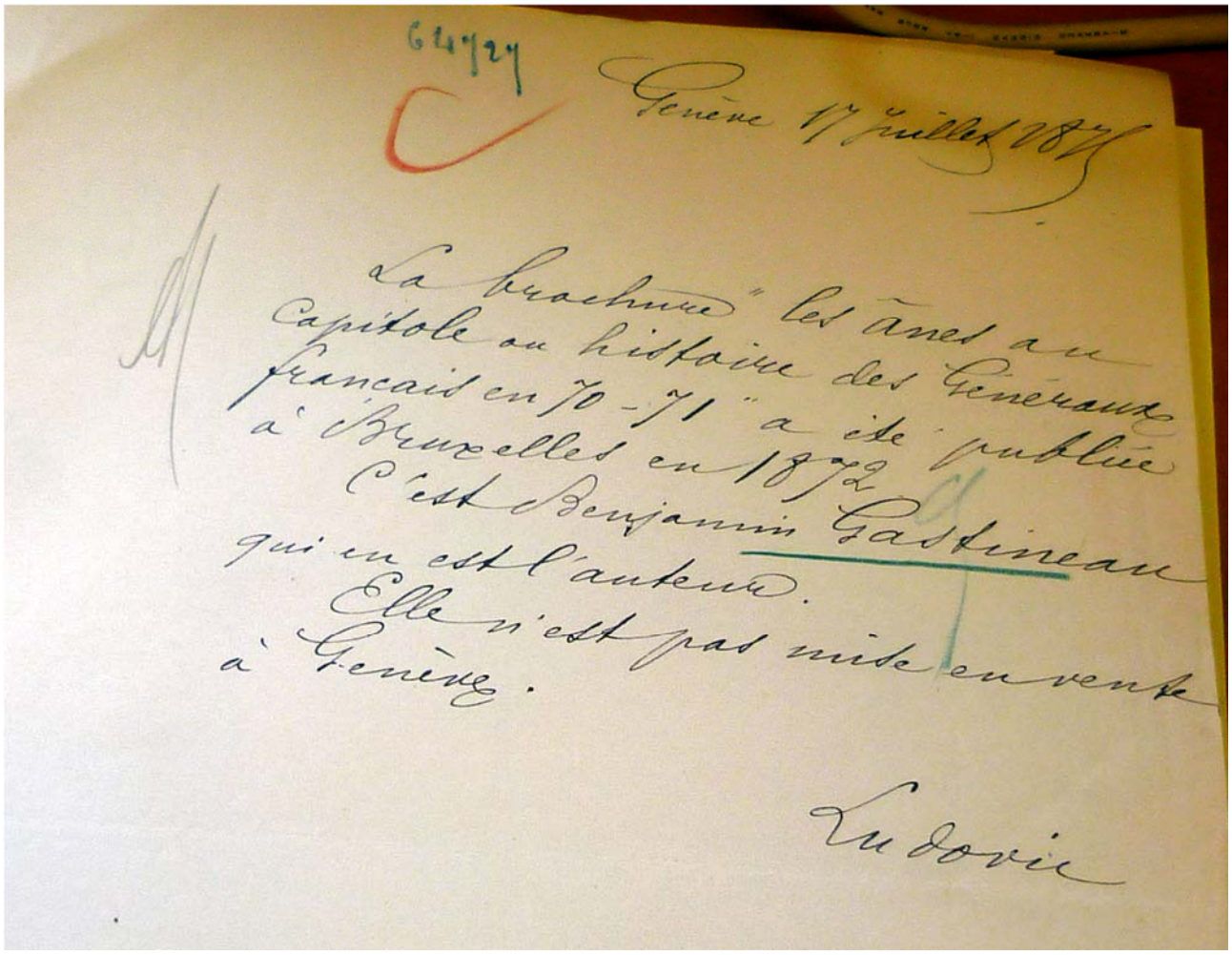
Le Nommé Gastineau Benjamin
né à Montreuil Bellay Maine et Loire
le 11 juillet 1848. Fils de Frédéric Auguste
et de Bourg Georgette Caroline
Barbe, homme de lettres 8 Lepic 86 bis
A été condamné le 6 juillet 1872
par le 2e Conseil de guerre, siégeant
à Versailles à la peine
de la déportation dans
une enceinte fortifiée
pour avoir pris part à un
attentat dans le but de
changer le Gouvernement
2° d'avoir porté des armes
apparentes
3° d'être rentré sans autre

Antécédents judiciaires


Des papiers saisis sur Detes
Pour des fonctions publiques
civiles et faits des actes de
ces fonctions
Jugements executoires
le 27 juillet 1792.
Le Commissaire de police
Clement

Rapport du Commissaire de Police :
Raisons de la déportation de Benjamin Gastineau :
1. Pour avoir pris partie à un attentat dans le but de vouloir changer le gouvernement
2. Pour avoir porté des armes apparentes
3. Pour s'être immiscé sans titres dans des fonctions publiques civiles et avoir fait des actes de ces fonctions.

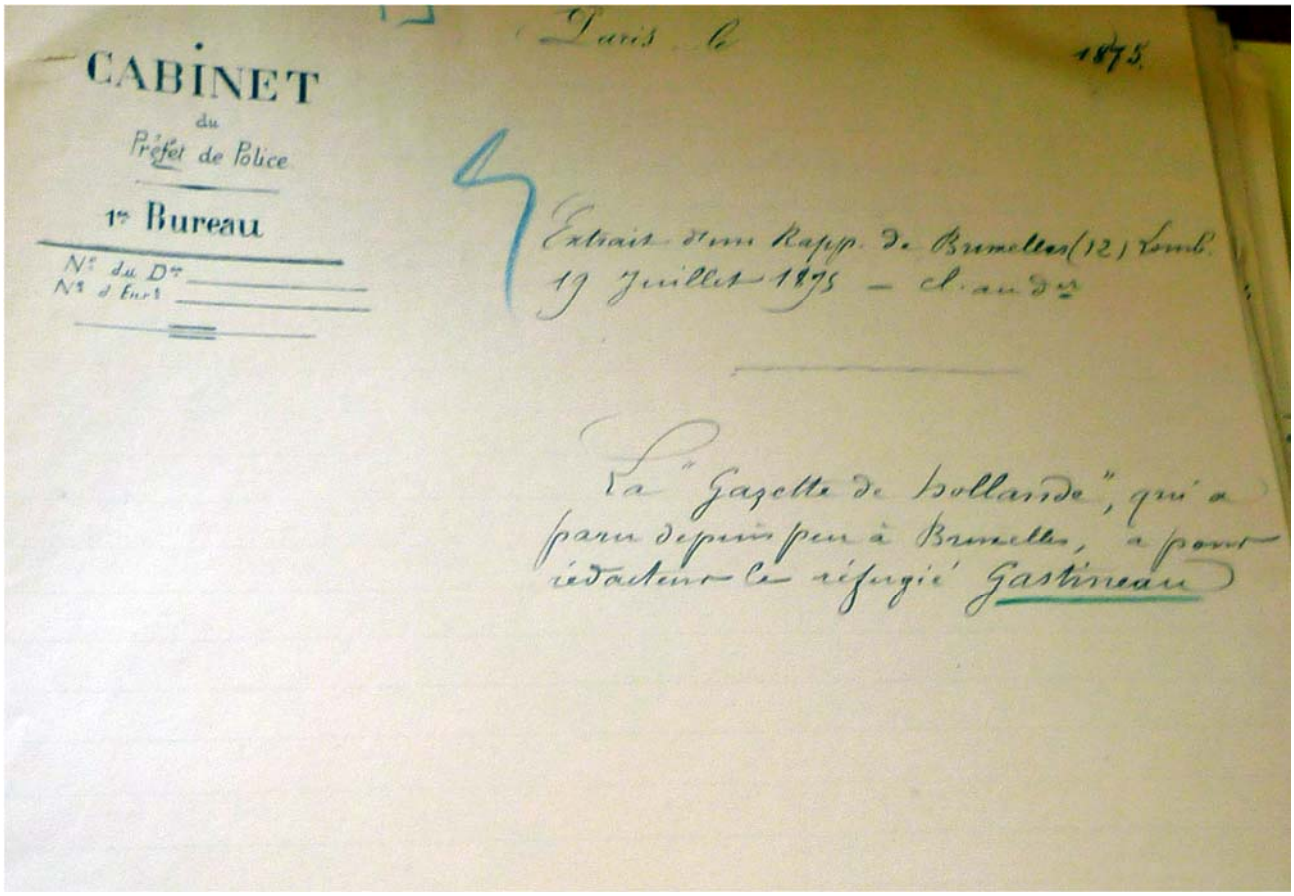
17 juillet 1875



« La brochure *Les ânes au Capitole* ou *Histoire des généraux français en 70-71* a été publiée à Bruxelles en 1872. C'est Benjamin Gastineau qui en est l'auteur. Elle n'est pas mise en vente à Genève ».
Le nom de celui qui a signé cette note (« Ludovic ») nous est complètement inconnu.

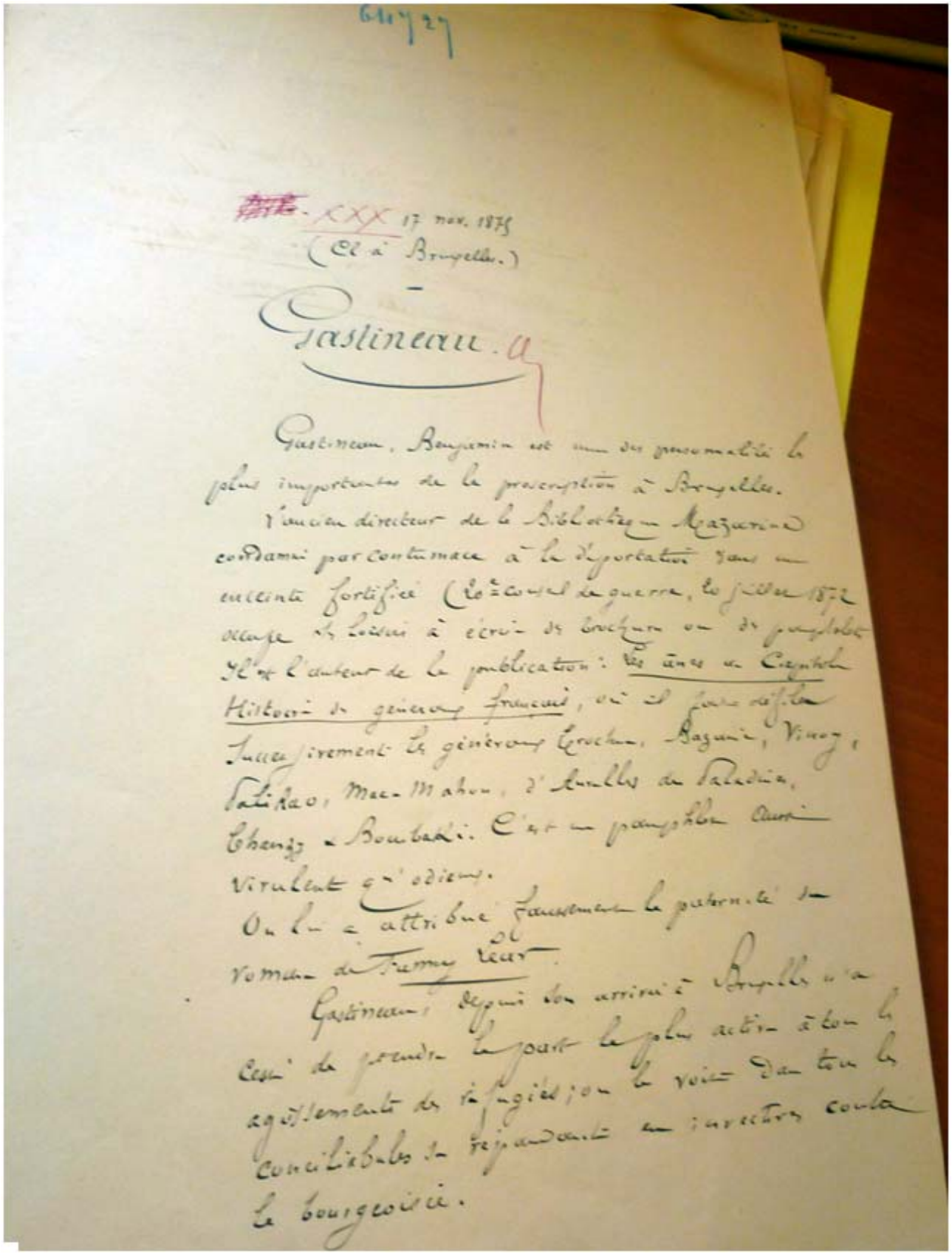
«

Préfecture de Police de Paris, 19 juillet 1875


CABINET
du
Préfet de Police
1re Bureau
Nos du Dr
Nos d'ord
Paris C 1875
Extrait d'un Rapp. de Bruxelles (12) Comb.
19 Juillet 1875 — Cl. au Dr
La "Gazette de Hollande", qui a paru depuis peu à Bruxelles, a pour rédacteur le réfugié Gastineau

Extrait d'un rapport de Bruxelles de 1875: « La *Gazette de Hollande* (journal bruxellois) qui a paru depuis peu à Bruxelles, a pour rédacteur le réfugié Gastineau.».

17 novembre 1875



XXX 17 nov. 1875
(Et à Bruxelles.)

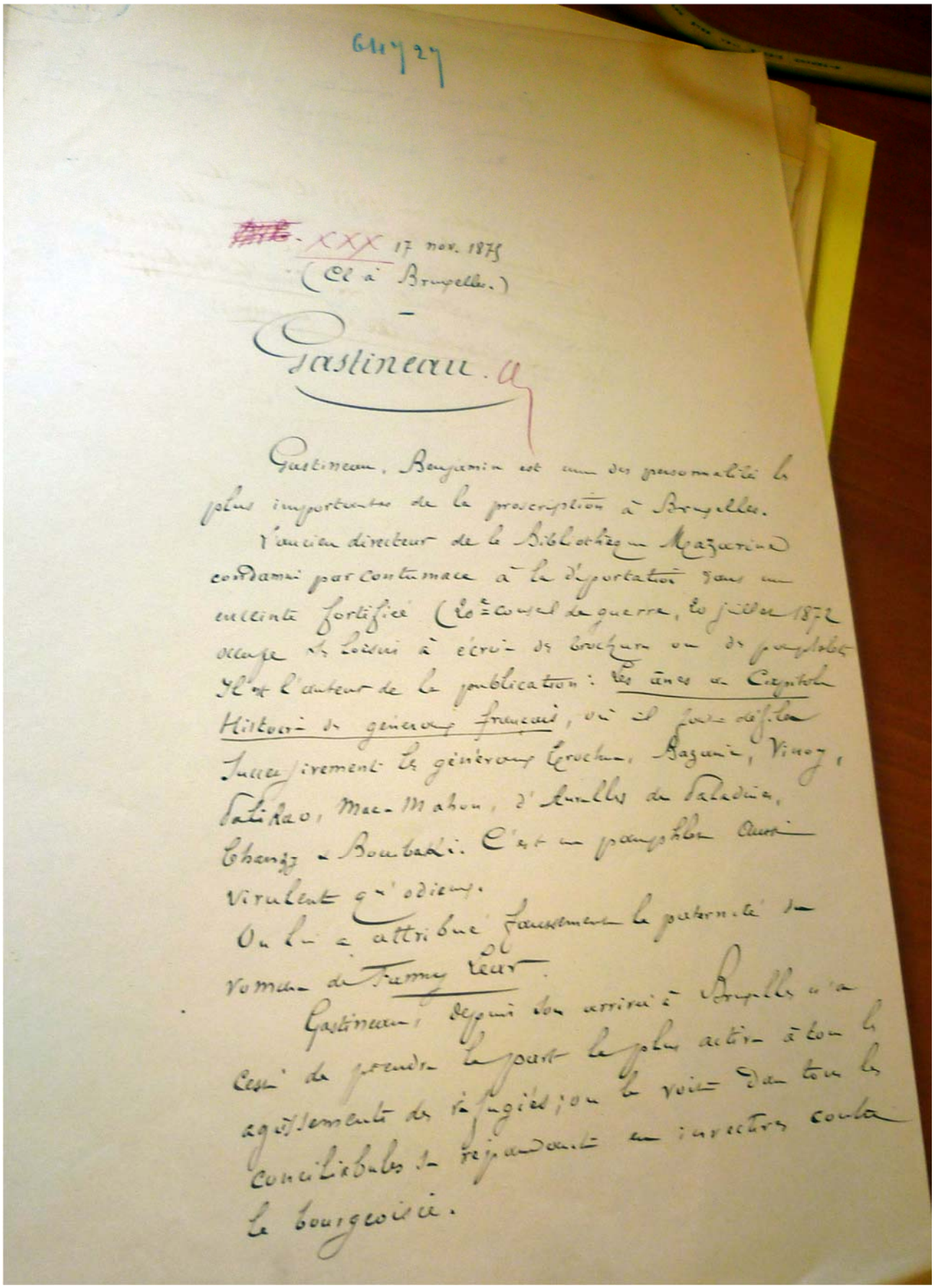
Gastineau.

Gastineau, Benjamin est une des personnalités les plus importantes de la proscription à Bruxelles.

Ancien directeur de la Bibliothèque Mazarine condamné par contumace à la déportation dans une enceinte fortifiée (Cons. de guerre, 10 juillet 1872) chargé de lettres à écrire de brochures ou de pamphlets il est l'auteur de la publication: Les Fastes du Crime Histoire des généraux français, où il fait défiler successivement les généraux Trochu, Bazaine, Vinoy, Valdrac, Mac-Mahon, d'Aurelle de Paladine, Chanzy et Bourbaki. C'est un pamphlet aussi virulent qu'odieux.

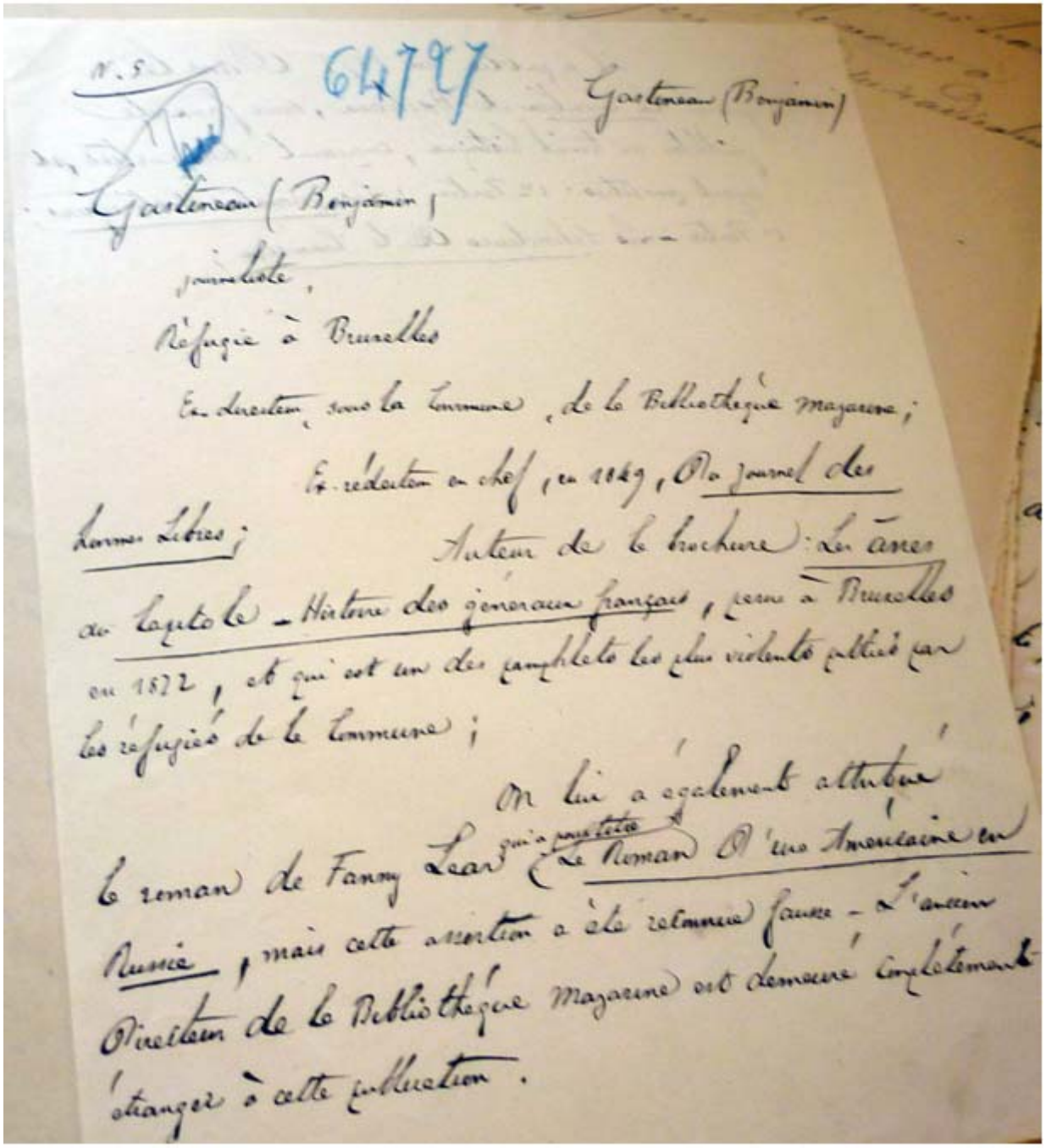
On lui a attribué faussement la paternité du roman de Femme et Reine.

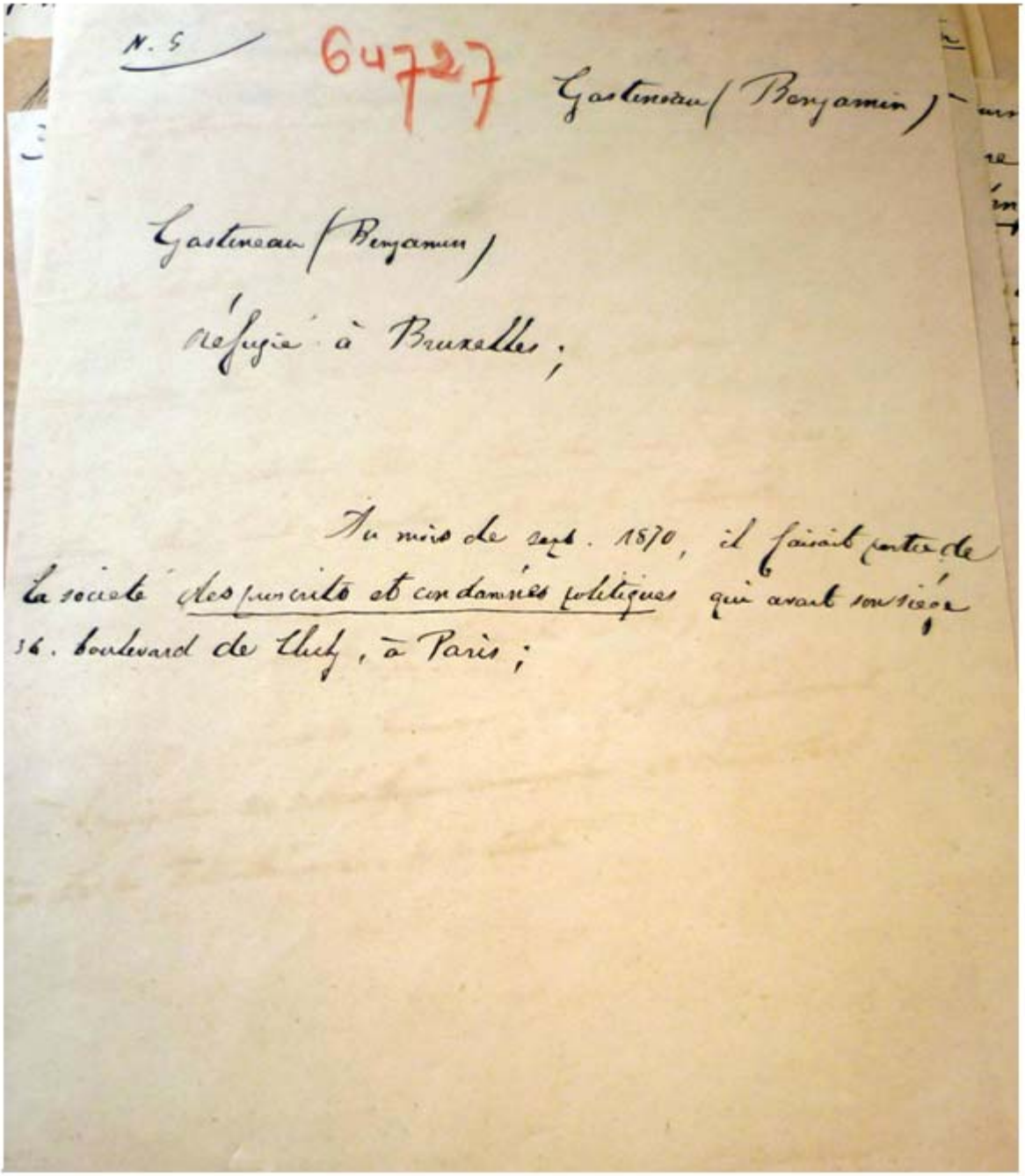
Gastineau depuis son arrivée à Bruxelles n'a cessé de prendre la part la plus active à tous les agissements de la fugidjon la voix dans tous les conciliabules la plus ardente en invectives contre la bourgeoisie.



Benjamin Gastineau serait l'une des personnalités le plus importantes de la prescription à Bruxelles. Il serait l'auteur des *Anes du Capitole, Histoire des généraux français:* «C'est un pamphlet aussi virulent qu'odieux ». Depuis son arrivée en Belgique, il prendrait part activement à tous les aiguisements des refugiés et aurait lance des invectives contre la bourgeoisie. « On lui attribue faussement la paternité du roman *Fanny Lea* ».

Bruxelles, document sans date





N. 5

64727

Gastineau (Benjamin)

Gastineau (Benjamin)

réfugié à Bruxelles ;

Au mois de sept. 1870, il faisait partie de la société des proscrits et condamnés politiques qui avait son siège 36. boulevard de Clichy, à Paris ;

Rap N.S

64.724 Gasteneau (Benjamin)

Gasteneau (Benjamin)
né à Montreuil,

journaliste
ayant demeuré rue Lepic, 86 bis, à Paris
Réfugié d'abord à Londres, et plus tard à Ixelles,
lieu des faubourgs de Bruxelles;

En 1848, il collabora à la Vraie République
de Thoré, et à la Voix du Peuple de Proudhon. Plus tard il
écrivit dans le National de l'Ouest et dans l'Ami du Peuple, du
Gers;

Transporté en Algérie par les commissions
mixtes pour l'interprétation des événements de Décembre 1851;

Rentré en France en 1858, il devint
rédacteur en chef du Guetteur de Saint-Quentin, mais
son journal fut supprimé et il fut de nouveau transporté en
Algérie par mesure de sûreté générale: il en revint par
suite d'amnistie, en 1859;

2

Il continua à écrire dans les journaux.

En 1869, il dirigeait la Sentinelle Populaire; à partir du 4 septembre 1870, il collabora au Vengeur de Félix Pyat;

Pendant toute cette période de collaboration, Gastineau a publié des articles très courts, mais très violents dans lesquels il prêchait la Commune;

Il parcourait à la même époque les clubs pour y prêcher les mêmes doctrines;

Lors du 18 mars, il faisait partie du Comité Central des vingt arrondissements de Paris;

Nommé, le 3 mai 1871, par Vaillant, délégué à l'enseignement Directeur de la Bibliothèque Mazarine aux appointements de 4200 f. par an;

Condamné par contumace le 10 juillet 1871, par le 2e Conseil de guerre de la 1re Division militaire, à la peine de la déportation dans une enceinte fortifiée pour excitation à la guerre civile, et immixtion sans droit dans une fonction publique civile;

Réfugié actuellement à Bruxelles: A eu l'un des Rédacteurs de la Taverne

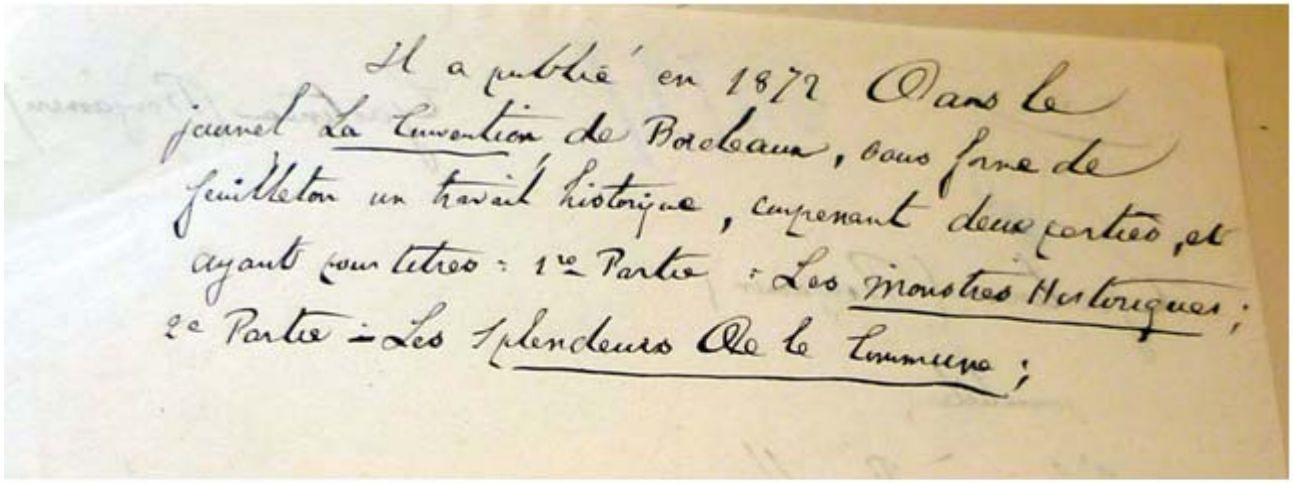
64.794

Gastineau (Benjamin)

(Suite)

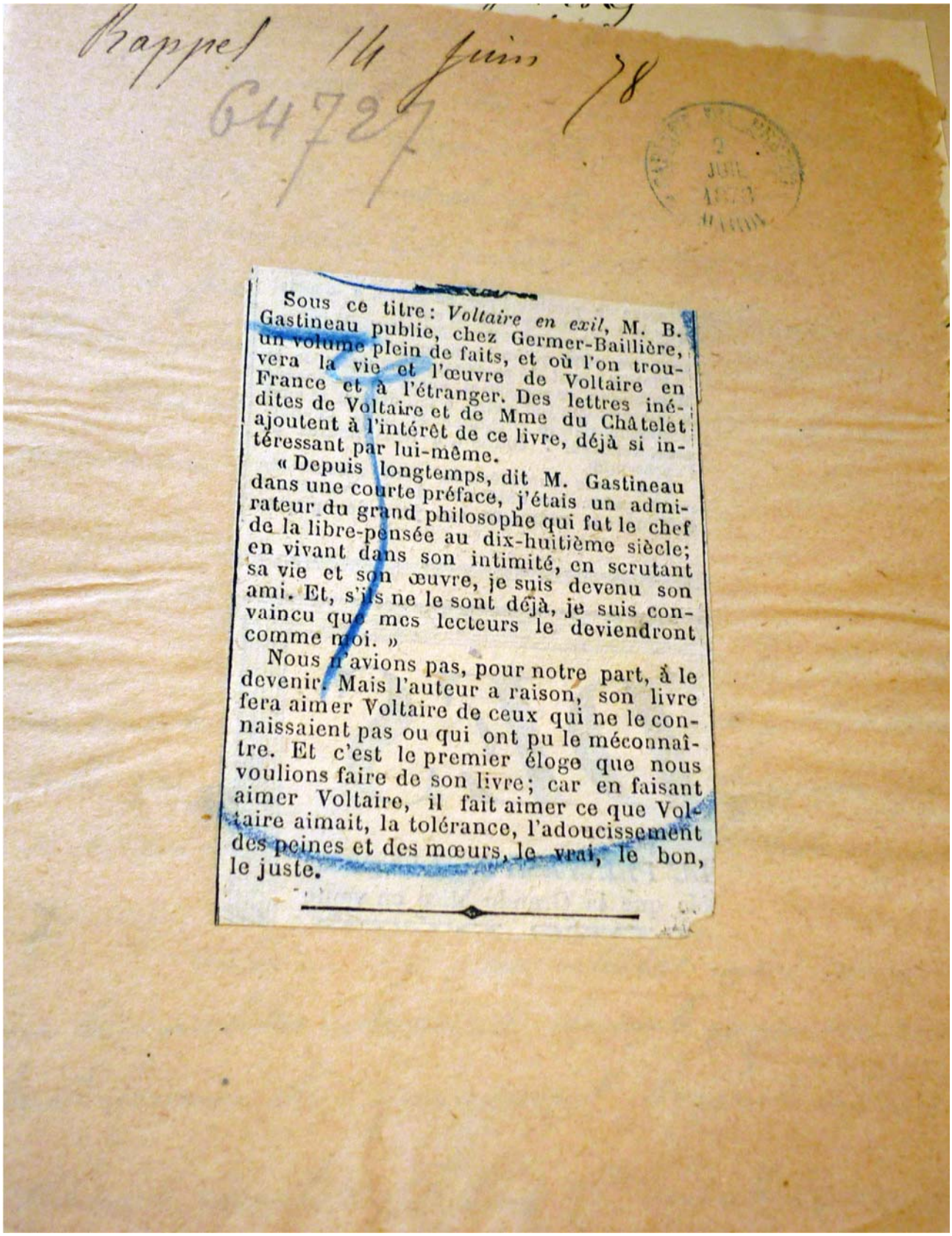
A 6 rue d'Or où se réunissent les proscrits et réfugiés. Tout ce qu'il se répand en diatribes violentes contre la bourgeoisie française à l'égard de laquelle aucune vengeance ne lui paraît assez complète et contre les députés radicaux de Versailles qui, d'après lui, ne sont que des traîtres;

Il a collaboré pendant quelque temps à la rédaction du journal, La nouvelle Ou jour, feuille radicale qui était publiée à Bruxelles, rue de Louvain, 9


Il a publié en 1872 dans le
journal La Convention de Bordeaux, sous forme de
feuilleton un travail historique, comprenant deux parties, et
ayant pour titres : 1re Partie : Les Monstres Historiques ;
2e Partie : Les Splendeurs de la Commune ;

Compte rendu des activités, des œuvres et des engagement de Benjamin Gastineau, rédigé à Bruxelles, où il était réfugié, On y affirme que dans cette ville. il fréquentait la taverne de la rue d'Or où se réunissaient les proscrits et les réfugiés.

Le Rappel, 14 juin 1878



Rappel 14 juin 78

64727

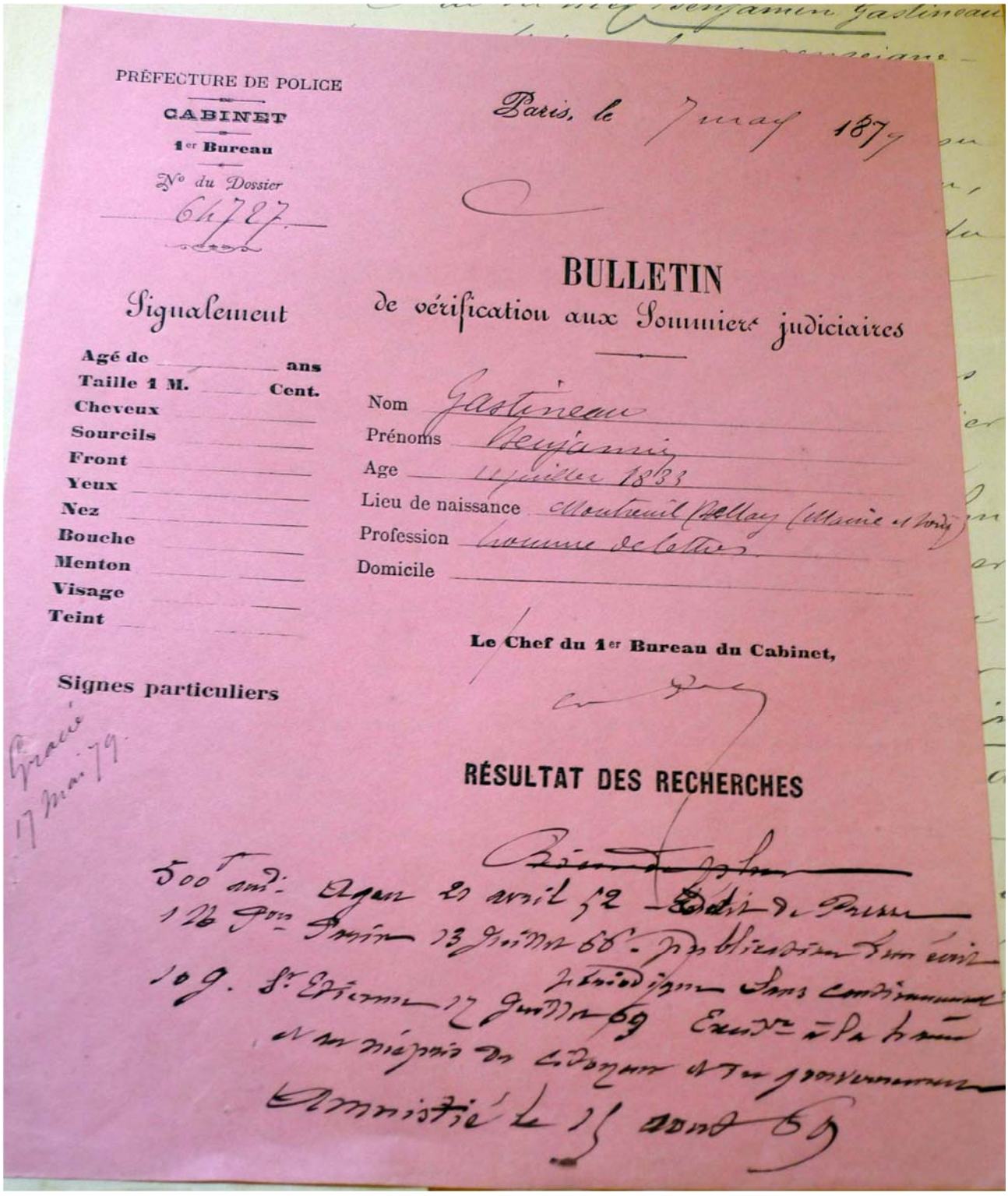
Sous ce titre: *Voltaire en exil*, M. B. Gastineau publie, chez Germer-Baillière, un volume plein de faits, et où l'on trouvera la vie et l'œuvre de Voltaire en France et à l'étranger. Des lettres inédites de Voltaire et de Mme du Châtelet ajoutent à l'intérêt de ce livre, déjà si intéressant par lui-même.

« Depuis longtemps, dit M. Gastineau dans une courte préface, j'étais un admirateur du grand philosophe qui fut le chef de la libre-pensée au dix-huitième siècle; en vivant dans son intimité, en scrutant sa vie et son œuvre, je suis devenu son ami. Et, s'ils ne le sont déjà, je suis convaincu que mes lecteurs le deviendront comme moi. »

Nous n'avions pas, pour notre part, à le devenir. Mais l'auteur a raison, son livre fera aimer Voltaire de ceux qui ne le connaissaient pas ou qui ont pu le méconnaître. Et c'est le premier éloge que nous voulions faire de son livre; car en faisant aimer Voltaire, il fait aimer ce que Voltaire aimait, la tolérance, l'adoucissement des peines et des mœurs, le vrai, le bon, le juste.

Article dans *Le Rappel,* le 14 juin 1878 résumant le contenu de l'essai écrit par Gastineau au sujet de *Voltaire en exil*, lors des célébrations de la naissance du philosophe. Cet article, sans signature, exprime par ailleurs un avis positif au sujet de cette œuvre.

Bulletin, 7 mars 1879



PRÉFECTURE DE POLICE
CABINET
1er Bureau
N° du Dossier
64727

Paris, le 7 mai 1879

BULLETIN
de vérification aux Sommiers judiciaires

Signalement

Agé de ____ ans
Taille 1 M. ____ Cent.
Cheveux
Sourcils
Front
Yeux
Nez
Bouche
Menton
Visage
Teint

Signes particuliers

Nom Gastineau
Prénoms Benjamin
Age 4 juillet 1833
Lieu de naissance Montreuil Bellay (Maine et Loire)
Profession Homme de lettres
Domicile

Le Chef du 1er Bureau du Cabinet,

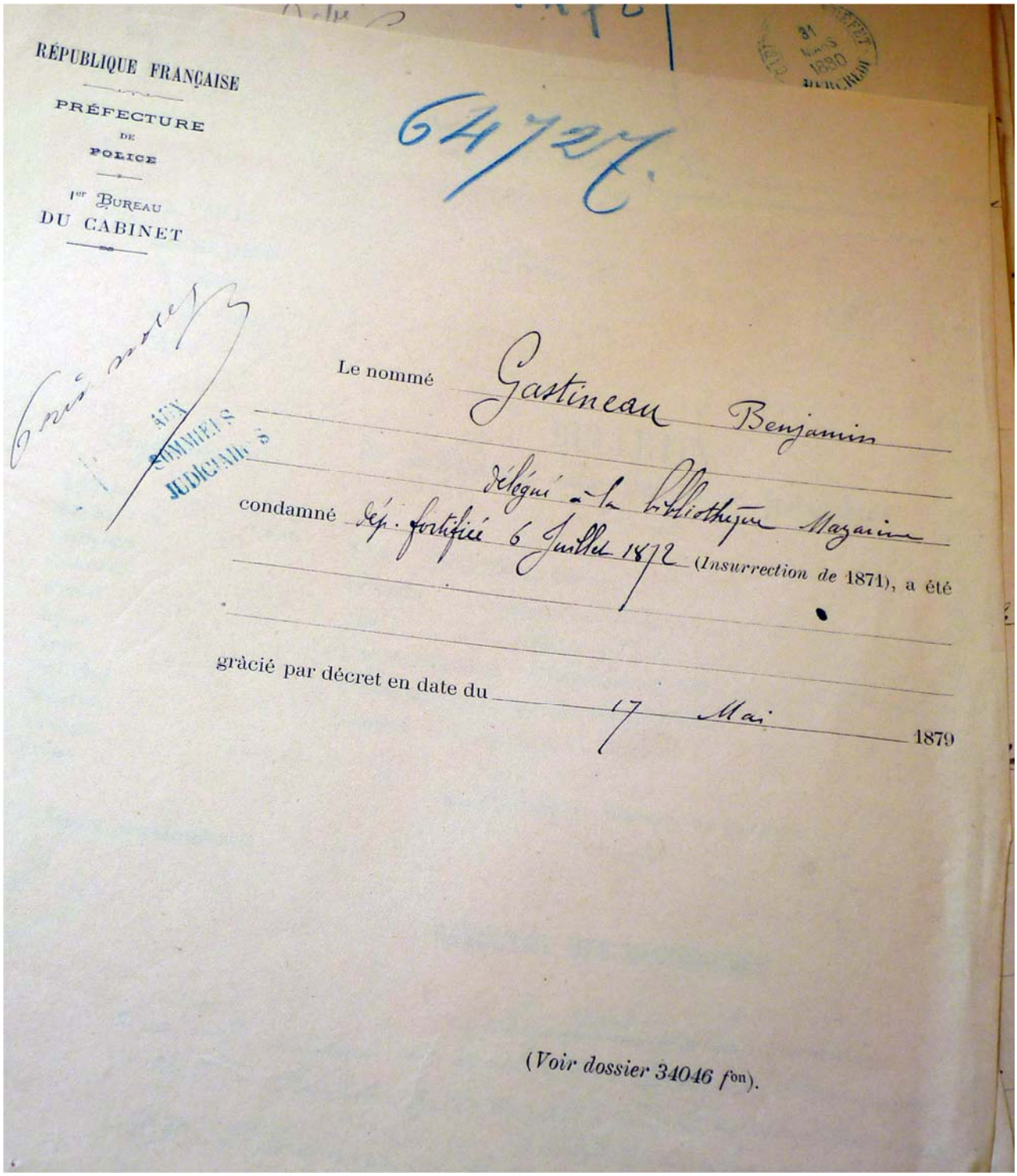
Grâce 17 mai 79

RÉSULTAT DES RECHERCHES

500 fr. amd. Agen 12 avril 52 – Cour de Paris
1 an Pon Seine 13 juin 68. Mis en liberté sous caution
109. St Etienne 27 juin 69 Exc. à la haie
et mépris du décret et gouvernement
Amnistié le 15 août 69

Bulletin énumérant les condamnations de Benjamin Gastineau de 1852 à 1869 et enfin son amnistie en août 1869.

Préfecture de la police de Paris, document sans titre ni date



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DE POLICE

1er BUREAU DU CABINET

64727

Le nommé Gastineau Benjamin

délégué à la bibliothèque Mazarine

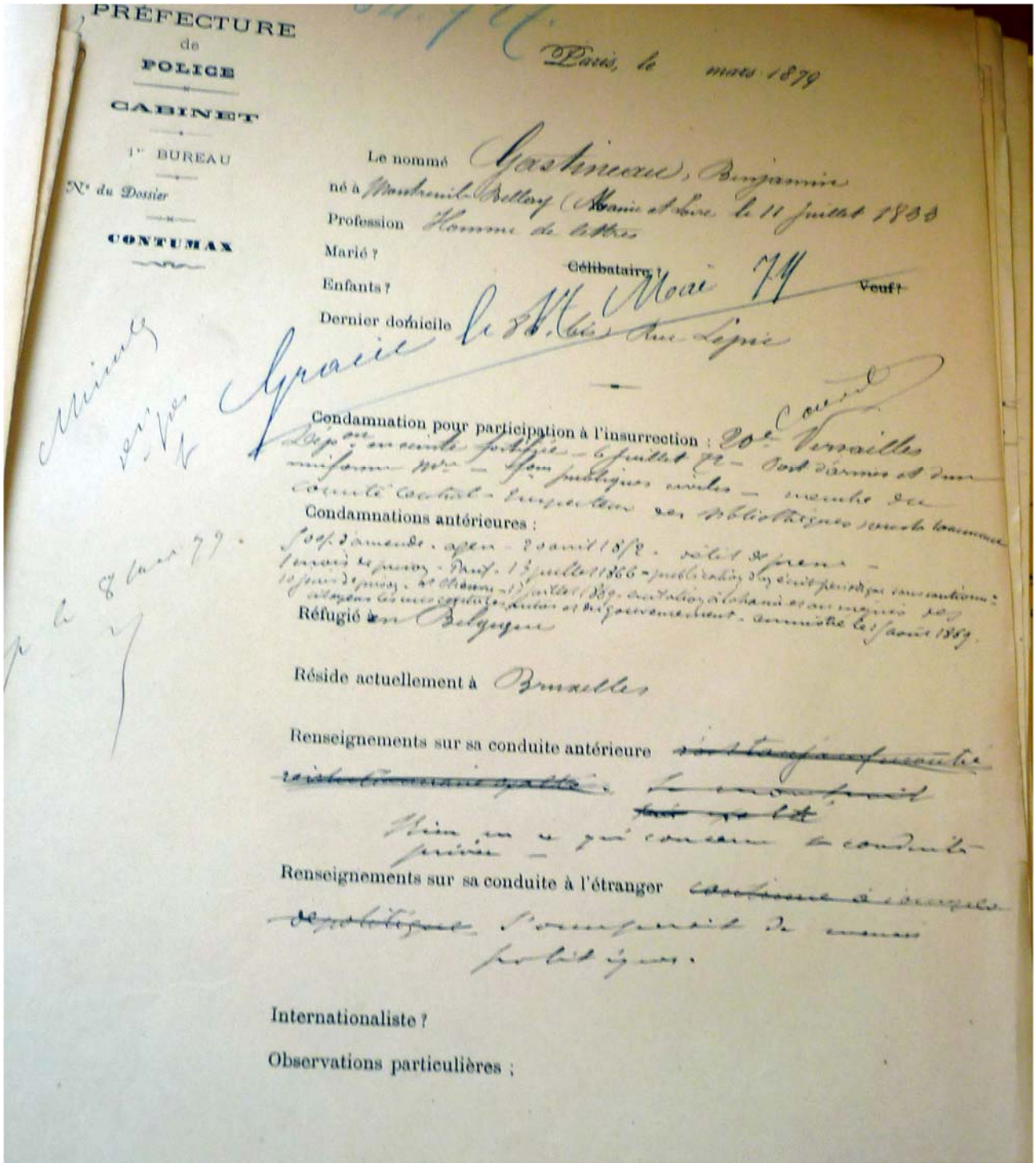
condamné Sép. fortifié 6 Juillet 1872 (Insurrection de 1871), a été

gràcié par décret en date du 17 Mai 1879

(Voir dossier 34046 fon).

Bulletin sans date mentionnant la fonction de délégué de la Bibliothèque Mazarine attribuée à Benjamin Gastineau sous la Commune, sa condamnation par contumace le 6 juillet 1872 et sa grâce obtenue le 17 mai 1879.

Préfecture de la Police de Paris, mars 1879



PRÉFECTURE
de
POLICE
CABINET
1er BUREAU
N° du Dossier
CONTUMAX

Paris, le mars 1879

Le nommé Gastineau, Benjamin
né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) le 11 juillet 1838
Profession Homme de lettres
Marié ? Célibataire ? Veuf ?
Enfants ?
Dernier domicile

Condamnation pour participation à l'insurrection :

Condamnations antérieures :

Réfugié en Belgique

Réside actuellement à Bruxelles

Renseignements sur sa conduite antérieure

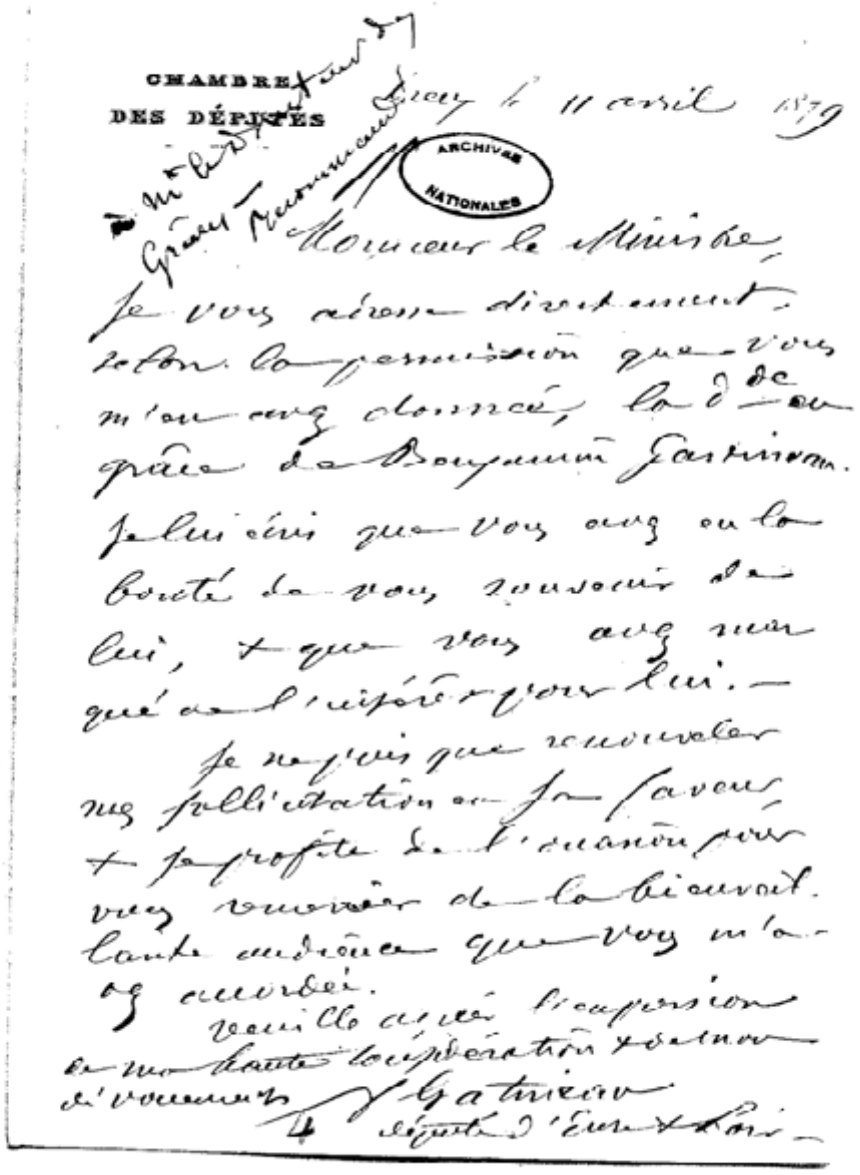
Renseignements sur sa conduite à l'étranger

Internationaliste ?

Observations particulières ;

Préfecture de Police : synthèse des vicissitudes politiques de Benjamin Gastineau, gracié le 17 mai 1879. Il n'y a pas d'éléments concernant sa conduite antérieure.

Lettre, 11 avril 1879


CHAMBRE
DES DÉPUTÉS

Ottawa le 11 avril 1879

ARCHIVES NATIONALES

Monsieur le Ministre,

Je vous adresse directement selon la permission que vous m'en avez donnée, la demande de grâce de Benjamin Gastineau. Je lui écris que vous avez eu la bonté de vous souvenir de lui, et que vous avez mis quelque espérance pour lui.

Je ne puis que renouveler mes félicitations en sa faveur, et je profite de l'occasion pour vous renouveler de la manière la plus cordiale que vous m'avez accordée.

Veuillez agréer l'expression de ma haute considération et de mon dévouement

J. Gatineau

député d'Ottawa

Lettre du 11 avril 1879 de Octave Gatineau à M. Ministre de la Justice française à propos de la demande de grâce de Benjamin Gastineau.

3

CHAMBRE

DES DÉPUTÉS

Versailles le 15

Je prends la parti de mettre sous vos yeux, cet acte d'accusation paru dans le N° du Corsaire, du 9 juillet 1872. —

La 1re partie est consacré aux antécédents de Benjamin Gastineau :

ARCHIVES NATIONALES

antécédents

20e CONSEIL DE GUERRE

Présidence de M. le lieutenant-colonel Herbé.

Affaire Benjamin Gastineau

Voici, dans son entier, le rapport qui a été lu dans cette affaire :

Gastineau, Benjamin, né à Montreuil, a habité, à Paris, rue Lepic, n° 86 *bis;* homme de lettres et auteur de brochures, il a toujours combattu les gouvernements établis et a été de tous temps un faiseur de révolutions. Ne pouvant prendre un rang honorable dans la république des lettres, il s'est jeté dans la politique.

En 1848, il collaborait à la rédaction de la *Vraie République*, de Thoré, et de la *Voix du Peuple*, de Proudhon ; il a été poursuivi pour ses articles, mais acquitté par le jury de la Seine. Plus tard, il écrivait dans le *National de l'Ouest* et dans l'*Ami du Peuple*, et traduit une seconde fois devant le jury pour ses articles de l'*Ami du Peuple*, il a encore été acquitté à Auch. Mais il fut transporté en Algérie par les commissions mixtes pour participation aux événements de décembre 1851.

Rentré en France, en 1858, il devint le rédacteur en chef du *Guetteur* de Saint-Quentin ; mais son journal a été supprimé et son rédacteur a été de nouveau transporté en Algérie, d'où il est revenu, par suite d'amnistie, en 1859.

Ce qu'il y a de plus clair dans cette 1re partie du Rapport, c'est que le malheureux Gastineau deux fois acquitté par le jury, pour délits de Presse, fut la victime des Commissions mixtes, et plus tard de la loi de sûreté générale.

11

Nous avons éprouvé une profonde surprise à l'audition de ce rapport, et nos lecteurs partageront certainement cette surprise. N'y a-t-il rien en effet de plus bizarre et de plus étrange que la première partie de ce document? Quoi, sous la République, on reproche à un écrivain d'avoir lutté pendant vingt ans pour le triomphe de la République, on énumère comme des charges accablantes les poursuites qu'il a subies pour délits de presse sous la présidence et sous l'empire, on semble même lui faire un crime d'avoir été deux fois acquitté par les jurys de 1849!

Il faut avouer que pour un magistrat instructeur, c'est agir d'une façon peu révérencieuse envers le jury, qui, lui aussi, exerce une sorte de magistrature, et certainement la plus haute. Il est vrai qu'à côté de cela, le rapporteur s'étonne que Benjamin Gastineau, après avoir été frappé par les commissions mixtes et l'odieuse loi de sûreté de 1858, n'ait pas été corrigé, et qu'au lieu de briser sa plume, il ait repris, en 1869, la direction de la *Sentinelle*.

Mais de semblables étonnements ne nous semblent pas plus de saison que tout le reste, car non-seulement sous la République on ne saurait faire un crime à un républicain d'avoir combattu la tyrannie impériale, mais encore les tentatives faites pour renverser le gouvernement qui a ruiné la France après l'avoir opprimée, devraient être considérées comme des services rendus et non comme des actes de criminel endurci.

Nous le répétons donc, nous considérons un semblable langage comme excessivement regrettable, et nous nous étonnons qu'il puisse être tenu officiellement sous la République.

Nous ne ferons aucune réflexion sur le rôle prêté à Gastineau par le rapport. Nous nous bornerons à faire remarquer qu'il constate que Gastineau n'a en rien abusé de la situation de bibliothécaire qu'il a occupée sous la Commune et qu'on ne peut lui reprocher aucune exaction. Au point de la moralité de l'homme, cela nous paraît bien avoir son importance.

Benjamin Gastineau a été condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée.

12

ARCHIVES

été transporté sans fois par suite de la plus révoltante violation de la justice et du Droit ! – Ce sont ces antériorités qui excusent, au contraire, ou tout au moins expliquent l'exaltation qui a fait de Gastineau un fonctionnaire de la Commune.

– Mais quels ont été les crimes de Gastineau ? Le Rapport, dont voici la dernière partie, démontre que le Condamné s'est tout simplement rendu coupable des délit, fort anodin dans la Légion, d'usurpation de fonctions :

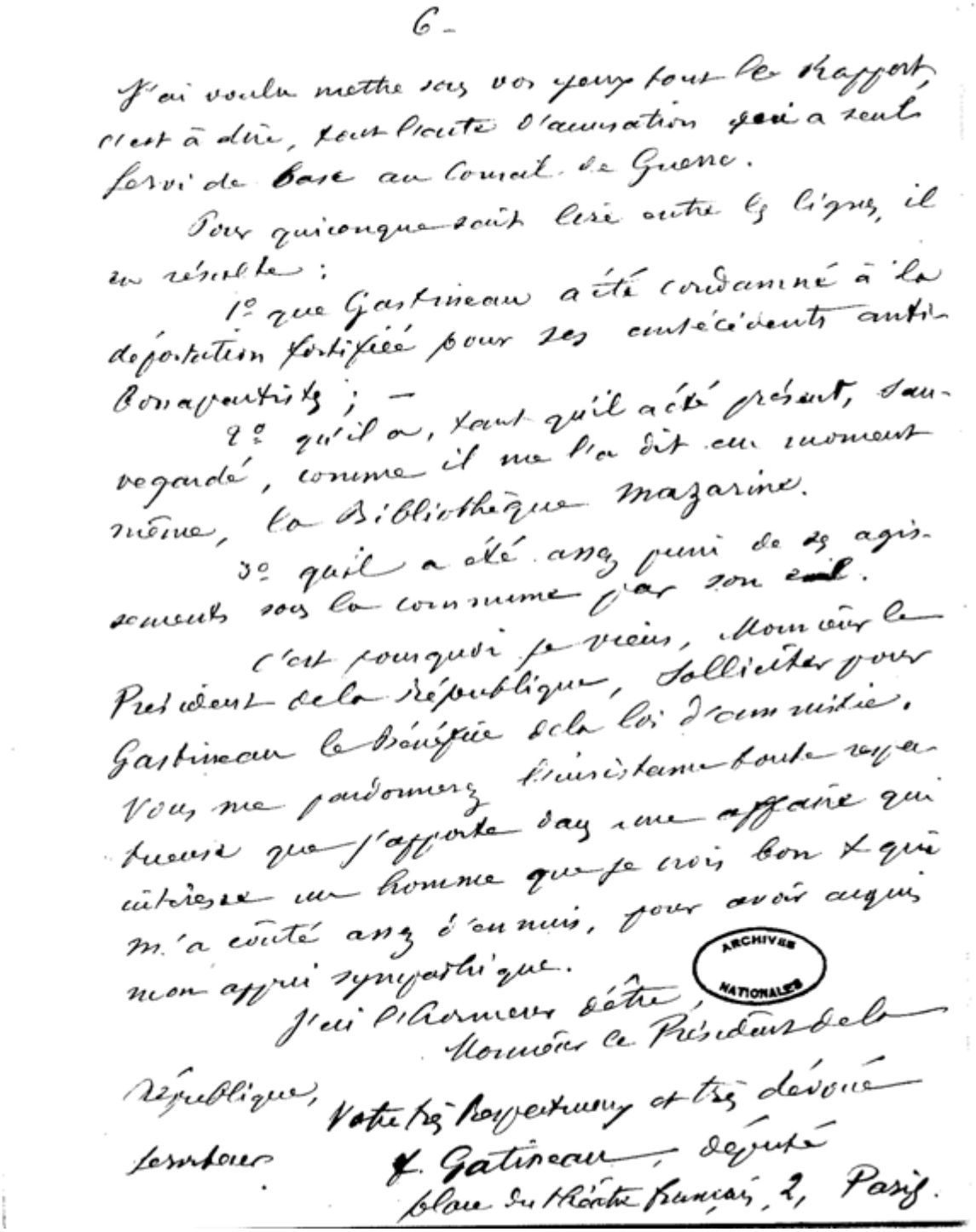
ARCHIVES NATIONALES

Enfin le 3 mai, il s'est fait nommer par Vaillant, délégué à l'enseignement, directeur de la bibliothèque Mazarine aux appointements de 4,200 francs, soit 350 francs par mois, comme en fait foi l'état de traitement joint au dossier.

Le passage de Gastineau à la bibliothèque Mazarine n'a été signalé par aucune exaction ; il a fait réouvrir la bibliothèque et a défendu le prêt des livres par un article signé de lui, qui a paru le 12 mai au *Moniteur officiel*.

Gastineau a quitté la bibliothèque Mazarine où il devait s'installer le lundi 22 mai, le vendredi ou le samedi et n'a plus reparu : il n'a donc pas pris part à la tentative d'incendie de l'Institut le 23 mai. En résumé Gastineau a d'abord excité par ses écrits dans le *Combat*, par ses discours dans les clubs, à la guerre civile : au début de l'insurrection, il a fait partie d'une association ayant pour but de changer la forme du gouvernement, et enfin il a rempli une fonction civile comme directeur de la bibliothèque Mazarine.

En conséquence, notre avis est qu'il y a lieu de demander la mise en jugement contre Gastineau Benjamin sous l'inculpation : 1° d'avoir commis un attentat dont le but est de détruire ou de changer le gouvernement, crime prévu et puni par l'article 87 du Code pénal ; 2° de s'être, sans titre, immiscé dans des fonctions civiles, délit prévu et puni par l'article 258 du Code pénal ; 3° d'avoir, dans un mouvement insurrectionnel et étant revêtu d'un uniforme, porté des armes apparentes, crime prévu et puni par l'article 5 de la loi du 24 mai 1834.



6 -

J'ai voulu mettre sous vos yeux tout le Rapport, c'est à dire, toute l'accusation qui a seul servi de base au Conseil de Guerre.

Pour quiconque sait lire entre les lignes, il en résulte :

1° que Gastineau a été condamné à la déportation fortifiée pour ses antécédents antibonapartistes ; —

2° qu'il a, tant qu'il a été présent, sauvegardé, comme il me l'a dit en ce moment même, la Bibliothèque mazarine.

3° qu'il a été assez puni de ses agissements sous la commune par son exil.

C'est pourquoi je viens, Monsieur le Président de la République, solliciter pour Gastineau le bénéfice de la loi d'amnistie.

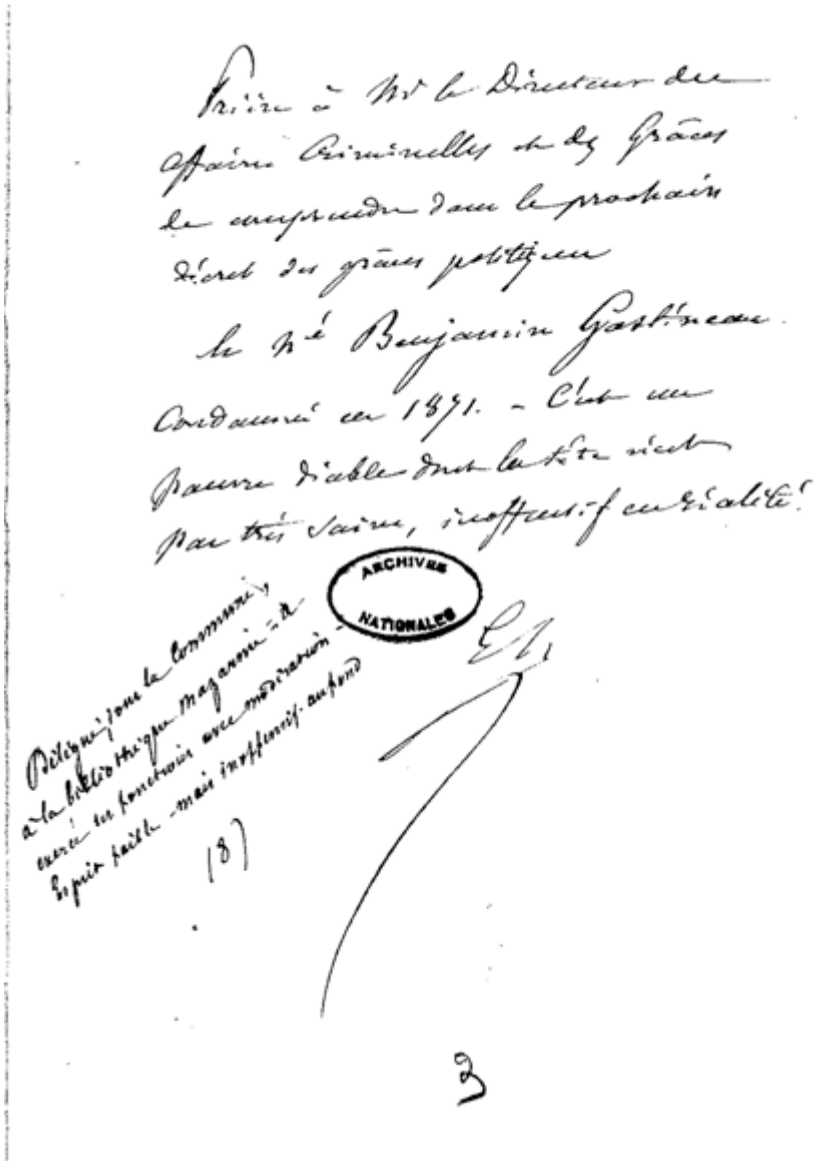
Vous me pardonnerez, j'espère, de vous entretenir de cette affaire qui touche à la politique, mais je crois bon de vous dire que j'apporte dans une affaire qui intéresse un homme que je crois bon et qui m'a coûté assez d'ennuis, pour avoir acquis mon appui sympathique.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur le Président de la République,
Votre très respectueux et très dévoué serviteur
E. Gatineau, député
place du Théâtre Français, 2, Paris.

ARCHIVES NATIONALES

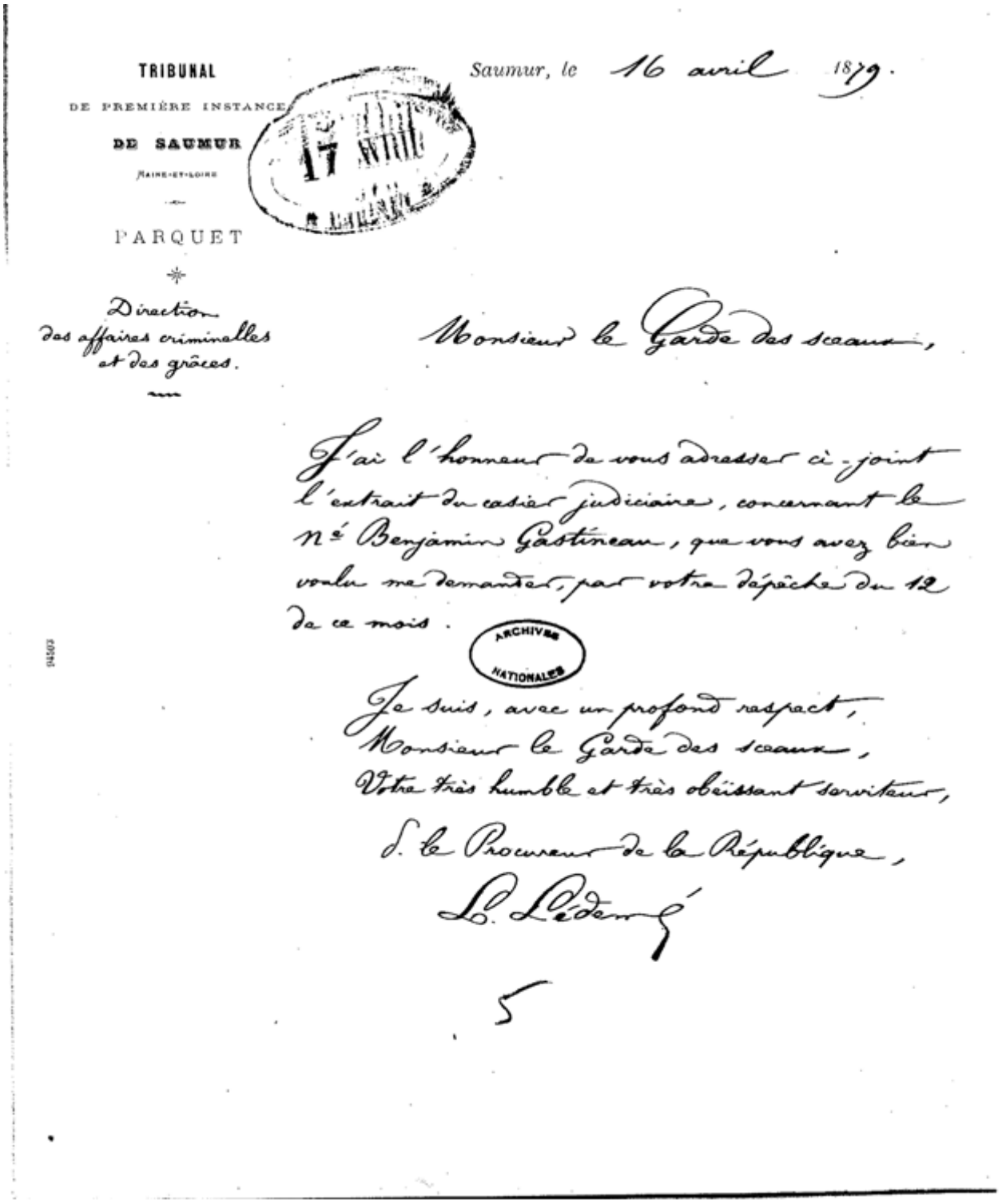
Lettre du 11 avril 1879 de Octave Gatineau à M. Président de la République au sujet de Benjamin Gastineau
Le secrétaire à l'Assemblée Nationale plaide pour l'amnistie en faveur de son quasi-homonyme qu'il déclare connaitre à peine, mais qu'il considère une personne excellente et douce, qui a vécu dans des conditions pénibles et a été condamné pour des raisons uniquement politiques. Octave Gatineau raconte l'épisode où Benjamin lui a demandé de l'héberger parce qu'il était poursuivi par la police. Il joint «pour ne rien laisser dans l'ombre [...][l']acte d'accusation paru dans le n° du *Corsaire*, du 9 juillet 1872 ».

Dépêche du 12 avril 1879



« Prière de M. le Garde des Sceaux à M. le Directeur des Affaires Criminelles et des Grâces » de bien vouloir comprendre « dans le prochain décret de grâces politiques, M. Benjamin Gastineau : c'est un « pauvre diable », « inoffensif », condamné en 1871.

Lettre, 16 avril 1879



TRIBUNAL
DE PREMIÈRE INSTANCE
DE SAUMUR
MAINE-ET-LOIRE

PARQUET

Direction
des affaires criminelles
et des grâces.

Saumur, le 16 avril 1879.

Monsieur le Garde des sceaux,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint l'extrait du casier judiciaire, concernant le nᵉ Benjamin Gastineau, que vous avez bien voulu me demander, par votre dépêche du 12 de ce mois.

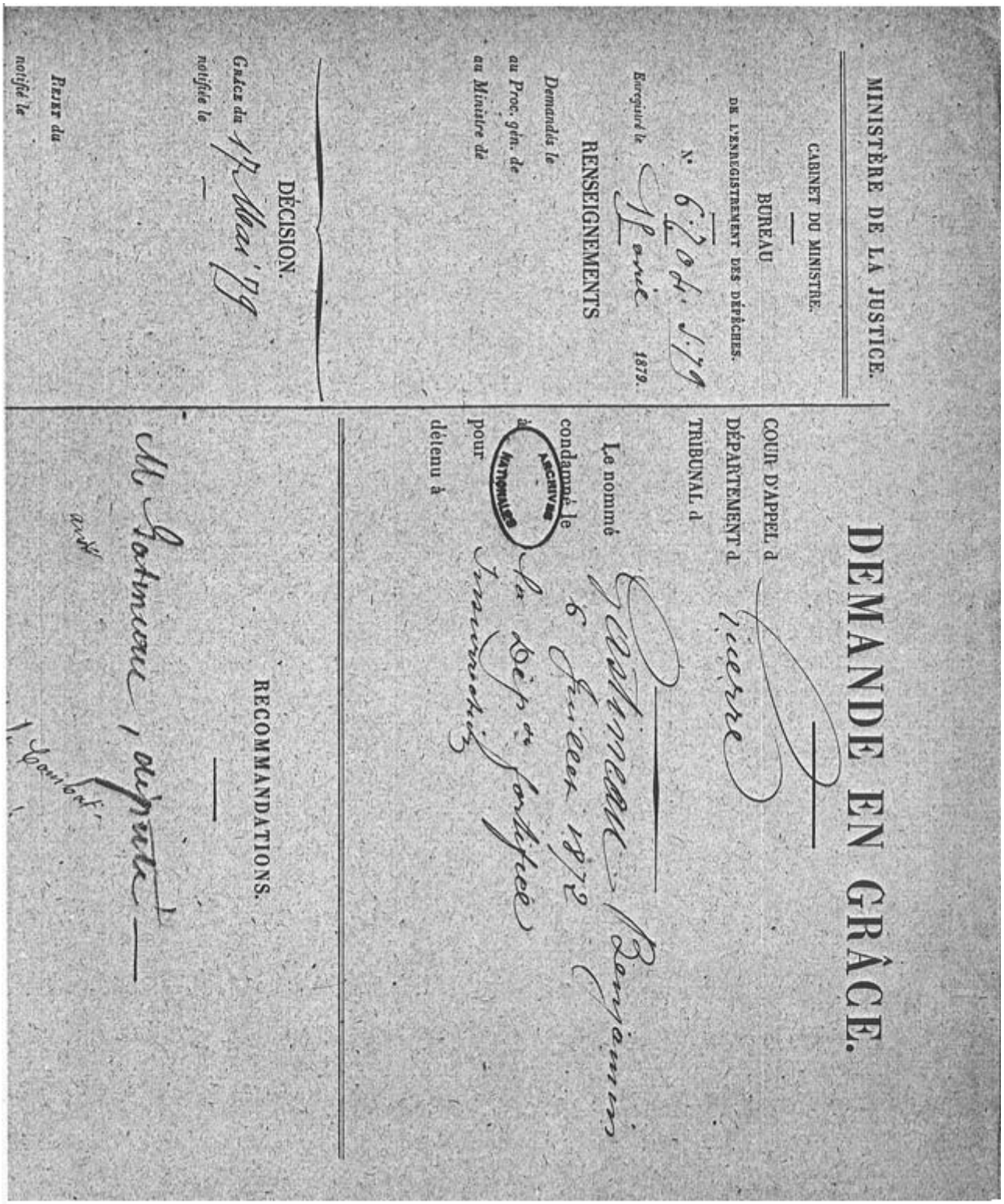
ARCHIVES NATIONALES

Je suis, avec un profond respect,
Monsieur le Garde des sceaux,
Votre très humble et très obéissant serviteur,
P. le Procureur de la République,

5

Réponse du Procureur de le République, Directeur des Affaires Criminelles et des Grâces, à la dépêche du Garde des Sceaux du 12 avril 1879.. On y nomme un « extrait du casier judiciaire concernant le nommé Benjamin Gastineau ». Nous n'avons pas trouvé de trace de ce document dans le dossier consacré à notre écrivain.

Demande en grâce



MINISTÈRE DE LA JUSTICE.

CABINET DU MINISTRE.

BUREAU

DE L'ENREGISTREMENT DES DÉPÊCHES.

N° 6204 1879

Enregistré le 4 Mai 1879.

RENSEIGNEMENTS

Demandés le

au Proc. gén. de

au Ministre de

DÉCISION.

Grâce du 17 Mai 79

notifiée le

Reçu du

notifié le

DEMANDE EN GRÂCE.

COUR D'APPEL d Riom

DÉPARTEMENT d Puy-de-Dôme

TRIBUNAL d

Le nommé Gastineau Benjamin

condamné le 6 février 1872

à la déportation dans une enceinte fortifiée

pour insurrection

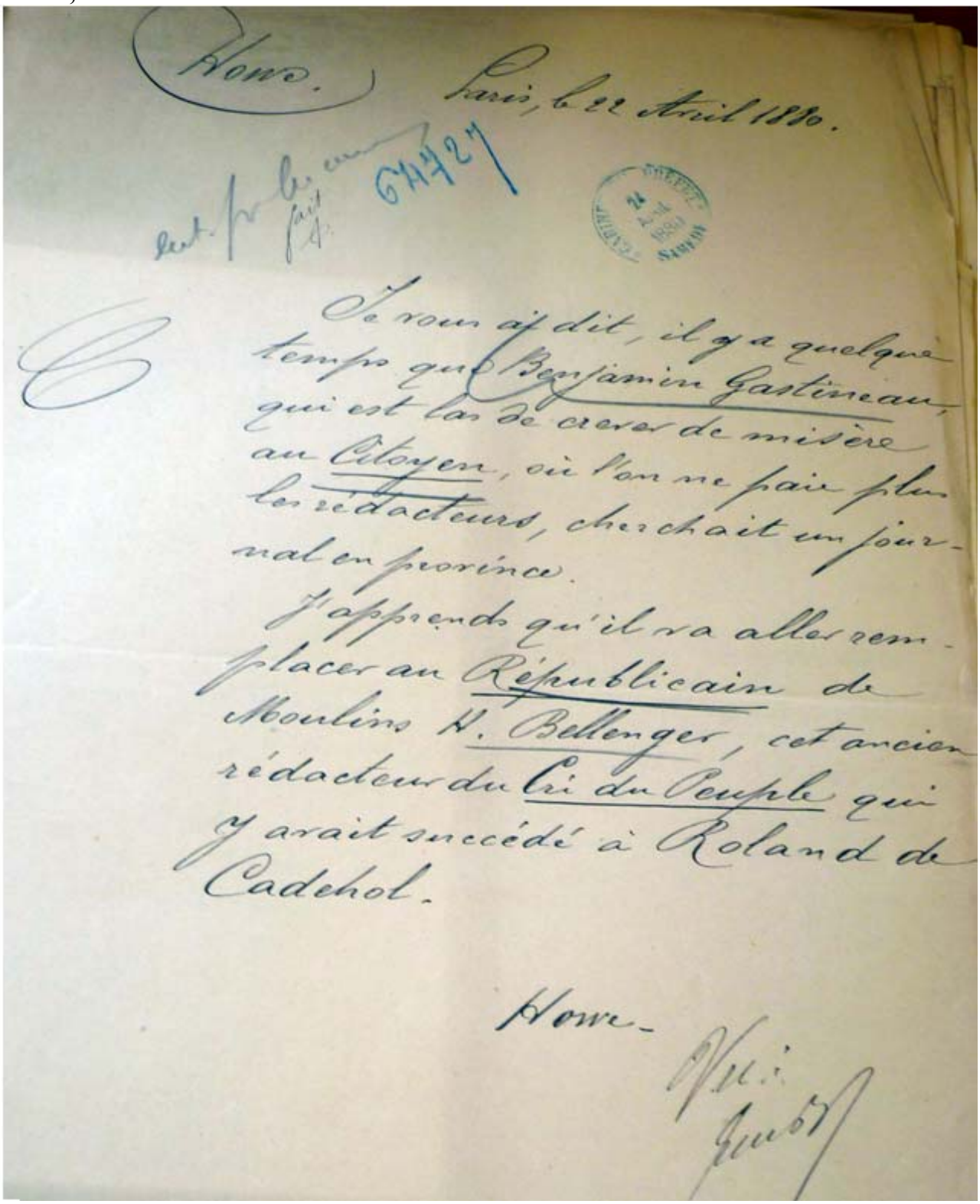
détenu à

RECOMMANDATIONS.

M. Gastineau, député

Document du Ministère de la Justice concernant la demande en grâce pour Benjamin Gastineau, condamné pour insurrection. Cette demande a été présentée par M. Octave Gastineau, secrétaire à l'Assemblée Nationale. M. Benjamin Gastineau a été gracié le 17 mai 1879.

Lettre, 22 avril 1880



Paris, le 22 Avril 1880.

Howe.

Je vous ai dit, il y a quelque temps que Benjamin Gastineau, qui est las de crever de misère au Citoyen, où l'on ne paie plus les rédacteurs, cherchait un journal en province.

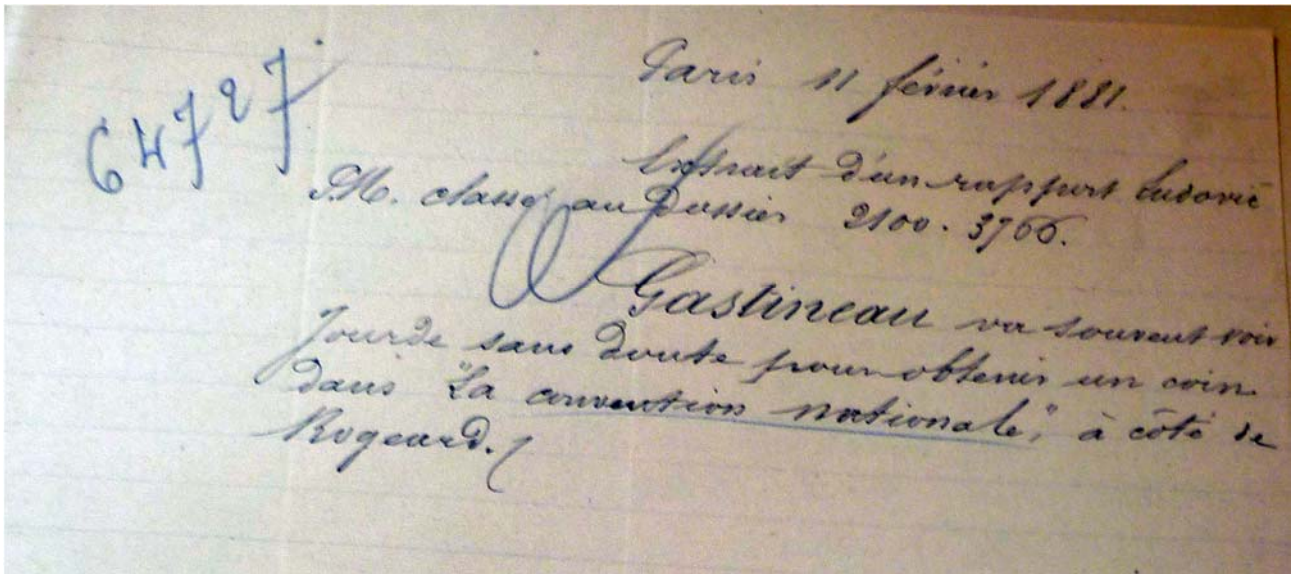
J'apprends qu'il va aller remplacer au Républicain de Moulins M. Bellenger, cet ancien rédacteur du Cri du Peuple qui y aurait succédé à Roland de Cadehol.

Howe.

Vu :

Lettre conservée dans les Archives de la Police de Paris témoignant de la situation de souffrance que Benjamin Gastineau vit au *Citoyen*, mais témoignant également qu'il va remplacer bientôt M. Roland Bellanger, ancien rédacteur du *Cri du peuple*, au *Républicain* de Moulins.

Paris, 11 février 1881

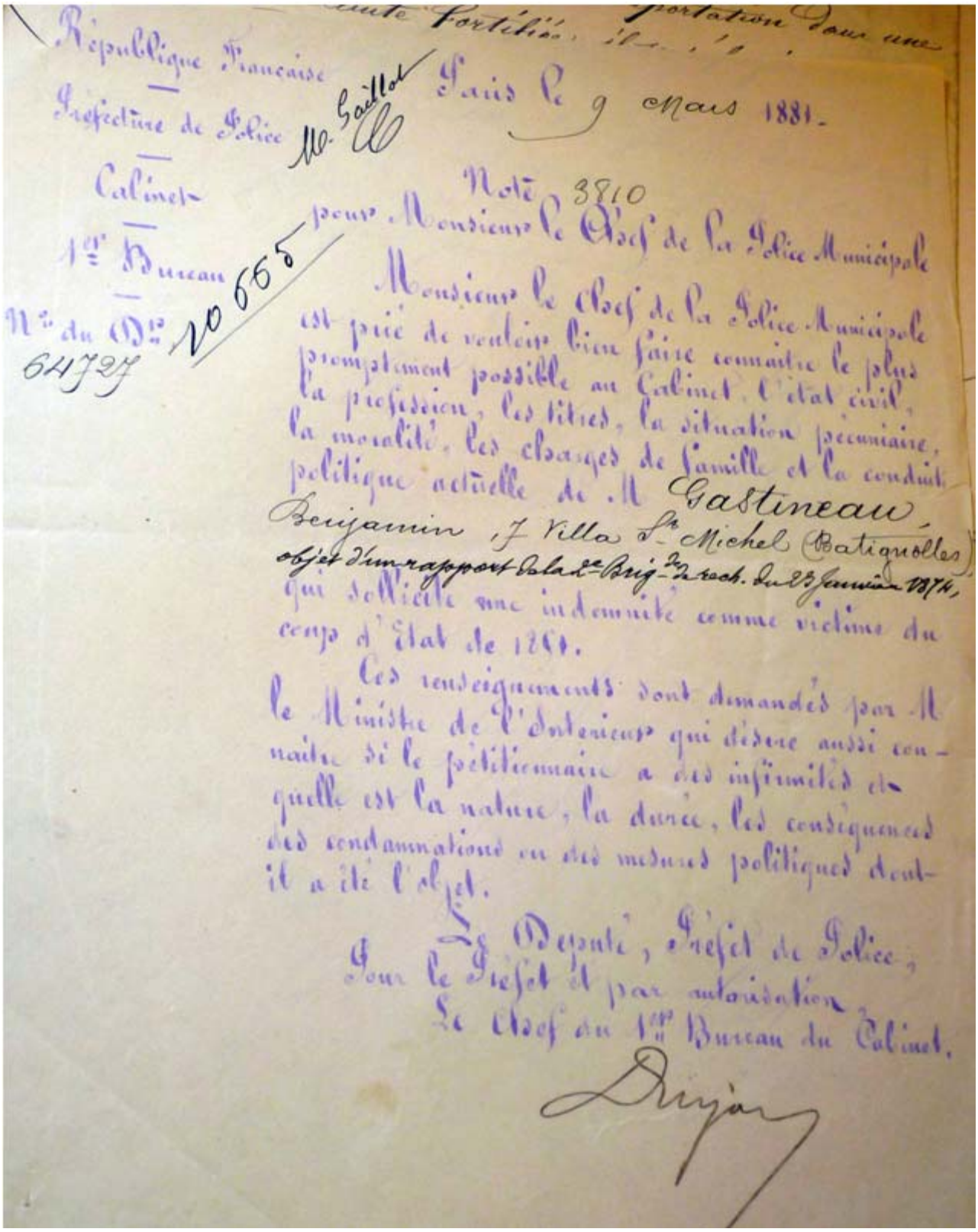

Paris 11 février 1881.

Extrait d'un rapport adressé
M. dans janvier 2100. 3700.

Gastineau va souvent voir
Jourde sans doute pour obtenir un coin
dans "la convention nationale" à côté de
Rogeard.

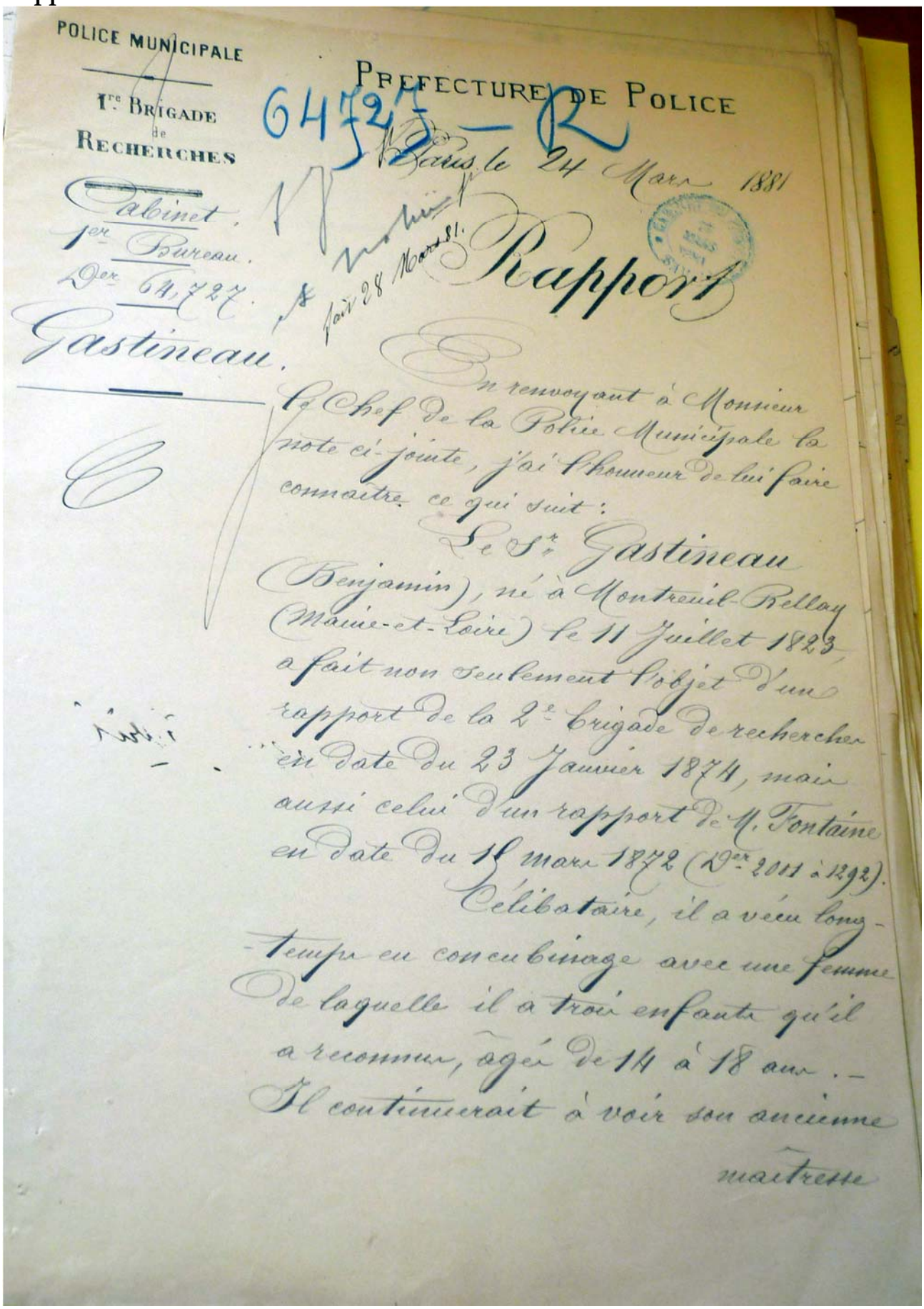
« Gastineau va souvent voir Jourde sans doute pour obtenir un coin dans *La Convention nationale* à côté de Rogeard ».

Lettre, 9 mars 1881



Note adressée à M. le chef de la Police par le chef du 1er Bureau du Cabinet de la part du Ministère de l'Intérieur au sujet de la demande d'indemnité de Benjamin Gastineau, comme victime du coup d'Etat du 2 décembre 1851. Avant de prendre en compte cette requête, le Ministère de l'Intérieur demande des renseignements au sujet de Benjamin Gastineau. La loi concernant l'indemnisation aux victimes du coup d'État de 1851 sera promulguée le 30 juillet 1881. Cf. Julie DEVOS «. La loi de réparation nationale du 30 juillet 1881 : source de l'histoire de la répression de l'insurrection de décembre 1851», *Revue d'Histoire du XIXe siècle,* Paris, 1/1985 (en ligne)).

Rapport 24 mars 1881



POLICE MUNICIPALE

1re BRIGADE de RECHERCHES

Cabinet.
1er Bureau.
No 64,727.
Gastineau.

PREFECTURE DE POLICE

64727 — R

Paris le 24 Mars 1881

fait 28 Mars 81.

Rapport

En renvoyant à Monsieur le Chef de la Police Municipale la note ci-jointe, j'ai l'honneur de lui faire connaître ce qui suit :

Le Sr Gastineau (Benjamin), né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) le 11 Juillet 1823, a fait non seulement l'objet d'un rapport de la 2e brigade de recherches en date du 23 Janvier 1874, mais aussi celui d'un rapport de M. Fontaine en date du 18 mars 1872 (Dos. 2011 à 1292).

Célibataire, il a vécu longtemps en concubinage avec une femme de laquelle il a trois enfants qu'il a reconnus, âgés de 14 à 18 ans. — Il continuerait à voir son ancienne maîtresse

maîtresse, qui habite avec ses enfants
à une adresse restée inconnue.

Depuis 2 ans, le S.r Gastineau
occupe un logement de 250 f. de loyer,
Villa St. Michel, 7, venant du ménage
de l'Elysée des Beaux-Arts, 18.

Ancien journaliste, il ne
collaborerait plus à aucune feuille
publique et ne s'occuperait plus que
de littérature.

Ce métier lui rapporte peu
de chose, car il vit au jour le jour et
son intérieur respire la misère.

Les renseignements recueillis
sur sa conduite habituelle et sa
moralité ne lui sont pas défavorables.

En politique, il professe des
opinions radicales.

Le 3 X.bre 1851, le S.r Benjamin
Gastineau, alors rédacteur de "L'Ami
du Peuple", dont les bureaux étaient le
lieu de rendez-vous des républicains de
l'opposition, fut arrêté à Auch (Gers)
et condamné à la transportation par

une

une commission mixte, avec surveil-
-lance de la haute police.

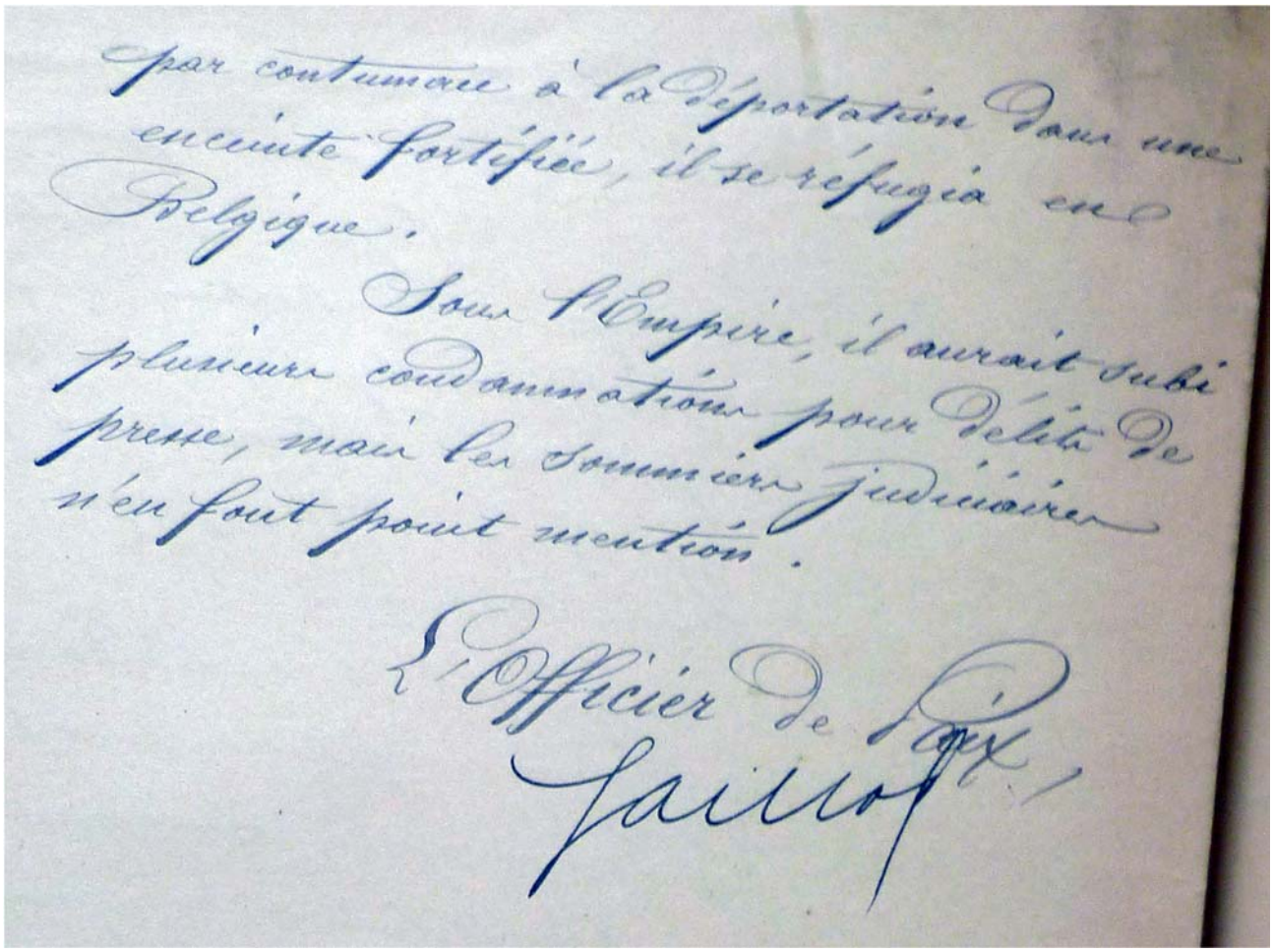
Après être resté quelque-
temps en détention à Blaye, il
fut embarqué pour Mers-el-Kébir,
province d'Oran, et y fut interné
jusqu'en 1864, époque de son retour
en France.

Arrêté de nouveau en 1868
pour complicité dans l'affaire du complot de
Blois, alors qu'il collaborait au journal "Le
Guetteur", de St. Quentin, il fut encore
transporté en Afrique et y resta jus-
-qu'à l'amnistie générale en 1869.

J'évalue à 10,000 f. les
pertes qu'il a subies par suite de
son arrestation à Auch, où tout ce
qu'il possédait aurait été pillé par
la cavalerie.

Je rappelle pour mémoire
que sous la Commune, Benjamin
Gastineau a été inspecteur des
bibliothèques communales et Directeur
de la bibliothèque Mazarine. - Condamné

par

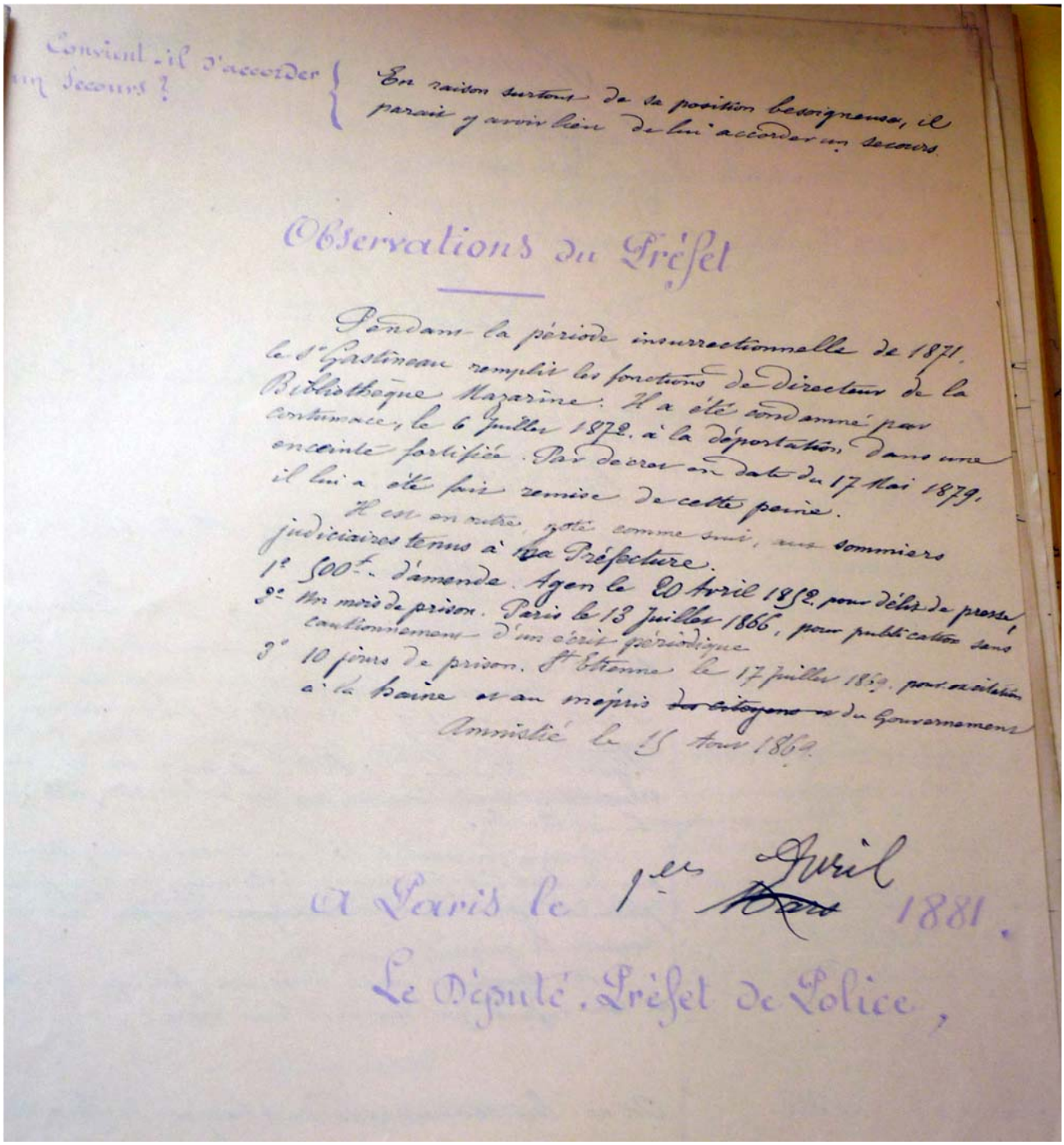

par contumace à la déportation dans une enceinte fortifiée, il se réfugia en Belgique.

Sous l'Empire, il aurait subi plusieurs condamnations pour délits de presse, mais les sommiers judiciaires n'en font point mention.

L'Officier de Paix

Rapport pour le chef de la Police Municipale de la part de l'Officier de Paix au sujet de la vie et des activités passées de Gastineau et sur sa situation actuelle. Après avoir raconté les événements passés de la vie de Gastineau, le rapport souligne qu'au moment présent notre écrivain ne collabore avec aucun journal, qu'il ne s'occupe que de littérature et qu'il vit dans la misère. « Les renseignements recueillis sur sa conduite habituelle et sa moralité ne lui son pas défavorables ».

Observations du Préfet de la Police de Paris, 1 avril, 1881



Convient-il d'accorder un secours ?

En raison surtout de la position besogneuse, il paraît y avoir lieu de lui accorder un secours.

Observations du Préfet

Pendant la période insurrectionnelle de 1871, le S^r Gastineau remplit les fonctions de directeur de la Bibliothèque Mazarine. Il a été condamné par contumace, le 6 juillet 1872, à la déportation, dans une enceinte fortifiée. Par décret en date du 17 Mai 1879, il lui a été fait remise de cette peine.

Il est en outre noté comme suit, aux sommiers judiciaires tenus à la Préfecture.

1° 500 f. d'amende. Agen le 20 Avril 1852, pour délit de presse.
2° Un mois de prison. Paris le 13 juillet 1866, pour publication sans cautionnement d'un écrit périodique.
3° 10 jours de prison. St Etienne le 17 juillet 1869, pour excitation à la haine et au mépris ~~des citoyens~~ du Gouvernement.

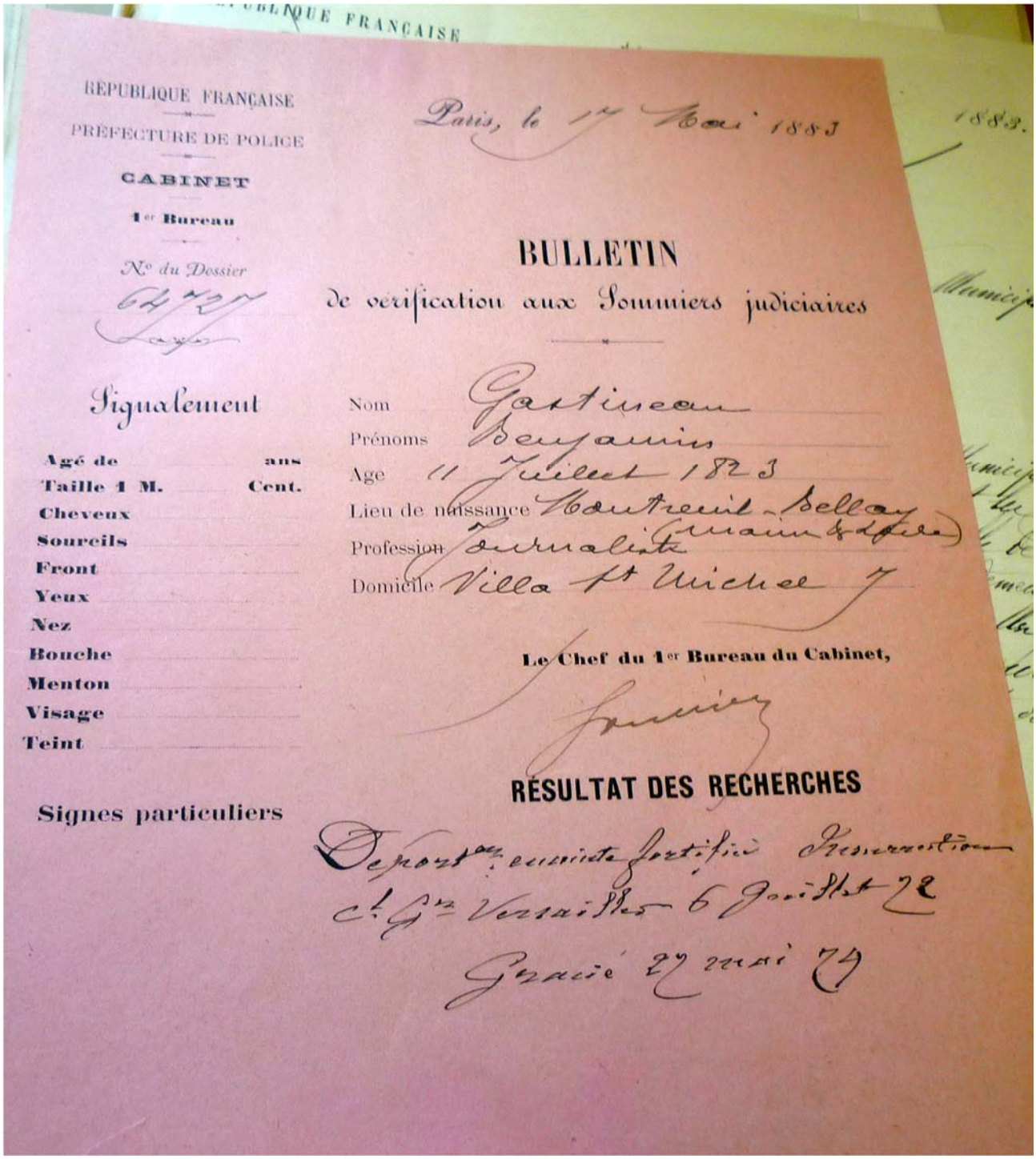
Amnistié le 15 Août 1869.

A Paris le 1er Avril 1881.

Le Député, Préfet de Police,

Document du Préfet de la Police de Paris mentionnant les fonctions de Benjamin Gastineau pendant la Commune (sa nomination comme directeur de la Bibliothèque Mazarine), sa condamnation par contumace le 6 juillet 1871 et les autres condamnations qu'il avait subies précédemment). Ces renseignements sont nécessaires afin de décider de l'éventualité de lui accorder un secours à cause de sa situation besogneuse.

Bulletin, 17 mai 1883



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DE POLICE

CABINET

1er Bureau

N° du Dossier

64729

Paris, le 17 Mai 1883

1883.

BULLETIN

de vérification aux Sommiers judiciaires

Signalement

Agé de ans

Taille 1 M. Cent.

Cheveux

Sourcils

Front

Yeux

Nez

Bouche

Menton

Visage

Teint

Signes particuliers

Nom Gastineau

Prénoms Benjamin

Age 11 Juillet 1823

Lieu de naissance Montreuil-Bellay (Maine & Loire)

Profession ~~Journaliste~~

Domicile Villa St Michel 7

Le Chef du 1er Bureau du Cabinet,

RÉSULTAT DES RECHERCHES

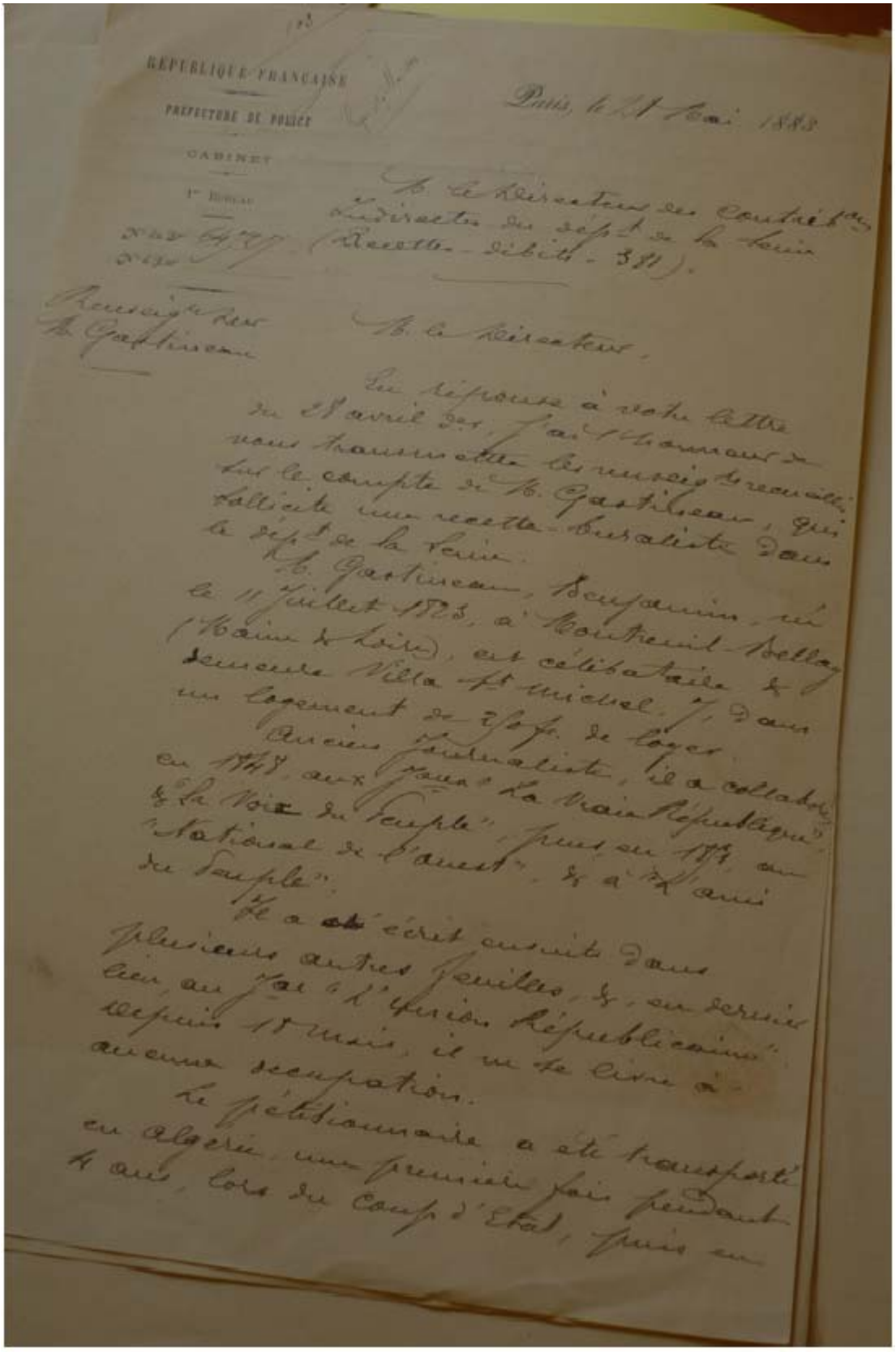
Déporté en enceinte fortifiée Insurrection

Cr Gre Versailles 6 Janvier 72

Gracié 27 mai 79

Bulletin contenant des indications sur les coordonnées de Benjamin Gastineau ainsi que sur les condamnations les plus importantes et sur la grâce dont il a été l'objet.

Lettre, 21 mai1883



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DE POLICE

CABINET

1er Bureau

Paris, le 21 mai 1883

N° 6477 (Recette-Débit - 381).

A Monsieur le Directeur des Contributions indirectes du dépt de la Seine

Renseignements
M. Gastineau

M. le Directeur,

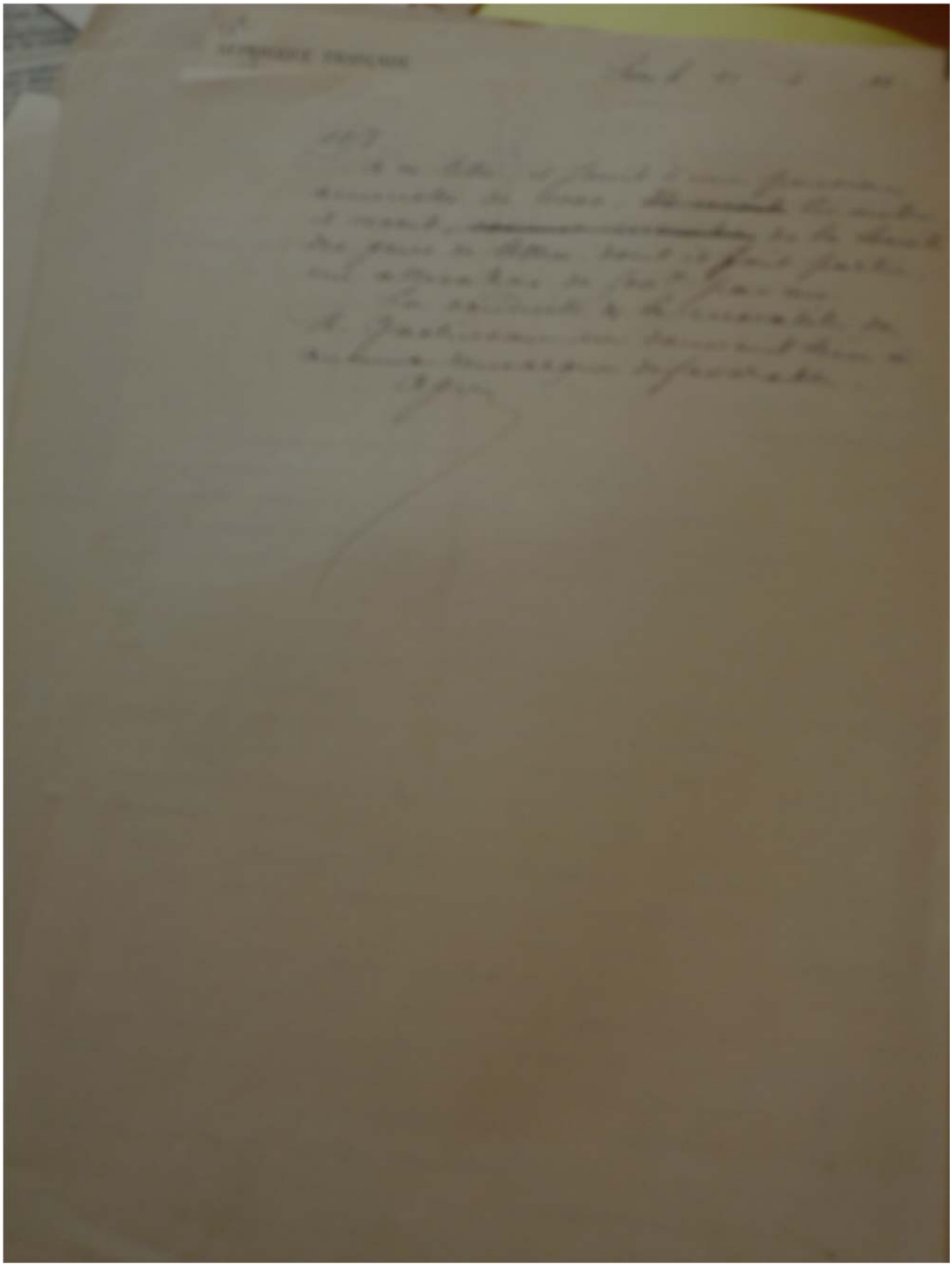
En réponse à votre lettre du 19 avril der, j'ai l'honneur de vous transmettre les renseignements recueillis sur le compte de M. Gastineau, qui sollicite une recette-buraliste dans le dépt de la Seine.

M. Gastineau, Benjamin, né le 11 juillet 1823, à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), est célibataire et demeure Villa St Michel, 7, dans un logement de 2500 fr. de loyer.

Ancien journaliste, il a collaboré en 1848, aux journaux "La Voix du Peuple", fondé en 1849, au "National de l'Ouest", et à "L'Ami du Peuple".

Il a été écrit ensuite dans plusieurs autres feuilles, et en dernier lieu, au "Tam-Tam Républicain", depuis 18 mois, il ne tire à aucune occupation.

Le pétitionnaire a été transporté en Algérie, une première fois pendant 4 ans, lors du Coup d'Etat, puis en



Lettre du 21 mai 1883 de la Police de Paris à Monsieur le Directeur des Contributions indirectes du Département de la Loire. Réponse à la lettre du 21 avril donnant des renseignements sur Benjamin Gastineau qui « sollicite une recette buraliste dans le département de la Seine». Cette lettre fait le point sur tout l'itinéraire de sa vie, ainsi que sur son engagement intellectuel même au cours de la période successive à la Commune. La fin de cette lettre est illisible.

Annexes 3

Introduction aux documents du Dossier de la Société des Gens de Lettres (SDGL)

Cette série d' Annexes est consacrée aux documents conserves dans le dossier de la Société des Gens de Lettres, actuellement conservé aux Archives Nationales.

Le dossier se compose d'environ trente documents concernant les liens de Benjamin Gastineau avec cette société (dont nous n'avons transcrit là que les plus significatifs).

Les deux premiers concernent l'élection de notre auteur dans la Société, en raison du jugement positif exprimé au sujet de ses œuvres et de sa personne. Une lettre écrite par le Président de la Société des Gens de Lettres le définit comme un « collègue travailleur et plein de zèle[1] ».

A cela suivent plusieurs lettres centrées sur l'état de pauvreté de notre écrivain, lors de son premier séjour en Algérie : trois sont composées par Gastineau lui-même, dans une autre le président de la Société exhorte ses collègues à collecter une somme d'argent pour pouvoir le soutenir. Deux de ces lettres ne sont pas datées, mais se réfèrent presque certainement à la période comprise entre 1850 et 1865. D'autres lettres sont écrites par Gastineau vers 1868 et traitent du même sujet.

Ensuite une longue lettre de 1871 de Benjamin Gastineau au *Réveil* dénonce l'enlèvement de ses affaires de son domicile par son ancien propriétaire, M. Hanneton. Gastineau se trouve coincé et dans l'impossibilité de récupérer ses affaires qui se trouvent dans les mains de la police. Il demande que les procédures pour la réappropriation de ses effets personnels soit conduite par la Société des Gens de Lettres, en effet « Il est important que la revendication soit faite par la Société des Gens de Lettres agissant dans l'intérêt de […] ses membres[2] ». Deux des trois enfants de Benjamin Gastineau ont un rôle important au sein de cette section des archives. Dans une lettre, Edmond, fils de Benjamin et émigré aux États Unis demande des nouvelles de son père. La sœur d'Edmond, Désirée, écrit à la Société des Gens de Lettres. Elle est veuve et aveugle. Ayant peu de ressources pour se payer la maison de repos où elle demeure, elle demande à la Société des Gens de Lettres de lui verser l'argent du secours trimestriel qui avait été jadis versé à son père pour l'aider à payer sa pension.

La situation de la fille de Gastineau n'est pas directement liée à notre sujet, mais témoigne de la situation économique malheureuse des gens communs en France au tout début du XX^{e} siècle. A cela s'ajoute le fléau de la Première Guerre Mondiale, au point que le Président de la Société des Gens de Lettres arrive à dire à Mme Désirée Gastineau qui lui demande de l'aide : « J'ai l'honneur de vous informer que notre Comité n'a pas pu, à son grand regret, vous donner satisfaction, en raison de la situation de notre caisse de secours très éprouvée par la guerre, au cours de laquelle

[1] Discours du Président de la Société des Gens de Lettres. 11 février 1850.
[2] Lettre de Benjamin Gastineau au Président de la Société des Gens de Lettres, 20 janvier 1872.

nous avons été obligés de soulager bien des infortunes[3] ». Ainsi les conditions des gens communs et les séquelles des atrocités de la guerre fournissent un cadre éloquent de la société française des premières décennies du XX^{e} siècle. C'est une situation de souffrance dont Gastineau n'a connu que les premiers abords à la fin de sa vie et où parallèlement au développement des charmes de la Belle Époque, l'état de malaise d'une grande partie de la population française et européenne augmente progressivement jusqu'à plonger dans le désastre de la guerre de 1914.

Enfin, le dernier document intéressant au sujet de notre auteur concerne la déclaration anonyme faite contre lui sur *L'Orpheline de Waterloo*. Selon cet inconnu, Gastineau aurait tiré cette œuvre intégralement du conte de Soulié. Or, nous l'avons bien montré, il s'agit là d'une attaque contre l'œuvre de notre auteur, absolument peu crédible parce que partielle et incomplète. Et cependant cela nous témoigne de sa diffusion au sein de la société, suscitant des réactions parfois favorables, parfois, au contraire, très négatives, au sein de l'opinion publique.

[3] Lettre du Délégué général de la Société des Gens de Lettres à Mme Désirée Gastineau, veuve Jaquot, 13 avril 1920.

Messieurs

Je sollicite l'honneur de faire partie de la SGDL
Voici quels sont les titres que je puis offrir à votre suffrage

Lutte
BT
Guere des J.
Règne de S
Orph de W
Comment finissent les p.
Comment finissent les r.
La Comédie s.
Si vous jugez mes titres suffisants je me recommande à votre bienveillance pour satisfaire mon vif désir de devenir membre de la SGDL
Monsieur Henry Cellier veut bien me faire l'honneur de me server de parrain.

En attendant votre décision, permettez-moi, Messieurs, de vous offrir l'expression…..
Mon adresse: passage de l'industrie 23

Benjamin Gastineau

11 février 1850

M. Benjamin Gastineau, pointé par votre nouveau collègue M. Henry Collet, sollicite Monsieur à faire partie de la Société des Gens de Lettres. Longtemps habitant la province, M. Gastineau y a écrit d'assez nombreux ouvrages qui ont eu quelque retentissement à Paris, mais qui n'en retournent pas mal des qualités du style et d'imagination […] Son *Règne de Satan*, par exemple paru d'abord dans un journal a été réimprimé en volume […]. [Il] n'a manqué à ce live pour obtenir un succès populaire que le piédestal parisien.
Comment finissent les pauvres, Comment finissent les riches, La Comédie sociale, dont je suis loin d'approuver tous les principes politiques, ont une forme originale, piquante, vive qui justifie bien le succès qu'elles ont obtenu dans la vie du peuple, la vraie république, etc….
En résumé, M. Gastineau serait pour nous un collègue travailleur et plein de zèle. Je propose son admission.

(Lettre du Président de la Société des Gens de Lettres Louis Desnoyers, 1850).

Mascara, 8 septembre 1852

Monsieur Geoffroy, secrétaire de la Société des Gens de Lettres

Mon cher Monsieur,

C'est venir à la position la plus triste, sans ressources, sans moyens de travail, dans une ville de juifs et d'Arabes, à la veille d'être contraint de concasser des cailloux sur la route pour gagner ma substance quotidienne, que je me suis décide à adresser une demande d'exil au gouvernement. Mais pour que cette pétition parvienne à son adresse, pour qu'elle soit présentée à l'un des ministres par une personne qui y aboutisse, je réclame ce service de votre complaisance et, à votre défaut, d'un membre de la Société des gens de Lettres. J'ose croire que pas un de mes confrères ne me refusera cette oeuvre, le malheur trouve toujours accès auprès des hommes de Cœur et d'intelligence.
En égard à ma position très critique, il faudrait agir le plus promptement possible, chaque jour en argumentant mes embarras aggrave ma position, tandis qu'à l'étranger je pourrais aisément vivre des ressources de mon métier de typographe […]

Benjamin Gastineau

A Monsieur le Baron Taylor, Président de la SGDL

17 juin 1852

Monsieur et cher confrère,

Je pars pour Daien, limite du désert du Sahara, et cette lettre a pour objet de vous prier de mettre le produit de mes oeuvres littéraires à ma mère qui demeure à Paris, passage de l'Industrie n° 2 et de faire mes adieux à tous mes confrères parce qu'il est assez probable que le scirocco me couchera pour toujours.
Veuillez agréer, Monsieur l'expression de mes respects et de la considération la plus distinguée

Benjamin Gastineau

(lettre non datée)

Messieurs les membres de la SGDL

Messieurs,

Votre honorable confrère Benjamin Gastineau a le malheur d'être interné présentement en Algérie pour cause politique. Il habite Bône, il n'a pu s'y créer encore aucune ressource, il laisse derrière lui une femme et un enfant, il est très malheureux.
Par le billet ci-joint, il faut remettre à notre agent, par une excellente femme qui lui a servi de mère, Benjamin Gastineau demande, Messieurs, ce qui peut lui venir encore comme droit de reproduction.
En lisant ce billet […] la pensée m'est venue Messieurs et estimés confrères, de vous demander si vous voudriez bien sur les fonds de notre caisse, disposer d'une centaine de francs en faveur du pauvre Gastineau […]

Le Président de la Société des Gens de Lettres

Dimanche 16 octobre 1857
M. le Président de la Société des Gens de Lettres

Monsieur et cher confrère

Les temps étant absolument stériles, je me vois force de vous demander la conversion de secours des 30 francs que la Société a bien voulu m'envoyer à titre de prêt et d'avance, lorsque je me trouvais en Algérie
Veuillez agréer l'expression de ma gratitude et l'assurance de ma considération la plus distinguée

Benjamin Gastineau

Bon pour 150 fr

Pour le 24 décembre 1868
Au trente mars mille huit-cent soixante neuf, je paiera l'ordre de M. Emmanuel Gonzales, délégué de la Société des Gens de Lettres, la somme de cent-cinquante francs, [reçu en espèces].
Benjamin Gastineau.

Rue Laffitte, n°56.

Au Président de la Société des Gens de Lettres

20 janvier 1872

Cher Confrère
Après m'être […] voyant que les choses ne changeaient pas quoique j'aie pris la fuite, j'ai pris le parti de m'expatrier. Aujourd'hui je viens vous demander d'ajouter un service aux services que vous m'avez déjà rendus et pour lesquels j'ai chargé notre confrère Mévillon de vouloir bien vous remercier personnellement ainsi que le Comité.
Moi qui sous la Commune n'ai eu qu'un seul souci la conservation des bibliothèques qui m'a déplacé personnellement, comme pourraient le témoigner tous les bibliothécaires, j'ai été spolié de tout ce que je possédais, de ma bibliothèque, de mes travaux littéraires. Or s'il y a une propriété sacrée, c'est la propriété littéraire, et je viens la revendiquer en m'appuyant sur la Société des Gens de Lettres qui, par votre organe, a bien voulu me promettre son concours pour la restitution de mes livres et manuscrits spoliés. Vous voudrez bien nommer un délégué qui se charge des démarches nécessaires de mes livres, manuscrits et nombreux cahiers de notes. Un de mes spoliateurs est mon propriétaire. Il s'appelle Monsieur Hanneton et demeure boulevard Ornano n° 26
Le commissaire de Montmartre qui est venu perquisitionner est rue de l'Orient.
Je demeure rue Lepic 86 à Montmartre.
Peut-être mes livres et manuscrits sont-ils chez lui, peut-être sont-ils à la Place. C'est à voir. Il est important que la revendication soit faite par la Société des Gens de Lettres agissant dans l'intérêt de […] ses membres. D'ailleurs vous conduirez les négociations comme vous l'entendez, au mieux des soucis et de la légitime réclamation. J'ai des romans, des nouvelles, des pièces de théatre en collaboration avec quelques uns de mes confrères qui par le fait se trouvent lésés comme moi. Vous voudrez bien centraliser entre vos mains, mon cher confrère, tous les livres et manuscrits que vous pourrez retirer des toutes ces de l'autorité. Ci inclus se trouve une lettre que je vous prie de faire publier dans le Siècle ou dans le National. J'adresse la même lettre à d'autres journaux. Il faut profiter de la publication de cette lettre pour faire des démarches. Si vous me répondez, comme je l'espère, vous voudrez bien adresser votre lettre à
Monsieur Amédée Vion,
55, rue des Comédiens à Bruxelles.
En vous remerciant cordialement, cher confrère, de toutes les obligations que vous avez eues pour moi, et en vous félicitant d'être un homme que les événements ne changent pas, je me dis votre tout dévoué et reconnaissant
B. Gastineau.

PS : Si pour vos publications personnelles ou pour celles de la Société, je pouvais vous être de quelque utilité ici, je me mets entièrement à votre disposition. J'ai l'intention de fonder une imprimerie*.

Liste des objets par m : Benjamin Gastineau ci jointe =
Propriétaire de M. BG., M Hanneton
Demeurant rue Lepic 86 bis et bd. Orano 26.
Commissaire de police : M. Nadeau
Demeurant : rue de l'Orient

Documents relatifs à cette affaire :

Lettre du 1er juillet 1871
Lettre du 20 janvier 1872
Lettre du 20 1872
Lettre du 19 mars
Liste des objets réclamée ici annexée : 1872

* probablement à Bruxelles

Février 12th 72

Monsieur, n'ayant pas reçu de nouvelles de mon père, acquis les malheurs qui sont dernièrement arrivés à la France et ne sachant pas où lui écrire, j'ai pris la liberté de vous adresser cette lettre. S'il lui est arrivé aucun malheur, ayez la bonté de me le faire savoir ; comme je suis fort inquiet sur son compte, ainsi que son frère et sa sœur.

Si heureusement tel n'est pas le cas, je vous prierais de lui faire passer la lettre que j'enferme avec celle-ci.

En quoi faisant vous obligerez votre serviteur

Edmond Benj. Gastineau

Mon adresse est Benj. E. Gastineau
Box 10 Concoraier P.O
Clouce Country
America Kansas

19 mars 1872
Lettre à Emmanuel Gonzalez….
Je n'ai reçu de vous aucune nouvelle relative à la restitution de mes papiers, manuscrits et objets personnels
[…] Vous seriez bien obligé de m'informer sur les résultats de ces démarches
[…] On vient aujourd'hui même de vérifier mon expulsion du royaume de Belgique sur l'envoi de mon dossier de Paris.
[…]
Mes manuscrits et papiers sont probablement chez mon propriétaire, M. Hanneton, boulevard Orano 26 et rue Lepic 86, ou chez le commissaire Nadaud, rue de l'Orient. Vous aurez la complaisance de centraliser en vos mains ce que vous pourrez retirer de toutes ces griffes !

Benjamin Gastineau

Coutrai (Belgique) le 22 mars 1877

M. Emmanuel Gonzales, de la Société des Gens de Lettres

Mon cher confrère,

J'ai été fort surprise de recevoir votre lettre commentaire du 15 mars.

Vous remarquez que je dois à la Société une avance de 1503 fr. Mais sur cette somme, perçue durant les 29 ans
que je fais partie de la Société1300 francs environ m'ont été donnés à titre de secours et 200 francs seulement m'ont été avancés à titre de prêt. Il ne me parait ni normal ni loyal qu'on ait mis toute cette somme à mon débit. Je ne dois évidemment que ce qui a été avancé à titre de prêt.
Quant aux deux années de cotisation 1875 et 1876, je les dois.
Pour ces dettes, ma situation d'exilé me force à vous demander un répit. Je rentrerai bientôt en France, je l'espère du moins, et je me mettrai en règle avec la caisse de la société. La menace de radiation que vous faites planer sur ma tête comme une épée de Damoclès, , aurait pour effet de me faire perdre la pension à laquelle [j'aurai] droit à partir de l'année prochaine. C'est là peut-être le calcul de quelques mauvais confrères, mais je suis persuadé que vous ne prêterez pas les mains à ce coup de Jarnac lancé contre moi.
D'ailleurs vous l'affirmez, je m'acquitterai et je paierai ce que je dois. Je ne demande qu'un répit.
Je vous autorise à vous servir au besoin de cette lettre pendant la prochaine Assemblée générale.
En attendant la réponse que je sollicite de votre confraternité, je vous prie d'agréer l'assurance de ma sincère cordialité.

Benjamin Gastineau

26 mai 1885

Tout le monde qui entende résonner le nom de Benjamin Gastineau, [sait] que ce plagiaire et compilateur illisible, pâteux sans talent et dont l'intégrité républicaine a suffi de se faire gratifier d'une rente longuement et heureusement viagère payée malgré eux par les contribuables, prenait, dérobait en les copiant les œuvres de ses collègues, soi disant, et de ses compatriotes.
Le troisième volume du journal des enfants année 1842 page 289 contient l'œuvre de Fréderic Jules Soulié intitulée l'*Orpheline de Waterloo* que le dit Gastineau après la mort de l'auteur a fait sienne :
Ne varietur
Ab uno vine omnes
Telles sont les œuvres du soi-disant homme de lettres républicain.
C'est à la Société des gens de Lettres à flétrir, conformément à la plus vulgaire justice, de tels commodes et répréhensibles procédés

(document anonyme)

Le 14 janvier 1904

Monsieur le secrétaire général, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire en vous rendant visite hier, M. Benjamin Gastineau, membre de votre société. Or, il ne possédait pour toute référence que la rente que vous lui servir de pension, à peu près l'équivalente de la société des journalistes républicains, et une pension de 1000 fr. comme […] du 2 décembre. Sa maladie a dissipé ses faibles ressources ; son fils qui habite New York et ses deux filles sont dans une situation très précaire. Mon beau frère qui contresigne cette lettre et moi nous devons donc vous demander s'il ne serait pas possible de nous allouer un secours pour ses obsèques.
Recevez Monsieur le secrétaire général l'assurance de mes sentiments respectueux ….

Monsieur et Madame Edmond Gastineau, Monsieur et Madame Albret Persil, Monsieur et Madame Louis Jacquot, Mesdemoiselles Aimée et Marie Gastineau, Mademoiselle Andrée Jacquot, ses fils, filles, gendre et petites filles

Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de

M. BENJAMIN GASTINEAU

Décédé le 13 janvier 1904, dans sa quatre-vingt et unième année, en son domicile, 8 avenue Bérenger à Maisons-Laffitte

et vous prient d'assister au service qui se fera samedi 16 courant, à trois heures précises.

1er avril 1916

Monsieur le Président,

Je suis la fille de BG […] je suis aveugle et par conséquent il m'est impossible de travailler
Je n'ai d'autre ressource qu'une rente annuelle de fr. 462 qui vient de mon mari gardien de la paix, décédé.
[…]
Dans ma détresse, j'ai pensé à vous et je viens vous prier de bien vouloir me venir en aide […]je vous assure que je ne voudrais pas être à votre charge

Mme Désirée Gastineau

Monsieur le directeur,
Je suis très sensible à votre bonne intention à mon égard et vous en remercie bien sincèrement. Je suis confuse de falloir vous dire que je n'ai pas trouvé les 50 f annoncés […] et cette somme ne m'[aura] pas non plus été adressée par une autre voie jusqu'à ce jour. Je suppose que c'est un oubli
Veuillez excuser ma liberté et croire à toute ma sincérité.
Recevez, Monsieur, l'expression de ma respectueuse considération
Désirée Gastineau, veuve Louis Jacquot
À Naiche Doulis 5 juin 1919

13 avril 20

Madame Veuve Jaquot

26 route de Carrières
CHATOU (S. & O.)

Madame,

En réponse de mars coulé. J'ai l'honneur de vous informer que notre Comité n'a pas pu, à son grand regret, vous donner satisfaction, en raison de la situation de notre caisse de secours très éprouvée par la guerre, au cours de laquelle nous avons été obligés de soulager bien des infortunés.
Je vous prie d'agréer, Madame, mes sentiments très respectueux.

Le délégué général

Chateau de Toury par Fontenay-sur-Soing Loret – Maison de retraite pour aveugles
avril 1924

A Monsieur le Président de la Société des Gens de lettres

Mme V.ve Jaquot, née Gastineau

Monsieur le Président,
La soussignée Veuve Jaquot, née Gastineau, aveugle, a l'honneur de vous exposer que depuis plusieurs années votre Société veut bien lui faire bénéficier d'une somme d'argent trimestrielle pour lui donner le moyen de payer ma pension à l'établissement sur indiqué en la qui faisant parvenir directement. . Elle ose espérer que vous voudrez bien continuer la bienveillance que lui avez témoignée jusqu'à ce jour. Vous le savez, mon père regretté était membre de la Société des gens de lettres. Je suis aveugle, impotente. Quoique ma pension soit d'un prix modique, il m'est impossible de la payer entièrement avec mes faibles ressources.
Veuillez agréer, Monsieur le Président, mon profond respect et ma vive reconnaissance.
Veuve Jaquot aveugle, née Gastineau

Château de Toury par Fontenay-sur-Soing Loret – Maison de retraite pour aveugles
1er juillet 1925

A Monsieur le Président de la Société des Gens de lettres - Paris

Monsieur le Président,

Depuis plusieurs années la Société des Gens de Lettres veut bien m'acquitter auprès de la maison indiquée dont je suis la pensionnaire.
J'ose espérer que vous voudrez bien continuer votre bienveillance envers moi, comme par le passé.
Je suis aveugle, impotente. Il m'est impossible de la payer entièrement ma pension trimestrielle avec mes faibles ressources..
Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma reconnaissance et de mes sentiments distingués.
Veuve Jaquot aveugle, née Gastineau

Château de Toury par Fontenay-sur-Soing Loret – Maison de retraite pour aveugles
4 janvier 1926

A Monsieur le Président de la Société des gens de lettres

Mme V.ve Jaquot, née Gastineau

Monsieur le Président,
Madame veuve Jaquot, aveugle, pensionnaire de cette maison de retraite, a l'honneur de vous exposer que depuis plusieurs années votre Société veut bien lui envoyer un secours trimestriel pour l'aider à payer sa pension. Elle ose espérer que vous voudrez bien continuer à témoigner la bienveillance qu'elle sollicite.
Veuillez agréer, Monsieur le Président, ma vive reconnaissance et l'assurance de mes sentiments distingués.

23 janvier 1929

Madame Jacquot Gatineau
Maison de retraite de
SAVIGNY SUR BRAYE

Madame,
nous avons l'honneur de vous adresser sous ce pli en un mandat-poste une allocation de 25 francs.
Voudriez-vous nos écrire les 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et 1er janvier et nous vous enverrons une somme semblable
Veuillez agréer Madame, l'expression de nos sentiments les plus respectueux.

Le Président de la Société des Gens de Lettres

Annexes 4

Introduction à la correspondance de Benjamin Gastineau

La correspondance de Benjamin Gastineau a presque disparu. Nous n'avons à notre disposition que les deux lettres qui nous ont été fournies par M. Jean Gaudon et qui datent de 1862. Ces deux lettres témoignent de la correspondance entre Gastineau et Victor Hugo. Les mots que Victor Hugo adresse à Gastineau sont très touchants, quasiment exagérés aux yeux d'un chercheur de notre époque. L'allusion que Victor Hugo fait au sujet d'une page écrite par Gastineau se réfère probablement au début de l'article que notre auteur lui a consacré et qui sera publié trois ans plus tard dans *Les Génies de la Liberté.* Ce que Victor Hugo tient à souligner, cependant, ne concerne pas la valeur littéraire de notre écrivain, mais plutôt ce que leurs sorts et leurs points de vue ont en commun. Ils ont été exilés les deux, pour des raisons politiques ; ils ont combattu et combattront encore sans plier leur tête devant l'arrogance et la violence de la dictature, pour revendiquer l'importance de la justice, de la paix et de la liberté. « Vous êtes un penseur qui combat » : telle est la reconnaissance que le grand écrivain exprime à l'égard du littérateur d'origine provinciale, engagé et combattant dans la lutte pour la liberté. Gastineau serait donc, aux yeux de Victor Hugo, un penseur et cela élève son esprit.

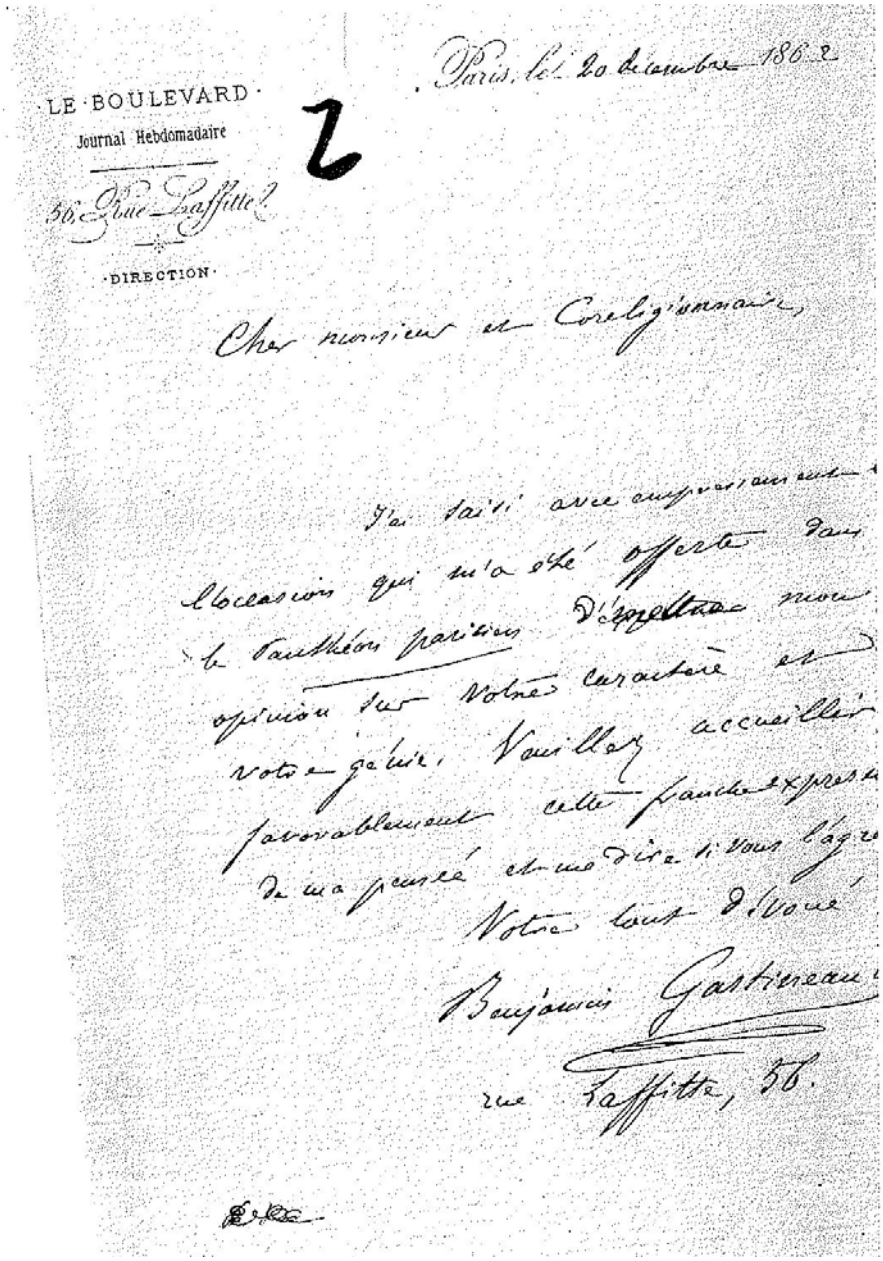
Nous avons également une lettre qui lui est adressée par Louis Blanc depuis Londres en 1864 et deux lettres très courtes que George Sand lui écrit en 1863 au sujet de quelques conseils concernant la direction de *La Loire illustrée*.

Encore une lettre écrite par Louis Blanc se réfère au personnage de Lincoln, auquel Gastineau consacre une place importante dans *Les Génies de la Liberté*. Il s'agit par ailleurs d'un texte célébrant la mémoire d'un héros juste et que Gastineau propose comme modèle à suivre pour les hommes qui veulent améliorer le monde afin de le rendre plus beau et accessible à tous.

Enfin au delà de la correspondance privée de notre auteur, nous trouvons en 1871 même la longue lettre que Victor Hugo publia dans *L'Indépendance Belge*, le 28 mai de cette année. Hugo est un homme qui a connu des moments de gloire, mais aussi des moments de peine, de déception et de grandes douleurs, lors de la perte de sa fille Léopoldine, lors de la frustration de l'exil. Hugo avant d'être écrivain est un homme tout court qui essaie de se rendre compte des difficultés et parfois même des drames que les gens autour de lui sont en train de vivre. C'est en raison d'un principe de justice et de fraternité qu'il embrasse la cause des communards.

La Correspondance

Lettre de Benjamin Gastineau :



LE BOULEVARD
Journal Hebdomadaire
36, Rue Laffitte
DIRECTION

Paris, le 20 décembre 1862

Cher monsieur et Confrère,

J'ai saisi avec empressement
l'occasion qui m'a été offerte par
le Panthéon parisien d'exprimer mon
opinion sur votre caractère et
votre talent. Veuillez accueillir
favorablement cette franche expres
de ma pensée et me dire si vous l'ag
Votre tout dévoué
Benjamin Gastineau
rue Laffitte, 36.

Réponse de Victor Hugo

VICTOR HUGO A BENJAMIN GASTINEAU

Hauteville house -

27 X^bre [1862]

Cher et vaillant compagnon d'épreuve, je vous serre la main. Je viens de lire cette belle page écrite par vous sur moi. Je vous remercie. Nous sommes frères, vous et moi. Nous avons le même amour, la France, la même religion, la liberté, la même récompense, l'exil. Vous êtes un penseur qui combat.

Je vous connaissais par vos luttes courageuses et par vos livres excellents ; je vous aimais d'avance. Mon cœur n'a rien à faire aujourd'hui. Il y a longtemps que j'étais vôtre.

Permettez-moi cependant d'ajouter à ma cordialité la reconnaissance. Je vous écris, attendri.

A bientôt peut-être. Qui sait ? Et en attendant aimons-nous.

Victor Hugo.

La photographie de notre excellent et cher ami M. Carjat est on ne peut mieux réussie. Elle a ici le plus grand succès parmi nous tous. Serrez pour moi la main peintre ami.

Lettre de George Sand à Benjamin Gastineau[1]

Nohant (Indre), 14 août 1863
A M. Benjamin Gastineau
Rédacteur en chef de la *Loire illustrée*
Vous me demandez, Monsieur, d'approuver votre tentative[2]. Comment douteriez-vous de ma réponse ?
Inoculer la vie où elle n'est pas, la développer où elle existe déjà, c'est toujours œuvre méritoire et féconde, et nos provinces vous seront grées de l'entreprendre avec vaillance et patriotisme.

GEORGE SAND

[1] Publié *la Loire illustrée*, n°1, août 1863, p. 2, puis *le Siècle,* 26 août 1863, p. 3.
(George SAND, *Correspondance, tome XVIII* août 1863-décembre 1864, Paris, Garnier, 1984, p. 19-20).
[2] Cette tentative est la création du journal la *Loire illustrée*, hebdomadaire créé en août 1863, qui aura 30 numéros, puis se transformera en changeant de titre, devenant *La Loire* de mars à mai 1864.
(Les principaux collaborateurs en sont Gastineau, Mlle Leroyer de Chantepie, Armand Rivière, Victor et Robert Luzarche. La direction était à Tours, 11 passage Richelieu, puis 7 rue de la Harpe.
La signature de Gastineau s'étale à toutes les pages, au moins pendant les premiers mois.

Lettre de George Sand à Benjamin Gastineau[3]

Nohant (Indre), 8 juin 1863

Vous m'avez fait honneur et plaisir, Monsieur, en disposant ma pensée en pareille circonstance, et en associant mon nom à celui des amis de Garibaldi et de l'Italie nouvelle.
Recevez tous mes compliments distingués et mes remerciements pour l'expression de vos bonnes sympathies[4]

GEORGE SAND

[3] La copie Lov. est datée du 3 juin.
[4] *Journal des Débats*, 2 juil. 1862, puis par B. Gastineau, *Les Génies de la Liberté, Cit.,* p. 199.

Lettre de Louis Blanc à Benjamin Gastineau[5]

Londres, janvier 1864

Mon cher Gastineau,

Le numéro du *Panthéon Parisien* que vous avez la Bonté de m'adresser m'arrive à l'instant même. Recevez tous mes remerciements.
Je vous félicite bien cordialement de la forme si noble que vous avez donnée à l'expression de votre pensée dans les lignes qui accompagnent mon portrait.
Je voudrais bien pouvoir me persuader que je mérite, ne fût-ce qu'une partie de ce que vous dites de moi : mais ce que je puis vous assurer, c'est que ce témoignage de sympathie de votre part me touche profondément.
Encore une fois, merci.

Votre bien dévoué

LOUIS BLANC

[5] Lettre publiée à l'intérieur des *Génies de la Liberté, Ibid.*, p. 174-175.

Lettre de Louis Blanc à Benjamin Gastineau[6]

Londres, 27 avril, 1865

Comme Français, je me vois obligé de vous exprimer la douleur que j'ai éprouvée à la nouvelle du crime horrible dont M. Lincoln est tombé victime.
Me sentiments sur cette catastrophe lamentable sont, j'en suis sûr, partagés par tous ceux de mes compatriotes résidant à Londres, que je compte parmi mes amis.
Nous avons tous suivi avec une émotion cordiale les progrès de la cause que l'illustre Abraham Lincoln a si puissamment servie, et nos désirs les plus ardents sont pour la prospérité croissante du grand peuple qu'il représentait si glorieusement.
Recevez, monsieur, cette assurance de mes vives sympathies et de ma haute considération.

LOUIS BLANC

[6] Cette lettre a été publiée à l'intérieur des *Génies de la Liberté, Cit.*, p. 244.

Lettre de Victor Hugo aux Communards, publiée dans L'Indépendance Belge le 28 mai 1871



L'INDÉPENDANCE BELGE.

Edition du matin

28 MAI 1871

Voici la lettre de M. Victor Hugo :

A Monsieur le rédacteur de l'INDÉPENDANCE BELGE.

Bruxelles, 26 mai 1871.

Monsieur,

Je proteste contre la déclaration du gouvernement belge relative aux vaincus de Paris.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, ces vaincus sont des hommes politiques.

Je n'admets pas avec eux.

J'accepte le principe de la Commune, je n'accepte pas les hommes.

J'ai protesté contre leurs actes, loi des otages, représailles, arrestations arbitraires, violation des libertés, suppression des journaux, spoliations, confiscations, démolitions, destruction de la colonne, attaques au droit, attaques au peuple.

Leurs violences m'ont indigné comme m'indignent aujourd'hui les violences du parti contraire.

La destruction de la colonne est un zéro de vingt mètres. La destruction du Louvre est dû au crime de libre-civilisation.

Mais des actes sauvages, dirait inconvenants, ne sont point des actes scélérats. La démence est une maladie et non un forfait. L'ignorance n'est pas le crime des ignorants.

La colonne démolie a été pour la France une heure triste; le Louvre détruit eût été pour tous les peuples un deuil éternel.

Mais la colonne sera relevée, et le Louvre est sauvé.

Aujourd'hui Paris est rouvrir. L'Assemblée a vaincu la Commune. Qui a fait le 18 mars? De l'Assemblée ou de la Commune, laquelle est la vraie coupable? L'histoire le dira.

L'incendie de Paris est un fait monstrueux, mais n'y a-t-il pas deux incendiaires? Attendons pour juger.

Je n'ai jamais compris Millaray, et Bignolt n'a dîtoné jusqu'à l'indignation; mais fusiller Billioray est un crime; mais fusiller Bignolt est un crime.

Ceux de la Commune, Johannard et La Cécilia, qui font fusiller un enfant de quinze ans sont des criminels; ceux de l'Assemblée, qui font fusiller Jules Valès, Bosquet, Parisel, Amouroux, Lefrançais, Brunet et Bombrowsky, sont des criminels.

Ne laissons pas verser l'indignation d'un seul côté. Ici le crime est aussi bien dans l'Assemblée que dans la Commune, et le crime est évident.

Premièrement, pour tous les hommes civilisés, la peine de mort est abominable ; deuxièmement, l'exécution sans jugement est infâme, l'une n'est plus dans le droit, l'autre n'y a jamais été.

Juger d'abord, puis condamner, puis exécuter. Je pourrais tolérer, mais je ne tolérerai pas, Vous êtes dans la loi.

Si vous tuez sans jugement, vous assassinez.

Je reviens au gouvernement belge.

Il a tort de refuser l'asile.

La loi lui permet ce refus, le droit le lui défend.

Moi, qui vous écris ces lignes, j'ai une maxime : *Fais pas contre toujours.*

L'asile est un vieux droit. C'est le droit sacré des malheureux.

Au moyen âge, l'Église accordait l'asile même aux parricides.

Puisque je le dois, je déclare ceci :

Cet asile, que le gouvernement belge refuse aux vaincus, je l'offre.

Où ? En Belgique.

Je fais à la Belgique cet honneur.

J'offre l'asile à Bruxelles.

J'offre l'asile place des Barricades, n° 4.

Qu'un vaincu de Paris, qu'un homme de la réaction dite Commune, que Paris a fort peu chez et que, pour ma part, je n'ai jamais apprécié, qu'un de ces hommes, fût-il mon ennemi personnel, surtout s'il est mon ennemi personnel, frappé à ma porte, j'ouvre. Il est dans ma maison. Il est inviolable.

Est-ce que, par hasard, je serais un étranger en Belgique? Je ne le crois pas. Je me sens le frère de tous les hommes et l'hôte de tous les peuples.

Dans tous les cas, un fugitif de la Commune chez moi, ce sera un vaincu chez un proscrit; le vaincu d'aujourd'hui chez le proscrit d'hier.

Je n'hésite pas à le dire, deux choses vénérables.

Une faiblesse profonde! Fuyez.

Si un homme est hors la loi, qu'il entre dans ma maison. Je défie qui que ce soit de l'en arracher.

Je parle ici des hommes politiques.

Si l'on vient chez moi prendre un fugitif de la Commune, on me prendra. Si on le livre, je le suivrai. Je partagerai sa sellette. Et, pour la défense du droit, on verra, à côté de l'homme de la Commune, qui est le vaincu de l'Assemblée de Versailles, l'homme de la République, qui a été le proscrit de Bonaparte.

Je ferai mon devoir. Avant tout les principes.

Encore un mot.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que l'Angleterre ne livrera pas les réfugiés de la Commune.

Pourquoi mettre la Belgique au-dessous de l'Angleterre?

La gloire de la Belgique c'est d'être un asile. Ne lui ôtons pas cette gloire.

En défendant la France, je défends la Belgique.

Le gouvernement belge sera contre moi, mais le peuple belge sera avec moi.

Dans tous les cas, j'aurai ma conscience.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO.

« Quant à moi, je déclare ceci : cet asile que le gouvernement belge refuse aux vaincus de Paris, je l'offre ! Où ? En Belgique ! Je fais à la Belgique cet honneur. J'offre l'asile place des Barricades n° 4. Qu'un vaincu de la Commune de Paris frappe à ma porte ; j'ouvre, il est dans ma maison ; il est inviolable. Est-ce que je serais un étranger en Belgique ? Je ne le crois pas. Je me sens le frère de tous les hommes et l'hôte de tous les peuples.

Dans tous les cas, un fugitif de la Commune chez moi, ce sera un vaincu chez un proscrit. Le vaincu d'aujourd'hui chez le proscrit d'hier.

[…]

Si un homme est hors la loi, qu'il entre dans la maison. Je défie qui que ce soit de l'en arracher.

Je parle ici des hommes politiques.

Si l'on vient chez moi prendre un fugitif de la Commune, on me prendra. Si on le livre, je le suivrai. Je partagerai sa sellette. Et pour la défense du droit, on verra à côté de l'homme de la Commune, qui est le vaincu de l'Assemblée de Versailles, l'homme de la République, qui a été le proscrit de Bonaparte.

Je ferai mon devoir. Avant tout les principes. ».

(Victor HUGO, « Lettre » à *L'Indépendance Belge* du 28 juin 1871).

Il s'agit là d'un acte courageux et audacieux à la fois. Plusieurs communards parisiens se rendront chez lui. La maison de Victor Hugo se transforme pour quelques temps en un lieu de rencontres et d'échanges intellectuels. Des intellectuels comme Verlaine et Rimbaud, mais même des hommes et des femmes inconnus aux yeux de l'auteur des Misérables se rendent chez lui. En peu de temps la maison de Hugo, très grande, héberge une centaine d'individus. Quelques uns, comme c'est le cas pour Gastineau, devront attendre l'amnistie de 1879 pour rentrer définitivement en France et trouveront bientôt à Bruxelles d'autres endroits où s'installer.

Annexes 5

Les documents biographiques

Les documents biographiques au sujet de Benjamin Gastineau témoignent d'une attention pour la fonction sociale et politique jouée par ce littérateur marginal.

Le *Dictionnaire Universel du XIX^e^ siècle* Larousse commence par des renseignements assez généraux sur notre auteur concernant surtout son activité journalistique. Quant à l'expérience de la Commune, il évoque sa nomination comme « inspecteur des bibliothèques », sa collaboration occasionnelle avec *Le Combat* de Félix Pyat et, malgré son innocence, sa condamnation Enfin, ce même dictionnaire termine l'article au sujet de Gastineau par la liste incomplète de ses ouvrages.

Les quelques lignes que le dictionnaire de Charles Monselet (1870) lui consacre sont pleines d'affection et rappellent que lorsque quelqu'un parle de l'Algérie, Gastineau a toujours un souvenir ou une anecdote personnelle à raconter.

A. Dantès (1875) dans son dictionnaire spécifie uniquement l'activité d'imprimeur et de journaliste de Benjamin Gastineau et sa condamnation à la déportation en Algérie. Ensuite il donne la liste de ses ouvrages.

J. Lermina (1884) expose les traits essentiels de la vie de Gastineau et évoque son travail à la Bibliothèque Mazarine. Sa liste des ouvrages est assez incomplète.

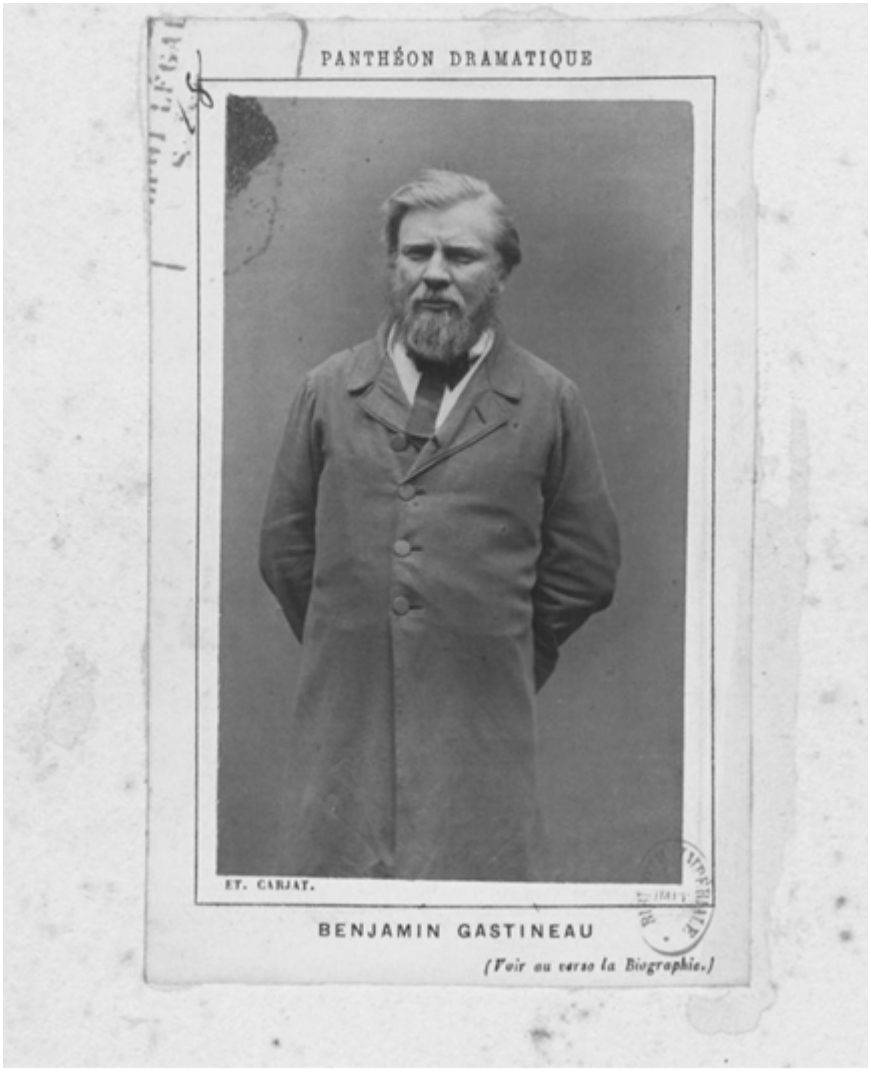
Adolphe Bitard (1878, 1887) donne une chronologie très détaillée des vicissitudes de la vie de Gastineau. Ensuite il fournit une liste très détaillée de ses œuvres.

Enfin dans la narration des événements de la vie de Gastineau, L. G. Vaporeau (1893) fait lui aussi mention du travail à la Mazarine et parle des amnisties qui ont permis à notre auteur de regagner la France.

Cependant, à notre avis, le manuel biographique le plus complet au sujet de Benjamin Gastineau est le *Dictionnaire Biographique du Monde ouvrier* par Jean Maitron. Il s'agit de l'outil le plus récent parce qu'il date de 1971, alors que les autres remontent tous à la fin du XIXe siècle. Cela permet à ce manuel d'être plus ajourné du point de vue historique, avec plus de repères et de sources de différentes sortes, ce qui donne à la notice au sujet de notre écrivain un caractère plus complet et exhaustif. Ce dictionnaire, en effet, plus que tous les autres, situe notre auteur dans deux contextes : d'abord dans le contexte angevin, d'autre part dans le contexte de l'engagement politique républicain et démocratique. Il évoque les débuts de Benjamin Gastineau dans le Maine-et-Loire, son activité comme rédacteur en chef, ensuite comme journaliste. Il parle de ses condamnations, de son activité politique (plus que littéraire), évoque les jours de l'exil, ainsi que son engagement au moment de la Commune. Les pages de ce dictionnaire se concentrent également sur la relation que Benjamin Gastineau entretient avec son cousin Octave Gastineau, secrétaire à l'Assemblée

Nationale. Ce dictionnaire ne donne pas une liste des œuvres de notre écrivain, mais les sources auxquelles l'auteur a atteint.

Benjamin Gastineau, Panthéon Parisien, Album des célébrités contemporaines, 1864





BENJAMIN GASTINEAU personnifie l'Ahasvérus du journalisme; c'est l'un des journalistes les plus éprouvés depuis 1848. A cette époque, il a successivement collaboré à la *Vraie République*, de T. Thoré, et à la *Voix du Peuple*, de P.-J. Proudhon. Un de ses articles de la *Comédie sociale*, qui raillait les opinions absolutistes du haut clergé, fut incriminé, porté devant le jury de la Seine et acquitté, sur la plaidoirie de Me Crémieux. En 1850, nous trouvons M. Benjamin Gastineau rédacteur du *National de l'Ouest*, mais il quitte bientôt Nantes pour aller prendre la rédaction en chef et la gérance de l'*Ami du Peuple* du Gers et des Hautes-Pyrénées. Au coup d'Etat, M. Benjamin Gastineau fut arrêté et écroué à la prison d'Auch. En janvier 1852, il fut extrait de prison pour répondre, devant le jury du Gers, d'une saisie de trois articles de l'*Ami du Peuple*. Il fut acquitté; mais la commission mixte du Gers le condamna à la transportation en Algérie, comme ayant participé d'une manière grave aux troubles de ce département en décembre 1851. Nous retrouvons M. Benjamin Gastineau, en 1854 et en 1855, à Paris, collaborateur du *Journal pour tous* et du *Siècle*. En 1856, M. Gastineau va prendre des mains de M. Souplet, la rédaction en chef du *Guetteur de Saint-Quentin*. En février 1858, sous le ministère du général Espinasse, M. Benjamin Gastineau fut arrêté, et quelques semaines après le *Guetteur* fut supprimé, puis son rédacteur de nouveau transporté en Afrique, de sorte que les deux seuls journaux de province que M. Gastineau ait rédigés, l'*Ami du Peuple* du Gers et le *Guetteur de Saint-Quentin*, eurent le même sort : la suppression, et donnèrent à leur rédacteur le même résultat : la transportation en Afrique. Dans son second exil, notre Africain rédigea à Bone la *Seybouse*, et à Alger l'*Algérie nouvelle*, pendant les trois premiers mois de sa fondation.

Revenu à Paris en 1859, M. Benjamin Gastineau publia des articles littéraires sur l'Afrique, qu'il a sillonnée de long en large, dans la *Presse*, le *Siècle*, l'*Illustration* et le *Courrier du Dimanche*; ces articles ont été réunis dans un volume intitulé les *Femmes et les mœurs de l'Algérie*, qui eut dès son apparition un grand succès, et dont tous les journaux ont fait l'éloge, comme ils ont applaudi à la publication de ses autres ouvrages : la *Vie en chemin de fer*, — les *Amours de Mirabeau et de la marquise de Monnier*, — le *Règne de Satan*, — *Comment finissent les Pauvres*, etc.

M. Benjamin Gastineau doit posséder un solide bâton de voyage, coupé à la branche d'un palmier du désert; mais à trente-sept ans, après avoir longtemps parcouru le monde et pérégriné pour la liberté, il ferait bien de laisser au repos le bâton du Juif-Errant et de se servir de sa plume littéraire. — VAUDIN.

Photog. CARJAT, rue Laffitte, 56. Paris, Paul Dupont.

Article signé Paul Dupont avec une photographie de Carjat paru dans le *Panthéon Parisien* en 1864. Il concerne les premières années de l'activité surtout journalistique de notre auteur. Gastineau y est défini comme l' « Ahasvérus du journalisme. » On y énumère ses premières condamnations à cause de ses articles où il « raillait les opinions absolutistes du haut clergé », sa collaboration à *La Vie du Peuple* et à *La Vraie République*, son passage à *Le National d'Ouest* et, en 1850, sa direction de l'*Ami du Peuple*, dans l'Auch.

Au coup d'État de 1851, il fut arrêté dans la prison d'Auch. Extrait de prison, en 1852, il dut « répondre devant le jury du Gers de trois articles de *l'Ami du peuple*. Il fut acquitté ; mais la commission mixte du Gers le condamna à la déportation en Algérie comme ayant participé d'une manière grave, aux troubles de ce département en décembre 1851 ».

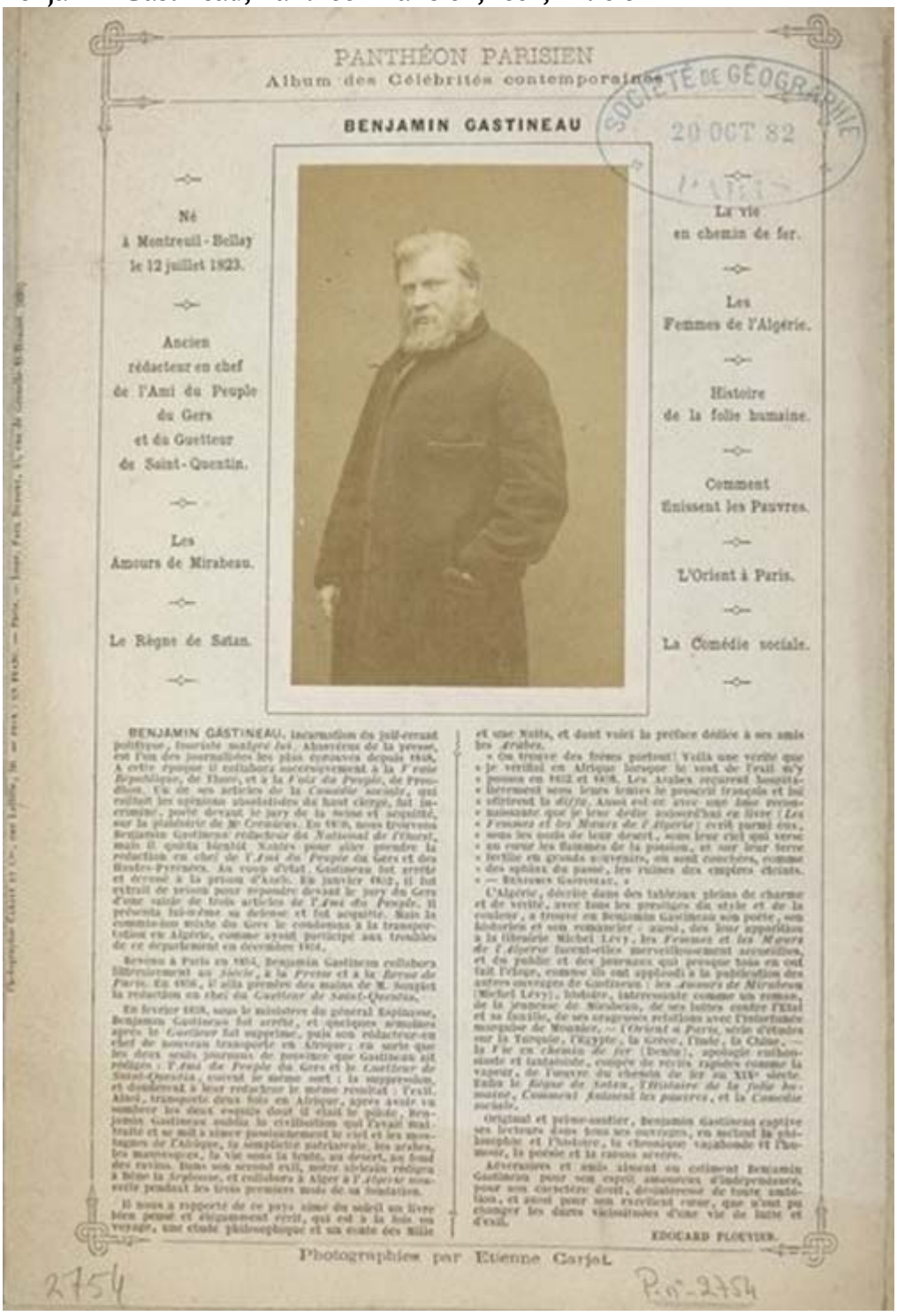
En 1854 et 1855, à nouveau à Paris, Gastineau collabore avec plusieurs journaux et en 1856 il prend la direction du *Guetteur de Saint-Quentin.* En 1858, sous le ministère du général Espinasse, il est à nouveau transporté en Algérie, de manière que deux journaux de province qu'il dirigea furent fermés et lui causèrent la déportation.

« En Algérie, il rédigea à Bône *la Seybouse* et à Alger *l'Algérie Nouvelle* pendant les premiers mois de sa fondation ».

Revenu en France, il écrit des articles sur l'Algérie dans *Le Siècle, La Presse, Le Courrier du dimanche* et *L'Illustration*. Ces articles furent réunis dans *Les Femmes et les mœurs d'Afrique* (1861, puis 1863).

Cet article se termine en souhaitant qu'après tant de péripéties africaines, Gastineau se consacre finalement à l'écriture.

Benjamin Gastineau, *Panthéon Parisien*, 1882, Article



PANTHÉON PARISIEN

Album des Célébrités contemporaines

BENJAMIN GASTINEAU

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
20 OCT 82

Né
à Montreuil-Bellay
le 12 juillet 1823.

Ancien
rédacteur en chef
de l'Ami du Peuple
du Gers
et du Guetteur
de Saint-Quentin.

Les
Amours de Mirabeau.

Le Règne de Satan.

La vie
en chemin de fer.

Les
Femmes de l'Algérie.

Histoire
de la folie humaine.

Comment
finissent les Pauvres.

L'Orient à Paris.

La Comédie sociale.

BENJAMIN GASTINEAU, incarnation du juif-errant politique, touriste malgré lui. Abonné-né de la presse, est l'un des journalistes les plus éprouvés depuis 1848. A cette époque il collabora successivement à la *Voix Républicaine*, de Thiers, et à la *Voix du Peuple*, de Proudhon. Un de ses articles de la *Comédie sociale*, qui railliait les opinions absolutistes du haut clergé, fut incriminé, porté devant le jury de la Seine et acquitté, sur la plaidoirie de Me Crémieux. En 1849, nous trouvons Benjamin Gastineau rédacteur du *National de l'Ouest*, mais il quitta bientôt Nantes pour aller prendre la rédaction en chef de l'*Ami du Peuple* du Gers et des Hautes-Pyrénées. Au coup d'état, Gastineau fut arrêté et dirigé à la prison d'Auch. En janvier 1852, il fut extrait de prison pour répondre devant le jury du Gers d'une saisie de trois articles de l'*Ami du Peuple*. Il présenta lui-même sa défense et fut acquitté. Mais la commission mixte du Gers le condamna à la transportation en Algérie, comme ayant participé aux troubles de ce département en décembre 1851.

Revenu à Paris en 1854, Benjamin Gastineau collabora littérairement au *Siècle*, à la *Presse* et à la *Revue de Paris*. En 1858, il alla prendre des mains de M. Souplet la rédaction en chef du *Guetteur de Saint-Quentin*.

En février 1858, sous le ministère du général Espinasse, Benjamin Gastineau fut arrêté, et quelques semaines après le *Guetteur* fut supprimé, puis son rédacteur-en chef de nouveau transporté en Afrique; en sorte que les deux seuls journaux de province que Gastineau ait rédigés : l'*Ami du Peuple du Gers* et le *Guetteur de Saint-Quentin*, eurent le même sort : la suppression, et condamnèrent à leur rédacteur le même résultat : l'exil. Ainsi, transporté deux fois en Afrique, après avoir vu sombrer les deux espoirs dont il était le poète, Benjamin Gastineau oublia la civilisation qui l'avait maltraité et se mit à vivre passionnément le ciel et les montagnes de l'Afrique, la somptueuse nature arabe, les arabes, les marocaines, la vie sous la tente, au désert, au fond des ravins. Dans son second exil, notre adversaire rédigea à Bône la *Seybouse*, et collabora à Alger à l'*Algérie nouvelle* pendant les trois premiers mois de sa fondation.

Il nous a rapporté de ce pays aimé du soleil un livre bien pensé et élégamment écrit, qui est à la fois un voyage, une étude philosophique et un conte des Mille et une Nuits, et dont voici la préface dédiée à ses amis les *Arabes*.

« On trouve des frères partout! Voilà une vérité que « je vérifiai en Afrique lorsque le vent de l'exil m'y « jeta en 1852 et 1858. Les Arabes reçurent hospita- « lièrement sous leurs tentes le proscrit français et lui « offrirent la *diffa*. Aussi est-ce avec une joie recon- « naissante que je leur dédie aujourd'hui ce livre : (*Les « Femmes et les Mœurs de l'Algérie*) écrit parmi eux, « sous les ombs de leur désert, sous leur ciel qui verse « au cœur les flammes de la passion, et sur leur terre « fertile en grands souvenirs, où sont couchés, comme « des sphinx du passé, les ruines des empires éteints. « — BENJAMIN GASTINEAU. »

L'Algérie, décrite dans des tableaux pleins de charme et de vérité, avec tous les prestiges du style et de la couleur, a trouvé en Benjamin Gastineau son poète, son historien et son romancier : aussi, dès leur apparition à la librairie Michel Lévy, les *Femmes et les Mœurs de l'Algérie* furent-elles merveilleusement accueillies, et du public et des journaux qui presque tous en ont fait l'éloge, comme ils ont applaudi à la publication des autres ouvrages de Gastineau : les *Amours de Mirabeau* (Michel Lévy), histoire, intéressante comme un roman, de la jeunesse de Mirabeau, de ses luttes contre l'Etat et sa famille, de ses orageuses relations avec l'infortunée marquise de Monnier, — l'*Orient à Paris*, série d'études sur la Turquie, l'Egypte, la Grèce, l'Inde, la Chine, — la *Vie en chemin de fer* (Dentu), apologie enthousiaste et fantaisiste, coupée de récits rapides comme la vapeur, de l'œuvre du chemin de fer du XIXe siècle. Enfin le *Règne de Satan*, l'*Histoire de la folie humaine*, *Comment finissent les pauvres*, et la *Comédie sociale*.

Original et prime-sautier, Benjamin Gastineau captive ses lecteurs dans tous ses ouvrages, en mêlant la philosophie et l'histoire, la chronique vagabonde et l'humour, la poésie et la raison sévère.

Adversaires et amis aiment ou estiment Benjamin Gastineau pour son esprit amoureux d'indépendance, pour son caractère droit, désintéressé de toute ambition, et aussi pour son excellent cœur, que n'ont pu changer les dures vicissitudes d'une vie de lutte et d'exil.

EDOUARD PLOUVIER.

Photographies par Etienne Carjat.

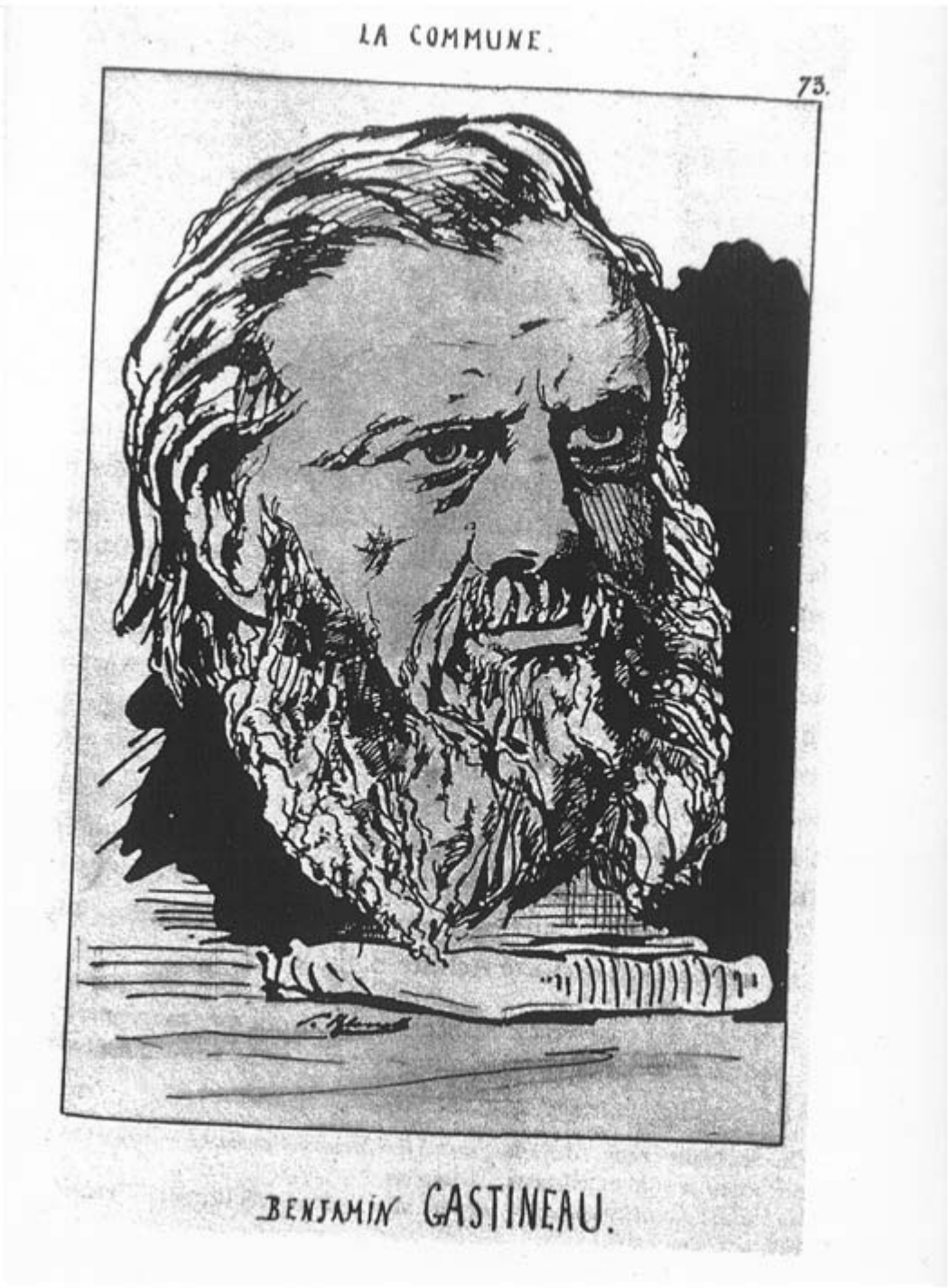
2754

P.ff-2754

Article signé Edouard Plouvier, avec une photographie de Carjat paru dans Le Panthéon Parisien de 1882. On y retrouve les mêmes affirmations sur Gastineau que nous avons déjà rencontrées dans ce même journal dans l'article de

Paul Dupont de 1864. L'article commence par cette présentation « Incarnation du juif errant politique, [...]Ahasvérus de la presse, est l'un des journalistes les plus éprouvés depuis 1848 » et se termine par des mots d'appréciation de l'esprit d'indépendance et de l'« excellent cœur » de Benjamin Gastineau.

Benjamin Gastineau pendant la Commune



Caricature de Benjamin Gastineau, sous la Commune
(Image tirée de Steve Murphy, *Rimbaud et la Commune*, Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 601).

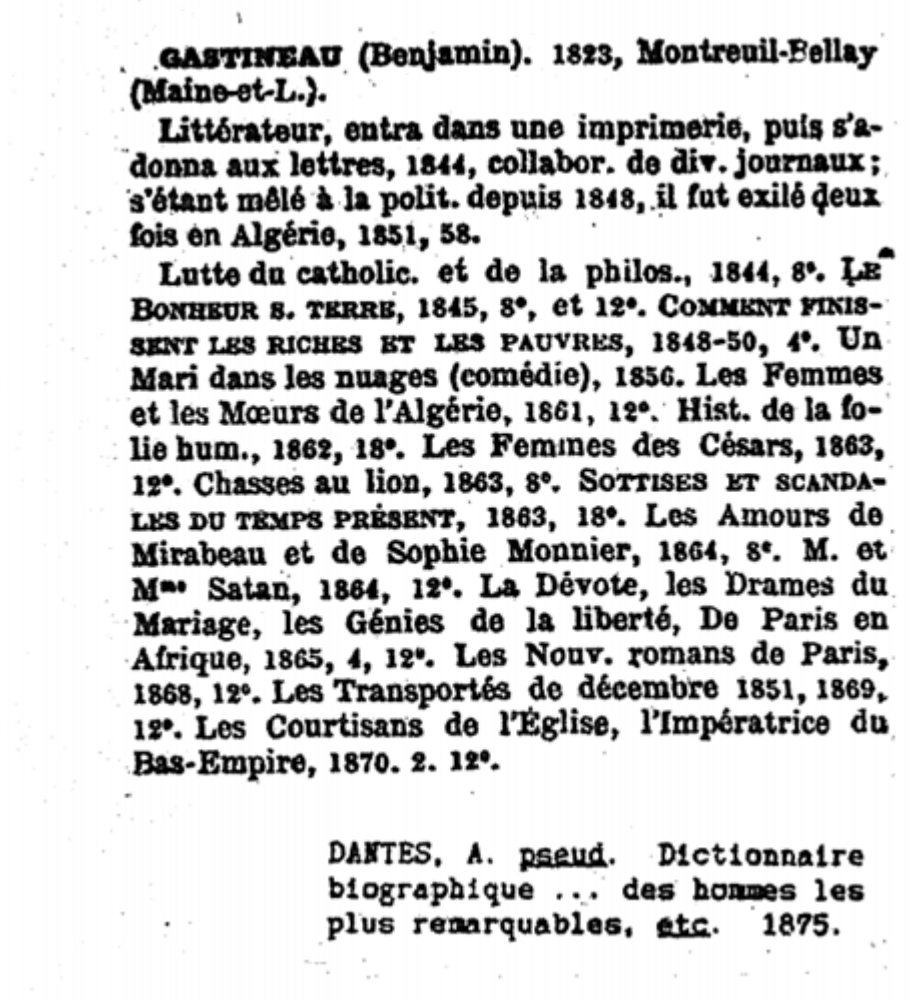
GASTINEAU (Benjamin)
littérateur français, né à Montreuil-Bellay (Mane-et Loire) en 1823. Il commence par être ouvrier compositeur, puis metteur en pages. En 1844, il débute dans les lettres par un ouvrage intitulé *Lutte du catholicisme et de la philosophie*, puis après 1848, il prit part à la politique et se fit, comme journaliste, un des défenseurs des idées les plus avancées. Après le coup d'Etat du 2 décembre, M. Gastineau fut arrêté par la publication d'articles insérés dans *l'Ami du peuple*. D'Auch et, bientôt après, déporté en Algérie. Trois ans plus tard, il put revenir en France. Il reprit ses travaux littéraires, devint, en 1856, rédacteur en chef du *Guetteur de Saint-Quentin* et fut, en 1858, transporté en Algérie en vertu de la sureté générale. A la suite du décret d'amnistie M. Gastineau revint de nouveau à Paris où il fit paraître plusieurs ouvrages. En 1869, il dirigeait *La Sentinelle populaire.* En 1870, il collaborait, mais peu activement, au journal *Le Combat* de Félix Pyat.
Sous la Commune de Paris, M. Gastineau fut nommé inspecteur des bibliothèques communales. Le 20e conseil de guerre chargé pour le juger, ne put relever contre lui aucun délit de droit connu. Il l'a néanmoins condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée pour attentat contre la sureté de l'Etat et usurpatrice de fonctions (6 juillet 1872).
Outre de nombreux articles publiés dans la *Revue de Paris, La Presse, le Courrier du Dimanche,* divers journaux de la province et de l'Algérie et dans Le Siècle, où il traitait de métiers artistiques et industriels, on a de Benjamin Gastineau *Le Bonheur sur terre* (1844), *La guerre des Jésuites* (1845), *Le règne de Satan ou les riches et les pauvres* (1849), *Comment finissent les riches* (1849), *Comment finissent les pauvres* (1859) ; *Les femmes et les mœurs d'Algérie* (1861), *L'Histoire de la folie humaine ou le carnaval moderne* 1862) ; *Les femmes des Césars* (1865), *Les génies de la liberté* (1865) ; *Les amours de Mirabeau …* (1865), *Les Socialistes* (1865) ; *La Dévote* (1865) ; *Les drames du mariage* (1865) ; *Le petits romans de Paris* (1866) ; *Les Nouveaux Romans de Paris* (1868)

(*Dictionnaire Universel du XIXe siècle,* Paris, Larousse, 1875, vol. 8, p. 1062).

GASTINEAU (BENJAMIN). — Son exil fera sa fortune littéraire ; on ne peut pas prononcer quelque part le nom de l'Algérie sans que Ben Gastineau se lève et demande la parole pour un fait personnel. Laborieux et consciencieux. Il est blond comme le beurre frais.

Monselet, Charles: La lorgnette littéraire. 1857–1870. (36)

Charles MONSELET, *La lorgnette littéraire,* Paris, Poulet-Malassis, De Broise, 1857 et 1859. Slatakine, 1870.
Charles MONSELET, *Complément à La lorgnette littéraire,* Paris, Pricebourde, 1870.



GASTINEAU (Benjamin). 1823, Montreuil-Bellay (Maine-et-L.).

Littérateur, entra dans une imprimerie, puis s'adonna aux lettres, 1844, collabor. de div. journaux; s'étant mêlé à la polit. depuis 1848, il fut exilé deux fois en Algérie, 1851, 58.

Lutte du catholic. et de la philos., 1844, 8°. LE BONHEUR S. TERRE, 1845, 8°, et 12°. COMMENT FINISSENT LES RICHES ET LES PAUVRES, 1848-50, 4°. Un Mari dans les nuages (comédie), 1856. Les Femmes et les Mœurs de l'Algérie, 1861, 12°. Hist. de la folie hum., 1862, 18°. Les Femmes des Césars, 1863, 12°. Chasses au lion, 1863, 8°. SOTTISES ET SCANDALES DU TEMPS PRÉSENT, 1863, 18°. Les Amours de Mirabeau et de Sophie Monnier, 1864, 8°. M. et Mme Satan, 1864, 12°. La Dévote, les Drames du Mariage, les Génies de la liberté, De Paris en Afrique, 1865, 4, 12°. Les Nouv. romans de Paris, 1868, 12°. Les Transportés de décembre 1851, 1869, 12°. Les Courtisans de l'Église, l'Impératrice du Bas-Empire, 1870. 2. 12°.

DANTES, A. pseud. Dictionnaire biographique ... des hommes les plus remarquables, etc. 1875.

Alfred. DANTES, *Dictionnaire biographique et bibliographique, alphabétique et méthodique, des hommes les plus remarquables dans les lettres, les sciences et les arts, chez tous les peuples, à toutes les époques* , Paris, Boyer, 1875.

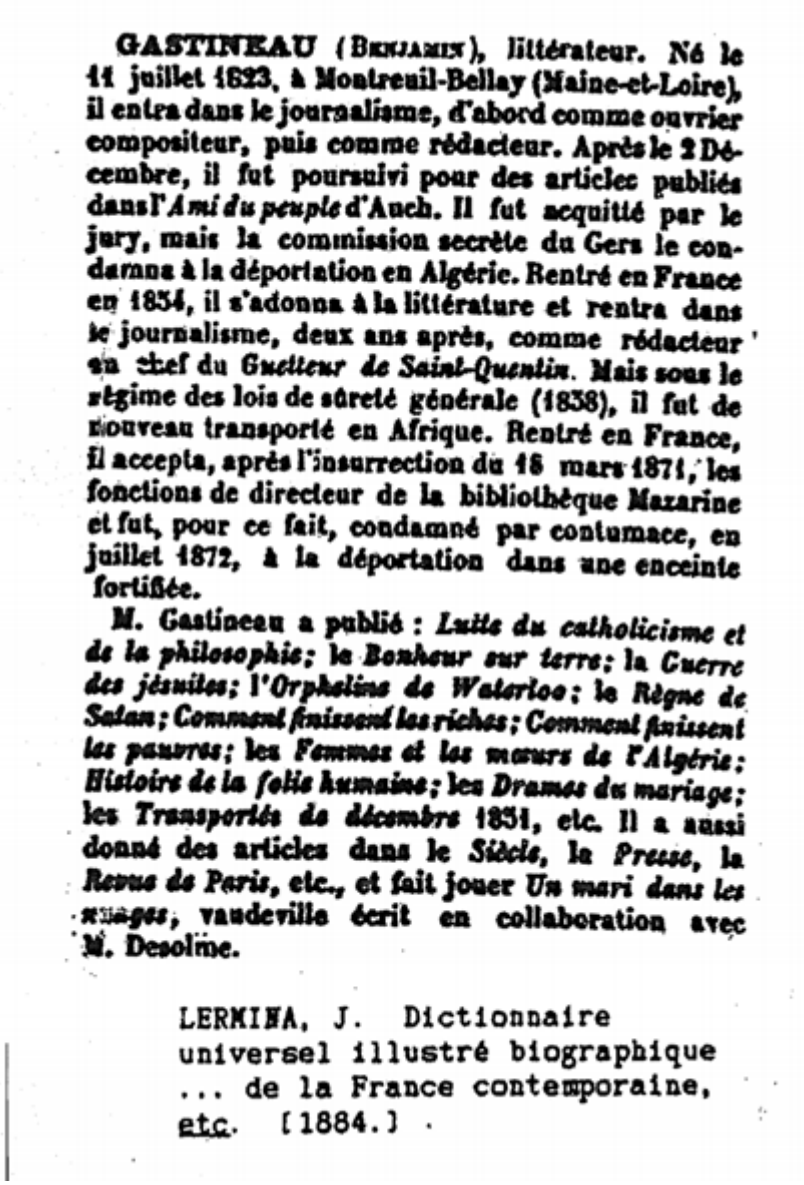
GASTINEAU, Benjamin, littérateur et journaliste français, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), le 12 juillet 1823. D'abord compositeur d'imprimerie, M. Benjamin Gastineau prit part, dès 1843, au mouvement socialiste et publia divers ouvrages imbus de cet esprit. Il collabora en même temps à plusieurs journaux socialistes de Paris et de la province, et se mêla activement à la politique après la révolution de Février, sans toutefois se compromettre sérieusement. Mais après le coup d'Etat de décembre 1851, il fut arrêté à Auch, où il dirigeait *l'Ami du peuple*, et traduit devant la cour d'assises pour y répondre d'articles insérés dans ce journal, on sait sous quelle impression. Acquitté par le jury, M. Benjamin Gastineau fut déporté en Algérie par décision de la Commission mixte du Gers. Rentré en France en 1854, il devint en 1856 rédacteur du *Guetteur de Saint-Quentin*. En 1858, à la suite de nous ne savons plus quel complot, il fut de nouveau déporté en Algérie sans autre forme de procès. De retour en France en 1861, il allait rédiger à Tours un journal d'opposition démocratique et y entreprenait la publication d'un ouvrage assez important : *La Touraine illustrée*. Il vint ensuite à Paris, collabora à divers journaux et publia quelques petits ouvrages purement littéraires. Rédacteur du *Combat* pendant le siége de Paris et la Commune, M. Benjamin Gastineau fut nommé par le Gouvernement insurrectionnel directeur de la Bibliothèque Nationale ; il se disposait à un

immense travail de classement des trésors de la Bibliothèque, lorsque l'entrée des troupes régulières vint s'opposer à cette audacieuse entreprise. Il réussit à quitter Paris et se réfugia en Belgique. — Un conseil de guerre l'a condamné, par contumace, à l'emprisonnement, pour usurpations de fonctions.

On a de cet écrivain : *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie* (1844) ; *le Bonheur sur terre* (même année ; 2e édit., 1845) ; la *Guerre des Jésuites*, brochure (1845) ; *l'Orpheline de Waterloo* (1847) ; *le Règne de Satan* (1848), roman qui eut un succès populaire et fut souvent réimprimé tant sous ce titre que divisé en deux parties : *Comment finissent les Pauvres* (1849) et *Comment finissent les Riches* (1850). Depuis son retour d'Algérie il a publié : *les Femmes et les Mœurs de l'Algérie* (1861), *Histoire de la Folie humaine, le Carnaval ancien et moderne* (1862) ; *les Femmes des Césars* (1863) ; *les Amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier* (1864) ; *les Génies de la Liberté, les Socialistes, la Dévote, les Drames du Mariage* (1865) ; *les Petits Romans de Paris* (1866) ; *Nouveaux Romans de Paris*, (1868) : *la Vie en Chemin de fer* (1869) etc. Il a collaboré à la presse algérienne, au *Courrier du Dimanche*, à *la Revue de Paris*, à *la Presse*, au *Siècle*, etc. et fait jouer, en 1856, un *Mari dans les nuages*, vaudeville en un acte.

BITARD, A. Dictionnaire général de biographie contemporaine, etc. 1878.

Adolphe BITARD, *Dictionnaire général de biographie contemporaine française et étrangère,* Paris, Drayfous, 1878.



GASTINEAU (BENJAMIN), *littérateur*. Né le 11 juillet 1823, à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), il entra dans le journalisme, d'abord comme ouvrier compositeur, puis comme rédacteur. Après le 2 Décembre, il fut poursuivi pour des articles publiés dans l'*Ami du peuple* d'Auch. Il fut acquitté par le jury, mais la commission secrète du Gers le condamna à la déportation en Algérie. Rentré en France en 1854, il s'adonna à la littérature et rentra dans le journalisme, deux ans après, comme rédacteur en chef du *Guetteur de Saint-Quentin*. Mais sous le régime des lois de sûreté générale (1858), il fut de nouveau transporté en Afrique. Rentré en France, il accepta, après l'insurrection du 18 mars 1871, les fonctions de directeur de la bibliothèque Mazarine et fut, pour ce fait, condamné par contumace, en juillet 1872, à la déportation dans une enceinte fortifiée.

M. Gastineau a publié : *Lutte du catholicisme et de la philosophie;* le *Bonheur sur terre;* la *Guerre des jésuites;* l'*Orphelins de Waterloo;* le *Règne de Satan;* *Comment finissent les riches;* *Comment finissent les pauvres;* les *Femmes et les mœurs de l'Algérie;* *Histoire de la folie humaine;* les *Drames du mariage;* les *Transportés de décembre* 1851, etc. Il a aussi donné des articles dans le *Siècle*, la *Presse*, la *Revue de Paris*, etc., et fait jouer *Un mari dans les nuages*, vaudeville écrit en collaboration avec M. Desolme.

LERMINA, J. Dictionnaire universel illustré biographique ... de la France contemporaine, etc. [1884.]

Jules LERMINA, *Dictionnaire universel illustré, biographique et bibliographique, de la France contemporaine : comprenant par ordre alphabétique la biographie de tous les français et alsaciens-lorrains marquants de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres... / par une société de gens de lettres et de savants,* Paris, Boulanger, 1884 et 1885.

GASTINEAU, Benjamin, littérateur et journaliste français, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) le 12 juillet 1823. D'abord compositeur d'imprimerie, M. Benjamin Gastineau prit part, dès 1843, au mouvement socialiste et publia divers ouvrages imbus de cet esprit. Il collabora en même temps à plusieurs journaux socialistes de Paris et de la province, et se mêla activement à la politique après la révolution de Février, sans toutefois se compromettre sérieusement. Mais après le coup d'Etat de décembre 1851, il fut arrêté à Auch, où il dirigeait l'*Ami du peuple,* et traduit devant la cour d'assises pour y répondre d'articles insérés dans ce journal, on sait sous quelle impression. Acquitté par le jury, M. Benjamin Gastineau fut déporté en Algérie par décision de la commission mixte du Gers. Rentré en France en 1854, il devint en 1856 rédacteur du *Guetteur de Saint-Quentin.* En 1858, à la suite de nous ne savons plus quel complot, il fut de nouveau déporté en Algérie sans autre forme de procès. De retour en France en 1861, il allait rédiger à Tours un journal d'opposition démocratique et y entreprenait la publication d'un ouvrage assez important : la *Touraine illustrée.* Il vint ensuite à Paris, collabora à divers journaux et publia quelques petits ouvrages purement littéraires. Rédacteur du *Combat* pendant le siège de Paris et la Commune, M. Benjamin Gastineau fut nommé par le gouvernement insurrectionnel directeur de la Bibliothèque nationale ; il se disposait à un immense travail de classement des trésors de la Bibliothèque, lorsque l'entrée des troupes régulières vint s'opposer à cette audacieuse entreprise. Il réussit à quitter Paris et se réfugia en Belgique. Un conseil de guerre l'a condamné, par contumace, à l'emprisonnement pour usurpation de fonctions. — On a de cet écrivain : *Lutte du catholicisme et de la philosophie*

(1844); le *Bonheur sur terre* (même année; 2e édit., 1845); l'*Orpheline de Waterloo (1847)*; le *Règne de Satan (1848)*, roman qui eut un succès populaire et fut souvent réimprimé, tant sous ce titre que divisé en deux parties : *Comment finissent les pauvres (1849)* et *Comment finissent les riches (1850)*. Depuis son retour d'Algérie, il a publié : les *Femmes et les mœurs de l'Algérie (1861)*, *Histoire de la folie humaine*, *le Carnaval ancien et moderne (1862)*; les *Femmes des Césars (1863)*; les *Amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier (1864)*; les *Génies de la Liberté*, les *Socialistes*, la *Dévote*, les *Drames du mariage (1865)*; les *Petits romans de Paris (1866)*; *Nouveaux romans de Paris*, les *Victimes d'Isabelle II (1868)*; la *Vie en chemin de fer*, les *Transportés de Décembre 1851 (1869)*; l'*Impératrice du Bas-Empire (1870)*; les *Deux ménages*, les *Romans du mariage (1875)*, etc. Il a collaboré à la presse algérienne, au *Courrier du Dimanche*, à la *Revue de Paris*, à la *Presse*, au *Siècle*, etc.; et fait jouer, en 1856, un *Mari dans les nuages*, vaudeville en un acte.

BITARD, A. Dictionnaire de biographie contemporaine, etc. [3e éd.] [1887].

Adolphe BITARD, *Dictionnaire de biographie contemporaine française et étrangère,* 3ème éd. Paris, A. Lévy et Compagnie, 1887

GASTINEAU (Benjamin), littérateur français, né à Montreuil-Bellay, le 12 juillet 1823, fut d'abord ouvrier compositeur, puis metteur en pages de petits journaux, et se jeta dans la littérature sociale en 1844, et dans la politique en 1848. Arrêté après les événements de décembre 1851, il fut poursuivi pour trois articles insérés dans *l'Ami du Peuple*, d'Auch, et acquitté par le jury; mais il fut condamné par la commission mixte du Gers à la déportation en Algérie. En 1854, il lui fut permis de rentrer en France, et il se remit à des travaux purement littéraires. De la fin de 1856 au commencement de 1858, M. Gastineau fut rédacteur en chef du *Guetteur de Saint-Quentin*. Mais, sous le régime des lois de sûreté générale, il se vit de nouveau transporté en Afrique, où il prit part à la rédaction de plusieurs journaux algériens. Après l'insurrection du 18 mars 1871, il accepta les fonctions de directeur de la bibliothèque Mazarine et, pour ce fait, fut condamné par contumace à la déportation dans une enceinte fortifiée (juillet 1872). L'amnistie lui permit de rentrer en France.

On a de lui : *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie* (1844, in-8); *le Bonheur sur terre* (1844, 2e édit., 1845); *la Guerre des Jésuites* (1843, brochure); *l'Orpheline de Waterloo* (1847, in-8, 2e édit., 1853, in-4); *le Règne de Satan, ou les Riches et les Pauvres* (1848), réédité plus tard en deux parties :

Comment finissent les Riches, Comment finissent les Pauvres (1849 et 1850, in-4); *les Femmes et les Mœurs de l'Algérie* (1861, in-18); *Histoire de la Folie humaine, le Carnaval ancien et moderne* (1862, in-18); *les Femmes des Césars* (1863, in-18); *les Amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier* (1864, in-8); *les Génies de la Liberté* (1865, in-18); *les Socialistes* (1865, in-18); *la Dévote* (1865, in-18), *les Drames du Mariage* (1865, in-18); *les Petits romans de Paris* (1868, in-18); *les Victimes d'Isabelle II* (1868, in-8); *les Transportés de décembre 1851* (1869, in-18); *l'Impératrice du Bas-Empire* (1870, in-18); *les Deux ménages* (1875, in-4); *les Romans du mariage* (1875, in-4); *le Centenaire de Voltaire* (1878, in-18); *les Femmes et les prêtres* (1888, in-18), ayant pour suite *les Crimes des prêtres et de l'Eglise* (1880, in-18); *les Secrets du mariage*, roman parisien (1880, in-18), etc. M. B. Gastineau a aussi fait jouer : *Un Mari dans les nuages*, vaudeville en un acte, avec M. Charles Desolme (1856), et donné de nombreux articles dans *le Siècle, la Revue de Paris, le Courrier du Dimanche*, etc.

VAPEREAU, L.G. Dictionnaire universel des contemporains, etc. 6me éd. 1893.

Gustave VAPOREAU, *Dictionnaire universel des contemporains contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers : ouvrage rédigé et continuellement tenu à jour, avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays,* Paris, Hachette, 1893.

Gastineau Benjamin

[*Commune de Paris*]

Né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) le 11 juillet 1823 ; mort en 1904 ; « homme de lettres et auteur de brochures » ; sans cesse poursuivi de 1848 à 1870 ; délégué par la Commune à l'inspection des bibliothèques de la Ville de Paris.

Ouvrier compositeur, metteur en pages devenu journaliste, Benjamin Gastineau fut poursuivi en 1848 pour avoir collaboré à *La Vraie République* de Thoré, et à *La Voix du Peuple*, de Proudhon ; il fut acquitté. Nouveau procès, à Auch cette fois, nouvel acquittement, à propos du *National de l'Ouest* et de *L'Ami du Peuple*, journal du Gers. Mais après une condamnation à 500 F d'amende, le 21 avril 1852, par la cour d'appel d'Angers, pour contravention à la loi sur la presse, les commissions mixtes le déportèrent en Algérie. Il revint en 1858 travailler comme rédacteur en chef au *Guetteur de Saint-Quéntin* (Aisne).

Il fut arrêté peu après l'attentat d'Orsini contre l'empereur, le 14 janvier 1858. Son journal fut supprimé le 8 mai, par arrêt de la cour d'Amiens, parce que, dit le préfet de l'Aisne, « il excitait la classe ouvrière contre l'ordre de choses établi » (rapport au ministre de l'Intérieur du 10 juillet 1858 pour le 2e trimestre de cette année. — Arch. Dép. Aisne).

Gastineau fut « transporté » (déporté) par la suite (rapport du sous-préfet de Saint-Quentin au préfet de l'Aisne du 6 janvier 1859 pour le 4e trimestre 1858. — Arch. Dép. Aisne). Voir Cottenest et Thiroux. Il fut gracié en 1859.

Sa carrière fut ensuite jalonnée de quelques condamnations. Le 13 juillet 1866, à Paris, devant la 6e chambre : un mois de prison et 400 f d'amende pour avoir publié sans autorisation ni cautionnement un périodique traitant de questions politiques ; le 17 juillet 1869, à Saint-Étienne : dix jours de prison et 400 F d'amende pour complicité d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement ; il fut amnistié en 1869 lors de la fête de l'empereur. Il dirigea la même année *La Sentinelle populaire*.

Il avait surtout mené jusqu'alors la vie d'un rédacteur en chef de journaux de province, qu'ils fussent du Nord, du Midi ou même de l'Ouest (voir par exemple ses essais pour faire vivre *le Courrier de la Sarthe*, *de l'Orne* et *de la Mayenne*, essais contrés par des actionnaires qu'effrayait surtout son radicalisme anticlérical) ; de cet échec, de celui enregistré à propos du *Phare de la Loire*, il rendit compte dans *La Vie politique et le journalisme en province*. Ses idées sont fortement teintées de proudhonisme, avec cette différence qu'il ne croyait pas le passage à l'« an-archie » possible dans l'immédiat, tout en dénonçant les « mystificateurs politiques, si nombreux dans notre malheureux pays ». Il envisageait plutôt des changements politiques. Pour cela Paris, la presse parisienne lui semblaient le meilleur terrain d'action

Après le 4 septembre 1870, il passa au *Combat* et fournit au journal de Félix Pyat des articles courts et violents ; il y défendit Mégy et, dès le 4 octobre, esquissa le rôle d'une Commune point très différente de la Convention, ordonnant la levée en masse, envoyant des commissaires aux armées pour y galvaniser la défense, ainsi qu'en province. Il exprimait des idées proches de celles qui devaient se faire jour sous la Commune ; la République, disait-il dans un article du 17 octobre, reste à faire sur les plans économique et politique : « Quand on a peur de la force populaire et de la force révolutionnaire, on ne reste pas à la tête d'une République, on cède la place aux républicains, aux délégués de la Commune qui fonderont sérieusement et définitivement la République par la création d'institutions politiques et sociales auxquelles le peuple a droit. »

Gastineau habitait alors à Montmartre, 86 bis, rue Lepic. Il prenait la parole dans les clubs et s'occupait de la Société des anciens condamnés et proscrits politiques. Le 3 mai seulement, pourtant, la Commune lui donna le poste de délégué à l'enseignement, directeur de la Bibliothèque Mazarine et chargé de l'inspection des bibliothèques communales. L'état de traitement joint à son dossier mentionnait un salaire annuel de 4.200 F, soit 350 F par mois. Son administration ne fut entachée d'aucune irrégularité. Il fit rouvrir la Mazarine et interdire les prêts à domicile, cause de disparitions de livres sous l'Empire. Il portait le simple uniforme de garde, avec une ceinture rouge. Il devait emménager à la bibliothèque le lundi 22 mai ; on ne l'y revit plus à partir du vendredi ou du samedi précédent ; il ne prit aucune part à la tentative d'incendie de l'Institut.

B. Gastineau avait été également nommé membre d'une commission comprenant, avec lui, J. Guigard, R. Halt, H. Maret et J. Troubat destinée à assister Élie Reclus à la direction de la Bibliothèque nationale.

Le mardi 23, il demanda asile à « M. Gastineau, député, 2, place du Théâtre-Français », sous le curieux prétexte qu'ils portaient le même nom. Il s'agit probablement de son cousin, Gastineau Octave (1824-1878), secrétaire à l'Assemblée nationale et chargé de la rédaction du compte rendu analytique (liste alphabétique des députés, Bibl. Nat.) que le Larousse en dix volumes du XIXe siècle présente comme un littérateur français, auteur de comédies et de vaudevilles.

Sur papier à en-tête de la Chambre des députés l'hôte malgré lui conta sa mésaventure ; Benjamin avait frappé chez lui au moment où les exécutions sommaires se multipliaient dans le quartier ; le garder était dangereux, le renvoyer équivalait à un assassinat. Son hôte accepta de l'héberger un instant — qui dura des semaines et des mois. Finalement le proscrit gagna la Belgique. Il se fixa à Bruxelles, y donna des leçons de français, et écrivit des feuilletons pour les journaux. Pendant ce temps, le 20e conseil de guerre le condamnait par contumace, le 6 juillet 1872, à la déportation dans une enceinte fortifiée. Son homonyme et bienfaiteur malgré lui sollicita sa grâce : « Vous me pardonnerez l'insistance toute respectueuse que j'apporte dans une affaire qui intéresse un homme que je crois bon et qui m'a coûté assez d'ennuis pour avoir acquis mon appui sympathique. » La lettre était du 11 avril 1879, et la même année Benjamin Gastineau fut inscrit sur les listes d'amnistie.

Outre les journaux signalés et parmi de nombreux ouvrages, le seul intéressant le mouvement ouvrier fut publié en 1865 *: Les Socialistes, Proudhon et son œuvre*, Paris, Dentu.

Sources: Arch. Nat., BB 24/864, n° 6.704. — Arch. Min. Guerre, 20e conseil. — Arch.

PPo., listes d'amnistiés. — *J.O. Commune*, 4 mai 1871. — H. Dubief, *L'Administration de la Bibliothèque nationale pendant la Commune* , *Le Mouvement Social*, n° 37, octobre-décembre 1961. — Arch. Gén. Roy. Belgique, dossier de Sûreté, état du 15 avril 1880.)

[Jean MAITRON, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier et du mouvement social,* Paris, L'Atelier, 1971 (édition en ligne)]

Annexes 6

Quotidiens et Revues de Presse

a Journaux dont Gastineau fut rédacteur en chef

L'Ami du peuple, Auch, 1850-1851.

Le Guetteur de Saint-Quentin, 1856-1859.

La Loire illustrée, 1863.

Le Phare de la Loire (probablement entre 1866 et 1869)

Le Courrier de l'Oise et de la Mayenne, (probablement entre 1866 et 1869)

La Sentinelle Populaire, Saint-Etienne 1869.

Le Courrier de la Sarthe, 1869.

Mascarade, Belgique, 1873.

La Gazette de Hollande, Belgique, 1875.

Nouvelle Revue de Paris, 1864.

b D'autres journaux contenant des articles de Gastineau

La Voix du Peuple 1848

La Vraie République 1848

Le National de l'Ouest 1850

Revue de Paris, 1854

La Presse littéraire, 1855

Le Hanneton 1858

L'Abeille impériale, 1859

Le Bulletin des Gens de Lettres 1859

Revue étrangère de la littérature, des Sciences et des Arts, 1859.

Le Causeur, 1860.

La Presse 1861, 1904

La Gazette littéraire, artistique et scientifique 1864

La Petite Revue, 1864, 1865

Gazette et Gazetiers, 1865

La Clochette d'airien, 1866.

La Democracia 1866

Le Réveil 1869

Le Temps 1869

Journal officiel, mai 1871

Le Siècle XIX^{e} 1871

Le Constitution 1872

Le Corsaire, 1872

L'Indépendance belge, 1872, 1876

Le journal de Charleroi 1872, 876

Revue belge, 1873.

Le Voleur illustré 1876

La Meuse, 1879

Le Citoyen 1880

Le Républicain 1880

Le Petit Parisien, 1880.

Gil Blas 1880

La Lanterne, 1902

Index des Annexes

Avant-propos p. 273
Annexes 1 p. 275
Analyse des dossiers des Archives de la Police de Paris
et des Archives Nationales: première partie (1868-1872) p. 277
Le Hanneton, 20 Février 1868 p. 280-282
Le Réveil, 4 Juin 1869 p. 283
Le Combat, 10 Septembre 1870 p. 284
Tribunal de 1ere Instance, 2 Juin 1871 p. 285
Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes, 27 Mai 1871 p. 286
Perquisition des affaires de Benjamin Gastineau, 68bis, rue Lepic :
10 Juin 1871 p. 287ù
20 Juin 1871 p.288
Procès verbal, 21 Juin 1871 p. 289
Rapport, 27 Juillet 1871 p. 290
Cabinet du Préfet de Police. Notes, 18 Janvier 1872 p. 291-292
Lettre au Rédacteur de *La Constitution,* 25 Janvier 1872 p. 293
Rapport du Commissaire de Police, 25 Janvier 1872 p. 294
Préfecture de Police. Note, 16 Février 1872 p. 295
Lettre au Préfet de Police de Paris, 19 Février 1872 p. 296-297
Lettre au Préfet de Police de Paris, 28 Février 1872 p. 298
Préfecture de Police. Note 2 Mars 1872 p. 299
Lettre du Préfet de Police de Paris, 17 Mars 1872 p. 300-302
Lettre au Préfet de Police de Paris, 21 Mars 1872 p. 303
Lettre au Préfet de Paris, 22 Mars 1872 p. 304
Le Corsaire, 24 Mars 1872 p. 305
Note au Chef de la Police Municipal, 28 Mars 1872 p. 306
Préfecture de Police. Rapport 2 Avril 1872 p. 307-312
Lettre du Chef du Cabinet de Police, 6 Avril 1872 p. 313
Lettre au Général Commandant la 1ere Division de la Justice
Militaire, 7 Avril 1872 p. 314
Rapport, 10 Avril 1872 p. 315
Lettre du Préfet de Police de Paris, 22 Avril 1872 p. 316
Préfecture de Police. Rapport, 8 Juillet 1872 p. 317

Le Corsaire, 9 Juillet 1872 p. 318
La France, 9 Juillet 1872 p. 319
Le Corsaire, 17 Juillet 1872 p. 320
Préfet de Police, 28 Décembre 1872 p. 321

Annex 2 p.323
Analyse des dossiers des Archives de la Police de Paris
et des Archives Nationales: deuxième partie (1873-1883) p. 325-327
Préfecture de Police de Paris, 22 Avril 1873 p. 328
Note, Bruxelles 22 Avril 1873 p. 329
Préfecture de Police de Paris, ext. d'un Rapport, 8 Octobre 1873 p. 330
Préfecture de Police de Paris, ext. d'un Rapport, 22 Novembre 1873 p. 331
Préfecture de Police de Paris, ext. d'un Rapport, 16 Janvier 1874 p. 332
Préfecture de Police de Paris, Rapport, 23 Janvier 1874 p.333
Le Rappel, 21 Avril 1874 p. 334
Préfecture de Police de Paris, ext. d'un Rapport, 19 Mrs 1874 p.335
Préfecture de Police de Paris, Rapport, 19 Février 1875 p.336-337
Note, 17 Juillet 1875 p. 338
Préfecture de Police de Paris, ext. d'un Rapport, 19 Juillet 1875 p.339
Rapport sur Benjamin Gastineau, Bruxelles 17 Novembre 1875 p.340-341
Rapport sur Benjamin Gastineau, Bruxelles sans date p.342-347
Le Rappel, 14 Juin 1878 p.348
Préfecture de Police de Paris, Bulletin 7 Mars 1879 p. 349
Préfecture de Police de Paris, sans date p. 350
Préfecture de Police de Paris, Mars 1879 p. 351
Lettre de Octave Gatineau au Ministre de la Justice, 11 Avril 1879 p. 352
Lettre de O. Gatineau au Président de la République, 11 Avril 1879 p. 353-356
Dépêche 12 Avril 1897 p. 357
Lettre du Procureur de la République, 16 Avril 1879 p. 358
Demande en Grâce, 19 Avril 1897 p. 359
Lettre, 22 Avril 1880 p. 361
Ext. d'un Rapport, 11 Février 1881 p. 362
Préfecture de Police de Paris, note, 9 Mars 1881 p. 363
Préfecture de Police de Paris, Rapport, 24 Mars 1881 p. 364-367

Observation du Préfet de Police de Paris, 1 Avril 1881 p. 368
Préfecture de Police de Paris, Bulletin, 17 Mai 1883 p.369
Préfecture de Police de Paris, Lettre, 21 Mai 1883 p. 370-371

Annexes 3 p. 373
Introduction aux documents du dossier de la
Société des Gens de Lettres (SGDL) p. 375-376
Lettre de B. Gastineau, sans date p. 377
Lettre du Président de la SGDL, 11 Février 1850 p. 378
Lettre de B. Gastineau, 8 Septembre 1852 p. 379
Lettre de B. Gastineau, 17 Juin 1852 p. 380
Lettre du Président de la SGDL, sans date p. 381
Lettre de B. Gastineau, 16 Octobre 1857 p. 382
B. Gastineau, bon pour 150 Fr, 24 Décembre 1868 p. 383
Lettre de B. Gastineau, 20 Janvier 1872 p. 384
Lettre de Edmond Benj Gastineau, 12 Février 1872 p. 385
Lettre de B. Gastineau, 19 Mars 1872 p. 386
Lettre de B. Gastineau, 22 Mars 1877 p. 387
Document anonyme, 26 Mars 1885 p. 388
Annonce de la mort the B. Gastineau, 14 Janvier 1904 p. 389
Lettre de Désirée Gastineau, 1 Avril 1916 p.1990
Lettre de Désirée Gastineau, 5 Juin 1919 p. 391
Lettre du Délégué Général, 13 Avril 1920 p. 392
Lettre de Désirée Gastineau, Avril 1924 p. 393
Lettre de Désirée Gastineau, 1 Juillet, 1925 p. 394
Lettre de Désirée Gastineau, 4 Janvier 1926 p. 395
Lettre du Président de la SGDL, 23 Janvier 1929 p. 396

Annexes 4 p. 398
Introduction à la correspondance de B. Gastineau p. 400
La correspondance p. 401
Lettre de B. Gastineau à V. Hugo, 20 Décembre 1862 p. 402
Réponse de V. Hugo, 27 Décembre 1862 p. 403
Lettre de George Sand à B. Gastineau, 14 Août 1863 p. 404

Lettre de George Sand à B. Gastineau, 8 Juin 1863 p. 405
Lettre de Louis Blanc à B. Gastineau, Janvier 1864 p. 406
Lettre de Louis Blanc à B. Gastineau, 27 Avril 1865 p. 407
Lettre de V. Hugo à *Indépendance Belge*, 28 Mai 1871 p. 408

Annexes 5 p. 410
Les documents biographiques p. 412
Panthéon parisien, 1864 p. 414-415
Panthéon parisien, 1882 p. 416-417
Caricature de B. Gastineau p. 417
Dictionnaire Universel du XIXe Siècle p. 418
La Lorgnette Littéraire p. 419
Dictionnaire Biographique et Bibliographique p. 420
Dictionnaire Général de Biographie Contemporaine (1878) p. 421-422
Dictionnaire Universel Illustré p.423
Dictionnaire de Biographie Contemporaine (1887) p. 424-425
Dictionnaire Universel des Contemporains p. 426-427
Dictionnaire Biographique di Mouvement Ouvrier p. 430

Index des Auteurs

A
Ampère 230
Anhouil 178
Antier 94
Arnheim 237
Aumont 240

B
Baecque de 10, 121
Bakounine 21, 133-134, 158
Balzac de 11, 18, 33, 41, 62-63, 109, 149, 210, 220
Banville de 135
Barbey d'Aurevilly 135
Baroli 9, 232
Barthes 43
Baudelaire 9, 83, 210, 238, 244
Béguin 238
Benjamin 113
Bergeron 33
Bitard 22, 33
Blanc 15, 217, 221
Bodin 78, 165
Bolzoni 197
Bourdieu 32, 34
Briand 40
Brooks 43, 48, 68, 82
Bruyas 252
Buñel 164
Busnach 144
Byron 217, 219

C
Cabet 120
Cassagne 34
Castelan 111
Charle 12, 35, 120
Chateaubriand 220, 245
Chevalier 10
Coleridge 247
Compère 23, 25, 43
Condorcet 11, 34-35, 40
Constant 10, 40
Coppée 135
Corbin 32
Corot 142
Courbet 131-132
Courier 105
Crary 248

D
Dalou 132
Dante 18, 109
Dantes 22
Degrois 248
Delacroix 252
Delancre 71, 165
Deshaies 69
Diderot 158, 160, 248
Dommanget 139
Draigu 205-206
Dubief 139
Dubost 128
Du Camp 135, 235

Ducange 45
Dufief 113
Dusaut 38

E
Ehrnreich 71, 165
Engels 133, 136
English 71, 165
Esquiros 91

F
Falloux 37, 131
Ferry 40, 206
Flaubert 9, 135
Fourier 21, 120-121
Furet 21

G
Garibaldi 210, 217, 222
Gastineau B. 9-21, 32-54, 56-68, 70-84, 86-101, 103-129, 131-135, 137-147, 149-155, 157-174, 176-206, 208-230, 235-240, 242-249, 250- 253, 255-258
Gastineau O. 23, 140, 144
Gauchais 12
Gaudon 23, 147
Gautier 135, 231
Gill 132
Goethe 219
Gomart 63
Goncourt frères 135
Guichard 135-136
Guizot 37, 130

H-I
Hamon 58, 60, 244, 247
Houssaye 202
Hubert 38
Hugo 11, 14, 18, 22-24, 34, 36-37, 41, 45-48, 67, 74-76, 91, 123, 130-131, 146-147, 151, 199, 201, 208, 213, 217, 219, 229, 240, 244
Hulot 132
Ionesco 92

J-K
Jaurès 40
Jollet 248
Jouhaud 45
Joussendot 62
Jouve 83
Kock de 45

L
La Bruyère 160
Lamartine 11, 38, 234
Lamennais 11, 40, 229
Larousse 22
Laurent-Pichat 142
Lecomte de Lisle 135
Leed Jr. 239
Lefebvre 22
Lejeune 132
Le Monnier 20, 142
Lermina 22
Leroux 45
Lidsky 135

Lissigaray 137, 140
Littré 37
Lyon-Cahen 45, 81

M-N
Magen 111
Maitron 23-24, 119, 123, 140
Mallarmé 135
Manzoni 56, 92, 97
Marchese 75
Mariani 86
Marx 21, 133, 136, 208
Mayer 24, 119, 123, 140
Mayeur 37
Mazzini 208
Mead 203
Meldolesi C. 86
Meldolesi T. 234
Mélonio 10, 121
Mendès 135
Mercier 112
Michel 132
Michelet 11, 36, 48, 158-159, 223
Migozzi 25-26, 49
Milner 9, 65
Milza 43
Mirabeau 18, 208, 210-212
Monet 132
Monselet 23
Montesquieu 194
Montifaud 200
Musset 149, 230
Nodier 241
Nolhac 39

P-Q
Pascal 56
Piedagnel 251
Péquignot 25
Pessin 48
Pétigny 12
Philipon 13
Philomneste 201
Piettre 167
Pigoreau 41
Proudhon 22, 38, 87-88, 106, 120-123, 210, 217, 220-221
Pyat 19, 87, 112, 119, 132, 137
Quinet 217, 223

R
Raulin 132
Reclus 135-137, 139-140
Renan 135, 143
Restif de la Bretonne 45, 112
Rimbaud 135
Rousseau 45, 68, 215
Rousset 65
Ruelle 17
Rudvin 70

S
Saint-Simon 120-121, 182, 208
Sainte-Beuve 41, 213

Samuel 167
Sand 22, 23, 36, 128, 131-132, 135, 151, 203-205, 210, 222-223
Sardou 19, 208, 212, 252
Sartre 83-84, 114
Sénécal 253
Serman 9, 134
Shakespeare 18, 192
Shiller 217
Shivelbusch 239
Shneider 204
Siegfried 33
Soulié 46, 49-51
Souriau 236
Staël 223
Stapperts 234-235
Starobinski 38
Stenberger 242
Stendhal 41
Stern 38, 203, 210
Sue 11, 36, 41, 45

T
Taine 19, 23, 135, 212-214, 252
Tenot 128
Thérenty 88
Thiers 131, 136-137
Thoré 15, 45, 88
Turner 248

V
Vacheron 223
Vaillant 19, 131-132, 139
Vallès 11, 76, 131-132, 134-136
Vaporeau 23
Vaquier de Limon 193
Verlaine 20, 131, 135, 239
Viboud 60
Vigny 232-233
Virilio 248
Voltaire 9, 12, 18, 20, 45, 57, 143, 152-154, 156, 162, 174, 180, 183, 186, 198, 199, 208, 213-214, 228

W-Y-Z
Wat 245-246
Watelet-Leveque 246
Weustenraad 232
Zola 11, 76, 120, 135, 144, 200, 244

Index des Tableaux

Tableau I : Chronologie générale des œuvres de Benjamin Gastineau p. 30
Tableau II : Chronologie des œuvres littéraires de Benjamin Gastineau 50
Tableau III : Aspects communs Soulié-Gastineau 54
Tableau IV : Comparaison des textes de Soulié et Gastineau 55
Tableau V : Rapport entre les histoires individuelles des personnages 56
et les différentes version des textes 57
Tableau VI : Différences entre les deux recueils 58
Tableau VII : Contrastes entre le père Ménars et les trois jeunes gens 60
Tableau VIII : Caractères des trois jeunes gens 60
Tableau IX : Situation professionnelle des trois jeunes gens 60
Tableau X : Variations de personnages 64
Tableau XI : Oppositions de personnages dans *Bonheur sur terre* 67
Tableau XII : Œuvres de Gastineau où la femme joue un rôle important 171
Tableau XIII : Œuvres de Gastineau où la femme joue un rôle important,
mais n'occupe pas de place centrale 172
Tableau XIV : Les deux derniers essais centrés sur les liens entre la femme 176
et la religion
Tableau XV : Les *Nouvelles catholiques* et les *Mariages catholiques* 186
Tableau XVI : *Les Femmes des Césars* (1863) 194
Tableau XVII : *Les Courtisanes de l'Eglise* (1870) 205
Tableau XVIII : *Les Génies de la Liberté* (1865) 229
Tableau XIX : *Les Génies de la Science et de l'Industrie* (1870) 239
Tableau XX : Éléments du paysage défilant par couples ou par trios 250
Tableau XXI : Personnages surtout féminins renvoyant à la mythologie, 295

Bibliographie

1 Œuvres de Benjamin Gastineau

GASTINEAU Benjamin, *Lutte du catholicisme et de la philosophie,* Paris, Le Gallois, 1844.

GASTINEAU (B), *Le Bonheur sur terre*, Paris, Bordenave, 1845.

GASTINEAU Benjamin, *La guerre des **J**ésuites,* Paris, Bordenave, 1845.

GASTINEAU Benjamin, *L'Orpheline de Waterloo,* Paris, Marchant, 1847.

GASTINEAU Benjamin, *Le Règne de Satan, Veillées littéraires illustrées,* T.1, Paris, 1849.

GASTINEAU Benjamin, *Comment finissent les pauvres,* Paris, Propagande démocratique et sociale, 1849.

GASTINEAU Benjamin, « Variétés. Comédie sociale, *La place publique* », *La Voix du Peuple,* le 1849.

GASTINEAU Benjamin, *Les intérieurs*, tableau *La voix du peuple,* Paris, 1850

GASTINEAU Benjamin, *La Mascarade de 1850, La vie du Peuple,* Paris, 1850,

GASTINEAU Benjamin, *La Misère, La vie du Peuple,* Paris, 1850.

GASTINEAU Benjamin, « Chant du nomade », *Chants et chansons de Bohème*, Paris, Bry ainé, 1853, p. 52-57

GASTINEAU Benjamin, *Le Père Lachaise,* Paris, Havard, 1854.

GASTINEAU Benjamin, *Le Carnaval,* Paris, Havard, 1855.

GASTINEAU Benjamin, *Fontainebleu, paysages, légendes, souvenirs,* Paris, Hachette, 1855.

GASTINEAU Benjamin, *Un Mari dans les nuages,* Paris, Beck, 1855.

GASTINEAU Benjamin, *Les Drames de la nature. L'inondation. Histoire d'une maison,* Paris, Havard, 1856.

GASTINEAU Benjamin, *L'Orpheline de Waterloo* Saint-Quentin, Cottenest, 1857.

GASTINEAU Benjamin, *Le Chemin de la fortune,* Paris, Havard, 1860.

GASTINEAU Benjamin, *Voyage comique et orphéonique de 3000 français à Londres,* Paris, Dentu, 1860.

GASTINEAU Benjamin, *Femmes et mœurs d'Algérie,* Paris, Michel Lévy, 1861.

GASTINEAU Benjamin, *La Vie en chemin de fer,* Paris, Dentu, 1861.

GASTINEAU Benjamin, *Histoire de la folie. Le Carnaval,* Paris, Poulet-Malassis, 1862.

GASTINEAU Benjamin, *Histoire des chemins de fer*, Paris, Tous les libraires, 1863.

GASTINEAU Benjamin, *Chasses au lion et à la panthère en Afrique*, Paris, Hachette, 1863

GASTINEAU Benjamin, *Les Femmes des Césars,* Paris, Tous les libraires, 1863.

GASTINEAU Benjamin, *Femmes et mœurs d'Algérie,* Paris, 2e éd, Claye, 1863.

GASTINEAU Benjamin, *Sottises et scandales du temps présent,* Paris, Pagnerre, 1863.

GASTINEAU Benjamin, *Histoire de Gayat*. *Notice sur les mannequins de la fête de Doual*, Paris, Crépin, 1863.

GASTINEAU Benjamin, *Paris religieux par Voltaire et Benjamin Gastineau*, Paris, Lacroix, 1863.

GASTINEAU Benjamin, *Monsieur et Madame Satan,* Paris, Tous les libraires, 1864.

GASTINEAU Benjamin, *La France en Afrique et l'Orient à Paris,* Paris, G. Barba, 1864.

GASTINEAU Benjamin, *La Dévote*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven, 1865.

GASTINEAU Benjamin, *Les Drames du mariage,* Paris, Tous les libraires, 1865.

GASTINEAU Benjamin, *Les Femmes de Jules César,* Paris, Tous les libraires, 1865.

GASTINEAU Benjamin, *Les Génies de la Liberté*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven, 1865.

GASTINEAU Benjamin *Les Amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier*, Paris, Tous les libraires, 1865.

GASTINEAU Benjamin, *Paris en noir*, Paris, Dentu, 1865.

GASTINEAU Benjamin, *Les Socialistes. P. – J. Proudhon sa vie et son oeuvre,* Paris, Dentu, 1865.

GASTINEAU Benjamin, *Paris charlatan*, Mazereau, 1866.

GASTINEAU Benjamin, *Paris en rose,* Paris, Librairie internationale, 1866

GASTINEAU Benjamin, *Paris-roman*, Paris, Librairie Internationale, 1866.

GASTINEAU Benjamin, *Les Petits Romans de Paris*, Paris, Tous les libraires, 1866.

GASTINEAU Benjamin, *Victorien Sardou*, monographie, Dentu, 1866

GASTINEAU Benjamin, *H. Taine, sa vie, son œuvre philosophique et littéraire*, Tous les libraires, 1867.

GASTINEAU Benjamin, *Les Nouveaux Romans de Paris*, Paris, Dentu, 1868.

GASTINEAU Benjamin, *Victimes d'Isabelle II la catholique ex-reine d'Espagne,* Paris, Le chevalier, 1868.

GASTINEAU Benjamin, *Les Suites du coup d'État (Dossier du deux Décembre). Les transportés de décembre 1851,* Paris, Librairie centrale, 1869.

GASTINEAU Benjamin, *La Vie politique et le journalisme en province,* Paris, Tous les libraires, 1869.

GASTINEAU Benjamin, *Les Courtisanes et l'Eglise*, Paris, G. Barba, 1870.

GASTINEAU Benjamin, *Les Génies de la science et de l'industrie,* Paris, Pagnerre, 1870.

GASTINEAU Benjamin, *L'Impératrice du Bas-Empire,* Paris, Barba, 1870.

GASTINEAU Benjamin, *Les Anes du Capitole,* (texte publié sous le pseudonyme de Léon Mastol), Paris, Tous les Libraires, 1872.

GASTINEAU Benjamin, *Centenaire de Voltaire. Voltaire en exil, sa vie et son œuvre en France et à l'étranger,* Paris, Baillière, 1878.

GASTINEAU Benjamin, *Les Crimes des prêtres de l'Eglise*, Paris, Chauvin, 1880.

GASTINEAU Benjamin, *Les Secrets du mariage,* Paris, Dentu, 1880.

GASTINEAU Benjamin, *Les Femmes et les prêtres*, Paris, Chauvin, 1881.

2 Œuvres littéraires et cinématographiques

AMPERE Jean-Jacques, *Contemplations, Littérature Voyages et Poésie, Heures de Poésie*, Paris, Didier, 1853.

ANHOUIL Jean, *Antigone*, Paris, Bordas, 1968.

BALZAC Honoré de, *La Peau de chagrin, La Comédie Humaine X, Etudes Philosophiques,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1979, p. 3-294.

BALZAC Honoré de, *La Cousine Bette, La Comédie Humaine* II, *Etude de Mœurs, Scènes de la vie parisienne,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1977, p. 2-451.

BALZAC Honoré de, *Gobseck, Une double famille*, *La Comédie Humaine* II, *Etude de Mœurs, Scènes de la vie privée,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1976, p. 943-1013.

BALZAC Honoré de, *Illusions perdues, La Comédie Humaine* II, *Etude de Mœurs, Scènes de la vie de province/Scènes de la vie parisienne,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1977, p. 3-731.

BALZAC Honoré de, *Le Père Goriot, La Comédie Humaine, III Etude de Mœurs,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1976, p. 3-290.

BALZAC Honoré de, *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, , La Comédie Humaine, VI Etude de Mœurs,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1977, p. 3-312.

BAUDELAIRE Charles, *Œuvres Complètes,* tome I, Paris, Bibliothèque de la Pléide, 1975.

BUÑUEL Luís, *Cet obscur objet du désir* (*Este obscuro objeto del deseo*, 1979).

CHATEAUBRIAND François-René de, *Mémoires d'Outre-Tombe* (1850), Livre XLIII, chapitre XIII, Paris, Gallimard, coll. « Quarto » , 1997.

CLAUDIUS (Charles-Claude Ruelle), *La Science populaire de Claudius. Simples discours sur toutes choses. Chemins de fer et voitures à vapeur* (1837),

CONSTANT (Benjamin, *De la liberté chez les anciens et les modernes,* Paris, Hachette, 1989.

CONSTANT Benjamin, *De la liberté des brochures, des pamphlets et des journaux,* Paris, H. Nicolle, 1814.

COURIER Paul -Louis, *Œuvres de P.-L.Courier,* Paris, Didot, 1857

DESTIGNY Jean-François, *Le 8 Mai 1842. Satire sur la catastrophe du chemin de fer par Jean-François Destigny*, Paris, Lavigne, 1842.

DIDEROT Denis, *Œuvres,* Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1951.

DU CAMP Maxime, *Les Chants Modernes* Paris, Lévy, 1855.

DUCANGE Victor, *Thérèse ou l'Orpheline de Genève*, Paris, Théatre de l'Ambigu, 1820 ; Paris, Havard, 1858.

ESQUIROS Alphonse, *L'Evangile des pauvres*, *Veillées littéraires illustrées,* t.1, Paris, Bry ainé, 1849,

GAUTIER Théophile, *Futaies et eaux fortes* (1842), Paris, Charpentier, 1880.

GAUTIER Théophile, *Loin de Paris,* Paris, Charpentier, 1881.

HOUSSAYE Arsène, *Les Courtisanes du monde,* Paris vol. I-IV, Dentu, 1870.

HUGO Victor, *Après la mort. Shakespeare. L'Angleterre,* Œuvres *Complètes* , vol. XII, Paris, Club du Livre Français, 1869.

HUGO Victor *Correspondance* (1833-1883), Paris, Fayard, 2001.

HUGO Victor, *Lucrezia Borgia,* Paris, Gallimard, 2007.

HUGO Victor, *Les Contemplations, œuvres poétiques* II, Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1967.

HUGO Victor, *Le Dernier jour d'un condamné, suivi de Claude Gueux et de l'Affaire Tapner,* Paris, Le livre de poche, 1989.

HUGO Victor, *La Fin de Satan,* Paris, Gallimard/Poésie, 1984.

HUGO Victor, *La Légende des siècles,* Paris, Gallimard (« Bibliothèque de La Pléiade ») 1950.

HUGO Victor, *Les Misérables,* Paris, Gallimard (« Bibliothèque de La Pléiade »), 1950.

HUGO Victor, *Notre-Dame de Pari, Paris,* Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975.

HUGO Victor, *Post-Scriptum de ma vie*, Paris, Calmann Lévy, 1901.

HUGO Victor, *Voyage en Belgique* (1837), *Voyages*, Paris, Hachette, 1950

HUGO Victor, *Voyages, Œuvres Complètes*, Paris, Robert Laffont, 1987,

IONESCO Eugène, *Théâtre Complet*, Aris, Gallimard/Bibliothèque de La Pléiade. 1990

JOUHAUD Auguste, *La Folle de Waterloo,* Paris, Lacombe, 1839.

KOCK de Paul, *Œuvres Complètes,* Paris, Rouff, 1884.

LA BRUYERE Jean de, *Les Caractères, Œuvres Complètes,* Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1951.

LAMARTINE Alphonse de, *Discours à l'Académie de Mâcon*, le 12 Septembre 1842.

LAMARTINE Alphonse de, *Œuvres Poétiques Complètes*, Paris, Gallimard/Bibliothèque de La Pléiade,1963.

LAMBERT (T.), *Le Diable, drame en 6 actes,* Paris Librairie théâtrale, 1851.

MANZONI Alessandro, *Les Fiancés*, Paris, Gallimard, 1995,

MANZONI Alessandro, *Opere varie,* Milan, F.lli Rechiedei, 1870.

MARINETTI Filippo Tommaso, *Destruction, Poèmes lyriques*, Paris, Vanier, 1904.

MARIVAUX Pierre de, *Théâtre Complet,* Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1993.

MERCIER Louis-Sébastien, *Tableau de Paris,* Amsterdam, 1873.

MOLIERE, *Théâtre Complet,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de La Pléiade, 2010.

MONTIFAUD Marc de, *Les vestales de l'Eglise,* Bruxelles, Janssens, 1877.

MUSSET Alfred de, *Théâtre Complet*, Paris, Galllimard/Bibliothèque de La Pléiade, 1990, p. 329-375.

MUSSET Alfred de, *Premiers Poèmes Poésies Nouvelles,* Paris, Gallimard, Bibiothèque de la Pléiade, 1957

NODIER Charles, *Œuvres Complètes* t. V, (Paris, Renduel, 1832-1837), Genève, Slatakine, Reprints, 1968.

PASCAL Blaise, *Pensées,* Paris, Gallimard/folio, 2004.

RENAN Ernest, *Les Apôtres*, Paris, Michel Lévy frères, 1880.

RENAN Ernest, *Vie de Jésus*, Paris, Michel Lévy frères, 1863.

RESTIF DE LA BRETONNE, *Les Nuits de Paris,* Paris, 1788.

SCRIBE Eugène, *Yelva ou l'Orpheline russe, Histoire du théâtre de Madame,* Bandolin Frères, Pollet et Barba, 1828.

SHAKESPEARE William, *King Lear,* London, Macmillan, 1993

SOULIE Fréderic, *Contes et récits de ma grand'mère,* Paris, Lévy, 1866.

SOULIE Frédéric, *Contes militaires,* Paris, Auguste, 1840.

SAND George, *Correspondance,* vol I-XXV, Paris, Garnier, 2013,

SAND George, *Histoire de ma vie,* Paris, Lecou, 1854-1855.

SAND George, *Impressions et souvenirs,* Paris, Michel-Lévy frères, 1873.

SUE Eugène, *Les Mystères de Paris,* Paris, Gallimard/Quarto, 2010.

VERLAINE Paul, *Œuvres Poétiques Complètes*, Paris Gallimard/Bibliothèque de La Pléiade, 1992

VIGNY Alfred de, *Œuvres Complètes,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de La Pléiade, 1986.

VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, Œuvres Complètes de Voltaire,* vol. 7, Oxford, Voltaire Foundation, 2014.

VOLTAIRE, *Œuvres Complètes* t. XXVI, Paris, Renouard, 1819

VOLTAIRE, *Romans et Contes,* Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1979.

WEUSTENRAAD Theodore, *Poésies lyriques,* Bruxelles, 1848.

ZOLA Emile, *Madeleine Férat,* Paris, Librairie Internationale 1868

BAYEUX Aug.-Marc, « A Benjamin Gastineau », *La Loire Illustrée,* le 20 septembre 1863, p. 4-5.

BITARD Asdolphe, *Dictionnaire général de biographie contemporaine française et étrangère,* Paris, Drayfous, 1878.

BITARD Adolphe, *Dictionnaire de biographie contemporaine française et étrangère,* Paris, Deayfous, Lévy & Compagnie, 1887.

DANTES A. (pseud.), *Dictionnaire biographique et bibliographique, alphabétique et méthodique, des hommes les plus remarquables dans les lettres, les sciences et les arts, chez tous les peuples, à toutes les époques*, Paris, Boyer.1875

DESNOYERS Louis, *Discours du Président de la Société des Gens de Lettres,* Paris, le 11 février 1850.

DUPONT Paul, « Benjamin Gastineau », *Le Panthéon Parisien* 1864, p. 35. http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k930090n

Grande Antologia Filosofica, Marzorati éd., Milano, vol. XX, l97l.

Grande Dizionario Enciclopedico dei Temi Letterari, éd. Remo CESERANI, Mario DOMENICHELLI, Pino FASANO, Torino, Utet, 2007. 3 vol.

HAMON Philippe, VIBOUD Alexandre, *Dictionnaire thématique du roman de mœurs en France,* Tome I et II, Paris, Presses de la Sorbonne, 2008.

LAROUSSE, *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle,* Paris, Larousse, 1874.

LERMINA J. *Dictionnaire Universel illustré biographique de la France contemporaine,* Paris, Boulanger, 1885.

Les Français par eux-mêmes, encyclopédie morale du XIX^e^ siècle, Paris, Curmer, 1840-1842.

LITTRE Émile, *Dictionnaire de la Langue française* , Paris, Hachette,1874

MAITRON Jean *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international*, vol. VI, Paris, Éditions de l'Atelier, 1971.

MAYER, « Benjamin Gastinieau », MAITRON Jean éd.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international*, vol. VI, Paris, Editions de l'Atelier, 1971, p. 140-141.

MONSELET Charles, *La Lorgnette littéraire,* Paris, Poulet-Malassis, 1859 ; *Complément,* Paris, Pincebourde, 1870.

NADAR, « Caricature de Benjamin Gastineau », *Tajan. Nadar et son Pantheon*, exposition, Paris, 2004, p. 44, n° 105.
http://www.tajan.com/pdf/2004/4509.pdf

PIGOUREAU Alexandre-Nicolas, *Cinquième supplément à la Petite Bibliographie bibliographico-romancière ou Dictionnaire des Romanciers,* 1823.

PLOUVIER Edouard, « Benjamin Gastineau », *Le Panthéon Parisien*, 20 octobre 1882

ROBERT Paul, *Le Petit Robert, Dictionnaire du Français moderne*, Paris, Robert, 2O14.

SENECAL P., « Les Gastineau doivent-ils sortir de l'oubli ? », *Société des Lettres, sciences et arts du samurois*, 1956, 1956, p. 16-25.

VAPOREAU Gustave, *Dictionnaire Universel des littératures,* Paris, Hachette, 1876.

4 Œuvres de critique (littéraire, linguistique et philosophique)

BAROLI Marc, *Le Train dans la Littérature Française,* Paris, La vie du rail, 1964.

BARTHES Roland, *Les Bruissements de la langue,* Paris, Seuil, 1984.

BARTHES Roland, *Le Degré zéro de l'écriture,* Paris, Seuil, 1972

BARTHES Roland (éd.), *Poétique structurale du récit,* Paris, Seuil, 1977.

BOLZONI Lina, « La battaglia dei vizi e delle virtù. Testi e immagini fra tre e quattrocento », *Ceti ed ambienti urbani nel teatro religioso europeo del '300 e del '400,* éd. Federico Doglio, Roma, Centro di studi sul teatro Medievale e Rinascimentale, 1985, p. 93-124.

BOOTH Wayne C., *Distance et point de vue, essai de classification,* BARTHES Roland (éd.), *Poétique structurale du récit,* Paris, Seuil, 1977, p. 84-113.

BROOKS Peter, *L'imagination mélodramatique,* Paris, Garnier, 2010.

COMPERE Daniel, *Les Romans populaires,* Paris, Sorbonne nouvelle, 2011.

COUEGNAS Daniel, *Introduction à la paralittérature,* Paris, Seuil, 1992.

DESHAYES Olivier, *Le Désir féminin, L'impensable de la création,* Paris. L'Harmattan, 2010.

DENIS Benoit, *Littérature et Engagement. De Pascal à Sartre, Paris, Seuil,* 2000.

DUFIEF Pierre-Jean, *Paris dans le roman du XIX^e^ siècle,* Paris, Hatier, 1994

GENETTE Gérard, *Figures II,* Paris, Seuil, 1969.

GENETTE Gérard, *Figures III,* Paris, Seuil, 1972.

GOMART Hélène, *Les Opérations financières dans le roman réaliste,* Paris, Champion, 2004.

HAMON Philippe, *Du descriptif,* Paris, Hachette, 1993.

HAMON Philippe, *Imageries, littérature et image au XIX^e^ siècle*, Paris, Corti, 2001

HAMON Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », BARTHES Roland (éd.), *Poétique structurale du récit,* Paris, Seuil, 1977, p. 115-180.

HAZARD Paul, *Crise de la conscience européenne*, Paris, Fayard, 1961

HATZENBERGER Antoine (éd.), *La Liberté*, Paris, Flammarion, 1999.

JOUVE Vincent, *Le personnage du roman,* Paris, Puf, 1992.

MARCHESE Angelo, *L'Officina del racconto,* Milano, Mondadori, 1991, p. 199

KALIFA Dominique, REGNER Philippe, (éd.), *La Civilisation du journal. Uni histoire de la presse française au XIZe siècle,* Paris, Nouveau monde, 2011.

MAUZI Robert, *L'idée de Bonheur au XVIII^e^ siècle*, Genève, Slatakine, 1994

MELDOLESI Tommaso, *Poésie de la première catastrophe ferroviaire Meudon 1842, Analyse et anthologie de poèmes contemporains*, Paris, L'Harmattan, 2012.

MELDOLESI Tommaso, *Sur les rails. La littérature de voyage de la réalité aux profondeurs de l'âme,* Paris, L'Harmattan, 2010.

MELDOLESI Tommaso, « Benjamin Gastineau, lecteur et divulgateur des œuvres de Voltaire », *La Sensibilità della Ragione. Studi in omaggio a Franco Piva*, Verona, Fiorini, 2012, p. 321-332.

MIGOZZI Jacques, *Boulevards du populaire,* Limoges, Pulim, 2005.

MIGOZZI Jacques, « Roman populaire et idéologie », *Belphagor,* Limoges, Pulim, 2010 (texte en ligne).

MIGOZZI Jacques (éd.) *Le Roman Populaire en question(s),* Limoges, PULIM, 1997.

MILNER Max, *Le Diable dans la littérature française,* Paris, José Corti, 2007.

MOLLIER Jean-Yves, « Le Roman populaire dans la bibliothèque du peuple », Jacques MIGOZZI (éd.) *Le Roman Populaire en question(s),* Limoges, PULIM, 1997, p. 585-598.

PARMENTIER Ernest-Florian, *Histoire de la Littérature Française de 1885 à nos jours,* Paris, Figuière, 1914.

PEQUIGNOT Bruno, « Le sentimental e(s)t le populaire », Jacques MIGOZZI (éd.) *Le Roman Populaire en question(s),* Limoges, PULIM, 1997, p. 65-81

PIEDAGNEL Alexandre, « La Comédie sociale », *Revue Française,* n° VI-IX 1862, Paris, Ed. de la Revue Française,

POMEAU René, *La Religion de Voltaire,* Paris, Nizet, 1969.

PORTER Laurence. M. *The literary dream in French romanticism*, Detroit, Wayne state university Press, 1979.

POULET Georges, *Du romantisme au début du XX^e siècle,* Paris, P.U.F., 1987.

PESSIN Alain, *Le mythe du peuple,* Paris, Puf, 1992.

PICHOIS Claude, *Vitesse et Vision du Monde*, Neuchâtel, La Bâconnière, 1972.

ROCHE Daniel, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle,* Paris, Fayard, 1988.

ROUSSET Jean, *Forme et signification,* Paris, Corti, 1962

ROUSSET Jean, *Le mythe de Don Juan,* Paris, Colin, 1978.

RUDWIN Maximilien, *Les écrivains diaboliques de France,* Paris, Figuière, 1937

SARTRE Jean-Paul, *Le théâtre de situations*, Paris, Gallimard/folio, 1992.

SARTRE Jean-Paul *Qu'est-ce que la littérature?* Paris, Gallimard, 1984

STAROBINSKI Jean *L'invention de la liberté,* Paris, Gallimard, 2006.

THRIFT Nigel, *Timespaces*, London/New York, 2001.

SULEIMAN Susan, *Le Roman à these ou l'autorité fictive,* Paris, PUF, 1983.

TORTONESE Paolo, *L'œil de Platon dans la littérature romantique,* Paris, Kimé, 2006.

VAILLANT Alain, « Le paradoxe du roman », Jacques MIGOZZI (éd.) *Le Roman Populaire en question(s),* Limoges, PULIM, 1997, p. 569-584

VAREILLE Jean-Claude, *Le roman populaire français (1789-1914)**:** idéologies et pratiques*, Limoges, Presses Universitaires, 1994.

BARNI Julien, *La Morale dans la démocratie,* Paris, Germer Baillère, 1868.

CHARTIER Roger, *Lectures et lecteurs dans la France de l'Ancien Régime,* Paris, Seuil, 1987.

CHARTIER, Roger (éd.), *Pratiques de la lecture*, Paris et Marseille, Rivages, 1985.

CHARTIER Roger, BONFIL Robert, CAVALLO Guglielmo, *Pratiques de lecture,* Paris, Seuil, 1997.
CONDORCET Nicolas de, *Cinq mémoires sur l'instruction publique,* Paris, Garnier/Flammarion, 1994.

CONDORCET Nicolas de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain,* Paris, Vrin, 1970.

DOMMANGET Maurice, *L'Instruction sous la Commune,* Paris, Edition de l'Internationale des Travailleurs de l'enseignement libre du travail, 1929.

DOMMANGET Maurice, *L'Enseignement : l'enfance et la culture sous la Commune,* Paris, Éditions Librairie de l'Etoile, 1964.

DOMMANGET Maurice, *Les Grands socialistes de l'éducation, de Platon à Lénine,* Paris, A. Colin, 1970.

DUSAUT P. *De la religion comme base de l'éducation,* Paris, Debécourt, 1840

FERRY Jules, *Discours de Jules Ferry, extraits des séances des 26 et 27 juin 1879,* Paris, Bibliothèque générale des publications populaires, 1879.

GRELLE Benjamin, *Des bibliothèques pour les ouvriers et des lecteurs de ceux-ci au XIX^e^ siècle* Bernay, Société de l'histoire du livre, 2010.

HUGO Victor, *Victor Hugo contre Falloux,1850–1994, un combat d'actualité. Texte du débat sur le vote de la loi Falloux, Assemblée législative – janvier 1850,* Paris, Boomerang communication, 1903.

JAURES Jean, *De l'éducation*, Paris, Points, 2012.

LYON-CAEN Judith, *La lecture et la vie,* Paris, Tallandier, 2006.

MAYEUR Françoise, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation III 1789-1930*, Paris, Perrin, 1981

NOLHAC Jean.-Baptiste, *L'Ami des hommes, ou Réflexions sur l'éducation commune, considérée dans ses rapports avec la morale et avec le bonheur du peuple*, Lyon/Paris, Sauvignet, 1831.

PEGAY-GROS Nathalie, *Le Lecteur,* Paris, Garnier-Flammarion, 2002.

PILARD Henri (éd.), *Morale et vertu au siècle des Lumières,* Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 1986.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *L'Émile,* Paris, Garnier/Flammarion, 2009.

SEALLIES Gabriel, *La Philosophie et l'éducation du peuple, Paris union pour l'action morale*, 1896.

STERN Daniel (Marie d'Agoult) *Esquisses morales et politiques,* Paris, Pagnerre, 1849.

6 Histoire et société

BAECQUE Antoine de, MELONIO Françoise, *Lumières et liberté,* Paris, Seuil, 2005.

BAKOUNINE Mikhaïl, *La Commune de Paris,* Paris, CNT, 2005.

BAKOUNINE Mikhaïl, *Œuvres* *, Paris, Stock, 1980.

BAKOUNINE Mikhaïl, *Trois conférences faites aux ouvriers de Saint-Imier,* Saint-Imier, Canevas, 1990.

BARILLOT François, *Lamartine devant le tribunal du peuple par un républicain de la veille,* Paris, Bry ainé, 1848.

BENJAMIN Walter, *Paris capitale du XIX^e^ siècle. Le livre des passages,* Paris, Éditions du Cerf, 1993.

BOURDIEU Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire,* Paris, Éditions du Seuil, 2014.

BERGERON Louis, *Les Capitalistes en France,* Paris, Gallimard, 1978.

BRUYAS Alfred, *Musée de Montpellier, Galerie Bruyas par Alfred Bruyas*, Paris, Imprimerie La Claye, 1876.

CHARLE Christophe, *Discordance des temps,* Paris, Armand Colin, 2011.

CHARLE Christophe, *Histoire sociale de la France au XIXe siècle,* Paris, Seuil, 1991.

CHARLE Christophe, *Naissance des intellectuels,* Paris, Éditions de Minuit, 1990.

CHARLE Christophe, *Le Siècle de la presse (1830-1939),* Paris, Seuil, 2004.

CHEVALIER Louis, *Classes dangereuses, classes laborieuses,* Paris, Plon, 1958

CORBIN Alain, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot,* Paris, Flammarion, 2008

COURTIADE René, « Les Acteurs de la Seconde République dans le Gers », Publications de l'Association 1851 pour la mémoire des Résistants Républicains, article publié en ligne dans le *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, numéro 385 - 3ème trimestre 2007.

DELORD Taxile, *Histoire du Second Empire,* tome II, Paris, Ballière, 1870.

DOGLIO Federico (éd.), *Ceti ed ambienti urbani nel teatro religioso europeo del '300 e del '400,* Roma, Centro di studi sul teatro Medievale e Rinascimentale, 1985.

DUBIEF Henri, *L'administration de la Bibliothèque nationale sous la Commune,* Paris, Le Mouvement social, 1961.

DUBIEF Henri, *La Commune de 1871,* Paris, Éditions Sociales 1960.

DUVEAU Georges, *La vie ouvrière en France sous le Second Empire,* Paris, Gallimard, 1946

Écrire la Commune. Témoignages, récits et romans, éd Roger BELLET et Philippe REGNIER, Paris, Éditions du Lérot, 1994.

FRANKLIN Alfred, *Histoire de la Bibliothèque Mazarine et du Palais de l'Institut,* Paris, Welter, 1901.

FURET François, *Penser la Révolution française,* Paris, Gallimard, Folio/histoire, 1978.

GAUCHAIS (Colonel), *Histoire de la conspiration de Saumur,* Paris, 1832.

GINZBURG Carlo, *Le fromage et les vers, l'univers d'un meunier du XVIe siècle,* Paris, Flammarion, 1980.

GOUBERT Pierre, DENIS Michel, *1789. Les Français ont la parole*, Paris, Gallimard/folio, 2013

GUICHARD Sophie, *Paris 1871, la Commune,* Paris, Berg International, 2006

GUIZOT François, *Cours d'histoire moderne, Première leçon*, Paris, Pichon et Didier, 1928.

HERNREICH Barbara, ENGLISH Deidre, *Witches, midwives and nurses. A history of Women Healers,* Londres, Compendium,1974.

HUGO Victor, « L'amnistie au Sénat », séance du 22 mai 1876, Victor Hugo, *Petite anthologie de quelques grands discours,* Pas de Calais, SCEREN-CRDP, 2003 (en ligne).

HUGO Victor, « HUGO Victor, *La Déportation, discours prononcé à L'Assemblée législative, lr 5 avril 1850,* Paris, Librairie du Suffrage Universel, 1875.

IGNACE Anne-Claire, « Giuseppe Mazzini et les démocrates français : débats et reclassements au lendemain du « printemps des peuples » », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 36 | 2008.
URL : http://rh19.revues.org/2672 ; DOI : 10.4000/rh19.2672)

JAURES Jean, *Histoire Socialiste* vol. XI, Paris, Jules Rouff &Cie, 1901.

La Commune et la culture, Paris, Les amis de la Commune, 2010.

La Commune et la démocratie: le peuple souverain, Paris, Les amis de la Commune, 2007.

La Commune et l'école, Paris, Les amis de la Commune, 2003.

LANCRE Pierre de, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons,* Paris, Aubier, 1982.

LANO Pierre de, *La Commune, journal d'un vaincu*, Paris, Havard, 1892.

LEFEBVRE Henri, *Vers un romantisme révolutionnaire,* Paris, Lignes, 2011.

LEJEUNE Paule, *L'Indomptable*, Paris, L'Harmattan, 2002.

LEROUX, *La Philosophie du Bonheur*, FV Éditions 2014.

Les Ecrivains français devant la guerre de 1870 et devant la Commune, Paris, A. Colin, 1972.

LIDSKY Paul, *Les Ecrivains contre la Commune,* Paris, La Découverte, 2010

LISSIGARAY Prosper-Olivier, *Histoire de la Commune de Paris,* Paris, La Découverte, 2000.

MARIANI Laura, SCHINO Mirella, TAVIANI Fernando, (éd.), *Pensare l'attore,* Roma, Bulzoni, 2013.

MARX Karl, *La Guerre civile en France* avec une introduction de F. Engels, Paris, Éditions Sociales, 1952.

McWILLIAM Neil, *Dreams of Happiness*, Pringston, Pringston University Press, 1993.

MERCIER, *Tableau de Paris,* Amsterdam, 1783.

MICHEL Louise, *Mémoires de Louise Michel écrites par elle-meme,* Paris, Biblebook, 2013.

MICHELET Jules, *Le Peuple,* Paris, Chamreot et Lauwereyns, 1866.

MILZA Pierre, *L'Année terrible ** La Commune,* Paris, Perrin, 2009.

MONTESQUIEU Charles-Louis de Secondat, Baron de, *Considérations sur les causes de la grandeur des romains et de leur décadence*, Paris, Orban, 1987.

MOTTU J, *Les Désastres de Paris ordonnés et causes par la Commune dans la seconde semaine de mai 1871,* Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven, 1871.

NOIRIEL Gérard, *Les ouvriers dans la société française, XIX^{n}- XX^{e} siècle,* Paris, Seuil, 198

PETIGNY Xavier de, *Un bataillon de volontaires, le 3ème bataillon du Maine-et-Loire,* Paris, 1908.

PONTOIS Honoré, *La conspiration du général Berton, étude politique et judiciaire sur la restauration,* Paris, Dentu, 1877.

PROUDHON, Pierre-Joseph, *Solution du problème social,* Anthony, Editions Tops, 2003,

PROUDHON Pierre-Joseph, *Justice et Liberté,* Paris, Puf, 1962.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Le Contrat Social,* Paris, Garnier/Flammarion, 2011.

SALERA Luciano, *Garibaldi, Fauché e i predatori del regno del Sud. La vera storia dei piroscafi Piemonte e Lombardo nella spedizione dei Mille,* Napoli, Controcorrente, 2006.

SCIASCIA Leonardo, *Bronte, cronaca di un massacro*, Palermo, Sellerio, 1972.

SERMAN William, *La Commune de Paris,* Paris, Fayard, 1986.

SIEGFRIED André, *Jules Sigfried (1837-1922),* Paris, Firmin-Didot, 1942.

STERN Daniel (Marie d'Agoult) *Essai sur la Liberté, considérée comme principe et fin de l'activité humaine,* Paris, Paperbacks, 2011

TENOT Eugène, DUBOST Antonin, *Les suspects en 1858. Étude historique sur l'application de la loi de sureté générale, emprisonnements - transportations*, Paris, Armand Le Chevalier, 1869.

THERENTY Marie-Eve, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e^ siècle,* Paris, Seuil, 2007.

VENIER Valéry-Lucien-François, *Lucrèce de ce temps,* Paris, Dentu, 1864.

VIDIEU Abbé, *Histoire de la Commune en 1871*, t.1, Paris, 1871.

VIMONT Jean-Claude, « Les déportés républicains de 1858 », *Trames*, 1999, p. 67-80.

7 Femme et religion

BODIN Jean, *La Démonomanie des sorcières,* Paris, Iuré à la Samaritaine, 1538

DE GIORGIO Michela, « La bonne catholique », in FRAISSE Geneviève et PERROT Michelle (éd.), *Le XX^e^ siècle*, vol. 4 de DUBY Georges et PERROT Michèle (éd..), *Histoire des femmes en Occident*, Tome V, Paris, Plon, 1991, pp. 169-197.

DRAIGU, *Femmes et libres penseurs,* Paris, Pagnerre, 1880.

DUBY Georges, PERROT Michèle (éd..), *Histoire des femmes en Occident*, Tome V, Paris, Plon, 1991.

HUBERT Pierre, *Instructions chrétiennes pour les jeunes gens,* Paris, Carez, 1768.

LAMENNAIS Félicité de, *Paroles d'un croyant,* Paris, Garnier, 1871.

MICHELET Jules, *La Sorcière*, Paris Calman Lévy 1878.

MICHELET Jules, *Du prêtre, de la femme, de la famille,* Paris, Comptoir des imprimeurs-unis, 1845.

MEAD Margaret, *Male and female,* (trad. franc. *L'un et l'autre sexe,* Paris, Denoel, 1966)

PAUL Jean-François, *Contre la corruption des mœurs,* Avignon, Chaillot jeune, 1825

PHILOMNESTE junior, *La Papesse Jeanne, une étude littéraire,* Bruxelles, Gay et Doucé,

PIETTRE Monique A. *La condition féminine à travers les âges,* Paris, Marabout, 1976, 1880.

ROCHEFORT Florence, et KIEJMAN Laurence, *L'égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République,* Paris, Histoire nationale des sciences politiques, Des femmes, 1989.

SAMUEL Albert, *Les femmes et les religions,* Paris, Éditions Ouvrières, 1995.

SCHNEIDER Michel, *La confusion des sexes*, Paris, Flammarion, 2007.

VAQUIER DE LIMON Marquis de, *Théodora, femme de Justinien*, Paris, Mongie, 1814, 2 voll.

8 Expérience et conséquences du voyage

ARNHEIM Rudolf, *Arte e percezione visiva,* Milano, Feltrinelli, 1974.

AUMONT Jacques, *L'œil interminable*, Paris, Seguier, 1989.

BACHELARD Gaston, *L'intuition de l'instant*, Paris, Stock, coll. Le livre de poche, 1992,

BEGUIN Albert, *L'âme romantique et le rêve,* Paris, Corti, 1991.

BELTZUNG Alain, *Traité du regard,* Paris, le Relié, 2008.

BENJAMIN Walter, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée,* in *Écrits français,* Paris, Gallimard, 1991.

BENJAMIN Walter, *Paris Capitale du XI<xe siècle. Le Livre des Passages,* Paris, Éditions du Cerf, 1993.

CAYLUS (Comte) *Vie d'artistes du XVIII^e^ siècle* etc.. Paris, 1910.

CASSAGNE Albert, *La théorie de l'Art pour l'Art en France,* Genève, Slatakine, 1979

CHEROUX Clément « Vues du train », Études photographiques n° 1, 1996, p. 73 - 85.

CRANG Mike, « Rythms of the city », *Timespaces,* Éd. Jon May, Nigel Thrift, London. Routledge, 2001, p. 187-207.

CRARY Jonathan, *L'Art de l'observateur, vision et modernité au XIX^e siècle*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1994.

DESPORTES Marc, *Paysages en mouvement,* Pars, Gallimard, 2005.

DECHANET-PLATZ Fanny, *L'Ecrivain, le sommeil et le rêve, 1800-1945,* Paris, Gallimard, 2008.

GREN Martin, « Time-Geography matters », THRIF Nigel (éd), *Timaspaces*,, London, Routledge, 2001, p. 208-225.

JOLLET Etienne, *Les Figures de la pesanteur,* Nîmes, Jacqueline Chambon, 1998.

LA CASSAGNERE Christian (éd.), *Le Voyage romantique et ses réécritures, Centre du Romantisme anglais*, Clermont-Ferrand, 1987.

LA CASSAGNERE Christian, « Le voyage imaginaire et ses réécritures dans la poésie de Keats », *Le voyage romantique et ses réécritures, Centre du Romantisme anglai*s, Clermont-Ferrand, 1987, p. 97-118

LEED Erich Jr., *No Man's Land. Combat & Identity in World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

LEED Erich Jr., *The Mind of the Traveller. From Gilgamesh to Global Tourism*, Basic Book, 1991.

MELDOLESI Tommaso, « Transformations et intériorisations du paysage en chemin de fer », *Le paysage à travers les voyageurs et les écrivains*, éd. L. Bergès et M.François, Paris, Cths, (sur CD), 2012, p. 93-105.

MELDOLESI Tommaso, « Images et imageries du voyageur en chemin de fer » *Images, textes et concepts*, éd. J.-R. Gaborit, Paris, Cths, (sur CD), 2012, p.155-161.

SCHEFER Jean-Louis, *Du monde et du mouvement des images*, Paris, Editions de l'Etoile/Cahiers du cinéma, 1997.

SCHIVELBUSCH Wolfgang, *Histoire des voyages en train,* Paris, Le Promeneur, 1990.

SOURIAU Paul, *L'Esthétique du mouvement,* Paris, Alcan, 1889.

STENBERGER Dolf, *Panoramas du XIX^e siècle*, Paris, Le Promeneur, 2006.

STUDENY Christophe, *L'Invention de la vitesse,* Paris, Gallimard, 1995.

TODOROV Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique,* Paris, Seuil, 1970.

TURRI Eugenio, *Il Paesaggio come teatro, dal territorio vissuto al territorio rappresentato*, Firenze, Marsilio, 1998.

VIRILIO Paul, *The Vision Machine,* Indiana University Press, 1994.

WAT Pierre, *Naissance de l'Art romantique,* Paris, Flammarion, 1998.

Table des Matières

Introduction 8

Benjamin Gastineau, un « écrivain méconnu » parmi les « grands » de son temps ? 9

Sa vie et son œuvre 12

Un bourgeois moraliste et révolutionnaire 21

Les sources 22

Pourquoi s'intéresser à un « petit » parmi les « grands » 25

Les quatre phases de notre travail 26

Première patrie:

LA DIFFUSION DU SAVOIR 31

Préambule : monter à la capitale : « *A nous deux maintenant !* » 32

I **But et caractéristiques de la diffusion du savoir** 37

II **Des œuvres à la portée du peuple** 41

1 Conteur d'histoires pour les « pauvres gens » 43

2 Gastineau romancier 45

2.1 *L'Orpheline de Waterloo* de Soulié et ses influences chez Gastineau 49

2.2 A partir du *Bonheur sur terre* 52

2.3 *Le Bonheur sur terre* : analyse de la première séquence du deuxième chapitre 54

2.4 La Morale de l'œuvre 56

3 Le système des personnages 58

3.1 Jacques, le pauvre, contre Joseph, l'ambitieux 62

3.2 La présence de Satan 64

3.2.1 Représentations du diable 66

3.2.2 « La Chambre infernale » 69

3.2.3 Un cas de filiation ? Le Monstre et Quasimodo 73

4 Deux essais au sujet des mœurs : *Le Carnaval* ou *L 'Histoire de la Folie Humaine* 77

et *Monsieur et Madame Satan*

5 *Sottises et Scandales des temps modernes* 79

III L'écrivain marginal face à la diffusion de la lecture 81

Deuxième patrie :

POUR UN ENGAGEMENT POLITIQUE 85

Note préliminaire d'ordre socio-politique 86

I L'écriture journalistique 88

1 *La Voix du peuple* 89

1.1 *La Place publique* 89

1.2 *Les Intérieurs* 98

1.3 *La Mascarade de 1850* 100

1.4 *Les Fonctionnaires publics* 101

1.5 *La Misère* 103

2 Le début des années 1850 et *L'Ami du Peuple* 105

3 La deuxième phase du journalisme 109

II **Les Facettes multiples de la capitale et de ses habitants** 113

1 *Paris en noir* et *Paris en rose* 114

2 *Paris Charlatan* 116

3 *Paris roman* et *Paris religieux* 118

III **L'engagement et la lutte d'un bourgeois, socialiste et révolutionnaire** 120

1 Condamnations et mépris 123

1.1 Les conditions de vie des condamnés dans quelques pages de Victor Hugo 124

1.2 L'expérience de la transportation 124

1.3 *Vie politique et journalisme de province* 129

2 La participation à la Commune 130

2.1 La société française lors de la diffusion de la Commune 130

2.2 Pour une diffusion du savoir aux masses des travailleurs 131

2.3 L'engagement militant 133

2.4 Journaliste au *Combat* 137

2.5 Directeur de la Bibliothèque Mazarine 139

3 La période bruxelloise 141

3.1 L'engagement pour une cause humanitaire 144

3.2 Le rôle joué par Victor Hugo 146

Troisième partie :
LA RELIGION ET LA FEMME 148

Préambule : Quelques considérations au sujet de la femme dans les lettres au temps de Benjamin Gastineau 149

I **La Philosophie en contraste avec la religion** 151

1 *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie* 152

2 *La guerre des Jésuites* 157

II **LA Femme face à la Religion** 160

1 Femme, religion et décadence des mœurs : pour une vision d'ensemble 160

2 Femme et Religion en Algérie et en France 163

3 *La Dévote* 172

3.1 Résumé et début de l'histoire 172

3.2 *Nouvelles catholiques* et *Mariages catholiques* 175

3.3 Le point de vue de Georges Carrière, *alias* Benjamin Gastineau 179

4 Les femmes face à la décadence des mœurs au cours des siècles 183
4.1 Les femmes de l'Antiquité et du Moyen Age face aux mœurs : *Les Femmes des Césars* (1863) 183

4.1.1 Les Reines du meurtre 185
4.1.2 Les Femmes des demi-dieux 186

4.1.3. Les Reines de l'idolâtrie 186

4.1.4 Les Femmes des Césars 187

4.1.5 Les Impératrices du bas-Empire 188

4.1.6 Les Reines des barbares 188

4.1.7 Les Princesses du Moyen Age 189

4.1.8 Les Reines de l'adultère 189

4.2 *Les Femmes de Jules César* (1865)
2190

4.3 *L'Impératrice du Bas-Empire* (1870) 192

4.3.1 Les vicissitudes dépravées de Théodora et Justinien 193

4.4 *Les Courtisanes de l'Eglise* (1870) 194

4.4.1 Théodora et Marotia 196

4.4.2 La fille de Pierre (la grande dévote) et Grégoire VII 198

4.4.3 Jeanne de Naples 198

4.4.4 Lucrezia Borgia 199

4.4.5 Dona Olimpia 199

4.4.6 Marie-Magdeleine (l'amante du Christ) 200

4.4.7 La papesse Jeanne 201

III **Femmes et temps modernes : George Sand et Daniel Stern** 203

1 Ambigüités au sujet de la femme 205

Quatrième Partie :
SUR LE CHEMIN DE L'AVENIR 207

I **Les interprètes du progrès et de la liberté** 208

1 Les « Phares » de la civilisation 210
1.1 Mirabeau 210

1.2 Sardou 211

1.3 Taine 212

2 La réflexion philosophique : encore quelques mots au sujet de Voltaire 215

3 *Les Génies de la Liberté* 217

3.1 Les Génies de la liberté à travers les siècles 218

3.2 Les Poètes libres 218

3.3 Les Contemporains 220

3.4 L'Amérique et la Révolution Française : Abraham Lincoln 224

4 Les Hommes de la Sciences et l'Histoire de la vapeur 226
4.1 *Les Génies de la Science et de l'Industrie* 226

4.2 *Histoire des chemins de fer* 229

II **Premières opinions discordantes face aux nouvelles technologies et réactions à la première catastrophe ferroviaire** 230

1 Les partisans du rail 234

III **Voyager en chemin de fer** 236

1 L'image en mouvement engendre la vision 237

2 Les Voyageurs 244

3 Création d'un espace de liberté 247

IV La diffusion de l'œuvre de Benjamin Gastineau 250

Conclusion 254

Annexes 259

Avant-propos 260

Annexes 1 261

Annexes 2 307

Annexes 3 354

Annexes 4 377

Annexes 5 387

Annexes 6 408

Index des Annexes 411

Index des Auteurs 416

Index des Tableaux 421

Bibliographie 423

Table des Matières 441

RESUME

Sur les traces de Benjamin Gastineau, littérateur révolutionnaire de la seconde moitié du XIX^{e} siècle

Benjamin Gastineau, dont l'œuvre se situe entre 1845 et 1880 a été à la fois auteur de théâtre, de romans et de contes, d'articles de journaux et de traités d'histoire et d'analyse et de critique sociale. Héritier de la philosophie des Lumières et lié à des groupes socialistes et républicains, Gastineau considère son écriture comme un moyen pour atteindre le peuple et pour l'élever en suivant les principes de la morale bourgeoise. Seulement grâce à cette éducation le peuple, selon Gastineau, pourra un jour refaire la Révolution et rétablir des conditions favorables pour toute la société, où la justice, la liberté et le bonheur soient garantis. Cette étude permet alors d'une part de mener une enquête sur la diffusion du savoir par des articles de journaux et par des œuvres visant à toucher un public populaire ; d'autre part elle permet de considérer l'engagement politique de cet écrivain à partir de son opposition au coup d'Etat de Napoléon III, en passant par la Commune de Paris et jusqu'à son activité incessante pour la cause des communards, lors de son exil bruxellois. De plus Gastineau prend position contre les privilèges et les abus de l'Eglise de Rome et montre comment les femmes en sont les victimes privilégiées. Le rôle de la femme est à insérer dans un discours beaucoup plus vaste de critique sociale touchant au diable, aux croyances remontant au Moyen Age et à la dégradation des mœurs. C'est en ayant acquis une liberté intellectuelle et matérielle et en se libérant des contraintes dues à la religion que les hommes pourront s'acheminer vers l'avenir : un avenir matériel, symbolisé par le chemin de fer qui mène les hommes au delà du monde contingent, vers l'acquisition de nouveaux espaces, réels et imaginaires et d'une nouvelle réalité à édifier sur des principes de paix, justice et liberté.

Mots-clé : liberté, éducation, engagement, religion, femme, progrès, justice, bonheur

ABSTRACT

On Benjamin Gastineau's tracks a revolutionary writer of the second part od the 19th century

Benjamin Gastineau's work was written between 1845 and 1880. Gastineau wrote some theatre pieces, long and short novels, historical and social essays, and articles. Influenced by the Enlightenment philosophy, he was connected with Socialist and Republican thinkers. Gastineau considered his writing as a way to join people, and to give it an education, following the principals of bourgeois ethics. Only this way – he says – people will have the possibility, one day, to make a new French Revolution, and to establish favourable conditions for the whole society, where justice, freedom and happiness could be guaranteed to everybody. Gastineau's work would permit, on the one hand, to investigate on diffusion of knowledge though newspaper articles and work written for popular readers; on the other hand, to consider the political engagement of this writer, since the coup by Napoleon the 3th to the Commune of Paris, and until his defence of the Communards when he was exiled to Brussels. In addition, Gastineau expressed his position against the abuses and the corruption of the Roman Church and showed how women are the main victims. The rule of women in the XIX century society takes part of a larger presentation. As men have obtained some intellectual and material freedom against the obligations imposed by religion, they could keep walking together, towards future represented by railway journeys that takes men all over, with acquisition of new, real and imaginary spaces, and to build enterprises following principals of peace, justice and freedom.

Key words: freedom, education, engagement, religion, woman, future, justice, happiness